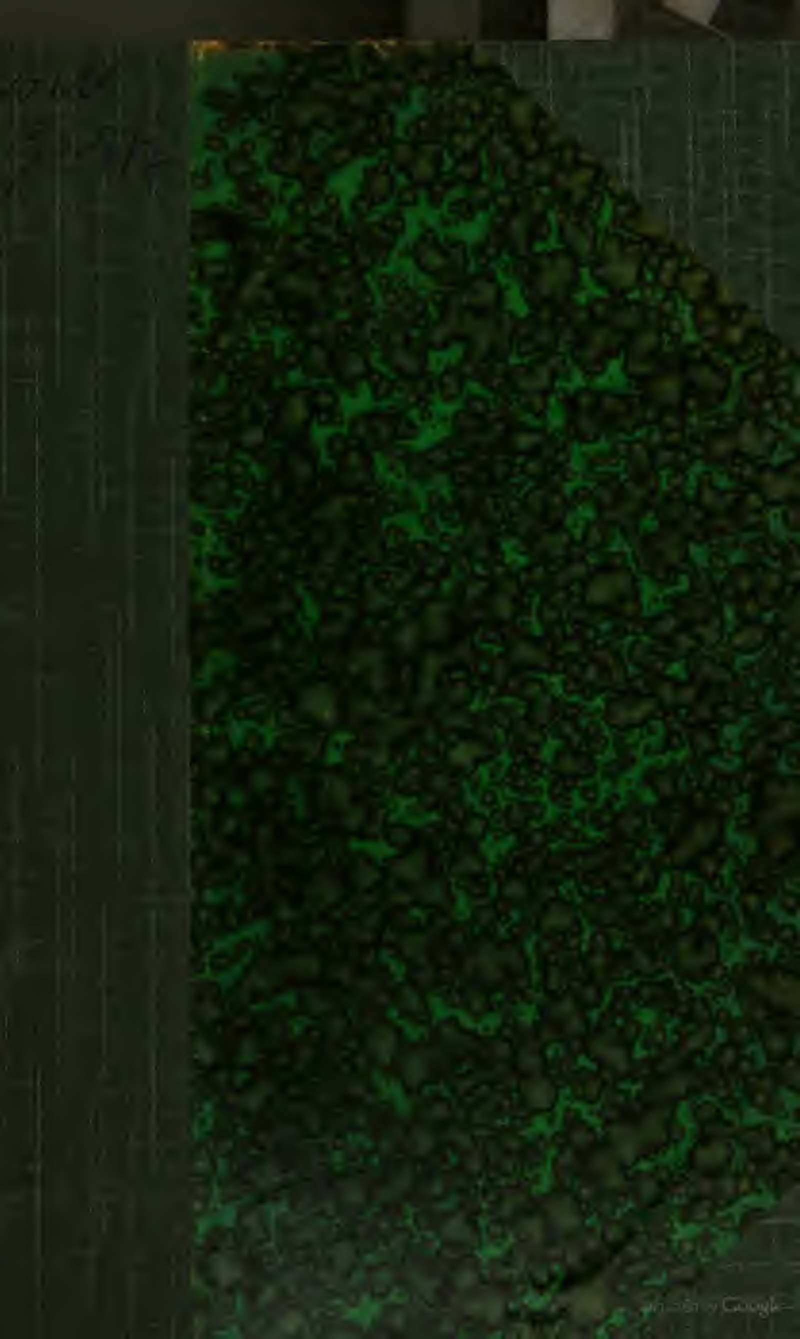
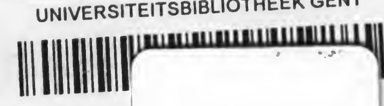
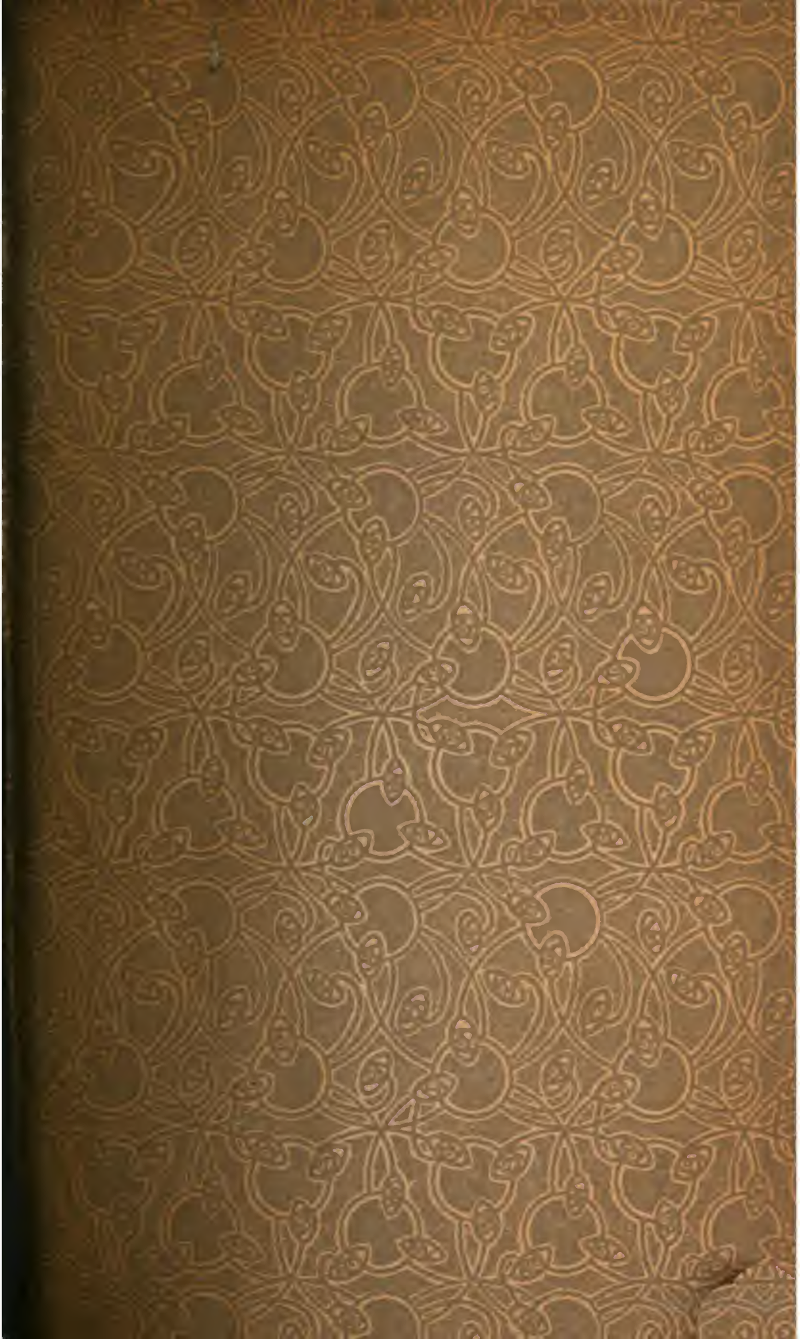








VIES DES PÈRES,

DES MARTYRS

ET DES AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS.

TOME SEPTIÈME.

VIES DES PÈRES,

DES MARTYRS

ET DES AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS,

TIRÉES

DES ACTES ORIGINAUX ET DES MONUMENS LES PLUS AUTHENTIQUES,

AVEC DES NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES.

OUVRAGE TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS

D'ALBAN BUTLER,

PAR L'ABBÉ GODESCARD, CHANOINE DE ST. HONORÉ.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DU TRAITÉ DES FÊTES MOBILES, DE CELUI DE LA MORT DES PERSÉCUTEURS PAR LACTANCE, DU SUPPLÉMENT DE Mr CHARLES BUTLER, ET D'UN GRAND NOMBRE DE NOUVELLES NOTICES ET NOTES PAR MM. RASS, WEIS ET DE RAM.

TOME SEPTIÈME.

LOUVAIN,

CHEZ VANLINTHOUT ET VANDENZANDE.

1830.

TABLE DES NOMS DES SAINTS

DU SEPTIÈME VOLUME.

TREIZIÈME JOUR DE MAI.

QUATORZIÈME JOUR DE MAI.

QUINZIÈME JOUR DE MAI.

SEIZIÈME JOUR DE MAI.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE MAI.

DIX-HUITIÈME JOUR DE MAI.

DIX-NEUVIÈME JOUR DE MAI.

VINGTIÈME JOUR DE MAI.

VINGT-UNIÈME JOUR DE MAI.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE MAI.

VINGT-TROISIÈME JOUR DE MAI.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE MAI.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE MAI.

VINGT-SIXIÈME JOUR DE MAI.

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE MAI.

VINGT-HUITIÈME JOUR DE MAI.

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE MAI.

TRENTIÈME JOUR DE MAI.

TRENTE-UNIÈME JOUR DE MAI.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DES SAINTS DU TOME SEPTIÈME.

VIES DES PÈRES,
DES MARTYRS
ET DES AUTRES
PRINCIPAUX SAINTS.

---

13 Mai.

S. JEAN-LE-SILENCIAIRE, ÉVÊQUE, PUIS SOLITAIRE.

Tiré de son excellente vie, écrite peu de temps avant sa mort par le moine Cyrille, son disciple. Voyez Godeau, *Eloges des évêques illustres*, §. 56, p. 330.

L'AN 559.

JEAN, surnommé *le Silenciaire*, à cause de son amour pour le silence et le recueillement, naquit en 454, à Nicopolis, en Arménie. Son père et sa mère comptaient parmi leurs aïeux des généraux d'armée et des gouverneurs de provinces; mais ils étaient encore plus illustres par leur vertu que par la noblesse de leur extraction. Ils employèrent tous leurs soins pour donner une éducation chrétienne à leur fils; et ils le virent avec plaisir répondre parfaitement à leurs vues.

Jean était encore fort jeune lorsque la mort lui enleva son père et sa mère. Devenu possesseur d'une fortune considérable, il consacra ses biens à de pieux usages. Il bâtit à Nicopolis une église en l'honneur de la Sainte-Vierge, et un monastère dans lequel il se renferma avec dix personnes animées de la même ferveur. Il n'avait alors que

dix-huit ans. Son but était de ne s'occuper que de la sanctification de son ame, et d'en faire l'unique objet de toutes ses pensées.

Comme l'humilité est le fondement et la gardienne de toutes les vertus, il la demandait sans cesse à Dieu par des prières ferventes. De son côté, il travaillait à l'acquérir par des méditations fréquentes sur ses misères et la bassesse de son néant, sur la majesté infinie et les perfections adorables de l'Être suprême; par là il apprenait à connaître Dieu, et à se connaître lui-même. Il avait une sainte avidité pour les humiliations, et il les recevait avec joie, de quelque part qu'elles lui vinssent; il recherchait sur-tout celles qui causent le plus de répugnance à la nature, et qui par conséquent sont les plus propres à faire mourir l'orgueil. Le renoncement à sa propre volonté était le moyen dont il se servait pour étouffer le germe des autres vices. Il y ajoutait les macérations corporelles, afin de soumettre entièrement la chair à l'esprit, et de disposer son ame aux exercices de la prière et de la mortification. La pratique du silence lui parut aussi fort importante. Il parlait rarement par esprit d'humilité, par amour du recueillement, et par la crainte de tomber dans les péchés dont la langue est le funeste instrument. Si la nécessité l'obligeait de parler, il le faisait en peu de mots, et toujours avec beaucoup de discrétion. Il bannit l'oisiveté de sa petite communauté, la regardant avec raison comme la source de tous les vices. Des travaux pénibles, et en même temps utiles, remplissaient tous les intervalles qui n'étaient occupés ni par la prière publique, ni par d'autres devoirs essentiels. La douceur, la sagesse et la piété de Jean lui gagnaient l'estime et l'affection de ses frères. Tous avaient les yeux attachés sur lui, et s'efforçaient à l'envi d'exprimer en eux les différens traits de leur modèle.

Malgré le soin que Jean prenait de cacher ses vertus, il ne put empêcher qu'elles n'éclatassent au dehors. L'archevêque de Sébaste le força d'abandonner sa solitude, et l'éleva sur le siége épiscopal de Colonie, en Arménie, quoiqu'il n'eût encore que vingt-huit ans. Il voulut inutilement s'opposer à son sacre, qui se fit dans l'année 482. Il conserva dans cette dignité l'esprit de son premier état, et continua les mêmes exercices, autant que les devoirs de l'épiscopat le lui permirent.

Son frère et son neveu, qui avaient des emplois honorables à la cour de l'Empereur, furent singulièrement touchés de ses exemples. Ils surent mépriser le monde au sein des honneurs et des richesses; et la grâce, qui sanctifie les anachorètes dans les déserts, fit de tous les deux des Saints à la cour. Jean ne fut pas également satisfait de la conduite de son beau-frère, qui était gouverneur d'Arménie; plus d'une fois il lui fallut défendre son église contre les oppressions d'un homme qui lui était si étroitement uni par les liens du sang. Ses remontrances et ses prières étant inutiles, il fut obligé d'avoir recours à l'Empereur Zénon, qui lui rendit justice, et lui accorda sa protection.

Il y avait neuf ans que le Saint gouvernait son église. Toujours il avait vécu d'une manière très-pénitente, et s'était refusé même le nécessaire, afin d'avoir de quoi assister plus abondamment les pauvres. Ses prédications et ses exemples faisaient fleurir la piété dans son diocèse. Les affligés trouvaient en lui un consolateur qui partageait leurs peines. Il était le père de ses diocésains; il les portait tous dans ses entrailles, pour les transformer en autant de vrais disciples de Jésus-Christ.

Certains maux auxquels il ne pouvait remédier, joints à une forte inclination qu'il se sentait pour la solitude, lui inspirèrent un ardent désir de se démettre de l'épiscopat. Il est vrai que, selon les lois de l'Eglise, il ne

pouvait abandonner le troupeau dont la garde avait été confiée à ses soins ; aussi se défia-t-il d'abord de son désir pour la retraite. Il eut recours à la prière, afin de connaître plus parfaitement la volonté de Dieu. On lit dans sa vie, qu'étant une nuit en oraison, il vit une croix lumineuse se former dans l'air, et qu'il entendit une voix qui lui disait : « Si vous voulez être sauvé, vous n'avez qu'à » suivre cette lumière. » Il lui sembla que la lumière allait devant lui comme pour le conduire, et qu'elle lui indiquait la laure de saint Sabas. Cette vision, continue l'auteur de sa vie, ne lui laissa plus aucun doute sur sa vocation. Il se démit donc de l'épiscopat, et s'embarqua pour la Palestine.

Lorsqu'il fut arrivé, il visita d'abord les lieux saints à Jérusalem, après quoi il se retira dans la laure de saint Sabas, laquelle était peu éloignée de cette ville, et où l'on comptait cent cinquante solitaires, qui tous étaient animés de l'esprit de leur saint abbé. Il avait alors trente-huit ans. Saint Sabas l'ayant reçu sans le connaître, le remit d'abord entre les mains de l'économe, qui l'envoyait chercher de l'eau, et qui lui faisait porter des pierres aux ouvriers occupés à bâtir un nouvel hôpital. Jean obéissait avec une grande simplicité. Il gardait un silence perpétuel, avait un visage serein, et paraissait toujours recueilli.

La manière dont il supporta cette épreuve l'eut bientôt fait connaître à son supérieur. On le chargea du soin de recevoir les étrangers. Il servait chacun des hôtes, comme il aurait servi Jésus-Christ lui-même. Tout le monde était frappé de son extérieur modeste et édifiant. Saint Sabas ne pouvait assez admirer la conduite que tenait un jeune religieux dans une place qui est si dangereuse, même pour les plus parfaits. Rien en effet n'était capable de distraire son ame toujours unie à Dieu. Le saint abbé ne douta plus que Jean ne fût doué, dans un degré éminent,

de l'esprit de sa vocation ; voulant donc lui faciliter les moyens de faire de nouveaux progrès dans l'exercice de la contemplation, il lui permit d'aller vivre dans un hermitage séparé ; ce qui ne s'accordait qu'à ceux qui étaient le plus solidement établis dans la perfection.

Jean, renfermé dans sa cellule, était cinq jours de la semaine sans prendre de nourriture. Il ne sortait que les samedis et les dimanches, encore n'était-ce que pour aller assister à l'office public de l'église. Après avoir vécu trois ans de la sorte, il fut fait économe de la laure. Sa vertu attira visiblement les bénédictions du ciel sur toute la communauté. Les occupations inséparables de son emploi ne prenaient jamais sur le recueillement de son ame. Etant embrasé d'amour pour Dieu, il n'avait pas besoin de faire d'effort pour penser à lui continuellement. Cette sainte habitude d'être sans cesse en la présence du Seigneur, et de ne jamais le perdre de vue, il ne l'avait point acquise tout d'un coup, mais par degrés. Il s'accoutuma d'abord à entremêler dans ses actions extérieures ces prières connues sous le nom de *jaculatoires*, qu'il puisait dans son propre cœur, ou dans les livres saints. A force de répéter ces prières, qui contenaient des actes d'amour, de louange, de componction, etc. il se rendit familière la pratique de la divine présence, et cette continuité de recueillement dont nous venons de parler.

Notre Saint exerça quatre ans l'emploi d'économe. Son abbé, extrêmement édifié de ses vertus, le jugea digne d'être élevé au sacerdoce ; il le présenta donc à Elie, patriarche de Jérusalem, afin qu'il lui conférât les ordres. Lorsqu'on fut arrivé dans l'église du Mont-Calvaire, où se devait faire l'ordination, Jean dit au patriarche qu'il avait quelque chose à lui communiquer en particulier, et qu'il se laisserait ensuite ordonner si on l'en jugeait digne. Elie l'ayant pris à l'écart lui permit de s'expliquer.

Le Saint lui demanda le secret, puis continua de parler ainsi : « Mon père, j'ai été fait évêque; mais la multi-
» tude de mes péchés m'a déterminé à prendre la fuite,
» et à me retirer dans ce désert pour y attendre la visite
» du Seigneur. » Le patriarche étonné appela saint Sabas, et lui dit « : Dispensez-moi, je vous prie, d'ordonner cet
» homme; j'en suis empêché par quelques particularités
» qu'il vient de me découvrir. » Saint Sabas s'en retourna fort affligé. Il craignait que Jean n'eût autrefois commis quelque grand crime. Dans cette perplexité, il s'adressa humblement à Dieu pour avoir révélation de ce qui causait sa peine et son inquiétude. Sa prière ayant été exaucée, il fit venir son disciple, et se plaignit à lui de la réserve dont il avait usé à son égard. Jean, qui se voyait découvert, était sur le point de quitter la laure; mais saint Sabas l'engagea à y rester, après lui avoir promis toutefois de ne révéler son secret à personne.

Jean vécut les quatre années suivantes sans parler à personne, qu'à celui qui lui apportait de quoi se nourrir. Quelques moines séditieux ayant obligé saint Sabas à quitter sa laure en 503, notre Saint, qui ne voulait point prendre part à ces troubles, se retira dans un désert voisin, où il passa six ans dans un silence absolu. Il ne conversa qu'avec Dieu durant tout ce temps-là, et ne subsista que des herbes et des racines qui croissaient dans le désert. Saint Sabas fut rappelé en 510; il alla aussitôt trouver le Saint dans sa solitude, et il le ramèna avec lui à la laure. Jean, accoutumé à l'exercice d'une sublime contemplation, ne trouvait dans toute autre chose que vide et amertume. Il rentra dans son ancienne cellule, où il continua pendant quarante ans de mener une vie tout angélique. L'éclat de sa sainteté attira auprès de lui un grand nombre de personnes. Il ne refusait jamais ses instructions aux personnes qui venait le consulter.

Parmi ces personnes était Cyrille, qui écrivit la vie du Saint quarante ans après qu'il fut revenu dans son hermitage, et lorsqu'il était dans sa cent quatrième année. Jean, malgré son grand âge, conservait encore une présence d'esprit et une douceur de caractère qui le faisaient aimer et respecter de tous ceux qui le voyaient.

Cyrille, auteur aussi savant que judicieux, rapporte qu'ayant environ seize ans, il alla consulter le Saint, qui en avait alors quatre-vingt-dix, sur le choix de l'état qu'il devait embrasser. Le vénérable vieillard lui conseilla de se consacrer à Dieu dans le monastère de Saint-Euthyme. Cyrille en choisit un de ceux qui étaient situés sur le bord du Jourdain; mais il n'y fut pas plus tôt arrivé, qu'il tomba malade. Son état devenant plus dangereux de jour en jour, il commença à se repentir de n'avoir pas suivi exactement le conseil du serviteur de Dieu. Jean lui apparut pendant la nuit, et après l'avoir repris avec douceur de son attachement à son propre sens, il lui dit que s'il se rendait au monastère de Saint-Euthyme, il y trouverait la santé du corps et le salut de l'ame. Le lendemain matin, Cyrille s'étant levé, se sépara de ses frères, malgré les instances qu'ils lui firent pour qu'il restât avec eux; il se mit en route, sans avoir reçu d'autre nourriture que la sainte Eucharistie, et il marcha jusqu'à ce qu'il fût arrivé au monastère de Saint-Euthyme. A peine y était-il entré, que sa santé se trouva parfaitement rétablie.

Voici deux traits qui sont encore rapportés par le même Cyrille. Un jour, dit-il, que je m'entretenais avec le serviteur de Dieu, un homme appelé George, lui apporta son fils qui était possédé du démon, et le mit à ses pieds sans dire un seul mot. Jean comprit l'état malheureux de l'enfant; il lui fit le signe de la croix sur le front avec de l'huile bénite, et à l'instant l'enfant fut délivré du malin esprit. Un gentilhomme de Constantinople, infecté des er-

reurs de l'eutychianisme, ayant été présenté au même Saint par un nommé Théodore, Jean donna sa bénédiction au dernier; non-seulement il refusa de bénir le premier, mais il le reprit encore avec douceur de son attachement au schisme et à l'hérésie. Celui-ci étonné, et sentant bien que ces circonstances ne pouvaient être connues de Jean que par révélation, se convertit, et rentra aussitôt dans le sein de l'Eglise.

Il y eut beaucoup d'autres personnes à la sanctification desquelles le Saint contribua, et par ses exemples et par ses conseils. Toujours renfermé dans son hermitage, il persista constamment à retracer, autant que le peut permettre la fragilité humaine, la fonction glorieuse des esprits célestes, qui sont sans cesse occupés à bénir et à aimer le Seigneur. Il mourut peu de temps après l'année 558. Il passa soixante-seize ans dans le désert, et sa retraite ne fut interrompue que par la courte durée de son épiscopat.

Quoi de plus propre à confondre la dissipation et l'esprit immortifié du monde, que les austérités, le silence et la contemplation du Saint dont on vient de lire la vie? Il semble que l'on ignore que le recueillement intérieur est, pour ainsi dire, l'ame du christianisme. Sans lui la dévotion et le zèle même le plus actif n'ont rien que de superficiel. Un cœur dissipé n'est point capable d'une piété réelle et solide; mais si l'on est uni à Dieu, si l'on a éprouvé la douceur de ses communications, on ne trouve plus que peine et dégoût dans le tumulte et les embarras du monde; on n'a plus d'ardeur que pour cette joie pure qui se rencontre dans la solitude. L'amour du silence, quand il procède d'un motif de religion, prouve qu'une ame fait ses principales délices de s'entretenir avec Dieu, et qu'il n'y a que cet exercice qui lui procure une véritable consolation : aussi le silence est-il le paradis de toutes les ames qui tendent sincèrement à la perfection.

S. PIERRE RÉGALATI, FRANCISCAIN.
L'AN 1456.

Ce Saint, issu d'une famille noble, naquit à Valladolid, en Espagne. Il perdit son père dans la treizième année de son âge. Le désir de tendre à la perfection lui rendant le monde insupportable, il résolut de quitter entièrement le commerce des hommes. Après avoir obtenu avec beaucoup de peine le consentement de sa mère, il entra chez les Franciscains de Valladolid. Il devint bientôt par sa ferveur un modèle accompli de toutes les vertus religieuses.

Le père Pierre Villacretios, du même ordre, venait d'établir une réforme très-austère à Aquiléria, dans le diocèse d'Osma. Il fonda à Tribulos, qui n'était pas éloigné d'Aquiléria, un second monastère où l'on pût suivre le même genre de vie. Pierre Régalati demanda à être du nombre de ceux que l'on devait y envoyer. Il y égala les plus parfaits de son ordre par les austérités de sa pénitence, par la continuité de sa prière et de sa contemplation. Le souvenir des souffrances de Jésus-Christ occupait continuellement son esprit, et entretenait son union intime avec Dieu.

Après la mort du père Villacretios, il fut élu pour lui succéder dans le gouvernement de la congrégation réformée. Il termina sa sainte vie à Aquiléria le 30 Mars 1456, dans la soixante-sixième année de son âge. Il fut canonisé par Benoît XIV en 1746. Son nom a été inséré dans le martyrologe romain sous le 13 de Mai, jour auquel se fit la translation de ses reliques.

Voyez sur les vertus, les ravissemens et les miracles de ce Saint; le procès et la bulle de sa canonisation, p. 73, 121, 554. Voyez aussi les relations faites au tribunal de la Rote; *ap. Benedictum XIV de Canoniz.* l. 2, *appen.* 7, t. II, p. 629, *ad* p. 672, et la vie de saint Pierre Régalati, composée par le père Daza, Franciscain espagnol, et publiée par Henschénius sous le 30 de Mars, t. III, *Mart.* p. 853.

✝ S. SERVAIS, ÉVÊQUE DE TONGRES (1).

Voyez les écrits de S. Athanase, *Apolog. ad Constant.*, et *epist. ad Solit.*; S. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.* lib. 2, cap 5; Foullon, *Hist. Leod.*, tom. I, p. 43; Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. I, part. 2, p. 242; et Baillet sous le 13 Mai. Ghesquière a donné, dans le 1er volume de ses *Acta SS. Belgii selecta*, p. 179-220, le commentaire du P. Henschénius sur la vie et les miracles de S. Servais, tiré des *Acta SS. Maii*, tom. III. A la suite de ce commentaire, enrichi de nouvelles remarques, il a placé (p. 221-374) l'*Exegesis historica de episcopatu Tungrensi et Trajectensi* du même auteur, et les *Observationes apologeticæ pro episcopatu Trajectensi ad Mosam* du P. Dolmans. — Le P. De Marne, dans son *Hist. du comté de Namur*, tom. II, p. 534-587, établit par des preuves irréfragables que S. Materne n'étendit ses travaux apostoliques jusqu'à la cité de Tongres, qu'en qualité d'évêque de Cologne; qu'on doit fixer son épiscopat au commencement du quatrième siècle et qu'il mourut en 328 : que Tongres ne devint une ville épiscopale, qu'après la mort de ce Saint et vers l'an 335 : que les huit évêques, qu'on lui donne pour successeurs, doivent être rayés des diptiques de Liége; et que par conséquent S. Servais fut proprement dit le premier évêque de Tongres. Il prétend même qu'il en a été l'unique évêque, et qu'ayant quitté cette ville pour celle de Maestricht, il attacha le siége épiscopal à la dernière, ce qui dura jusqu'au temps de S. Hubert.

L'AN 384.

Quelque long qu'ait été l'épiscopat de saint Servais, et quelque célèbre que le Saint ait été dans l'Eglise, on n'a toutefois que peu de faits certains pour son histoire. Ses

(1) En latin *Servatio*, *Servatius*, *Arvatius*, *Aravatius*, *Asavatius*; S. Athanase et la lettre synodale du concile de Sardique le nomment *Sarbatius* (Σαρβάτιος). Les auteurs de l'*Hist. litt. de la France*, tom. I, part. 2, p. 242, prétendent que *Sabatius* dont parle Gennade (*Catal. vir. illustr.*) soit le même que S. Servais évêque de Tongres; mais ce sentiment a été refuté d'une manière solide par Ghesquière, *Acta SS. Belgii selecta*, tom. I, p. 242-244.

plus anciens actes, cités par un auteur du onzième siècle, portent qu'il était issu d'une ancienne noblesse et qu'il avait reçu une éducation encore au-dessus de sa naissance (1). Son mérite l'éleva ensuite vers l'année 335 sur le siége épiscopal de Tongres (2).

(1) Ces anciens actes n'existent plus. — L'Empereur Henri III, accompagné des grands seigneurs de son empire, honora de sa présence le concile de Mayence célébré en 1049. Ce prince y demanda l'approbation du concile sur une légende de S. Servais, et elle fut accordée. Voyez *Labbei collect. Concil.* tom. IX, col. 1046; et Ceillier, *Hist. gén. des auteurs sacrés*, tom. XXIII, p. 613.

(2) On a formé beaucoup de conjectures sur l'origine et sur l'ancienneté de la ville de Tongres. Il paraît assez vraisemblable que la forteresse désignée dans la plupart des éditions de César (*de Bel. Gal.* lib. 6, c. 22,) sous le nom d'*Atuatuca*, située presqu'au milieu du pays des Eburons, est Tongres, qui fut ainsi nommée sous Auguste, ayant pris le nom de *Tongri* ou *Atuatuca Tungrorum*. Néanmoins Feller prétend que cette ville n'existait pas encore du temps de César, parce que dans ses Commentaires il ne parle ni de Tongres ni de Tongriens, quoiqu'il fasse de toute cette contrée la description la plus détaillée : que c'est par erreur qu'on lit dans la plupart des éditions de César *Vatuca* et *Advatuca* (ce qui a fait imaginer l'*Advatuca Tungrorum*), parce que dans les anciens exemplaires on lit *Varuca*, dénomination qui indique assez clairement *Varoux*, ancien château du pays de Liége. Quoiqu'il en soit, Tongres devint la capitale d'un peuple connu sous le nom de Tongrois ou Tongriens, dont Pline et Tacite parlent en plusieurs endroits de leurs ouvrages.

Quoique ce soit au commencement du quatrième siècle, dit de Marne, qu'on doive rapporter la conversion des Tongrois à la religion chrétienne, ce ne fut cependant qu'après la mort de S. Materne, le premier apôtre qui travailla efficacement à leur faire connaître Jésus-Christ, que Tongres, qui n'avait eu d'autre pasteur que celui de Cologne, eut l'honneur de devenir une ville épiscopale. On peut croire qu'après la mort de S. Materne, arrivée en 328, le nombre des chrétiens s'étant considérablement augmenté dans la cité de Tongres, les Tongrois demandèrent pour leur ville un évêque particulier, comme ils en voyaient dans la plupart des autres cités. Vraisemblablement cette demande leur aura été accordée vers l'année 335, temps auquel Henschénius croit qu'on peut placer le commencement de l'épiscopat de S. Servais.

D'après la tradition commune S. Servais est compté pour le dixième

Si nous pouvions admettre les preuves que divers écrivains ont alleguées pour rendre probable le concile de Cologne de l'an 346 (1), il nous serait alors permis d'avancer que saint Servais fut l'un des quatorze prélats qui formèrent ce concile pour procéder à la condamnation d'un évêque hérétique qui niait la divinité de Jésus-Christ, comme Photin, et que quelques-uns ont pris mal à propos pour Euphratas, évêque de Cologne. Selon les actes de ce concile, saint Servais y parla le treizième, et dit que ce n'était point sur le rapport d'autrui, mais par lui-même qu'il avait appris la vérité du fait dont il était question : que dans le temps du bannissement de saint Athanase à Trèves (2), il était allé lui-même à Cologne conférer avec cet évêque hérétique; qu'il l'avait repris de ses erreurs en particulier et en public devant ce saint prélat, devant un grand nombre de prêtres et de diacres (3).

évêque de Tongres; selon cette tradition, ces premiers évêques étaient S. Materne, S. Navite, S. Marcel, S. Métropole, S. Séverin, S. Florent, S. Martin, S. Maximin, S. Valentin et S. Servais. Mais il est décidé par les monumens de l'histoire les moins suspects, que S. Materne, le seul de ce nom qui ait été évêque de Trèves et de Cologne, et qui en cette dernière qualité ait gouverné l'église de Tongres, vivait en 314. Il n'est donc pas possible de conserver aux huit autres évêques la place qu'ils occupent dans le catalogue des évêques de Tongres : ce sont des Saints honorés en d'autres églises, des évêques régionnaires ou des missionnaires, dont quelques écrivains plus crédules que judicieux ont voulu grossir les diptiques de ce diocèse, afin de faire remonter l'épiscopat de S. Materne au premier siècle. C'est donc S. Servais qui doit être consideré comme le premier évêque titulaire de Tongres.

(1) Voyez, à l'égard de ce concile et d'Euphratas, nos remarques qui suivent la notice de S. Servais.

(2) S. Athanase arriva à Trèves au commencement de l'année 336, et ne fut rappelé de son exil que vers le milieu de l'année 338. Voyez ci-dessus tom. VI, p. 154 et 155.

(3) « Servatius episcopus dixit : quid fecerit, quidve docuerit Euphratas pseudoepiscopus, non opinione, sed veritate cognovi, pro finitimi loci conjunctâ civitate : cuique publicè et domesticè obstiti sœpè, quum

L'année d'après ce prétendu concile de Cologne saint Servais se trouva à celui de Sardique, où il s'illustra, avec saint Maximin de Trèves et Euphratas de Cologne, par son zèle contre l'hérésie des ariens et par la pureté de sa foi (1).

Le tyran Magnence, après avoir ôté l'empire et la vie à l'Empereur Constant son maître, crut que le moyen d'affermir son usurpation, serait de se ménager les bonnes grâces de Constance, Empereur d'Orient, et de lui donner toute espèce de satisfaction. Il résolut de lui envoyer une célèbre ambassade, et sachant que ce prince avait de grands égards pour les évêques, il choisit saint Servais, auquel il joignit un autre prélat des Gaules, nommé Maxime, et deux hommes qualifiés parmi les laïques, savoir Clément et Valens (2). Notre Saint ne pouvait regarder ce tyran comme un prince légitime, puisqu'il n'était parvenu à l'empire que par un crime détestable; mais le bien et le repos de l'Église demandaient qu'il obéît et qu'il le reconnût, jusqu'à ce qu'il eût plu à Dieu d'en décider, comme saint Ambroise et saint Martin firent depuis, à l'égard du tyran Maxime, après l'assassinat de l'Empereur Gratien. Servais et sa suite passèrent par Alexandrie, où ils virent saint Athanase, pour aller à Antioche trouver, de la part de Magnence, l'Empereur Constance, nouvellement revenu de Mésopotamie. On ne sait quelle réception ils eurent de ce prince, ni quel fut le succès d'une si difficile ambas-

---

ille Christum Deum negaret, audiente Athanasio, episcopo Alexandriæ, et presbyteris et diaconis plurimis. Et idcirco censeo, christianis episcopum esse non posse, quia Deum Christum sacrilegâ voce negavit; neque illum christianum esse judicandum, qui ejus confinitimus fuerit inventus. » — *Hard. Collect. Concil.*, tom. I, coll. 634.

(1) Voyez ci-dessus tom. VI p. 158 et 159, et ci-dessus *Remarques sur le concile de Cologne etc.* §. 11.

(2) Cette ambassade doit avoir eu lieu en 351.

sade ; mais il paraît que les ennemis de saint Athanase prirent occasion de leur passage par Alexandrie, pour calomnier ce Saint auprès de l'Empereur et l'accuser d'avoir eu des intelligences avec le tyran. Il repoussa cette calomnie en prenant à témoins saint Servais et les autres ambassadeurs de Magnence.

L'Empereur Constance indiqua, en 359, deux conciles généraux à la fois ; l'un pour l'Orient, à Seleucie en Isaurie, l'autre pour l'Occident, à Rimini en Italie, sur la mer Adriatique (1). Il fit partir ses officiers dans tous les sens, pour y inviter les évêques, et pour payer leurs frais de voyage. Ceux des Gaules et de la Bretagne ne voulurent pas avoir cette obligation à l'Empereur, parce qu'ils savaient qu'il n'était pas bien disposé pour la religion, et ils firent la route à leurs frais. Il n'y eut que trois évêques de la Bretagne assez pauvres pour devoir profiter de la munificence de l'Empereur : encore furent-ils blâmés de

(1) Un point, qui n'est sujet à aucune contestation dans l'Église catholique, c'est que le droit d'indiquer des conciles généraux appartient au Pape. C'est en vain que les protestans et les autres ennemis du Vicaire de Jésus-Christ objectent, que pendant les cinq ou six premiers siècles ce n'étaient pas les Papes, mais les Empereurs, qui convoquaient les conciles, et que plus d'une fois les Papes en *demandaient* la convocation aux Empereurs. Il faut avoir égard aux temps. A l'époque dont nous parlons la religion chrétienne ne s'étendait guère au-delà des bornes de l'empire romain, il ne faut donc pas s'étonner que les Empereurs, dès qu'ils avaient embrassé le christianisme, se soient chargés du soin de convoquer les conciles, d'autant plus, qu'eux seuls pouvaient en supporter les frais. Presque tous les évêques étaient leurs sujets, et ces évêques, pratiquant une pauvreté apostolique, n'étaient pas même en état d'aller à leurs frais d'un bout de l'empire à l'autre. Les Empereurs ne faisaient que défrayer et protéger les prélats assemblés. C'est le Pape ou son délégué, qui préside le concile. — Voyez Sardagna *Théol. dogm. polem.* tom. III, p. 68, sqq., et Bergier *Dict. de théologie*, art. *Concile.* § IV, p. 231, tom. II.

quelques-uns, pour n'avoir pas accepté plutôt les secours des autres évêques, qui les leur avaient offerts.

On compta plus de quatre cents évêques au concile de Rimini, tous défenseurs zélés de la foi de Nicée, à l'exception de quatre-vingts ariens. Les plus célèbres d'entre les catholiques qui y allèrent des Gaules furent saint Phébade d'Agen (1), et saint Servais de Tongres. Taurus, préfet du prétoire d'Italie, avait ordre de l'Empereur, d'assister au concile, et de ne point laisser aller les évêques, qu'ils ne fussent convenus d'une même foi. L'Empereur lui avait promis le consulat s'il venait à bout de réduire tous les évêques à l'unité de profession.

Les évêques catholiques, arrivés à Rimini, se tinrent séparés des ariens. Ils choisirent l'église pour la célébration de leur culte, et les autres prirent possession d'un autre lieu saint, qu'ils trouvèrent vide. Valens et Ursace, deux évêques ariens, présentèrent au concile une nouvelle formule de foi, dans laquelle on reconnaissait que le Fils de Dieu est en tout semblable au Père, suivant l'Écriture; mais dans laquelle on ne reconnaissait pas qu'il est consubstantiel avec le Père. Les évêques catholiques rejetèreut cette profession de foi, disant qu'ils n'en voulaient point d'autre que celle du concile de Nicée. Ils prononcèrent même sentence d'excommunication contre quelques évêques ariens.

Jusqu'ici la foi de Nicée avait triomphé de la puissance de l'Empereur et des intrigues des hérétiques; c'est-à-dire, aussi long-temps que le concile avait joui de toute sa liberté et qu'on avait pu le regarder comme un véritable concile. Aussi saint Athanase et d'autres Pères de l'Église catholique, ont-ils établi une différence essentielle entre les premiers actes du concile de Rimini et ceux dont nous parlerons tout à-l'heure.

---

(1) Voyez ci-dessus tom. V, p. 457.

Les hérétiques condamnés allèrent se plaindre des décrets portés contre eux à Rimini. L'Empereur s'érigeant en juge en matière de foi, envoya aux évêques assemblés à Rimini une nouvelle formule de foi, rédigée par quelques ariens de Nice en Thrace. On y nommait le Fils de Dieu *semblable au Père;* mais on avait omis le mot *en tout* ainsi que le mot *consubstantiel* (1). L'Empereur donna ordre au préfet Taurus de ne pas laisser partir les évêques qu'ils n'eussent tous signé cette confession de foi, et même, d'envoyer en exil ceux qui se montreraient rebelles, si leur nombre ne s'élevait pas au-dessus de quinze.

Les évêques catholiques de Rimini avaient déjà écrit deux fois à l'Empereur, en lui faisant part combien ils éprouvaient de contrariétés et de dégoûts de devoir rester plus long-temps à Rimini, séparés de leurs diocèses, tandis que plusieurs d'entre eux étaient en proie à la pauvreté et accablés de vieillesse. Ils avaient ajouté qu'il y avait de l'absurdité et de l'impiété à vouloir changer quelque chose à la profession de foi de Nicée (2). Mais lorsqu'ils eurent connaissance des derniers ordres de l'Empereur, et qu'ils se virent, déjà depuis tant de mois, renfermés à Rimini, grand nombre d'entre eux commencèrent à perdre courage, et se montrèrent disposés à répondre aux vœux de l'Empereur. Il n'en resta que vingt qui tinssent bon pour la véritable foi; ils avaient à leur tête saint Phébade, évêque d'Agen et saint Servais, évêque de Tongres.

Le préfet Taurus ne négligea rien pour gagner ces deux évêques. N'ayant pu les ébranler par les menaces, il eut recours aux prières et aux larmes. « Voilà sept mois, » dit-il, « que vous êtes renfermés dans cette ville; quand

---

(1) Theodoretus, *Hist.* lib. II, c. 21. Bucherius, *Belg. rom.* l. X, c. 14.

(2) Theodoretus, *loc. cit.*

verrons-nous la fin de tout cela ? Pourquoi ne suivez-vous pas l'exemple de tant d'autres évêques ? Pourquoi ne vous joignez-vous pas à la majorité ? » — Phébade répondit, qu'il endurerait tous les tourmens plutôt que de souscrire à une profession de foi rédigée par les ariens. Après cela il commença à écouter une proposition, qui lui fut faite, d'ajouter tout ce que lui et les siens voudraient à la formule de foi qu'on leur présentait ; et que les ariens promettaient d'y souscrire.

La profession de foi que les ariens voulaient faire adopter portait, que *le Fils de Dieu est le Fils unique, engendré du Père avant les siècles ; que toutes les choses tant visibles qu'invisibles ont été créées par lui ; que lui seul est né du Père, Dieu de Dieu suivant l'Ecriture, semblable au Père*. Le mot *consubstantiel*, c'est-à-dire, *étant de la même nature et de la même substance que le Père*, ne s'y trouvait pas. Saint Phébade et saint Servais y ajoutèrent différens articles, pour suppléer à cette omission. Ils ajoutèrent qu'ils condamnaient Arius et toute sa doctrine ; que *le Fils de Dieu est semblable au Père, et né de toute éternité* (1). L'évêque arien Valens, voulant paraître catholique et seconder les catholiques, dit en outre : « Si quelqu'un dit, » que le Fils de Dieu est une créature, comme sont les au- » tres créatures, qu'il soit anathême ! » Tout le concile s'écria : « Qu'il soit anathème, » sans s'apercevoir du venin caché sous cet article.

Ainsi se termina ce concile, où aucun des deux partis ne pouvait dire qu'il avait triomphé, ni qu'il avait été vaincu. La profession de foi était favorable aux ariens, mais les articles additionnels l'étaient aux catholiques, sauf celui rédigé par Valens, que les catholiques ne comprirent pas alors, mais dont ils reconnurent le sens plus tard,

(1) Spondanus, *Annal. eccl. ad ann.* 359, num. 8.

principalement lorsque les ariens se vantèrent partout d'avoir anéanti les canons de Nicée, d'avoir effacé le mot *consubstantiel* et de n'avoir reconnu le Dieu-Homme que comme une *créature plus parfaite*. Les catholiques sentirent alors qu'une paix fallacieuse était plus funeste à l'Église, qu'une guerre ouverte de la part des hérétiques, et que toute paix avec les novateurs n'est pas sûre, tant qu'elle n'est pas basée sur une soumission complète de leur part (1).

Nous avons déjà vu que les derniers actes du concile de Rimini doivent être regardés comme illégaux, ayant été faits avec précipitation, avec irrégularité et avec mauvaise foi, et arrachés par l'intrigue et la violence. Saint Damase, élu Pape en 366, a fait à ce sujet une remarque digne pour que nous nous y arrêtions. Dans une lettre adressée aux évêques d'Illyrie, il dit, que le nombre des évêques assemblés à Rimini ne pouvait pas servir d'argument contre la doctrine de la sainte Église, puisqu'ils avaient terminé leur concile sans la participation ni l'approbation du Pape, qu'ils auraient dû avoir consulté avant tout autre, et sans le consentement de Vincent, évêque de Capoue (2). Le Pape Libère avait envoyé ce Vincent à Rimini, en qualité de légat, et Vincent s'y était conduit avec courage contre les ariens (3). Le Pape Damase dit encore dans sa lettre, que les évêques qui avaient fait trop de concessions aux ariens, ont réparé leur faute, en avouant qu'ils avaient été trompés par un discours qui ne leur paraissait contenir rien de contraire aux doctrines du concile de Nicée. Mais ils auraient dû demander conseil du siége de saint Pierre, sur lequel Jésus-Christ a bâti son Église, et sans lequel les évêques peuvent faillir, en quelque grand nombre qu'ils soient réunis.

---

(1) Longueval, *Histoire de l'église gall.* tom. I, p. 210.

(2) Epistola Damasi, *apud Theodoret.* l. II, c. 22.

(3) Spondanus *Annal. ad ann.* 359, num. 2.

Parmi ceux qui réparèrent la faute qu'ils avaient faite de se laisser surprendre, il faut placer saint Phébade et saint Servais. Plusieurs évêques des Gaules même, tinrent, vers l'an 361, un concile à Paris dans lequel ils enseignèrent en termes exprès que *le Fils de Dieu est consubstantiel avec le Père*, en menaçant d'excommunication tous ceux qui oseraient attaquer cette doctrine (1). Nous ne pouvons assurer que saint Servais ait été présent à ce concile, car la liste des évêques qui l'ont signé, n'existe plus. Mais on ne peut douter que Servais n'ait combattu d'autant plus courageusement l'hérésie des ariens, qu'il avait appris par expérience à les redouter et à se méfier de leurs intrigues, comme le disent fort bien les leçons de son office (2).

Servais gouverna depuis son peuple avec une vigilance et une charité qui répondaient à son zèle et à ses lumières, et travailla pour attirer à lui-même les grâces qu'il demandait pour ceux, du salut desquels il était chargé. Il continua, avec une application infatigable, les fonctions de pasteur, malgré les troubles de l'empire qui commencèrent à lui faire craindre pour le repos du pays. Les Huns ayant passé le Danube vers l'an 376, chassèrent les Goths, qui s'étaient emparés de quelques provinces, et commencèrent à menacer l'empire romain de leurs incursions.

Si l'on en croit saint Grégoire de Tours, saint Servais prédit l'invasion des Huns dans l'ancien empire des Francs; il chercha à appaiser la justice divine par les veilles, les

---

(1) Longueval, *Hist. de l'égl. gall.* tom. I, p. 232.

(2) « Arianorum fraude ac dolo decepti (*Servatius et Phœbadius*), doctrinam specie catholicam, re verò arianam professi quidem fuerunt : ast fraude doloque detectis, Arianismum acriùs profligârunt, fidemque catholicam fortiùs propugnârunt. » *Off. propria eccl. cathed. Leodiensis*, p. 21.

jeûnes, les larmes et les prières, et fit, en 382, un pélerinage à Rome, pour implorer l'intercession des saints apôtres Pierre et Paul en faveur de son troupeau. Mais, ajoute le même écrivain, Dieu lui révéla qu'il avait résolu de châtier les Gaulois par le fléau de la guerre. Il lui donna en même temps l'assurance qu'il ne serait pas témoin des malheurs qui devaient arriver. Peu de temps après son retour de Rome, il se retira à Maestricht (1), où il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il tomba malade de la fièvre dont il mourut le 13 Mai 384, après quarante-sept ans d'épiscopat (2).

Saint Monulphe transféra le corps de saint Servais à Maestricht, dans une belle église, qu'il bâtit en son nom vers l'an 581, et qu'il dota de tous ses biens, entre autres de la terre et du château de Dinant. La seconde translation de son corps se fit vers l'an 727, par les soins de saint Hubert. C'est de cette translation qu'on a célébré la

---

(1) Selon la supposition des Pères Henschénius et Boucher, la ville de Tongres fut ruinée par les Huns vers l'an 385, et ne put désormais se rétablir dans son ancienne splendeur. Nous aimons à suivre le sentiment de ceux qui croient que S. Servais, en choisissant Maestricht pour le lieu de sa retraite, y transféra le siége épiscopal de Tongres. Quelques critiques prétendent que le siége de Tongres ne fut jamais transporté à Maestricht, quoique par diverses raisons les évêques aient fait leur résidence dans cette ville; d'autres écrivains, en admettant cette translation, pensent qu'elle ne se fit que dans le siècle suivant. Ces deux opinions ont été combattues par Henschénius, Ghesquière et de Marne, qui se prononcent pour la première. Voyez *Acta SS. Belgii selecta*, tom. I, p. 221 *et seqq.*; et la dissertation de De Marne, *Hist. du comté de Namur*, tom. II, p. 552-587.

(2) Henschénius dit : *Episcopali dignitate exornatus, ut videatur in ea annis circiter septem et quadraginta vixisse.* S'il est vrai que S. Servais a été nommé évêque vers l'an 335 ou un peu plus tard, sans doute son épiscopat aura duré plus que 47 ans. — Butler ne lui donne que 37 ans; et dans la nouvelle édition du Dictionnaire de Moréri on lit 56 ans, ce qui est évidemment une erreur.

mémoire tous les ans le 7 juin. La plupart des martyrologes, depuis ceux qui portent le nom de saint Grégoire jusqu'au romain moderne, font mention de lui au 13 Mai. Quinze ou seize ans après cette translation, le B. Vandon nommé à l'abbaye de saint Vandrille, passant par Maestricht à son retour d'Utrecht, où il avait été banni, apporta des reliques du Saint, qu'il mit dans un monastère qu'il fit bâtir sous le nom de saint Servais. Peu de temps après saint Angilbert en fit venir aussi pour son abbaye de saint Riquier en Ponthieu. Baronius témoigne que le menton, ou la mâchoire inférieure du Saint, se garde à Rome dans l'église de Saint-Pierre. L'Empereur Charles IV étant à Maestricht en 1372, reçut des chanoines de saint Servais la mâchoire supérieure, où tenaient quatre dents; on la conserve à Prague, en Bohême, où le culte du Saint s'est fort étendu. L'Empereur saint Henri en obtint aussi des reliques pour le monastère qu'il avait bâti sous son nom, et pour celui des apôtres saint Simon et saint Jude, à Goslar, ville de la Basse-Saxe. Il les fit enchâsser dans un chef d'or, ce qui fait juger que c'était son crâne. On en avait aussi diverses parties à Cologne non-seulement dans l'église qui porte son nom, mais dans six ou sept autres encore.

Nous ne pouvons citer ici tous les miracles qui se sont opérés par l'intercession de saint Servais. Les Bollandistes en décrivent un grand nombre. — On dit que saint Servais a aussi écrit contre les hérétiques de son siècle, mais ces écrits se sont perdus.

REMARQUES SUR LE CONCILE DE COLOGNE

ET

SUR L'HISTOIRE D'EUPHRATAS.

Il y a deux points à examiner; d'abord si les actes du concile de Cologne sont sincères et authentiques ; et ensuite, si c'est Euphratas, évêque de Cologne, qui a été condamné dans ce concile. Plusieurs savans ont traité cette matière, que nous allons succinctement passer en revue.

§ I.

Le sujet de la convocation de ce concile fut, disent les actes, la déposition d'Euphratas évêque de Cologne qui était alors une ville des Gaules. Ce prélat se trouvant accusé par ses propres diocésains de soutenir que Jésus-Christ n'était pas Dieu, mais seulement un pur homme, ce qui formait l'hérésie de Photin; et ses blasphèmes étant venus à la connaissance de tout le monde, un concile s'assembla à Cologne le quatrième des ides de Mai après le consulat d'Amance et d'Albin, c'est-à-dire le 12 Mai de l'année 346. Quatorze évêques, dit-on, s'y trouvèrent en personne, et y donnèrent chacun leur voix. Ce furent saint Maximin de Trèves, qui est nommé le premier, comme ayant présidé l'assemblée; Valentin d'Arles; Donatien de

Châlons-sur-Saône ; Sévérin de Sens ; Optatien de Troyes ; Jessé de Spire ; Victor de Worms ; Valérien d'Auxerre ; Simplice d'Autun ; Amand de Strasbourg ; Justinien de Rauraques (1) ; Euloge d'Amiens ; Servais de Tongres ; et Dyscole de Rheims (2). Neuf autres évêques, savoir : Martin de Mayence ; Victor de Metz ; Didier de Langres ; Panchaire de Besançon ; Saintin de Verdun ; Victorin de Paris, supérieur des Nerviens (*Cambrai* ou *Tournai*) ; Mercure de Soissons et Eusèbe de Rouen n'ayant pu s'y rendre, envoyèrent leur consentement par leurs députés ; le seul Diopète d'Orléans donna son suffrage dans une lettre qu'il écrivit.

Le concile fut ouvert par la lecture de la lettre du clergé et du peuple de Cologne contre leur évêque, après quoi les pères du concile dirent leur avis, et conclurent tous à la déposition d'Euphratas. Quelques-uns même opinèrent de le priver de la communion laïque (3).

Telle est l'histoire de ce concile, devenu célèbre par l'embarras qu'il a causé aux savans pour concilier les faits qu'il nous présente avec le reste de l'histoire de cette époque.

Il se rencontre en effet dans les actes de ce concile, tant de difficultés, que le plus sûr parti serait peut-être de les regarder comme apocryphes et comme ne méritant pas la moindre croyance. Ce sentiment a été suivi par plusieurs écrivains célèbres dont nous allons indiquer les témoignages. Le cardinal Baronius s'exprime à ce sujet sans détours : « Nos autem perlegentes ejusdem synodi acta,

---

(1) *Augusta Rauracorum* était un endroit nommé *Augst*, qui faisait alors partie de l'Alsace. Après la destruction de cette ville en 451, le siége épiscopal fut transféré à Bâle.

(2) Cet évêque ne se trouve pas dans l'Histoire de l'église de Rheims, par Flodoard, ni dans aucun autre monument.

(3) Voyez les Actes, *apud* Labbeum, tom. II, p. 615 ; et *apud* Harduinum, tom. I, p. 63.

» dit-il, et quæ ipsam præcessisse atque subsecuta esse » dicuntur, eadem omnia imposturæ suspicione vehementer laborare cognovimus. Qui enim hoc ipso anno adeo » ignominiose damnatus est Euphratas, ut nec laïcâ communione dignus fuerit existimatus, a Valentino episcopo » Arelatensi, et calculo omnium turpiter e sede dejectus; » ille ipse sequenti anno reperitur ex synodo Sardicensi, » una cum Vicentio episcopo Capuano honorificentissimâ » legatione functus esse ad Constantium imperatorem Antiochiæ commorantem, ut, quos ipse ejecerat, a synodo absolutos pateretur in suas sedes reverti : id quidem S. Athanasius disertis verbis affirmat, ut nulla de » ejus testificatione possit vel levissima suboriri suspicio; » quod etiam Theodoretus et alii omnes post eum asserunt. Haud enim facile adduci possumus, ut credamus » hominem, qui adeo infami notâ esset inustus, quantumlibet palinodiam recantasset, et tam brevi temporis » spatio in pristinam sedem restitutum, et inter eximios » sanctitate et doctrina viros, Galliarum episcopos, qui » Sardicensi synodo interfuerunt, esse delectum, quem » præsertim gravior hæresis quam Arii infamasset (1). »

Le cardinal Baronius ne voit donc pas comment il est possible qu'Euphratas ait été déposé en 346 comme un hérétique pire que les ariens, par un concile d'évêques de la plupart des provinces gauloises et de beaucoup de Saints, et que l'année suivante le concile de Sardique, où presque tous ses juges assistaient, non-seulement l'ait reçu comme un évêque catholique, mais l'ait député en son nom en Orient, pour aller obtenir de l'Empereur Constance le rétablissement des évêques persécutés par les ariens.

---

(1) Baronii, Annales eccl., *ad an.* 346, tom. IV, p. 421, *edit.* Joan. Dom. Mansi, *an.* 1739.

Plusieurs moyens ont été employés pour résoudre une difficulté aussi considérable : on a supposé que la chronologie du concile de Cologne a été falsifiée ; et qu'il s'est tenu après celui de Sardique (1). Le P. La Bigne pense que l'on tint à l'occasion d'Euphratas deux conciles, dont les actes furent confondus dans la suite par la mal-adresse du compilateur ; que dans le premier concile tenu en 346, l'évêque de Cologne, en gardant son évêché, fut ou renvoyé absous ou obligé de se retracter ; que dans le second *célébré*, selon Trithème, en 375, Euphratas persistant toujours dans son hérésie, fut alors condamné et déposé (2). Mais cette solution, dit Tillemont (3), ne satisfait pas à la difficulté proposée, puisqu'elle admet qu'Euphratas avait déjà été mis en jugement, que peut-être il avait déjà été condamné, lorsqu'il fut député en Orient. Il faudrait de plus pour cela reconnaître une corruption presque totale dans les actes du concile. Et ensuite le second concile, que le P. La Bigne place en 375, par qui aurait-il été célébré? La plupart des évêques nommés dans les actes, étaient morts avant cette époque ; et il n'est pas aisé de croire qu'Euphratas, qui était déjà un vieillard en 348, ait vécu jusqu'en 375.

Le P. Bucherius (4), et Bebelius (5) prennent un autre parti, dit l'abbé Grandidier ; « ils prétendent par une seule

---

(1) D'après Grandidier (*Hist. de l'église de Strasbourg*, tom. I, p. 69), Schilter, *in observ. ad Chron. Koeningshovii, observ.* 6, p. 491, place le concile de Cologne à l'année 340 ; Bertholet, *Hist. du duché de Luxembourg*, tom. I, p. 201, à l'année 349 ; Brower, *Annal. Trevir.*, tom. I, p. 233, et Le Cointe *Annal. eccl. Francorum*, tom. I, num. 13 à l'année 352 ; Trithême, *ap. Surium in Actis SS.*, tom. VI, à l'année 375. Les Annales de Cologne, *ap. Gualter*, tom. I, *Chronic*, p. 1251, le reculent jusqu'à l'année 398.

(2) Notæ Binii ad concil. Agripp., *apud Labbeum*, tom. II, p. 618.

(3) Mémoires pour servir à l'Hist. eccl. tom. VI, p. 762.

(4) Belgium Romanum, lib. 9, cap. 6.

(5) Antiquitates Germaniæ primæ, p. 86.

» virgule placée différemment trancher le nœud gordien » qui divise les auteurs dans leurs sentimens. La chrono- » logie qui est à la tête du concile de Cologne porte : *Post* » *consulatum Amantii et Albini* (*anno*), *quarto Idus Maïas.* » La virgule qui est placée après le mot *anno*, ces écri- » vains la mettent après *quarto*, ce qui change le sens » considérablement, en rapportant le mot *quarto* qui con- » vient à *Idus*, à celui d'*anno;* alors cela signifie la qua- » trième année après le consulat d'Amance et d'Albin les » ides de Mai, et selon cette explication le concile de Co- » logne n'aurait été tenu que le quinze Mai 349, c'est-à- » dire, deux années après la tenue de celui de Sardique. » — Cette opinion n'est rien moins que solide; il est difficile, dit encore Tillemont, de trouver le temps auquel le concile de Cologne se sera pu tenir après celui de Sardique, puisqu'Euphratas était à Antioche à Pâques en 348, et que saint Maximin qui présida à sa condamnation était mort en 349; et cependant c'est entre le retour d'Euphratas et la mort de saint Maximin, qu'il faudrait mettre la chute d'Euphratas dans l'hérésie, le scandale qu'elle causa, la perte même de beaucoup de personnes qu'il fit tomber après lui, et le concile qui le condamne. On ne voit pas comment saint Servais aurait eu le moyen de lui résister *souvent*, à cause que sa ville était proche de la sienne : et Euphratas même, quand aurait-il pu soutenir ses erreurs en présence de saint Athanase et de saint Servais? Le P. Henschénius ne soutient donc pas sans raison que c'est la chose du monde la plus absurde, de s'imaginer qu'Euphratas soit tombé dans l'hérésie après son voyage d'Orient, où il avait été envoyé au nom de toute l'Eglise catholique et où il avait connu par sa propre expérience quelle était la méchanceté des ariens (1).

(1) *Acta SS*, tom. III, *Maii*, p. 211, num. 4.

C'est en considérant toutes les difficultés que les actes du concile de Cologne font naître, que le P. Hartzheim a dit : « Meo judicio, spectatis omnibus quæ ingeniosissimi » critici pro hac synodo tuenda et retinenda excogitârunt, » manent insanabiles contradictiones; tum ex ratione tempo- » ris, tum ex ratione personarum, tum ex ipsomet errore » Photini, qui damnatus illic fuisse narratur, ut eam jam » sustineri nullâ ratione videam. Taceo adhuc silentium om- » nium coævorum et suppariorum a sæculo quarto ad undeci- » *mum*, quo scribebat Harigerus; sed quid dico silentium? » Coævi scriptores ea scribunt, quæ nullo colore veri con- » ciliari possunt cum actis et personis concilii Agrippinen- » sis (1). » Le P. Sirmond avait déjà observé qu'il n'avait pu découvrir ces actes dans aucun ancien manuscrit. Slusius qui s'est appliqué à prouver l'existence du concile de Cologne, croit néanmoins que les signatures des actes ont été copiées sur celles du concile de Sardique, ce qui paraît par la conformité qu'il y a entre les unes et les autres (2). Enfin les plus habiles critiques regardent comme suspects les actes en question; plusieurs même d'entre eux les rejettent comme faux et supposés, comme une invention du huitième ou du neuvième siècle (3).

---

(1) *Concilia Germaniæ*, præf. § XXVI, p. 22.

(2) Guilielmi Slusii Dissertatio historica de S. Servatio episcopo Tungrensi ejus nominis unico, Leodii 1684, p. 27.

(3) Voyez Dupin, *Bibliothèque des auteurs eccl., quatrième siècle*, tom. II, part. 2, p. 326; Cave, *Hist. litt. scriptorum eccl., edit. Genev.* 1720, p. 226; Natalis Alexander, *Hist. eccl.* tom. VII, p. 289; Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, tom. I, part. 2, p. 108. Ceillier, *Hist. des auteurs eccl.*, tom. IV, p. 663; *Gallia Christ.* tom. III, p. 622; Schopflin, *Alsatia illustrata*, tom. I, p. 334; Molkenbuhr, *Appendix ad Dissert. de conciliis* etc.

§ II.

Cependant il s'est rencontré des savans célèbres qui ont reconnu la vérité du concile de Cologne. Le P. Petau (1), De Marca (2), Grandidier (3) et quelques autres écrivains ont cru que les actes en question, malgré les difficultés qu'ils font naître, n'ont rien en eux-mêmes qui puisse les faire regarder comme une pièce supposée.

Si les preuves de ces écrivains, d'ailleurs réfutés d'une manière satisfaisante, pouvaient nous convaincre, néanmoins il resterait toujours certain jusqu'à l'évidence que l'Euphratas, qu'on dit avoir été condamné à Cologne, est tout autre que l'évêque de cette ville, dont l'histoire ecclésiastique fait une mention si honorable.

Euphratas florissait vers le milieu du quatrième siècle. Il était du nombre des évêques orthodoxes qui combattirent constamment l'hérésie des ariens, alors dans toute sa force. Ce qui le prouve, c'est l'histoire du concile de Sardique (4). Ce concile fut convoqué, avec la coopération des Empereurs Constant et Constance, par le Pape Jules I, pour pacifier l'Eglise troublée par les ariens. L'ouverture s'en fit en 347; et les légats du Pape, Osius de Cordoue, Protogène de Sardique, et les prêtres Archidame et Philoxène, y présidèrent. On ignore le nombre juste des Pères qui y assistèrent : Saint Athanase en compte, sans y comprendre les Eusébiens, cent-soixante-dix tant de l'Orient que de

---

(1) Dogm. theol. tom. IV, lib. 1, cap. 3, num. 13, p. 14.

(2) De concordia sacerdotii et imperii, lib. 6, cap. 17, num. 2, p. 131, et lib. 7, cap. 2, num. 13, p. 216.

(3) Hist. de l'église de Strasbourg, tom. I, p. 63-73, item p. 132-135.

(4) Ville d'Illyrie. On a élevé sur ses ruines la ville de Sophie, capitale de la Bulgarie.

l'Occident, et parmi ces derniers se trouvèrent S. Servais de Tongres, saint Maximin de Trèves et Euphratas de Cologne.

Les ariens, ou eusébiens, se rendirent aussi à ce concile; ils amenèrent avec eux deux grands officiers de la cour de l'Empereur Constance qui les honorait toujours de sa protection : ce n'était point sur la bonté de leur cause, mais sur l'influence de leur crédit temporel qu'ils s'appuyèrent. Les évêques catholiques étaient loin de se laisser intimider par des gens armés ou par l'appareil de la puissance séculière. D'ailleurs Constant, connaissant les dispositions de son frère, avait défendu à tout laïque d'entrer dans la place des assemblées, et de mettre aucune entrave à la liberté des évêques. Ne voyant ainsi aucun moyen de succès, les sectateurs d'Arius quittèrent Sardique avec précipitation, et se rendirent à Philippopolis en Thrace, où ils pouvaient librement faire agir leurs intrigues.

Le concile de Sardique écouta les plaintes des évêques persécutés, rétablit ceux qui avaient été injustement bannis, et déposa ceux qui avaient été illégalement nommés par les ariens. On y porta aussi des décrets salutaires, pour empêcher le retour des mêmes désordres; mais on ne pouvait les exécuter avec fruit, tant que l'Empereur Constance favorisait la faction arienne. Les Pères du concile envoyèrent deux députés à ce prince, qui se trouvait à Antioche, Euphratas de Cologne et Vincent de Capoue. Constant leur donna pour guide un officier supérieur de sa cour, et les chargea d'une lettre pour l'Empereur son frère, dans laquelle il l'invita à écouter les deux évêques, à faire une enquête sur les fourberies d'Etienne d'Antioche et de ses partisans, et à rétablir sur leurs siéges Athanase et les autres évêques, justifiés complètement par le concile de Sardique; il ajoutait même qu'il lui déclarerait la guerre, s'il ne déférait pas à ses prières.

Les ariens prévirent les suites de cette députation. Etienne, patriarche d'Antioche, l'un des plus rusés et des plus méchans du parti, craignait sur-tout pour sa personne; car il pensait que Constance ferait exécuter la sentence de destitution portée contre lui par le concile de Sardique. Pour détourner le coup, il résolut de perdre les évêques députés, et il employa à cet effet un moyen infame. A sa demande, un jeune impudent, nommé Onager, sollicita une femme publique de venir passer la nuit avec de jeunes étrangers qui devaient la récompenser largement. Elle vint à l'heure convenue, on lui montre la chambre où Euphratas était couché; au bruit qu'elle fait en entrant il s'éveille, et n'entendant que la voix d'une femme, il jette un cri d'étonnement et d'indignation. Aussitôt plusieurs faussaires, qu'Onager avait apostés dans la maison pour rendre témoignage, entrent avec de la lumière, et proclament ce qu'ils appellent l'infamie du saint évêque. La femme de son côté apercevant les traits d'un vénérable vieillard, et tout ce qui annonce un saint évêque, s'écrie qu'Onager l'a trahie. A l'instant tous les gens de la maison accourent. On ferme les portes et on arrête avec la courtisane une troupe de sept faussaires. Cette aventure fut bientôt divulgée. Le lendemain, les deux évêques, accompagnés de leur guide, se rendirent à la cour; à leur demande Constance ordonna une enquête sur cette affaire, et il fut constaté qu'Etienne avait été l'instigateur de tout ce qui s'était passé. Un complot aussi atroce couvrit les ariens de honte, et l'infame Etienne expulsé de l'église, en fut lui-même la victime. Peu de temps après saint Athanase et les autres évêques légitimes furent rétablis. Ceci arriva en 348 dans la semaine de Pâques (1).

(1) Voyez *S. Athanasii op.* tom. I, *epist. ad solit. vitam agentes*,

Il résulte de ce récit, qui s'appuie dans son entier sur les paroles mêmes de saint Athanase, 1° qu'Euphratas, envoyé par les Pères du concile de Sardique, avec Vincent de Capoue, près de l'Empereur Constance, arriva à Antioche au commencement de l'année 348. — 2° Qu'Euphratas était évêque de Cologne : *Missis enim a sancto concilio in legationem episcopos, Vincentio Capuæ, quæ metropolis est Campaniæ, et* EUPHRATE AGRIPPINÆ, *quæ est metropolis superioris Galliæ, etc.* (1). — 3° Qu'il était alors déjà avancé en âge : *Postquam* (meretrix)... *hominem dormientem, ignarum omnium intueretur, diligentiusque considerans*, SENIS *vultum et episcopi speciem animadverteret, etc* (2). — 4° Qu'il fut toujours un des plus fermes défenseurs de la foi catholique; car peut-on s'imaginer que tout un concile eût confié les affaires les plus importantes de l'Eglise à celui qui, il y avait à peine un an, aurait nié la divinité du Sauveur et qui aurait été ignominieusement chassé de son siége. Il aurait été entièrement contraire à la discipline des premiers siècles de l'Eglise d'en agir ainsi avec un évêque dont la conversion était si récente.

---

p. 822, *edit. Col. an.* 1686; Theodoret. *Hist. eccl.* lib. II, cap. 9; Fleury, *Hist. eccl.*, liv. XII, n. 45; Berault-Bercastel, *Hist. eccl.*, tom. III, p. 62; et Ghesquière, *Acta SS. Belgii selecta*, tom. I, p. 181-182.

(1) Τῆς γάρ ἁγίας Συνόδου πρεσβευτάς αποστειλασης Επίσκόπους ΟΥινκέντιον μέν τον άπο Καπύης, ἔστι δέ ἄυτη μητρόπολις τῆς Καμπανίας, ΕΥφράτην δέ τὸν Απογριππίνης, ἔστι δε καί ἄυτη μητρόπολις της ἄνω Γαλλίας, ἶνα ώς ή Συνοδος ἔκρινε συγχωρήσῃ βασιλευς είς τὰς εκκλησίας τους Επισκόπους επανελθεῖν, ἐπειδὴ καὶ ἀυτος εξέβαλε. — Athanasius, *loc. cit.*

(2) Ως δὲ (ή πόρνη)... είδε κοιμώμενον τον ανθρωπον, καί μὴ είδοτα το γιγνόμενον, εἶτα ώς κατενόησε, καί εἶδε πρεσβύτου προσωπον, καί Επισκοπου κατάστασιν, ἐυθύς ἀναβοήσασα την βίαν ἐβόα. — Id. ibid.

Cette considération a porté quelques écrivains à mettre, l'un après l'autre, deux évêques de Cologne du même nom, le premier condamné au concile de Cologne en 346, et un deuxième qui, ayant été mis à la place du premier, fut le député du concile de Sardique. Mais sans parler des autres difficultés dans lesquelles on tombe par là, il est assez peu probable que le concile de Sardique ait choisi pour député, dans une affaire très-importante et très-difficile, un homme qui était évêque depuis si peu de temps.

Pour concilier le concile de Cologne avec celui de Sardique, Henschénius nous fournit encore un autre moyen. Il pense que le nom d'Euphratas a été inséré dans les actes du concile de Cologne, par une main ignorante, à la place du véritable nom de celui qui a été condamné : *Aliud nomen in textum irrepsisse, aut falso suppositum a sciolo aliquo, aut ab imperito librario longe a vero deformatum* (1). Il ajoute ensuite qu'il est possible que les évêques assemblés à Cologne aient tu à dessein le nom de l'évêque condamné, afin de sauver son honneur, et que dans la suite, au lieu d'un nom tel qu'*Euphrasius*, *Euphraxius*, ou tout autre semblable, ont ait mis celui du digne Euphratas : *ab aliis autem in concilio episcopis forsan alto silentio involutum* (nomen episcopi) *ut famæ illius consuleretur; aut pro nomine Euphraxii, Euphrasiive, aut alio simili, perperam scriptum Euphratæ, inquam, viri et eruditissimi et integerrimi* (2). Cependant l'opinion du P. Henschénius nous paraît plus ingénieuse que solide; on ne pourrait que très-difficilement la concilier avec la teneur même des actes du concile de Cologne. Cette assemblée a été tenue dans la ville épiscopale d'Euphratas, et comment vient-il que

---

(1) *Apud* Ghesquière, *Acta SS. Belgii selecta*, tom. I, p. 180. — Hardouin semble aussi adopter le sentiment du P. Henschénius.

(2) Ibid. *loc. cit.*

son suffrage ne se trouve pas parmi ceux des autres évêques ?

D'après cette esquisse, on voit que l'évêque chargé d'anathème en 346, doit être un personnage tout différent de notre Euphratas qui, peu de temps après son retour dans son diocèse, mourut de la mort des justes (1).

Nous croyons pouvoir finir ces remarques en ajoutant que, quelque précaution que l'on prenne, quelqu'explication que l'on donne, les actes du concile de Cologne, admis comme authentiques, contiendront toujours des difficultés insurmontables, des contradictions sans fin (*insanabiles contradictiones*), comme les nomme fort bien Hartzheim. Sans doute il vaudrait beaucoup mieux de les considérer avec les auteurs que nous avons cités, comme une pièce apocryphe et controuvée.

---

(1) C'est donc par erreur qu'on lit dans le *Proprium Mechliniense* (*ad* 13 *Maii*, *in festo S. Servatii*), au commencement de la cinquième leçon : « *Is* (Servatius) *adversus Euphratem pseudo-episcopum sententiam protulit in concilio Agrippinensi.* » — Le Bréviaire de Liége, dans l'office de S. Servais, ne parle ni du concile de Cologne, ni de la destitution d'Euphratas. Il n'en est parlé dans aucune histoire avant le huitième siècle.

✝ S. MUCE, PRÊTRE ET MARTYR, A CONSTANTINOPLE.

Tiré du ménologe de l'Empereur Basile Porphyrogenète; du *Synaxarium* des Grecs; et des Actes du Saint, qui sont très-anciens. Voyez Henschénius, t. II, *Maii*, p. 620.

Fin du troisième siècle.

Les parens de saint Muce ou Moce s'appelaient *Euphratius* et *Eustathia*, ils étaient natifs de Rome, appartenaient l'un et l'autre à une famille très-considérée et professaient la religion chrétienne. Leur fils, né à Constantinople, embrassa l'état ecclésiastique et devint prêtre de l'église d'Amphipolis, située sur le fleuve Strymon, en Macédoine. Brûlant de zèle pour le salut des ames, il s'éleva avec un courage inébranlable contre le culte des idoles, et ne cessa d'annoncer la doctrine de l'Evangile. Amphipolis était le théâtre de ses travaux apostoliques.

Un jour que les gentils célébraient avec pompe la fête de Bacchus et qu'ils lui offraient des sacrifices, tandis que le gouverneur Laodice les encourageait par sa présence, on vint annoncer à ce dernier que le prêtre chrétien Muce prêchait sans relâche la doctrine de Jésus crucifié, et qu'il cherchait à détourner les citoyens d'adorer les idoles. On lui représenta, que s'il ne prenait des mesures convenables, tout le monde adopterait la foi des chrétiens et insulterait au culte des dieux. Le gouverneur excité par ces paroles, fait amener le Saint devant son tribunal, et lui parle en ces termes : « Dis-moi qui tu » es, toi qui ne sacrifies pas aux dieux. » — Muce répondit : « Ignorans que vous êtes! Pourquoi me demandes-tu ce que tu ne peux savoir? Commence par mettre » de l'ordre dans ton esprit, et tu reconnaîtras la vérité; » car les saintes Ecritures m'ont appris que les dieux des

» gentils sont de vains fantômes ; c'est pourquoi je pro-
» clame partout la vanité de leur culte. »

Le gouverneur. « A ce que je vois, tu n'as appris qu'à
» déclamer. » — *Muce.* « Mais nos déclamations se fon-
» dent sur la vérité, et afin que tu la reconnaisses, écoute
» ce que je te dis : Les idoles que vous adorez sont des
» démons sourds et muets. »

Le gouverneur. « Songe à conserver tes jours, et sacrifie. »

Muce. — « Vivre à ce prix, c'est mourir en Jésus-Christ. »

Le gouverneur. « Suspendez-le, arrachez-lui les chairs
» avec des griffes de fer, depuis la tête jusqu'aux pieds,
» jusqu'à ce que ses os soient à découvert ; afin que les
» autres en prennent exemple et qu'ils n'insultent plus les
» dieux, mais qu'ils leur sacrifient. »

Aussitôt le confesseur eut le corps déchiré, avec tant de barbarie et de persévérance, que les bourreaux se lassèrent avant que la patience du Saint ne fût épuisée. Les nouvelles tentatives que fit Laodice, échouèrent de nouveau contre la constance du martyr, qui resta fidèle à son Dieu, malgré les nouveaux tourmens qu'on lui infligea. On rapporte même que le gouverneur fut consumé par le feu préparé pour le Saint.

Vingt-six jours après cet événement, Amphipolis eut un nouveau gouverneur, nommé Maxime. Celui-ci exerça également des cruautés inouies contre Muce, qui y résista d'une manière miraculeuse. Lorsque le peuple demanda qu'on le mît en liberté, on le conduisit à Héraclée et de là à Constantinople, où il eut la tête tranchée. Les Grecs font sa fête le 11 Mai, et le martyrologe romain le 13 du même mois. Il y avait autrefois à Constantinople une église sous l'invocation de saint Muce ou Moce. Les ariens l'occupèrent pendant quelque temps sous Théodose-le-Grand. Pendant qu'ils y faisaient le service divin, elle s'écroula et plusieurs personnes y furent écrasées. L'Empereur Justinien

l'a fait relever (1). C'est dans cette église que fut lue au prône la sentence de condamnation de Nestorius, après le concile d'Ephèse.

+ LES MARTYRS D'ALEXANDRIE EN EGYPTE, SOUS LES ARIENS.

Tiré de Socrate, l. IV, c. 21, 22, 24; de Sozomène, l. VI, c. 20; de Théodoret, l. IV, c. 20, 21, 22; de Grégoire de Nazianze, *orat.* 23 *in laud. Hieronis*. Voyez Henschénius, t. III, *Maii, ad* 13 *ejusd. mens.*, et Baillet, au même jour.

L'AN 373.

Lorsque, après la mort de saint Athanase, les ariens relevèrent la tête, presque avec plus d'audace qu'auparavant, ils voulurent chasser son successeur Pierre du siége d'Alexandrie, et pour parvenir à leurs fins, ils cherchèrent à prévenir contre lui l'Empereur Valens leur protecteur, qui était alors à Antioche. Ils y envoyèrent à cet effet le rusé Euzoïus; il s'agissait de remplacer le prélat légitime par un prêtre arien nommé Luce, que les hérétiques avaient déjà destiné onze ans auparavant pour être le successeur du faux patriarche George, qu'ils avaient opposé à saint Athanase, et qui avait été tué par les païens. L'Empereur non content d'approuver le voyage d'Euzoïus, lui donna encore une escorte sous la conduite du comte Magnus, homme qui avait signalé son impiété sous Julien l'Apostat, et qui, pour cette cause, avait pensé perdre la tête sous Jovien.

(1) Telle est l'opinion de George Codinus, *de origine Constantinop.* Voyez aussi Procope, l. I, *De ædificiis Justiniani*, c. 4.

Bientôt après le préfet d'Egypte, nommé Pallade (1), reçut ordre de chasser l'évêque catholique : Ce préfet, qui était païen, et qui avait marqué en diverses rencontres l'aversion qu'il avait pour le christianisme, reçut avec plaisir une pareille commission ; le feu de la persécution éclata donc avec une nouvelle fureur. Il vint fondre sur l'église de saint Théonas avec une troupe de soldats, composée de juifs, de gentils et de scélérats, pendant que les fidèles y tenaient leur assemblée. Le temple du Seigneur fut profané par des désordres affreux; des discours insolens et des paroles infames contre les vierges consacrées à Jésus-Christ, qu'ils traînèrent par les rues avec une brutalité vraiment païenne; ils en assommèrent plusieurs à coups de bâton, après leur avoir fait essuyer les plus horribles outrages (2). On ne permit pas d'enterrer leurs corps, ni aux parens d'aller les chercher.

Les hommes furent aussi fort maltraités par les ariens et leurs complices. Ces barbares profanèrent un autel con-

---

(1) Voici le portrait que S. Grégoire de Nazianze fait de ce Pallade, dans son *Orat.* 28 *in laudem Hieronis :* « Ducis munere fungebatur vir » impius et consceleratus, ac Christiani quidem nomen gerens (hoc » enim totius contumeliæ indignissimum est), verum ab idolis ad Dei » templum properans, ab impuris cruoribus ad execrabiliores et detes- » tabiliores, ac fortasse hujusmodi adversus nos contumelia, quasi vic- » tima quadam, dæmonibus litans. »

(2) « Ejusmodi contumelias adversus virgines Christi usurpabant, quas nec lingua proferre sustinet..... Certe ex cordatis hominibus quisquis hæc solummodo audivit, statim obturavit aures, et surdus esse potius optavit, quam illorum obscænitatem auribus suis audire..... Sanctas Christi virgines nudas per totam urbem traduxerunt.... Multæ per vim stupratæ sunt etc. » Telles sont les paroles du dit Pierre, évêque d'Alexandrie, dans une lettre rapportée par Theodoret. *Hist. eccl.* l. IV, c. 22, et il ajoute : « Lorsque je me disposai à écrire ceci, le souvenir » de ces horreurs me causa tant de douleur, que je versai des larmes » amères ; et je n'aurais pu recouvrer mes forces, si je n'eusse pensé » à Dieu. »

sacré au Saint-Esprit, y firent monter un jeune garçon perdu d'honneur et de mœurs, qui devait amuser les ariens et les païens par ses infamies et ses blasphèmes, tandis qu'on forçait les fidèles de demeurer spectateurs de ces horreurs. Un autre débauché s'assit tout nu sur le trône épiscopal, et, en singeant les gestes d'un prédicateur, il se mit à faire l'éloge de l'intempérance, du larcin, de l'impudicité et d'autres excès abominables.

Le faux évêque Luce arriva peu de temps après avec Euzoïus et le comte Magnus, et se saisit, les armes à la main, de l'église patriarcale. Les païens qui étaient présens à cette invasion, lui applaudissaient, et lui souhaitaient les bénédictions de leur dieu Serapis. En même temps Magnus fit prendre dix-neuf ecclésiastiques, tant prêtres que diacres, les fit traîner devant son tribunal, comme des criminels, les somma, de la part de l'Empereur, de prendre le parti des ariens, et employa les promesses, puis les menaces, pour les y contraindre. Mais les confesseurs faisant paraître dans leurs réponses la plus courageuse fermeté, il les fit conduire en prison. Il les y retint long-temps et leur y fit souffrir de grandes incommodités, espérant les vaincre par là et triompher de leur patience. Les voyant inébranlables, il les fit fouetter et tourmenter cruellement en présence du peuple. Après cela il fit dresser son tribunal dans un bain public, proche du port, s'entoura de juifs et de païens, et condamna les confesseurs au bannissement.

Ils furent envoyés à Héliopolis en Phénicie, dont tous les habitans étaient idolâtres et ne pouvaient même souffrir le nom de Jésus-Christ. Pour hâter leur départ, le comte, l'épée à la main, pressait les bannis, sans leur donner le temps de prendre les choses nécessaires, sans se laisser toucher des prières et des larmes de leurs parens, de leurs amis et tout le peuple catholique, qui accourait,

poussant des cris lamentables et dont la marche ressemblait à un cortége de deuil. Il ne voulut pas même attendre que la mer, qui était agitée, fût devenue calme.

Quelque temps après, la ville d'Heliopolis devint presque toute chrétienne, et l'on a tout sujet d'attribuer cet effet de la miséricorde de Dieu aux prédications et aux exemples de nos saints confesseurs. Elle devint le siége d'un évêque sous la métropole de Damas.

La ville d'Alexandrie, où les catholiques seuls passaient de beaucoup tous les ariens, les juifs et les païens ensemble, paraissait presque toute plongée dans le deuil; mais quand un catholique osait se plaindre et pleurer, le préfet Pallade punissait ce prétendu crime de la prison. Il envoya vingt-cinq de ces malheureux travailler aux mines et aux carrières après les avoir fait déchirer de coups et leur avoir fait souffrir encore mille autres tourmens. La plupart de ces condamnés étaient moines, et il semblait leur en vouloir particulièrement. Il envoya des troupes, au nombre de plus de trois mille hommes, dans les déserts, pour attaquer les solitaires, qu'ils trouvèrent tout prêts à répandre leur sang pour la défense de la foi catholique.

Un diacre de Rome, que la Pape Damase avait envoyé à Alexandrie porter ses lettres au patriarche Pierre, fut arrêté par ordre du gouverneur, et, les mains derrière le dos, il fut mené publiquement de rue en rue par les bourreaux; et après avoir souffert les coups de fouets et de pierres, ainsi que d'autres supplices, il fut embarqué avec les autres confesseurs et transporté comme eux aux mines de Phennés.

La fureur des persécuteurs ne se termina pas encore là. On fit mourir dans les tourmens jusqu'à de tendres enfans, et l'on refusa même à leurs parens la liberté de retirer leurs corps et la consolation de pouvoir leur donner

la sépulture. La compassion même, que montrèrent des ames sensibles à la vue de ces atrocités, fut punie de mort.

Peu de temps après que le faux évêque Luce s'était fait reconnaître par les apostats, arriva un ordre de l'Empereur pour chasser d'Alexandrie et de toute l'Egypte tous ceux qui croyaient à l'unité de substance entre le Père et le Fils. Le feu de la persécution s'alluma de nouveau. On traînait les catholiques devant les tribunaux, on les mettait à la torture, on les jetait dans les prisons; ceux qui avaient assez de force pour résister aux tourmens, étaient chassés du pays, après avoir été dépouillés de leurs biens. D'Alexandrie le feu se communiqua bientôt aux provinces. Le comte Magnus persécutait les évêques et les jetait en prison selon son bon plaisir. Il y en eut onze qui furent relégués à Diocésarée en Palestine, qui n'était habitée que par des juifs. Des clercs et des moines catholiques, qui ne pouvaient croire qu'une tyrannie aussi inouie fut commandée par l'Empereur Valens, lui adressèrent une lettre respectueuse, par laquelle ils l'informaient de ces cruautés. Mais ce prince prévenu par les ariens, envoya ces catholiques en exil dans la province de Pont, où la rigueur du climat les fit bientôt mourir.

Quoique le martyrologe romain ne parle, sous le 13 Mai, que des martyrs qui furent égorgés pour la foi dans l'église de saint Théonas, à Alexandrie, en Egypte, par les ariens, ou à leur instigation, nous avons cru de voir donner en même temps l'histoire des autres martyrs, qui ont versé leur sang à la même occasion.

14 Mai.

S. BONIFACE, MARTYR.

Tiré de ses actes sincères, publiés par Henschénius; Fleury, etc.

Vers l'an 307.

Il y avait à Rome, vers le commencement du quatrième siècle, une femme nommée Aglaé, jeune, belle, et d'une naissance illustre. Ses richesses étaient si grandes, qu'elle avait donné trois fois les jeux publics à ses dépens. L'amour désordonné du monde avait porté la corruption dans son cœur, et elle entretenait un commerce criminel avec Boniface, son principal intendant.

Cet homme était adonné au vin, et à toutes sortes de débauches; mais il avait de bonnes qualités : l'hospitalité, la libéralité, la compassion. S'il voyait un étranger ou un voyageur, il le servait avec beaucoup de cordialité. La nuit il allait par les places et les rues, et procurait aux pauvres tous les secours dont ils avaient besoin.

Enfin Aglaé, touchée de la grâce, et pénétrée de componction, appela un jour Boniface, et lui dit: « Tu sais » dans quel abîme de crimes nous nous plongeons, sans » penser que nous paraîtrons devant Dieu pour lui ren- » dre compte de nos actions. J'ai ouï dire que si qu'el- » qu'un honore ceux qui souffrent pour le nom de Jésus- » Christ, il aura part à leur gloire; j'ai appris aussi que » les serviteurs de Jésus-Christ combattent en Orient » contre le démon, et qu'ils livrent leurs corps aux tour- » mens pour ne pas renoncer à la religion qu'ils profes- » sent. Vas donc, et nous apportes des reliques de quel- » ques-uns de ces saints athlètes, afin que nous puissions

» honorer leur mémoire, et être sauvés par leur inter-
« cession. »

Boniface se dispose aussitôt à obéir; il prend des sommes considérables, tant pour racheter des bourreaux les corps des martyrs, que pour assister les pauvres. Etant sur le point de partir, il dit à Aglaé : « Si je puis me » procurer des reliques, je ne manquerai pas d'en ap- » porter; mais si l'on vous apportait mon corps pour ce- » lui d'un martyr, le recevriez-vous? » Aglaé regarda ces paroles comme une plaisanterie, et en reprit celui qui les avait proférées.

Cependant Boniface se mit en route; mais sa conversion n'était point encore parfaite. Toutefois pénétré de componction, il ne voulut ni manger de viande, ni boire de vin pendant tout le voyage. Il joignait à ses jeûnes, des prières, des larmes, et d'autres œuvres de pénitence.

L'église d'Occident jouissait alors d'une paix profonde; mais celle d'Orient était en proie à la persécution qu'avait commencée Dioclétien, et que Maximien-Galère et Maximin-Daïa continuaient avec la plus grande cruauté. C'était sur-tout dans la Cilicie, qui avait Simplicius pour gouverneur, que les chrétiens se voyaient en butte à la rage des persécuteurs. Tarse, capitale de cette province, fut le lieu où Boniface dirigea ses pas. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya ses domestiques avec ses chevaux dans une hôtellerie, et se rendit chez le gouverneur, qu'il trouva assis sur son tribunal. Là, il vit un grand nombre de martyrs dans les tortures. L'un était pendu par un pied, et avait du feu sous la tête; un autre était attaché à des pieux extrêmement écartés; les bourreaux en sciaient un troisième; un quatrième avait les mains coupées; un cinquième avait un pieu fiché dans la gorge, et était ainsi cloué à terre; un sixième avait les pieds et les mains renversés et attachés par derrière, et les bourreaux

le frappaient à coups de bâton. Les chrétiens que l'on tourmentait de cette cruelle manière étaient au nombre de vingt ; mais tandis que leur supplice glaçait d'effroi les spectateurs , ils souffraient avec une tranquillité inaltérable.

Boniface s'approcha généreusement des martyrs, puis les ayant embrassés, il s'écria : « Qu'il est grand le Dieu » des chrétiens! qu'il est grand le Dieu des saints mar- » tyrs ! Priez pour moi, serviteurs de Jésus-Christ, afin » qu'étant réuni à vous, je combatte aussi contre le dé- » mon. » Le gouverneur, qui se crut insulté par une action aussi hardie, fut transporté de rage, et demanda à Boniface qui il était. Celui-ci répondit qu'il était chrétien, et que les tourmens ne pourraient lui faire renier Jésus-Christ son divin Maître. Simplicius ordonna qu'on aiguisât des roseaux, et qu'on les lui enfonçât sous les ongles des mains. Ceci ayant été exécuté, il lui fit verser du plomb fondu dans la bouche. Boniface, après avoir imploré le secours de Jésus-Christ, s'adressa aux autres martyrs qui étaient expirans, pour leur demander l'assistance de leurs prières. Tant de cruautés attendrirent le peuple, et excitèrent son indignation. Il se mit à crier en tumulte : « qu'il est grand le Dieu des chrétiens! » Le gouverneur effrayé se retira.

Le lendemain, il s'assit sur son tribunal, et se fit amener Boniface. Le martyr continua de confesser sa foi, sans qu'aucunes menaces pussent l'ébranler. Ayant été jeté dans un vase rempli de poix bouillante, il en sortit sans être endommagé. Enfin, il fut condamné à perdre la tête. Lorsque la sentence eut été prononcée, il pria quelque temps pour la rémission de ses péchés, et pour la conversion de ses persécuteurs. Sa prière finie, il présenta la tête aux bourreaux, et reçut le coup de la mort.

Cependant les compagnons de Boniface voyant qu'il ne

venait point à l'hôtellerie, le cherchaient par toute la ville. Dans le cours de leurs perquisitions, ils apprirent du frère du geolier que la veille un étranger avait été décapité pour la religion chrétienne. Lorsqu'ils eurent vu son tronc et sa tête, ils assurèrent que c'était celui-là même qu'ils cherchaient. Ils achetèrent son corps cinq cents pièces d'or, l'embaumèrent et l'emportèrent à Rome avec eux, louant Dieu de l'heureuse fin du saint martyr. Le triomphe de saint Boniface arriva vers l'an 307.

Aglaé, instruite de tout ce qui s'était passé, rendit grâces à Dieu de la victoire qu'il avait accordée à son serviteur. Ayant pris avec elle de pieux ecclésiastiques, ils allèrent ensemble, avec des flambeaux et des parfums, au-devant des saintes reliques, qui furent mises à cinquante stades de Rome, sur le bord de la voie latine (1). Aglaé éleva en cet endroit un tombeau, et, quelques années après, un oratoire ou une chapelle.

En 1603, on découvrit à Rome les reliques de saint Boniface et celles de saint Alexis, dans l'église qui portait anciennement le nom du premier de ces Saints, et qui porte présentement le nom du second; elles sont sous le grand-autel, dans deux riches tombeaux de marbre.

Pour Aglaé, elle passa le reste de ses jours dans la retraite et la pénitence; elle vécut encore quinze ans, et fut enterrée auprès des reliques du saint martyr.

---

(1) On ne doit point être surpris de voir cette circonstance dans les actes du saint martyr. L'Église de Rome était alors en paix. *Consurgens Aglaes confestim accepit secum clericos et viros religiosos; et sic cum hymnis et canticis spiritualibus et omni veneratione obviavit sancto corpori.* Ruinart, p. 290, in-fol. Il est dit aussi de saint Cyprien, que malgré la violence de la persécution, ses disciples emportèrent son corps avec des cierges et des flambeaux. *Inde per noctem sublatum cum cereis et scholacibus.* Ibid. p. 218.

En louant la divine miséricorde qui change en Saints les plus grands pécheurs, nous devons la prier de faire que nos cœurs, qui sont des vases de corruption, deviennent des vases de grâce et de charité. Le regret d'avoir commis le péché à plusieurs degrés; mais jusqu'à ce qu'il ait opéré un changement entier dans la volonté, et qu'il ait purifié les affections de l'ame, on ne peut le regarder comme un repentir qui produit le salut (1), ou cette charité qui anime et pénètre en quelque sorte *la nouvelle créature* (2). La conversion réelle suppose toujours une victoire complète sur ce qui s'opposait à la pratique du bien. *Celui qui est né de Dieu est victorieux du monde* (3). Pour peu que l'on fasse attention aux maximes de l'évangile, aux règles de l'Eglise, aux lumières même de la raison, on ne réputera jamais pénitent un homme dont la vie inégale n'est qu'une suite d'inconséquences; qui aujourd'hui se déclare pour la vertu, et demain pour le vice; qui, après avoir suivi les impressions de l'Esprit-Saint, se laisse vaincre lâchement par les assauts de l'ennemi; qui n'a point le courage de fuir le danger, et de renoncer aux occasions qui le portent au péché.

---

(1) 2 *Cor. VII,* 10.
(2) *Gal. V,* 6.
(3) 1. *Joan. V*, 4.

S. PACOME, ABBÉ DE TABENNE, ET INSTITUTEUR DES CÉNOBITES.

Tiré de sa vie, écrite peu de temps après sa mort par un moine de Tabenne. Voyez Rosweide, l. I, p. 114; Papebroch, t. III, *Maii*, p. 287; Tillemont, t. VII; Ceillier, t. IV; Hélyot, t. I.

L'AN 348.

QUOIQUE saint Antoine soit regardé à juste titre comme l'instituteur des cénobites ou religieux qui vivent en communauté, on ne laisse pas de regarder aussi saint Pacôme comme le fondateur de ce même genre de vie. Il est en effet le premier qui ait écrit une règle monastique.

Pacôme naquit dans la Haute-Thébaïde, vers l'an 292. Ses parens, qui étaient idolâtres, le firent élever dans les superstitions du paganisme, et dans les sciences des Egyptiens. Il montra, dès sa jeunesse, beaucoup de douceur et de modestie, et sur-tout une grande aversion pour les cérémonies profanes usitées dans le culte que l'on rendait aux idoles. A l'âge de vingt ans, il fut enrôlé dans les troupes de l'Empereur. On croit que cet Empereur était le tyran Maximin, qui soumit l'Egypte en 310, et qui deux ans après y fit de puissantes levées pour se mettre en état de combattre Licinius et Constantin (1). Pacôme, et d'autres personnes enrôlées, furent embarquées sur un vaisseau qui descendait le fleuve. Le soir ils arrivèrent à Thèbes ou Diospolis, capitale de la Thébaïde. Il y avait dans cette ville un grand nombre de chrétiens. Ces vrais

(1) Ceux qui mettent plus tard la conversion de saint Pacôme, pensent que l'Empereur dont il s'agit était Constantin. Nous avons suivi Tillemont. Voyez son *Histoire ecclés.* t. VII, *not.* 2, p. 675.

disciples de Jésus-Christ, qui cherchaient toutes les occasions de consoler et d'assister ceux qui étaient dans la misère, eurent pitié des nouveaux soldats que l'on tenait étroitement enfermés, et que d'ailleurs l'on traitait fort mal ; ils en agirent à leur égard comme s'ils eussent été leurs propres enfans, et ils leur procurèrent tous les secours qui dépendirent d'eux.

Une vertu si rare et si désintéressée fit une vive impression sur l'esprit de Pacôme. Il voulut savoir quels étaient ses bienfaiteurs. Ayant appris qu'ils croyaient en Jésus-Christ Fils de Dieu, et que dans la vue d'une récompense future, ils s'occupaient sans cesse à faire du bien à tout le monde, il se sentit touché d'amour pour la sainte loi qu'ils suivaient, et embrasé d'un désir ardent de servir le Dieu qui inspirait de tels sentimens à ses adorateurs. Le lendemain, comme il continuait sa route, le souvenir du dessein qu'il avait formé l'empêcha de succomber à une tentation d'impureté. Il avait toujours aimé la chasteté et la tempérance ; mais l'exemple des chrétiens lui avait rendu ces vertus infiniment plus aimables, et lui présentait leurs charmes sous un nouveau jour.

Maximin ayant été défait, son armée se dispersa et la guerre prit fin. Pacôme, rendu à lui-même, se retira dans un bourg de la Thébaïde, où les chrétiens avaient une église ; là, il se mit au nombre des catéchumènes, ou de ceux qu'on préparait au baptême. Après les épreuves ordinaires, pendant le cours desquelles il se montra très-fervent, il fut admis au sacrement de la régénération, et le reçut avec les sentimens de la plus vive piété. Depuis le moment où il avait connu à Thèbes notre sainte religion, il n'avait cessé de répéter cette prière : « O Dieu, » Créateur du ciel et de la terre ! jetez sur moi un regard » de pitié ; délivrez-moi de mes misères ; enseignez-moi » le vrai moyen de me rendre agréable à vos yeux. Tout

» mon désir et toute mon étude seront de vous servir et » d'accomplir votre sainte volonté. » Il commença l'édifice de son salut par l'entière consécration de son ame à Dieu. Il savait que la grâce est d'un prix inestimable; qu'il faut tout donner pour l'acheter ; que c'est s'en rendre indigne que de la désirer faiblement; que l'on ne mérite de trouver Jésus-Christ , qu'autant que l'on néglige tout le reste pour le chercher.

Plein des obligations qu'il venait de contracter au baptême , il ne pense plus qu'aux moyens de les remplir fidèlement, et d'atteindre au but qu'il se proposait; mais il résolut d'agir avec maturité. Il savait que la ferveur elle-même a ses dangers ; que le démon porte souvent un novice indiscret à entreprendre ce qui est au-dessus de ses forces ; que l'on s'expose à se perdre quand on veut prendre son essor trop haut; que l'impétuosité vient d'une passion secrète ; qu'il y a de l'illusion à vouloir suivre ses propres idées , et à ne pas prendre l'avis de ceux qui ont de l'expérience. Ainsi son premier soin fut de chercher un guide sage et éclairé.

Ayant appris qu'un vieillard nommé Palémon servait Dieu dans le désert avec beaucoup de sainteté, il alla le trouver, et le pria instamment de permettre qu'il se mît sous sa conduite. Le solitaire lui représenta que la vie qu'il menait était dure et pénible, et que plusieurs avaient déjà tenté inutilement de la suivre. Il lui conseilla ensuite de faire l'essai de ses forces et de sa ferveur dans quelque monastère; et pour lui donner comme une idée des difficultés de l'état auquel il aspirait, il lui dit : « Considérez , mon fils, que du pain et du sel font toute ma » nourriture, l'usage du vin et de l'huile m'est inconnu. » Je passe la moitié de la nuit à chanter des psaumes, » ou à méditer les saintes Ecritures. Quelquefois il m'ar» rive d'être la nuit entière sans dormir. » Pacôme fut

étonné, mais non pas découragé. Il répondit qu'il se sentait assez de force pour entreprendre tout ce qui pourrait contribuer à sa sanctification, et en même temps il promit au vieillard de faire ce qu'il lui ordonnerait. Palémon, charmé de cette réponse, ne balança plus ; il le reçut, et lui donna l'habit monastique. Le disciple, soutenu par l'exemple du maître, se mit à étudier son propre cœur, et il ne tarda pas à prendre du goût pour la solitude. Les deux hermites récitaient quelquefois ensemble tout le psautier ; ils travaillaient aussi des mains, afin de gagner de quoi vivre, et assister les pauvres.

Pacôme, dans son oraison, qui était continuelle, demandait sur-tout une parfaite pureté de cœur, afin qu'étant entièrement détaché des créatures, il aimât Dieu de toutes ses affections. Pour étouffer jusqu'au germe des passions, il se forma avant tout à la pratique de l'humilité, de la patience et de la douceur. Souvent il priait les bras étendus en forme de croix, posture qui était alors fort en usage dans l'Eglise. Dans les commencemens, il était sujet à s'assoupir pendant l'office de la nuit. Palémon le réveillait par ces paroles : « Veillez et priez, mon cher Pa- » côme, de peur que l'ennemi ne triomphe de vous, et » ne vous enlève tout le fruit de vos travaux. » Il lui ordonnait encore quelquefois de transporter du sable d'un lieu à un autre, jusqu'à ce que l'envie de dormir fût entièrement passée. C'était ainsi que le jeune novice se fortifiait dans l'habitude de veiller. Il avait soin encore de s'appliquer tout ce qu'il lisait ou entendit lire d'édifiant, et d'en faire la règle de sa conduite.

Palémon lui dit un jour de Pâques de préparer à dîner. Pacôme ayant égard à la grandeur de la solennité, assaisonna d'un peu d'huile et de sel les herbes sauvages qu'ils devaient manger avec leur pain. Le saint vieillard fit sa prière, et se mit à table ; mais à la vue de l'huile, il se

frappa le front, en disant avec larmes : « Mon Sauveur a » été crucifié, et je me flatterais au point de manger de » l'huile ? » Il ne put jamais se résoudre à en goûter.

Pacôme allait quelquefois dans un vaste désert nommé Tabenne, et situé sur les bords du Nil (1). Un jour qu'il y faisait son oraison, il entendit une voix qui lui ordonnait de bâtir à l'endroit où il était, un monastère pour recevoir tous ceux qui y seraient envoyés de Dieu pour le servir fidèlement. Vers le même temps, il reçut encore d'un ange qui lui apparut des instructions touchant la vie monastique (2). Etant retourné vers Palémon, il lui fit part de ce qui lui était arrivé. Ils se rendirent l'un et l'autre à Tabenne, et y bâtirent une petite cellule, vers l'an 325, environ vingt ans après que saint Antoine eut fondé son premier monastère. Au bout de quelque temps, Palémon retourna dans sa solitude, et promit à son disciple de venir le voir chaque année ; mais il mourut peu de temps après. Il est nommé dans le martyrologe romain, sous le 11 Janvier.

Le premier disciple qu'eut saint Pacôme, fut Jean, son frère aîné. Celui-là étant mort, il lui en vint beaucoup d'autres, en sorte qu'il fut obligé d'agrandir sa maison. Il se vit en peu de temps à la tête de cent moines. Il portait presque toujours un cilice. Il fut quinze ans sans se coucher, s'asseyant sur une pierre pour prendre le peu de repos qu'il accordait à la nature, encore se reprochait-il le sommeil. Il eût voulu vaquer sans interruption aux

---

(1) Au diocèse de Tentyre, ville située entre la grande et la petite Diospolis.

(2) On lit dans quelques éditions de la vie de saint Pacôme, que l'ange lui donna écrite la règle qu'il fit depuis observer dans sa communauté. Mais ce trait est apocryphe, et les Bollandistes l'ont fait disparaître de la vie du Saint, à laquelle il avait été ajouté après coup.

saints exercices de l'amour divin. Depuis sa conversion, il n'avait jamais fait un repas entier.

Par la règle qu'il donna à ses disciples, le jeûne et le travail étaient proportionnés aux forces de chacun. Ils mangeaient en commun et en silence, ayant au réfectoire la tête couverte de leur capuchon, afin qu'ils ne pussent s'entrevoir. Ce capuchon était fait de grosse toile, ainsi que leur tunique, qui n'avait point de manches. Ils se couvraient les épaules d'une peau de chèvre blanche, à laquelle ils donnaient le nom de *mélote*. Ils communiaient régulièrement le premier et le dernier jour de la semaine. Les novices étaient sévèrement éprouvés avant de prendre l'habit, cérémonie qu'on regardait alors comme la profession monastique, et qui était suivie de l'émission des vœux. Saint Pacôme n'envoyait aux ordres aucun de ses religieux, et ses monastères étaient souvent desservis par des prêtres du dehors. Il recevait toutefois les prêtres qui demandaient l'habit, et leur faisait exercer les fonctions du ministère. Tous travaillaient; mais il y avait diverses espèces de travaux. Il n'y avait pas un seul instant qui ne fût occupé. On prenait un grand soin des malades; saint Pacôme les consolait et les servait lui-même. La loi du silence était si rigoureuse, que quand un moine avait besoin de quelque chose, il ne pouvait la demander que par signes. Lorsqu'on allait d'un lieu en un autre, on méditait sur quelque passage de l'Ecriture, et on psalmodiait même en travaillant. Quand la mort enlevait un des frères, tous les autres sollicitaient la miséricorde divine en sa faveur; on offrait aussi le saint Sacrifice de la messe pour le repos de son ame (1). Les personnes d'une santé faible n'étaient point exclues du monastère; le saint abbé recevait tous ceux qui donnaient de vraies marques de vocation, et qui mon-

---

(1) *Acta Sanctor. Maii*, t. III, p. 321.

traient un grand désir de marcher dans la voie des conseils évangéliques (1).

Pacôme bâtit six autres monastères dans la Thébaïde, mais à peu de distance les uns des autres. En 338, il choisit pour le lieu de sa résidence celui de Pabau ou Pau, situé dans la province de Diospolis, et dans le territoire de la ville de Thèbes. Ce monastère devint encore plus nombreux et plus célèbre que celui de Tabenne. Le Saint, par le conseil de Sérapion, évêque de Tentyre, bâtit aussi une église dans un village voisin, en faveur des pauvres occupés à la garde des troupeaux. Il y fit quelque temps l'office de lecteur. Rien n'était plus admirable que la piété avec laquelle il lisait au peuple la parole de Dieu. La conversion de plusieurs infidèles fut le fruit de son zèle. Son évêque voulut inutilement l'ordonner prêtre ; son humilité lui fit toujours refuser l'honneur du sacerdoce.

Saint Athanase avait un grand respect pour saint Pacôme, et il vint le visiter à Tabenne en 333. Pacôme de son côté révérait singulièrement cet évêque, non-seulement à cause de ses éminentes vertus, mais encore à cause de son attachement à la foi. Il avait, comme lui, beaucoup d'horreur pour les hérésies, et il s'opposa dans toutes les occasions aux progrès de l'arianisme.

Pacôme avait une sœur, qui, aspirant aussi à la perfection, était venue le voir à son monastère : il lui envoya dire à la porte, que les femmes ne pouvaient entrer, et qu'il devait lui suffire de savoir qu'il vivait encore. Cependant lorsqu'il eut appris qu'elle désirait se consacrer à Dieu, il lui fit bâtir de l'autre côté du Nil un monastère, qui fut bientôt rempli de vierges zélées pour la pratique de toutes les vertus.

---

(1) Saint Jérôme donna une traduction latine de la règle de saint Pacôme, que nous avons encore.

Etant allé un jour à Pané, un de ses monastères, il trouva en y arrivant qu'on faisait les obsèques d'un religieux mort dans la tiédeur. La connaissance qu'il avait de son état lui fit prendre le moyen suivant, pour imprimer une juste terreur à ceux qui pourraient lui ressembler. Il commanda de cesser le chant des psaumes, et de jeter au feu les vêtemens dont le corps était enveloppé, en disant : « Des honneurs ne feraient qu'accroître ses tour-
» mens; mais l'ignominie avec laquelle on traite son corps,
» pourra porter Dieu à avoir plus de compassion de son
» ame. Il est des péchés qu'il pardonne, non-seulement
» dans cette vie, mais même dans l'autre. »

Le désintéressement était une vertu qu'il chérissait beaucoup. S'il arrivait que le procureur de la maison eût vendu au marché les nattes plus cher que le saint abbé ne l'avait dit, il l'obligeait à reporter aux acheteurs l'excédant du prix marqué; il punissait encore le prévaricateur, de l'attache qu'il avait marquée pour l'argent.

Entre une infinité de miracles que saint Pacôme opéra, l'auteur de sa vie rapporte qu'il parlait quelquefois la langue grecque et la latine, quoiqu'il n'eût jamais appris ni l'une ni l'autre, et qu'il guérissait avec de l'huile bénite les malades et les énergumènes; mais il déclarait souvent aux affligés que leurs maux et leurs disgrâces étaient une preuve de la miséricorde divine à leur égard; et il ne demandait la délivrance de personne, qu'autant qu'elle ne préjudicierait point à son salut. Théodore, l'un de ses plus chers disciples, et qui, après sa mort, lui succéda dans le gouvernement de ses monastères, était tourmenté d'un mal de tête continuel. Quelques frères ayant sollicité Pacôme de demander à Dieu sa guérison, il répondit : « Il
» est vrai que l'abstinence et la prière sont bien méritoi-
» res, mais la patience dans les maladies l'est infiniment
» davantage. »

Son principal soin était de guérir ses disciples de leurs passions, et sur-tout de l'orgueil. Un moine fit un jour le double de son ouvrage ordinaire, deux nattes au lieu d'une, et les mit dans un lieu où il savait qu'elles seraient aperçues de l'abbé. Pacôme les aperçut en effet, et devinant le motif du frère : « Voilà, dit-il, bien du » travail et des peines pour le démon. » Il réprima ensuite cette vanité par des humiliations salutaires. Le religieux fut encore condamné à garder sa cellule pendant cinq mois, sans autre nourriture qu'un peu de pain, de sel et d'eau.

Un jeune homme nommé Sylvain, qui avait été comédien, s'était retiré dans le monastère de Pacôme pour y faire pénitence ; mais il ne laissa pas d'y mener quelque temps une vie peu édifiante. Il transgressait les règles de la maison, et se faisait même un amusement de son ancienne profession. L'homme de Dieu tâchait de le corriger par des remontrances charitables ; il employait aussi les prières et les larmes pour obtenir sa conversion. L'inutilité de ses efforts ne le rebuta point. Comme il représentait un jour à ce pécheur impénitent, d'une manière forte et pathétique, les terribles jugemens dont Dieu menace ceux qui abusent de sa patience, la grâce toucha profondément son cœur. La conduite de Sylvain devint très-régulière. Il pleura les égaremens de sa vie passée; sans cesse il s'accusait d'avoir profané long-temps la sainteté de son état par une criminelle indolence. Quand les frères l'exhortaient à modérer ses larmes, il leur répondait : « Ah ! comment pourrais-je ne pas pleurer, lors- » que je réfléchis sur mes premières années, et que je » me rappelle la profanation que j'ai faite de ce qu'il y » a de plus sacré ? N'ai-je pas lieu de craindre que la » terre ne s'entr'ouvre sous mes pas, pour m'engloutir » comme Dathan et Abiron ? Souffrez donc que mes yeux

» versent continuellement des larmes, afin que j'expie » la multitude innombrable de mes péchés. Quand je » mourrais de douleur, ce serait encore trop peu pour » appaiser la justice de Dieu, que j'ai si indignement ou- » tragée. » Dans ces dispositions de repentir et de ferveur, Sylvain fit de si grands progrès dans la vertu, qu'il mérita d'être proposé aux autres comme un modèle. Il mourut après une pénitence de huit ans, et Pacôme sut par révélation qu'il jouissait dans le ciel de la bienheureuse immortalité.

Au don des miracles, le Saint joignait celui de prophétie. Il prédit le relâchement qui dans la suite des siècles devait défigurer son ordre. Il en fut pénétré de la plus vive douleur, et il ne se consola qu'en pensant que plusieurs de ses disciples conserveraient toujours l'esprit de leur institut, même au milieu de la décadence la plus générale.

Son éminente sainteté ne put le garantir des traits de la calomnie. Il fut cité, en 348, devant un concile d'évêques assemblés à Latopolis, pour répondre sur certains chefs d'accusation portés contre lui. Il se justifia en confondant la malice de ses ennemis; mais ce fut avec une humilité qui lui attira l'admiration de tous les Pères du concile.

La même année, la peste affligea ses monastères, et lui enleva cent religieux. Il tomba malade lui-même. Il montra une sérénité et une patience tout-à-fait héroïques au milieu des douleurs aiguës qu'il souffrit durant quarante jours. Dans ses derniers momens, il exhorta ses disciples à la ferveur; puis, s'étant muni du signe de la croix, il expira tranquillement à l'âge de cinquante-sept ans. Sa vie fut assez longue, pour qu'il vît jusqu'à sept mille religieux dans ses monastères. Son ordre subsista en Orient jusqu'au onzième siècle; et Anselme, évêque de

Havelbourg, rapporte qu'il vit dans un monastère de Constantinople cinq cents religieux qui suivaient cet institut.

Ce fut principalement par ses exemples que saint Pacôme conduisit ses disciples à une si haute perfection. Il était toujours le premier et le plus exact aux différens exercices. Par sa ferveur et sa vigilance, disent Pallade et Cassien, il faisait observer une régularité qui tenait du prodige. Le premier de ces auteurs, après avoir parlé de diverses austérités que ces moines pratiquaient, sur-tout à table, marque son étonnement du silence absolu qu'ils gardaient entre eux. On s'imaginait, quoiqu'au milieu d'une communauté très-nombreuse, être dans une vaste solitude. Plus il y avait de religieux dans un monastère, ajoute Cassien (1), plus la discipline y était régulièrement observée. Tous les frères obéissaient à leur supérieur, et cela avec plus de promptitude qu'un seul homme ne le fait dans d'autres lieux.

Saint Pacôme ne craignit jamais rien tant que de manquer à la plus petite observance. Il savait que la ferveur ne subsiste pas long-temps dans une communauté, lorsque celui qui en est le chef se dispense aisément de ce que prescrit la règle. Le relâchement de la discipline monastique n'a souvent d'autre cause que cette facilité avec laquelle les supérieurs s'affranchissent de la loi du devoir. Que n'aurait-on point à dire sur l'énormité d'un tel scandale ?

---

(1) L. 4, *Instit.* c. 1.

S. PONS, MARTYR.

Vers l'an 258.

Pons ou Ponce confessa généreusement la foi dans la persécution de Valérien. Il souffrit le martyre vers l'an 258, à Cimèle, dans les Alpes. Cette ville fut depuis détruite par les Lombards. On bâtit dans le voisinage de ses ruines, celle de Nice en Provence. Il ne subsiste plus de l'ancienne ville que la célèbre abbaye de Saint-Pons de Cimiés. Les reliques du saint Martyr furent transférées au monastère de Tomières en Languedoc, où le Pape Jean XXII érigea un siége épiscopal, dit *de saint Pons de Tomières*. L'abbaye fut sécularisée en 1625. Saint Valérien, évêque de Cimèle au cinquième siècle, a laissé trois panégyriques du saint Martyr, dans lesquels il assure qu'il s'opérait plusieurs miracles par la vertu de ses reliques.

Voyez les Bollandistes.

S. ÉREMBERT, ÉVÊQUE DE TOULOUSE, ET S. CONDÉ, HERMITE.

Vers 671 et 685.

Érembert, né dans le territoire de Poissy, quitta le monde pour aller se faire religieux à Fontenelle, au pays de Caux. Il reçut l'habit monastique des mains de saint Wandrille. On le tira du cloître par l'ordre de Clotaire III, afin de l'élever sur le siége épiscopal de Toulouse. Après avoir gouverné son diocèse pendant douze ans avec beau-

coup d'édification, il se démit de l'épiscopat, dont sa vieillesse et ses infirmités ne lui permettaient plus d'exercer les fonctions. Il revint à Fontenelle, où il reprit avec ferveur ses premiers exercices sous saint Lambert, successeur de saint Wandrille. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 671. Il avait eu la consolation de voir son frère Gamard, ainsi que ses deux neveux Namnac et Zachée, embrasser aussi à Fontenelle l'état monastique. (Voyez le P. Papebroch, p. 390, et D. Mabillon, *Sæc.* 3.)

Nous allons rapporter de suite le peu que l'on sait de saint Condé, que la réputation de saint Lambert attira dans la même abbaye; peut-être n'aurions-nous pas occasion d'en parler ailleurs.

Saint Condé, prêtre et hermite anglais, passa en France avec ses trois disciples, Jean, Cinomail et Zachée. Il fixa d'abord sa demeure dans une solitude près de Saint-Valeri en Caux; il se retira ensuite dans l'abbaye de Fontenelle. Lorsqu'il y eut passé quelque temps, il alla s'établir dans une île de la Seine, nommé Belcinac, que le Roi Thierry III lui avait donnée. Il y bâtit deux églises, l'une en l'honneur de la Sainte-Vierge, et l'autre en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul. On met sa mort vers l'an 685. L'île de Belcinac ayant été depuis inondée et couverte d'eau, on transféra ses reliques à Fontenelle.

Voyez Mabillon, *sect.* 3, et Bulteau, t. I, p. 494 et 495.

S. CARTHAG LE JEUNE, SURNOMMÉ MOCHUDA, ÉVÊQUE EN IRLANDE.

L'AN 637.

Ce Saint fut successivement disciple de saint Carthag l'ancien, et de saint Comgall. Il prêcha ensuite l'évangile dans le territoire de Kiarraigh, où il reçut l'ordination épiscopale. Ayant passé dans le West-Méath, il y fonda le grand monastère de Rhatenin ou Raithin, qui devint la plus nombreuse et la plus célèbre école de piété et de sciences qu'il y eût dans toute l'Europe (1). Il le gouverna pendant l'espace d'environ quarante ans, et composa pour ses disciples une règle que l'on a encore en ancienne langue irlandaise.

Les moines de Raithin menaient une vie fort austère. Ils ne se nourrissaient que d'herbes et de racines. Ils travaillaient des mains tous les jours, tant pour avoir de quoi subsister, que pour soulager la misère des pauvres.

Les persécutions d'un Roi du voisinage ayant obligé le Saint à prendre la fuite, il se retira avec ses disciples dans la province de Leinster, et fonda un monastère à Lismore, dont il est regardé comme le premier évêque : il y mourut le 14 Mai 637. La grande église de Lismore était dédiée sous son invocation, et la ville était appelée de son nom *Lismore-Mochuda*.

Voyez les actes de saint Carthag, cités par Usserius, *Antiq.* p. 472, 488, 503, et publiés par les Bollandistes. Voyez aussi Ware, *de Episc. Hibern.*

---

(1) Ce monastère était à 8 milles de celui de saint Colomb de Déarmagh, et dans le voisinage de celui de saint Colman, appelé *Land-Elo*.

+ S. AMPÈLE, FORGERON.

Cinquième siècle.

Ce Saint naquit dans le cinquième siècle, en Egypte, de parens bourgeois, qui lui firent donner de l'instruction, tout en lui faisant apprendre un métier. La semence de la parole divine ne tomba pas sur un sol ingrat, mais fit germer dans son cœur les fruits les plus heureux. Le métier de forgeron, qu'il avait appris dans sa première jeunesse, lui procura une fortune honnête, dont il n'usa pas cependant uniquement pour lui, mais qu'il employa à de bonnes œuvres. Il en fit trois parts : la plus considérable, il en fit don aux vieillards infirmes ou malades; la seconde devait servir à son propre entretien, et il réserva la troisième, tant pour faire face à des besoins imprévus, que pour venir au secours de son prochain, dans des cas de détresse.

Ampèle donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et civiles : il était officieux, pacifique, modéré dans ses désirs, zélé et actif; il ne commençait et ne terminait jamais sa besogne sans prier, et pendant qu'il travaillait même, il savait élever son ame vers Dieu, observant ainsi ce que saint Paul nous recommande si vivement, de *prier sans interruption*.

Afin de préserver son ame des impressions du vice, il évitait tous les dangers, qui auraient pu en exposer le salut. Un jour cependant, il fut inopinément surpris par la tentation, en voyant entrer dans son atelier une courtisane effrontée, mais il la poursuivit à l'instant avec un fer ardent, et la força à la retraite.

Ses forces physiques ayant insensiblement diminué, et

ne pouvant plus lui-même diriger ses affaires, il résolut de se séparer entièrement des hommes, et de ne plus s'occuper que de Dieu et de l'éternité. Pour accomplir son dessein d'autant plus librement, il traversa la mer et vint en Italie, dans les environs de Gênes, où il mena dans la solitude une vie partagée entre la mortification et la contemplation, jusqu'à ce que le Seigneur l'appelât à lui. Son nom ne se trouve pas dans le martyrologe romain, mais on trouve sous le 11 Février un autre Ampèle, qui souffrit le martyre en Afrique, sous l'Empereur Dioclétien.

Voyez les Bollandistes au 14 Mai, et Lauber, au même jour.

+ S. PASCAL I, PAPE.

L'AN 824.

PASCAL, Romain de naissance, fils de Bonose, fut élevé dès son enfance dans la piété et dans l'étude des sciences ecclésiastiques. Il fit sur-tout des progrès étonnans dans la connaissance de l'Ecriture-Sainte, et joignant la pureté des mœurs aux excellentes qualités de l'esprit, dont il était doué, il fut reçu dans le clergé de Rome, et élevé au sous-diaconat, dont il fit quelque temps les fonctions. Il fut diacre ensuite et enfin prêtre. Toute sa conduite était si édifiante, qu'il inspirait aux Romains la piété, l'humilité, le mépris des richesses et des plaisirs et l'amour de Dieu et toutes les autres vertus dans lesquelles on le voyait exceller. Il était extrêmement sobre, chaste, modeste, généreux et charitable envers les pauvres. Il vivait dans une mortification continuelle de ses sens, jeûnait tous les jours, passait presque tout son temps à la prière, de manière qu'il ne vivait qu'en Dieu.

Les vertus de Pascal ne restèrent pas ignorées du Pape

Léon III, qui lui donna la conduite du monastère de saint Etienne, qu'il avait rebâti dans la ville de Rome, près de l'église de Saint-Pierre. Notre Saint y fit réfleurir la discipline monastique, par grand nombre de sages réglemens. Il fit de cette maison non-seulement une retraite de saints religieux, mais encore une espèce d'hôpital pour les pauvres et pour les étrangers qui venaient en pélerinage au tombeau des apôtres.

Lorsque le Pape Etienne IV ou V, successeur de Léon III, vint à mourir, chacun jeta les yeux sur Pascal, qui se vit, en effet, élevé sur le siége du Prince des Apôtres le 25 Janvier 817. Il fit bientôt connaître à toute l'Eglise qu'il n'avait pas moins d'habilité que de vertu. Il travailla à faire observer partout les canons de l'Eglise, et s'appliqua à la réformation des mœurs et à l'extirpation des erreurs et de l'hérésie. Celle des iconoclastes régnait alors avec beaucoup de fureur dans la Grèce et en général dans l'Orient, sous l'autorité de l'Empereur Léon l'Arménien et du faux patriarche de Constantinople Théodore, que ce prince avait placé sur le siége de saint Nicéphore, qu'il avait envoyé en exil. Cet usurpateur ne rougit pas d'envoyer à Rome des députés, pour se faire reconnaître. Mais Pascal ne s'y laissa pas surprendre; il se déclara avec une franchise apostolique contre les violences exercées sur les défenseurs du culte qui est dû aux images. Si l'on en croît quelques auteurs il excommunia même Léon et ses adhérens.

Pendant qu'il était ainsi occupé à rétablir dans l'Orient la pureté de la foi, il travailla aussi à étendre d'un autre côté les bornes du royaume de Jésus-Christ. On connaît les nobles efforts qu'il fit pour faire luire sur le Danemark le soleil vivifiant de l'Evangile. Ebbon, archevêque de Rheims, qui avait fait, à la cour de Louis-le-Débonnaire, la connaissance de plusieurs personnes attachées à l'ambas-

sade danoise, souffrait de l'ignorance de ces peuples à l'égard de la connaissance du seul vrai Dieu, et il résolut d'aller leur porter la lumière de la foi. Il en fit la proposition à l'Empereur, qui y accéda avec joie, à la diète d'Attnach, et qui lui promit sa royale protection. Après cela Ebbon se rendit à Rome, en 822, où il reçut de Pascal tous les pouvoirs nécessaires pour se rendre dans le Nord. L'année suivante déjà, secondé par Halitgare, depuis évêque de Cambrai, il avait converti beaucoup de Danois au christianisme et avait ainsi frayé le chemin à saint Anschaire (1). Une pièce remarquable, ce sont les

(1) Ebbon n'a probablement pas passé la Schley (rivière); il paraît donc s'être borné à continuer les travaux apostoliques commencés dans la Nordalbingie par Heridag et d'autres soldats de la foi, et à confirmer de plus en plus le Roi Harald dans le christianisme. L'Empereur Louis lui fit don d'une étendue de terre au-delà de l'Elbe, non loin d'*Itzehoe*, afin d'avoir à proximité un refuge assuré, au cas que les différends qui s'étaient élevés entre Harald et les fils de Goetrik ne lui permissent pas de séjourner sur les frontières du Danemark. A l'endroit appelé aujourd'hui Munsterdorf, Ebbon bâtit un oratoire qu'il appela *Wellano*. Selon toute apparence, il s'est encore arrêté dans le Holstein, après quoi il retourna dans son diocèse. Adam de Brème attribue son départ au dégoût que lui inspirait le genre de vie auquel il était condamné au milieu des Holsatiens, *fatigatione itineris, seu corporis debilitate impeditus, sive potius occupatione sæculi delectus;* mais à tort peut-être; car Eginhard, non plus que S. Rembert, le biographe d'Anschaire, n'en fait mention. C'est pourquoi que Baronius l'a aussi jugé avec un peu trop de sévérité, sous ce rapport, quand il dit : *Quod ad Ebbonem, Rhemorum episcopum, attinet, quoniam in eo, quem susceperat, apostolatu ad Danos non perseveravit etc.*

Jusqu'ici Ebbon fut toujours au-dessus de tout reproche, et il s'acquit, par son savoir et son habileté comme homme d'état, beaucoup de réputation et la confiance de l'Empereur qui le chargea d'ambassades très-importantes, à Constantinople, par exemple, auprès du Pape et au synode national tenu à Paris en 829. Mais il joua un vilain rôle dans la révolte des fils de Louis, en se mettant de leur côté. Par suite de sa conduite, il dut renoncer à son archevêché, et errer sans patrie

pleins-pouvoirs du Pape Pascal ; en voici un extrait (1) : « Le Pape, qui est chargé de soigner pour le salut de tous » les hommes en général, a appris que quelques peuples » du Nord, privés de baptême et de toute connaissance » du vrai Dieu, sont encore plongés dans les ténèbres » de la mort. C'est pourquoi il envoie son frère et col- » lègue, pour prêcher ces peuples, et les faire passer des » ténèbres à la lumière. Si, dans l'accomplissement de ses » fonctions, il s'élevait quelque doute dans son esprit, » qu'il s'adresse à Rome pour le voir lever (comme saint » Boniface), et qu'il vienne puiser à cette pure source » toutes les lumières qui pourront lui manquer. »

Saint Pascal avait une grande piété pour les reliques des saints Martyrs de la ville de Rome. Il en fit faire la recherche, et fit rétablir leurs monumens. Il fit la translation du corps du Pape saint Sixte I, de ceux de saint Processe et de saint Martinien, martyrs; de sainte Cécile et de ses compagnons et de quelques autres saints Papes des premiers siècles. Il bâtit beaucoup d'églises, qu'il dota richement, répara divers hôpitaux et monastères, et en bâtit un tout neuf, sous le nom de sainte Praxède, dont il avait déjà renouvelé l'église jusqu'aux fondemens, et qu'il céda aux Grecs réfugiés. Quelque grandes que

---

d'un lieu à l'autre, jusqu'à ce que S. Anschaire le reçût à Hambourg, et, après s'être assuré de son amendement, lui fit avoir l'évêché d'Hildesheim, où il mourut en 851. Voyez *Baronii annales*, t. IX, p. 729, 775, 819, 825, 833.

(1) Nous la donnons d'après Kruse, dans son ouvrage « St Anschaire », p. 245 et sqq. Quant à la lettre elle-même, César la fit imprimer, d'après l'original, qui se trouve dans l'archive de Brême, dans son *Triapostolatus septent.* d'où Pontoppidan la tira pour la mettre dans ses *Annal. eccles. Daniæ*, t. I, p. 14. Si Kruse, en parlant de l'original, p. 245, dit qu'il est écrit dans *le latin le plus barbare*, il n'a peut-être pas tout-à-fait tort, quoiqu'on ne doive pas le croire à la lettre.

fussent ses dispenses pour ces sortes d'ouvrages, il trouva encore les moyens de délivrer des prisonniers, qu'il faisait rechercher jusqu'au fond de l'Espagne, de la Grèce et sur les côtes de l'Afrique.

On chercha, par d'horribles calomnies, à perdre notre Saint dans l'esprit de l'Empereur; mais il sut se justifier. D'ailleurs, Louis-le-Débonnaire avait une trop haute idée des vertus de Pascal, pour ajouter foi à cette accusation. Le Saint mourut le 14 Mai 824, après avoir gouverné l'Eglise pendant sept ans.

Voyez Anastase le bibliothécaire, les Bollandistes, Baillet et Baronius.

+ LE B. TUTON, ÉVÊQUE DE RATISBONNE.

D'après Mabillon, *Acta SS. ord. S. Bened.* t. I, p. 110 et 111.

L'AN 934.

Après avoir été moine au couvent de saint Emmaran à Ratisbonne, Tuton fut élevé sur le siége épiscopal de ce diocèse. Il avait été antérieurement secrétaire de l'Empereur Arnoul. Conrad, qui lui succéda, était venu à Ratisbonne, pendant l'épiscopat de Tuton, et avait visité les tombeaux des Empereurs Arnoul et Louis-l'Enfant, de même que les ossemens du saint Empereur. Pendant qu'il se trouvait dans cette ville, quelques ecclésiastiques de sa cour, lui conseillèrent de se faire donner le livre d'Evangiles, dont les Empereurs ses ancêtres avaient fait présent à l'église, et qui était garni de pierres précieuses, afin de subvenir à ses besoins dans les circonstances critiques où il se trouvait. Le pieux évêque ne voulant en aucune façon céder à cette demande, l'Empereur et ses courtisans en vinrent aux menaces, et le prélat se vit forcé

de donner le livre. En le plaçant sur l'autel, il dit : « Que saint Emmeran accuse, au jour de la justice, celui » qui a soustrait à l'église ce livre, consacré à son culte. » Mais à peine Conrad eut-il estimé des yeux le haut prix des joyaux qui l'ornaient, qu'il le fit enlever de l'autel et qu'il l'emporta. Le châtiment suivit de près le crime. Dès qu'il fut monté à cheval il sentit de violentes douleurs dans le bas-ventre, et fut atteint d'une forte dyssenterie. Il fit aussitôt rendre le livre à l'église, mais il emporta son mal jusque dans le pays des Francs, où il en mourut. Le B. Tuton prit alors les couronnes que Charles, Carloman et Arnoul avaient léguées à l'église, et en fit faire, en l'honneur de saint Emmeran, un autel d'or, qu'il orna de beaucoup de pierres précieuses. Il y contribua même de son bien et de son revenu pour autant qu'il pût. En 895 il avait aussi assisté au concile de Trebur. Plus tard il perdit la vue, accident qu'il fit tourner à son avantage spirituel, au point qu'il se consacra exclusivement à la prière et la piété, et qu'il reçut de Dieu, entre autres dons, celui de prophétie. Il mourut en odeur de sainteté.

15 Mai.

S. PIERRE DE LAMPSAQUE, S. ANDRÉ, ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS A LAMPSAQUE.

Tiré de leurs actes sincères, publiés par Ruinart.

L'AN 250.

Pendant que la persécution de l'Empereur Dèce ravageait l'Eglise, on arrêta dans le voisinage de Lampsaque, ville de l'Asie-mineure, près de l'Hellespont, un jeune homme nommé Pierre, très-bien fait, orné des plus belles qualités de l'esprit, mais sur-tout recommandable par sa foi et sa vertu. Il fut conduit devant le proconsul Optimus, qui, après diverses questions, lui dit : « Vous » savez ce que contiennent les édits de nos invincibles » princes ; hâtez-vous donc d'obéir, en sacrifiant à la » grande Vénus. Je suis étonné, répondit Pierre, que » vous me proposiez de sacrifier à une femme décriée » pour ses impudicités, et dont les actions, que la mo- » destie ne permet pas de nommer, seraient punissables » suivant vos propres lois. » Le proconsul le fit étendre sur une roue entre des pièces de bois attachées à son corps avec des chaînes de fer, et tellement disposées, que la roue venant à tourner, devait lui briser peu à peu tous les os. Le martyr, levant les yeux au ciel, disait avec une tranquillité mêlée de joie : « Je vous rends » grâces, Seigneur Jésus, de ce que vous me donnez le » courage de vaincre le tyran. » Optimus voyant qu'il était inébranlable, lui fit couper la tête.

L'exécution faite, comme le proconsul se disposait à

partir pour la ville de Troade en Phrygie (1), on lui ameha trois autres chrétiens, André, Paul et Nicomaque. Il leur demanda d'où ils venaient, et quelle était leur religion. Nicomaque, plein d'impatience, se mit à crier à haute voix qu'il était chrétien. Les autres répondirent modestement qu'ils étaient aussi chrétiens. « Sacrifiez aux » dieux, dit le proconsul à Nicomaque. Un chrétien, ré» pliqua celui-ci, ne doit point sacrifier aux démons. » Optimus ordonna qu'il fût pendu au chevalet, et appliqué à la torture. Nicomaque souffrit d'abord avec courage, et même il était près d'expirer; malheureusement, il se laissa vaincre par la douleur, et perdit ainsi la couronne. « Je n'ai jamais été chrétien, s'écria-t-il, je vais sacrifier aux dieux. » On le détacha aussitôt du chevalet par l'ordre du proconsul; mais à peine eut-il sacrifié, que le démon se saisit de lui. Il tombe par terre, s'agite avec violence, se coupe la langue avec ses dents, et meurt sur la place. C'est ainsi que le démon insulte communément à ces ames infortunées qu'il précipite dans le crime; il commence par les leurrer de magnifiques promesses, et lorsqu'elles se sont livrées à lui, il ne leur offre plus que des ombres trompeuses; souvent même il ne paie leur complaisance que par les derniers malheurs. Triste compensation pour la perte de l'ame et de l'éternelle félicité.

Dieu consola ses deux autres serviteurs, en suppléant à la diminution de leur nombre. Une vierge nommée Denyse, âgée d'environ seize ans, qui avait été témoin de la fin déplorable de Nicomaque, s'écria tout à coup : « Fallait-il, malheureux, te précipiter dans des supplices » éternels, pour te procurer un instant de repos? » Le

(1) Cette ville, peu éloignée des ruines de la fameuse Troie, avait été bâtie par Alexandre.

proconsul l'ayant entendue, lui demanda si elle était chrétienne. « Oui, répondit-elle, je suis chrétienne, et c'est » pour cela que je plains le sort de ce misérable, qui, » pour n'avoir pas voulu souffrir encore un moment, » s'est attiré une éternité de peines. Sacrifiez, reprit Op- » timus, autrement vous serez exposée dans un lieu de » prostitution, puis brûlée toute vive. » Les menaces étant inutiles, il la remit entre les mains de deux jeunes débauchés, qui la conduisirent dans leur maison. Elle résista si fortement à leur brutalité, qu'elle leur ôta toute espérance de succès. Vers le milieu de la nuit, un jeune homme tout resplendissant de lumière parut dans la maison où ils étaient renfermés. Frappés de terreur, ils se jetèrent aux pieds de la Sainte, qui les fit relever, et les rassura en leur disant : « Vous avez vu mon gardien et mon » protecteur. » Là-dessus, ils la supplièrent d'intercéder pour eux, afin qu'il ne leur arrivât aucun mal.

Le lendemain, la populace animée par les prêtres de Diane, environna la maison du proconsul, demandant avec de grands cris qu'on leur livrât Paul et André. Optimus, afin d'appaiser le tumulte, se fit amener les deux martyrs, et leur ordonna de sacrifier, ce qu'ils refusèrent l'un et l'autre. Il les condamna donc à être fouettés, puis les livra au peuple pour être lapidés. On les lia par les pieds, et on les traîna ainsi hors de la ville.

Pendant l'exécution, Denyse apprit ce qui se passait. Elle s'échappa de ses gardes, et courut toute en pleurs au lieu où le peuple était assemblé. Elle s'écria, en adressant la parole aux martyrs : « Je veux mourir avec vous » sur la terre, afin de pouvoir vivre éternellement avec » vous dans le ciel. » Le proconsul instruit de la manière dont elle avait conservé sa chasteté, et dont elle s'était échappée, ainsi que du désir qu'elle avait de la mort, la fit séparer de Paul et d'André, et donna des ordres

pour qu'on la décapitât à quelque distance; ce qui fut aussitôt exécuté.

Si les martyrs n'avaient été parfaitement crucifiés au monde, jamais ils n'eussent remporté la palme. L'obligation de ce crucifiement regarde tous les hommes. Il y a un amour du monde qui, sans être assez criminel pour détruire l'espérance du salut, ne laisse pas de refroidir la charité, d'arrêter les progrès de la vertu, et de diminuer considérablement la ferveur. Les traits auxquels on peut le reconnaître, sont le désir de paraître, la recherche des modes, la sensibilité pour les louanges et les distinctions, l'envie d'acquérir des richesses, le goût du plaisir et des divertissemens, l'ardeur à se procurer toutes ses aises, une activité trop suivie dans les affaires temporelles, et qui fait que l'on n'a point assez de loisir pour vaquer aux devoirs de religion. Le moyen de se prémunir contre tous ces dérèglemens, est de méditer fréquemment les vérités éternelles. Un homme qui les a fortement gravées dans son cœur, sera peu attaché aux avantages de cette vie; il servira toujours Dieu avec ferveur, et mettra toute son ambition à mériter la gloire éternelle; en un mot, il se réjouira de vivre dans l'obscurité, dans les travaux et la mortification.

S. CASSIUS, S. VICTORIN, S. MAXIME, S. ANTOLIEN, SAINT LINGUIN, ET PLUSIEURS AUTRES SAINTS MARTYRS EN AUVERGNE.

Vers l'an 266.

SAINT GRÉGOIRE de Tours est le seul auteur qui fournisse quelques lumières sur ces saints martyrs. Il dit qu'ils souffrirent lorsque Chrocus, un des Rois allemands, porta le ravage dans les Gaules, et sur-tout en Auvergne.

Victorin servait le prêtre du temple fameux, appelé *vasse* en celtique. Quelques conférences qu'il eut avec Cassius ou Cassi, que l'on croit avoir été élevé au sacerdoce par saint Austremoine, apôtre d'Auvergne, lui ouvrirent les yeux sur l'impiété des superstitions païennes. Il embrassa le christianisme, et s'unit à saint Cassi, pour être le compagnon de ses travaux évangéliques ; il lui fut aussi associé dans la gloire du martyre, vers l'an 266. Ces deux Saints sont honorés en Auvergne le 15 de Mai. Une église paroissiale de la ville de Clermont porte le nom de saint Cassi. Quelques martyrologes joignent à eux SAINT MAXIME, dont la vie et les actions sont inconnues.

SAINT ANTOLIEN ou ANATOLIEN est nommé sous le 6 de Février dans le martyrologe attribué à saint Jérôme, et dans ceux d'Adon, d'Usuard, de Notker, etc. On bâtit dans le cinquième siècle une église en son honneur, et l'on y déposa ses reliques ; elles furent ensuite transférées dans celle de Saint-Gal, puis dans celle de Saint-Allyre.

Les actes de SAINT LIMINIUS ou LINGUIN, qui subsistaient du temps de S. Grégoire de Tours, ne sont point parvenus jusqu'à nous. La fête de ce Saint est marquée au 29 de Mars, et celle de la translation de ses reliques au 13 de Mai.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 1, c. 30, 31 ; *de Glor. Mart.* c. 65 ; *de Glor. Conf.* c. 36 ; les Bollandistes, sous le 13 et le 15 de Mai, et sous le 29 de Mars ; Branche, dans son *Histoire des Saints d'Auvergne*.

S. EUFRAISE, ÉVÊQUE DE CLERMONT, EN AUVERGNE.

EN 514 OU 515.

EUFRAISE succéda à saint Apruncule sur le siége épiscopal d'Auvergne, qui fut transféré depuis à Clermont. En 506, il se fit représenter par le prêtre Paulin au concile d'Ag-

de, et il assista en personne à celui qui se tint à Orléans en 511. Il reçut chez lui saint Quintien, évêque de Rodez, chassé par son peuple, et pourvut libéralement à ses divers besoins. On met sa mort en 514 ou 515. Son nom se trouve dans les martyrologes.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 3, c. 2; Bollandus, sous le 14 de Janvier; Baillet, sous le 15 de Mai, et le *Gallia Christ. nova*, t. II, p. 235.

---

† SAINTE DYMPNE, VIERGE ET MARTYRE.

Septième siècle.

Cette Sainte était fille d'un prince anglo-saxon. Le danger auquel sa virginité était exposée fut cause qu'elle quitta sa patrie, avec le saint prêtre Gerbern (1), et quelques autres compagnes. Elle se rendit d'abord à Anvers, après quoi elle alla demeurer au village de Gheel, en Brabant. Elle y servit le Seigneur en se livrant à la méditation et à la pénitence. Ceux qui l'avaient poursuivie, pour attenter à sa pudeur, l'ayant découverte dans son lieu de refuge, lui otèrent la vie, parce qu'elle refusa de se livrer à leur brutale passion. Ses reliques, dont la translation solennelle eut lieu le 15 Mai par l'évêque de Cambrai, se conservent encore à Gheel, dans une superbe châsse d'argent. Sainte Dympne vivait au septième siècle.

Les nombreux miracles opérés par l'intercession de sainte Dympne, engagèrent Henri de Merode, seigneur de Westerloo et de Gheel, à fonder dans l'église de la Sainte un

---

(1) *Gerebernus.*

chapitre de chanoines, que l'évêque de Cambrai approuva en 1562. La charte de cette fondation se trouve dans l'histoire latine du diocèse de Bois-le-Duc, ch. 9, *De l'église collégiale de sainte Dympne*. Il serait trop long d'énumérer tous les bienfaits que Dieu accorda par l'intercession de cette Sainte, particulièrement à un nombre infini d'hommes qui ont retrouvé l'usage de leur raison près de son tombeau.

Le saint prêtre Gerbern, dont les sages conseils avaient guidé sainte Dympne, reçut avec elle la couronne du martyre. Ses saintes reliques ont été transferées à Sonsbéek, dans le duché de Clèves.

Voyez Molanus, Miræus, le martyrologe romain, le P. Henschénius, t. II, *Maii*, p. 477; et Ghesquière, *Acta SS. Belgii selecta*, t. IV, p. 302-303.

✝ S. ILAR ou HILAR (1).

L'AN 558.

Ilar naquit en Toscane, l'an 476. Il fut élevé dans la crainte de Dieu et dans la piété par ses parens, qui veillèrent sur ses mœurs avec grand soin. A l'âge de douze ans il trouva dans la maison les épîtres de saint Paul et il y prit tant de goût, qu'il les lisait tous les jours. Cette sainte lecture fit tant d'impression sur son esprit, qu'il forma la résolution de renoncer au siècle, et de se consacrer entièrement au service de Dieu. Comme il méditait un jour aux moyens d'exécuter son dessein, il entra dans une église où il entendit lire cet endroit de l'Evan-

---

(1) Autrement *Hilarius* et *Hilarus*.

gile où le Seigneur déclare qu'on ne peut être son disciple, si l'on ne hait son père, sa mère et même sa propre vie (1). Il fut frappé de cet endroit, qui le surprit d'autant plus facilement qu'il avait appris qu'il fallait aimer ses parens, et qu'il ne comprenait pas le véritable sens des paroles divines. Pour savoir comment il fallait entendre un précepte, qui paraissait si opposé aux devoirs de la nature, il s'adressa à un sage vieillard, qui lui dit, que n'ayant encore que douze ans, il ne devait pas se mettre en peine de pénétrer une vérité dont il n'était pas en état de faire usage. Ilar repartit qu'il n'était pas trop jeune pour aller à Jésus-Christ, et que Notre-Seigneur avait dit lui-même qu'on ne devait pas empêcher les petits enfans de venir à lui.

Le vieillard jugeant par cette réponse que c'était l'esprit de Dieu qui donnait le mouvement au cœur du jeune Ilar, lui accorda la satisfaction qu'il souhaitait. Il lui expliqua en quoi consiste l'affection qu'on doit avoir pour ses parens ; de quelle manière il faut s'en éloigner, quand il s'agit d'obéir à Dieu et de suivre Jésus-Christ, que l'on doit préférer à toutes choses. Ilar, content de cette instruction, s'adressa à Dieu par une prière fervente, le conjurant de lui faire connaître sa volonté, et de vouloir être son guide et son protecteur dans son entreprise. Il se retira ensuite dans une solitude du mont Apennin, près de la rivière de Bédèse, sur les confins de la Romagne. Il y vécut trois ans, s'accoutumant peu à peu aux exercices de la vie solitaire. Il se fit bâtir ensuite une petite église sur le haut de la montagne, et s'y fit pratiquer une cellule au-dessous d'une grotte. Dès lors (496) il commença à observer exactement les règles de la vie monastique.

---

(1) Luc, XIV, 26.

L'auteur de sa vie, qui était du nombre de ses disciples, prétend que Dieu le favorisa du don des miracles, ce qui attira près de lui beaucoup de personnes qui souhaitaient de servir Dieu sous sa conduite. De ce nombre fut un riche seigneur de Ravenne, nommé Olybre, qui avait été guéri d'un mal par l'intercession du Saint. Comme il était païen, il se fit instruire et baptiser avec sa femme, ses deux fils et tous ceux de sa famille et de ses domestiques qui étaient dans l'idolâtrie, et qui montaient au nombre de quatre-vingts personnes. Bientôt après, se trouvant dégagé des liens du mariage par la mort de sa femme, il vint se retirer près de son bienfaiteur, et lui donna quelques terres qu'il avait dans le voisinage de sa solitude, pour bâtir et doter un monastère. Voilà l'origine de la célèbre abbaye de Galliata, qui porta plus tard le nom de saint Ilar, son fondateur. Dans la suite des temps, elle s'écarta beaucoup de l'esprit qui avait présidé à la fondation, jusqu'à ce qu'au quinzième siècle, où elle fut donnée aux Camaldules, on y vit refleurir la discipline monastique.

Saint Ilar vit bientôt le nombre de ses disciples s'accroître de jour en jour. Il les faisait ordinairement jeûner et travailler jusqu'à l'heure de none. Après le repas il faisait faire la lecture spirituelle, puis chanter les louanges de Dieu jusqu'au soir. Il les faisait lever à minuit, pour dire l'office jusqu'au matin, qu'il les menait au travail.

Sa réputation attira des envieux et des admirateurs à sa vertu. Quelques-uns du nombre des premiers cherchèrent à le décrier auprès de Théodoric, Roi des Goths, qui était devenu le maître de toute l'Italie, et l'accusèrent de ne point se soumettre aux ordres du prince et de refuser le paiement des charges publiques. Théodoric, dans les premiers mouvemens de sa colère, voulait envoyer des sol-

dats pour maltraiter le Saint et détruire son monastère. Mais après y avoir plus mûrement réfléchi, il jugea plus à propos de le mander à la cour, et de l'entendre dans ses défenses. Il reconnut bientôt son innocence, le traita avec bonté et lui donna même des terres, pour augmenter encore son monastère. Depuis ce temps le Saint gouverna sa communauté pendant près de cinquante ans encore. Il usait de son autorité avec tant de modération, qu'il exerçait le premier les emplois bas et pénibles qu'il donnait à ses disciples, et qu'il parut toujours le dernier des religieux par son humilité, plutôt que leur supérieur et leur maître.

Lorsqu'il vit approcher sa fin, il assembla ses religieux, pour renouveler les instructions qu'il leur avait données sur l'humilité, l'obéissance et la charité. Il mourut en odeur de sainteté le 15 Mai 558, à l'âge de 82 ans.

Ses disciples embaumèrent son corps, et l'enterrèrent avec beaucoup de solennité dans leur église. Il demeura dans cet état pendant plus de neuf cents ans. Le général des Camaldules, Pierre Delfino, ayant pris possession de son abbaye en 1488, fit placer sous le grand autel, jusqu'à ce que l'église fût rebâtie, le corps de saint Ilar, qui avait été trouvé sous les ruines de l'ancienne église le 13 Avril 1495.

Plusieurs martyrologes marquent la fête du Saint au 15 Mai, d'autres au 13; ces derniers s'en réfèrent à une vie, écrite par un de ses religieux qui s'était trouvé à son décès et à ses funérailles. Le matyrologe romain moderne n'en fait point mention; ceux des Bénédictins le mettent au rang des Saints de leur ordre, ce qui n'a point été suivi par Dom Mabillon. — Voyez Baillet, au 15 Mai.

+ S. ROBERT, CONFESSEUR DANS LE DIOCÈSE DE MAYENCE.

Tiré de la vie du Saint, écrite par Ste Hildegarde. Cette vie fut publiée par le Jesuite Busée, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Mayence; par Nicolas Serarius, l. I, *Rerum Mogunt.*, c. 35; par extrait en allemand, par Jacques Kobel, secrétaire de la ville d'Oppenheim sur le Rhin, à quatre lieues au-dessus de Mayence, en 1524. Voyez Trithème, *de scriptor. eccl. in Chron. Spanheim.* ad ann. MCXLVIII, *et in Chron. Hirsaugiensi*, ad an. MCL; Henschénius, t. III, *Maii*, p. 503. Johannis, *Rerum Mogunt.*, t. I, p. 186, c. 35, et le *Proprium Mogunt. ad XV Maii.*

Neuvième siècle.

L'aïeul maternel de saint Robert (1) était originaire de la Lorraine, et avait de riches possessions près de Bingen, *là où* la Nahe se jette dans le Rhin, au dessous de Mayence. Il vivait du temps de Charlemagne, il était considéré parmi les princes de ce temps, et il maria sa fille Berthe, la mère de notre Saint, à un duc païen, nommé Robolaüs, homme d'un caractère grossier et d'une mauvaise conduite. Berthe reçut en dot les biens que son père possédait sur le Rhin. Robert n'avait que trois ans lorsque son père mourut dans un combat contre les chrétiens. Berthe passa le reste de ses jours dans une continence parfaite, et consacra tous ses soins maternels à son jeune fils, qui avait reçu beaucoup de dons de la grâce, et qui, à l'âge de sept ans, demanda de son propre mouvement à être instruit dans les sciences.

Depuis ce temps on remarqua en lui la plus tendre charité envers les pauvres : quand il rencontrait des enfans

(1) Autrement Ropert et Rupert.

indigens, il les amenait à sa mère, en disant : « Ma mère, » voila tes enfans ! » et alors Berthe, les accueillant avec bonté, répliquait : « Mon fils, voilà tes frères. » Un autre trait de la vie du pieux enfant mérite aussi que nous le citions. Il n'avait que douze ans, lorsque Berthe lui fit part du projet qu'elle avait de faire bâtir une église en l'honneur de Dieu. « Ne faites pas cela, ma mère, » repartit Robert, « observons d'abord les paroles du Saint-» Esprit ; car le prophète (1) dit : *Faites part de votre pain » à celui qui a faim et faites entrer dans votre maison les » pauvres et ceux qui ne savent où se retirer. Lorsque vous » verrez un homme nu, revêtez-le ; et ne méprisez point » votre propre chair.* » La mère, touchée par les paroles sensées, de la part d'un enfant, éleva quelques maisons pour les pauvres et les infirmes.

Il se voua pendant trois ans au service des malheureux et des malades, il lavait les pieds aux pauvres et s'acquitta avec joie des emplois les plus bas. Après cela il prit la résolution de quitter la maison paternelle, de renoncer à tous les biens temporels et de se consacrer, à l'exemple de saint Alexis, au service du Seigneur, dans des pays étrangers. Sa mère, qui l'aimait tendrement, craignant que son fils, dans un âge aussi tendre encore, tombât dans les piéges du monde et de l'ennemi des hommes, employa les prières et les larmes pour le détourner de son projet et le pria de faire à Dieu le sacrifice de son cœur, sans se séparer d'elle. Elle lui accorda cependant la permission de faire un pélerinage aux tombeaux des saints apôtres, où il s'arrêta en effet pendant quelque temps, se livrant à de ferventes prières et à d'austères pénitences.

Après son retour auprès de sa pieuse mère, il passa

(1) Busée et Serrarius se trompent en disant : *dicit enim Christus ;* car les paroles qui suivent sont d'Isaïe, c. LVIII, v. 7.

encore quelques années dans l'exercice de toutes les vertus; il bâtit plusieurs églises et mourut saintement à l'âge de vingt ans, sous le règne de Louis-le-Débonnaire. Son corps reposait, à côté de celui de sa mère, dans le couvent de femmes, élevé en son honneur sur le Mont-Robert (*Ruperts-berg*), près de Bingen, sur la rive gauche de la Nahe.

---

16 Mai.

S. JEAN NÉPOMUCÈNE, MARTYR.

Tiré de sa vie, écrite par le P. Balbin, Jésuite, et publiée par le P. Papebroch, avec des remarques préliminaires, t. III, *Maii*, p. 667. Voyez aussi Benoît XIV, *de Canoniz. Sanct.*; la *S. Joan. Nepomuceni vita, à Belghaver, cum fig.* Pragæ, 1736; et la vie française du même Saint, par le P. de Marne, Jésuite, Paris, 1741.

L'AN 1383.

Ce serviteur de Dieu posséda dans un degré supérieur les vertus d'un fervent anachorète et d'un apôtre zélé, et il mérita par sa mort d'être compté parmi les martyrs. Ce dernier titre lui est d'autant plus glorieux, que le secret de la confession auquel il en fut redevable, n'ayant jamais excité la fureur des tyrans, n'avait point encore eu de victimes.

Jean naquit, vers l'an 1330, à Népomuck, petite ville de Bohême, située à quelques lieües de Prague. Sa naissance fut regardée comme le fruit des prières de ses parens, auxquels la vertu procurait un éclat infiniment préférable à celui qui est fondé sur une extraction illustre selon le monde. A peine eut-il vu le jour, que l'on désespéra de sa vie; mais il fut arraché des bras de la mort par la protection de la Mère de Dieu, que ses parens

implorèrent dans l'église d'un monastère de Cîteaux qui était dans le voisinage. Pénétrés d'une vive reconnaissance, ils consacrèrent leur fils à celui qui venait de le leur rendre. Ils n'épargnèrent rien pour lui donner une excellente éducation.

Jamais enfant ne fit concevoir de plus heureuses espérances. Il joignait à beaucoup d'esprit et d'application, un grand fonds de douceur, de docilité, de candeur et de piété. Tous les matins, il allait entendre plusieurs messes dans l'église des Cisterciens; et tous ceux qui l'y voyaient, ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa modestie et sa ferveur. Lorsqu'il eut appris les premiers élémens dans la maison paternelle, on l'envoya étudier la langue latine à Staaxe, ville considérable du pays. Il y fit ses humanités, et sur-tout sa réthorique, avec la plus grande distinction.

Charles IV, Empereur d'Allemagne et Roi de Bohême, venait de fonder l'université de Prague sur le modèle de celles de Paris et de Padoue (1). Il y avait attiré des maîtres habiles de toutes les parties de l'Europe, et les y avait fixés en leur promettant de magnifiques récompenses; aussi la nouvelle université fut-elle fort célèbre dès sa naissance. Il y vint un nombre prodigieux d'étudians

(1) Ce prince est auteur de la fameuse *Bulle d'or*, ainsi appelée d'un sceau d'or qui y est attaché avec des cordons de soie. Cette bulle fut solennellement publiée en 1356, dans une grande diète de tous les princes, qui se tint à Nuremberg. Elle a pour objet de régler la forme du gouvernement de l'empire; elle statue sur les plus petites circonstances qui doivent s'observer dans l'élection d'un Empereur, sur la préséance, les droits et les fonctions des sept premiers électeurs. L'empire avait toujours été électif, sur-tout depuis le couronnement d'Othon I, surnommé le Grand, qui se fit à Rome, en 962, après que ce prince eut conquis la Lombardie; mais la manière de faire cette élection avait été sujette à différentes variations. On avait souvent permis à tous les princes de l'empire de donner leur suffrage.

des différentes contrées de l'Allemagne. Jean y fut aussi envoyé. Outre la philosophie, il y étudia encore la théologie et le droit canonique, et il prit le degré de docteur dans ces deux dernières facultés.

Dès ses premières années, il s'était senti une forte inclination pour l'état du sacerdoce, il y avait rapporté toutes ses études, et en avait fait une espèce d'apprentissage, en participant fréquemment à la sainte communion. Le but qu'il se proposait en embrassant cet état, était de se consacrer sans réserve à procurer la gloire de Dieu. Plus il voyait approcher le jour de son ordination, plus il redoublait de ferveur dans ses différens exercices. Il ne se présenta à son évêque qu'après avoir passé un mois dans la retraite, et purifié son ame par le jeûne, la prière et la mortification.

A peine eut-il reçu l'onction sacerdotale, qu'on lui ordonna de faire valoir le rare talent qu'il avait pour la prédication. Son évêque lui confia la chaire de la paroisse de Notre-Dame de Tein. Les premiers travaux de son zèle produisirent des fruits admirables. Toute la ville s'empressait d'aller l'entendre annoncer la parole de Dieu, et l'on y vit en peu de temps une réforme générale. Les étudians, qui étaient alors au nombre de quatre mille, couraient aussi en foule à ses discours. Les plus effrontés libertins ne pouvaient l'écouter sans être touchés, et ils s'en retournaient chez eux pénétrés des sentimens d'une vive componction.

L'archevêque et le chapitre de Prague résolurent de s'attacher un homme si rempli de l'esprit de Dieu; ils lui donnèrent donc un canonicat qui vint à vaquer. Jean se montra toujours fort exact à assister au chœur : mais cela ne l'empêcha pas de trouver encore du temps pour travailler au salut des ames, en exerçant ses premières fonctions.

L'Empereur Charles IV, prince renommé pour sa sagesse et sa piété, mourut à Prague, en 1378, après un règne de trente-deux ans. Il fut universellement regretté de ses sujets : car quoiqu'il n'y eût point d'actions d'éclat dans le cours de sa vie, il s'était toujours montré plein de zèle pour l'Église, et de bonté pour son peuple. Il avait trouvé le moyen de faire élire son fils Wenceslas Roi des Romains, en 1376. Ce prince fut placé sur le trône impérial un an après la mort de son père. Il n'était encore que dans la seizième année de son âge. Enivré du pouvoir suprême, et corrompu par la flatterie, il laissa bientôt percer ces inclinations perverses, qui lui attirèrent depuis les surnoms odieux de *fainéant* et d'*ivrogne*. Comme il faisait sa résidence à Prague, il entendit parler du mérite du serviteur de Dieu. Il voulut le connaître par lui-même, et il le nomma pour prêcher l'avent à la cour. Jean sentit combien une telle commission était difficile et dangereuse ; il l'accepta cependant, et il s'en acquitta avec l'applaudissement du prince et de tous les courtisans. Wenceslas fut même touché des discours du saint prédicateur, et il arrêta quelque temps le cours de ses passions déréglées.

Sur ces entrefaites, le siége épiscopal de Leitomérilz vint à vaquer. L'Empereur, pour marquer l'estime qu'il faisait de Jean Népomucène, le lui offrit ; mais il fut impossible de déterminer le vertueux chanoine à l'accepter. On s'imagina que son refus était peut-être fondé sur les dangers et les travaux inséparables de l'épiscopat ; ainsi on lui offrit la prévôté de Wischerat, qui, après les évêchés, était la première dignité ecclésiastique de la Bohême : elle rapportait cent mille florins de revenu par an ; elle n'exigeait ni soins, ni peines, ni fatigues, et donnait le titre honorable de chancelier héréditaire du royaume. Mais ce n'est guères connaître les Saints, que de leur faire des offres semblables ; s'ils refusent les grandes places,

lors même qu'elles présentent des travaux à leur zèle et des croix à leur vertu, que doivent-ils penser de celles qui, pour tout attrait, ne leur montrent que des trésors à recueillir et des honneurs à recevoir? Le vertueux chanoine fut donc aussi inébranlable dans cette occasion, qu'il l'avait été dans la précédente.

Mais plus il méprisait les grandeurs du monde, plus Dieu permettait que le monde l'estimât. Si dans la suite il accepta la place d'aumônier de l'Empereur, il ne le fit que pour se mettre à portée d'instruire la cour avec plus d'autorité, et conséquemment avec plus de fruit; il se voyait aussi par-là plus en état de satisfaire sa tendresse pour les pauvres. Cette place d'ailleurs ne l'exposait point aux distractions, et elle ne lui offrait ni ces richesses, ni ces honneurs qui l'avaient si fort effrayé dans les prélatures; ainsi ce fut l'humilité qui le fixa à la cour, où l'ambition conduit presque tous les hommes. Il y parut tel qu'il avait été dans la retraite. Son appartement était le rendez-vous de tous les malheureux. Il leur servait d'avocat et de père; leur cause devenait la sienne, et il leur procurait tous les secours qui dépendaient de lui. Sa charité était ingénieuse à découvrir et à concilier les différends qui s'élevaient à la cour et dans la ville. Il assoupissait beaucoup de querelles, et prévenait quantité de procès. Il reste encore des monumens authentiques de ces accommodemens que l'on remit à sa décision; on y admire également l'esprit de pénétration, de sagesse et d'équité. Il trouvait du temps pour tous ces objets, parce que les Saints, en oubliant ce qui les concerne personnellement, ont bien plus de loisir que les autres hommes pour s'employer au service du prochain.

L'Impératrice Jeanne, fille d'Albert de Bavière, comte de Hainaut et de Hollande, était une princesse ornée de toutes sortes de vertus. Touchée de l'onction qui accom-

pagnait les discours de Jean Népomucène, elle le choisit pour le directeur de sa conscience. Elle avait besoin d'un tel guide au milieu des désagrémens qu'il lui fallait essuyer de la part de l'Empereur. Wenceslas l'aimait avec passion ; mais comme il était d'un esprit changeant et capricieux, il se livrait de temps en temps à des accès de jalousie, qui, joints à sa férocité naturelle, causaient bien des chagrins à la vertueuse princesse.

Depuis que le monde a été sauvé par les souffrances d'un Dieu, c'est par les afflictions que se forment les Saints. Pour sanctifier l'Impératrice en la détachant de tout ce qui pouvait partager son cœur, le ciel employa d'abord la persécution de son mari, laquelle fut souvent portée aux derniers excès ; en même temps, il lui donna Jean Népomucène, pour la consoler et la conduire. Sous un si habile directeur, elle fit en peu d'années de très-rapides progrès. Soutenue par un homme que son zèle préparait au martyre, elle apprit à supporter ses peines avec joie.

L'Impératrice ne fut pas la seule qui se mit sous la conduite du serviteur de Dieu ; toutes les personnes vertueuses de la cour le prièrent aussi de se charger du soin de leur ame. On admirait en lui le talent qu'il avait de former des Saints sur le trône, des heureux dans les souffrances, et de faire aimer la vertu au milieu du grand monde, où elle est si souvent méconnue. On l'obligea encore de diriger les religieuses du château de Prague ; et il les conduisit si bien dans les exercices de la vie spirituelle, que leur maison devint un modèle de la perfection monastique.

L'Impératrice avait de tout temps pratiqué la vertu; mais sa ferveur s'augmenta beaucoup, lorsqu'elle ne se conduisit plus que par les conseils de Jean Népomucène. On s'aperçut bientôt du changement qui s'était opéré en elle. Les églises devinrent le lieu où on la trouvait ordinairement.

Elle y passait des journées entières à genoux, et dans un recueillement qui faisait l'admiration de tout le monde. Ses prières n'étaient interrompues que par le temps qu'elle employait au soulagement des pauvres, et elle ne dédaignait pas de les servir de ses propres mains. Ses entretiens avec les dames de sa suite, qui étaient le seul relâchement qu'elle se permît, ne roulaient que sur les vérités éternelles, et ses discours étaient alors accompagnés d'une onction qui annonçait la ferveur de son ame. Elle nourrissait en elle le feu sacré de l'amour divin, par la fréquentation des sacremens, par la pratique des austérités, et par l'usage d'une mortification continuelle. La crainte de déplaire à Dieu lui faisait fuir jusqu'à l'ombre du péché, et s'il lui échappait quelqu'une de ces fautes légères dont les plus Saints ne sont pas exempts, elle allait aussitôt les porter au tribunal de la pénitence, afin de les y expier. Jamais elle n'en sortait que le cœur brisé de componction, et les yeux baignés de larmes.

Mais comme tout se change en poison pour un cœur corrompu, la piété de l'Impératrice ne fit qu'aigrir le caractère féroce de Wenceslas; il s'offensa même des marques de tendresse et de complaisance qu'elle ne cessait de lui donner. Sa jalousie ne connut plus de bornes; il interpréta mal les actions les plus saintes de son épouse, et il en prit occasion d'augmenter ses soupçons sur la conduite de la princesse.

Aveuglé par sa passion, il forma le projet, aussi nouveau qu'extravagant, de se faire révéler par Jean Népomucène tout ce que l'Impératrice lui avait dit dans le tribunal de la confession. Il s'imaginait qu'il saurait par-là les sentimens intérieurs que la princesse avait pour lui. Dans cette pensée, il envoya chercher l'homme de Dieu. Il lui fit d'abord des questions indirectes; puis levant le masque, il s'expliqua plus ouvertement. Jean, saisi d'hor-

reur, lui représenta de la manière la plus respectueuse combien le projet qu'il avait formé choquait la raison et blessait la religion; mais il ne fut point écouté. L'Empereur, qui était accoutumé à être servi par des esclaves, croyait que personne ne devait résister à ses volontés. Il dissimula cependant son dépit, et renvoya le Saint sans lui rien répondre. Au reste, Jean Népomucène augura du morne silence d'un maître irrité et vindicatif, que sa perte était résolue, et qu'il devait s'attendre à tous les effets du ressentiment de Wenceslas. Il ne tarda pas à être confirmé dans cette pensée.

Un jour que le prince était à table, on lui servit une volaille qui ne se trouva point préparée à son goût. Par un trait de barbarie digne des Caligula et des Héliogabale, il ordonna que l'on fît rôtir le malheureux officier au même feu où la volaille avait été mise. Déjà l'on se disposait à exécuter cette horrible sentence. Jean Népomucène en ayant été informé, courut au palais, se jeta aux pieds de l'Empereur, et employa les motifs les plus pressans pour l'engager à révoquer l'ordre qu'il venait de donner. Wenceslas n'eut aucun égard aux représentations qui lui furent faites; il n'en devint même que plus furieux. Enfin, pour se délivrer des importunités du serviteur de Dieu, il commanda qu'on le renfermât dans un cachot. Jean Népomucène souffrit avec joie cet indigne traitement; il n'ignorait pas la cause secrète qui le lui avait attiré; Wenceslas lui-même n'en faisait pas mystère; et on alla de sa part dire au Saint, qu'il ne recouvrerait point sa liberté, tant qu'il s'opiniâtrerait à ne pas révéler la confession de l'Impératrice. Quelques jours après cependant, un gentilhomme vint le trouver pour lui annoncer son élargissement. Il lui ajouta que l'Empereur le priait d'oublier le passé, et qu'il l'invitait à dîner le lendemain avec lui, afin de lui donner la preuve la plus authentique de son estime et de son amitié.

Jean Népomucène se rendit le lendemain au palais, et y fut très-bien reçu à l'extérieur. Le repas fini, Wenceslas fit retirer tous ceux qui étaient présens, et resta seul avec le Saint. Il s'entretint d'abord avec lui de choses indifférentes; il s'ouvrit ensuite, et employa tous les moyens possibles pour l'engager à découvrir la confession de l'Impératrice. Vous pouvez, lui disait-il, compter de ma part sur un secret inviolable; d'ailleurs, je vous comblerai d'honneurs et de richesses. Il vous importe extrêmement de vous rendre à ce que j'exige, et je vous déclare qu'en persistant à me désobéir, vous vous exposez aux plus cruels supplices, et même à la mort. Le Saint répondit comme auparavant, qu'il était obligé au silence par les lois les plus sacrées, et que rien ne serait jamais capable de le porter à trahir son devoir.

L'Empereur voyant l'inutilité de tous les ressorts qu'il avait fait jouer, ne contint plus les transports de sa fureur; il ordonna que le Saint fût reconduit en prison, et qu'on l'y traitât avec la dernière inhumanité. Les bourreaux l'étendirent sur une espèce de chevalet; ils lui appliquèrent des torches ardentes aux côtés, et aux parties du corps les plus sensibles; ils le brûlèrent à petit feu, et le tourmentèrent avec la plus horrible barbarie. Au milieu de ce supplice, Jean Népomucène ne prononçait d'autres paroles que les noms sacrés de Jésus et de Marie. A la fin, on le retira de dessus le chevalet; mais il était presque expirant. Le Seigneur visita son serviteur dans la prison, et remplit son ame des plus douces consolations.

Cependant l'Impératrice apprit ce qui se passait. Elle alla se jeter aux pieds de Wenceslas, qu'elle fléchit par ses larmes et ses prières; elle obtint même l'élargissement du serviteur de Dieu. Quelque temps après, Jean Népomucène reparut à la cour, et il y reparut en Saint per-

sécuté, c'est-à-dire, avec cette sérénité et cet air de contentement qui montraient que ses souffrances lui paraissaient une faveur du ciel : mais il prévit bien que le calme ne serait pas de longue durée ; il se prépara donc à la mort. Il se remit à prêcher avec plus de zèle que jamais, comme si, par un travail extraordinaire, il eût voulu suppléer aux momens précieux qui devaient bientôt lui être ravis. Ayant un jour pris pour texte de son discours ces paroles : *Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ;* il répéta si souvent ces autres paroles : *Je n'ai plus guères de temps à m'entretenir avec vous*, que l'auditoire comprit aisément que son but était de leur apprendre qu'il touchait à sa dernière heure. A la fin du même discours, il fut saisi d'une espèce d'enthousiasme prophétique ; des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et il prédit les maux qui devaient bientôt fondre sur la Bohême. La prédiction se vérifia par les ravages affreux que causa la guerre des hussites. Le Saint, avant de descendre de chaire, dit un dernier adieu à son auditoire, puis il demanda pardon aux chanoines et au clergé de tous les mauvais exemples qu'il pouvait leur avoir donnés.

Depuis ce jour-là, il se consacra tout entier aux exercices par lesquels on s'assure une bonne mort. Il avait toujours éte persuadé que la protection de la Sainte-Vierge est fort importante dans les derniers momens ; ce fut pour la mériter qu'il alla à Bruntzel visiter la célèbre image de cette Mère commune des fidèles, que saint Cyrille et saint Méthode, apôtres des Esclavons, y avaient placée autrefois, et qui était singulièrement révérée dans toute la Bohême.

Il revint sur le soir, après avoir satisfait à sa dévotion. L'Empereur, regardant par une des fenêtres du palais, l'aperçut dans la rue. Il sentit réveiller tout à coup son

indignation et sa curiosité sacrilége ; il ordonna qu'à l'heure même on lui amenât son aumônier ; et sans lui donner le temps de se reconnaître, il lui dit brusquement qu'il n'avait qu'à opter entre mourir ou révéler les confessions de l'Impératrice. Le Saint ne répondit rien ; mais son silence était assez expressif pour donner à entendre qu'il était inébranlable dans sa première résolution. Alors Wenceslas ne gardant plus de mesures, s'écria : « Qu'on m'ôte » cet homme de devant les yeux, et qu'on le jette dans » la rivière aussitôt que les ténèbres seront assez épaisses » pour dérober au peuple la connaissance de l'exécution. » Jean Népomucène employa le peu d'heures qui lui restaient à se préparer à son sacrifice. On le précipita pieds et mains liés dans la Muldaw, de dessus le pont qui joint la grande et la petite Prague. Ceci arriva la veille de l'Ascension, qui était le 16 Mai de l'année 1383.

A peine le martyr eut-il été étouffé sous les eaux, que son corps flottant sur la rivière fut environné d'une clarté céleste qui attira une foule de spectateurs. L'Impératrice, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, courut chez Wenceslas pour lui demander la raison de cette lumière qu'elle avait aperçue de son appartement. Frappé de terreur, il ne fit aucune réponse ; il alla cacher son désespoir à la campagne, où il défendit à qui que ce fût de le suivre. A la pointe du jour le mystère s'éclaircit, et les bourreaux eux-mêmes trahirent le secret du prince.

Toute la ville accourut pour voir le saint corps. Les chanoines de la cathédrale vinrent processionnellement l'enlever avec toutes les marques d'honneur qu'ils purent imaginer ; ils le portèrent dans l'église de Sainte-Croix des Pénitens, voisine du lieu où le crime s'était commis, en attendant qu'ils lui eussent préparé dans leur église un tombeau plus digne de lui. Il se faisait un concours prodigieux au lieu où était le martyr. Chacun s'empressait

de lui baisser les pieds et les mains. On se recommandait à ses prières, et l'on s'estimait heureux de pouvoir se procurer quelque chose de ses vêtemens, et de tout ce qui avait été à son usage.

L'Empereur eut avis de ce concours dans sa retraite. Craignant que le peuple ne se soulevât, il fit dire aux religieux pénitens d'empêcher le tumulte dans leur église, et de retirer dans un lieu plus écarté le corps du Saint. Ils obéirent à l'heure même; mais le trésor qu'ils avaient caché fut bientôt découvert. Lorsque tout fut prêt pour le recevoir dans la cathédrale, les chanoines et le clergé, accompagnés d'une foule innombrable de peuple, se rendirent en procession à l'église de Sainte-Croix. Ils en tirèrent le corps du martyr, qu'ils portèrent solennellement dans l'église métropolitaine. On l'y enterra, et l'on mit sur son tombeau une pierre où fut gravée depuis cette épitaphe qu'on y lit encore aujourd'hui : « Sous » cette pierre repose le corps du très-vénérable et très- » glorieux Thaumaturge Jean Népomucène, docteur, cha- » noine de cette église, et confesseur de l'Impératrice, » lequel, pour avoir été constamment fidèle à garder le » sceau de la confession, fut cruellement tourmenté, et » précipité du pont de Prague dans la rivière de Muldaw, » par les ordres de Wenceslas IV, Empereur et Roi de » Bohême, fils de Charles IV, l'an mil trois cent quatre- » vingt-trois. »

Plusieurs malades, dont la guérison était désespérée, recouvrèrent la santé durant la translation de son corps; il s'opéra aussi depuis de semblables miracles à son tombeau. Enfin tous ceux qui réclamèrent son intercession avec foi, méritèrent d'obtenir les faveurs qu'ils demandaient.

L'Impératrice fut inconsolable de la mort du serviteur de Dieu, sur-tout lorsqu'elle eut appris les circonstances dont elle avait été accompagnée. Elle ne fit plus que lan-

guir depuis ce temps, jusqu'à l'an 1387, qu'elle termina une vie sainte par une heureuse mort.

Pour Wenceslas, il passa quelques mois au château de Zébrack, peu éloigné de Prague, sans que rien pût toucher son cœur endurci dans le crime. Il s'y était renfermé dans la crainte qu'il ne s'élevât quelque sédition : mais l'évangile avait appris à ses sujets qu'il n'est jamais permis de se soulever contre son Souverain. Voyant donc que tout était tranquille, il revint à Prague, et s'y plongea, comme auparavant, dans tous les désordres d'une vie licencieuse : comme il ne tarda pas à comprendre que la peine suit de près le crime, l'empire fut déchiré de tous côtés par la fureur des guerres civiles. Les Suisses, révoltés contre Albert d'Autriche, érigèrent impunément leur pays en république. D'un autre côté, Wenceslas achevait de ruiner en Italie la puissance impériale. Il aliénait ses droits les plus essentiels, et les vendait à prix d'argent. Il se dépouillait de ses plus riches provinces, et il ne rougit pas d'abandonner à Jean Galéas le duché de Milan pour la somme de cent mille florins. Inutilement les princes et les états du corps germanique le pressèrent, en 1383, de quitter la Bohême, et de venir fixer sa résidence dans l'empire, afin d'être plus à portée de remédier aux désordres qui augmentaient de jour en jour. Il ne répondit aux députés que par des plaisanteries. S'il y a des mécontens, *dit-il* avec un ton moqueur, c'est à eux de venir me trouver en Bohême, et non pas à moi d'aller les chercher en Allemagne. Les princes de l'empire résolurent enfin de prendre un parti extrême ; ils firent entre eux une confédération à Mayence, et déposèrent Wenceslas en 1400. Ils étaient alors assemblés à Laenstein, dans l'archevêche de Trèves. Ils élurent en même temps pour Empereur, Frédéric, duc de Brunswick et de Lunebourg, lequel étant mort peu de jours après, eut pour successeur Robert

ou Rupert de Bavière, comte palatin du Rhin. Wenceslas, enseveli dans la débauche, parut insensible à cet affront. Les seigneurs de la Bohême ne pouvant plus de leur côté supporter ses cruautés, l'enfermèrent étroitement, par l'avis de Sigismond, son frère, Roi de Hongrie; mais il gagna les gardes, et trouva le moyen de s'échapper. Enfin il fut frappé d'apoplexie, et mourut au milieu de ses désordres, sans avoir eu le temps de rentrer en grâce avec Dieu.

Ce fut encore par l'indolence de Wenceslas, et par son insensibilité pour les intérêts de la religion, que l'hérésie des hussites jeta de profondes racines dans la Bohême. Elle eut pour principaux auteurs Jean Hus et Jérôme de Prague, tous deux maîtres-ès-arts de l'université. Ses progrès furent très-rapides, parce qu'elle s'établit d'abord sans résistance. Les guerres civiles, les sacriléges et les meurtres marchèrent à sa suite, et elle remplit la Bohême de troubles et de confusion pendant l'espace de plus de cent ans.

Cependant le tombeau du Saint devenait de plus en plus célèbre par un grand nombre de miracles : il fut sauvé, par une protection spéciale de la Providence, des profanations des hussites ; il le fut aussi de celles des calvinistes en 1618, durant les guerres de Frédéric, électeur palatin. Les hérétiques, en cette dernière occasion, ayant entrepris de le démolir, ils ne purent exécuter leur dessein sacrilége ; il y en eut même plusieurs qui moururent subitement sur la place. Parmi eux était un gentilhomme anglais.

On attribue à l'intercession de saint Jean Népomucène la victoire complète que les Impériaux, commandés par le duc de Bavière, remportèrent en 1620 sous les murs de Prague, victoire qui leur fit recouvrer le royaume de Bohême. La nuit qui précéda la bataille, des sentinelles

assurèrent qu'ils avaient vu dans la cathédrale le Saint et les autres patrons du pays tout rayonnans de gloire. L'armée des Impériaux en ayant été instruite, se recommanda aux serviteurs de Dieu, et ressentit le lendemain les effets de leur protection. Depuis ce temps-là, l'illustre maison d'Autriche a toujours eu une dévotion singulière pour saint Jean Népomucène.

Les Empereurs Ferdinand II et Ferdinand III sollicitèrent la canonisation du serviteur de Dieu, laquelle fut enfin obtenue par Charles VI. On ouvrit son tombeau le 14 Avril 1719. On trouva son corps dégarni de ses chairs, mais les os étaient encore entiers et parfaitement joints les uns aux autres; on y voyait seulement derrière la tête et aux épaules les marques de sa chute, lorsqu'il avait été précipité dans la rivière. La langue était si fraîche et si bien conservée, qu'on eût dit que le Saint ne venait que d'expirer.

Saint Jean Népomucène avait été honoré comme martyr en Bohême depuis sa mort; mais pour rendre son culte plus authentique et plus universel, on demanda sa canonisation, et l'on produisit de nouveaux miracles dont la vérité fut juridiquement constatée à Prague et à Rome. Innocent XIII confirma le culte qu'on lui rendait, par un décret équivalent à un décret de béatification. Enfin, Benoît XIII publia labulle de sa canonisation en 1729.

On peut lire à la fin de la vie du Saint, le détail de plusieurs miracles opérés par son intercession : telles sont la cessation de la peste à Népomunck en 1680, la guérison de diverses maladies incurables par des moyens naturels, la délivrance de plusieurs personnes exposées à des dangers éminens. Le comte d'Althan, depuis archevêque de Bari, étant à Rome dans le palais du connétable Colonne, eut le malheur de tomber du haut d'un balcon; il invoqua saint Jean Népomucène, qui lui apparut, et dirigea tel-

lement sa chute, qu'elle ne fut suivie d'aucun accident funeste. Le cardinal Michel-Frédéric d'Althan, Vice-Roi de Naples, obtint, en invoquant le même Saint le jour de sa fête, la guérison d'une paralysie, et d'une complication de diverses autres maladies.

Il y a dans la basilique de Latran un autel qui porte le nom de saint Jean Népomucène. Il fut dédié par le Pape Benoît XIII.

Le martyre de notre Saint donnera lieu à quelques réflexions sur la loi qui oblige au silence les ministres de Jésus-Christ qui entendent les confessions des fidèles. Cette loi est si stricte, et a tant d'étendue, qu'un confesseur peut dire avec un ancien : « Ce que je sais par la confes-» sion, je le sais moins que ce que je ne sais point du » tout (1). » Saint Jean Climaque observe que Dieu veille spécialement sur son Église à cet égard. « Il est inoui, » dit-il, que les péchés dont on a fait l'aveu dans le tri-» bunal de la pénitence, aient été divulgués. Dieu le per-» met ainsi, afin que les pécheurs ne soient pas détour-» nés de la confession, et qu'ils ne soient pas privés de » l'unique espérance de salut qui leur reste (2). » Effectivement, sans un secret inviolable de la part des ministres de Jésus-Christ, le précepte et l'obligation de s'accuser de ses péchés ne subsisteraient plus (3).

Outre les avantages spirituels que procure la loi du silence par rapport à la confession, elle est encore extrêmement utile à l'état; elle met le prêtre à portée d'arrêter les cours des plus grands désordres, qu'il ne connaîtrait pas sans cela, en inspirant aux pécheurs les sentimens

---

(1) *Quæ per confessionem scio, minus scio quàm quæ nescio.* S. Aug. vel si quis alius, *serm.* 10, *ad fratr. in eremo*, t. VI, append. p. 396.

(2) *Ep ad Paston.* c. 13.

(3) Voyez Suarez, in 3 p. *disp.* 23, sect. 2, etc.

d'un sincère repentir. Cette remarque fit autrefois beaucoup d'impression sur l'esprit de Henri IV, Roi de France.

S. SIMON STOCK, SIXIÈME GÉNÉRAL DES CARMES.

Tiré de sa vie, écrite peu de temps après sa mort. Voyez Stevens, *Monast. Anglic.* t. II, p. 159, 160; Léland, *de Script. Brit.* t. II, p. 277; Papebroch, t. III, *Maii*, p. 553; Newcourt, *Repertor.* vol. I, p. 566; Weaver, p. 139; Fuller, l. 6, p. 271; Dugdale, sous le comté de Warwick, p. 186, *ed.* 1730; le P. Cosme de Villiers de Saint-Philippe, *Bibl. Carm.* t. II, p. 740.

L'AN 1265.

SIMON était issu d'une honnête famille du pays de Kent. Dès son enfance, il tourna toutes ses pensées et ses affections du côté de Dieu, et se proposa pour but de parvenir à l'aimer de la manière la plus parfaite. A l'âge de douze ans, il se retira dans un désert, et y fixa sa demeure dans le creux d'un grand chêne, ce qui lui fit depuis donner le surnom de *Stock*. Là, il vivait dans l'exercice d'une prière continuelle; il mortifiait son corps par le jeûne et par plusieurs autres sortes d'austérités; il ne buvait que de l'eau, et ne mangeait que des herbes, des racines ou des fruits sauvages.

Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, avait donné une règle vers l'an 1205, aux hermites du Mont-Carmel, connus depuis sous le nom de *Carmes*. Jean lord Vescy, et Richard lord Gray de Codnor, revenant de la Terre-Sainte, amenèrent avec eux en Angleterre quelques-uns de ces religieux. Peu de temps après, le premier de ces seigneurs leur bâtit une maison dans la forêt de Holme (1),

(1) Près d'Alnewick, dans le Northumberland.

et le second leur en bâtit une autre dans le bois d'Aylesford (1). Ces deux couvens devinrent fort célèbres, et ont subsisté jusqu'à la prétendue réforme (2).

Simon, qui depuis vingt ans menait la vie d'un reclus, fut extrêmement touché de la dévotion que les nouveaux religieux avaient pour la Sainte-Vierge, ainsi que des diverses austérités qu'ils pratiquaient : il se retira parmi eux avant la fin de l'année 1212. Sa profession faite, on l'envoya étudier à Oxford; il revint ensuite à son couvent, où sa vertu brilla du plus vif éclat. En 1215, il fut élu vicaire général.

Quelques clameurs s'étant élevées contre le nouvel institut, Simon se rendit à Rome en 1226, et obtint du Pape Honorius III une confirmation de la règle donnée par le bienheureux Albert; il en obtint une aussi de Grégoire IX en 1229.

---

(1) Près de Rochester, dans le comté de Kent.

(2) On lit dans Bale, Carme apostat, *centur. XII,* 20; dans Lambard, p. 139, et dans Weaver, p. 139, que le plus ancien couvent des Carmes en Angleterre était celui de Newenden, au comté de Kent; ils ajoutent qu'il fut fondé par Thomas Archer ou Fitz-Ancher, dont la famille a subsisté plusieurs siècles avec distinction dans ce lieu. Le P. Cosme de Villiers, qui cite les annales de son ordre. *Bibl. Carmelit.* t. II, p. 750, met en 1212 la première arrivée des Carmes en Angleterre. Ceux qui ont écrit sur l'histoire monastique de la Grande-Bretagne, la mettent en 1240. On peut voir Dodsworth, dans ses extraits concernant l'ordre des Carmes; Dugdale, sous le comté de Warwick, p. 117 de la première édition (dans la nouvelle qui parut avec des notes en 1730, il s'est glissé une faute : on lit 1250, au lieu de 1240); Lambard, Weaver, Tanner, *Notit. Monast.* p. 395, et *Præf.* p. 33, Léland, *de Scriptor.* p. 293, etc. Mais ces auteurs confondent la première arrivée des Carmes avec la seconde, qui n'eut lieu que quand ils abandonnèrent la Palestine, pour se soustraire aux persécutions des Sarrasins.

N. B. Dugdale parlant du lord Vescy ou Vesey, sous l'an 1240, lui donne le nom de *Guillaume,* au lieu de celui de *Jean.*

Quelque temps après, il alla visiter ses frères qui habitaient sur le Mont-Carmel, et il passa six ans dans la Palestine. En 1237, il assista au chapitre général, où il fut décidé que la plus grande partie des frères passeraient en Europe, à cause de l'oppression où les tenaient les Sarrasins. L'année suivante, on en envoya plusieurs en Angleterre; ils y furent suivis en 1244, par Simon et par Alain, cinquième général de l'ordre, qui nomma Hilarion son vicaire pour ceux qui restaient sur le Mont-Carmel et dans la Palestine. Les Carmes avaient alors cinq maisons en Angleterre.

Dans le chapitre général qui se tint à Aylesford en 1245, Alain donna la démission de sa place, et saint Simon fut choisi pour lui succéder. La même année, il fit confirmer de nouveau, par Innocent IV, l'approbation déjà donnée à la règle des Carmes; il obtint aussi du Pape, en 1251, que son ordre fût sous la protection spéciale du Saint-Siége.

Durant son généralat, l'ordre des Carmes s'étendit beaucoup, se procura des établissemens dans la plus grande partie de l'Europe; mais il ne fut nulle part si florissant qu'en Angleterre, et il continua d'y édifier pendant plusieurs siècles par la pratique de toutes les vertus religieuses.

Quelque temps après que saint Simon eut été élu général, il institua la confrérie du *Scapulaire*, afin de réunir comme en un seul corps, par des exercices réglés de piété, tous ceux qui voudraient honorer spécialement la Sainte-Vierge. Plusieurs écrivains carmes assurent qu'il fit cet établissement en conséquence d'une vision où la Mère de Dieu lui apparut le 16 de Juillet (1). Quoi qu'il

(1) M. de Lannoy publia une dissertation en 1653, pour attaquer la vérité de cette vision. Il se fonde principalement sur le silence des auteurs, qui, selon lui, devaient naturellement en parler. Il compte parmi ces auteurs, Thomas Waldensis, qui a fait l'apologie des Carmes,

en soit de cette vision, plusieurs Papes approuvèrent la confrérie, et lui accordèrent de grands priviléges (1). Les frères du Scapulaire sont assujettis à certaines règles, qui n'obligent cependant pas sous peine de péché. Ils doivent porter un petit scapulaire au moins sous leurs habits, réciter chaque jour l'office de l'Eglise ou de la Sainte-Vierge. Ceux qui ne savent pas lire, substituent à l'office sept *Pater*, sept *Ave* et sept *Gloria Patri*. Ils doivent de plus s'interdire l'usage de la viande les Mercredis, les Vendredis et les Samedis, où s'ils ne peuvent faire abstinence ces jours-là, ils sont obligés, pour y suppléer, de réciter sept fois le *Pater*, l'*Ave*, etc. On rapporte que saint Simon guérit plusieurs malades en leur donnant le scapulaire. Edouard I, Roi d'Angleterre, et saint Louis, Roi de France, se mirent de la nouvelle confrérie.

Saint Simon montra autant de sagesse que de sainteté pendant les vingt ans que dura son généralat. Il fut honoré du don des miracles et de celui de prophétie, ce qui contribua singulièrement à étendre son ordre, sur-tout en Angleterre (2). Il composa plusieurs hymnes, et pu-

---

t. III, c. 75, 89 et 92, et le P. Philippe Riboti, Carme espagnol, qui mourut en 1361, et qui a donné le *Speculum ordinis Carmelitani*, ainsi que les *Vies des hommes illustres de son ordre*. Mais il est réfuté par Benoît XIV, *de canoniz.* t. IV, *part.* 2, c. 9, p. 74, 75, et par le P. Cosme de Villiers, *Bibl. Carmelit.* t. II, p 753, qui tous deux citent le témoignage de plusieurs anciens écrivains de l'ordre des Carmes. Tous les passages que l'on produit en faveur de la vision dont il s'agit, ont été recueillis par Philippe Raynaud, dans son *Scapulare Marianum*, *Op.* t. VII. Il y en a un de Pierre Swaynton, qui fut le compagnon et le directeur du Saint pendant plusieurs années, et qui le premier écrivit sa vie.

(1) Voyez les Bulles de Pie V, de Clément VIII, de Paul V, de Clément X, etc.

(2) Tanner, dans la préface de sa *Notitia monastica*, reconnaît qu'il y avait en Angleterre quarante maisons de *Frères-Blancs* ou de *Carmes*, lorsque Henri VIII ordonna la destruction des monastères.

blia de sages réglemens pour ses frères. Ayant été invité à passer en France, il s'embarqua pour Bordeaux ; mais il mourut dans cette ville quelques mois après son arrivée, c'est-à-dire, le 16 Juillet 1265. Il était dans la centième année de son âge. On l'enterra dans la cathédrale, et il fut bientôt honoré parmi les Saints. Le Pape Nicolas III permit de faire sa fête à Bordeaux le 16 de Mai, et Paul V étendit cette permission à tout l'ordre des Carmes.

S. UBALD, ÉVÊQUE DE GUBIO, EN OMBRIE.

Tiré de sa vie, écrite avec beaucoup de fidélité par Thébald, son successeur. Elle a été publiée par les Bollandistes.

L'AN 1160.

Saint Ubald, issu d'une famille noble, naquit à Gubio, ville de l'État ecclésiastique. Il fut élevé dans le séminaire de Saint-Marien et de Saint-Jacques, et il y fit de grands progrès dans la littérature sacrée et profane. L'étude des divines Écritures eut toujours pour lui beaucoup de charmes. Lorsqu'il fut en âge de penser à un établissement, on lui proposa des partis considérables; mais il les refusa tous, parce qu'il avait résolu de passer sa vie dans le célibat.

Dieu le préserva de la contagion du vice, et le fortifia contre les mauvais exemples de plusieurs de ses compagnons d'étude. Ne pouvant à la fin supporter certains abus qu'il voyait tolérer, il quitta le séminaire de Saint-Marien et de Saint-Jacques, et entra dans celui de Saint-Second, où il acheva ses études.

L'évêque de Gubio, qui eut bientôt connu son mérite, le nomma prieur du chapitre de sa cathédrale, afin qu'il pût réformer plusieurs désordres qui régnaient parmi les

chanoines. Ubald se prépara à cet important ouvrage par le jeûne, la prière et d'autres exercices de piété. Il gagna d'abord trois des chanoines qui paraissaient mieux disposés que les autres, et leur persuada de vivre avec lui en communauté. Leur exemple ne tarda pas à faire impression sur tout le chapitre.

Ubald alla quelque temps après visiter des chanoines réguliers renommés pour leur sainteté : ils étaient dans le territoire de Ravenne, et avaient pour instituteur Pierre *de Honestis*, homme de grande vertu. Le Saint passa trois mois avec eux, pour bien connaître la discipline qu'ils observaient; il prit leur règle, qui lui parut fort sage, l'apporta à Gubio, et vint à bout de la faire suivre par tout son chapitre.

La maison canoniale et le cloître ayant été consumés par un incendie, il regarda cet événement comme une occasion que Dieu lui présentait de ce décharger de son prieuré, et de se retirer dans quelque solitude. Il prit sa route vers le désert de Font-Avellane. Il y trouva Pierre de Rimini, auquel il communiqua le dessein qu'il avait de quitter le monde; mais ce grand serviteur de Dieu lui dit que son dessein était une tentation, et l'exhorta fortement à retourner à son église, pour continuer d'y faire du bien, en suivant sa première vocation. Ubald revint à Gubio, où il rétablit les bâtimens de son chapitre, qui devint plus florissant que jamais.

L'évêque de Pérouse étant mort en 1126, notre Saint fut élu d'une voix unanime pour remplir son siége. Il n'en eut pas plus tôt appris la nouvelle, qu'il alla se cacher dans un lieu fort retiré, en sorte qu'il fut impossible de le découvrir. Après le départ des députés de Pérouse, il se rendit à Rome. Il s'y jeta aux pieds du Pape Honorius II, le conjura avec larmes de le dispenser d'accepter l'épiscopat, et employa les raisons les plus pressantes pour ob-

tenir cette grâce. Honoruis se laissa fléchir, et lui accorda ce qu'il demandait; mais il le nomma lui-même évêque de Gubio en 1128, et donna ordre au clergé de la ville de procéder à son élection suivant la forme ordinaire. Il fit la cérémonie de son sacre au commencement de l'année suivante.

Le nouvel évêque parut animé d'un esprit vraiment apostolique. Mort au monde et à lui-même, il vivait dans une entière mortification de tous ses sens. Il était infatigable dans les travaux de la pénitence, et dans ceux du ministère épiscopal : sobre, humble, sincère; plein de compassion pour tout le monde; mais entre les vertus qui le caractérisaient, on distinguait principalement la patience avec laquelle il supportait les injures et les affronts. En voici un trait.

Pendant qu'on réparait les murailles de Gubio, il arriva que les ouvriers empiétèrent sur la vigne du Saint. Il leur représenta doucement le tort qu'ils lui faisaient, et les pria de cesser. L'inspecteur des travaux ne lui répondit que par des insultes; puis, le poussant avec brutalité, il le fit tomber dans un monceau de mortier. Le bon évêque se releva en silence, et se retira sans faire la moindre plainte; mais le peuple demanda qu'on lui fît justice, en bannissant le coupable, et en confisquant ses biens. Il était si animé, qu'Ubald, pour tirer l'inspecteur des mains des magistrats, fut obligé de dire que la connaissance de cette affaire lui appartenait, et que lui seul devait en être le juge. Les esprits se calmèrent alors un peu. Le coupable, touché de repentir, déclara lui-même qu'il se soumettrait à toutes les peines qu'on lui infligerait, dût-il lui en coûter la vie. Toute la vengeance du Saint se termina à lui donner un baiser de paix, et à prier Dieu de lui pardonner la faute dont il s'agissait, ainsi que toutes celles qu'il pouvait avoir commises.

Ubald oubliait le soin de sa propre vie, dès que quelques-uns de ses diocésains se trouvaient en danger. Ayant appris un jour qu'il s'était élevé une sédition dans la ville, que l'on avait pris les armes avec fureur, et que déjà il y avait eu beaucoup de sang répandu, il courut à l'endroit où étaient les combattans ; il se jeta entre eux, et tomba au milieu des épées nues. Les mutins le croyant mort, quittèrent aussitôt les armes, s'abandonnèrent à une vive douleur, et s'accusèrent tous d'être les meurtriers de leur évêque. Le Saint, après avoir remercié Dieu de la cessation du tumulte, calma les frayeurs du peuple, en assurant qu'il était non-seulement plein de vie, mais qu'il n'avait pas même reçu de blessure.

L'Empereur Frédéric Barberousse venait de prendre et de saccager Spolette ; il menaçait Gubio d'un semblable traitement. Le Saint, qui avait une tendresse de père pour son troupeau, alla au-devant du vainqueur, désarma sa colère, et obtint de lui la grâce de son peuple.

Les deux dernières années de sa vie ne furent qu'un tissu de maladies cruelles qu'il supporta avec une patience héroïque. Le jour de Pâques de l'année 1160, il fit un effort pour se lever et pour dire la messe ; il prononça même un discours sur la vie éternelle. Au sortir de sa cathédrale, on le transporta dans un appartement qu'il avait auprès de l'église de Saint-Laurent. Il y resta jusqu'à la fête de l'Ascension, pour se préparer à la mort ; il se fit ensuite reporter à l'évêché, où il continua d'instruire son clergé et son peuple, qui venaient le visiter et lui demander sa bénédiction. Enfin, ayant reçu les Sacremens de l'Eglise, il mourut le 16 Mai 1160.

Les habitans des provinces voisines assistèrent à ses funérailles, et furent témoins de plusieurs prodiges qui s'opérèrent à son tombeau. Ce spectacle remplit tous les cœurs d'une tendre dévotion, et y ranima les plus vifs

sentimens du christianisme. L'esprit de charité étouffa les divisions et les animosités ; on oublia les injures reçues, et l'union fut rétablie entre les villes que de longs différends avaient aigries les unes contre les autres.

Le Saint avait eu dès son vivant le don des miracles. Il avait guéri plusieurs malades par ses prières, et par la vertu du signe de la croix. Cependant un aveugle s'étant adressé à lui dans l'espérance de recouvrer la vue, il ne lui accorda point ce qu'il demandait. La vue du corps, lui dit-il, serait préjudiciable à votre ame. Souffrez cet aveuglement temporel, qui sera récompensé dans le ciel de la claire vision de Dieu. L'aveugle, content de cette réponse, ne le pria plus de lui rendre l'usage de la vue.

S. PÉRÉGRIN, PREMIER ÉVÊQUE D'AUXERRE, MARTYR.

Vers l'an 304.

SAINT PÉRÉGRIN vint prêcher l'Évangile dans les Gaules au troisième siècle. Il fut envoyé de Rome par le Pape Sixte II, qui lui associa saint Corcodème diacre, saint Marse prêtre, saint Covien sous-diacre, et saint Jovinien lecteur (1). Il convertit à la religion chrétienne un grand nombre des idolâtres qui habitaient l'Auxerrois. On met son martyre vers l'an 304, sous le règne de Dioclétien. Son corps fut enterré à Baugi, dans l'Auxerrois, où il avait souffert pour Jésus-Christ. On croit qu'il est présentement à l'abbaye de Saint-Denis près de Paris. D'autres veulent qu'il soit à Saint-Pierre de Rome, ou à Terni, en Om-

(1) Saint Jovinien est honoré à Auxerre le 5 de Mai. Une partie de ses reliques fut portée, au onzième siècle, dans le monastère de la Charité-sur-Loire. Voyez le nouveau bréviaire d'Auxerre.

brie; mais Bollandus pense que ce sont seulement des parties de ses reliques, ou peut-être les reliques de quelques autres Saints du même nom.

Voyez les Bollandistes, et Tillemont, t. IV, p. 480.

S. ABDJESUS ou HEBEDJESUS, et S. ABDAS, ÉVÊQUES DE CASCAR, ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS.

Quatrième siècle.

Saint Abdjesus, évêque de Cascar, en Chaldée, est nommé le 16 de Mai dans le ménologe des Grecs. Il souffrit le martyre en Perse sous le Roi Isdegerde. Dieu lui associa dans son triomphe seize prêtres, neuf diacres, six moins et sept vierges.

Voyez le P. Le Quien, *Or. Christ.* t. II, p. 1165.

Saint Abdas, qui était aussi évêque de Cascar, florissait sous le Roi Sapor (1). Ce fut dans la soixante-sixième année du règne de ce prince qu'il remporta la palme du martyre, avec vingt-huit autres chrétiens, à Lédan, ville du pays des Huzites. Il souffrit un Vendredi 15 du mois Yar, qui correspond en partie à notre mois de Mai.

Voyez Sozomène, *Hist.* l. 2, c. 11; le P. Le Quien, *loc. cit.* et M. Joseph Assémani, *Bibl. Orient.* t. III, p. 192.

(1) Voyez ci-dessus tom. V, p. 378, où l'on rapporte l'histoire de plusieurs martyrs qui souffrirent sous le même Roi.

Note de la prés. édit.

S. FALE, ABBÉ EN CHAMPAGNE.

Vers l'an 550.

SAINT FIDOLE, vulgairement appelé *saint Fale*, sortait d'une des bonnes maisons de Clermont en Auvergne. Ayant été fait prisonnier de guerre par l'armée de Thierri, Roi d'*Austrasie*, il fut conduit en Champagne. Saint Aventin, qui menait une vie solitaire aux environs de Troyes, le racheta, et le reçut au nombre de ses disciples.

Saint Fale fit de rapides progrès dans la perfection, parce qu'il se proposait toujours pour modèles les plus fervens de sa communauté. Ses austérités tenaient quelque chose du prodige, et il passait les carêmes sans prendre presque aucune nourriture. Il fut élu prieur, puis abbé du monastère. Sa conduite à l'égard de ses frères était mêlée de douceur et de fermeté. Il savait encourager les faibles, et corriger les abus. Quelques personnes mal intentionnées cherchaient à lui nuire; mais il triompha de leur malice par sa charité, et vint à bout de les gagner par ses bienfaits. Sa mort est marquée au 16 de Mai dans les martyrologes qui portent le nom de saint Jérôme, sans qu'on puisse déterminer l'année dans laquelle elle arriva. Ce Saint florissait vers le milieu du sixième siècle.

Voyez les Bollandistes, Mabillon, *Act.* t. I, p. 196, et Bulteau, t. I, p. 291.

S. GERMER ou GERMIER, ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

L'AN 560.

Ce Saint naquit à Angoulême dans le temps que les Visigoths étaient maîtres de l'Aquitaine. Il fit ses études à Toulouse, et s'y rendit fort habile dans la connaissance de l'Écriture. Lorsque cette ville eut été enlevée aux Visigoths par Clovis I, Roi de France, il y fixa son séjour avec deux jeunes clercs, nommés Placide et Précieux, et s'y livra tout entier aux exercices de piété. Grégoire, évêque de Saintes, instruit de ses vertus, l'attacha à son église par le sous-diaconat. Quelque temps après il l'ordonna diacre.

Le clergé et le peuple de Toulouse ayant perdu par la mort Héraclien leur évêque, se réunirent et demandèrent Germier pour pasteur. Le Saint fut sacré vers l'an 511. Le Roi Clovis lui donna de grandes marques d'estime et de vénération, et fit des présens considérables à son église.

Germier étant arrivé à Toulouse, s'occupa uniquement de la sanctification de son troupeau. Il attirait la bénédiction du ciel sur les travaux de son zèle par des prières ferventes et par les austérités de la pénitence. Il fit un saint usage des épreuves auxquelles Dieu mit sa patience, et mourut quelque temps après l'année 560. On croit que ce fut le 16 de Mai, jour auquel il est nommé dans les martyrologes.

Voyez les Bollandistes. La vie du Saint avait été écrite par Précieux, son disciple : mais on n'a pu encore la découvrir.

S. HONORÉ, ÉVÊQUE D'AMIENS, S. RENOBERT, ÉVÊQUE DE BAYEUX, ET S. ANOBERT, ÉVÊQUE DE SÉEZ.

Saint Honoré naquit au village de Port, dans le Ponthieu. Il gouverna avec beaucoup d'édification l'église d'Amiens, dont il fut fait évêque vers l'an 660. On ignore le détail de ses actions, ainsi que l'année de sa mort.

Renold Chérins fit bâtir à Paris, en 1204, une église sous l'invocation de saint Honoré. Quatre ans après, il y fonda des prébendes pour plusieurs chanoines, dont le nombre fut depuis augmenté. Cette église est tout à la fois collégiale et paroissiale. On y garde une portion des reliques du saint évêque, qu'on expose tous les ans à la vénération des fidèles. En 1730, on les tira de l'ancienne châsse, pour les transférer dans une nouvelle.

Saint Honoré est encore patron titulaire d'une Chartreuse d'Abbeville, qui fut fondée en 1306.

Voyez le *Gallia. Christ. nova*, t. X, p. 2153; Le Febvre, *Calend. de l'église de Paris*, sous le 16 de Mai, etc.

Ragnobert *ou* Renobert, né sur la fin du sixième siècle, assista au concile qui se tint à Rheims en 625. Il fit de grandes donations à sa cathédrale, et aux monastères qui suivaient la règle de saint Colomban, et celle de saint Benoît. Le diocèse de Bayeux dut aussi à ses pieuses libéralités la fondation de plusieurs églises. On met sa mort au 16 de Mai. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Exupère, vulgairement appelé Saint-Spire. On fit depuis la translation de ses reliques, ainsi que de celles de saint Zénon son diacre. Elles sont présentement dans les diocèses de Besançon et d'Auxerre; elles y furent portées durant les incursions des Normands. L'église de Bayeux obtint de

l'évêque d'Auxerre, en 1714, une partie de la dépouille mortelle de saint Renobert.

Voyez le *Gallia. Christ. nova*, t. XI, p. 350.

Saint Anobert *ou* Aunobert, né dans le pays Bessin, fut élevé sur le siége épiscopal de Séez, par l'ordre du Roi Thierri III. Il assista et souscrivit au concile de Rouen, tenu en 689. Il consacra saint Evremond, abbé de Fontenai, dans l'église de Saint-Gervais et de Saint-Protais. Sa charité envers les pauvres éclata sur-tout dans un temps de disette. Il avait une grande vénération pour tous les vrais serviteurs de Dieu, et il en attira plusieurs dans son diocèse. On ignore le reste de ses actions, ainsi que le temps de sa mort. Saint Anobert est honoré à Séez en ce jour.

Voyez le *Gallia Christ. nova*, t. XI, p. 676; Trigan, *Hist. ecclésiast. de Normandie*, t. I, p. 316, et le nouveau bréviaire de Séez.

S. BRENDAN L'ANCIEN, ABBÉ EN IRLANDE.

L'AN 578.

Brendan fut d'abord disciple de saint Finiant, à Clonard. Il passa ensuite dans le pays de Galles, où il vécut quelque temps sous la conduite de saint Gildas; il demeura aussi plusieurs années dans l'abbaye de Llan-Carvan, au comté de Glamorgan. Il bâtit le monastère d'Ailech, en Angleterre, et une église dans le pays de Heth. De retour en Irlande, il y fonda des écoles et des monastères (1) qui devinrent célèbres. Il écrivit une règle monas-

(1) Le principal de ces monastères était celui de Cluain-Fearta. Il y en avait deux en Irlande du même nom, et ils étaient l'un et l'autre

tique qui a été long-temps fameuse parmi les Irlandais. Il enseigna quelque temps à Ros-Carbre, et mourut dans un monastère qu'il avait fait bâtir pour Briga, sa sœur (1). Sa bienheureuse mort arriva le 16 Mai 578, lorsqu'il était dans la quatre-vingt-quatorzième année de son âge. Son nom se trouve en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez Ussérius, *Antiquit.* p. 271, 471, 494, et Smith, *Hist. Natur. et civ. de Kerry*, p. 68 et 412. Il y a dans la bibliothèque cotonienne une vie manuscrite de saint Brendan; mais elle est remplie de relations de miracles, qui ne sont rien moins qu'authentiques.

+ LES QUARANTE-QUATRE MARTYRS DE LA LAURE DE S. SABAS EN PALESTINE.

L'AN 614.

Ces Saints souffrirent sous le règne de l'Empereur Héraclius (2). On les nomme communément les martyrs de la laure de saint Sabas, parce qu'ils y servaient le Seigneur dans une pieuse solitude, et qu'ils y moururent pour sa gloire. Cette laure (3), située à deux milles et demi (d'Allemagne) de Jérusalem et à trois lieues de

chefs-lieux d'ordre. Celui de saint Brendan, bâti sur la Shannon, était dans le comté de Gallaway, là où est présentement le siége épiscopal de Clonfert. L'autre, situé dans la province de Leinster, avait été fondé par saint Luan ou Molua, ce qui lui fit donner le nom de *Cluain-Fuarta-Molua*. En ancien irlandais, *cluain* signifie *lieu retiré ou caché*, et *fearta* veut dire *prodiges* ou *miracles*.

(1) Dans la Connacie.

(2) Il ne faut pas les confondre avec les quarante-deux, dont nous avons parlé au 6 Mars, ci-dessus tom. III, p. 383.

(3) Ce couvent est toujours nommé *Laura S. Sabæ*.

Bethléhem, se vit attaquée, au commencement du septième siècle, par deux ennemis à la fois, par les Perses et par les Sarrasins (1). Les Perses, sous la conduite de leur Roi Chosroës, profitant de la faiblesse et des désordres de l'empire romain, firent une invasion en Palestine, prirent et brûlèrent la ville de Jérusalem, enlevèrent le bois de la sainte Croix, et emmenèrent le patriarche Zacharie prisonnier avec un grand nombre de religieux et d'autres chrétiens, dont plusieurs furent vendus à des juifs, qui les tuèrent inhumainement (2).

Sept ou huit jours avant ce désastre, qui arriva en 614, les Sarrasins, dont les guerres et les expéditions n'étaient que des brigandages, avaient fait une invasion dans le pays, et plusieurs d'entre eux, qui s'étaient débandés, étaient venus fondre sur la laure de saint Sabas, qui était remplie de solitaires, vivant d'une manière qui paraissait beaucoup au-dessus des forces ordinaires de l'homme. Plusieurs y avaient plus de cinquante et soixante ans de profession, sans avoir jamais quitté leur cellule. Quand on apporta la nouvelle de l'approche des Sarrasins, la plus grande partie de ces solitaires abandonna la laure, et se retira dans des lieux de sûreté. Mais les autres, qui par une longue et forte application à la vertu avaient appris à ne pas craindre la mort, et à la souhaiter plutôt comme un passage à la vie bienheureuse, demeurèrent dans leurs cellules, et attendirent avec patience et avec résignation tout ce que la fureur des barbares pourrait leur faire souffrir.

L'orage auquel on s'attendait ne tarda pas à éclater :

---

(1) Voyez Bulteau, *hist. monast. d'Orient*, l. IV, c. 32.

(2) Voyez la lettre du moine Antioque à Eustache, supérieur du couvent à Ancyre, en Gallatie ou Gallo-Grèce, dans les *Acta SS.* t. III, *Maii*, p. 616.

les barbares pillèrent l'église et enlevèrent les vases sacrés ; s'adressant ensuite aux religieux, qui leur parlèrent de leurs cellules, ils leur demandèrent de l'argent, parce qu'ils croyaient qu'il y avait de riches trésors cachés dans le monastère. Comme on leur répondit qu'il n'y en avait pas, ils entrèrent de force dans les cellules et employèrent la violence des tourmens pour les obliger à leur découvrir les richesses imaginaires ; mais se voyant frustrés dans leur attente, ils massacrèrent ces pieux solitaires au nombre de quarante-quatre, et mirent leurs corps en pièces. Ces religieux étaient tous vénérables par leur grand âge, et plus admirables encore par leur humilité, leur modestie et par toutes les autres vertus qui faisaient la perfection de leur état. En expirant ils priaient pour leurs ennemis, et rendaient grâces à Jésus-Christ de les avoir jugés dignes de lui sacrifier leur vie.

Leurs corps, hachés par morceaux, demeurèrent plusieurs jours épars, sans sépulture, jusqu'à ce que des solitaires du nombre de ceux qui avaient pris la fuite, étant revenus d'Arabie après la retraite des barbares, leur rendirent les derniers devoirs. Un d'entre eux, que l'on appelait Nicodème, s'évanouit à la vue de ce triste spectacle et on l'emporta presque mort. L'abbé Modeste, qui s'était chargé du gouvernement du diocèse de Jérusalem, pendant l'exil du patriarche Zacharie, et qui fut depuis son successeur, fit ensevelir ces restes dans les tombeaux des anciens Pères de la laure, et il prononça un discours dans lequel il témoigna qu'il les regardait non-seulement comme des Saints, mais encore comme des martyrs. Il ramèna dans la laure les religieux qui l'avaient quittée pendant les troubles. De ce nombre était un saint serviteur de Dieu, nommé Antioque, qui fit la relation de la mort de ces martyrs. Elle se trouve à la tête d'un traité, qu'il composa principalement pour les religieux que les courses

des Sarrasins avaient contraints de quitter leurs cellules, et qui menant une vie errante, manquaient de livres et d'instruction dans les déserts (1). Antioque rapporte que l'on célébrait tous les ans leur mémoire le 15 Mai : cependant les ménées grecques et le martyrologe romain ne marquent leur fête que le seize.

Tiré de Baillet, sous le 16 Mai, et des Bollandistes, t. III, *Maii*, p. 616 et 617.

17 Mai.

S. PASCHAL BAYLON, DE L'ORDRE DE S. FRANÇOIS.

Tiré de ses deux vies, l'une écrite par Jean Ximenès son compagnon, et l'autre par Christoval ou Christophe d'Arta, pour servir à sa canonisation. Voyez encore les divers monumens que le P. Papebroch a publiés dans le quatrième tome de Mai, p. 48, 132.

L'AN 1592.

Jésus-Christ, en choisissant l'état de pauvreté l'a ennobli, et y a attaché des bénédictions particulières ; on y est moins exposé au péril des tentations, et l'on y trouve divers moyens de pratiquer l'abnégation, la patience, la soumission à la volonté de Dieu, et les autres vertus prescrites par l'Évangile. Il arrive cependant, par une suite de la perversité humaine, que tant de moyens de salut se convertissent en poison pour plusieurs. Heureux les hommes qui font un saint usage de l'état de pauvreté ! Ils goûtent dans cette vie les douceurs d'une joie solide et d'une paix inaltérable, et ils s'assurent pour l'autre la jouis-

(1) Voyez *Biblioth. Patrum*, t. I, édit. Paris, an. 1624.

sance d'une couronne immortelle. Du nombre de ces derniers fut saint Paschal Baylon.

Il naquit, en 1540, à Torre-Heermosa, petit bourg du royaume d'Aragon. Ses parens, qui gagnaient leur vie à cultiver la terre, étaient extrêmement vertueux. Il marcha sur leurs traces, et parut avoir sucé avec le lait les maximes de la piété. La fortune de sa famille était trop bornée pour qu'il pût être envoyé aux écoles; le pieux enfant y suppléa de la manière suivante. Il portait un livre avec lui lorsqu'il allait garder les troupeaux dans les champs, et il priait tous ceux qu'il rencontrait d'avoir la charité de lui apprendre à connaître les lettres. Le désir qu'il avait de s'instruire fut si vif, et son attention si grande, qu'il sut bientôt parfaitement lire et écrire. Il ne se servit de cet avantage que pour se perfectionner dans la connaissance de la religion. Les livres d'amusemens lui paraissaient insipides; il n'aimait que ceux qui lui rappelaient les principales circonstances de la vie de Jésus-Christ, et les actions de ceux qui avaient imité son exemple. Malgré son extrême jeunesse, il ne trouvait de plaisir qu'à ce qui était sérieux et solide.

Lorsqu'il fut sorti du premier âge, il se loua en qualité de berger. La vie tranquille et innocente qu'il se promettait de mener dans cet état, lui offrait toutes sortes de charmes. Chaque objet qui se présentait à ses yeux servait à exciter sa foi et sa dévotion. Sans cesse il lisait dans le grand livre de la nature, et par là il s'élevait jusqu'à Dieu, qu'il contemplait et bénissait dans toutes ses œuvres. Il s'aidait encore de la lecture des livres propres à l'éclairer sur ses devoirs, et à lui en inspirer l'amour.

Son maître, qui avait de la piété, lui marqua la joie qu'il ressentait de lui voir mener une vie si édifiante; il lui proposa même de l'adopter pour son fils, et de le

faire son héritier. Mais Paschal Baylon, qui ne soupirait qu'après les biens du ciel, craignit que ceux de la terre ne fussent un obstacle à sa félicité; il refusa donc avec modestie la faveur qu'on lui offrait, aimant mieux rester dans son premier état. Il croyait par là acquérir plus de conformité avec le Sauveur, qui était venu sur la terre, *non pour être servi*, *mais pour servir*.

On le voyait souvent prier à genoux sous quelque arbre à l'écart, tandis que son troupeau paissait sur les montagnes. Ce fut dans ces entretiens secrets avec Dieu, ainsi que par la pratique de l'humilité, et par une attention extrême à purifier toutes les affections de son ame, qu'il acquit cette expérience consommée dans les choses spirituelles, expérience dont les plus parfaits mêmes étaient ravis en admiration. Personne n'avait plus sujet que lui de dire avec David : « *Heureux celui que vous instruisez* » *vous-même*, *ô mon Dieu* (1)! » Quand il parlait de Dieu et de la vertu, il le faisait avec cette onction, cette lumière et cette ferveur de sentiment que l'Esprit-Saint communique aux ames entièrement détachées des choses terrestres, et brûlantes du feu de l'amour divin.

Plus d'une fois il lui arriva d'avoir des ravissemens dans la prière, et souvent il ne pouvait dérober aux yeux des hommes la véhémence de l'amour sacré qui le transportait, et qui faisait en quelque sorte fondre son ame par l'excès des douceurs célestes. Il éprouvait en lui-même ce que rapportent plusieurs contemplatifs, savoir, « que la » consolation qui est communiquée aux ames pieuses par » le Saint-Esprit, est infiniment plus grande que tous les » plaisirs du monde, fussent-ils réunis dans un seul et » même homme. Elle fait, pour ainsi dire, dissoudre le » cœur par un vif sentiment de joie, qu'il n'est pas ca-

(1) *Ps.* XCIII, 12.

» pable de contenir (1). » C'était alors que le serviteur de Dieu chantait avec le Roi-Prophète : *Mon ame se réjouira dans le Seigneur, et elle triomphera de sa délivrance. Tous mes os s'écrieront : Seigneur, qui est semblable à vous* (2)? Quoique la vertu ne doive avoir sa récompense que dans le ciel, elle ne laisse pas d'en recevoir sur la terre comme un avant-goût qui la soutient dans ses combats. Dieu, dans cette vallée de larmes, changera *ses déserts en un lieu de délices, et sa solitude en un jardin du Seigneur. On y verra partout la joie et l'allégresse ; on y entendra les actions de grâces, et les cantiques de louanges à la gloire de l'Eternel* (3).

On juge bien que Paschal Baylon ne recevait tant de grâces extraordinaires, que comme le prix de sa patience dans les épreuves intérieures, d'une abnégation continuelle, et d'un parfait crucifiement de sa chair. La rosée des consolations célestes ne tombe jamais sur une ame immortifiée, et qui recherche les joies du monde.

Le Saint ne se crut pas dispensé de l'aumône dans sa pauvreté; il la faisait autant qu'il était en lui, et prenait, pour assister les malheureux, sur ce qu'on lui fournissait pour sa subsistance. Il leur donnait une partie des petites provisions qu'on lui envoyait dans les champs.

Quelque amour qu'il eût pour sa profession, il ne laissa pas d'y trouver des difficultés qui l'en dégoûtèrent peu à peu. Il ne pouvait, malgré toute sa vigilance, empêcher les chèvres qu'il gardait d'aller quelquefois sur le terrain d'autrui ; cela fut cause qu'il en abandonna le soin. Il prit un autre troupeau ; mais il trouva en même temps de nouveaux sujets de peines. Quelques-uns de ses compa-

---

(1) Ruisbrochii, *Spir nupt.* l. 2, c. 19.

(2) *Ps.* XXXIV.

(3) Isaïe, LI, 3.

gnons étaient dans l'habitude de jurer, de se quereller et de se battre. Il avait beau leur faire des remontrances sur l'indignité de leur conduite, ils ne voulaient pas l'écouter, et persistaient dans leurs désordres. Il forma donc le projet de les quitter pour ne pas participer à leurs crimes.

Avant de choisir un état de vie, il redoubla ses prières, ses jeûnes et ses autres austérités : il se disposait par là à connaître la volonté de Dieu. Quelque temps après, il se crut appelé à l'état religieux. Les personnes auxquelles il s'en ouvrit lui indiquèrent des couvens richement dotés; mais ce n'étaient pas ces sortes de maisons qu'il désirait. « Je suis né pauvre, disait-il, et je suis résolu de vivre » et de mourir dans la pauvreté et la pénitence. »

A l'âge de vingt ans, il quitta son maître et sa patrie, et se rendit dans le royaume de Valence, où il y avait un couvent de Franciscains déchaussés, que l'on appelait *Soccolans*. Ce couvent était situé dans un désert, à quelque distance de la ville de Montfort. Il s'adressa aux religieux de cette maison pour les consulter sur la vraie manière de servir Dieu; après quoi il entra au service des fermiers du voisinage, pour garder leurs troupeaux. Sa vie retirée et pénitente l'eut bientôt fait connaître dans tout le pays. On ne parlait de lui que sous le nom du *saint berger*. Enfin il résolut de rompre tout commerce avec le monde. Il alla se présenter au couvent des Franciscains, et demanda à y être reçu en qualité de frère convers, ce qui lui fut accordé en 1564. On lui offrit inutilement de le mettre au nombre des religieux de chœur, son humilité lui fit refuser cette offre.

Sa ferveur ne finit point avec le noviciat, comme il n'arrive que trop souvent; elle se soutint, et même augmenta de jour en jour. Son amour pour la mortification lui faisait ajouter de nouvelles austérités à celles de la règle : mais il agissait en cela avec une grande simplicité de cœur,

et il n'avait pas le moindre attachement à sa propre volonté. S'il arrivait que ses supérieurs l'avertissaient qu'il portait les choses trop loin, il déférait à leurs avertissemens, et s'entretenait à la lettre de la règle. Il recherchait toujours les plus bas emplois de la communauté. Quand il changeait de couvent, conformément à la coutume de son ordre, qui par ces changemens voulait prévenir les attachemens secrets du cœur, on ne l'entendait jamais faire de plaintes; il ne donnait pas même à entendre qu'il trouvât quelque chose de plus gracieux dans une maison que dans une autre, parce qu'il était entièrement mort au monde, et qu'il ne cherchait que Dieu en tout. Jamais il ne se permettait de repos entre les devoirs de l'église et ceux du cloître; il priait toujours, même pendant son travail. Il n'avait qu'un habit, encore était-il vieux et tout usé. Il marchait sans sandales dans la neige, et dans les chemins les plus raboteux. En quelque lieu, en quelque saison qu'il fût, il était toujours le même, gai, doux, affable et respectueux envers tout le monde. S'il se présentait une occasion de rendre à quelqu'un des services humilians et pénibles, il la saisissait avec empressement, et s'en tenait fort honoré.

Le général (1) de son ordre étant à Paris, il fut député vers lui pour les affaires de sa province. Il partit pour la France, sans se laisser effrayer à la vue des dangers sans nombre qu'il aurait à essuyer de la part des huguenots, maîtres de presque toutes les villes par lesquelles il lui fallait passer. Il fit le voyage nu-pieds, et avec l'habit de Franciscain, ce qui l'exposait encore plus à la fureur des hérétiques. Ceux-ci le poursuivirent souvent à coups de pierres et de bâton. Paschal reçut même à l'épaule une blessure dont il resta estropié le reste de sa vie. Deux fois

(1) Christophe de Cheffontaines, d'une ancienne famille de Bretagne.

on l'arrêta comme un espion ; mais Dieu sut le délivrer de tout danger.

Lorsqu'il se fut acquitté de sa commission auprès de son général, il quitta la France pour retourner en Espagne. Le jour même de son arrivée, il reprit, quoique fatigué par le voyage, ses travaux et ses fonctions ordinaires. On ne l'entendit jamais parler de tous les dangers qu'il avait courus. Il se contentait de répondre en peu de mots aux diverses questions qu'on lui faisait, encore avait-il soin de supprimer tout ce qui aurait été capable de lui attirer des louanges.

Il avait une tendre dévotion pour la divine Eucharistie, ainsi que pour la passion du Sauveur. Dans les dernières années de sa vie, il passait une bonne partie de la nuit aux pieds des autels, tantôt à genoux, tantôt prosterné contre terre. Il honorait aussi spécialement la Mère de Dieu, et ne cessait de demander, par son intercession, la grâce d'être préservé des souillures du péché.

Saint Paschal Baylon mourut à Villa-Réal, près de Valence, le 17 Mai 1592, à l'âge de 52 ans. Pendant les trois jours que son corps fut exposé, il s'opéra un grand nombre de miracles. Paul V le béatifia en 1618, et Alexandre VIII le canonisa en 1690.

Si les chrétiens de chaque état travaillaient continuellement à acquérir la perfection, l'Eglise serait remplie de Saints. Mais, hélas ! quoique l'on sache que de ne point avancer dans la vie spirituelle, c'est reculer, « rien n'est » plus rare, dit saint Bernard, que de trouver des per- » sonnes qui aillent toujours en avant. Il y en a plus qui » se convertissent du vice à la vertu, qu'il y en a dont la » ferveur prenne sans cesse de nouveaux accroissemens. » Le même Père assigne deux principales causes de ce désordre : plusieurs commencent bien, mais quelque temps après ils se relâchent dans leurs exercices, et retournent

aux vains amusemens du monde ; d'autres, qui sont réguliers à l'extérieur, négligent de veiller sur les puissances de leur ame, et cette négligence devient la source de différens vices qui corrompent leurs affections, et les rendent abominables aux yeux de Dieu.

Un homme, dit encore saint Bernard (1), qui étant tout occupé des exercices extérieurs, ne descend point dans son propre cœur pour examiner ce qui s'y passe, s'en imposera à lui-même en s'imaginant être quelque chose, *tandis qu'il* n'est rien. Trompé par la superficie, il ne sent point le secret qui ronge son intérieur ; il célèbre toutes les fêtes, il assiste à tous les offices, il est fidèle à tous ses exercices de piété : cependant Dieu le compte parmi ceux qui ne l'honorent que des lèvres. Ses mains travaillent, et son cœur est glacé d'un froid mortel. S'il accomplit ses devoirs, ce n'est que par habitude et par routine. En se donnant de garde d'un moucheron, il avale un chameau. Il est esclave dans son cœur, où règnent quelquefois ensemble la volonté propre, l'avarice, la vaine gloire et l'ambition.

S. TROPÈS, MARTYR.

Vers l'an 65.

Voici ce qu'on lit dans le martyrologe romain de saint Torpet, vulgairement appelé saint Tropès. « Il était un des » principaux officiers de l'Empereur Néron, et un de ceux » dont l'apôtre saint Paul dit dans son épître aux Philip» piens : *Les Saints vous saluent tous, et principalement* » *ceux qui sont de la maison de César*. Ayant été ensuite

---

(1) *Serm.* 2 *in capite jejunii.*

» maltraité, pour la foi de Jésus-Christ, par l'ordre de » Satellicus, qui lui fit donner des soufflets et des coups » de verges, il fut exposé aux bêtes pour en être dévoré, » mais il n'en reçut aucune blessure. On le condamna en» fin à perdre la tête, et il consomma ainsi son martyre » le troisième jour avant les calendes de Mai. On en fait » toutefois la fête le 17 de Mai, à cause de la translation » de son corps. »

Le culte de ce Saint est célèbre en Italie, en France et en Portugal. Il y a une ville de son nom dans le diocèse de Fréjus, en Provence, sur la baie ou le golfe de Grimauld.

Voyez le martyrologe romain, et le P. Papebroch, sous le 17 Mai.

S. POSSIDIUS, ÉVÊQUE DE CALAME, EN NUMIDIE.

Quatrième et cinquième siècles.

Possidius, un des plus célèbres disciples de saint Augustin, fut élu, en 397, évêque de Calame, ville de Numidie. Les donatistes et les païens donnèrent beaucoup d'exercice à son zèle. Les premiers s'étant ligués contre lui en 404, le chassèrent de sa maison, le traitèrent cruellement, et en vinrent presque jusqu'à lui ôter la vie. Il ne se vengea d'eux qu'en demandant leur grâce à l'Empereur.

Quatre ans après, les païens ayant célébré leur fête sacrilége du premier jour de Juin, eurent l'insolence de danser autour de l'église, d'y jeter des pierres, et d'y mettre le feu. Ils blessèrent plusieurs ecclésiastiques, en tuèrent un, et auraient traité les autres de la même manière s'ils n'eussent pris la fuite. Ceux des païens qui n'a-

vaient point eu de part à ces excès, craignirent qu'on ne les enveloppât dans la punition des coupables. Nectaire leur chef écrivit à saint Augustin, pour le prier de prévenir les effets de la justice de l'Empereur. Il se fondait principalement, dans sa lettre, sur l'obligation où étaient les pasteurs chrétiens de se consacrer aux œuvres de miséricorde, et de montrer qu'ils sont des anges de paix. Possidius s'intéressa aussi pour les coupables ; en sorte que les ordres de l'Empereur portèrent seulement que l'on briserait les idoles des païens, et qu'à l'avenir il ne leur serait plus permis ni d'offrir de sacrifices, ni de célébrer leurs fêtes superstitieuses.

Lorsqu'on apporta les reliques de saint Etienne en Afrique, vers l'an 410, Possidius en obtint une portion dont il enrichit l'église de Calame. Nous apprenons de saint Augustin (1), qu'il s'opéra alors plusieurs miracles par la vertu de ces reliques.

On ne peut douter que Possidius n'ait été du nombre des évêques qui établirent parmi les clercs de leur cathédrale la règle monastique instituée par saint Augustin. Ce Saint parle lui-même des pauvres religieux de Calame.

L'invasion des Vandales mit à de rudes épreuves la patience et le zèle de saint Possidius. Ces barbares, accoutumés depuis long-temps au carnage, passèrent d'Espagne en Afrique au nombre de quatre-vingt mille. Ils se furent bientôt rendus maîtres de la Mauritanie, de la Numidie et de la province proconsulaire; il n'y eut que trois places qui leur restèrent, Carthage, Cirte et Hippone. Ils pillèrent tout le pays et toutes les villes qui se trouvèrent sur leur passage. Calame fut entièrement ruinée, et il ne paraît pas qu'elle se soit jamais relevée de sa chute.

---

(1) *L.* 22 *de Civit.* c. 8.

Durant la fureur de la guerre, Possidius se retira à Hippone. Il y ferma les yeux à saint Augustin, qui mourut en 430, pendant le siége de la ville, laquelle bientôt après tomba entre les mains des barbares. Il écrivit la vie de son cher maître, à laquelle il joignit le catalogue de ses ouvrages. Depuis ce temps-là, il vécut toujours séparé de son troupeau. On ignore le lieu et l'année de sa mort.

Les Italiens prétendent que saint Possidius passa d'Afrique en Italie, et qu'il mourut à la Mirandole. Cette ville, ainsi que celle de Reggio, l'honorent comme leur patron. Les chanoines réguliers font sa fête le 17 de Mai, et le comptent parmi les plus illustres Pères de leur ordre.

Voyez la vie et les écrits de saint Augustin. Voyez aussi le P. Papebroch, t. IV, *Maii*, p. 27, et D. Ceillier, t. XII, p. 261. Le savant Jésuite montre que l'on ne doit point confondre saint Possidius avec Possidonius, évêque en Afrique, qui est quelquefois nommé dans les mêmes conciles.

+ LE VÉNÉRABLE RASSON, COMTE, ET ENSUITE MOINE AU COUVENT DE DONAUWÖRTH.

Tiré de Mabillon, *Acta SS. ord. S. Bened. sæcul. X,* t. I, p. 235, Hund, *hist. metrop. Salisburg,* t. III, p. 223.

L'AN 954.

La famille du comte de Rasson ou Razzo, appelée aussi Srafrath (*Scharfrath*), possédait dans les environs d'Augsbourg, entre le Danube et le Lech, des biens considérables. Quant à notre Rasson, Henri duc de Bavière lui avait confié le commandement d'une armée considérable contre les Hongrois, qui étaient venus fondre sur le pays

sous la conduite de leur Roi Toxon, et il les défit deux fois si complètement, qu'il les extermina tous. Convaincu que ce n'était qu'à une faveur particulière de Dieu qu'il était redevable de la victoire qu'il venait de remporter, il entreprit un pélerinage à la Terre-Sainte, auquel prit part Judith (*Gutta*, ou *Jutta*), épouse du duc Henri. Cette princesse, fille d'Arnoul, duc de Bavière, était en grande vénération pour sa piété. Elle est la fondatrice du couvent de filles, fondé à Ratisbonne, du temps de l'évêque Tuton. Rasson, de retour dans sa patrie, s'occupa long-temps du projet de se consacrer exclusivement à Dieu et de se retirer dans le silence du cloître. Après avoir, au moyen d'une permission spéciale du Pape et d'une lettre de recommandation de l'Empereur lui-même, rassemblé de tous côtés de précieuses reliques de Saints, il bâtit, au pied de son château de Razzenberg, dans l'île de Donauwörth, une église et un monastère sous l'invocation de notre divin Sauveur et des apôtres saint Philippe et saint Jacques. Saint Ulric, évêque d'Augsbourg, fit la dédicace solennelle de l'église, et le fondateur pourvut le couvent de treize prêtres, à qui il donna la règle de saint Benoît. Peu de temps après, Rasson lui-même renonça au monde, et entra dans le monastère qu'il avait fondé : il y donna de si grandes preuves d'humilité, d'abnégation de soi-même, et de piété, qu'après sa mort, arrivée le 17 Mai 954, Dieu glorifia son nom par plusieurs miracles opérés sur son tombeau et par son intercession.

Dans la suite, l'église et le couvent furent entièrement détruits, par l'impiété du duc Arnold, que d'autres nomment Arnoul, et par de nouvelles invasions des Hongrois. Trois moines, Eusèbe, Adelbert et Adelhère, qui se trouvaient alors encore au couvent, se réfugièrent, avec le corps du vénérable Rasson, au château le plus voisin du mont Andech, et le mirent là en lieu de sûreté. D'après

un vieux missel qui se trouve au couvent d'Andech, ce corps, ainsi que d'autres reliques de Saints, furent découverts dans la suite, et exposés à la vénération publique.

+ S. BRUNON, ÉVÊQUE DE WÜRTZBOURG.

L'AN 1045.

Ce Saint était fils de Conrad, duc de Carinthie, et de Mathilde, de la maison des comtes de Querfurt et de Mansfeld, nièce de saint Brunon, évêque et apôtre de la Prusse, qui fut martyrisé en 1008. Notre Saint fut élevé avec beaucoup de soin dans la piété et dans les sciences, et il donna de grandes preuves des progrès qu'il avait faits dans l'une et l'autre étude, par divers ouvrages remarquables que nous avons de lui sur les pseaumes et les cantiques de l'Eglise.

On ne connaît pas en détail l'histoire de sa vie; on sait seulement que son mérite extraordinaire le fit élire en 1033 évêque de Würtzbourg, et qu'il donna à son troupeau tous les soins d'un pasteur vigilant, éclairé et charitable (1). Il employa son bien à nourrir les pauvres,

(1) S. Brunon, était le dix-neuvième évêque de Würtzbourg. Son prédécesseur Meginhard siégea près de seize ans et mourut en 1033, la même année où Brunon fut élu. Celui-ci eut pour successeur Adalberon, comte de Lambach. Il mourut le 6 Octobre 1090 et fut enterré au couvent de Lambach. Ses malheurs sont décrits dans ces vers :

Scilicet humanæ quoque subjacet infula sorti,
  Dissimiles patitur mitra supina vices.
Cogor ab officio discedere criminis expers,
  Virtutem sine vi vis violenta premit.
Trado Meginardo, quæcunque exsuscitat ira,
  Regnum : vix annis occupat ille tribus.

à bâtir de nouvelles églises et à rétablir les anciennes. La cathédrale de saint Kilien à Würtzbourg est encore aujourd'hui l'un des principaux monumens de sa magnificence et de sa piété.

Vers l'an 1037 il accompagna à Milan l'Empereur Conrad le *Salique*, son proche parent, qui y fit diverses expéditions, pour le ramener sous son obéissance. On dit que saint Ambroise apparut à cette occasion à notre Saint, qu'il menaça l'Empereur de grandes calamités, s'il ne se désistait de son dessein de faire sentir à cette ville les effets de sa colère, et que Conrad, cédant aux représentations de Brunon, fit grâce aux révoltés.

En 1045 il se trouva engagé à faire le voyage de Hongrie avec l'Empereur Henri III, dit le *Noir*, et beaucoup de princes d'Allemagne, qui allaient rétablir le Roi Pierre sur son trône. L'Empereur et toute sa cour, au sortir d'Autriche, allèrent loger au château de Rosenbourg, près de la ville d'Ips sur le Danube, à l'entrée de la Haute-Hongrie. Comme on se mettait à table, le plancher de la salle fondit tout-à-coup, et fit tomber avec lui sous les ruines tous les convives. La plupart y furent écrasés ou estropiés, et plusieurs y moururent sur le champ. L'Empereur, qui s'était heureusement accroché à une fenêtre, fut le seul qui ne fut pas blessé ou qui ne le fut que légèrement. Le saint évêque de Würtzbourg eut le corps tellement brisé, qu'on ne put pas même le transporter hors du château. Il mourut le septième jour après ce funeste accident, qui était arrivé la nuit du 20 Mai. On rapporta son corps à Würtzbourg, où il fut mis avec grande solennité dans la cave de son église cathédrale, dont il fut qualifié le fondateur dans son épitaphe (1).

---

(1) Voici une autre épitaphe sur S. Brunon :

Religio et pietas, curæ, sapientia cordi,
Cui, nisi dicetur Bruno fuisse tibi ?

L'opinion qu'on avait eue de sa sainteté ne se perdit pas après sa mort; il paraît néanmoins que pendant plus de cinquante ans elle ne produisit rien qui portât à lui rendre un culte public. Mais les miracles qui se firent à son tombeau durant l'année 1202 et la suivante firent tant de bruit en Allemagne et en Italie, que le Pape Grégoire IX donna un bref pour en faire examiner la vérité l'an 1239. C'est ce que firent les commissaires apostoliques délégués sur les lieux pendant près de deux ans. Mais ce Pape étant venu à mourir en 1241, et son successeur Célestin IV n'ayant tenu le siége que dix-huit jours, les informations ne purent être reprises que sept ans plus tard sous Innocent IV. L'on croit que ce Pape procéda en effet à la canonisation de l'évêque Brunon. En 1669 ses reliques furent levées de terre et exposées à la vénération publique. Le martyrologe romain en fait mention au 17 Mai, quoique sa mort ne soit arrivée que le 27. L'église de Würtzbourg aussi célèbre sa fête le 17 Mai.

Voyez les Bollandistes, t. IV, *Maii,* p. 38; Trithème, *de script. eccles.;* Ignace Gropp, Bénédictin de St. Étienne à Würtzbourg, *Collectio novissima scriptorum et rerum Wirceburgensium*, t. I, p. 83, t. II, p. 108 *usque ad* 113, 606 et 681; *Proprium Herbipol.,* et d'autres.

Italiæ montes Conrado junctus adisti,
Additaque aspecto discis ab Ambrosio.
Heu! Roseburgiacas infami strage ruinas!
Vos quatere immeritum sic potuisse virum!

Tous les évêques de Würtzbourg, depuis S. Burchard (752) jusqu'à Jules Echter de Mespelbrunn (1617) ont été ainsi célébrés en vers. Ignace Gropp a placé dans sa *collectio scriptor. Wirceb.* t. I, p. 821, sqq., ces épitaphes qui ne laissent d'avoir leur mérite.

18 Mai.

S. ÉRIC, ROI DE SUÈDE, MARTYR.

Voyez l'ouvrage intitulé : *Israelis Erlandis liber de vitâ et miraculis sancti Erici regis, ex editione et cum notis Joannis Schefferi.* Holmiæ, 1675, in-8°. Voyez aussi Henschénius, t. IV, *Maii*, p. 186.

L'AN 1151.

Eric (1) sortait d'une des plus illustres familles de Suède. Il s'appliqua dans sa jeunesse à cultiver son esprit par l'étude des sciences, et à former son cœur à toutes les vertus chrétiennes. Quand il fut en âge d'être marié, il épousa Christine, fille d'Ingon IV, Roi de Suède.

Après la mort de Smercher II, les Suédois, touchés des vertus et des belles qualités d'Eric, jetèrent les yeux sur lui pour qu'il les gouvernât; ils le placèrent donc sur le trône, en vertu de l'élection des états, qui s'était faite conformément aux anciennes lois du pays. Le premier soin du nouveau Roi fut de veiller sur son ame avec une extrême attention. Il assujettissait la chair à l'esprit par le jeûne, et les autres mortifications de la pénitence; il vaquait assidûment aux exercices de la prière et de la contemplation, qui faisaient ses principales délices.

Ses peuples trouvaient un père en lui, ou plutôt il était le serviteur de tous ses sujets. Il travaillait avec une application infatigable à leur rendre la justice. Les malheureux étaient sûrs de sa protection; ils pouvaient en tout

---

(1) Les mots *Eric*, *Erric* ou *Henri*, teutoniques d'origine, ont une même signification chez les peuples du Nord, et veulent dire *riche seigneur*. Saint Eric fut le neuvième Roi de Suède de ce nom.

temps lui porter leurs plaintes, et ils ne tardaient pas à être délivrés de l'oppression. Souvent il visitait en personne les pauvres malades, et les soulageait par d'abondantes aumônes. Content de son patrimoine, il ne levait aucune taxe sur ses sujets. Plusieurs églises furent bâties par ses soins. Il porta de sages lois pour réprimer les abus, et pour assurer la tranquillité publique.

Quoiqu'il fût naturellement pacifique, il ne put se dispenser de faire la guerre. Il marcha contre les Finlandais, peuple livré aux superstitions du paganisme, et qui venait souvent piller les terres de son obéissance. Il remporta sur eux une victoire complète; mais il ne put retenir ses larmes à la vue des corps morts étendus sur le champ de bataille. Il est bien triste, disait-il, que tant de malheureux soient péris sans avoir reçu la grâce du baptême! Lorsqu'il eut entièrement soumis la Finlande, il chargea saint Henri, évêque d'Upsal, d'y aller prêcher la foi, et il y fit bâtir un grand nombre d'églises.

La piété d'Eric devint l'objet des railleries de quelques Suédois opiniâtrément attachés au paganisme. La haine succéda bientôt aux railleries. Magnus, fils du Roi de Danemarck, qui avait des vues ambitieuses sur la couronne de Suède, se mit à la tête des mécontens, et les engagea à conjurer contre les jours de leur souverain. Le saint Roi entendait la messe le lendemain de l'Ascension, lorsqu'on vint lui apprendre que les rebelles avaient pris les armes, et qu'ils s'avançaient pour l'attaquer. Il répondit avec tranquillité : « Achevons au moins le sacrifice; » le reste de la fête se passera ailleurs. »

La messe finie, il se recommande à Dieu, fait le signe de la croix, et afin d'épargner le sang de ses fidèles sujets, qui étaient dans la disposition de sacrifier leur vie pour sa défense, il marche seul devant ses gardes. Les conjurés l'ayant joint, se jettent sur lui avec fureur, le

renversent de son cheval, lui font souffrir mille indignités, et lui coupent la tête en haine de la religion chrétienne. Son martyre arriva le 18 Mai 1151 (1). Dieu glorifia son tombeau par plusieurs miracles. Son corps est encore tout entier à Upsal. La Suède honorait saint Eric comme son principal patron, avant qu'elle eût embrassé le luthéranisme (2).

Toute puissance, toute autorité qui subsiste parmi les hommes, a Dieu pour auteur. Le Sage le répète souvent, et Jésus-Christ le déclara lui-même à Pilate (3). Voilà pourquoi saint Paul dit, que *quiconque résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu* (4). Mais ceux qui sont élevés au-dessus des autres, ont aussi des devoirs à remplir ; ils doivent, conformément à la volonté divine, se servir de la portion d'autorité qui leur a été confiée pour procurer la gloire du Seigneur. S'ils en font un autre usage, ils doivent s'attendre à être traités comme des serviteurs infidèles, et à être punis dans l'autre vie à proportion de ce qu'ils auront été élevés au-dessus des autres dans celle-ci.

---

(1) En 1160, suivant les auteurs de l'Art de vérifier les dates.

(2) Saint Éric fit recueillir les anciennes lois et constitutions de Suède en un volume qui porte le titre de *Loi du Roi Eric*. Ce recueil fut confirmé, dans le treizième siècle, par le savant Roi Magnus Ladulas, qui compila et publia, en 1285, un autre code sous le titre de *Garasrette*.

(3) Jean XIX.

(4) Rom. XIII, 2.

S. THEODOTE, CABARETIER, ET LES SEPT VIERGES, SES COMPAGNES, MARTYRS.

Tiré de leurs actes sincères, publiés par D. Ruinard, p. 336. Ils ont pour auteur Nilus, qui, emprisonné avec Théodote, avait été témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte. Voyez Tillemont, etc.

L'AN 303.

Théodote était de la ville d'Ancyre, capitale de la Galatie. Dès son enfance, il fut élevé dans les maximes d'une piété solide, par les soins d'une pieuse vierge nommée Técuse. S'étant marié, il prit une hôtellerie, et se mit à vendre du vin. Malgré les dangers que l'on trouve dans cette profession, il se montra toujours juste, tempérant et zélé pour la pratique de tous les devoirs du christianisme. Quoique à la fleur de l'âge, il méprisait tous les biens du monde; le jeûne, la prière et l'aumône faisaient ses délices. Non-seulement il soulageait les pauvres dans leurs besoins, mais il portait encore les pécheurs à la pénitence; il avait aussi encouragé plusieurs fidèles à souffrir le martyre. Sa maxime était, qu'il est plus glorieux à un chrétien de vivre dans la pauvreté, que de posséder des richesses, qui ne peuvent être utiles, quand on ne les emploie pas à secourir les indigens, ceux sur-tout qui sont persécutés pour la foi. Il condamnait une vie molle et oisive, en disant qu'elle énerve un soldat de Jésus-Christ, et qu'un homme livré au plaisir ne peut aspirer à la couronne du martyre. Ses exhortations étaient si efficaces, qu'elles retirèrent plusieurs personnes du désordre. Dieu l'honora du don des miracles. On lit dans ses actes, qu'il guérit plusieurs malades en priant sur eux, ou en les touchant avec sa main. Il ne s'effraya point de la per-

sécution allumée par Dioclétien, parce qu'il avait vécu toute sa vie comme un homme qui se dispose à verser son sang pour Jésus-Christ.

L'édit publié à Nicomédie en 303, arriva bientôt dans la Galatie, qui avait Théoctène pour gouverneur. C'était un homme cruel qui, pour faire sa cour au prince, lui avait promis d'exterminer en peu de temps le nom chrétien dans l'étendue de sa province. A peine le bruit de l'arrivée de l'édit se fut-il répandu à Ancyre, que la plupart des fidèles prirent la fuite. Plusieurs se cachèrent dans les déserts et sur les montagnes. Ce n'était parmi les païens que festins et réjouissances. Ils couraient aux maisons des chrétiens, et emportaient tout ce qui leur convenait, sans éprouver d'opposition. Il eût été dangereux de faire entendre la moindre plainte. Si quelque chrétien se montrait en public, il fallait qu'il optât entre souffrir pour sa religion ou apostasier. On dépouillait de leurs biens les plus considérables, après quoi on les menait en prison, où ils étaient chargés de fers. On traînait ignominieusement dans les rues leurs femmes et leurs filles : on n'épargnait pas même les petits enfans, dont tout le crime était d'avoir reçu le jour de parens chrétiens.

Tandis que la persécution faisait ainsi sentir ses ravages dans la ville d'Ancyre, Théodote assistait les confesseurs prisonniers, et enterrait les corps des martyrs, quoiqu'il fût défendu, sous peine de mort, de leur rendre ce devoir. Le gouverneur avait ordonné d'offrir aux idoles toutes les denrées nécessaires à la nourriture de l'homme, avant de les exposer en vente : par là les chrétiens se voyaient réduits ou à mourir de faim, ou à participer à l'idolâtrie; ils se trouvaient même dans l'impossibilité de faire leur offrande à l'autel. Théodote s'était heureusement pourvu d'une ample provision de blé et de vin qui n'avaient point été souillés par les cérémonies sacriléges des païens. Il les

vendait au prix qu'ils lui avaient coûté; ce qui mettait les fidèles en état de fournir à l'autel des oblations pures, et de se procurer des vivres dont ils pouvaient se servir sans blesser leur conscience, et sans porter ombrage aux idolâtres. C'était ainsi qu'à la faveur d'une profession autorisée par les lois, le cabaret de Théodote s'était changé en un asile pour tous les chrétiens de la ville; que sa maison était devenu un lieu de prières où l'on s'assemblait pour adorer le vrai Dieu; que les malades trouvaient chez lui une infirmerie, et les étrangers un hospice assuré. La crainte d'être découvert ne l'empêchait point de saisir toutes les occasions de faire éclater son zèle pour la gloire de Dieu.

Victor, un de ses amis, fut arrêté vers le même temps. Les prêtres de Diane l'accusèrent d'avoir dit d'Apollon qu'il avait corrompu sa propre sœur, et que c'était une honte pour les Grecs d'honorer comme Dieu celui qui était coupable d'un crime que les plus effrontés libertins n'osaient commettre. Le juge lui offrit sa grâce s'il voulait se conformer à l'édit des Empereurs. « Obéissez, lui » disait-il, et votre soumission sera récompensée par des » charges honorables. Sachez qu'en cas d'opiniâtreté, vous » devez vous attendre à de cruels supplices, et à la mort » la plus douloureuse. Vos biens seront confisqués, toute » votre famille périra, et votre corps, après avoir essuyé » toutes sortes de tortures, sera dévoré par des chiens » furieux. » Théodote, instruit du danger que courait son ami, courut à la prison où il était renfermé; il l'exhorta fortement à s'élever au-dessus des menaces des persécuteurs, et à mépriser toutes les promesses que l'on employait pour lui ravir la couronne due à la persévérance. Victor, fortifié par cette exhortation, se sentit animé d'un nouveau courage, et il souffrit patiemment les supplices, tant qu'il se souvint des instructions que Théodote lui avait données. Déjà il touchait au bout de sa carrière,

mais sa fermeté l'abandonna tout-à-coup; il demanda du temps pour délibérer sur les propositions qu'on lui avait faites. On le reconduisit en prison, où il mourut de ses plaies, sans s'être expliqué autrement. Il laissa par là les fidèles dans l'incertitude par rapport à son salut. C'est ce qui a rendu sa réputation douteuse dans l'Eglise, et ce qui l'a privé de l'honneur que l'on y rend à la mémoire des martyrs.

Il y avait à quelques milles d'Ancyre un bourg nommé Malus. Théodote, par une disposition particulière de la Providence, y arriva précisément au moment où l'on allait jeter dans la rivière d'Halys les restes du corps du saint martyr Valens, qui, après diverses tortures, avait été condamné à être brûlé vif. Il eut le bonheur de se procurer ces précieuses reliques; il les emporta donc avec lui pour les déposer en lieu de sûreté. Lorsqu'il était à quelque distance du bourg, il rencontra plusieurs personnes de sa connaissance. C'étaient des chrétiens que leurs propres parens avait livrés aux persécuteurs, pour avoir renversé un autel de Diane, et auxquels le Saint avait depuis peu fait recouvrer la liberté; ils furent charmés de le voir, et ils lui rendirent grâces comme au bienfaiteur commun de tous les affligés. Théodote, de son côté, montra une grande joie à la vue des confesseurs de Jésus-Christ; il les pria d'accepter quelque rafraîchissement avant de passer outre. S'étant tous assis sur l'herbe, il envoya inviter le prêtre du bourg à venir manger avec eux, afin qu'il récitât les prières qui se disaient avant le repas (1), et celles où l'on implorait le secours du ciel pour les voyageurs.

Ceux qui avaient été envoyés rencontrèrent le prêtre qui sortait de l'église après sexte, ou la prière de la

---

(1) *Nec enim cibum sumere consueverat sanctus, nisi benedicente presbytero*. Act. p. 341.

sixième heure (1); mais ils ne le connurent pas d'abord. Il leur raconta un songe qu'il avait eu, puis les suivit au lieu où étaient les fidèles. Il leur offrit à tous de venir prendre leur repas dans sa maison. Théodote s'en excusa en disant que sa présence était nécessaire à Ancyre, et que les confesseurs de cette ville avaient un pressant besoin de son secours. On dîna donc sur l'herbe. Le repas fini, Théodote dit au prêtre, nommé Fronton : « Ce lieu me » paraît bien propre à mettre des reliques. Pourquoi dif- » férez-vous d'y bâtir une chapelle? Il faudrait avant tout » répondit le prêtre, que nous eussions des reliques. Dieu » vous en procurera, reprit Théodote, ayez soin seule- » ment de préparer l'édifice pour les recevoir; je vous » assure qu'elles ne tarderont pas à venir. » Il tire en même temps son anneau de son doigt, et le donne à Fronton, comme un gage de la promesse qu'il lui avait faite, après quoi il reprend la route d'Ancyre. La persécution y avait causé un bouleversement semblable à celui que produit un tremblement de terre.

Parmi ceux que l'on avait arrêtés pour la foi, étaient sept vierges qui, dès l'enfance, s'étaient exercées à la pratique de la vertu. Le gouverneur les trouvant inébranlables dans la foi, les livra à de jeunes libertins pour les outrager, en mépris de leur religion, et pour leur ravir cette chasteté dont elles avaient toujours été si jalouses. Elles n'avaient pour se défendre que les prières et les larmes qu'elles offraient à Jésus-Christ; elles protestaient aussi contre la violence qu'on pourrait leur faire. Un de la troupe des libertins, qui surpassait les autres en impudence, saisit Técuse, la plus âgée des vierges, et la

(1) Ou de midi. *Tierce*, chez les anciens, correspondait à notre neuvième heure du matin, et *none* à notre troisième heure d'après-midi, à peu de différence près.

tira à part. Celle-ci, fondant en pleurs, se jette à ses pieds, et lui parle ainsi : « Mon fils, que prétendez-vous » faire ? Considérez que nous sommes consumées de vieil» lesse, de jeûnes, de maladies et de tourmens. J'ai plus » de soixante-dix ans, et mes compagnes ne sont guères » moins âgées. Il vous serait bien honteux d'approcher » des personnes dont les corps, semblables à des cada» vres, seront bientôt la proie des bêtes et des oiseaux; » car le gouverneur a ordonné qu'on nous privât de la » sépulture. » Ayant ensuite ôté son voile pour lui montrer ses cheveux blancs, elle ajouta : « Laissez-vous at» tendrir par ce que vous voyez; peut-être avez-vous » une mère de mon âge. Si cela est, qu'elle devienne » notre avocate auprès de vous. Nous ne demandons que » la permission de verser librement des larmes. Puisse » Jésus-Christ vous récompenser, si, comme je l'espère, » vous nous épargnez ! » Un discours si touchant éteignit le feu impur dans le cœur des jeunes libertins; ils mêlèrent même leurs larmes à celles des sept vierges, et se retirèrent en détestant l'inhumanité du juge.

Théoctène ayant appris qu'elles avaient conservé leur pureté, se servit d'un autre moyen pour vaincre leur constance. Il se proposa de les faire initier aux mystères de Diane et de Minerve, et de les établir prêtresses de ces prétendues divinités. Les païens d'Ancyre avaient coutume d'aller tous les ans laver dans un étang voisin les images de leurs déesses. Le jour de la cérémonie étant alors arrivé, le gouverneur força les vierges à être de la fête. On devait porter les idoles en pompe, chacune dans un chariot séparé. Les sept vierges furent aussi placées dans des chariots découverts, et conduites à l'étang, afin d'y être lavées de la même manière que les statues de Diane et de Minerve. Elles étaient debout, toutes nues, et par-là exposées à l'insolence de la populace. Elles étaient à la tête

de cette fête impie ; venaient ensuite les chariots qui portaient les idoles, et que suivait un grand concours de peuple. Théoctène, accompagné de ses gardes, fermait la marche.

Cependant Théodote était dans de vives inquiétudes au sujet des sept vierges, et priait Jésus-Christ de les rendre victorieuses de toutes les épreuves auxquelles elles étaient exposées ; il attendait l'événement dans une maison voisine de l'église des patriarches, où il s'était renfermé avec quelques autres chrétiens. Tous restèrent prosternés et en oraison depuis la pointe du jour jusqu'à midi, qu'ils apprirent que Técuse et ses six compagnes avaient été noyées dans l'étang. Alors Théodote, transporté de joie, se redressa sur ses genoux ; puis, les yeux baignés de larmes, il leva les mains au ciel, et remercia le Seigneur à haute voix d'avoir exaucé ses prières. Il demanda ensuite comment la chose s'était passée. Il lui fut répondu par un témoin oculaire, que les vierges avaient été insensibles aux flatteries et aux promesses du gouverneur ; qu'elles avaient repoussé avec indignation les anciennes prêtresses de Diane et de Minerve, qui leur présentaient la couronne et la robe blanche, comme une marque du sacerdoce qu'on leur conférait ; que le gouverneur avait ordonné qu'on leur attachât de grosses pierres au cou, et qu'on les jetât à l'endroit où l'étang avait le plus de profondeur ; que l'ordre ayant été exécuté, elles avaient perdu la vie sous les eaux.

Théodote délibéra avec Polychrone, maître de la maison où il était, sur les moyens qu'on pourrait prendre pour tirer de l'étang les corps des saintes martyres ; mais on apprit sur le soir que la difficulté était devenue encore plus grande, parce que le gouverneur avait posté des gardes auprès de l'étang. Cette nouvelle causa une vive douleur à Théodote : il quitta aussitôt sa compagnie pour

aller à l'église des patriarches. Il n'y put entrer; les païens en avaient muré la porte. S'étant prosterné en dehors près de la conque où était l'autel, il pria quelque temps; de là il se rendit à l'église des Pères, dont la porte était aussi murée : mais tandis que prosterné contre terre, il répandait son ame en la présence de Dieu, un grand bruit vint frapper ses oreilles. Il s'imagina qu'on le poursuivait; il s'enfuit, et retourna dans la maison de Polychrone, où il passa la nuit. Pendant qu'il dormait, Técuse lui apparut, et lui parla ainsi : « Vous dormez, mon » fils, sans penser à nous. Auriez-vous oublié les instruc- » tions que je vous ai données pendant votre jeunesse, » et les soins que j'ai pris pour vous conduire à la vertu, » contre l'attente de vos parens? Lorsque je vivais sur la » terre, vous m'honoriez comme votre mère; mais vous » me négligez après ma mort, et vous ne me rendez pas » les derniers devoirs. Voudriez-vous que nos corps de- » vinssent la proie des poissons? Vous devez vous hâter, » parce qu'un grand combat vous attend dans deux jours. » Levez-vous donc, et allez à l'étang; mais gardez-vous » d'un traître. »

Théodote à son réveil se leva, et raconta la vision qu'il avait eue à ceux qui étaient dans la maison. Lorsque le jour fut venu, deux chrétiens s'approchèrent de l'étang pour reconnaître la garde. On espérait que les soldats se seraient retirés à cause de la fête de Diane; mais on s'était trompé. Les fidèles redoublèrent leurs prières, et furent jusqu'au soir sans manger; alors ils sortirent, portant des faux aiguisées pour couper les cordes qui tenaient les corps saints attachés aux pierres. La nuit était fort obscure, la lune et les étoiles ne donnaient aucune lumière. Etant arrivés au lieu où se faisaient les exécutions, et où personne n'osait aller après le coucher du soleil, ils furent saisis d'horreur à la rencontre des têtes cou-

pées que l'on avait fichées sur des pieux, ainsi que des restes hideux de corps brûlés; mais ils entendirent une voix qui appelait Théodote par son nom, et qui lui disait d'avancer sans rien craindre. Effrayés de nouveau, ils formèrent le signe de la croix sur leur front (1), et ils virent à l'instant une croix lumineuse du côté de l'orient. S'étant mis à genoux, ils adorèrent Dieu, et continuèrent leur route. L'obscurité était si grande, qu'ils ne s'entre-voyaient pas. Il tombait en même temps une grosse pluie qui gâtait tellement le chemin, qu'ils pouvaient à peine se soutenir.

Au milieu de tant de difficultés, ils eurent encore recours à la prière, et ils furent exaucés. Ils virent tout à coup un flambeau qui leur montrait la route qu'ils devaient tenir. Dans le même instant deux hommes vêtus d'habits éclatans leur apparurent, et dirent : « Prenez » courage, Théodote, le Seigneur Jésus a écrit votre nom » parmi ceux des martyrs; il nous envoie pour vous re- » cevoir. C'est nous que l'on appelle *Pères*. Vous trou- » verez près de l'étang saint Sosandre armé, dont la vue » épouvante les gardes : mais vous n'auriez pas dû mener » un traître avec vous. »

Cependant l'orage continuait, et le tonnerre grondait horriblement. La tempête, accompagnée d'un vent furieux, incommodait beaucoup les gardes, qui, malgré cela, restaient toujours à leur poste : mais lorsqu'ils virent un homme armé de toutes pièces, et environné de flammes, ils furent tellement effrayés, qu'ils s'enfuirent dans des cabanes du voisinage. Les fidèles, à la faveur de leur guide, vinrent sur le bord de l'étang. Le vent soufflait avec tant de violence, que poussant l'eau vers les bords,

---

(1) *Perterrefacti, crucis signum suæ quisque impressi fronti.* Act. p. 344.

il découvrait le fond où étaient les corps des vierges. Théodote et ses compagnons les ayant retirés, les emportèrent et les enterrèrent près de l'eglise des patriarches. Les noms des sept vierges étaient TÉCUSE, ALEXANDRIE, CLAUDIE, EUPHRASIE, MATRONE, JULITTE, et PHAINE.

Le lendemain toute la ville fut en rumeur à l'occasion du bruit qui se répandit qu'on avait enlevé les corps des sept vierges. Dès qu'un chrétien paraissait, on l'arrêtait aussitôt pour l'appliquer à la question. Théodote apprenant qu'on en avait déjà saisi un grand nombre, voulait aller se livrer lui-même, et avouer le fait; mais il en fut empêché par les frères. Cependant Polychrone, déguisé en paysan, se rendit à la place publique, pour mieux s'assurer de tout ce qui se passait dans la ville. Il fut reconnu malgré son déguisement, et conduit devant le gouverneur, qui le fit appliquer à la question. Il souffrit d'abord avec patience; mais il ne put tenir contre l'idée de la mort dont on le menaçait. Il dit que Théodote avait enlevé les corps des sept vierges, et indiqua le lieu où ils avaient été enterrés. Le gouverneur ordonna sur-le-champ qu'on allât les exhumer, et qu'on les brûlât. Les chrétiens reconnurent alors que Polycrone était le traître dont ils avaient été avertis de se donner de garde.

Théodote, informé de la trahison du malheureux Polychrone, vit bien que son heure était venue. Il dit adieu aux frères, leur demanda le secours de leurs prières, et ne pensa plus qu'à se préparer au combat. Il pria lui-même long-temps avec eux, afin d'obtenir de Dieu la fin de la persécution et la paix de l'Église; on s'embrassa ensuite de part et d'autre avec beaucoup de larmes. Théodote ayant fait le signe de la croix sur tout son corps (1), marcha

(1) *Totumque corpus suum crucis signo muniens, in stadium processit animo imperterrito.* Act. p. 345.

d'un pas intrépide au lieu du combat. Il rencontra deux bourgeois de ses amis qui l'exhortèrent à pourvoir à sa sûreté pendant qu'il en était temps encore. « Les prê» tresses de Diane et de Minerve, lui dirent-ils, sont pré» sentement avec le gouverneur, auprès duquel elles » vous accusent de détourner le peuple d'adorer leurs » déesses ! Polychrone est là aussi pour soutenir ce qu'il » a avancé touchant l'enlèvement des corps saints. Si vous » m'aimez toujours, répondit Théodote, ne faites point » d'efforts pour me détourner de mon dessein ; allez plutôt » dire au gouverneur que celui qu'on accuse d'impiété » est à la porte, et qu'il demande audience. »

Ayant ainsi parlé, il prit les devans, et parut tout à coup en la présence de ses accusateurs. Lorsqu'il fut entré, il regarda en souriant le feu, les roues, les chevalets, et les autres instrumens de supplice que l'on avait préparés. Théoctène lui dit qu'il était en son pouvoir de ne pas souffrir les tortures dont il était menacé ; il lui offrit son amitié, l'assura de la bienveillance de l'Empereur, et lui promit de le faire gouverneur de la ville et prêtre d'Apollon, s'il voulait travailler à détromper les chrétiens, et à les faire renoncer au culte de ce Jésus qui avait été crucifié sous Pilate. Théodote, dans sa réponse, releva la grandeur, la sainteté, les miracles de Jésus-Christ ; en même temps il montra l'impiété et l'extravagance de l'idolâtrie, sur-tout par le détail des crimes infâmes qui étaient attribués aux dieux par les poëtes et les historiens. Son discours jeta les païens dans une étrange fureur. Les prêtresses de Diane et de Minerve étaient tellement transportées de rage, qu'elles s'arrachaient les cheveux, déchiraient leurs habits, et mettaient en pièces les couronnes qu'elles portaient sur la tête. Ce n'étaient que cris confus parmi la populace, qui demandait justice contre l'ennemi des dieux.

Théodote fut donc étendu sur le chevalet. Chacun des païens s'empressa de le tourmenter, afin de signaler son zèle pour ses prétendues divinités. Plusieurs bourreaux, qui se relevaient tour à tour, lui déchiraient le corps avec des ongles de fer. On versa ensuite du vinaigre sur ses plaies, et on y appliqua des torches ardentes. Le martyr, sentant l'odeur de sa chair brûlée, tourna un peu la tête. Le gouverneur à ce mouvement crut qu'il cédait à la violence des tortures. « Vous ne souffrez, lui dit-il, que pour » avoir manqué de respect à l'Empereur, et méprisé les » dieux. Vous vous trompez, lui répondit Théodote, si » vous attribuez à lâcheté le mouvement de tête que j'ai » fait. Je ne me plains que du peu de courage des minis- » tres de vos ordres. Faites-vous donc obéir; inventez de » nouveaux supplices pour voir quelle force Jésus-Christ » inspire à ceux qui souffrent pour lui. Connaissez enfin » que quiconque est soutenu par la grâce du Sauveur, est » supérieur à toute la puissance des hommes. » Le gouverneur, qui ne se possédait pas de rage, lui fit frapper les machoires et casser les dents avec des pierres. « Vous » pouvez, lui disait le martyr, me faire encore couper la » langue; Dieu entend jusqu'au silence de ses serviteurs. »

Les bourreaux étaient épuisés de forces, tandis que Théodote paraissait insensible aux souffrances. Le gouverneur le renvoya en prison, le réservant toutefois à de nouvelles tortures. Le martyr, en passant par la place, montrait son corps tout déchiré, comme une marque de la puissance de Jésus-Christ, et de la force qu'il communique à ceux qui lui demeurent fidèles, de quelque condition qu'ils soient. « Il est juste, disait-il en faisant re- » marquer ses plaies, d'offrir de semblables sacrifices à » celui qui nous a donné l'exemple, et qui a daigné s'im- » moler pour nous. »

Cinq jours après, le gouverneur le fit reparaître devant

son tribunal. On l'étendit de nouveau sur le chevalet, et l'on rouvrit toutes ses plaies; on le coucha ensuite sur la terre couverte de morceaux de tuile tout rouges de feu. Cette horrible torture ne pouvant ébranler sa constance, il souffrit une troisième fois celle du chevalet. Enfin le gouverneur le condamna à perdre la tête; il ordonna en même temps de brûler son corps, de peur que les chrétiens ne lui donnassent la sépulture.

Quand Théodote fut arrivé au lieu de l'exécution, il remercia Jésus-Christ de l'avoir soutenu par sa grâce au milieu de ses tourmens, et de l'avoir choisi pour être un des citoyens de la Jérusalem céleste; il le pria aussi de mettre fin à la persécution, d'avoir pitié de son église affligée, de lui rendre enfin la paix. S'étant ensuite tourné vers les chrétiens qui l'accompagnaient, il dit : « Ne pleu-
» rez pas ma mort; mais bénissez plutôt notre Seigneur
» Jésus-Christ, qui m'a fait terminer heureusement ma
» course, et remporter la victoire sur l'ennemi. Lorsque
» je serai dans le ciel, je m'adresserai à Dieu avec con-
» fiance, et je le prierai pour vous (1). » Après avoir parlé ainsi, il reçut avec joie le coup qui consomma son sacrifice. Le bûcher sur lequel on mit son corps parut environné d'une lumière si éclatante, que personne n'osait en approcher pour l'allumer. Le gouverneur l'ayant appris, commanda des soldats pour garder la tête et le tronc du martyr en cet endroit.

Ce jour-là même, Fronton, prêtre de Malus, vint à Ancyre pour chercher les reliques que Théodote lui avait promises; il apportait aussi l'anneau que le Saint lui avait laissé comme un gage de sa promesse. Il était venu avec une ânesse chargée de vin, provenant d'une vigne qu'il

---

(1) *Deinceps enim in cœlis cum fiduciâ Deum pro vobis deprecabor.* Act. p, 349.

cultivait de ses propres mains. Il n'arriva qu'au commencement de la nuit. Son ânesse, épuisée de fatigues, s'abattit auprès du bûcher, par un effet de la Providence. Les gardes invitèrent Fronton à demeurer avec eux l'assurant qu'il serait mieux que dans toute autre hôtellerie. Ils avaient fait une hutte avec des branches de saules et de roseaux, et avaient allumé du feu auprès. Comme leur souper était prêt, ils proposèrent à Fronton de manger avec eux. Celui-ci accepta la proposition, et leur fit goûter de son vin, qu'ils trouvèrent excellent, et dont quelques-uns burent jusqu'à s'échauffer un peu.

Dans la conversation, ils racontèrent ce qu'ils avaient souffert au sujet de l'enlèvement des sept vierges, qu'ils disaient avoir été fait par un *homme de bronze;* ils ajoutèrent qu'ils gardaient alors le corps de cet homme. Le prêtre les pria de s'expliquer, et de le mettre au fait de cette aventure. Un de la troupe lui rapporta en détail ce qui était arrivé aux sept vierges, et de quelle manière leurs corps avaient été tirés de l'étang. Il dit ensuite qu'un nommé Théodote, bourgeois d'Ancyre, avait souffert les plus affreux tourmens avec une insensibilité qui les portait à lui donner le titre d'*homme de bronze;* que le gouverneur l'avait condamné à mort; qu'ils étaient chargés de garder son corps, et qu'ils devaient s'attendre à une rigoureuse punition, s'il leur était enlevé.

Fronton remercia Dieu de cette découverte, et le pria de l'assister dans la circonstance où il se trouvait. Après le souper, il épia le moment où les gardes seraient profondément endormis. N'ayant plus rien à craindre de leur part, il prit le corps du martyr, lui remit son anneau au doigt, et le chargea avec la tête, sur le dos de son ânesse. Lorsqu'elle fut dans le chemin, il la laissa aller seule, et elle retourna d'elle-même au bourg de Malus, où l'on bâtit depuis une église sous l'invocation de saint

Théodote. Ce fut ainsi que s'accomplit la promesse que le saint martyr avait faite à Fronton de lui fournir des reliques.

S. VENANT OU VENANCE, MARTYR EN ITALIE.

L'AN 250.

Ce Saint était de Camerino, ville peu éloignée de la Marche d'Ancône en Italie. Il y fut décapité en 250, durant la persécution de Dèce, après avoir souffert plusieurs tortures. On dit qu'il était encore fort jeune lorsqu'il versa son sang pour Jésus-Christ. Ses reliques se gardent précieusement à Camerino. Le Pape Clément X, qui avait été évêque de cette ville, avait une dévotion singulière à ce saint martyr.

Voyez les Bollandistes.

S. POTAMON, ÉVÊQUE D'HÉRACLÉE, EN ÉGYPTE, MARTYR.

L'AN 341.

Saint Potamon reçut, selon saint Athanase, la gloire d'un double martyre, en confessant la foi devant les païens, et en soutenant la divinité de Jésus-Christ devant les sectateurs d'Arius.

Il fut arrêté en 310, durant la persécution allumée par Maximin Daïa ou Daza. Il souffrit divers tourmens avec une constance invincible, et eut un œil crevé. On croit aussi qu'il eut un jarret coupé, comme saint Paphnuce et plusieurs autres confesseurs. Les glorieuses marques de ses

souffrances lui attirèrent le respect des évêques assemblés à Nicée en 325. Il assista au concile de cette ville, et y montra beaucoup de zèle contre les ariens. Ayant accompagné saint Athanase au concile qui se tint à Tyr en 335, il y prit généreusement sa défense (1).

Lorsque Grégoire se fut emparé du siége patriarcal d'Alexandrie, il parcourut toute l'Egypte avec le préfet Philagrius, qui avait embrassé l'arianisme sous Constance. Il fit éprouver les effets de sa cruauté aux catholiques, dont plusieurs furent bannis. Il en voulait sur-tout à saint Potamon, connu pour son attachement à l'orthodoxie. Par son ordre, le saint évêque fut frappé sur le dos à coups de bâton, jusqu'à ce qu'on le crût mort. On le fit revenir à force de remèdes; mais il mourut peu de temps après, c'est-à-dire, en 341. Saint Athanase lui donne le titre de *martyr de la divinité du Fils de Dieu.*

Voyez saint Athanase, *Ep. ad Solit. et Apol.;* Rufin, l. 2, c. 4, et saint Epiphane, *hæres.* 68.

---

(1) Voyez la vie de saint Athanase, sous le 2 de Mai, tom. VI, pag. 150.

19 Mai.

S. PIERRE CÉLESTIN, PAPE.

Tiré de ses deux vies, l'une et l'autre fort authentiques, et publiées par le P. Papebroch, t. IV, *Maii*, p. 419; de Bzovius, et des autres continuateurs de Baronius. Voyez aussi sa vie, écrite vers l'an 1295 par Jacques, cardinal de Saint-George. Muratori l'a donnée dans ses *Scriptores ital.* t. III, p. 613.

L'AN 1296.

Si ce Saint parut élevé dans le monde, ce ne fut que pour y donner l'exemple de la plus profonde humilité. Cette vertu le préserva des dangers qui accompagnent les hommes, et le fit sortir victorieux de tous les piéges qui se rencontrent dans les grandes places.

Il naquit dans La Pouille, vers l'an 1221. Ceux dont il reçut le jour étaient fort distingués par leur vertu et par leur charité envers les pauvres. Il était encore fort jeune lorsqu'il perdit son père. Sa mère, quoique chargée du soin de douze enfans, le fit étudier, à cause de l'inclination extraordinaire qu'il montrait pour la piété. Ses progrès donnèrent de grandes espérances à tous ceux qui s'intéressaient à lui; mais l'étude n'était pas son principal objet. Il envisageait sans cesse sa vraie destination; le salut de son ame lui paraissait l'article essentiel; il pensait qu'on ne pouvait prendre trop de précautions lorsqu'il s'agissait d'une éternité. D'un autre côté, il considérait que la voie qui mène à la vie est étroite, que nous rendrons tous un compte exact de nos pensées et de nos actions, et que sur ce compte sera réglée la sentence que le souverain Juge prononcera. Plein de ces pensées, il mettait tout en œuvre pour s'assurer la possession d'un bonheur éternel.

Il résolut enfin de suivre l'attrait puissant qu'il se sentait pour la vie hérémitique. Depuis long-temps il en faisait l'apprentissage par la pratique de la pénitence et de la contemplation. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il se retira sur une montagne déserte. Il s'y creusa dans le roc une petite cellule, où il pouvait à peine se tenir debout, et trouver assez de place pour étendre tout son corps. Les austérités qu'il y pratiqua durant l'espace de trois ans, furent extraordinaires. Dieu l'y éprouva aussi par de rudes tentations, qui purifièrent de plus en plus les affections de son cœur. Malgré les soins qu'il prenait pour se cacher aux yeux du monde, il fut à la fin découvert, et obligé de recevoir plusieurs visites. On le força quelque temps après d'entrer dans l'état ecclésiastique, et d'aller à Rome pour y recevoir les saints ordres.

En 1246, il retourna dans l'Abruzze, où il passa cinq ans dans une caverne du mont Marroni, près de Sulmone. Là, il reçut du Ciel ces faveurs qui sont communiquées aux ames contemplatives, faveurs toutefois qu'il faut acheter par la patience dans les épreuves. Des illusions nocturnes le tourmentèrent horriblement. Il tomba presque dans le désespoir; il n'osait plus dire la messe, et il fut même une fois violemment tenté d'abandonner sa solitude; mais le courage lui revint, par l'aveu qu'il fit de ses peines au directeur de sa conscience. C'était un saint religieux, fort versé dans la conduite des ames. Il consola Pierre, en lui assurant que tout ce qu'il éprouvait n'était qu'un stratagême du démon, et qu'il ne lui en arriverait aucun mal s'il voulait seulement le mépriser. Le Saint ne recouvrant point encore toute sa tranquillité, résolut d'aller à Rome consulter le Pape. Il eut sur la route une vision qui acheva de calmer ses inquiétudes. Un saint abbé, mort depuis peu, lui apparut, et lui donna des avis conformes à ceux qu'il avait déjà reçus de son confesseur; il lui dit

même de renoncer à son voyage de Rome, de retourner à sa cellule, et d'offrir tous les jours le saint sacrifice. Pierre obéit, et se trouva délivré de ses peines.

Les bois qui environnaient sa demeure ayant été abattus en 1251, il se retira sur le mont Magelle, avec deux solitaires qui s'étaient attachés à lui comme à leur père. Les trois serviteurs de Dieu se firent un petit enclos avec des épines et des branches d'arbres, et se bâtirent eux-mêmes des cellules. Quelque affreuse que parût leur solitude, ils y goûtaient la joie la plus pure. Inutilement le démon essaya de les troubler ; avec les armes de la foi, ils vinrent à bout de triompher de tous ses efforts. Plusieurs personnes qui désiraient se consacrer à Dieu, vinrent prier le Saint de les recevoir sous sa conduite. Il s'en excusa, en disant qu'il n'était pas capable de conduire les autres. Il fut pourtant obligé de céder à la fin, et il admit au nombre de ses disciples ceux qui lui parurent les plus fervens.

Pierre passait une grande partie de la nuit dans la prière et les larmes. Le jour, il s'occupait au travail des mains ou à copier des livres, sans cesser pour cela de s'entretenir intérieurement avec Dieu. Il traitait son corps comme un ennemi domestique, et le tenait dans cet état d'assujettissement qui l'empêche de se révolter. Jamais il ne mangeait de viande. Il jeûnait tous les jours, excepté le Dimanche. Chaque année, il faisait quatre carêmes. Durant trois de ces carêmes, ainsi que tous les Vendredis, il n'avait d'autre nourriture que du pain et de l'eau, excepté que de temps en temps il substituait au pain quelques feuilles de chou. Le pain même qu'il mangeait était si dur, qu'il ne pouvait le couper ; il était obligé de le casser par morceau. Ses austérités allaient si loin, qu'il fut averti dans une vision de ménager son corps, et de ne point l'accabler sous tant de macérations. Il portait un cilice de

crin de cheval rempli de nœuds, et une chaîne de fer autour de sa ceinture. Il couchait sur la terre nue ou sur une planche, n'ayant pour chevet qu'une pierre ou une bûche. Malgré l'amour qu'il avait pour la contemplation, il ne refusait pas d'assister ceux qui s'adressaient à lui pour leurs besoins spirituels. On pouvait le consulter tous les jours, excepté les Mercredis, les Vendredis, et pendant ses carêmes, qu'il passait dans un silence absolu.

Le nombre de visites qu'il recevait s'augmentant de jour en jour, il craignit de tomber dans l'esprit de dissipation; il se retira donc sur le sommet du mont Magelle, et s'y renferma avec quelques-uns de ses disciples, dans une grotte où l'on pouvait à peine pénétrer. Son absence ne fit que rendre plus vif l'empressement de le voir et de le consulter. Il retourna sur le mont Morroni, où ceux qui se mirent sous sa conduite vécurent quelque temps dans des cellules séparées. Enfin, il les rassembla tous dans un monastère, où il introduisit la règle de saint Benoît, selon son austérité primitive. En 1274, il obtint du Pape Grégoire X l'approbation de son ordre. Le nouvel institut s'étendit depuis dans toute l'Europe. Le Saint vit jusqu'à trente-six monastères de sa congrégation, et jusqu'à six cents personnes de l'un et de l'autre sexe qui en suivaient la règle.

Le Pape Nicolas étant mort en 1292, le Saint-Siége resta vacant durant l'espace de vingt-sept mois, parce qu'on ne pouvait s'accorder sur le choix de son successeur. Les cardinaux assemblés à Pérouse se décidèrent enfin, et élurent tout d'une voix notre Saint, que l'on appelait ordinairement Pierre *de Morroni* ou *de Mouron*, du lieu où il faisait sa résidence. Ils ne lui donnèrent leurs suffrages qu'à cause de son éminente sainteté. Cette élection, dans laquelle les brigues n'avaient eu aucune part, fut universellement applaudie. Pierre fut le seul qui en témoigna de

la douleur. Les raisons qu'il allégua pour montrer qu'il n'était pas propre à remplir la place qu'on lui proposait, n'ayant point été écoutées, il prit la fuite avec un de ses disciples nommé Robert. La nouvelle de son départ ne se fut pas plus tôt répandue, qu'on le mit dans l'impossibilité d'exécuter son dessein. On l'arrêta en chemin, et on le força d'acquiescer à son élection. Il pria Robert de le suivre; mais cet humble disciple lui fit une réponse conforme aux instructions qu'il avait reçues. « Ne m'obligez pas, » lui dit-il, à me jeter dans les épines avec vous. Je suis » le compagnon de votre fuite, et non pas de votre exal- » tation. » Robert obtint, comme il le désirait, la liberté de rester dans la retraite.

Pour le Saint, il retourna en gémissant à Morroni, où il était attendu par les Rois de Naples et de Hongrie, ainsi que par un grand nombre de cardinaux et de princes, qui tous l'accompagnèrent dans la cathédrale d'Aquila, choisie pour la cérémonie de son sacre. Il y alla sans pompe, et voulut par humilité n'avoir qu'un âne pour monture; il eût même fait la route à pied, s'il lui eût été permis de suivre son inclination. Il fut sacré et couronné le 29 d'Août, et prit le nom de Célestin V, qui depuis fut aussi donné aux moines qu'il avait institués.

Le Roi de Naples, par ses instances réitérées, lui persuada de venir avec lui dans sa capitale, afin de remédier à certains abus. Le Saint répondit parfaitement à la confiance du prince. Il porta de sages réglemens au sujet des affaires ecclésiastiques, et pourvut de bons pasteurs tous les bénéfices vaquans; il fit aussi une promotion de douze cardinaux, dont sept étaient de France.

La confiance dont il honora les étrangers lui attira des ennemis. Les cardinaux italiens se virent avec chagrin exclus de l'administration des affaires, qui jusque-là leur avait été confiée. Bientôt on entendit leurs plaintes. Elles

augmentèrent à l'occasion de quelques fautes qu'on fit commettre au Saint, et que les mécontens ne manquèrent pas d'exagérer. Ces fautes donnèrent à Célestin de grands scrupules. Il crut plus que jamais qu'il n'était point propre à la place qu'il occupait, et que le souverain Pontificat ne convenait point à un homme qui n'avait point d'expérience, et qui ignorait le droit canonique.

Cependant il continuait son genre de vie ordinaire. Il s'était fait faire au milieu de son palais une cellule, dans laquelle il se renfermait comme un solitaire. Les honneurs et les richesses dont il était environné ne l'empêchaient point de pratiquer l'humilité et la pauvreté. Lorsque l'avent fut venu, il voulut le passer dans la retraite pour se préparer à la célébration de la fête de Noël; en même temps il confia le soin de l'Eglise à trois cardinaux. Une telle conduite parut déplacée dans un Pape. Les murmures éclatèrent encore plus qu'auparavant. Pierre sentit aussi renouveler ses scrupules, quand il réfléchit qu'un pasteur est obligé de remplir par lui-même les devoirs de sa charge. Il se mit donc à délibérer sur le moyen de donner sa démission, afin de se délivrer des peines de conscience qui troublaient son repos, de se décharger d'un poids dont la pesanteur devenait de jour en jour plus accablante, et de suivre uniquement son inclination pour la solitude. Il consulta sur ce sujet plusieurs habiles canonistes, entre autres le cardinal Benoît Cajetan, qui tous assurèrent qu'un Pape avait le droit d'abdiquer.

Le bruit de sa prochaine abdication s'étant répandu, plusieurs personnes mirent tout en usage pour l'en détourner; mais rien ne put le faire renoncer à la résolution qu'il avait prise. Quelques jours après, il se tint un consistoire à Naples. Le Roi y assista avec d'autres personnes qualifiées. Là, en présence de l'assemblée, Célestin fit l'acte solennel de son abdication; il quitta ensuite les mar-

ques de sa dignité, reprit son nom et son habit de religieux, puis se prosternant aux pieds de ceux qui composaient le consistoire, il demanda pardon des fautes qu'il avait commises, et pria les cardinaux de les réparer, en faisant le meilleur choix qu'il leur serait possible pour remplir la Chaire de saint Pierre. Il n'avait siégé que quatre mois. La gaieté que l'on remarqua sur son visage lorsqu'il vit accepter son abdication, prouva, encore plus que ses paroles, que l'humilité seule lui avait inspiré la démarche qu'il venait de faire. Le cardinal Benoît Cajetan, homme fort versé dans le droit civil et canonique, fut élu en sa place, et couronné à Rome le 16 de Janvier de l'année suivante, sous le nom de Boniface VIII.

Un événement aussi extraordinaire donna lieu à diverses réflexions, chacun envisageant les choses selon qu'il était affecté. C'est ce que l'on voit en lisant les ouvrages de ces hommes célèbres qui, dans le même siècle, rétablissaient à Florence le goût de la belle littérature. Dante, aussi décrié pour ses mœurs que partial dans ses écrits, ne trouve que pusillanimité dans l'abdication de Célestin (1); mais il a été relevé avec force par un de ses compatriotes. C'est Pétrarque, qui s'exprime ainsi : « Cette action (l'abdica- » tion du Pape Célestin) suppose une grandeur d'ame toute » divine, qui ne peut se rencontrer que dans un homme » parfaitement convaincu du néant de toutes les dignités » du monde. Le mépris des honneurs vient d'un courage » héroïque, et non de pusillanimité. Au contraire, le dé- » sir des honneurs ne possède qu'une ame qui n'a pas

---

(1) Dante mourut à Ravenne en 1321 ; il s'y était fait exiler à cause de son caractère remuant et brouillon. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait certaines beautés dans ses poésies ; mais il y règne un ton d'indécence et de causticité qui révolte les honnêtes gens.

» la force de s'élever au-dessus d'elle-même (1). » Saint Célestin partit secrètement pour aller à Morroni se renfermer dans son monastère du Saint-Esprit. Il espérait y passer tranquillement le reste de vie; mais Dieu en ordonna autrement.

Quelques actes de sévérité que les circonstances rendaient peut-être nécessaires, firent beaucoup d'ennemis à Boniface. On publiait même qu'il n'avait suivi que le mouvement de son ambition, et qu'il avait employé la ruse pour supplanter Célestin; d'autres disaient qu'il n'avait pu monter sur le trône pontifical, attendu qu'un Pape ne pouvait abdiquer.

Ces discours alarmèrent Boniface; mais ses craintes augmentèrent encore quand il apprit qu'on s'empressait de toutes parts d'aller voir Célestin à Morroni. Appréhendant les suites de ce concours, il pria le Roi de Naples de lui envoyer le Saint à Rome, pour empêcher, disait-il, qu'il ne s'élevât des troubles dans l'Eglise. Célestin n'eut pas été plus tôt instruit de ce qui se passait qu'il prit la fuite. Il s'embarqua ensuite pour passer la Mer-Adriatique; mais un vent contraire l'obligea de relâcher au port de Vieste, dans la Capitanate. Le gouverneur l'arrêta, conformément aux ordres du Roi de Naples, et le conduisit à Boniface, qui pour lors était à Anagni.

Boniface le retint quelque temps dans son palais. Il eut avec lui plusieurs conférences, pour tâcher de découvrir

---

(1) Pétrarque ayant été banni injustement de Florence, se retira à Vaucluse, près d'Avignon. Son rare mérite lui attira une vénération universelle. Ses concitoyens le prièrent de revenir parmi eux; mais il aima mieux aller se fixer à Padoue. Il mourut à Arcqua, en 1374. Ses ouvrages en prose et en vers rendront sa mémoire immortelle. Voyez sur Dante et sur Pétrarque, le *Specimen historiæ Florentinæ, à Jannotio Manetto,* Florentiæ, 1747, in-8°. Cet ouvrage a été composé dans le quinzième siècle.

ce qu'il pensait de ceux qui regardaient son abdication comme nulle et invalide. Le Saint déclara ingénument que loin de se repentir de la démarche qu'il avait faite, il était prêt à la ratifier de nouveau. Plusieurs furent d'avis qu'il fallait, sur cette déclaration, le mettre en liberté, et le renvoyer dans son monastère; mais Boniface, sous prétexte de prévenir les malheurs d'un schisme, le fit garder étroitement par des soldats dans la citadelle de Fumonne, à neuf milles d'Anagni.

On lit dans les auteurs de la vie de saint Célestin, qu'il souffrit dans la prison d'indignes traitemens, sans toutefois laisser échapper aucune plainte; qu'au contraire, il chargea deux cardinaux qui le visitèrent, de dire à Boniface qu'il était content de son état, et qu'il n'en désirait point d'autre. Souvent il répétait les paroles suivantes avec une merveilleuse tranquillité : « Je ne souhaitais rien au monde » qu'une cellule, et cette cellule on me l'a donnée. » Il chantait presque sans interruption les louanges de Dieu, avec deux de ses moines qui lui tenaient compagnie.

Le jour de la Pentecôte de l'année 1296, après avoir entendu la messe avec beaucoup de ferveur, il dit à ses gardes qu'il mourrait avant la fin de la semaine. Il fut pris aussitôt de la fièvre, et reçut l'extrême-onction. Malgré la grande faiblesse où il se trouvait, il ne voulut point permettre qu'on couvrît seulement d'un peu de paille les planches sur lesquelles il couchait. Plus il approchait de sa dernière heure, plus il semblait redoubler sa ferveur. Enfin, le samedi de la même semaine, qui était le 19 Mai, il rendit tranquillement l'esprit, en achevant ce verset du dernier psaume de laudes : *Que tout ce qui respire loue le Seigneur.* Il était âgé de soixante-quinze ans. Il n'avait rien diminué de ses austérités pendant les dix mois que dura son emprisonnement. Le Pape, accompagné de tous

les cardinaux, fit pour lui un service solennel dans l'église de Saint-Pierre (1).

Son corps, qui avait été enterré à Ferentino, fut transporté ensuite à Aquila. Il est encore dans l'église des Célestins, près de cette ville. On rapporte plusieurs miracles authentiques du serviteur de Dieu, qui fut canonisé en 1313 par Clément V.

L'esprit de retraite et de recueillement est essentiel au christianisme. Cela n'empêche pas que quelques ames n'aient une vocation spéciale pour aller servir Dieu dans une entière solitude. Cette vocation se reconnaît aux motifs qui déterminent :

1° Un chrétien, convaincu par l'expérience de sa faiblesse, a tout lieu de présumer que son innocence ne se soutiendra point au milieu de cette multitude de piéges que le monde lui tend de toutes parts; alors il peut, quelquefois même il doit se séquestrer du commerce des hommes. Dans ce cas, il y aurait de la témérité à dire qu'il évite de servir Dieu et le prochain. Il n'évite que le péché, et les occasions qui l'y feraient tomber. Son but n'est pas de préférer une vie de repos à une vie de travail; il prévient les suites de sa corruption, qui ne manqueraient point de lui donner la mort. Mais la solitude n'est un asile assuré que pour ceux qui en aiment les différens exercices; que pour ceux qui établiront dans leur ame une solitude intérieure, et qui ne permettront jamais

---

(1) Boniface VIII tomba dans de grands malheurs. Ses brouilleries avec Philippe-le-Bel, Roi de France, lui devinrent très-funestes. Un corps de troupes françaises, commandées par Guillaume de Nogaret, vint au secours d'Étienne et Chiarra Colonnes, ligués contre lui. Il fut fait prisonnier à Anagni, et souffrit beaucoup de mauvais traitemens. Les Ursini le délivrèrent des mains de ses ennemis; mais il mourut de chagrin peu de temps après, c'est-à-dire, en 1303. — Voyez Feller, Dict. hist., art. *Boniface VIII*.

à leur esprit de s'occuper des vanités mondaines ; que pour ceux enfin qui, maîtres de toutes leurs passions, n'auront rien qui les trouble dans la retraite. Il faut avoir une grande pureté d'ame, et une grande simplicité de cœur, pour goûter les douceurs de la vraie liberté, pour vaquer avec joie aux exercices spirituels, pour acquérir dans un haut degré le don de la prière et de la méditation.

2° Une autre marque de vocation à la vie solitaire, est la connaissance des qualités qui rendent propre à cet état plutôt qu'à toute fonction publique. Les dons de Dieu sont diversifiés : il y en a pour la vie active et pour la vie contemplative. Ceux que le Ciel a destinés à la solitude, servent l'Église à leur manière ; et les hommes retirent plus d'avantages de leurs exemples et de leurs vertus, qu'ils ne pourraient en attendre de leurs veilles ou de leurs aumônes, s'ils étaient dans le monde riches ou savans. C'est ainsi que la société ne perd aucun de ses membres ; ils ne lui sont même jamais plus utiles que quand chacun est à sa place. C'est la remarque d'un ingénieux écrivain protestant (1), qui ajoute qu'un homme qui se retire du monde, ne refuse pas de le servir, mais qu'il veut seulement n'avoir rien de commun avec ses vanités.

3° Le même auteur dit aussi qu'on doit, en se retirant du monde, se proposer uniquement de se consacrer à Dieu par les exercices de la componction, de la prière et de la contemplation. Au reste, ceci pourrait se démontrer par les différentes preuves que fournit la raison d'accord avec la religion. On pourrait encore citer l'exemple d'un grand nombre de Saints illustres.

4° Enfin, les personnes qui ont passé par les charges publiques ont quelquefois des motifs particuliers de vivre

---

(1) Lucas, *Traité du Bonheur*.

dans la retraite. Quand elles se voient en liberté, il leur est permis de renoncer au monde, pour mettre ordre aux affaires de leur conscience, et pour se préparer à l'éternité.

SAINTE PUDENTIENNE, VIERGE.

Deuxième siècle.

Sainte Pudentienne, sœur de sainte Praxède, était fille de Pudens, sénateur romain, qui fut converti à la foi par les apôtres saint Pierre et saint Paul. Sa fête est marquée dans le sacramentaire de saint Grégoire. Son église, qui est à Rome, passe pour la plus ancienne que l'on connaisse. On l'appelait dans les premiers temps l'église *du pasteur*. On dit que c'était la maison de Pudens, et le lieu où saint Pierre logeait et célébrait les divins mystères.

Voyez les Bollandistes et Tillemont, t. II.

S. DUNSTAN, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

L'AN 988.

Saint Dunstan, issu d'une famille illustre, naquit à Glastenbury. Il eut pour maîtres dans les sciences certains moines irlandais qui avaient beaucoup de réputation, et qui s'étaient établis dans le lieu de sa naissance. La ville de Glastenbury se trouvait alors, par une suite des ravages de la guerre, dans un état de désolation.

Dunstan se distingua de tous ses compagnons d'étude

par la rapidité de ses progrès ; Athelme, son oncle, archevêque de Cantorbéry, avec lequel il vécut quelque temps, le mena à la cour avec lui, et le fit connaître au Roi Athelstan. Ce prince, qui aimait la vertu et qui protégeait les talens, conçut pour lui une grande estime, le retint auprès de lui, et lui donna plus de marques de bienveillance qu'à tous ceux qui approchaient de sa personne : mais l'envie, qui ne peut souffrir les distinctions du mérite, chercha les moyens de le mettre mal dans l'esprit du Roi, et elle vint à bout d'y réussir. Dunstan comprit alors mieux que jamais, combien peu l'on doit compter sur la faveur des grands. Il avait reçu dans sa jeunesse la tonsure et les ordres mineurs ; toujours il avait vécu d'une manière conforme à l'évangile, et quoiqu'il eût pratiqué toutes les vertus chrétiennes, il s'était spécialement rendu recommandable par son humilité, sa modestie et la pureté de ses mœurs.

Lorsqu'il eut quitté la cour, il prit l'habit monastique, de l'avis d'Elphège, son oncle, évêque de Winchester, qui peu de temps après l'éleva au sacerdoce. S'étant parfaitement affermi dans la connaissance et la pratique des devoirs de sa profession, il fut envoyé à Glastenbury pour en desservir l'Eglise. Il s'y bâtit une petite cellule qui n'avait que cinq pieds de long sur deux pieds et demi de large ; il s'y bâtit aussi un oratoire attenant à la muraille de la grande église dédiée sous l'invocation de la Mère de Dieu. Dans cet hermitage, il joignait le jeûne à la prière. Il avait aussi des heures marquées pour le travail des mains : par là il se proposait d'éviter l'oisiveté, et de s'entretenir dans l'esprit de pénitence. Son travail consistait à faire des croix, des vases, des encensoirs, et autres choses destinées au culte divin ; d'autres fois il s'occupait à peindre ou à copier des livres.

Le Roi Athelstan étant mort en 900, après avoir régné

seize ans avec beaucoup de gloire, Edmond son frère monta sur le trône. Comme ce prince allait souvent par dévotion à l'église de Glastenbury, qui n'était qu'à neuf milles de son palais de Chedder, il eut occasion de connaître par lui-même la sainteté de Dunstan. Il crut ne pouvoir mieux faire que de lui donner le gouvernement du monastère. Dunstan fut le dix-neuvième abbé de Glastenbury, à compter de saint Britwald, le premier Anglais qui avait eu la même dignité deux cent soixante-dix ans auparavant (1). Edmond fut massacré après un règne de

(1) L'abbaye de Glastenbury fut considérablement enrichie par les Rois des Saxons occidentaux. On peut voir leurs chartes dans l'histoire de Jean de Glastenbury, etc.

Cette abbaye était fameuse dans le temps des Bretons; son église passait pour la plus ancienne de toute la Bretagne, et on la croyait fondée par ceux qui les premiers annoncèrent l'Évangile dans le pays.

Ce fut, au rapport de Gildas, vers la fin du règne de Tibère, que les premiers rayons de la foi pénétrèrent dans la Bretagne. Le même auteur ajoute qu'il y eut alors peu de païens qui se convertirent. Métaphraste cite un passage d'Eusèbe, où il est dit que saint Pierre prêcha dans la Bretagne. Fortunat, Sophrone, etc., assurent la même chose de saint Paul. Quoi qu'il en soit, on doit au moins conclure de ce que rapportent Tertullien, Origène, Eusèbe, Théodoret, etc. que l'Évangile fut prêché aux Bretons peu de temps après la dispersion des apôtres.

Guillaume de Malmesbury, dans son livre *de Antiquitatibus Glastoniæ*, publié par le savant Thomas Gale, dit aussi, d'après des monumens fort antiques, que l'ancienne église de Glastenbury fut bâtie par ceux qui jetèrent dans la Bretagne les premières semences de la foi.

L'abbaye dont nous parlons était dans l'île anciennement appelée *Avallona*, ou l'*île des Pommes*, du mot breton *aval*, qui signifie *pommes*. C'est qu'il y avait là un grand nombre de pommiers, arbres qui étaient alors fort rares dans le pays. Douze frères, partis du nord de la Bretagne, vinrent chercher un établissement dans cette contrée. Le plus jeune, nommé Glasteing, se fixa dans l'île Avallona, qui de lui prit le nom de Glastenbury.

On lit dans Guillaume de Malmesbury, *loc. cit.*, qu'en 433, S. Patrice ayant trouvé douze anachorètes, il les rassembla dans un monastère

six ans et demi. On enterra son corps à Glastenbury. Ses fils Edwi et Edgar étant trop jeunes pour gouverner, on plaça sur le trône Edred leur oncle. Ce prince religieux se conduisit toujours par les conseils de saint Dunstan. Il mourut en 955, et la couronne retourna à Edwi, dont les mœurs étaient fort déréglées. En voici un exemple : Le jour de son sacre, il quitta brusquement la table où était rassemblée toute la noblesse, pour aller se livrer à d'infâmes plaisirs. Saint Dunstan le suivit, et lui représenta avec une généreuse liberté ce qu'il devait à Dieu et aux

---

qu'il bâtit auprès de l'ancienne église, et qu'il en fut le premier abbé. On a quelquefois confondu ce Saint avec l'apôtre d'Irlande; mais tous les écrivains de Glastenbury l'en distinguent, et s'accordent à dire qu'il mourut et fut enterré dans cette abbaye.

La plupart des Saints illustres de la Bretagne, qui florissaient avant l'arrivée des Saxons, furent, dit-on, enterrés dans la même abbaye, ou du moins ils y vécurent quelque temps.

Voici ce qu'on lit dans les annales de l'abbaye de Morgan (au comté de Clamorgan), publiées par Gale. Lorsqu'on creusait, en 1191, un tombeau pour un moine, on trouva les os du Roi Arthur, qui étaient d'une grandeur prodigieuse, avec cette inscription : *Ci-gît l'illustre Roi Arthur, enterré dans l'île Avallone.* Au-dessus de son coffre, et dans le même tombeau, étaient les os de la Reine Guenhavère, sa femme. Ces faits sont aussi rapportés dans l'histoire de Jean de Glastenbury.

Cet auteur donne le détail des principales reliques que possédait son abbaye. On y voyait celles de saint Aïdan, de saint Céolfrid, de saint Boisil, de saint Benoit Biscop, de saint Oswald, etc., qui y avaient été apportées du nord de la Bretagne, lors des conquêtes du Roi Edmond *l'Ancien*; celles de saint Valère, évêque et martyr, de saint Anastase, de saint Abdon et de saint Sennen, qui avaient été données par le Roi Edgar; celles de saint David, et d'un grand nombre d'autres Saints. Il y avait aussi un morceau considérable de la vraie croix, dont le Pape Martin avait fait présent au Roi Alfred, et que ce prince avait ensuite déposé dans l'abbaye de Glastenbury.

Les reliques n'étaient pas le seul trésor qui enrichit l'église de cette abbaye; il s'y trouvait encore beaucoup d'autres monumens de la piété des Rois des Saxons occidentaux. Voyez Jean de Glastenbury, et le *Monasticon Anglicanum.*

hommes. L'exil fut la récompense de son zèle. Edwi persécuta les moines de son royaume, et ruina toutes les abbayes qui avaient échappé aux déprédations des Danois; il n'épargna que celles de Glastenbury et d'Abbington.

Saint Dunstan exilé se retira en Flandre, où il passa un an (1). Il y répandit de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ, par l'exemple de ses vertus et par la force de ses discours.

Cependant les Merciens et les peuples du nord de l'Angleterre, accablés sous la pesanteur du joug qu'ils portaient, ôtèrent la couronne à Edwi, pour la mettre sur la tête d'Edgar son frère. Le nouveau Roi appela saint Dunstan, et lui donna une place distinguée parmi ceux qui composaient son conseil. En 957, il le nomma évêque de Worcester. La cérémonie de son sacre fut faite par saint Odon, archevêque de Cantorbéry. Le siége de Loudvet étant venu à vaquer peu de temps après, Dunstan fut obligé d'en prendre le gouvernement malgré lui. C'était l'homme qui paraissait le plus en état de rétablir dans cette église, et la discipline et la pureté des mœurs.

Edwi, qui s'était toujours maintenu dans la souveraineté des provinces du midi, termina, en 959, une vie souillée de crimes, par une mort malheureuse. Edgar réunit alors en sa personne toute la monarchie anglaise, qu'il gouverna toujours avec beaucoup de sagesse et de gloire. Il continua de donner à notre Saint des marques de son estime et de sa confiance.

Saint Odon, archevêque de Cantorbéry, étant mort

(1) Osbern dit que le Saint passa cette année à Saint-Pierre-de-Gand, où l'on montrait encore (avant la révolution française) un de ses vêtemens; Jean de Glastenbury veut qu'il l'ait passée à Saint-Amand. La tradition et les monumens de ces deux lieux prouvent qu'il les honora l'un et l'autre de sa présence.

en 961, Dunstan fut élu pour lui succéder. Il employa toutes sortes de moyens pour ne pas accepter cette dignité; mais il lui fut impossible de réussir. Le Pape Jean XII, qui l'estimait singulièrement, le fit légat du Saint-Siége. Dunstan, revêtu de cette autorité, ne pensa plus qu'à rétablir partout la discipline ecclésiastique, qui avait beaucoup souffert des incursions des Danois, et des troubles occasionnés par la tyrannie d'Edwi. Il avait la consolation de se voir puissamment protégé par le Roi Edgar. Il recevait aussi de grands secours de deux de ses disciples, de saint Ethelwold, évêque de Winchester, et de saint Oswald, évêque de Worcester et archevêque d'Yorck. Les trois prélats commencèrent par la réformation des monastères; et afin d'entretenir partout l'uniformité de discipline, saint Dunstan publia *la Concorde des règles*, qui était un recueil des anciennes constitutions monastiques, combinées avec celles de l'ordre de saint Benoît (1). La réformation des moines fut suivie de celle des clercs. Le Saint fit aussi, pour l'usage de ces derniers, de sages réglemens connus sous le titre de *canons publiés sous le Roi Edgar* (2). Quelques clercs étaient tombés par le malheur du temps dans plusieurs désordres; ils avaient même osé se marier, contre la disposition des anciens canons. Le Saint les chassa des églises et des monastères dont ils s'étaient emparés, et mit en leur place des religieux fervens. C'était une espèce de restitution que l'on faisait à ceux-ci, puisqu'avant les guerres des Danois, ils avaient été en possession des églises et des monastères dont il s'agissait.

Saint Ethelwold, voyant que les chanoines de sa cathédrale menaient une vie scandaleuse, leur substitua aussi

---

(1) On trouve ce recueil dans Reyner et dans Spelman.

(2) On peut voir ces *canons* dans Spelman, *Conc. Angl.* t. I, p. 447.

des moines. Les coupables appelèrent de la sentence rendue contre eux. Il se tint pour cet effet un synode à Winchester, en 968. On rapporte qu'une voix paraissant sortir d'un crucifix qui était dans le lieu de l'assemblée, fit entendre ces paroles : « Dieu défend de réformer ce qui a » été fait. On a bien jugé, ce serait un mal que de juger » autrement. » Le synode confirma la sentence de saint Ethelwold, et le Roi Edouard *le martyr* fit de ce décret une loi de l'état.

L'archevêque de Cantorbéry montra aussi beaucoup de zèle contre les laïques, violateurs de la discipline ecclésiastique. Il n'y avait point de considération qui pût le faire mollir, lorsqu'ils s'agissait de maintenir le bon ordre. Les pécheurs scandaleux sur-tout, de quelque rang qu'ils fussent, redoutaient sa fermeté, et étaient obligés de se soumettre aux règles de la pénitence canonique. Nous allons en citer un exemple.

Le Roi Edgar, maîtrisé par une passion honteuse, abusa d'une vierge qui résistait depuis long-temps à ses désirs, et qui, pour mettre son honneur en sûreté, avait pris le voile de religieuse, sans toutefois faire profession. Cette dernière circonstance ajoutait un nouveau degré d'énormité au crime du Roi. Saint Dunstan fut informé de ce qui s'était passé. Il se rendit aussitôt à la cour, et comme un autre Nathan, il dit au prince, avec un zèle mêlé de respect, qu'il avait offensé le Seigneur. Edgar, agité de salutaires remords, s'avoua coupable, témoigna son repentir par ses larmes, et demanda une pénitence proportionnée à son crime. Le Saint lui en imposa une de sept ans, qui consistait à ne point porter la couronne durant tout ce temps-là, à jeûner deux fois la semaine, et à faire d'abondantes aumônes; il lui enjoignit en outre, pour expier son crime d'une manière plus spéciale, de fonder un monastère où plusieurs vierges pussent se consacrer à Jésus-

Christ. Edgar accomplit fidèlement tous les articles de sa pénitence, et fonda le monastère de Shaftsbury. Les sept ans écoulés, c'est-à-dire, en 973, le saint archevêque lui remit la couronne sur la tête, dans une assemblée composée des évêques et des seigneurs de la nation.

Edgar étant mort dans la seizième année de son règne, et la trente-deuxième de son âge, Edouard son fils aîné lui succéda. Ce prince avait beaucoup de piété, et donnait de grandes espérances; mais il périt bientôt par la trahison d'Elfride sa belle-mère. C'est lui que l'on appelle Edouard *le martyr*. Sa mort tragique causa une vive douleur à saint Dunstan; et lorsqu'il couronna son jeune frère en 979, il lui prédit tous les malheurs qui devaient arriver sous son règne.

Le Saint sacra Gacon, évêque de Landaff, vers l'an 983. Les évêques du pays de Galles avaient été soumis jusque-là à l'archevêque de Saint-David. Ce prélat perdit alors la juridiction de métropolitain, sans qu'on puisse précisément en assigner la raison (1). Saint Dunstan faisait souvent la visite des différentes églises du royaume : partout il prêchait et instruisait les fidèles. Ses discours étaient si touchans et si persuasifs, que les cœurs les plus insensibles ne pouvaient s'empêcher de se rendre. Ses revenues étaient employés au soulagement des pauvres. Il conciliait les différends, réfutait les erreurs, et s'appliquait continuellement à extirper les vices et à corriger les abus. Malgré les soins qu'il était obligé de donner à son diocèse, aux églises du royaume, et souvent aux affaires de l'état, il trouvait encore du temps pour vaquer aux exercices de piété; il consacrait à la prière une bonne partie de la nuit. Quelquefois il se retirait à Glastenbury, afin

(1) Il est assez probable que ce fût par un effet de la grande puissance d'Edgar, qui, par là, voulait commencer à unir les Gallois avec les Anglais.

de converser avec Dieu plus librement. Etant à Cantorbéry, il visitait, dans la saison même la plus rigoureuse, l'église de Saint-Augustin, située hors les murs, et celle de la Mère de Dieu qui était attenante.

Ce fut dans cette ville qu'il tomba malade. Il se prépara à sa dernière heure par un redoublement de ferveur dans tous ses exercices. Le jour de l'Ascension, il prêcha trois fois sur la fête, pour exhorter les fidèles à suivre leur chef en esprit et par la vivacité de leurs désirs. Pendant qu'il parlait, son visage paraissait tout rayonnant de gloire. A la fin de son troisième discours, il se recommanda aux prières de son auditoire, et dit à son troupeau qu'il ne tarderait pas à être séparé de lui. A ces dernières paroles, tout le monde fondit en larmes. Après midi, le Saint retourna à l'église, et indiqua le lieu où il voulait être enterré; il se remit ensuite au lit, puis ayant reçu le saint Viatique le Samedi suivant, il passa de cette vie à l'immortalité bienheureuse. Sa mort arriva le 19 Mai 988. Il vécut soixante-quatre ans, et en gouverna dix-sept l'église de Cantorbéry. Son corps fut enterré dans la cathédrale, à l'endroit qu'il avait lui-même marqué.

Il est rapporté que ses ossemens furent transportés à Glastenbury, en 1012; mais il faut que la translation n'ait pas été totale. En effet, au commencement du seizième siècle, ses reliques étaient encore dans son tombeau, au côté méridional de l'autel, et l'archevêque Werham les y trouva en 1508.

Voyez les deux vies du Saint, l'une écrite par Osbern, précenteur de Cantorbéry, en 1070; et l'autre par Eadmer, en 1121. La première se trouve dans Mabillon, *Sect.* 5, *Ben.* p. 659, et la seconde dans Wharton, t. I, p. 211. Voyez aussi Jean de Glastenbury, dans l'histoire de cette abbaye, publiée par M. Hearne, t. I, p. 115, ad p. 147, et Henschénius, t. IV, *Maii*, p. 344 (1).

(1) Voyez sur tout les *Antiquités de l'église anglo-saxonne* du docteur Lingard, chap. XII, p. 474 et suiv.

╤ S. HADULPHE, ÉVÊQUE D'ARRAS ET DE CAMBRAI.

Le P. Henschénius a donné un petit commentaire sur les miracles et le culte de S. Hadulphe, *Acta SS.*, tom. IV, *Maii*, p. 332. Voyez aussi Mabillon, *Sæc. III. Benedict.* part. I, p. 471; *Molani Nat. SS. Belgii*, p. 99; et Gazet, *Hist. eccl. des Pays-Bas*, p. 10.

L'AN 729.

S. HADULPHE que l'on croit avoir été le fils du saint martyr Ragnulphe (1), s'était consacré au service du Seigneur dans l'abbaye de Saint-Vaast à Arras. Il succéda, en 710, dans la direction de ce monastère à Hatta qui en avait été le premier abbé. En 717, après la mort d'Hunauld, on ne jugea personne plus propre que lui pour remplir le siége épiscopal d'Arras et de Cambrai : son élection se fit par les suffrages unanimes du clergé et du peuple.

Hadulphe gouverna avec sainteté ces deux églises réunies, dont il était le onzième évêque après S. Vaast, et continua en même temps à administrer son abbaye, où il avait coutume de se retirer quelquefois pour s'entretenir avec Dieu. Il y mourut le 19 Mai 729 (2), dans la douzième année de son épiscopat, et fut inhumé dans l'église de S. Pierre qui était située dans les murs du monastère de S. Vaast. Dans la suite, le Seigneur fit connaître la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles; et l'évêque Ingelram ou Engueran, dès qu'il en eut acquis la certitude par des témoignages dignes de foi, fit, vers l'an 958, lever le corps de son prédécesseur, et annonça au peuple qu'il était placé au nombre des Saints (3).

(1) Voyez sa notice sous le 27 de ce mois.

(2) Le Pére Henschénius met l'année 728, d'après les *Annales Francorum*.

(3) Voyez *Balderici Chron. Cameracense*, lib. I, cap. 35 et 36. Cet

Le corps de S. Hadulphe fut transferé plus tard de l'église de S. Pierre dans celle de S. Vaast (1), et de là, en 1030, à Cambrai, afin de contribuer à la solennité de la dédicace de la nouvelle église, restaurée par l'évêque Gérard. Il fut placé près de l'autel, à côté de celui de S. Géry; et en 1602 il fut renfermé dans une châsse d'argent.

---

† LE B. FASTRÈDE, PREMIER ABBÉ DE CAMBRON.

Tiré de Dom Le Nain, *Essai de l'Hist. de l'ordre de Citeaux*, tom. VI, p. 297-353. Voyez *Molani Natales SS. Belgii*, p. 100; Delewarde, *Hist. générale du Hainaut*, tom. II, p. 489, et *Gallia Christ. nova*, tom. III, col. 175.

L'AN 1163.

Le bienheureux Fastrède était fils d'un gentilhomme de Hainaut, seigneur d'une terre nommée Graviamets (2).

---

auteur s'exprime de la manière suivante : « Hujus (*S. Hadulphi*) sanctitas præcedente tempore, multis mirisque portentis ostensa est; quorum præcipuus testis æditiuus monasterii S. Vedasti, Engrano Cameracensi episcopo visiones, quas plerumque viderat, propalavit. Qui testem idoneum animadvertens, sanctum corpus levavit : in qua elevatione, ad declaranda sancti viri merita, mulier quædam ab immundo spiritu mirificè liberata est. Unde episcopus lætus, verbo facto ad populum, beati Adulphi solemnia in numero Sanctorum notificavit. » — Le Pape Benoît XIV, dans son ouvrage *de SS. Canonizatione et Beatificatione*, tom. I, p. 47, dit que la canonisation de S. Hadulphe a été faite régulièrement.

(1) Dans l'église de S. Pierre, on voyait autrefois sous une effigie du Saint l'inscription suivante :

Hic jacuit Sanctus speculum virtutis Hadulphus,
Qui vigil Atrebatum rexit ad astra chorum.
Dulcis ave : nostris veniam Pater objice culpis,
Grataque dilecto dona repende gregi.

(2) Quelques auteurs la nomment *Gaviamets*, et *Gavitinier*.

Lorsqu'il était encore fort jeune, il fut envoyé par ses parens à un abbé d'une éminente vertu, dont on ne sait point le nom. Instruit dans les lettres et dans la piété, il retourna dans la maison paternelle, où il conserva constamment l'esprit de piété dans lequel il avait été élevé. Après y avoir vécu quelque temps, il prit la résolution de quitter le monde, et obtint pour cet effet de son ancien maître des lettres de recommandation auprès saint Bernard, qui était alors à Clairvaux. Le Saint le reçut avec beaucoup de bonté; mais avant de l'admettre aux épreuves du noviciat, il lui ordonna de faire une étude assidue et sérieuse des saintes Ecritures, afin de le rendre plus digne des grands emplois auxquels il voulait le préparer.

Peu de temps après que Fastrède eut fait profession, saint Bernard, ayant été obligé de faire un voyage dans les Pays-Bas, vint dans le Hainaut, où d'abord il assoupit un différend qui était entre l'abbé de Liessies et le seigneur d'Avesnes, fondé sur ce que ce seigneur voulait ôter aux religieux de cette maison les biens que ses prédécesseurs lui avaient donnés. Le Saint alla ensuite à Soignies, et durant le séjour qu'il fit dans cette ville, le trésorier du chapitre, Anselme de Trazegnies, seigneur de Perone près de Binche, fut si touché des discours du saint abbé, qu'il le pria d'agréer une terre nommée Cambron près d'Ath, avec tout ce qui en dépendait, pour y bâtir un monastère de son ordre : il accepta ce bienfait, et lorsqu'il fut de retour à Clairvaux, il envoya Fastrède avec douze autres religieux pour établir cette nouvelle abbaye et en être le premier abbé. Le monastère fut donc préparé, et l'église en fut consacrée le 19 Octobre de l'an 1148 par Nicolas, évêque de Cambrai (1).

(1) Voyez sur l'abbaye de Cambron (*Camberona Beatæ Mariæ Virginis*), Philippi Brasseur, *Origines omnium Hannoniæ Cænobiorum*,

Fastrède eut d'abord beaucoup à souffrir de la part de Gilles de Trazegnies, seigneur de Silly et frère d'Anselme : ne pouvant souffrir de se voir privé d'un bien auquel il se promettait de succéder, il fit tous ses efforts pour faire casser la donation. Ces avanies durèrent jusqu'à l'an 1156, et elles ne cessèrent que par l'autorité et la puissance de Baudouin comte de Hainaut, et par les bons offices de l'évêque Nicolas, qui firent signer au seigneur de Silly un accord et une renonciation à tout droit et à toute prétention sur cette donation. Malgré cette accommodement, les religieux furent réduits à une extrême pauvreté ; à peine pouvaient-ils par un rude travail tirer leur nourriture de cette terre assez modique : mais l'évêque de Cambrai, qui avait pour eux l'amour et la tendresse d'un père, porta les chanoines de Soignies à leur donner quelques secours (1).

Fastrède s'acquitta de son ministère avec tant de sainteté, qu'en 1157, après la mort du B. Robert, qui avait succédé à S. Bernard dans le gouvernement de l'abbaye de Clairvaux (2), il fut choisi d'un commun consentement pour remplir sa place, quelque précaution qu'il eût prise pour empêcher que ce fardeau ne tombât sur lui. Aussitôt que son élection lui fut connue, il en fut tellement troublé qu'il prit la fuite pour aller se cacher dans la Chartreuse du Val de saint Pierre, située dans le diocèse de Soissons. Il y demeura inconnu durant quelque temps ; mais craignant enfin de s'opposer à la volonté du Seigneur, il n'osa pas y résister davantage.

Ayant d'une manière aussi sainte entrepris la conduite de Clairvaux, ses vertus y brillèrent d'un nouvel éclat.

---

p. 69 et seqq. ; et *Miræi Diplomata Belgica*, tom. II, p. 1171, 1173, 1176.

(1) Voyez *Miræi Diplom. Belg.*, *loc. cit.*

(2) Voyez sa notice ci-dessus, tom. VI, p. 52.

« Il n'est pas croyable, dit l'auteur de l'exorde de l'his-
» toire de Cîteaux, par quelles rudes abstinences il rédui-
» sait son corps en servitude; en quoi, pour parler selon
» la vérité, il excédait et allait au-delà de ce que la na-
» ture pouvait porter; et j'en puis parler avec d'autant
» plus de vérité, que l'ayant servi à table durant plusieurs
» années, j'ai remarqué souvent jusqu'où allait en ce point
» son excessive mortification... Ce saint abbé, aimé de Dieu
» et des hommes, étant comblé de toutes sortes de grâces
» et de dons du Ciel, n'instruisait pas seulement ceux
» qui lui étaient soumis, par ses paroles et par ses ac-
» tions, il touchait même par sa seule vue ceux qui le
» considéraient, et les remplissait d'une dévotion extraor-
» dinaire par l'air agréable et la disposition de toute sa
» personne. La grâce et l'onction du Saint-Esprit se fai-
» saient voir en lui avec tant d'éclat, qu'il semblait avoir le
» visage d'un ange; et on ne pouvait même se lasser de
» le regarder, tant on appercevait en lui d'attraits qui
» portaient à l'aimer; car la pureté de son cœur et cette
» douceur si singulière qu'il avait reçue du Ciel, parais-
» sait comme gravée en son extérieur par le doigt de Dieu
» même. »

Le schisme qui commença à troubler l'Eglise en 1159, força Fastrède de sortir pour quelque temps de sa retraite : il fut appelé en Italie, avec saint Pierre de Tarantaise et Aliprand, abbé de Morimond, par les Milanois qui désiraient de se réconcilier par leur entremise avec l'Empereur Frédéric Barberousse : à cette occasion Fastrède soutint avec une fermeté et une constance héroïque la cause d'Alexandre III contre l'Empereur, qui s'était mis du côté de l'antipape Victor.

Durant les troubles que causait en Italie ce schisme, le Pape Alexandre s'était retiré en France en 1163. Fastrède, qui venait d'être élu abbé de Cîteaux après la dé-

mission volontaire de Lambert, ayant su que le Pape était à Paris, vint l'y trouver pour les affaires de son monastère et de tout l'ordre, et en particulier pour lui demander la canonisation de S. Bernard au concile qui devait se tenir à Tours dans peu de temps. Il fut surpris dans cette ville d'une fièvre qui l'obliga de se mettre au lit, et au cinquième jour de sa maladie il consomma sa vie si sainte par une mort plus sainte encore. Le Pape même lui avait donné de ses propres mains l'Extrême-Onction, et l'avait honoré de sa bénédiction apostolique. Son corps a été transferé à Cîteaux, et il est compté au nombre des Bienheureux de cet ordre. On trouve dans les œuvres de S. Bernard une lettre de Fastrède adressée à un abbé de son ordre : c'est un monument de son amour et de son zèle pour la perfection dans laquelle les religieux doivent vivre (1).

+ LE B. NOTKER, MOINE DE SAINT-GALL.

Eckehard, doyen de St.-Gall, appelé communément le *jeune*, a écrit au treizième siècle la vie de Notker; mais elle a été falsifiée par différentes intercalations, qui ont mis beaucoup de confusion dans la chronologie et dans les faits, provenant sur-tout de ce qu'on n'a pas assez distingué les différens Notker qui ont fleuri à St.-Gall. Daniël Papebroch a éclairci, avec la sagacité qui lui est propre, ces actes, publiés d'abord par Canisius et Goldast; voyez *Acta SS.*, tom. I, *Aprilis*, p. 375 sqq. et l'*Hist. litt. de la France*, t. VI, p. 135.

L'AN 912.

Notker, surnommé *Balbulus* ou *le Bègue* (2), parce qu'il bégayait, naquit à Heiligenau, en Thurgovie, de

---

(1) Op. S. Bernardi, tom. I, p. 391, edit. Mabillonii an. 1690.

(2) Plusieurs auteurs ont confondu notre Notker avec les trois autres du même nom. Notker le médecin (*physicus*, ou *medicus*) était disciple du

parens considérés, qui descendaient de l'illustre famille des Sax, dans le pays des Grisons (1). Ses parens, qui s'aperçurent de bonne heure des bonnes dispositions de l'enfant, l'amenèrent à l'abbé de Saint-Gall, par lequel il fut confié à Yson, qui jouissait d'une grande réputation de vertu et de savoir. Le zèle du disciple répondit entièrement aux généreux soins de son maître; il fit en peu de temps de grands progrès dans les sciences et dans la piété, et à peine la plante précieuse commença-t-elle à fleurir, qu'elle répandit au loin la bonne odeur de l'amour divin.

Lorsqu'il eut atteint l'âge requis, il demanda d'être reçu parmi les religieux, à qui il servit de modèle par son esprit de pénitence, qui soumit entièrement la chair à l'empire de sa volonté. Quand il était dans sa cellule, il était presque toujours prosterné devant l'image de Jésus crucifié. Lorsqu'il se voyait forcé de paraître dans le monde son esprit méditait sans cesse les choses divines. Dans le

---

Saint, et jouissait de beaucoup de considération à la cour d'Othon I, à cause de ses connaissances en médecine. La sévérité avec laquelle il fit observer la discipline à St.-Gall, lui valut le surnom de *grain de poivre* (*piperis granum*). Il perdit la vue dans sa vieillesse. On a de lui un comput en vers et quelques hymnes.

Notker ou Notger prieur de St.-Gall, devint évêque de Liége en 972. Il est auteur de quelques ouvrages et mourut en 1008. Voyez *Chronicon, Magdeburgense;* et *l'Hist. litt. de France,* tom. VII, p. 208. Sigebert et Honorat l'ont confondu avec Notker le *Bègue*.

Notker *à la grosse lèvre* (*labeo*) était un des plus grands savans de son temps. Outre la connaissance qu'il avait de l'Écriture, des SS. Pères, des auteurs ecclésiastiques et des classiques, il était très-versé dans la musique, la poésie, les mathématiques et l'astronomie. Comme il avait beaucoup de charité, il fit donner à l'approche de sa dernière heure, un repas aux pauvres, auprès de son lit. Il mourut le 22 Juin 1022, laissant plusieurs ouvrages allemands, qui existent encore en manuscrit.

(1) Il est dit dans sa vie qu'il descend de Charlemagne.

monastère on le voyait toujours modeste, recueilli dans le Seigneur et rempli de complaisance pour ses frères.

Ses supérieurs, pénétrés de sa haute vertu, l'élevèrent à la dignité de prêtre, afin d'ouvrir une plus grande sphère à son activité. La charité et le zèle avec lesquels il remplit tous les devoirs de son état lui acquirent l'estime de tous les habitans des environs. Il connaissait les remèdes les plus convenables à toutes les situations de l'ame. La patience, avec laquelle il ramenait les pécheurs dans une meilleure voie, était vraiment angélique ; ses exhortations pleines d'onction faisaient rester les bons dans les sentiers de la piété, et ceux qui aspiraient à une perfection encore plus grande, il les conduisait d'une main assurée au degré le plus élevé de la vie intérieure. Sa charité compatissante ne s'occupait pas moins des besoins physiques de ses semblables, et tous les pauvres des environs regardaient le serviteur de Dieu comme leur père et leur consolateur. Il composa d'excellens cantiques, pour servir de nourriture à la dévotion et à la piété ; il les faisait chanter par le peuple, qui en était édifié.

Touchant sa franchise et sa simplicité, son biographe nous rapporte ce qui suit (1) : « Sa piété et son savoir ont rendu son nom célèbre dans les pays éloignés, il jouissait sur-tout d'un grand crédit auprès de l'Empereur Charles, surnommé *le Gros*. Celui-ci employait Notker en qualité de conseiller spirituel ; il venait le voir aussi souvent qu'il pouvait le faire, ou bien il lui envoyait des lettres et des messagers. Un jour un messager ecclésiastique vint au couvent avec des lettres et demanda réponse. Notker était occupé au jardin à arracher la mauvaise herbe, et plantait en même temps des herbes salutaires. Il dit

(1) Ce récit est extrait de la *Collection de Légendes,* publiée en allemand à Lucerne en 1825.

alors au messager : « Vois-tu ce que je fais? va-t'en, » et dis à l'Empereur, qu'il en fasse autant. » Lorsque l'Empereur reçut cette réponse, il comprit aussitôt le sens profond qu'elle cachait, et il se réjouit de la simplicité et de la sagesse de son pieux ami. Un autre jour, l'Empereur Charles vint lui-même faire une visite à son ami, et s'arrêta trois jours à Saint-Gall, pendant lesquels il conversa presque toujours avec le B. Notker, lui soumettant des questions et des doutes. Parmi la suite de l'Empereur se trouvait son chapelain, homme très-instruit, mais orgueilleux et hautain. Il en voulait à l'Empereur de ce qu'il faisait tant de cas de Notker, et pensait que lui pourrait être son directeur spirituel aussi-bien que ce moine, qui ne savait pas parler. Il arriva que le chapelain, passant par l'église avec d'autres personnes, y vit Notker, qui était en prière. « Voyez, dit-il à ses compagnons, voilà l'homme » que l'on dit le plus savant du royaume; mais je vais » lui faire une question qui confondra sa sagesse; » et s'adressant au Saint, qui se leva avec respect et lui rendit son salut, — « Dis-moi, toi qui es un savant, dit le » chapelain, ce que le bon Dieu fait dans ce moment » dans le ciel. » Notker répondit avec humilité : « je le » sais : ce qu'il fait sans cesse, il le fait aussi maintenant, » et il le fera à l'égard de toi : il élève les humbles et » il abaisse les superbes. » A ces mots les courtisans éclatèrent de rire, et le chapelain se retira plein de confusion et de dépit. Peu après l'Empereur partit et le chapelain, charmé de pouvoir quitter ces lieux, monta à cheval et suivit fièrement le prince. Mais non loin de la porte du monastère, son cheval se cabre, le chapelain tombe, il se meurtrit la figure et se casse le pied. Les moines accourent et reportent le patient au couvent. On emploie tous les remèdes imaginables, on lui donne les soins les plus assidus, et cependant le mal empire de jour en jour.

On apprit alors ce qui s'était passé entre le chapelain et Notker, comment le premier avait tenté Notker et comment celui-ci lui avait prédit l'accident qui lui était arrivé. Ceux qui soignaient le malade, lui conseillèrent, s'il voulait recouvrer la santé, de faire venir le pieux Notker et d'implorer son pardon et sa bénédiction; mais le chapelain méprisa leur conseil. Cependant le pied allait toujours plus mal, et la douleur devenait de plus en plus violente. A minuit enfin, ne pouvant plus la supporter, son orgueil fléchit, et il dit aux moines, les larmes aux yeux : « Eh bien, allez donc, et faites venir le serviteur » de Dieu, afin qu'il me pardonne et me bénisse, quel» que indigne que j'en sois ! » Notker s'empressa de venir, et ses yeux rayonnaient du plaisir qu'il éprouvait de pouvoir le secourir. « Saint Père, dit alors le malade, j'ai » péché envers Dieu et envers toi, en voulant t'éprou» ver comme j'ai fait. Pardonne-moi pour l'amour de Dieu, » et touche mon pied, afin qu'il guérisse. » Notker se mit à prier et le patient se sentit soulagé au même instant; ses os commencèrent peu-à-peu à se rattacher, et en peu de jours il fut guéri. »

Notker eut aussi à supporter de violentes tentations de la part de l'ennemi des hommes. Il s'armait alors des remèdes souverains que nous offre l'Église, et chaque fois il sortait du combat avec honneur et avec de nouvelles forces.

Voyant arriver la fin de sa carrière, il redoubla de zèle et d'austérité, afin de paraître pur de toute souillure devant le Seigneur. Il mourut saintement le 6 Avril 912 et fut enterré dans la chapelle de S. Pierre. Dieu a glorifié son tombeau par plusieurs miracles. Dans la cathédrale de Saint-Gall, et en quelques autres endroits, sa fête se célèbre le troisième Dimanche après Pâques. — L'histoire ecclésiastique lui doit un martyrologe très-estimé, qu'il a

composé principalement d'après Adon et Usuard. On s'en servait autrefois dans la plupart des églises d'Allemagne (1).

* * * * *

Nous placerons ici la vie d'un pieux Hermite, qui a aussi fleuri dans la Suisse, à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, et qui est connu sous le nom de

HANS OU JEAN WAGNER.

En 1461 l'abbaye de S. Laurent à Ittingen, dans la Thurgovie, non loin de Schaffouse, fut cédé par les Augustins aux Chartreux, du consentement du Saint-Siége, de l'évêque de Constance et des sept cantons souverains de la fédération. Peu de temps après ce changement, un jeune homme, nommé Jean Wagner, de Riedlingen en Souabe, se présenta chez les Chartreux pour y être reçu. Pendant son noviciat on remarqua en lui une piété si élevée et un esprit de pénitence si fervent, que les religieux lui accordèrent sa demande avec joie et avec la plus grande confiance. Vers l'an 1476, il prononça les vœux de frère-lai, et garda le nom de *frère Jean* (*Bruder Hans*).

Il s'était tellement habitué, en peu de temps, aux exercices de pénitence usités au couvent, et il les pratiquait avec tant de facilité, qu'il soupirait après une mortification plus sévère, et qu'il nourrissait sur-tout un désir ar-

---

(1) Canisius l'a publié dans ses *Lectiones antiquæ*, t. VI, *edit. Basnagii.* — On a encore du B. Notker d'autres ouvrages dont on peut voir la liste dans Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés et ecclés.*, tom. XIX, pag. 590 et suiv.

dent de pouvoir consacrer plus de temps à la prière, à la méditation et aux pratiques de dévotion. Son esprit lui retraçait avec vivacité les vertus des premiers hermites, et il aurait voulu pouvoir sans délai suivre leurs traces et s'enterrer dans la solitude. Ce qui le confirma encore dans son désir, ce furent les distractions que devaient nécessairement causer aux frères-lais les travaux de l'église que l'on avait commencé à bâtir. Son ame éprouva un violent combat, considérant d'un côté le prix attaché à l'obéissance, et d'un autre côté, croyant entendre sans cesse dans son cœur une voix qui lui disait : *Retire-toi du monde !* Il pria long-temps pour que Dieu voulût lui manifester sa volonté; mais ne pouvant parvenir à fixer sa résolution, il lui vint l'idée de présenter sa prière au Père commun de la Chrétienté et de lui demander la permission de quitter son couvent et de se retirer dans la solitude. Cette pensée, il la regarda comme une inspiration du Ciel; il écrivit au Saint-Père, s'ouvrit à lui avec simplicité et confiance, et le Vicaire de Jésus-Christ lui manifesta sa volonté par la lettre suivante :

« Nous Pape Innocent VIII à notre bien-aimé fils Jean » Wagner, frère-lai de l'ordre des Chartreux.

» Mon fils chéri, reçois avant tout notre salut et notre » bénédiction apostolique ! Tu Nous as fait savoir, que, » pour te rendre plus parfait et pour servir Dieu d'autant » plus librement, tu es entré dans l'abbaye d'Ittingen, de » l'ordre des Chartreux, située dans le diocèse de Con- » stance, et que tu y as prononcé les vœux exigés des » frères-lais de cet ordre; tu ajoutes, que tu y as vécu » sans reproche pendant un certain temps. Mais comme » tu ne prévois plus pouvoir, dans cette abbaye, cultiver la » piété comme ci-devant, à cause des constructions et » des réparations nombreuses qui s'y font, et qui oc- » cupent principalement les frères-lais, tu as demandé,

» afin de pouvoir mieux servir le Très-Haut, de pouvoir te
» retirer dans une solitude et tu nous as humblement prié
» de t'accorder ta demande dans notre paternelle bien-
» veillance. Nous accédons avec plaisir à tes vœux et nous
» te permettons, en vertu de cette lettre, après que tu
» en auras demandé la permission à tes supérieurs, d'aller
» passer tout le reste de ta vie dans une solitude, que tu
» choisiras à ton gré, pour y servir le Très-Haut, soit seul
» soit avec un compagnon, vêtu d'un habit grossier de
» drap gris, conformément aux trois vœux de ton ordre,
» sans manger de viande et portant le cilice.

» Donné à Rome le 6 Mai 1489, la cinquième année
» de notre pontificat. »

Par suite de cette lettre apostolique le frère Jean reçut de ses supérieurs la permission qu'il désirait, et la même année il quitta la Chartreuse, dans le dessein de chercher quelque solitude dans les montagnes. Après un long voyage il arriva dans les environs du Mont-Pilate, cette haute et fameuse montagne de la Suisse. Cette contrée s'appelle aujourd'hui la *Forêt du bon Dieu* (*Herrgotts-wald*) et appartient à la paroisse de Kriens, à deux lieues de Lucerne. Il trouva sous des rochers élevés et très-saillans une caverne, entourée de sapins et de buissons sauvages. De l'autre côté, vers l'orient le rocher descend par une pente escarpée et effrayante, jusques dans la rivière appelée Kienbach, qui roule avec fracas ses flots impétueux à travers la forêt. C'est là que s'établit le frère Jean et qu'il observa avec ferveur et dévotion la règle austère des Chartreux. Le peu qu'il lui fallait pour vivre, il le réclamait de la charité des paysans d'alentour et quelquefois aussi des bourgeois de Lucerne. Il ne buvait que de l'eau, son lit était un rocher et son oreiller une pierre ou un morceau de bois. Il ne sortait de sa caverne, que lorsque sa paroisse (de Kriens) l'appelait au service divin, ou

que l'on célébrait quelque grande fête dans les environs; ou bien, lorsqu'une extrême pauvreté l'y forçait. Vis-à-vis des hommes, il était d'une excessive modestie; il ne parlait que peu et ne voulait révéler à personne ni son *origine*, *ni* sa patrie, ni sa condition antérieure : quoiqu'il ne *fût rien* moins que sombre, cependant son visage et toute sa personne respiraient toujours la sérénité et la paix; c'est ce qui le rendait aimable à chacun.

La contrée qu'il habitait appartenait à l'ancienne famille de Weyl de Lucerne. Jacques de Weyl, qui exerçait alors la magistrature, et Anne Feer, sa pieuse épouse, ayant reconnu les vertus sublimes de l'hermite, lui bâtirent une chapelle, qui fut consacrée au mois d'Août 1504. Le frère Jean ayant passé vingt-six ans dans la solitude, fut atteint en 1516, pendant les fêtes de la Pentecôte, d'une maladie grave, dont il mourut le 19 Mai de la même année muni des sacremens de la Sainte-Eglise.

Ce ne fut qu'après sa mort qu'on trouva la lettre apostolique citée plus haut, qui donna tous les éclaircissemens que l'on désirait sur sa vie antérieure. On enterra son corps dans la chapelle, d'après son propre vœu. Il y en eut plusieurs qui virent sortir de la tombe une lumière; ce qui fit naître le culte qu'on rendit au bienheureux hermite. En 1613 son tombeau fut ouvert, et lorsque le curé de Kriens, en présence de Louis de Weyl, découvrit le cercueil, tous les assistans furent agréablement surpris de la bonne odeur qui en sortit. En 1621 s'éleva à l'endroit, où avait été la chapelle, une belle église, sous l'invocation de la très-sainte Vierge. Les reliques du frère Jean furent placées dans un nouveau tombeau, sur lequel on voit son image avec cette épitaphe : « Ci-gisent » les reliques du B. frère Jean Wagner, de l'ordre des » Chartreux, hermite en ces lieux, qui a fidèlement servi

» Jésus-Christ jusqu'à sa dernière heure. Il est entré dans
» cette solitude en 1489. Il est mort le 9 Mai 1516. »

Voyez Murer et la *Legenden-Sammlung*, Lucerne 1815, t. I, p. 643 sqq. C'est ce dernier ouvrage que nous avons principalement suivi.

---

20 Mai.

S. BERNARDIN DE SIENNE, RELIGIEUX DE SAINT-FRANÇOIS.

Tiré de ses deux vies, écrites l'une l'année même de sa mort, par Barnabé de Sienne, et l'autre peu de temps après, par Maffei Veggio. Ces deux auteurs avaient connu particulièrement le Saint. Voyez Henschénius, t. V, *Maii*, p. 257.

L'AN 1444.

Ce digne disciple de saint François fut suscité de Dieu pour prêcher l'Evangile aux hommes, pour allumer dans les cœurs le feu sacré qui le brûlait, et pour leur inspirer cette douceur et cette humilité dont toute sa conduite portait l'empreinte.

Il naquit à Massa en 1380. Il était de la famille des Albizeschi, une des plus illustres de la république de Sienne. La mort lui enleva sa mère lorsqu'il n'avait encore que trois ans. Son père, qui était premier magistrat de la ville de Massa, mourut aussi avant qu'il eût atteint sa septième année.

Le soin de son éducation fut confié à une de ses tantes nommée Diane. C'était une femme vertueuse, qui lui inspira une tendre piété envers Dieu, et une dévotion particulière envers la Sainte-Vierge. Elle l'aima toujours comme son propre fils. Comment en effet, indépendamment des liens du sang, ne pas aimer un enfant qui avait tant de

belles qualités? Le jeune Bernardin était modeste, doux, humble, pieux; il faisait ses délices de la prière, et de la visite des églises; sa dévotion le portait sur-tout à servir la messe. Comme il était doué d'une mémoire admirable, il répétait à ses compagnons les discours de piété qu'il avait entendus, et cela avec autant de fidélité que de grâce. Dès ses premières années, il montrait une grande compassion pour les pauvres. En voici un trait.

Un jour sa tante renvoya un pauvre sans lui rien donner, parce qu'il n'y avait qu'un pain dans la maison pour le dîner de toute la famille. Bernardin en fut sensiblement touché, et dit à sa tante : « Pour l'amour de Dieu, donnons quelque chose à ce pauvre homme, autrement » je ne pourrai ni dîner, ni souper du jour. J'aime mieux » me passer de dîner que ce pauvre. » La tante fut singulièrement touchée de ses paroles; elle en prit occasion d'exhorter son neveu à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et même à celle du jeûne, autant que la faiblesse de son âge pourrait le lui permettre. Bernardin s'accoutuma à jeûner tous les Samedis en l'honneur de la Sainte-Vierge, et il garda cette pieuse coutume le reste de sa vie.

A l'âge de onze ans, ses oncles paternels le firent venir à Sienne, et le mirent sous la conduite des plus habiles maîtres. Ceux-ci ne se lassaient point d'admirer la pénétration et la beauté de l'esprit de leur disciple; mais ils admiraient sur-tout sa docilité, sa modestie et sa vertu.

Son amour pour la pureté était extraordinaire. S'il lui arrivait d'entendre un mot qui blessât le moins du monde cette vertu, il témoignait par la rougeur de son visage la peine qu'il en ressentait. Quoiqu'il fût naturellement poli, complaisant et respectueux envers tout le monde, il n'était plus maître de lui-même, dès qu'un discours indécent frappait ses oreilles. Un homme de qualité ayant

prononcé devant lui une parole libre, il l'en reprit très-sévèrement. Cette réprimande frappa si vivement le coupable, qu'il prit dès-lors la résolution de se corriger. Effectivement, il veilla si bien sur sa langue, que durant tout le reste de sa vie il ne retomba plus dans la même faute. Ayant entendu prêcher Bernardin plusieurs années après, il ne put arrêter le cours de ses larmes, tant fut vive l'impression qui se fit sur son ame.

Ce que nous venons de dire ne suffit point encore pour peindre la pureté de Bernardin. Sa modestie était un frein qui retenait les plus dissolus. On n'osait en sa présence s'écarter des lois de l'honnêteté. Toute conversation libre cessait aussitôt qu'il paraissait. « Silence, disaient alors les » plus libertins, voici Bernardin (1). » Dans ces occasions, le Saint ne se conduisait pas de manière à rendre la vertu ridicule. On remarquait en lui un certain air de dignité qui commandait le respect. Il se trouva néanmoins un libertin qui essaya de le solliciter au crime; mais il ne retira que de la confusion de son infâme entreprise. Bernardin, non content d'avoir marqué son indignation au corrupteur, anima tellement ses compagnons contre lui, qu'ils le poursuivirent à coups de pierres. Sa beauté ne lui fut jamais préjudiciable, parce qu'il veillait continuellement sur lui-même. Il réclamait aussi avec ferveur la protection de la Sainte-Vierge, qui se plaît à s'intéresser auprès de Dieu pour les ames chastes.

Lorsqu'il eut fini son cours de philosophie, il s'appliqua à l'étude du droit civil et canonique; il se mit ensuite à étudier l'Ecriture sainte avec beaucoup d'ardeur. Les autres sciences lui devinrent insipides, et il ne se sentit

(1) Tels devraient être tous les chrétiens. Il est dit aussi de Caton, célèbre Romain, que sa présence arrêta les désordres d'une fête licencieuse. Martial, *epigram.*

plus de goût que pour celles qui pouvaient le faire croître dans l'amour de Dieu, et dans la connaissance de ses devoirs.

A l'âge de dix-sept ans, il entra dans la confrérie de Notre-Dame, établie à Sienne dans l'hôpital de la Scala, pour y servir les malades. Ce fut là qu'il commença particulièrement à mâter son corps par les jeûnes, les veilles, les cilices, les disciplines, et par beaucoup d'autres austérités. Il pratiquait sur-tout la mortification intérieure de sa volonté; aussi était-il toujours humble, patient, doux et affable envers tout le monde.

En 1400, quatre ans après son entrée dans l'hôpital, la peste qui déjà avait désolé une grande partie de l'Italie, attaqua la ville de Sienne. Il mourait chaque jour dans l'hôpital jusqu'à dix-huit à vingt personnes. Tous ceux qui distribuaient aux pestiférés les secours spirituels et corporels, furent emportés en fort peu de temps. Bernardin ne perdit point courage; il engagea douze hommes à se réunir à lui pour servir les malades. Ces généreux chrétiens, oubliant le soin de leur propre vie, affrontèrent toutes les horreurs d'une mort formidable. Le Saint se trouvant chargé de tout le soin de l'hôpital, y établit un ordre admirable. Il serait difficile d'exprimer les peines qu'il se donna nuit et jour pour soulager et consoler, autant qu'il était en lui, ceux qui avaient eu recours à sa charité. Dieu le préserva de la contagion du fléau, qui cessa enfin après avoir duré quatre mois.

Bernardin, épuisé de fatigues, retourna chez lui. Il y fut pris d'une fièvre violente qui l'obligea quatre mois à garder le lit. Durant sa maladie, il édifia autant par sa patience et sa résignation, qu'il l'avait fait par sa charité. A peine fut-il rétabli, qu'il reprit son ancienne manière de vivre. Il rendit de grands services, pendant l'espace de quatorze mois, à une de ses tantes nommée Barthéle-

mie : c'était une femme d'une rare piété, qui était devenue aveugle, et qui, outre cela, souffrait beaucoup de diverses maladies.

Après la mort de sa tante, le Saint se retira dans une maison du faubourg de Sienne, et se donna pour clôture les murs de son jardin : là, il redoubla ses jeûnes et ses prières, afin de connaître la volonté de Dieu sur le choix de l'état qu'il devait embrasser. Se croyant appelé à l'état monastique, dans l'ordre de saint François, il alla prendre l'habit chez les Franciscains de l'étroite observance. Il préféra le couvent de Colombière, parce qu'il était situé dans un lieu solitaire, à quelques milles de Sienne. Le temps de son noviciat expiré, il fit sa profession, le 8 Septembre 1404, jour de sa naissance, et jour auquel on célèbre la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge. C'était celui qu'il avait choisi pour les principales actions de sa vie, celui auquel il voulut prendre l'habit, dire sa première messe, et prêcher son premier sermon. En agissant de la sorte, il ne se conduisait point par un esprit de singularité, il ne cherchait qu'à satisfaire la tendre dévotion qu'il avait envers la Mère de Dieu.

Sa ferveur prenait chaque jour des accroissemens sensibles. Il ajoutait de nouvelles austérités à celles qui étaient prescrites par la règle, afin de crucifier plus parfaitement le vieil homme. Il recherchait avec empressement les rebuts et les humiliations. Son plaisir n'était jamais plus grand, que lorsqu'en marchant dans les rues, les enfans lui disaient des injures et lui jetaient des pierres. Il montra les mêmes sentimens, quand un de ses proches parens lui fit des reproches amers, et alla jusqu'a lui dire qu'il déshonorait sa famille et ses amis, par le genre de vie abject et méprisable qu'il avait embrassé

C'était à l'école du Sauveur qu'il étudiait nuit et jour l'humilité et les autres vertus chrétiennes. Souvent il était

prosterné devant un crucifix. Un jour il lui sembla entendre Jésus-Christ qui lui parlait ainsi : « Mon fils, vous » me voyez attaché à la croix ; si vous m'aimez, et si » vous voulez m'imiter, clouez-vous aussi à votre croix, » et me suivez : par là vous serez sûr de me trouver. » Ce fut aussi aux pieds de Jésus crucifié qu'il puisa ce zèle ardent pour le salut des ames.

Comme depuis long-temps il se préparait dans la retraite au ministère de la prédication, ses supérieurs lui ordonnèrent de faire valoir le talent qu'il avait reçu de Dieu. Il trouva d'abord de grandes difficultés dans une faiblesse de voix accompagné d'enrouement ; mais il en fut délivré par l'intercession de la Sainte-Vierge, son refuge ordinaire. Durant l'espace de quatorze ans, les travaux de son zèle furent renfermés dans le pays de sa naissance. A la fin, l'éclat de sa vertu trahit son humilité, et il parut dans l'Église comme un astre brillant. On ne l'entendait jamais prêcher, sans éprouver les plus vifs sentimens de religion. Les pécheurs retournaient chez eux remplis de componction, fondant en larmes, et fortement résolus de quitter leurs désordres. La parole de Dieu était dans sa bouche comme un glaive tranchant, et comme un feu qui consume ce qu'il y a de plus dur et de plus capable de résistance.

On demandait un jour à un célèbre prédicateur du même ordre, pourquoi ses sermons ne produisaient point autant de fruit que ceux du Saint? « Le père Bernardin, ré» pondit-il, est un charbon brûlant. Ce qui n'est que chaud, » ne peut pas de même allumer le feu dans les autres. » Le Saint ayant été consulté sur la vraie manière de prêcher, donna la règle suivante. « Ayez soin dans toutes » vos actions de chercher premièrement le royaume et la » gloire de Dieu. Ne vous proposez en tout que la sanc» tification de son nom. Conservez la charité fraternelle,

» et pratiquez le premier ce que vous voulez enseigner » aux autres : par là l'Esprit-Saint deviendra votre maî- » tre ; il vous donnera cette sagesse et cette force aux- » quelles personne ne peut résister. »

Bernardin s'appliquait sur-tout à inspirer l'amour de Jésus-Christ et le mépris du monde. Il désirait avoir une trompette dont le son pût pénétrer jusqu'aux extrémités du monde, afin de faire retentir aux oreilles de tous les hommes cet important oracle du Saint-Esprit : *Enfans des hommes jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci? Pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge* (1)? *O enfans ! jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance* (2)? Sans cesse il faisait entendre le tonnerre de sa voix, afin de réveiller ces hommes charnels qui rampent sur la terre, de les porter à aimer Jésus-Christ, et à s'élever à la considération des biens invisibles. Le souvenir de l'incarnation et des souffrances du Sauveur le tirait comme hors de lui-même, et il ne pouvait prononcer le nom de Jésus, sans éprouver des transports extraordinaires. Souvent, à la fin de ses sermons, il montrait au peuple ce nom sacré écrit en lettres d'or sur un petit tableau. Il invitait ses auditeurs à se mettre à genoux, et à se réunir à lui pour adorer et louer le Rédempteur des hommes.

Quelques personnes mal intentionnées prirent de là occasion de s'élever contre lui, et donnèrent une interprétation maligne à certains termes dont il avait coutume de se servir. Elles le peignirent même sous des couleurs noires au Pape Martin V. Le Souverain-Pontife envoya chercher Bernardin, et le condamna à garder le silence pour toujours. L'humble religieux se soumit, sans chercher à faire son apologie. Le Pape revint bientôt des im-

---

(1) Ps. IV, 3.
(2) Prov. I, 22.

pressions fâcheuses qu'on lui avait données contre le serviteur de Dieu. Après avoir examiné mûrement sa conduite et sa doctrine, il reconnut son innocence, le combla d'éloges, et lui permit de prêcher partout où il voudrait ; il le pressa même, en 1428, d'accepter l'évêché de Sienne : mais le Saint trouva moyen de refuser cette dignité ; il refusa encore, quelques années après (1), les évêchés de Ferrare et d'Urbin, qui lui furent offerts par le Pape Eugène IV.

La première fois qu'il prêcha à Milan, le duc Philippe-Marie Visconti (2) se laissa prévenir contre lui à l'occasion de certaines choses qu'il avait dites dans ses sermons ; il le menaça même de la mort, au cas qu'il osât dans la suite tenir le même langage. Bernardin déclara généreusement que ce serait pour lui un grand bonheur de mourir pour la vérité. Le duc, pour l'éprouver, ou plutôt pour le surprendre, lui envoya une bourse de cent ducats, en lui faisant dire qu'il voulait par ce présent le mettre en état de fournir plus abondamment aux besoins des pauvres. Le Saint la refusa par deux différentes fois. Une troisième personne étant venue la lui apporter, il la mena avec lui dans les prisons, et donna en sa présence les ducats pour obtenir la délivrance de ceux qui y étaient détenus pour dettes. Un tel désintéressement dissipa tous les préjugés du duc ; il conçut pour le serviteur de Dieu une estime et une vénération singulière.

(1) Dans les années 1435 et 1437.

(2) En lui fut éteinte la famille des Visconti, qui descendait, par une branche cadette, d'un des Rois de Lombardie. Les Visconti devinrent souverains de Milan, sous le titre de *ducs*. Philippe-Marie étant mort en 1447, la souveraineté de Milan passa à François Sforce, qui était son général, et auquel il avait fait épouser sa fille naturelle : de là vinrent des guerres sanglantes entre les Empereurs, les Français et les Milanais.

Bernardin prêcha dans la plupart des villes d'Italie (1). On ne parlait de tous côtés que du fruit merveilleux de ses sermons. Les plus grands pécheurs se convertissaient ; les biens mal acquis étaient restitués, et les injures réparées ; la vertu prenait la place du vice, et la piété faisait chaque jour de nouveaux progrès.

Les ravages causés par les factions des Guelfes et des Gibelins, donnèrent souvent de l'exercice à son zèle. Ayant appris que le trouble et la division étaient à Pérouse, il se hâta d'aller dans cette ville. En y entrant, il dit aux habitans : « Dieu, que vous offensez grièvement par vos » divisions, m'envoie vers vous comme un ange, pour an- » noncer *la paix aux hommes de bonne volonté sur la terre.* » Il prêcha quatre discours sur la nécessité d'une réconciliation générale. A la fin du dernier, il s'écria : « Que » tous ceux qui ont des sentimens de paix viennent se » ranger à ma droite ! » Il ne resta à sa gauche qu'un jeune gentilhomme qui murmurait tout bas. Le Saint lui fit une sévère réprimande, et lui prédit qu'il périrait misérablement. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

L'Empereur Sigismond avait pour lui une grande vénération ; il voulut qu'il le suivît à Rome, et qu'il assistât à la cérémonie de son couronnement, qui se fit en 1433. Bernardin revint ensuite à Sienne. Il y employa quelque temps à revoir ses ouvrages, et à y mettre la dernière main (2).

---

(1) Il ne paraît pas certain qu'il ait été prêcher en Espagne, comme quelques auteurs l'ont avancé.

(2) Les ouvrages de saint Bernardin de Sienne furent imprimés à Paris en 1636, 5 vol. in-fol. Ce sont des traités de piété, qui ont principalement pour objet la prière, l'amour de Dieu, l'imitation de la vie de Jésus-Christ, et les fins dernières. On en a donné une nouvelle édition à Venise en 1745 ; elle est, comme la précédente, en 5 vol. in-fol.

Au milieu des applaudissemens et des honneurs qu'il recevait de toutes parts, il conserva toujours la plus profonde humilité. On voyait par toute sa conduite l'estime qu'il faisait de cette vertu. Un religieux de son ordre lui demandant un jour ce qu'il fallait faire pour arriver à la perfection, au lieu de lui répondre, il se jeta à ses pieds. Il montrait par là qu'il aimait sincèrement l'humilité, et que cette vertu élève l'ame et l'unit à Dieu; mais le soin qu'il prenait de se cacher aux hommes n'empêchait pas que sa saintété n'éclatât au dehors. Il fut honoré du don de prophétie et de celui des miracles. Il guérit plusieurs maladies incurables, et l'on dit qu'il ressuscita quatre morts.

On l'élut en 1438, vicaire-général de son ordre. Il établit une réforme rigoureuse parmi les Franciscains de l'étroite observance d'Italie. Cinq ans après, il demanda à être déchargé de la supériorité. Il continua de prêcher dans la Romagne, à Ferrare et dans la Lombardie. Il revint à Sienne en 1444. A la fin de l'hiver de la même année, il se rendit à Massa, où il fit un discours fort pathétique sur l'union et la charité chrétienne. Les commencemens d'une fièvre maligne ne purent arrêter la vivacité de son zèle. Enfin il succomba sous la violence du mal, et il fut obligé de se mettre au lit en arrivant à Aquila, dans l'Abruzze. Il y mourut après avoir reçu les sacremens de l'Église, le 20 Mai 1444, dans la soixante-quatrième année de son âge. Le Pape Nicolas V le canonisa en 1450. Son corps, renfermé dans une double châsse, dont l'une est d'argent et l'autre de cristal, se garde chez les Franciscains d'Aquila.

Un ministre de l'évangile qui compte sur une éloquence purement humaine, ne réussira jamais. Une vaine pompe de paroles affectées ne peut que dégrader la sainte majesté de la religion. On peut flatter les oreilles, et s'at-

tirer des applaudissemens, sans que pour cela on échauffe les cœurs ; et c'est ce qui n'arrive que trop souvent.

On pressait un jour Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, de donner des règles pour enseigner l'art de prêcher. Je ne connais, répondit-il, d'autre art que l'amour de Dieu et le zèle pour sa gloire. Il avait coutume de dire aux jeunes ecclésiastiques, qu'un mot prononcé par un homme de prière toucherait plus que des discours éloquens : c'est qu'il n'appartient qu'au cœur de parler au cœur. Ajoutons qu'une vie de prière et de mortification fait descendre la rosée céleste sur les travaux du prédicateur : elle pénètre encore son ame d'amour pour les vérités qu'il est chargé d'annoncer aux autres, et donne à ses discours une force et une action qui ne manquent jamais de produire leur effet. Il est d'expérience que les ministres remplis de l'Esprit de Dieu, tels, par exemple, qu'un Bernardin de Sienne, sont comme des anges parmi les peuples qu'ils instruisent, et qu'ils ont le privilége de gagner les ames les plus endurcies dans le crime.

S. BAUDÈLE ou BAUDILE, MARTYR A NÎMES.

Troisième ou quatrième siècle.

Le nom de ce Saint est fort célèbre, et il se trouve dans les plus anciens martyrologes. Ils disent tous qu'ayant refusé de sacrifier aux idoles, il souffrit les fouets et plusieurs autres tortures avec une constance inébranlable. On ne sait rien de certain sur le lieu où il naquit. Son martyre arriva dans le troisième ou quatrième siècle. Saint Grégoire de Tours dit (1) que de son temps il s'opérait

(1) *De Glor. Martyr. c.* 78.

plusieurs miracles au tombeau de saint Baudèle, qui était à Nîmes. Son corps n'y est plus depuis long-temps, et plusieurs églises prétendent le posséder, sans qu'on puisse déterminer au juste le lieu où il se garde présentement. On croit qu'il y a une partie de son chef à Paris, dans l'église de sainte Geneviève. Il y a en France et en Espagne un grand nombre d'églises dédiées sous l'invocation du saint martyr (1).

Voyez Henschénius, Tillemont, t. IV, et Baillet.

S. AUSTREGISILE, VULGAIREMENT S. OUTRILLE OU AUSTRILLE, ÉVÊQUE DE BOURGES.

L'AN 624.

Austregisile naquit à Bourges, en 551, d'une famille noble, mais pauvre. Il fut élevé dans les lettres, et surtout dans la connaissance de l'Écriture sainte. S'étant ensuite attaché à la cour du Roi Gontran, il se fit beaucoup estimer de ce prince.

Un nommé Bettelin, qui avait détourné les finances du Roi, rejeta son crime sur notre Saint, pour se tirer du mauvais pas où il était engagé. Austregisile nia le fait, et soutint qu'il était innocent. Le Roi ne pouvant éclaircir l'affaire, en remit la décision à ce qu'on appelait dans ce temps-là le jugement de Dieu. Il ordonna aux deux parties de se battre en duel; mais au jour marqué pour le combat, Bettelin tomba de cheval, et mourut misérable-

(1) On l'appelle Bauzille en Languedoc; *Boïle* ou *Boy* en Catalogne; *Baudille* dans le Lyonnais; *Bauzire* en Auvergne; *Bauxely* dans le Rouergue; *Baudt* en Flandre. Son nom latin est *Baudelius*.

ment, ce qui fut regardé comme un effet de la vengeance divine.

Austregisile, par amour pour la chasteté, résolut de vivre dans le célibat; il refusa même un riche parti qui lui fut offert. Lorsqu'il eut quitté la cour, il embrassa l'état ecclésiastique. Saint Aunaire, évêque d'Auxerre, lui conféra la tonsure, et l'ordonna sous-diacre. Saint Ethère, évêque de Lyon, l'éleva depuis au sacerdoce, et le fit abbé de saint Nizier. Le siége de Bourges étant venu à vaquer par la mort d'Apollinaire, il fut sacré le 13 Février 612, pour le remplir. Pendant les douze années qu'il gouverna son église, il donna l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il mourut le 20 Mai 624. On l'honore à Bourges en ce jour. On ne sait ce que son corps est devenu; peut-être a-t-il été brûlé par les huguenots dans le seizième siècle.

Voyez sa vie, écrite par un auteur contemporain. Elle a été publiée par les Bollandistes, et par Mabillon, *Sæc.* 2, *Ben.* Voyez aussi le *Gallia Christ. nova,* t. II. p. 16.

S. ÉTHELBERT, ROI DES EST-ANGLES, MARTYR.

L'AN 793.

SAINT ETHELBERT parut dès son enfance rempli d'amour pour Dieu. Il consacrait à la religion tous les momens qu'on lui laissait après ses heures d'étude. Il succéda fort jeune à son père Ethelred, dans le royaume d'Est-Anglie, qu'il gouverna quarante-quatre ans avec beaucoup de sagesse et de piété. Sa maxime ordinaire, celle dont il faisait la règle de sa conduite, était que plus un homme est élevé au-dessus des autres, plus il doit être humble et porté à la bienfaisance.

Ayant enfin pris la résolution de se marier pour laisser un héritier de sa couronne, et pourvoir par ce moyen à la tranquillité de ses états, il jeta les yeux sur Alfrède, fille du célèbre Offa, Roi de Mercie. Il se détermina à ce choix, sur la réputation de vertu qu'avait la princesse. Il fit donc une visite à Offa (1), qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie et d'amitié; mais le mariage projeté n'eut point lieu. La Reine Quendrède chargea un officier de la cour d'assassiner Ethelbert, afin que son royaume pût être uni à celui de Mercie. Cet assassinat fut commis en 793. On enterra secrètement le pieux Roi à Maurdine ou Marden. Le Ciel ayant glorifié son corps par des miracles, on le leva de terre, et on le transporta dans une belle église à Ferneley, aujourd'hui Héréford. Cette église portait le nom de saint Ethelbert, lorsque Wilfrid, Roi de Mercie, l'agrandit, et y fit de riches donations.

La Reine Quendrède ressentit bientôt les effets de la vengeance divine; elle périt misérablement trois mois après son crime. Pour sa fille Alfrède, elle se consacra à Dieu dans la retraite, et alla mener une vie pénitente au milieu des marais de Croyland (2).

Offa, pour expier le crime de sa femme, fit un péle-

---

(1) Offa faisait sa résidence à Sutton-Wallis, sur la Lugg, à quatre milles du lieu où est présentement Héréford.

(2) Le docteur Lingard, dans son *Hist. d'Angleterre*, tom. I, p. 145, édit. de Louvain, rapporte l'assassinat d'Ethelbert à peu près de la même manière; mais il nomme la Reine, *Cynedride* et non *Quendrède*; et la fille, à la main de laquelle Ethelbert prétendait, il la nomme *Etheldride*, et non *Alfrède*. Lingard dit ensuite, que « trop de reconnaissance pour le fondateur de son abbaye, a porté le moine de Saint-Alban à rejeter le crime du Roi Offa sur la Reine Cynedride; d'autres anciens écrivains disent seulement qu'il y fut poussé par elle; et s'il est vrai qu'il annexa immédiatement l'Est-Anglie à ses possessions, on ne peut douter que l'homme qui hâta de saisir cet avantage n'eût ordonné l'exécution du meurtre. » *Note de la présente édition.*

rinage à Rome, et y fonda une école pour les Anglais (1). Il imitait en cela le Roi Ina, qui y en avait fondé une en 726, lorsqu'il établit le denier de saint Pierre (2) parmi les Saxons occidentaux, denier qu'Offa étendit aux Merciens en 794. Egfrid, fils unique de ce dernier prince, mourut après un règne de quelques mois, et la couronne de Mercie passa dans une autre famille de la postérité de Penda. C'est ainsi que Dieu punit souvent l'ambition des parens.

Voyez Harpsfield, Guillaume de Malmesbury, et Léland *Intinér.* t. VIII, p. 56. Ce dernier cite la vie de saint Ethelbert, écrite par Giraldus Cambrensis.

LE B. IVES, ÉVÊQUE DE CHARTRES.

L'AN 1115.

L'ORDRE des chanoines réguliers de saint Augustin donna une brillante lumière à l'Église dans la personne de ce pieux et savant évêque, un des plus beaux ornemens du onzième siècle. Il naquit dans le Beauvoisis, d'une famille illustre. L'étude des belles-lettres et de la philosophie qu'il cultiva, étendit encore les rares dispositions dont il était doué; mais il étudiait en chrétien. Il vaquait en même

---

(1) Lingard (*loc. cit.*) dit qu'il ne parle point du prétendu voyage d'Offa à Rome; car, ajoute-il, il n'aurait pas été oublié dans tous les écrits des historiens antérieurs au moins peu véridiques de Saint-Alban.

(2) C'était une aumône ou offrande qui se payait le jour de la fête de saint Pierre-ès-Liens, et qui fut de là appelée *Denier de saint Pierre.* — Voyez Lingard, *Antiquités de l'église anglo-saxonne*, p. 122-126.
Notes de la présente édition.

temps à la prière et à la méditation. La pratique du silence, du recueillement, de l'humilité et de l'abstinence lui devint de bonne heure familière. Attentif à marcher sans cesse en la présence de Dieu, il ne pensait, ne voulait, et ne faisait rien que pour sa gloire. Ses délassemens mêmes étaient des actes de religion. Il continua cette manière de vivre dans l'abbaye du Bec, où il alla étudier la théologie sous le célèbre Lanfranc.

Gui, évêque de Beauvais, ayant fondé près de cette ville, en 1078, un monastère de chanoines réguliers sous l'invocation de saint Quentin, Ives s'y retira et y prit l'habit; il y donna en même temps une partie de son patrimoine. Son mérite le fit choisir pour enseigner la théologie et pour expliquer l'Écriture sainte. Quelque temps après, il fut élu supérieur, et gouverna quatorze ans la communauté, sous le titre de *prévôt* ou d'*abbé*.

Pendant qu'il enseignait, il recommandait sur-tout à ses disciples l'amour et la pratique de la prière. Souvent il leur répétait la grande maxime qui doit être gravée dans l'esprit de tous les hommes d'étude, et que le pieux Richard de Saint-Victor a exprimée ainsi (1) : « On acquiert moins par les livres, que par l'esprit de prière et de componction, cette science divine qui opère la sanctification des ames. »

Les chanoines réguliers de Saint-Augustin menaient alors une vie fort austère; jamais ils ne mangeaient de viande, ni de poisson. Ils gardaient un silence perpétuel, ou si quelquefois ils le rompaient, c'était uniquement pour remplir les devoirs de la charité. Ils donnaient à la prière une grande partie de leur temps; le reste était consacré à l'étude de l'Écriture-sainte et à l'instruction des peuples.

---

(1) *In Benjam. maj.* l. 4, c. 6.

Ils étaient soumis aux évêques diocésains, et leur obéissance en ce point était proposée pour modèle (1).

Le monastère de Saint-Quentin devint fort célèbre sous le gouvernement du B. Ives, par la discipline, la piété et la science qui y florissaient. Un grand nombre d'évêques et de princes prièrent le saint prévôt de leur envoyer quelques-uns de ses chanoines; ce qui leur fut accordé. Ces pieux chanoines répandirent de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ; il réformèrent d'anciens chapitres, et en fondèrent de nouveaux.

Geoffroi, évêque de Chartres, convaincu de simonie et de plusieurs autres crimes, ayant été déposé par Urbain II en 1091, le clergé et le peuple, qui connaissaient le mérite du prévôt de Saint-Quentin, le demandèrent pour pasteur. L'élection fut confirmée par le Pape, et le Roi Philippe donna à Ives le bâton pastoral en signe d'investiture. Le nouvel évêque alla se faire sacrer à Rome, à cause des difficultés que lui suscita Richer de Sens, son métropolitain. Le Pape le renvoya en France, et prit des mesures pour empêcher le rétablissement de Geoffroi, que Richer sollicitait.

Peu de temps après, le Roi Philippe conçut une vive passion pour Bertrade, troisième femme de Foulques, comte d'Anjou; il résolut même de l'épouser, et de renvoyer la Reine Berthe, quoiqu'il eût eu d'elle deux enfans. Il consulta sur ce sujet plusieurs évêques, et Ives fut invité à la conférence où l'on devait chercher les moyens de faire passer ce mariage pour légitime. Ives mit tout en œuvre pour détourner le prince de l'exécution d'un projet si scandaleux. Toutes ses représentations étant inutiles, il

(1) Voyez le P. Gourdan, *Vies et maximes des hommes illustres qui ont fleuri dans l'abbaye de saint Victor à Paris*; Ms. en 7 vol. in-fol. t. I, p. 156, 818.

persista généreusement à condamner le mariage, et refusa d'y assister, de peur de paraître l'approuver par sa présence. Philippe indigné fit piller les terres de l'église de Chartres, et ordonna que le saint évêque fût renfermé dans une prison; il lui rendit ensuite la liberté, sur les remontrances qui lui furent faites par le Pape et par plusieurs évêques de France.

Pendant que l'évêque de Chartres était en prison, il retint dans le devoir les principaux seigneurs de son diocèse, qui voulaient prendre les armes contre le Roi (1). Il cacha aussi long-temps les lettres qu'Urbain II avait écrites contre le mariage scandaleux du prince (2), de peur que les mécontens ne prissent de là occasion de se révolter, et de déclarer la guerre à leur souverain. Ce fut par le même motif qu'il empêcha la publication de l'anathême prononcé par le Pape contre le Roi Philippe; mais Richard, légat du Saint-Siége, ayant indiqué un concile à Baugenci, en 1104, il y assista avec joie, parce qu'il ne se tenait que pour l'absolution du Roi (3).

Philippe mourut l'année suivante, et eut pour successeur Louis son fils. On se hâta de le sacrer à Orléans, afin de prévenir les séditions que l'on craignait. Ce fut Daimbert, archevêque de Sens, qui fit la cérémonie de son sacre. L'archevêque de Rheims s'étant plaint qu'on avait empiété sur ses droits, Ives écrivit à ce sujet une lettre circulaire pour montrer qu'on ne pouvait attaquer le sacre du Roi Louis, ni par la raison, ni par la coutume, ni par la loi (4).

Le saint évêque de Chartres mourut le 23 Déc. 1115,

---

(1) Ivo carnotens. *ep.* 20.
(2) Idem, *ep.* 23.
(3) Ivo carnotens. *ep.* 143.
(4) Idem, *ep.* 183.

après vingt-trois ans d'épiscopat. En 1750, le Pape Pie V permit à tous les chanoines réguliers de dire un office en son honneur le 20 de Mai. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe de cet ordre, approuvé par Benoît XIV. On fait sa fête dans le diocèse de Chartres, et l'on garde dans le trésor de la cathédrale une grande châsse qui renferme ses reliques, et que l'on expose à la vénération publique.

Voyez les lettres du B. Ives, et sa vie que le savant P. Fronteau, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, a mise à la tête de ses œuvres. Les Bollandistes ont donné cette même vie avec des remarques. On la trouve aussi dans les *Opuscules* du P. Fronteau, publiés par Fabricius à Hambourg, en 1720, et réimprimés à Vérone en 1753. Voyez encore Ceillier, t. XXI, p. 423 : les continuateurs de l'*Hist. littér. de la Fr.* t. X et XI, et le *Gallia Christ. nova*, t. VI, p. 1126.

Notice des écrits du B. Ives de Chartres.

1° Les plus célèbres des ouvrages du bienheureux Ives de Chartres, est son *Décret*, divisé en dix-sept parties. C'est un recueil des règles ecclésiastiques tirées des lettres des Papes, des canons, des conciles, des écrits des Pères, et des lois portées par les princes catholiques. Il parut au commencement du même siècle diverses compilations de ce genre. On en voit deux manuscrites à la bibliothèque du Roi à Paris ; l'une faite par Godon, abbé de Bonneval, au diocèse de Chartres, et l'autre par les moines de Tron, peu de temps après. Cette dernière a servi de modèle au fameux *Décret* de Gratien.

Un Isidore que l'on ne connaît point, et qui est surnommé *Mercator*, fit une collection de *Décrets* dans le huitième siècle. C'est cet ouvrage, écrit sans ordre, qui a donné lieu aux fausses décrétales (1).

La collection de Burchard, pieux et savant évêque de Worms, qui mourut en 1026, est fort ample et très-méthodique. Celle du bienheureux Ives est la même chose, à quelques additions près. Elle n'eut pas

---

(1) Voyez ci-dessus tom. IV, p. 425, *note* 2.

plus tôt paru, qu'elle eut une grande autorité dans les écoles et dans les cours ecclésiastiques. La meilleure édition que nous en ayons est celle du P. Fronteau, Paris, 1647.

Gratien, Bénédictin de Bologne en Italie, publia dans le douzième siècle une nouvelle collection, connue sous le nom de *Décret;* elle est plus ample que toutes les précédentes, et elle a été insérée dans le corps du droit canonique. On doit peu compter sur les passages qui y sont cités, à cause des bévues grossières dans lesquelles l'auteur est tombé, pour n'avoir pas pris la peine de consulter les originaux. Il faut joindre à la lecture du décret de Gratien, celle du livre *de Emendatione Gratiani,* composé par Antoine Augustin, archevêque de Tarragone. Baluze en a donné une bonne édition.

2° La *Panormie*, divisée en huit parties. Cet ouvrage paraît avoir été fait avant le décret, quoiqu'il n'en soit que l'abrégé.

3° Des *Lettres* au nombre de 288. On y trouve des choses intéressantes sur l'histoire et la discipline de l'Église.

4° Des *Sermons,* dont il nous reste vingt-quatre. On y voit que le bienheureux Ives de Chartres était très-versé dans la connaissance des voies intérieures de la piété. Qu'on lise sur-tout les deux discours où il explique avec autant d'onction que de solidité l'oraison dominicale et le symbole des apôtres.

Les ouvrages dont nous venons de parler composent l'édition des œuvres du bienheureux Ives, qui parut à Paris, en 1647, par les soins du P. Fronteau. C'est à ce savant chanoine régulier que les lettres sont redevables de la belle bibliothèque de sainte Geneviève. Il mourut en 1662.

Henri Wharton, *in Auctuario ad Usserium de Scripturis, sacrisque Vernaculis,* p. 359, prouve par l'autorité d'un manuscrit du micrologue, écrit à la fin du onzième siècle, ou au commencement du douzième, qu'Ives de Chartres est l'auteur de ce fameux ouvrage. Il n'a, dans les imprimés, que soixante-deux chapitres, qui traitent des cérémonies de la messe et des fêtes de l'année. Le manuscrit de Wharton contient soixante-onze chapitres, dans huit desquels il est parlé des heures canoniales du bréviaire. Le micrologue a été imprimé dans la Bibliothèque des Pères, t. XVIII, p. 471, de l'édition de Lyon.

Plusieurs auteurs ont écrit sur les *offices ecclésiastiques.* On compte parmi les principaux, Alcuin, qui mourut à Saint-Martin de Tours en 804; Walafrid Strabon, moine de Fulde, puis doyen de Saint-Gal, et enfin abbé de Richenow, près de Constance, où il mourut en 849; Amalaire, diacre de Metz, et depuis abbé, qui mourut vers l'an 850. Mais personne n'a mieux réussi que l'auteur du micrologue dans les explications mystiques des cérémonies sacrées.

Observons sur ce dernier article, qu'il faut prendre un juste milieu entre ceux qui trouvent partout des sens mystiques, et ceux qui, comme M. de Vert, n'en veulent point ou presque point admettre. Les meilleurs guides que l'on puisse suivre en ce genre, sont le P. Gourdan, dans son *Traité des Mystères et des Fêtes;* le P. Le Brun, dans son ouvrage sur les *Liturgies;* Benoît XIV, dans son explication des *Cérémonies de la Messe;* l'auteur du *catéchisme de Montpellier;* M. Louis Assemani. *Die wahren Schönheiten der Religion*, par Rippel, curé de Fessenheim en Alsace, dont il y a eu plusieurs éditions à Strasbourg, à Mayence et à Augsbourg; *les Antiquités de l'église* de Bingham, dans l'édition allemande publiée à Augsbourg, 5 vol. in-8°; *Lexicon der römisch-katholischen Kirchen gebräuche*, par Grundmayr, Augsbourg 1816; et le grand ouvrage du Dr. Binterim, *Die vorzüglichsten Denkwürdigkeiten der christ katholischen Kirche, mit besonderer Rücksichtnahme der christ katholischen Kirche in Deutschland.*

---

21 Mai.

S. FÉLIX DE CANTALICE, CAPUCIN.

Tiré des actes de sa béatification et de sa vie, par le P. Jean-Baptiste de Pérouse. Voyez le P. Papebroch, sous le 18 Mai, t. IV, p. 203.

L'AN 1587.

Saint Félix naquit, en 1513, à Cantalice, près de Citta-Ducale, dans l'État ecclésiastique. Ses parens étaient pauvres, mais remplis de vertu. La piété extraordinaire qu'il montra dès l'enfance, lui fit donner le surnom de *Saint*. Il garda les troupeaux pendant ses premières années. Lorsqu'il fut assez robuste pour s'appliquer à des travaux plus pénibles, il se mit au service d'un gentilhomme du pays, qui faisait valoir ses terres. L'esprit de pénitence dont il était sans cesse animé, rendait toutes ses actions méritoires et dignes de Dieu. Sa vie ressemblait plutôt à celle d'un hermite qu'à celle d'un laboureur. Il consacrait à la

prière une grande partie de la nuit. Quoique son genre de vie fût très-dur par lui-même, il pratiquait encore de fréquentes abstinences et des jeûnes rigoureux. Chaque jour il entendait la messe, de manière toutefois que sa dévotion ne prenait rien sur son travail. Tous les amusemens n'avaient rien pour lui que d'insipide.

Tandis qu'il gardait les troupeaux, il aimait à se retirer dans des lieux écartés. Souvent il priait plusieurs heures au pied d'un arbre, sur l'écorce duquel il avait taillé une croix. Tant que la faiblesse de l'âge l'empêcha de faire de longues réflexions, toutes ses prières consistèrent à réciter avec ferveur l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, la doxologie de la sainte Trinité, etc. On remarquait, en le voyant dans les champs, que le recueillement de son ame était continuel. Peu à près il contracta l'habitude de méditer pendant son travail; bientôt après il acquit le don de la contemplation, qui, par le moyen d'une simple pensée pieuse, enflamme les affections du cœur. L'expérience lui apprit que l'exercice de la méditation, quoique très-utile, opère dans l'ame avec plus de lenteur; c'est qu'il ne remue et ne porte au bien, qu'à l'aide des raisonnemens qu'il tire des vérités de la foi.

Au reste, l'exemple de saint Félix prouve qu'il ne faut pas, pour méditer, avoir un génie sublime et orné de rares connaissances; tout homme en est capable, parce que tout homme est capable de connaître et d'aimer Dieu. Il n'y a personne qui ne puisse désirer sans cesse de s'attacher au Seigneur, et de glorifier toujours son saint Nom, qui ne puisse gémir sur ses infidélités, reconnaître sa faiblesse, et implorer le secours de la divine miséricorde : or, c'est à cela que se réduit la méditation; mais on ne peut la bien faire, à moins que l'on n'y apporte une profonde humilité et une grande simplicité de cœur. Les hommes

enflés d'une vaine science y sont peu propres. On a souvent vu, même dans l'état religieux, que des génies du premier ordre n'avaient pas le don de méditer, tandis que des frères convers, sans science et sans lettres, s'élevaient continuellement à Dieu sur les ailes de la plus sublime contemplation.

Revenons à saint Félix. Comme il possédait le grand art de la contemplation, l'instinct et la docilité des animaux, la rigueur de son travail, la stérilité de la terre maudite depuis l'introduction du péché, la vanité du monde, l'aveuglement des pécheurs, la vue des cieux, l'obéissance de la nature, la beauté des champs, la clarté des eaux, la verdure des forêts, tout enfin le portait à déplorer sa misère spirituelle, à louer son Créateur, et à souhaiter de lui être invariablement uni. Jamais il ne pensait à Dieu, à lui-même, aux créatures qui l'environnaient, sans ressentir de pieuses affections : mais rien ne le touchait plus tendrement que le souvenir des souffrances de Jésus-Christ. Il ne pouvait se lasser de contempler le mystère de la rédemption, qui excitait toujours en lui de vifs transports d'amour et de reconnaissance. Il était alors comme hors de lui-même, et il renouvelait à Dieu, avec une ferveur angélique, l'offrande de toute sa personne.

A une humilité profonde, il joignait un fonds inaltérable de gaieté, de douceur et de charité pour le prochain. Il parlait peu, fuyait la compagnie de ceux dont la conduite ne paraissait point édifiante, détestait les murmures, ne marquait aucune impatience, et ne faisait jamais entendre de plaintes. Les murmures ne pouvaient troubler la sérénité de son ame; et quand quelqu'un l'insultait, il avait coutume de lui répondre : « Dieu veuille faire de » vous un Saint. » C'était ainsi qu'il avait trouvé le moyen de tourner tout à sa sanctification.

Mais Dieu, qui voulait le conduire encore à un plus

haut degré de perfection, lui inspira le désir d'entrer dans un ordre religieux spécialement dévoué à la mortification. Deux incidens ménagés par la Providence achevèrent de le déterminer. Un jour qu'il labourait, son maître s'étant présenté tout-à-coup en habit noir, les jeunes bœufs qu'il conduisait eurent peur, se jetèrent de côté, et lui firent passer la charrue sur le corps, sans toutefois qu'il reçût aucune blessure. Il remercia Dieu de l'avoir préservé, et se sentit enflammé d'un nouveau désir de ne plus vivre que pour lui. Peu de temps après, il entendit lire les Vies des Pères du désert. Il fut vivement touché de cette lecture, et son zèle pour les austérités de la pénitence s'accrut encore; aussi prit-il alors la dernière résolution de se faire religieux.

Entre tous les ordres, il choisit celui des Capucins. Il se rendit au couvent de Citta-Ducale, où il demanda à être reçu en qualité de frère convers. Le gardien, en lui donnant l'habit, lui montra un crucifix, puis, après lui avoir expliqué ce que le Sauveur avait souffert pour nous, lui dit de quelle manière un religieux devait imiter ce divin Modèle par une vie de renoncement et d'humiliations. Félix, attendri jusqu'aux larmes, se sentit animé d'un ardent désir de retracer en lui les souffrances de Jésus-Christ, et de crucifier, par la mortification, le vieil homme avec toutes ses convoitises. Pendant son noviciat, qu'il fit à Anticoli, il parut déjà tout pénétré de l'esprit de son ordre, qui est un esprit de pauvreté, de pénitence et d'humilité. Souvent il se jetait aux pieds du maître des novices, pour le prier de doubler ses mortifications, et de le traiter avec plus de rigueur que les autres, qui étaient, à l'entendre, plus dociles que lui, et plus portés à la vertu. Par ce profond mépris de lui-même, il parvint bientôt à une éminente perfection, et tous ses frères le révéraient comme un Saint. Il fit ses vœux en 1545.

Quatre ans après, ses supérieurs l'envoyèrent à Rome. On le chargea de la quête du couvent. Cet emploi, qui consiste à ramasser les aumônes des fidèles, demande un homme sage, et d'une vertu reconnue, afin qu'il puisse se préserver de la dissipation et de l'esprit du monde, et faire un saint usage des occasions fréquentes qui se présentent de pratiquer la mortification, l'humilité, la patience, la douceur, et beaucoup d'autres vertus. Félix se regarda comme le plus heureux des hommes, de se voir à portée de souffrir des mépris et des rebuts. Rien ne pouvait interrompre son recueillement. Il ne parlait que quand la nécessité l'exigeait, encore s'exprimait-il en peu de mots, et toujours d'une manière sage et modeste. Il avait coutume de marcher les yeux baissés, ce qui faisait que les objets extérieurs ne lui causaient aucune distraction. Il trouvait un plaisir incroyable à louer Dieu, à l'adorer, à le remercier, et il tâchait de faire entrer les autres dans les sentimens dont il était pénétré. Ses supérieurs, qui connaissaient sa piété et sa sagesse, lui permirent de distribuer aux pauvres une partie de sa quête. Cette permission s'accordait merveilleusement avec sa charité. On le voyait visiter les pauvres malades, et leur rendre des services dont le nom seul révolte notre fausse délicatesse. Les pécheurs ne pouvaient entendre ses exhortations sans être attendris; il avait sur-tout une onction admirable, lorsqu'il préparait quelque moribond à paraître devant Dieu. Saint Philippe de Néri s'entretint plusieurs fois avec lui, et il ne pouvait assez admirer l'éminente sainteté qui éclatait dans toute sa conduite.

Par une exacte vigilance sur lui-même, Félix conserva jusqu'à la mort une pureté inviolable. Il joignit à cette vigilance de grandes austérités corporelles. Toujours il marchait nu-pieds, et portait un rude cilice garni de pointes aiguës. Lorsqu'il n'avait rien à craindre de la singu-

larité, il jeûnait au pain et à l'eau; les trois derniers jours du carême, il ne prenait aucune sorte de nourriture. Il passait en prière une grande partie des nuits, et ne dormait que deux ou trois heures; encore prenait-il ce peu de repos étant à genoux, et ayant la tête appuyée sur un paquet de branches : s'il se couchait, c'était sur des planches ou des sarmans.

Il voyait Jésus-Christ dans la personne de ses supérieurs. A peine lui avaient-ils manifesté leur volonté par le moindre signe, qu'il obéissait avec la plus parfaite ponctualité. Il se regardait comme le dernier de la communauté, et se jugeait indigne d'être compté parmi les religieux. Par une suite de ce sentiment, il parlait peu en leur présence. S'il éprouvait quelque contradiction dans les choses indifférentes, il acquiesçait à ce que disaient les autres, et gardait le silence. Ennemi de toute singularité, il mettait tout en œuvre pour cacher les faveurs extraordinaires qu'il recevait de Dieu. Il employait divers prétextes pour déguiser ses mortifications : il s'excusait, par exemple, de ne point porter de sandales, en disant qu'il marchait ainsi avec plus de facilité. On remarquait en lui une ferveur toute céleste quand il servait la messe; l'abondance de ses larmes, les transports de l'amour divin, l'empêchaient quelquefois de pouvoir répondre au prêtre. L'union de son ame avec Dieu était si intime, que souvent il n'apercevait point ceux qui se trouvaient autour de lui. Un frère lui ayant un jour demandé comment il pouvait s'entretenir dans un recueillement aussi parfait, il lui répondit : « Toutes les créatures servent à nous élever à Dieu, quand » nous les regardons de bon œil. » On ne pourrait exprimer les ravissemens extraordinaires dont il fut favorisé dans la prière. Pressé par l'amour divin, il composa des cantiques spirituels dans un style simple, mais plein d'une onction admirable. Jamais il ne les chantait qu'il ne fût

dans une espèce d'extase, et tout absorbé en Dieu. Telle fut la vie qu'il mena pendant les quarante ans qu'il exerça à Rome l'office de quêteur. Lorsqu'il fut parvenu à une grande vieillesse, le cardinal protecteur, qui avait pour lui autant d'affection que de respect, dit à ses supérieurs de le décharger du soin pénible de faire la quête : mais il demanda instamment à rester dans son emploi, de peur qu'une telle indulgence ne tarît à son égard la source des grâces célestes. Il savait que l'ame s'appesantit quand le corps est trop ménagé. A l'âge de soixante-douze ans, il prédit sa mort à plusieurs de ses frères. Durant sa dernière maladie, il fut consolé par une vision. Peu de temps après, il rendit tranquillement l'esprit le 18 Mai 1587. Plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement attestés, Urbain VIII le béatifia en 1625. Il fut canonisé par Clément XI en 1712, mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1724, par Benoît XIII (1). Son corps est dans l'église des Capucins de Rome.

Saint Félix, qui paraissait si petit aux yeux de la chair, était véritablement grand aux yeux de Dieu. Si nous savions juger des choses d'après les règles de la foi, nous préférerions au sceptre le plus brillant, la pauvreté d'un Lazare, qui supporte avec résignation et avec patience l'abandon général où il est réduit. En même temps que Dieu charge de ses malédictions les prétendues divinités de la terre, il écoute favorablement les moindres désirs d'un cœur brûlant d'amour pour lui.

Les personnes engagées dans le monde doivent, à l'exemple de saint Félix, rapporter à Dieu toutes leurs actions, et en faire comme autant de sacrifices à sa gloire ; elles doivent conséquemment s'entretenir dans l'esprit de piété,

---

(1) *Bullar. R. m.* t. XIII, p. 89.

et chercher un aliment continuel à leur ferveur dans des exercices réglés de religion. Il n'est pas rare de voir des hommes qui, sous le prétexte spécieux de satisfaire à ce qu'exigent leur état et leur rang, ne pensent jamais à Dieu, et se laissent entraîner par le tourbillon rapide des vanités mondaines. Une vie de dissipation et de plaisir éteint dans l'ame le goût des choses célestes, lui inspire de l'indifférence, et quelquefois du mépris pour les saintes maximes de l'évangile, la courbe vers la terre, et l'empêche de travailler à mortifier ses passions.

S. HOSPICE, RECLUS EN PROVENCE.

L'AN 681.

SAINT HOSPICE, vulgairement appelé saint *Sospis*, se renferma dans la masure d'une tour abandonnée près de Villefranche, à une lieue de Nice en Provence (1). Il portait sous son cilice de grosses chaînes de fer, et ne vivait que de pain et de dattes. Il redoublait ses austérités en carême, et se nourrissait alors de certaines racines que lui apportaient des marchands qui allaient en Egypte, afin de retracer plus parfaitement en lui la vie des anachorètes de ce pays. Le Ciel le favorisa du don des miracles et de celui de prophétie.

Il prédit les ravages que les Lombards devaient faire dans les Gaules. Ces barbares étant venus jusqu'à sa tour, aperçurent la chaîne qui lui serrait le corps : ils le prirent pour un malfaiteur que l'on avait ainsi renfermé. Le Saint leur avoua qu'il était fort criminel et indigne de vivre.

(1) Dans une presqu'île qui, du nom du Saint, est encore appelée aujourd'hui *San-Sospis*.

Alors un soldat leva le bras pour lui décharger sur la tête un coup de sabre; mais il fut retenu par une force invisible qui l'empêcha d'exécuter son mauvais dessein; son bras même resta tellement engourdi, qu'il ne pouvait plus s'en servir. Le Saint lui en ayant rendu l'usage par le signe de la croix, il renonça au monde, et servit Dieu jusqu'à la mort auprès de son libérateur.

Hospice sentant approcher sa dernière heure, se fit ôter ses chaînes, et pria long-temps prosterné par terre. Il s'étendit sur un banc, où il expira tranquillement le 21 Mai 681. Austade, évêque de Nice, enterra son corps. Un miracle opéré à Lérins par la poussière de son tombeau, l'a fait mettre au nombre des patrons de cette île. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain. Ses reliques sont dans la cathédrale de Nice, où l'on célèbre sa fête le 15 d'Octobre.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 6, c. 6, *et de Gloria Confes.* c. 97; le P. Papebroch, Baillet, et le *Gallia Christ. nova*, t. *III*, p. 1274.

S. GODRICK, VULGAIREMENT S. GORRY, HERMITE EN ANGLETERRE.

L'AN 1170.

Godrick, né à Walpole, dans le comté de Norfolk, était d'une famille pauvre et obscure. Dans sa jeunesse, il parcourut les villages en qualité de colporteur, afin de se procurer de quoi vivre. Le gain qu'il fit augmenta peu-à-peu sa petite fortune. A la fin, il se vit en état de fréquenter les villes et les foires, il s'embarqua même plusieurs fois pour aller trafiquer en Ecosse.

Dans un de ses voyages, il prit terre à Lindisfarne. La

vie édifiante des moines qui habitaient cette île, le toucha vivement ; il fut sur-tout très-frappé de ce qu'on lui rapporta des actions merveilleuses de saint Cuthbert. S'étant mis à genoux, il demanda à Dieu, avec beaucoup de larmes, la grâce d'imiter la ferveur de ce grand Saint, et résolut dès-lors de se détacher entièrement des choses de la terre. Il embrassa donc un nouveau genre de vie, et le commença par faire un pélerinage à Jérusalem. En revenant de la Palestine, il prit sa route par Compostelle, où la dévotion attirait aussi quantité de pélerins.

De retour dans sa patrie, il se fit intendant d'un seigneur fort riche. Les domestiques de la maison s'abandonnant à plusieurs désordres, et commettant même des injustices criantes, il avertit son maître de tout ce qui se passait. Comme ses plaintes ne produisaient aucun effet, il forma la résolution de quitter sa place, pour ne pas participer aux fautes d'autrui.

Après deux pélerinages, l'un en France et l'autre à Rome, il alla dans le nord de l'Angleterre, afin de mieux exécuter le dessein qu'il avait pris de se consacrer sans réserve au service de Dieu. Il se joignit à un saint homme nommé Godwin, qui avait passé un temps considérable dans le monastère de Durham, et qui était singulièrement versé dans la connaissance des voies intérieures de la perfection. Ils vécurent tous deux en anachorètes dans un désert situé au nord de Carlisle. Ils se servaient mutuellement, et louaient Dieu ensemble pendant les jours et les nuits. Deux ans après, Godwin fut appelé dans le ciel pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Godrick ayant perdu son compagnon, fit un second pélerinage à Jérusalem. A son retour, il passa quelque temps dans la solitude de Strenshalc (1) ; il visita ensuite la châsse

(1) Aujourd'hui Witty.

de saint Cuthbert à Durham, et se retira dans le désert de Finchal ou Finkley (1). Il choisit saint Jean-Baptiste et saint Cuthbert pour ses patrons et ses modèles. Les austérités qu'il pratiqua furent extraordinaires. Tous ses momens étaient occupés par la récitation des psaumes, et par beaucoup d'autres prières qu'il avait appris par cœur. Les jours et les nuits lui semblaient trop courts pour satisfaire au désir dont il brûlait de converser avec Dieu. Sa patience dans les épreuves tenait du prodige. Ses discours respiraient la simplicité, la douceur et l'humilité. Il cachait avec tout le soin possible ce qui aurait été capable de le faire estimer des hommes. Malgré son attrait pour le silence, il recevait certains jours de la semaine la visite de ceux qui venaient le voir, avec la permission du prieur de Durham, sous l'obéissance duquel il vivait. Un moine de la même maison entendait sa confession, lui disait la messe, et lui administrait les sacremens dans un oratoire attenant à sa cellule, et qui était dédié à saint Jean-Baptiste.

Le Saint avait une aversion extrême pour tout ce qui ressentait la vanité. Jamais il ne parlait de lui que comme du plus grand pécheur. Il n'était, disait-il, hermite qu'en apparence, religieux de nom. Il se donnait les titres de lâche, d'orgueilleux, d'hypocrite, qui abusait ceux qui l'assistaient de leurs aumônes : mais plus il s'humiliait aux yeux de Dieu, plus Dieu l'élevait par sa grâce ; il lui communiqua aussi le don des miracles.

Saint Godrick fut affligé de diverses maladies durant les dernières années de sa vie. Mais, dit Guillaume de Newbrige, qui le visita, quoique son corps parût ressembler à un cadavre, sa langue ne cessait de répéter les noms sacrés des trois Personnes divines. On remarquait

(1) A trois milles de Durham, près de la Wère.

sur son visage une dignité merveilleuse, que relevaient encore une grâce et une douceur extraordinaires. Il mourut le 21 Mai 1170, après avoir passé soixante-trois ans dans son désert. Son corps fut enterré dans l'oratoire de saint Jean-Baptiste, et honoré de plusieurs miracles. Richard, frère de Hugues Pidfey, évêque de Durham, fit bâtir une chapelle sous son invocation.

Voyez Guillaume de Newbrige; l. 2, c. 20; Matthieu Paris et Matthieu de Westminster; la vie du Saint, écrite par Nicolas de Durham, son confesseur, abrégée par Harpsfield, sect. 12, c. 45; les calendriers anglais, et ceux des Bénédictins, par Ménard et Mailhew. Voyez aussi Henschénius, t. VI, *Maii*, p. 68.

☩ SAINTE ITISBERGE, VIERGE.

Vers l'an 800.

Sainte Itisberge ou Hisberge doit avoir été fille de Pepin-le-Bref, Roi de France, et sœur de l'Empereur Charlemagne (1). Pour sa demeure ordinaire, elle choisit la ville d'Aire en Artois. On rapporte qu'elle fut demandée en mariage par plusieurs princes; mais qu'elle préféra de se donner entièrement au Seigneur. Le lieu de sa sépulture est aujourd'hui un village qui porte son nom (2), et qui est situé entre Aire et Saint-Venant. En 1636 ses reliques ont été visitées et mises dans une nouvelle châsse

(1) Eginhard (*in vita Caroli Magni*, nº 23) dit que Charlemagne n'avait qu'une sœur nommée Gisèle (*erat Carolo unica soror etc.*); c'est-à-dire que Gisèle vivait encore lorsque ses autres sœurs étaient déjà mortes, et en ce sens elle était la sœur unique de Charlemagne, à l'époque dont Eginhard parle.

(2) *Iberghe* ou *Hisberghe*.

par Christophe de France, évêque de Saint-Omer. On ne doit point confondre notre Sainte avec une autre nommée Idaberge, dont les reliques furent transférées à Mont-Saint-Winoc en 1221.

Itisberge ne peut non plus être confondue avec sa sœur Gisèle qui était abbesse de Chelles, et à ce qu'on croit de Notre-Dame de Soissons. Elle avait étudié les belles lettres sous Alcuin, qui lui dédia son commentaire sur saint Jean. La préface de ce commentaire est une réponse d'Alcuin à la lettre que Gisèle avec une autre personne avait écrite à Alcuin qu'elle qualifie de vénérable père, de respectable maître et de très-cher docteur. Cette pièce de Gisèle est un témoignage non équivoque du double progrès qu'elle avait fait dans la piété et les lettres.

Voyez les *Acta SS.*, tom. V, *Maii*, p. 44-46; Gazet, *Hist. ecclés. des Pays-Bas*, p. 284, et l'*Hist. litt. de la France* t. IV, p. 306-308.

---

22 Mai.

S. YVES, OFFICIAL ET RECTEUR EN BRETAGNE.

Tiré de la bulle de sa canonisation, et des informations faites à ce sujet vingt-sept ans après sa mort. Voyez D. Morice, *Hist. de la Bretagne*, t. I, sous l'an 1303; le P. Papebroch, *ad* 19 *Maii*, t. IV, p. 684; D. Lobineau, *Vies des Saints de la Bretagne*, p. 245.

L'AN 1303.

Yves Hélori, issu d'une famille également illustre et vertueuse, naquit en 1253 près de Tréguier, en Basse-Bretagne. Il étudia la grammaire dans son pays, et ses succès répondirent à son application. A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à Paris pour y faire un cours de phi-

losophie et de théologie, et de droit tant civil que canonique. Il se rendit ensuite à Orléans, où il étudia les décrétales sous le célèbre Guillaume de Blaye, qui devint évêque d'Angoulême, et les institutes sous Pierre de la Chapelle, depuis évêque de Toulouse et cardinal.

Dans les instructions que lui donnait sa mère, elle lui répétait souvent qu'il devait vivre de façon qu'il pût devenir un Saint. « C'est bien le but où je tends, » répondait-il alors. De tels sentimens se fortifiaient en lui tous les jours, et faisaient sur son ame les plus profondes impressions. Cette pensée, *je dois devenir un Saint*, le portait puissamment à la vertu, et l'éloignait de tout ce qui avait l'apparence du mal. Les mauvais exemples de ses compagnons d'étude ne servaient qu'à lui inspirer plus d'horreur pour le vice, et à le rendre plus exact à veiller sur lui-même. La sainte gravité de sa conduite toucha plusieurs libertins, et les retira du désordre. Son temps était partagé entre l'étude et la prière. Dans ses heures de récréation, il visitait les hôpitaux, servait les malades avec charité, et les consolait dans leurs peines.

Pendant le séjour qu'il fit à Paris et à Orléans, il s'attira l'admiration des universités de ces deux villes par la beauté de son esprit et par sa piété extraordinaire. Toujours il portait le cilice, et s'interdisait l'usage du vin et de la viande. Il jeûnait au pain et à l'eau, l'avent, le carême, et plusieurs autres jours de l'année. Le peu de repos qu'il accordait à la nature, il le prenait sur une natte de paille, n'ayant qu'un livre ou une pierre pour chevet. Jamais il ne se couchait qu'il ne fût accablé par le sommeil. Il avait fait sécrètement le vœu de chasteté perpétuelle. Comme personne n'en était instruit, on lui proposa d'entrer dans l'état du mariage, et on lui offrit même plusieurs partis honorables. Il les refusa tous avec modestie, alléguant pour qu'une vie d'étude telle que la sienne renfermait une sorte d'incompatibilité avec le mariage.

A la fin pourtant il fit connaître ses intentions, en se déterminant pour l'état ecclésiastique. Le désir de servir le prochain influa principalement sur son choix. Il eût bien voulu par humilité rester toujours dans les ordres mineurs : mais son évêque l'obligea de recevoir la prêtrise. La réception du sacerdoce lui coûta beaucoup de larmes : il s'y était cependant préparé par une vie toute remplie de bonnes œuvres, et sur-tout par une inviolable pureté d'ame et de corps.

Maurice, archidiacre de Rennes, qui en cette qualité était vicaire perpétuel de l'évêque, le fit official du diocèse. Yves s'acquitta de cet emploi avec toute la vertu et toute la sagesse possibles. Les orphelins, les veuves et les pauvres trouvèrent en lui un père et un défenseur. L'impartialité la plus exacte dictait tous ses jugemens; ceux même qui perdaient leur cause ne pouvaient s'empêcher de lui rendre justice. Jamais il ne prononçait de sentence sans verser de larmes; il se rappelait alors le dernier jour où il paraîtrait devant le tribunal du souverain Juge, pour y répondre sur toutes les actions de sa vie.

Sa sainteté jetait au loin un tel éclat, que plusieurs évêques se disputaient l'avantage de l'attacher à leur diocèse. Ce fut ce qui priva l'église de Rennes du trésor qu'elle possédait. Alain de Bruc, évêque de Tréguier, qui croyait avoir des droits sur lui, le détermina enfin à venir dans son diocèse, et le fit son official. Le Saint eut bientôt établi partout la réforme. S'il était le fléau des méchans, les personnes vertueuses l'aimaient et le respectaient comme leur père. Quoiqu'il fût juge par sa place, il ne laissait pas de s'intéresser en faveur des pauvres dans les autres cours; il se chargeait lui-même du soin de plaider leurs causes : aussi était-il surnommé *l'avocat des pauvres*. Sa charité le portait encore à visiter et à consoler ceux qui étaient détenus en prison. Il employait toutes sortes

de moyens pour terminer les différends. N'ayant pu réussir une fois à réconcilier une mère et un fils qui plaidaient l'un contre l'autre, il pria pour eux, dit la messe à leur intention, et obtint de Dieu qu'ils se prêtassent à un accommodement. Son désintéressement égalait son intégrité : il refusait ce qu'il eût pu exiger avec justice.

Quelque temps après, il fut nommé recteur de Tresdretz (1), et il desservit huit ans cette paroisse. Geoffroi de Tournemine, successeur d'Alain de Bruc, le transféra à la paroisse de Lohanec, où il demeura jusqu'à sa mort. Il se levait toujours à minuit pour réciter matines, et ne laissait passer aucun jour sans dire la messe. On le voyait à l'autel pénétré de la plus grande ferveur. Dans sa préparation, il était long-temps prosterné, afin de mieux considérer la bassesse de son néant, ainsi que la Majesté du Dieu auquel il allait offrir le sacrifice, et la sainteté de la victime qui devait s'immoler par son ministère. Quand il se relevait, ses yeux était ordinairement baignés de larmes, qui continuaient de couler avec abondance pendant tout le temps qu'il employait à célébrer les divins mystères.

Lorsqu'il accepta le rectorat de Tresdretz, il renonça à tous les ornemens de sa première dignité, et se réduisit à ne plus porter que des habits simples et pauvres. Les jours où il ne jeûnait point, et qui étaient en petit nombre, il ne mangeait qu'un potage, ou quelques légumes. Toujours il couchait sur la paille, et même sur une claie. Il s'attendrissait jusqu'aux larmes quand il parlait des choses de Dieu ; aussi ses discours avaient-ils une onction admirable. Non content d'instruire son troupeau, il allait encore prêcher dans d'autres églises éloignées de

(1) On appelle *recteur* en Bretagne celui qu'on nomme *curé* dans d'autres provinces.

la sienne. Il y avait des jours où il prêchait quatre à cinq fois. On le faisait juge de toutes les contestations qui survenaient dans le pays ; il réunissait les cœurs divisés, et par-là prévenait un grand nombre de procès.

Le Saint fit bâtir auprès de son presbytère un hôpital où les pauvres et les malades étaient reçus. Il leur lavait les pieds, pansait leurs ulcères, les servait à table, et mangeait souvent leurs restes. Dès que la récolte était finie, il distribuait aux indigens son blé, ou le prix qu'il l'avait vendu. On lui conseillait un jour d'attendre quelques mois pour le vendre plus cher. « Que sais-je, répondit-» il, si je serai alors en vie ! En attendant ainsi, lui dit » ensuite la même personne, j'ai gagné un cinquième. Et » moi, répliqua le Saint, j'ai gagné le centuple pour n'a-» voir pas gardé mon blé. » Un jour qu'il n'avait qu'un pain dans sa maison, il commanda de le donner aux pauvres. Son vicaire lui ayant fait là-dessus des représentations, il lui en donna la moitié. Les pauvres eurent le reste ; il ne se réserva rien pour lui-même. Il comptait sur la Providence, qui ne lui manqua jamais dans le besoin.

Durant le carême de l'année 1303, il s'aperçut que ses forces diminuaient chaque jour ; il n'en continua pas moins ses austérités, persuadé qu'il devait redoubler de faveur à mesure qu'il approchait de l'éternité. La veille de l'Ascension, il se trouva très-faible : il prêcha néanmoins encore, et dit la messe à l'aide de deux personnes qui le soutenaient ; il répondit aussi à ceux qui étaient venus le consulter. Enfin, il succomba, et fut obligé de se mettre au lit. Ayant reçu les derniers sacremens, il ne s'entretint plus qu'avec Dieu jusqu'à son dernier soupir. Il mourut le 19 Mai 1303, à l'âge de cinquante ans (1).

---

(1) Les Franciscains placent saint Yves parmi les Saints du tiers-

La plus grande partie de ses reliques se garde à Tréguier. Charles de Blois, duc de Bretagne, en mit une portion dans l'église de Notre-Dame de Lambale, chef-lieu du duché de Penthièvre; une autre portion fut donnée à l'abbaye de Saint-Sauveur, ordre de Cîteaux. Il s'est fait encore plusieurs autres distributions des reliques du Saint.

Jean de Montfort, duc de Bretagne, alla à Rome solliciter la canonisation du serviteur de Dieu. Il déclara qu'il avait été guéri, par son intercession, d'une maladie que les médecins avaient jugée incurable. Les commissaires nommés en 1330 par Jean XXII, constatèrent la vérité de plusieurs autres miracles. Le bienheureux Yves fut canonisé en 1347, par Clément VI. Son nom se trouve dans le martyrologe romain au 19 de Mai, et l'on fait sa fête en ce jour dans plusieurs diocèses de Bretagne. L'université de Nantes l'a choisi pour patron. Il y a à Paris une église dédiée sous son invocation, et qui fut bâtie aux dépens des Bretons, en 1348.

Saint Yves fut principalement redevable de sa vertu au soin qu'il prit, dès sa jeunesse, de veiller sur lui-même, de converser avec Dieu par la prière et la méditation, sur-tout de fuir les piéges des mauvaises compagnies. Ce dernier point est plus essentiel qu'on ne pense communément. Tous les moyens de salut deviennent inutiles à celui qui n'évite pas les sociétés dangereuses; elles sont à son égard un écueil contre lequel il ne manque point de faire naufrage. Dieu conserva la vertu de Tobie au milieu des impiétés de Samarie; il garantit aussi la pureté de Loth des abominations de Sodome : mais jamais il ne protégera ceux qui cherchent le danger, et qui courent

ordre de saint François, dont ils supposent qu'il prit l'habit à Quimper; mais rien n'est plus incertain que cette prise d'habit, comme le prouve le P. Papebroch, t. IV, *Maii,* p. 538, *ad diem* 19.

volontairement à leur perte. Que dirait-on d'un homme qui, pour se procurer un plaisir d'un moment, voudrait respirer l'air contagieux d'une maison où est la peste, et s'opiniâtrerait à converser avec les personnes attaquées de ce fléau ? La raison est d'accord avec la religion sur la fuite des mauvaises compagnies. La seule fréquentation des libertins exhale une odeur pestilentielle, qui laisse dans l'ame un germe de mort.

S. CASTE ET S. ÉMILE, MARTYRS.

L'AN 250.

Ces deux Saints tombèrent d'abord dans la persécution, mais ils se relevèrent bientôt de leur chute. « S'ils furent » vaincus dans le premier combat, dit saint Cyprien, ils » triomphèrent dans le second; après avoir cédé aux flam- » mes, ils obligèrent les flammes à leur céder. Ils se ser- » virent, pour vaincre, des armes mêmes que leur en- » nemi avait employées pour les terrasser. Ils demandaient » pardon de leur faiblesse, moins par leurs larmes qu'en » montrant les plaies qu'ils avaient reçues. La voix des » blessures dont on les voyait couverts était plus efficace » pour l'obtenir, que les plaintes qu'ils faisaient entendre » à l'occasion de leur malheur. » Saint Augustin dit dans un sermon qu'il prêcha le jour de leur fête, qu'ils étaient tombés comme saint Pierre, pour avoir présumé de leurs forces. « Dieu leur fit voir ce qu'ils étaient, et ce qu'il » est; il les confondit lorsqu'ils furent présomptueux; il » les rappela lorsque leur foi se fut ranimée; il les soutint » lorsqu'ils eurent reconnu leur faiblesse; il les assista dans » le combat, et les couronna après la victoire. » Ces saints

martyrs souffrirent en Afrique, et l'on croit que ce fut en 250, sous l'Empereur Dèce.

Voyez saint Cyprien, *l. de Lapsis;* saint Augustin, *serm.* 285, et l'ancien martyrologe d'Afrique, qui est du cinquième siècle.

S. AIGULFE, VULGAIREMENT S. AOUST, ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

L'AN 840.

Ce Saint (1) fut élevé avec soin dans les lettres divines et humaines. Son amour pour la retraite le porta à quitter le monde, afin de ne plus vivre que pour Dieu; mais il ne put empêcher que l'éclat de ses vertus ne se répandît au loin. On le plaça sur le siége épiscopal de Bourges vers l'an 811. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on le tira de sa solitude. On ne sait presque rien de son épiscopat, mais on ne peut douter qu'il n'ait mené une vie très-sainte, après les louanges que lui donne Théodulphe, évêque d'Orléans. En 835, il assista au concile de Thionville, dans lequel fut condamné Ebbon de Rheims, qui avait osé dégrader Louis-le-Débonnaire, son souverain légitime. Il mourut le 22 de Mai 840. On bâtit sur son tombeau une église qui porte encore son nom, et qui est une paroisse de l'archiprêtré de Châteauroux. On y garde ses reliques. Saint Aigulfe est honoré en Berri le 22 de Mai.

Voyez les Bollandistes, Baillet, et le *Gallia Christ. nova,* t. II, p. 21.

(1) On l'appelle encore *saint Au*, *saint Hou*, *saint Ayoul, saint Ayeul.* On le nomme en latin *Agiulfus*, *Aygulphus*, *Aiulphus.*

S. BEUVON, GENTILHOMME PROVENÇAL.

L'AN 985.

SAINT BEUVON (1) prit, dès sa jeunesse, le parti des armes, à l'exemple de son père. Comme il avait reçu une éducation chrétienne, il sut allier la pratique de la vertu aux talens militaires qui attirent de la considération dans le monde. Il se montra toujours le père et le défenseur des pauvres.

Il eut plus d'une fois l'occasion d'exercer son courage pour la défense de son pays et pour la gloire de Jésus-Christ. Les Sarrasins venus d'Espagne et d'Afrique faisaient des courses dans la Provence, et y causaient d'affreux ravages. Le Saint, à la tête d'une troupe de braves, marcha contre les infidèles, les vainquit plusieurs fois, et leur fit un grand nombre de prisonniers, dont plusieurs embrassèrent le christianisme.

Quelque temps après, il quitta le monde, et mena dans la retraite une vie fort austère pendant plusieurs années. Dans un pélerinage qu'il faisait à Rome, il tomba malade, et mourut en 985 à Voghera, près de Pavie. On l'honore en Provence avec beaucoup de vénération. Sa fête est de précepte dans la plupart des villes de Lombardie.

Voyez sa vie, écrite avec beaucoup d'exactitude dans les *Acta Sanctor.* des Bollandistes.

---

(1) En latin *Babo*. Les Italiens l'appellent *San-Bavo*.

23 Mai.

SAINTE JULIE, VIERGE ET MARTYRE DANS L'ÎLE DE CORSE.

Tiré de ses actes sincères. D. Ruinart les a publiés dans l'appendice à son édition de l'histoire de la persécution des Vandales, par Victor de Vite.

Cinquième siècle.

Genséric s'étant emparé de Carthage, en 439, la vierge Julie, qui était d'une des meilleures familles de cette ville, fut vendue comme esclave à un marchand de Syrie, nommé Eusèbe, et païen de religion. Elle souffrit les peines attachées à la servitude avec beaucoup de patience et de résignation; elle en vint même jusqu'à chérir son état, et à le préférer à tout autre pour l'amour de Jésus-Christ. Les momens qui lui restaient après avoir fait dans la maison de son maître ce que son devoir exigeait, étaient consacrés à la prière et à la lecture des livres de piété. Elle jeûnait tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et pratiquait encore plusieurs autres sortes d'austérités. Son maître, qui l'aimait à cause de ses vertus, l'exhortait inutilement à se ménager davantage, et à prendre plus de soin de son corps.

Eusèbe la fit embarquer avec lui dans un voyage qu'il entreprit dans les Gaules, où il portait de précieuses marchandises du Levant. Son vaisseau étant arrivé à la pointe septentrionale de l'île de Corse, que l'on appelle aujourd'hui *Capo-Corso*, il ordonna de jeter l'ancre, et descendit sur le rivage. Il se joignit aux habitans du pays, qui célébraient une fête en l'honneur de leurs dieux, et qui allaient leur sacrifier un taureau.

Julie se tint à l'écart pour ne point participer à la cé-

rémonie ; elle ne put même s'empêcher de déplorer hautement l'impiété et l'extravagance des païens. Félix, gouverneur de l'île, eut bientôt été instruit de la liberté généreuse avec laquelle elle s'était expliquée. Il demanda au marchand quelle était cette femme qui osait ainsi parler contre les dieux. Eusèbe lui dit que c'était une chrétienne, qu'il n'avait jamais pu déterminer à changer de religion ; qu'au reste, il la trouvait très-fidèle et très-exacte à son devoir, et que jamais il ne prendrait sur lui de la renvoyer.

Félix proposa à Eusèbe de la lui livrer, et lui offrit en échange quatre de ses meilleures esclaves. « Tout votre » bien, répondit celui-ci, ne suffirait pas pour payer ce » qu'elle vaut ; je me déférais de ce que j'ai de plus cher » et de plus précieux pour la conserver. » Félix n'en resta point là ; il invita Eusèbe à manger avec lui, et donna des ordres pour qu'on l'enivrât. Lorsqu'il le vit endormi, il envoya chercher Julie, et lui dit que si elle voulait sacrifier aux dieux, il se chargeait de la faire mettre en liberté. La Sainte rejeta cette proposition avec horreur. « Je suis libre, répondit-elle, tant que je sers Jésus-» Christ, et quelque chose qui puisse m'arriver, jamais » je n'achèterai la liberté par une lâche apostasie. » Le gouverneur, qui se crut bravé par une réponse aussi hardie, lui fit frapper le visage, et arracher les cheveux ; il ordonna ensuite qu'elle fût attachée à un gibet. Les moines de l'île Gorgone (1) vinrent enlever son corps pour l'enterrer. Didier, Roi de Lombardie, le fit transférer à Bresse en 763.

Sainte Julie avait une piété si solide, qu'elle ne se démentit dans aucune des circonstances de sa vie. Toujours

---

(1) En italien *la Gorgona*. Elle est située entre l'île de Corse et Livourne.

elle adora les desseins de la Providence, et au lieu de se plaindre des malheurs qui lui arrivèrent, elle les regarda comme des épreuves que Dieu lui envoyait, et s'en servit pour se perfectionner de plus en plus dans la vertu. Sa fidélité ne resta pas sans récompense. Le Ciel, par une chaîne admirable d'événemens, la conduisit à la sainteté, et l'éleva à la dignité de vierge et de martyre.

S. DIDIER (1), ÉVÊQUE DE LANGRES, MARTYR.

L'AN 411.

Ce saint évêque retraça dans sa conduite la charité du modèle des pasteurs. Des barbares, païens de religion, portant le ravage dans cette partie des Gaules où était la ville de Langres, il alla au-devant d'eux, avec son clergé, pour tâcher de fléchir leur férocité; mais il n'obtint rien, et fut massacré, ainsi que ceux qui l'accompagnaient. Sigebert place son martyre sous l'Empereur Gallien, dans l'invasion de Chrocus, Roi des Germains. Tillemont le met en 411, du temps que les Alains, les Suèves et les Vandales vinrent ravager les Gaules. Le culte de saint Didier est fort ancien et fort célèbre en France, en Italie et en Allemagne.

Voyez les Bollandistes; Tillemont, t. XI, p. 540; le *Gallia Christ. nova*, t. IV, p. 510.

---

(1) En latin *Desiderius*. On le nomme encore *saint Dizier*, *saint Disery*, *saint Drezeri*, *saint Desir*.

S. DIDIER, ÉVÊQUE DE VIENNE, EN DAUPHINÉ, MARTYR.

L'AN 612.

Ce saint évêque s'attira beaucoup de vénération par son savoir et sa vertu. Saint Grégoire lui recommanda les missionnaires qu'il envoyait en Angleterre, et se servit de son zèle pour déraciner des abus qui s'étaient glissés dans quelques églises de France.

Il paraît que saint Didier enseignait encore les lettres humaines après qu'il eut été élevé à l'épiscopat. Il était persuadé sans doute qu'on peut en retirer de grands avantages pour éclaircir les vérités de la religion. Des personnes mal-intentionnées prirent de là occasion de la décrier auprès de saint Grégoire, et le lui représentèrent comme un homme qui substituait les fables païennes à l'Ecriture, et qui d'une même bouche chantait les louanges de Jésus-Christ et de Jupiter. Le saint Pape reconnut bientôt la vérité, et rendit publiquement justice à l'évêque de Vienne.

Brunehaut gouvernait alors en souveraine sous le nom de ses deux fils, Théodebert, Roi d'Austrasie, et Thierri, Roi de Bourgogne. Divers désordres dont on l'accusait excitèrent le zèle de saint Didier, qui toutefois se conduisit avec beaucoup de prudence. Cette princesse connaissant les sentimens du saint évêque, résolut de le perdre. Un sermon sur la chasteté qu'il prêcha en sa présence et en celle de Thierri, lui en fournit bientôt l'occasion. Le prédicateur n'avait pourtant rien dit qui ne fût dans saint Paul. Mais la vengeance est aveugle, et fait trouver du crime partout. Trois assassins eurent ordre de l'aller attendre sur la route, lorsqu'il retournerait à son église. Ils le massacrèrent en 612, dans un village de la principauté

de Dombes, appelé aujourd'hui Saint-Didier *de Chalarone*, parce qu'il est près d'une petite rivière de ce nom.

Voyez Frédégaire, Aimoin, Jonas, etc., cités par Henschénius, et les *Acta vel Passio S. Desiderii M. à Sisebuto rege Hispaniæ composita*, qui ont été publiés par le P. Florès, *Espana Sagrada*, t. VII, *append.* 4, p. 337.

†* LE VÉNÉRABLE JEAN-BAPTISTE DE ROSSI,

CHANOINE.

Tiré de l'Abrégé de sa Vie, écrite en italien, par le postulateur de la cause de sa béatification, 1 petit volume in-12, Rome, 1790. Voyez aussi sa Vie, écrite par l'abbé Jean-Marie Tojetti.

L'AN 1664.

Ce bon prêtre a eu avec saint Vincent de Paul plusieurs traits de ressemblance. C'était la même simplicité et la même douceur, la même charité pour le prochain et la même activité pour les bonnes œuvres. Ses actions ont été moins éclatantes et n'ont pas eu des résultats si importans; mais en les comparant l'un à l'autre, on voit que le même esprit les animait, et que si leur situation a été différente, leurs sentimens ne l'ont point été.

Jean-Baptiste de Rossi naquit à Voltaggio, dans le diocèse de Gênes, le 22 Février 1698. Son père se nommait Charles, et sa mère Françoise Anfossi. Ils étaient tous deux de familles honnêtes, et d'une grande probité. Leur fils se distingua dès sa première enfance, par la réunion des qualités les plus heureuses. Sa sagesse, sa modestie, sa piété le rendirent dès-lors remarquable. L'école et l'église paroissiale de Sainte-Marie étaient presque les seuls lieux qu'il fréquentât; chaque matin il servait dans cette

église un aussi grand nombre de messes qu'il le pouvait, et la dévotion qu'il apportait à cette fonction était si grande, qu'elle faisait l'admiration de ceux qui le voyaient. Un noble Génois nommé Scorsa, et son épouse, qui étaient venus passer à Voltaggio une partie de l'été, frappés de la piété de Jean-Baptiste, qui avait dix ans, le demandèrent à ses parens, pour l'emmener avec eux à Gènes. Son père, ayant obtenu d'eux l'assurance qu'il recevrait une éducation chrétienne et soignée, consentit à son départ. Le pieux enfant passa trois ans dans la maison de ses protecteurs, sans démentir un seul moment par sa conduite, l'idée avantageuse qu'ils avaient d'abord conçue de lui. Au bout de ce temps, il fut appelé à Rome par un de ses cousins nommé Laurent de Rossi, qui était chanoine de Sainte-Marie *in cosmedin*, et qui avait appris le bien que l'on disait de son jeune parent. Jean-Baptiste, placé aussitôt après son arrivée au collége romain, y fit tant de progrès dans la piété et dans les lettres, qu'il s'attira promptement l'estime non-seulement de ses condisciples, mais même de ses maîtres. Il poursuivit ainsi le cours de ses études jusqu'à la théologie scolastique ; tandis qu'il s'occupait de cette science, il fut forcé de les abandonner, par une infirmité qui lui survint et qui dura toute sa vie. Il disait depuis à ce sujet, en riant, que s'il avait pu achever heureusement son cours, il aurait eu la vanité de faire le docte et le lettré, et qu'il serait devenu peut-être encore pire qu'il n'était.

Le désir ardent qu'il avait de se soutenir et d'avancer dans la voie du salut le détermina pendant son séjour au collége romain, à s'associer à la congrégation établie dans ce collége, et connue sous le nom de la *Scaletta*. Il en devint bientôt un des membres les plus fervens, et mérita d'être admis dans une autre société du même genre, dont les confrères faisaient profession d'une haute piété.

Rossi, loin de leur être inférieur, fut pour eux un modèle digne d'être imité. Le directeur de la congrégation, plein d'estime pour sa vertu, se servait de lui pour opérer le bien parmi les écoliers. Le saint jeune homme possédait toutes les qualités propres à réussir dans cette bonne œuvre, et il s'y portait avec attrait. A un air ouvert il joignait de la grâce dans les paroles et cherchait à se lier avec tous. A mesure qu'il gagnait leur affection, il se servait de l'ascendant qu'il acquérait sur eux pour leur inculquer de salutaires maximes et pour les détourner du mal. Il acquit tellement l'amitié et la confiance de ses compagnons d'étude, qu'il était leur guide, et qu'on lui donna le nom d'Apôtre du collége romain. C'était sur-tout les jours des vacances qu'il redoublait auprès d'eux ses charitables soins, afin d'empêcher que l'oisiveté ne leur fût nuisible. Pour cela, il les conduisait à quelque église ou à quelque hôpital, puis il partageait avec eux les jeux innocens auxquels ils se livraient; d'autres fois il les engageait à se rendre à la conférence spirituelle qui avait lieu chaque semaine au collége; et lui-même y assistait avec assiduité; enfin son zèle pour le salut du prochain était si grand, qu'il faisait chaque jour de la semaine des prières particulières pour une des classes du collége.

Quelque attentif que fût Rossi à procurer la sanctification de ses condisciples, il s'occupait encore de la sienne avec plus d'ardeur; mais cette ardeur, si naturelle aux jeunes gens qui pratiquent la piété n'était pas toujours réglée par la prudence. Un livre de spiritualité qu'il lut, en le portant à des austérités indiscrètes, fut cause qu'il tomba dans cet état de faiblesse et d'infirmité dont nous avons déjà parlé. Forcé de renoncer à l'étude de la théologie scolastique, ainsi que nous l'avons dit, et se sentant appelé de Dieu à l'état ecclésiastique, il passa du col-

lége romain à celui des Dominicains, pour y suivre l'explication que faisait alors de la Somme de saint Thomas un religieux assez célèbre nommé le P. Bordon. Cette explication lui fut si utile, qu'il donna depuis des preuves de sa science dans plusieurs circonstances, où il fut dans la nécessité de la montrer.

A l'âge de seize ans Rossi avait reçu la tonsure cléricale; il fut ensuite successivement promu aux ordres mineurs et sacrés; enfin il parvint au sacerdoce le 8 Mars 1721. Ce fut au collége romain, et auprès des reliques de saint Louis de Gonzague, pour lequel il avait une dévotion particulière, qu'il offrit la première fois le saint Sacrifice. Il célébra cette messe avec un recueillement, une ferveur, une tendresse de piété qu'il conserva dans cette auguste fonction tout le reste de ses jours, et qui étaient un sujet d'édification pour les fidèles qui y assistaient.

Un des premiers soins du nouveau prêtre fut de régler sa conduite extérieure sur les décrets du saint concile de Trente, qui traitent de la vie et des mœurs des clercs. Tout dans ses habits, sa démarche, ses paroles et ses actions montrait la gravité, la modestie et la piété. Ses vêtemens étaient propres, mais n'avaient rien qui ressentît la vanité; il tenait ordinairement les yeux baissés, comme un homme qui cherche à s'unir à Dieu. Ses conversations, qu'il n'avait guère qu'avec des ecclésiastiques, étaient toujours assaisonnées de paroles édifiantes. D'une grande réserve à l'égard des séculiers et sur-tout des personnes du sexe, il ne prolongeait ses entretiens qu'autant que la politesse et la charité l'exigeaient. Sage économe de son temps, il fuyait tout ce qui aurait pu le distraire et lui faire perdre des momens précieux. Il évitait même les cérémonies publiques, qui à Rome sont si propres à piquer la curiosité, et qui donnent une récréation aussi innocente

qu'agréable. La célébration de la messe et la récitation de l'office divin étaient les principaux objets de son attention. Il se disposait dès son lever par une heure de méditation, à l'oblation du saint Sacrifice, et, en célébrant, sa foi était si vive, que depuis la consécration jusqu'à la communion il tremblait de tout ses membres; l'agitation qu'il éprouvait était assez forte, pour que le marche-pied de l'autel en fût ébranlé. Il donnait avant la messe une demi-heure à sa préparation prochaine, et autant de temps à son action de grâces. L'œuvre de la journée qu'il regardait comme la plus importante, celle à laquelle il rapportait toutes les autres, était la célébration de nos augustes mystères. Sa coutume était de réciter les heures canoniales aux momens marqués par l'Eglise, et c'était toujours à genoux qu'il s'acquittait de cette obligation.

Dès que Rossi eut été élevé au sacerdoce, son zèle pour le salut des ames prit de nouveaux accroissemens. Les bouviers et les pâtres, qui mènent chaque semaine des bestiaux au *Campo vaccino*, excitèrent son intérêt et sa sollicitude. Il se rendait dans ce lieu le matin de bonne heure; il y retournait tard le soir, pour instruire ces pauvres gens des mystères de la foi et les préparer à la digne réception des sacremens. N'étant pas encore confesseur à cette époque, il les conduisait dans diverses églises, où se trouvaient des prêtres disposés à les entendre. Il montrait un zèle égal pour procurer les secours spirituels aux pauvres qui sont reçus la nuit dans l'hospice de Sainte-Galle, à Rome. Dès le commencement de ses études, il s'était uni à quelques prêtres et à quelques clercs qui allaient dans cet hospice donner des instructions, et pendant long-temps il continua d'y exercer son active charité.

Une bonne œuvre très-importante à laquelle se livra le saint prêtre, après dix ans de sacerdoce, fut la fon-

dation d'une maison destinée à loger les pauvres filles qui mendiaient leur pain dans la ville de Rome. Elles n'avaient eu jusqu'alors pour se retirer le soir que des lieux où leur vertu courait toujours quelque danger. Rossi, ayant reçu d'une personne pieuse une aumône de cinq cents écus romains, et quatre cents écus du Pape Clément XII, prit à ferme une maison près de l'hospice Sainte-Galle, et y forma cet établissement, qui subsiste encore sous le nom d'*Hospice de Saint-Louis de Gonzague*. Il avait tant d'affection pour les pauvres, qu'il demanda un logement dans l'hospice de Sainte-Galle, pour être plus à portée de leur rendre service; il ne l'occupa point cependant, et il alla demeurer dans la maison dite *de la Trinité des Pèlerins*, mais il ne cessa pas de donner aux deux hospices, dont nous venons de parler des soins aussi assidus que s'il les avait habités.

Le cousin de Rossi, qui l'avait autrefois appelé à Rome, voulut lui faire accepter la coadjutorerie de son canonicat de Sainte-Marie *in cosmedin;* ce ne fut pas sans peine qu'il y réussit. Un homme aussi détaché des choses de la terre que l'était le saint prêtre, ne désirait ni ne recherchait les bénéfices. Lorsque son cousin lui représentait que n'ayant point de ressources il pourrait après sa mort se trouver dans la misère, Rossi lui répondait que quand il n'aurait pour vivre que ses honoraires de messes, c'était plus qu'il ne lui en fallait. S'étant enfin laissé vaincre, il devint coadjuteur de son cousin et titulaire du canonicat par la mort de celui-ci, arrivée en 1737. Héritier d'une maison que le défunt lui avait laissée, il ne voulut pas en faire usage; mais il choisit et fit préparer pour sa demeure un grenier en mauvais état, qui appartenait au chapitre. Ses nouveaux confrères s'aperçurent bientôt qu'ils possédaient parmi eux un modèle de toutes les vertus. Le plus ponctuel à l'office, par sa modestie, sa fer-

veur et sa gravité, il semblait être un ange, lorsqu'il assistait au chœur. Son respect pour le lieu saint lui inspira le désir de décorer l'église à laquelle il était attaché ; il contribua de son argent à faire orner la tribune de cette église, et donna au chapitre, pour l'entretien de l'orgue et le salaire de l'organiste, la maison que son cousin lui avait léguée.

La collégiale de Sainte-Marie avait été jusqu'alors à peu près déserte ; mais dès que Rossi en fut devenu chanoine, elle commença d'être très-fréquentée. Sa réputation de sainteté y attira la foule, sur-tout lorsqu'il eut consenti à entendre les confessions. Cette fonction du ministère l'avait toujours beaucoup effrayé, aussi n'avait-il jamais voulu s'y livrer ; mais un pieux évêque, qui était son ami particulier, l'ayant engagé à s'essayer dans son diocèse, il y consentit ; et de retour à Rome, il s'adonna tout entier à cet important ministère, après s'y être pendant quelque temps préparé par des conférences avec des directeurs expérimentés. Bientôt il eut un grand nombre de pénitens, non-seulement de tous les quartiers de Rome, mais encore de la campagne, d'où les paysans venaient le trouver. Cette multitude de confessions causait de l'inquiétude au saint prêtre, parce qu'il ne pouvait plus assister aussi exactement à l'office. Par le conseil de vertueux confrères, il sollicita et obtint du Pape Clément XII un bref, pour être dispensé de l'assistance au chœur. Cette faveur lui fut également accordée par Benoît XIV. N'ayant plus alors d'obstacle qui l'empêchât de suivre l'ardeur de son zèle, Rossi passait la journée dans le tribunal ; il s'y rendait dès le grand matin, souvent attendait avec patience, sur-tout dans l'hiver, que l'église fût ouverte, pour entrer au confessionnal, et n'en sortait point qu'il n'eût écouté tous ceux qui voulaient s'adresser à lui. Il ne se bornait pas à travailler ainsi dans la collégiale de Sainte-

Marie, sa charité le portait à aller confesser les infirmes dans leurs maisons, et à chercher les personnes les plus abandonnées, pour les retirer du vice et les ramener à Dieu par le sacrement de pénitence. Quoiqu'il en fût si occupé qu'il avait à peine le temps de prendre quelque repos, sa santé se soutenait au milieu de ses continuelles fatigues, et il goûtait de grandes consolations. Un jour il dit en confidence à un ami : « Je ne savais pas la route la plus » courte pour aller en paradis ; mais maintenant je la con- » nais c'est d'entendre les confessions, par le bien immense » que l'on peut y faire. »

La situation de l'église de Sainte-Marie *in cosmedin*, dans un quartier isolé, força Rossi de quitter son voisinage et de revenir demeurer à la Trinité des Pélerins. Les motifs qui le déterminèrent à ce changement furent le désir d'être plus utile au prochain, et les graves infirmités qu'il avait contractées en ce lieu. Il n'abandonna pas cependant ses œuvres de charité dans cette collégiale ; mais le travail qui lui plaisait davantage était de diriger les pauvres des hôpitaux et les gens les plus misérables du peuple. « Les grands, avait-il coutume de dire, peuvent » trouver mille confesseurs qui prendront soin de leur » conscience, mais les malheureux et les personnes aban- » données en trouveront à peine un. » Aussi les prisonniers, les jeunes gens détenus dans la maison de correction de Saint-Michel, les femmes de mauvaise vie renfermées dans la maison voisine de celle des jeunes gens, éprouvèrent les effets du zèle du saint prêtre. Lorsque Benoît XIV eut établi un catéchisme public pour les sbires, ce fut lui que ce Pontife en chargea préférablement à tout autre, quoiqu'il se trouvât alors à Rome un grand nombre d'hommes de mérite. Le bourreau même était l'objet de son attention ; il le confessait, allait le visiter dans ses maladies, et lui rendait tous les autres services que

sa charité lui inspirait. Un jour que ce bourreau était en querelle avec son aide, Rossi se porta pour médiateur entre eux et arrangea leur différend. Il dit ensuite en riant à l'un de ses amis : « J'ai heureusement terminé au-» jourd'hui une grande affaire d'état. »

Quoique dévoué par attrait aux dernières classes du peuple, il ne refusait pas d'accorder ses soins aux communautés religieuses et aux autres pieuses sociétés. Il donnait souvent la retraite annuelle dans plusieurs monastères, soit à Rome, soit dans les diocèses voisins. Il travaillait aussi dans les missions. Ses discours n'étaient pas d'un style recherché, mais ils étaient instructifs et touchans ; aussi produisaient-ils des fruits de salut. Les frères de la Charité ayant eu occasion de le connaître, conçurent de lui une si haute estime et il leur inspira une si grande confiance, qu'ils voulurent l'avoir désormais pour directeur dans leurs retraites, et ensuite pour confesseur habituel ; il répondit à leur désir, et depuis il leur témoigna constamment un intérêt qui leur fut très-avantageux dans bien des circonstances.

Aussi persévérant dans son affection pour le prochain qu'il était empressé à lui rendre service, Rossi continua de se livrer jusqu'à ses derniers momens à la pratique des bonnes œuvres. Il y a peu de lieux à Rome qui n'aient été les témoins de son zèle et qui n'aient entendu sa voix. Faire aimer et servir Dieu, sanctifier ses frères en se sanctifiant lui-même ; voilà quel fut le but unique de ses soins et de ses travaux. C'est dans ces saintes dispositions que la mort le trouva. Au mois de Décembre 1763, il éprouva une attaque d'apoplexie, qui le priva d'abord de tout sentiment. Ayant recouvré la connaissance, il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Il revint ensuite à la santé, et put encore célébrer la messse dans la chapelle intérieure de la maison qu'il habitait. Deux nouvel-

les attaques vinrent bientôt détruire l'espoir que l'on avait de le conserver. La seconde fut si violente, que ce saint homme succomba. Il termina paisiblement sa carrière à l'âge de 66 ans, le 23 Mai 1764. Ses obsèques furent très-solennelles ; l'hôpital de la Trinité en fit les frais, car il mourut si pauvre qu'il ne laissait pas la somme nécessaire pour subvenir à cette dépense. Il fut inhumé dans l'église de cet hôpital. Sa sainteté a paru si certaine, que le Pape Pie VI permit, en 1781, de commencer le procès de sa canonisation qui a été continué sous le pontificat de Pie VII.

† LE BIENHEUREUX CRISPIN DE VITERBE,

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Tiré du décret de sa béatification et de la Vie du B. Crispin de Viterbe, frère lai Capucin de la province romaine; 1 vol. in-4°. Rome, 1806.

L'AN 1750.

Cet humble frère lai naquit à Viterbe, le 13 Novembre 1668, de parens pauvres et vertueux. Ils lui donnèrent une éducation chrétienne, et jetèrent dans son jeune cœur des semences de religion qui produisirent ensuite des fruits abondans de sainteté. Il avait à peu près cinq ans, lorsque sa mère, se trouvant avec lui dans les champs un jour de l'Annonciation, vit une image de la Vierge, s'agenouilla aussitôt, et tâcha d'expliquer à son fils les glorieux priviléges de la Mère de Dieu : « Mon enfant, lui » dit-elle, qui voyez-vous présentement? Vous voyez votre » mère; je vous donne à elle, aimez-la de tout votre cœur ; » honorez-la comme votre Reine.

On lui apprit à lire et à écrire; l'on y joignit le ru-

diment. Ses dispositions à la piété étaient remarquables dès l'enfance; il priait beaucoup et jeûnait souvent. Ses délices étaient de servir la messe et d'assister aux offices et aux cérémonies de l'Église, sans que sa piété nuisît jamais à ses devoirs envers ses parens. Ses compagnons lui parlaient de s'enrôler dans les troupes; mais ayant assisté, peu de temps après qu'il eût atteint l'âge de douze ans, à une profession religieuse à Viterbe, il y vit deux jeunes novices Capucins dont le recueillement, la ferveur et l'*humble* contenance le frappèrent tellement, qu'ils lui parurent plutôt des anges que des hommes, et qu'il s'écria : « C'est à cette armée que je veux appartenir. Je » sens la croix de saint François dans mon cœur, et je » veux l'y tenir toujours. » Plus tard il demanda d'être admis comme frère lai dans un couvent de Capucins à Viterbe, et il y fut reçu. « Maintenant, dit-il, j'ai rompu » avec le monde! Adieu, mon pays! adieu, mes amis! » Je suis un des fils du patriarche séraphique. » Ses parens, lorsqu'il les quitta, versaient des larmes, bien pardonnables; il les consola et rappela au souvenir de sa mère que dans son enfance elle l'avait offert à la Vierge. « C'était, disait-il, un don libre; il a été accepté, il ne » faut pas le regretter. » Voyant son ardeur, et désirant sincèrement son bien spirituel, ses pieux parens en firent le sacrifice à Dieu, et lui donnèrent leur bénédiction. Il avait alors vingt-cinq ans.

Après une année de noviciat, il fit ses vœux solennels en qualité de frère lai : le maître des novices déclara qu'il n'avait jamais trouvé un sujet plus soumis. Sa conduite, après sa profession, répondit à ce qu'en avait fait espérer un noviciat si saint. Il pratiquait ponctuellement toutes les règles de l'ordre, obéissant avec promptitude et gaîté à tous les commandemens de ses supérieurs, choisissait les emplois les plus bas et les plus désagréables,

et s'efforçait de se mettre au-dessous de toute la communauté. Il s'infligeait, en faisant ce qu'il pouvait pour le cacher, toutes les pénitences que peut inspirer l'esprit de ferveur qui anime un bon religieux. Il adorait Dieu en esprit et en vérité, se rappelant fréquemment sa présence : sa sainteté se faisait connaître par ce qu'il disait, par son humble modestie, son air pieux, le respect avec lequel il parlait des matières de religion, le soin qu'il prenait d'arrêter les discours frivoles et de ramener toujours à des entretiens spirituels et utiles. Suivant les règles de l'ordre, les frères lais reçoivent la communion deux fois par semaine et en plusieurs jours de fête. Il ne manquait jamais à cette sainte coutume, et la manière dont il se préparait à approcher de la sainte Table, la dévotion qu'il y portait, les actions de grâces qu'il rendait à Dieu chaque fois, montraient combien il était pénétré de la dignité de ce divin Sacrement, et de l'amour infini que le Rédempteur a témoigné aux hommes en leur donnant cette nourriture spirituelle.

Sa charité pour le prochain se manifestait en diverses manières. Le bien spirituel était d'abord l'objet de sa sollicitude; il s'efforçait ensuite de soulager de tout son pouvoir les nécessités temporelles. Fréquemment employé à quêter pour son couvent, il trouvait dans cet emploi l'occasion de servir les pauvres dans leurs différens besoins, particulièrement en instruisant leurs enfans et en les réconciliant eux-mêmes avec Dieu. Le bien qu'il opérait ainsi était si général, qu'il faisait dire que chacune de ses quêtes était une mission. Personne ne donnait un meilleur conseil, personne ne sut résoudre avec plus de sagesse les questions difficiles; ensorte que ce n'était pas seulement les pauvres et les petits qui lui demandaient avis, mais aussi les personnages du plus haut rang, les cardinaux et les prélats, qui le regardaient comme un homme

spécialement favorisé de Dieu. Cependant son humilité restait inébranlable, et il continua jusqu'à la fin de sa vie à remplir avec paix et amour les plus basses fonctions de son humble profession. On l'envoya en différens couvens : en l'un, on lui assignait le soin des malades : en l'autre, il était cuisinier; ailleurs, on le chargeait de nettoyer la maison; en plusieurs lieux la quête lui fut confiée : quelles que fussent ses fonctions, il s'en acquittait toujours avec piété, avec humilité, avec bonne humeur, et il édifiait tous ceux qui le voyaient.

Le 1[er] Mai 1750, il annonca lui-même sa mort comme prochaine, et bientôt après il tomba sérieusement malade. Il reçut les sacremens de l'Église avec la plus grande piété; cependant, et combien devons-nous ici trouver sujet de trembler, ce saint homme fut durant quelque temps alarmé de l'approche de la mort; mais sa confiance en Dieu et en celle qui l'avait toujours protégé demeura inébranlable. « O mon Jésus! s'écriait-il souvent, vous m'avez » racheté par votre sang! soyez-moi présent à cette heure! » achevez l'ouvrage de votre amour! assurez-moi de mon » salut. » Puis s'adressant à la Sainte-Vierge : « O vous, » puissante et vénérable Mère de Dieu! soyez mon avocate, » ma consolation, mon refuge, ma protectrice, souvenez-» vous de moi à cette dernière heure! » Ses prières furent entendues; il mourut le 19 Mai 1750 avec la confiance la plus humble et la plus ferme de posséder le bonheur du ciel. Il était dans la quatre-vingt-unième année de son âge. Le 26 Août 1806, il fut béatifié par le Pape Pie VII, qui s'exprime ainsi dans le décret de béatification : « Il était le père des pauvres, le consolateur des » affligés, pur et simple de cœur, dévot envers la Sainte-» Vierge Mère de Dieu, illustre par le don de prophétie » et par celui des miracles. »

╤ S. GUIBERT, MOINE DE GORZE, FONDATEUR DE L'ABBAYE DE GEMBLOURS (1).

L'AN 962.

Guibert ou Wibert naquit vers l'an 892, dans le pays d'Arnau, au ci-devant comté de Namur. Il était fils de Lietold et d'Osburge, l'un et l'autre de race très-noble et très-ancienne. Après avoir suivi durant quelques années la profession des armes, il quitta le service des hommes pour se donner tout entier à celui de Dieu, et se retira d'abord dans une de ses terres pour y faire les épreuves de la vie solitaire. Dans la vue de travailler en même temps au salut de son prochain, il donna, vers l'an 936 (2), sa terre de Gemblours avec ses dépendances, pour y bâtir et doter un grand monastère à quatre lieues de Namur et à sept de Bruxelles, où était le château dans lequel on croit qu'il était né. Il fut secondé dans cette pieuse entreprise par son aïeule Gisle, qui contribua aussi de son bien pour cet établissement. L'église fut dédiée en l'honneur de la Sainte-Vierge, de St. Pierre et de St. Exupère, martyr de la légion Thébéenne. Guibert fit recevoir dans cette nouvelle communauté, à laquelle il donna Erluin pour premier abbé, la règle de St. Benoît; et dès qu'il vit qu'on pouvait se passer de sa présence, il alla se renfermer dans l'abbaye de Gorze, au diocèse de Metz.

---

(1) *Gemblacense Monasterium*. Voyez *Miræi origines Cœnob. Ben. in Belgio*, cap. XXIX, p. 95. Ce fut près de la ville de Gemblours que don Juan d'Autriche remporta une célèbre victoire le 31 Janvier 1578.

(2) L'origine de l'abbaye de Gemblours est mal fixée à l'an 922 par la plupart des écrivains qui en parlent : dom Mabillon a prouvé qu'elle est postérieure à l'an 933. Voyez ses *Annales Benedict.*, libr. XLII, n. 8, tom. III, p 376.

Ce fut là qu'il devint bientôt le modèle de tous les religieux par son humilité, sa douceur, sa charité, son obéissance, son désintéressement, et sa mortification générale. Quelque temps après il se vit forcé de rendre raison de sa conduite touchant la fondation du monastère de Gemblours, car il avait été accusé près d'Othon I, dit le *Grand*, d'avoir aliéné les biens de la couronne. Mais Othon, mieux instruit, confirma en 948, la fondation de Gemblours, par des lettres patentes, qu'il accompagna de beaux priviléges, et entre autres des suivans : 1° Que les moines pourraient toujours choisir un abbé régulier, d'après la règle de saint Benoît; 2° que l'abbé pourrait bâtir un fort ou château pour protéger sa communauté et les reliques des Saints contre les mauvais chrétiens et les peuples idolâtres; 3° que l'abbé pourrait choisir son avoué ou protecteur; 4° qu'il pourrait établir des marchés publics et battre monnaie; 5° que nul comte ni officier royal ne pourrait y exercer aucune autorité quelconque sans l'autorisation de l'abbé ou de son avoué (1).

Saint Guibert, accompagné de l'abbé Erluin s'était rendu la même année à la cour d'Othon, pour prier ce prince de nommer pour protecteur du couvent de Gemblours Lambert, comte de Louvain. Othon accorda cette demande par une lettre patente, dans laquelle il disait que le couvent était placé sous l'autorité immédiate du Roi, mais que malgré cela, vu la difficulté qu'il y aurait dans bien des circonstances d'avoir recours au Roi, il confiait la protection du couvent à *Lambert de Louvain, vaillant guerrier, qui défendrait, au nom du Roi, les moines contre tous leurs ennemis* (2).

---

(1) *Miræi Diplom. Belg.*, t. I, p. 139. — Voyez *Mémoire sur trois points intéressans de l'histoire monétaire des Pays-Bas*, par l'abbé Ghesquière, Brux. 1786, p. 113 et 114.

(2) *Miræi diplom. Belg.* t. I, p. 41.

L'illustre fondateur de Gemblours mourut à Gorze le 23 Mai 962, jour où on célèbre sa fête. Immédiatement après sa mort, son beau-frère le comte de Namur et d'autres s'emparèrent des biens du couvent de Gemblours, malgré la protection d'Othon et en dépit de la sentence d'excommunication prononcée par le Pape contre ceux qui oseraient commettre des actes de violence envers l'abbaye. Le prince ne put obtenir que la restitution de la moitié desdits biens. — Les abbés de Gemblours ont conservé jusqu'à la fin du dernier siècle le titre et le rang de comtes, et ils occupaient, dans les assemblées des États de Brabant, la première place parmi les nobles (1).

Voyez *Acta SS.*, tom. V, *Maii*, p. 259-267; et Baillet, sous le 23 Mai.

---

24 Mai.

S. VINCENT DE LÉRINS.

Voyez son *Commonitorium adversùs hæreticos*, avec une préface anglaise de M. Reeves, t. II; sa vie et son apologie par le P. Papebroch, *Act. Sanct.*, t. V, p. 248. Voyez aussi Ceillier et Orsi.

L'AN 450.

Saint Vincent, né dans les Gaules, fut élevé dans la connaissance des belles-lettres, et y fit de grands progrès. Il embrassa d'abord la profession des armes, et vécut dans le monde avec éclat. Nous apprenons de lui-même, qu'après avoir été battu quelque temps par les flots de la mer orageuse du siècle, il réfléchit sérieusement

(1) Molanus, *Nat. SS. Belgii*, 23 *Maii*; Miræi *Dip.* t. I, p. 41.

sur les dangers dont il était environné, ainsi que sur le vide de toutes les choses créées. Il ajoute que, pour se mettre à l'abri des écueils, il se jeta dans le port de la religion, où se trouve le refuge le plus assuré (1). Son but était de pouvoir travailler plus facilement à s'affranchir du joug de l'orgueil et de la vanité, d'offrir à Dieu le sacrifice de l'humilité chrétienne, de se garantir des naufrages de la vie présente, et des flammes éternelles de l'autre monde. Dans ces saintes dispositions, il abandonna le *tumulte* des villes, et ne pensa plus qu'aux moyens de se procurer la possession du ciel.

Une petite île écartée fut le lieu qu'il choisit pour sa retraite. Gennade assure que ce fut dans le célèbre monastère de Lérins (2). Vincent s'y cacha pour s'appliquer à connaître ce que Dieu demandait de lui. Il se disait souvent à lui-même, que le temps nous dérobe toujours quelque chose; il envisageait les momens fugitifs qui s'écoulent pour ne plus revenir, comme un ruisseau qui étant parti de sa source n'y remonte jamais : de là il concluait la nécessité de *racheter le temps*, de saisir ces momens qui nous échappent sans cesse, de les mettre à profit, pour mériter de recevoir au dernier jour un jugement favorable.

D'un autre côté, il considérait qu'il ne suffit pas de bien vivre, mais qu'il faut aussi avoir la foi, qui est le fondement de toute vertu chrétienne. Il ressentait une vive douleur en voyant le sein de l'Eglise déchiré par un grand nombre d'hérétiques, qui tendaient partout des piéges

---

(1) *In portum religionis cunctis semper fidelissimum*, Prolog. commonit.

(2) Situé dans la plus petite de deux îles fort agréables, peu éloignées des côtes de la Basse-Provence, du côté d'Antibes, lesquelles portaient anciennement le nom de *Lérins*.

de séduction, et qui pour tromper plus facilement les simples, cherchaient à accréditer leurs erreurs par l'autorité de l'Ecriture qui les condamnait. Son obéissance à l'Église, et la connaissance qu'il avait de la religion, le garantissaient du venin de tout dogme impie; mais il n'en était pas ainsi de beaucoup de fidèles chancelans ou peu instruits. Pour les prémunir contre les sophismes de l'hérésie, et pour ouvrir les yeux aux personnes faibles qui avaient déjà eu le malheur de se laisser séduire, il écrivit avec autant de clarté et de précision, que de force et d'éloquence, un livre qu'il intitula *Commonitoire* ou *Avertissement contre les hérétiques*. Cet ouvrage fut composé en 434, trois ans après le concile général d'Ephèse, qui proscrivit le nestorianisme. Vincent de Lérins avait en vue les hérétiques de son temps, mais sur-tout les nestoriens et les apollinaristes. Il les réfute par des principes généraux et lumineux, qui s'appliqueront à tous ceux qui oseront dogmatiser jusqu'à la fin du monde. A cet avantage se trouvent réunis ceux du style, de l'érudition et du génie. On remarque encore à chaque page un certain ton de piété qui gagne ou intéresse le lecteur.

Le Saint, par humilité, déguise son vrai nom, et prend celui de *Peregrinus* ou de Pélerin. C'est qu'il se regardait comme pélerin et étranger sur la terre, et particulièrement séquestré du monde par la profession de la vie monastique. Il s'appelle *le dernier de tous les serviteurs de Dieu*, et se met au-dessous *du dernier de tous les Saints*. A l'entendre, il ne mérite pas de porter le nom de chrétien.

Dans cet ouvrage, il établit cette règle fondamentale adoptée par tous les anciens Pères, *qu'on doit regarder comme dogme catholique, ce qui a été cru dans tous les lieux, et dans tous les temps, et par tous les fidèles* (1). Il

(1) *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est : hoc est etenim verè proprièque catholicum.* Comm. c. 3.

parle avec profondeur et avec élégance du saint ministère confié à l'Eglise, de garder pur et sans tache le dépôt sacré de la foi. « L'Eglise de Jésus-Christ, dit-il, » conserve avec soin les dogmes qui y ont été déposés; » elle n'y change jamais rien, elle n'y ôte rien et n'y » ajoute rien. Elle ne rogne pas le nécessaire, elle n'y » ajoute pas de superflu, et de même qu'elle ne perd rien » de ce qui lui est propre, elle n'admet rien qui lui soit » étranger. Le but de tous ses efforts, c'est de donner » une forme plus précise et plus agréable à ce qui n'était » qu'ébauché anciennement; de fixer et d'affermir ce qui » lui a été transmis de formé et de travaillé; et de con- » server intact ce qui était déjà confirmé et déterminé » lorsqu'elle l'a reçu. Qu'a-t-elle voulu, l'Eglise, par ses » décrets des conciles, si non corroborer ce qui aupara- » vant était cru sans examen, et proclamer avec force ce » qu'on n'avait jusqu'alors qu'effleuré pour ainsi dire? » L'Eglise, dit-il, alarmée des innovations des hérétiques, » n'a eu d'autre but, en portant les décrets de ses con- » ciles, que de transmettre, par écrit, à la postérité ce » qu'elle avait hérité des Pères, par tradition; et elle a » cru l'atteindre, ce but, en renfermant dans les bornes » de quelques lignes des objets d'une importance ma- » jeure, et en désignant ordinairement, pour en faciliter » l'intelligence, le sens antique du dogme par quelque » mot nouveau (1). » C'est d'après cette règle qu'il veut que l'on décide les points controversés en matière de foi. Nous avons, selon lui, un moyen facile de nous prémunir contre les explications arbitraires des Livres saints que donnent Novatien, Photin, Sabellius, Donat, Arius, Jovinien, Pélage, Nestorius, etc.; c'est d'interpréter toujours l'Ecriture par la tradition de l'Eglise, qui, comme un fil,

(1) C. 27 et 30.

nous conduit à la connaissance de la vérité : par-là nous sommes sûrs de ne jamais nous égarer. En effet, la tradition venue des apôtres manifeste le vrai sens des divins oracles, et toute nouveauté dans la foi est une marque certaine d'hérésie. En fait de religion, rien n'est plus à craindre que de prêter l'oreille à ceux qui enseignent une doctrine inconnue jusqu'alors. « Ceux, dit-il, qui ont une » fois osé attaquer un article de foi, ne tarderont pas à » en attaquer d'autres. Que s'ensuivra-t-il de cette pré- » tendue réforme dans la religion? à force d'innover, on » en viendra jusqu'à changer entièrement, ou plutôt à » détruire la doctrine catholique (1). » Il s'étend avec beaucoup de solidité et d'élégance sur le divin emploi que l'Eglise a reçu de conserver pur et sans tache le sacré dépôt de la foi (2).

Revenant aux hérétiques, ils affectent, dit-il, de citer partout l'Ecriture ; il n'y a presque point de pages dans leurs écrits où l'on n'en trouve des textes ; mais en cela ils ressemblent aux charlatans, qui, pour se défaire de leurs drogues, leur attribuent la vertu d'opérer des guérisons infaillibles ; et aux empoisonneurs, qui déguisent sous des noms imposans leurs breuvages meurtriers (3). Ils imitent le père du mensonge, qui, en tentant le Fils de Dieu, cita l'Ecriture (4).

S'il s'élève, continue-t-il, quelque doute sur le vrai sens d'un passage dans un point qui intéresse la foi, il faut avoir recours aux Pères qui ont vécu et qui sont morts dans la communion de l'Eglise catholique. A l'aide de leur doctrine, on découvrira bientôt la nouveauté. Nous

---

(1) C. 29.
(2) C. 27 et 30.
(3) C. 31.
(4) C. 32.

ne devons cependant recevoir comme absolument certain et indubitable, que ce qui a été cru par tous, ou par presque tous les Pères; et alors l'unanimité de leur consentement équivaut à l'autorité d'un concile général. Si quelqu'un d'entre eux a tenu une doctrine contraire à celle du plus grand nombre, quelque habile qu'il ait été, on doit regarder son sentiment comme celui d'un particulier, et non point comme la créance universelle de l'Eglise (1). Lorsqu'un article controversé a été décidé dans un concile général, cette décision devient irréfragable; elle a tous les caractères requis pour fixer notre foi. Tels sont les principes généraux que saint Vincent de Lérins établit dans son ouvrage (2). Il n'y a point de livre de controverse qui

(1) C. 33.

(2) La meilleure édition du *Commonitorium* de saint Vincent de Lérins, est celle qui a été donnée par Baluze. On peut voir sur l'utilité de cet ouvrage, le cardinal Orsi. Voyez encore le cardinal Gotti, savant controversiste, dans son livre contre Jean Le Clerc. Jean Salinas, chanoine régulier de la congrégation de saint Jean de Latran, a redonné, en 1731, le *Commonitorium* de saint Vincent de Lérins, d'après l'édition de Baluze. Il y a ajouté des notes de sa façon, qui ont leur utilité. Il a mis à la suite du *Commonitorium* les œuvres de saint Hilaire d'Arles.

En 1765 parut à Rome une nouvelle édition du *Commonitoire*, d'après celle de Baluze, avec les notes de Salinas, ainsi que du livre de Tertullien *De præscriptionibus adversus hæreticos*, et du *Catalogus hæreticorum* d'un anonyme, accompagné également de notes intéressantes et très-nombreuses Gennade de Marseille dit dans son *Catalogus virorum illustrium*, c. 64 : « Vincentius, natione Gallus..... vir in scripturis sanctis doctus, notitia ecclesiasticorum dogmatum sufficienter instructus, composuit ad evitanda hæreticorum collegia, nitido satis et aperto sermone, validissimam disputationem. » Le *second Commonitoire*, comme on l'appelle, est perdu; nous n'en possédons que la fin, qui est un résumé du tout. Il existe une traduction allemande du Commonitoire en question, par le savant François Geiger, chanoine et ancien professeur de théologie à Lucerne, 1822.

Note augmentée d'après l'allemand.

renferme tant de choses en si peu de mots. Les raisonnemens solides qui y sont développés, ont fourni et fourniront toujours des armes puissantes contre tous les hérétiques. Les mêmes principes se trouvent aussi dans le livre des prescriptions par Tertullien, dans saint Irénée, et dans d'autres anciens Pères.

Saint Vincent mourut sous les règnes de Thédose II et de Valentinien III, et conséquemment avant la fin de l'année 450 (1). Ses reliques se gardent respectueusement à Lérins. On lit son nom dans le martyrologe romain.

Le Saint fait une observation bien importante sur ceux qui ont eu le malheur de perdre l'ancre de la foi catholique. « Ils sont, dit-il (2), agités, battus, et mis à deux » doigts de leur perte par le choc intérieur de mille pen- » sées qui s'entrecombattent. Après tout, le ciel les avertit » par-là de mettre bas les voiles de l'orgueil qu'ils avaient » déployées aux vents de la nouveauté, et de se réfugier » dans le port sûr et tranquille de l'Eglise, pour s'y dé- » charger des eaux troubles et amères de l'erreur, et y » boire les eaux douces et salutaires de la vérité qui rejail- » lissent à la vie éternelle : là, ils oublieront pour leur » bien, ce qu'ils avaient appris pour leur malheur; ils s'y

(1) On ne peut attribuer à notre Saint les objections d'un certain Vincent contre la doctrine de saint Augustin sur la grâce. En effet, il condamne hautement Pélage avec ses sectateurs, et donne de grandes louanges à la lettre de Célestin aux évêques des Gaules; lettre dans laquelle ce Pape reprenait ceux à qui il écrivait, de ce que par leur négligence ils permettaient aux semi-pélagiens de répandre leurs profanes nouveautés.

On trouve dans le même temps deux *Vincent* qui vivaient à Marseille; peut-être y avait-il encore d'autres personnes de ce nom : ce sera un de ces *Vincent* qui aura donné dans le semi-pélagianisme.

(2) C. 25.

» instruiront des dogmes qu'ils peuvent comprendre, et
» adoreront avec une foi soumise ceux qui sont au-dessus
» de leur intelligence. »

S. DONATIEN ET S. ROGATIEN, A NANTES.

L'AN 287.

Il y avait à Nantes, dans l'Armorique, un jeune homme nommé Donatien, illustre par sa naissance, qui, après avoir reçu le baptême, vivait d'une manière très-édifiante, et travaillait avec beaucoup de zèle à la conversion des idolâtres. Rogatien, son frère aîné, touché de ses exemples et de ses discours, se déclara pour le christianisme, et demanda le sacrement de la régénération. L'absence de l'évêque, qui s'était enfui à cause de la persécution, l'empêcha d'être baptisé; mais il le fut bientôt dans son sang. En effet, il se fit chrétien dans un temps où ce titre coûtait ordinairement la vie.

Le préfet étant arrivé à Nantes, se préparait à exécuter les ordres de l'Empereur Maximien-Hercule, qui portaient que l'on mît à mort tous ceux qui refuseraient d'adorer Jupiter et Apollon (1), Donatien fut accusé devant lui de

(1) On met les ordres dont il est ici question en 286, lorsque Maximien vint dans les Gaules pour marcher contre les Bagaudes, ou dans le temps qu'il allait attaquer Carausius, qui, ayant pris la pourpre en Bretagne, sut conserver pendant sept ans la dignité qu'il avait usurpée. Les actes des saints Martyrs disent que ces ordres furent donnés par les Empereurs Dioclétien et Maximien : mais ceci n'est point contradictoire à ce que nous avons dit; on voit par le récit des historiens, qu'on attribuait communément à ces deux princes ce qui était émané d'un seul.

Il parait que celui auquel les ordres furent adressés, était le cruel

professer la religion chrétienne, et d'avoir détourné du culte des dieux son frère et plusieurs autres personnes. On l'arrêta sur-le-champ, et après qu'il eut confessé généreusement sa foi, on l'envoya en prison, où il fut chargé de fers.

On conduisit aussi Rogatien devant le préfet. Les caresses et les menaces n'ayant pu l'ébranler, il fut envoyé en prison avec son frère. Il était inconsolable de n'avoir point eu l'occasion de recevoir le baptême; il espérait toutefois que le baiser de paix que lui donnait son frère pourrait lui tenir lieu de ce sacrement. Donatien de son côté priait pour lui, demandant que sa foi lui procurât l'effet du baptême, et que l'effusion de son sang suppléât en lui le sacrement de chrismation, c'est-à-dire, de la confirmation. Ils passèrent l'un et l'autre toute la nuit en prières.

Le lendemain, on les vint chercher pour les conduire devant le préfet. Sur la déclaration qu'ils firent d'être prêts à tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ, ils furent étendus sur le chevalet; on leur perça ensuite la tête avec des lances, puis on les décapita. Leur martyre arriva vers l'an 287 (1).

Rictius-Varus, préfet de la Gaule belgique, et peut-être aussi de la Gaule celtique. Le titre de président que lui donnent les actes des saints Martyrs, n'appartenaient qu'à un gouverneur qui avait droit de vie et de mort.

(1) Et non en 303, durant la grande persécution, comme quelques-uns se le sont imaginé.

Constance-Chlore et C. Galère-Valère-Maximien, furent créés Césars le 1er Mars 291, le dernier eut l'Italie en partage, et le premier eut la Gaule au-delà des Alpes, avec la Bretagne. Constance-Chlore mourut à Yorck le 25 Juillet 306. Il ne voulut jamais souffrir que l'on condamnât personne à mort pour cause de christianisme, comme nous l'apprenons de Lactance, *De mort persec.* c. 15 et 16; d'Eusèbe, *Vit. Constant.* c. 13, 15, 16 et 17; de saint Optat, l. 1, *de Schism. Donat.* etc. Il suit de là qu'on doit placer avant l'an 291, et dans les commen-

On enterra leurs corps près du lieu où ils avaient souffert. Les chrétiens leur élevèrent depuis un tombeau, au pied duquel les évêques de Nantes choisirent leur sépulture. Vers la fin du cinquième siècle, on bâtit au même

---

cemens du règne de Dioclétien et de Maximien-Hercule, les chrétiens qui souffrirent sous ces deux princes dans les Gaules et la Bretagne; tels que saint Géréon, saint Cassius, saint Victor, etc., à Cologne; saint Justin à Louvres, dans le diocèse de Paris; saint Fuscien et saint Victoric à Amiens; saint Piat à Tournai; saint Lucien à Beauvais; saint Quentin à Péronne; saint Crespin et saint Crespinien à Soissons, etc-

Lorsque Maximien-Hercule eut fait massacrer la légion Thébéenne, il envoya Rictius-Varus, avec le titre de préfet, dans la Gaule belgique et la Gaule celtique. Celui-ci persécuta les chrétiens avec une cruauté inouie, à Trèves, à Amiens, etc. depuis l'an 286 jusqu'à s amort, arrivée en 288.

Julien, son successeur, fit mettre à mort saint Lucien à Beauvais, et saint Yon dans la province de Lyon.

Il paraît qu'Eutychius et Astérius, nommés dans les actes de saint Victor de Marseille, furent aussi préfets du prétoire dans les Gaules; peut-être succédèrent-ils à Julien en 290 ou 291.

On croit que Sisinnius Fescenninus, qui fit mourir saint Denis à Paris, et saint Nicaise dans le Vexin, était gouverneur de la seconde Lyonnaise, qui avait alors bien plus d'étendue du côté du nord qu'elle n'en eut dans la suite.

Le juge sous lequel sainte Foi et saint Caprais souffrirent à Agen, se nommait Dacien.

Saint Alban paraît avoir reçu la couronne du martyre dans la Bretagne, avant l'usurpation de Carausius, c'est-à-dire, au plus tard en 287.

Ce que dit Eusèbe, l. 8, c. 1 et 4, de la paix dont jouissait l'Église avant la grande persécution, doit principalement s'entendre de l'Orient. En effet, Maximien-Hercule persécuta les chrétiens; Dioclétien même, dans le voyage qu'il fit à Rome au commencement de son règne, les persécuta aussi par complaisance pour les Romains. Prisca sa femme, et Valérie sa fille, qu'il avait mariée à Maximien, favorisaient le christianisme, si toutefois elles ne l'avaient point embrassé (Lactance, *de mort. persec.* c. 5.), et il n'y eut que la crainte des tourmens qui les détermina, en 303, à sacrifier aux idoles. Il est probable qu'elles avaient été instruites l'une et l'autre par Lucien, grand-chambellan de Dioclétien.

Ce Lucien était fort zélé pour la foi. Saint Théonas, qui fut évêque

endroit une église qui a été successivement desservie par des moines et des chanoines, et qui est aujourd'hui paroissiale. En 1145, Albert, évêque d'Ostie, transféra les reliques des deux martyrs dans la cathédrale de Nantes. Elles s'y gardent encore avec beaucoup de vénération.

Voyez leurs actes, qui sont regardés comme authentiques, quoiqu'ils paraissent n'avoir été écrits que dans le cinquième siècle. Ils ont été publiés par D. Ruinard, p. 279. Voyez aussi Tillemont, t. IV, p. 491; Ceillier, t. III, p. 361; Lobineau, *Vies des Saints de la Bretagne*, p. 2.

S. JEAN DE PRADO, FRANCISCAIN.

L'AN 1636.

Ce Saint, né dans le royaume de Léon, en Espagne, embrassa la règle austère des Franciscains déchaussés de l'étroite observance. L'éclat de ses vertus eut bientôt percé l'obscurité de sa retraite. Il alla, par ordre de la congré-

---

d'Alexandrie depuis l'an 288 jusqu'à l'an 300, lui envoya une excellente instruction, que d'Achéry a publiée dans son *Spicilège*, t. XII, p. 545. L'Impératrice n'était point chrétienne, lorsque cette instruction fut écrite. Il est très-probable que Lucien mourut avant la persécution de 303, dans laquelle souffrirent saint Dorothée, saint Gorgone, et d'autres officiers du palais. Il est dit dans les actes de saint Dorothée (26 Décembre) qu'il était alors grand-chambellan.

Le but de cette note est de répondre aux objections que quelques critiques ont formées contre l'histoire de cette foule de martyrs qui furent couronnés dans l'Occident vers le commencement du règne de Dioclétien. Il est certain d'ailleurs que la persécution excitée par Carin, prédécesseur de Dioclétien, continua encore, après la mort de ce prince, de se faire sentir dans diverses provinces. Les gouverneurs sévissaient toujours contre les chrétiens, sous prétexte que les édits n'avaient point été révoqués. V. Tillemont, *Mém. pour l'hist. de l'Eglise*, t. V, p. 3.

gation *de la Propagande*, prêcher la foi dans les royaumes de Fez et de Maroc. Les fruits de son zèle l'exposèrent à toute la fureur des mahométans, qui le mirent en prison, et le chargèrent de fers. Le saint confesseur souffrit avec une patience inébranlable de cruelles bastonnades, et plusieurs autres tortures. Enfin il consomma son sacrifice par le feu, en 1636, le 24 Mai, jour auquel Benoît XIV a inséré son nom dans le martyrologe romain. Il fut solennellement béatifié par Benoît XIII, en 1728.

Voyez la bulle de ce Pape, *Bullar.* t. X, *part.* 4, p. 333, et l'abrégé de la vie du Saint par le P. Fulgence Ferot, Récollet; *Vies des Saints des trois ordres de saint François*, Paris, 1779, t. I, p. 198.

---

25 Mai.

SAINTE MARIE-MAGDELEINE DE PAZZI,

VIERGE ET CARMÉLITE.

Tiré de sa vie, écrite par Puccini, son confesseur, et de la bulle de sa canonisation. Voyez Baert, un des continuateurs de Bollandus, t. VI, Maii, p. 177.

L'AN 1607.

La famille des Pazzi, une des plus illustres de la république de Florence, était alliée à la maison souveraine des Médicis; mais la Sainte dont nous donnons ici la vie, lui a communiqué une gloire infiniment plus précieuse que celle qui lui venait d'une longue suite de héros et de grands hommes en tout genre. Elle sortait, du côté de sa mère, de la famille des Blondelmonti, qui ne le cédait point en illustration à celle des Pazzi.

Elle naquit à Florence en 1566, et reçut au baptême

le nom de Catherine, en l'honneur de sainte Catherine de Sienne, pour laquelle on lui vit toujours une tendre dévotion. Dès les premières lueurs de raison, elle laissait apercevoir d'heureux présages de cette sainteté éminente à laquelle Dieu la destinait. A l'âge de sept ans, son amour pour les pauvres allait si loin, qu'elle se privait de manger pour les nourrir. Ennemie de tous les jeux de l'enfance, elle quittait souvent ses compagnes pour aller prier dans quelque lieu secret. Elle récitait avec une ferveur incroyable l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, et autres semblables prières; elle saisissait de plus toutes les occasions de les apprendre aux pauvres enfans qui les ignoraient. Lorsque son père la menait à la campagne, son plus grand plaisir était de rassembler les petites filles, afin de leur enseigner ce qu'elle savait des premiers élémens de la religion, emploi dont elle s'acquittait avec une modestie et une patience admirables. Un jour qu'elle commençait à apprendre le catéchisme à une petite fille d'un des fermiers de son père, on lui dit qu'il fallait retourner à Florence. Cette nouvelle lui donna une vive douleur. Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et elle était inconsolable de ne pouvoir finir la bonne œuvre qu'elle avait commencée. Son père ne put l'appaiser qu'en prenant avec lui la fille de son fermier, que la jeune Catherine acheva d'instruire à Florence.

A l'âge de huit à neuf ans, son ardeur pour l'exercice de la prière augmenta si considérablement, qu'elle y employait des heures entières. Elle puisa dans cette divine école le goût de la vertu dans un degré éminent, et s'y pénétra d'un tel désir d'aimer le Seigneur et de lui plaire, que tous les amusemens du monde ne lui offraient qu'ennui et amertume. Le seul bonheur qu'elle connût, était de parler à Dieu ou de Dieu. Souvent il lui arrivait,

pendant la nuit, de sortir de son lit, pour se coucher sur la paille ou sur le plancher de sa chambre. Une fois elle se fit une couronne de joncs entrelacés d'épines, se l'attacha sur la tête, et se coucha ainsi. Il est aisé de juger ce qu'elle eut à souffrir. Elle s'était portée à cette action extraordinaire, après avoir médité sur la passion du Sauveur, qui depuis ce temps-là fut le principal objet des pensées de son esprit et des mouvemens de son cœur.

Le jour de saint André, comme elle faisait sa méditation, elle fut enflammée d'un désir si véhément de souffrir avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, qu'elle perdit connaissance, et resta sans mouvement. Sa mère, ignorant la cause de ce qui se passait dans sa fille, craignit pour ses jours, et ne douta point qu'elle ne fût mourante. La Sainte éprouva une semblable pamoison dans la suite, lorsqu'elle était religieuse; elle dit alors, en revenant à elle-même : « Seigneur, cette grâce est comme celle que » je reçus dans ma jeunesse, quand ma mère me crut » attaquée d'une maladie corporelle. » Le cilice et les macérations de la chair furent les moyens dont elle se servit pour retracer en elle la vie de Jésus crucifié. Sans cesse elle était pénétrée des sentimens d'une vive componction; et elle ne pouvait retenir ses larmes à la vue de cette foule de misères corporelles et spirituelles qui l'affligeaient, ainsi que son prochain.

On ne pourrait exprimer jusqu'où allait sa dévotion pour la divine Eucharistie. Elle aimait à être auprès de ceux qui venaient d'avoir le bonheur de communier; et il semblait que l'amour lui fît sentir l'odeur de la présence de Jésus-Christ. Cette rare dévotion pour l'Eucharistie détermina son confesseur à accélerer à son égard le temps où l'on permet aux enfans d'y participer. Elle n'avait encore que dix ans lorsqu'elle reçut le corps de Jésus-Christ pour la première fois. Dans sa douzième année, elle s'engagea par vœu à rester toute sa vie dans la virginité.

Son père ayant été fait gouverneur de Cortone par le grand-duc, on la mit en qualité de pensionnaire chez les religieuses de saint Jean à Florence. Cette entière séparation du monde lui causa beaucoup de joie, parce qu'elle lui donnait la liberté de suivre tous les mouvemens de sa ferveur. Tous les matins, elle employait quatre heures à la méditation, et elle était à genoux pendant ce temps-là. Son humilité lui faisait juger qu'elle était indigne de s'approcher des religieuses, qu'elle regardait comme les épouses favorites de Jésus-Christ, et elle les respectait au point qu'ordinairement elle se tenait à une certaine distance de chacune d'entre elles.

Le gouverneur de Cortone revint à Florence au bout de quinze mois. Son but était de travailler efficacement à procurer à sa fille un établissement qui convînt à sa naissance. Il se présenta plusieurs partis sortables, et il n'était plus question que d'avoir le consentement de la Sainte; mais on ne put jamais l'obtenir, et elle dit hautement qu'il n'était plus en son pouvoir de penser au mariage. C'était assez s'expliquer sur l'obstacle que son vœu y apportait; elle demanda même la permission d'embrasser l'état religieux; ce qui lui fut à la fin accordé.

L'ordre des Carmélites fut celui qui fixa son choix, parce que l'on y communiait presque tous les jours. Elle entra dans leur monastère de saint Fridien, situé dans un des faubourgs de Florence, le 14 Août 1582. Elle y porta quelques jours l'habit séculier, pour s'instruire de la règle, avant de s'engager à la suivre. Les religieuses furent singulièrement édifiées de sa ferveur. Quinze jours après, ses parens la reprirent chez eux, et l'y gardèrent trois mois, afin d'éprouver de nouveau sa vocation. Ils ne purent durant ce temps-là lui faire porter d'habits précieux; elle montra la plus grande aversion pour tout ce qui sentait la vanité et la sensualité.

Ses parens ne pouvant plus douter que sa vocation ne vînt du Ciel, lui permirent de la suivre librement. La Sainte profita de cette permission, et retourna dans le monastère le 1er de Décembre. Elle avait alors quinze ans. Elle prit l'habit le 30 de Janvier de l'année suivante. Quand le prêtre lui mit le crucifix dans les mains, en disant : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ* (1) ! une ardeur séraphique parut sur son visage, et elle se sentit enflammée d'un ardent désir de souffrir toute sa vie pour Jésus-Christ. Foulant alors aux pieds toutes les vanités mondaines, elle forma une résolution sincère de marcher avec sa croix à la suite de son divin Epoux.

Après sa prise d'habit, elle se jeta aux pieds de la maîtresse des novices, pour la prier de ne la pas ménager, afin qu'elle pût s'accoutumer à la pratique des renoncemens et des humiliations. Elle fut, durant son noviciat, l'admiration de toutes celles qui étaient témoins de la ferveur de sa charité. Une maladie par laquelle Dieu l'éprouva, ne servit qu'à faire éclater en elle les vertus les plus héroïques. Rien n'était plus touchant que le désir dont elle brûlait de souffrir pour celui qui est mort pour nous. Une des sœurs lui ayant un jour demandé d'où pouvait lui venir cette patience et cette force qui faisaient qu'elle ne se plaignait jamais, et qu'elle ne parlait pas même de ses maux, elle lui répondit, en lui montrant un crucifix qui était auprès de son lit : « Voyez ce que l'amour » infini de Dieu a fait pour mon salut. Ce même amour » voit ma faiblesse, et me donne du courage. Ceux qui » se rappellent les souffrances de Jésus-Christ, et qui offrent les leurs à Dieu en union avec celles du Sauveur, » ne trouvent rien que de doux et d'aimable dans tout ce

(1) Gal. VI, 14.

» qu'ils souffrent. » Elle fit profession le 17 Mai 1584, lorsque la maladie dont nous venons de parler donnait lieu de craindre pour ses jours. Elle changea son nom de Catherine en celui de Marie-Magdeleine, qu'elle honorait comme le parfait modèle des ames pénitentes. Sa profession faite, elle eut plusieurs ravissemens et reçut des consolations ineffables durant quarante jours, et sur-tout après ses communions. C'était comme autant de caresses par lesquelles Jésus-Christ célébrait en quelque sorte le mariage spirituel qu'il avait contracté avec la Sainte.

Lorsqu'une ame vient de se donner à Dieu, il arrive ordinairement qu'elle est visitée par les plus douces consolations. A la faveur des lumières qui lui sont communiquées, elle sent vivement la bassesse de son néant, et s'établit d'une manière solide dans la pratique de l'humilité. Attirée en même temps par l'odeur des parfums célestes, elle court avec une ardeur infatigable, et ne jouit d'aucun repos qu'elle ne soit avec son époux. Ce goût des consolations intérieures la soutient, la fortifie et la dispose à souffrir avec joie les épreuves qui doivent infailliblement lui arriver. En effet, Dieu, qui veut régner sans partage sur ses serviteurs, leur envoie des croix pour les affranchir de tout attachement déréglé, et pour les rendre propres à devenir des vases du pur amour; il les jette, pour ainsi dire, dans le creuset des tribulations, et l'activité du feu par lequel ils passent, se mesure communément sur le degré de sainteté où la miséricorde divine a dessein de les élever. Ce fut ce que notre Sainte éprouva. Les peines intérieures prirent la place de cette joie et de ces douceurs dont elle avait été comme inondée; mais ces peines ne firent que purifier et accroître sa vertu. Ses dispositions étaient si parfaites, qu'elle ne désirait pas même les consolations du ciel, dont elle se jugeait plus indigne que toutes les créatures.

Quant aux faveurs qu'elle recevait, elle tâchait d'en dérober la connaissance aux autres. Loin de s'en prévaloir, et de croire qu'elle les méritait, elle les rapportait à la bonté toute gratuite de son Dieu ; elle prenait de là occasion de s'humilier de plus en plus, et de purifier avec un nouveau soin les affections de son cœur. Persuadée que l'amour ne se manifeste jamais mieux que dans les souffrances, elle avait une ardeur insatiable pour les croix. Dans la vivacité de ses tendres sentimens pour son divin Epoux, elle regardait avec indifférence les consolations et les peines intérieures. Souvent elle ne pouvait contenir ses transports, et elle s'écriait : « O amour ! Faut-il que » l'amour ne soit pas aimé, ni même connu de ses pro- » pres créatures ? O mon Jésus ! que n'ai-je une voix assez » forte pour me faire entendre jusqu'aux extrémités du » monde ! je publierais partout que cet amour doit être » connu, aimé, estimé comme le seul vrai bien : mais le » détestable poison de l'amour-propre dérobe aux hommes » cette sublime connaissance, et les rend incapables d'y » parvenir. » D'autres fois elle invitait toutes les créatures à se changer en autant de langues, pour louer, bénir, glorifier les trésors immenses de l'amour divin. Elle versait des larmes continuelles pour obtenir la conversion des pécheurs ; et lorsque son oraison était interrompue par la nécessité de vaquer aux devoirs publics, ou d'aller prendre un peu de repos, il lui arrivait souvent de s'écrier : « Com- » ment puis-je me reposer, quand je considère que Dieu » est si grièvement offensé sur la terre ? O amour je le fais » par obéissance, et pour me conformer à votre sainte » volonté. »

La crainte d'avoir offensé Dieu en marquant un trop grand désir de faire profession, la détermina à prier qu'on lui permît de passer deux nouvelles années au noviciat, ce qui lui fut accordé par la supérieure. Ce terme expiré,

on l'élut seconde forestière, ou directrice en second des jeunes filles du dehors, que l'on instruisait de la règle avant de les admettre à la prise d'habit. Trois ans après, elle sortit du juniorat : c'était ainsi que l'on appelait le temps qu'il fallait passer parmi les jeunes religieuses. Elle fut alors chargée du soin de former les novices. La communauté ne se lassait point d'admirer la sainte avidité qu'elle avait pour la pénitence. Elle jeûnait au pain et à l'eau tous les jours de la semaine, excepté les Dimanches et les fêtes, auxquels elle usait d'un peu de nourriture; le carême elle ajoutait encore à ses jeûnes diverses austérités corporelles.

Mais il est temps de la considérer aux prises avec l'esprit de ténèbres. Elle fut horriblement tourmentée par des tentations d'impureté, de gourmandise, d'orgueil, d'infidélité et de blasphème. Son imagination était souvent remplie de pensées abominables, qui la jetaient dans un état affreux. Elle ne goûtait aucun repos, malgré les prières ferventes qu'elle adressait à Jésus-Christ et à la Reine des Vierges. Les disciplines, les cilices garnis de pointes de fer, et autres semblables instrumens de pénitence, ne pouvaient non plus lui rendre le calme. Il semblait que l'acharnement et la rage de l'ennemi augmentaient de jour en jour. Son esprit était encore tourmenté par mille spectres hideux, ce qui lui faisait croire qu'elle était abandonnée à la fureur des puissances infernales. Elle ne voyait que des sujets d'horreur en elle-même et dans tout ce qui l'environnait. Les pensées de blasphème et d'infidélité la poursuivaient avec tant de violence, que quelquefois elle criait à ses sœurs : « Priez pour moi, afin que » je ne blasphème pas le Seigneur, au lieu de le louer. » Le jeûne que l'habitude, aidée de la grâce, lui avait rendu facile, lui devint pénible et insupportable. A tant de maux, se joignit le mépris de la communauté pour

elle. On traitait d'illusions tant de grâces extraordinaires qu'elle avait précédemment reçues, et que l'on avait même admirées. Dieu cependant n'abandonnait pas entièrement sa servante; il la soutenait par la force invisible de son bras. Toutes les fois qu'elle méditait sur la passion de Jésus-Christ, elle se sentait fortifiée et enflammée d'un nouveau désir d'exprimer encore plus parfaitement en elle *l'homme de douleurs*.

Cette épreuve dura cinq ans. Enfin Dieu rendit le calme à la Sainte, et la consola par sa divine présence. Etant à matines, le jour de la Pentecôte de l'année 1590, elle eut une extase pendant le *Te Deum*. Après l'office, on remarqua sur son visage et dans ses paroles une joie extraordinaire. Elle serra la main de la mère prieure et de la maîtresse des novices, et les invita à prendre part à l'heureux changement qui venait de s'opérer en elle. « L'orage est passé, leur dit-elle; aidez-moi à remercier » et à bénir mon aimable Créateur. »

Le retour des consolations fut suivi de beaucoup d'autres grâces singulières. Dieu la favorisa du don de prophétie. Elle prédit la papauté à Léon XI ; mais elle lui prédit en même temps qu'il mourrait peu de temps après son élection, ce qui fut vérifié par l'événement.

En 1598, on la fit maîtresse des novices, et elle exerça cet emploi durant six ans. En 1604, on l'élut sous-prieure, et elle fut continuée dans cette charge jusqu'à sa mort. Rien n'était capable d'interrompre son union avec Dieu. Il lui suffisait d'entendre prononcer son nom, pour éprouver les plus vifs transports d'amour. Elle répétait souvent, et avec une ferveur incroyable, la doxologie *Gloire au Père*, etc. Elle s'inclinait alors, et s'offrait, avec toutes ses puissances, à celui de qui elle les avait reçues. En toutes choses, elle envisageait uniquement la volonté de Dieu, et le désir de lui plaire. Sa maxime ordinaire était « que

» la volonté de Dieu est toujours très-aimable. Que notre » bonheur est grand, disait-elle à ses sœurs! Nous tra- » fiquons avec Dieu, et toujours à notre avantage, lors- » que nous agissons dans la vue de lui plaire et de » l'honorer. Venez, disait-elle d'autres fois, venez et ai- » mez votre Dieu qui vous aime tant. O amour! je meurs » de douleur, quand je vous vois si peu connu et si peu » aimé. O amour, amour! si vous ne savez où reposer, » venez à moi et je vous logerai. O ames créées par l'a- » mour! pourquoi n'aimez-vous pas? »

Dans les instructions qu'elle donnait aux novices, elle leur apprenait à chanter les louanges de Dieu avec respect et tremblement. « Pensez, leur disait-elle, que vous êtes » en la compagnie des anges; tâchez donc d'être proster- » nées en esprit à chaque parole que vous prononcerez. » Si on ne chantait pas l'office assez posément, elle demandait la permission de sortir, et disait ensuite aux sœurs : « D'où venait cette précipitation? Quelle affaire plus im- » portante aviez-vous? »

Elle était dévorée de zèle pour le salut des ames; aussi versait-elle continuellement des larmes, dans la vue d'obtenir la conversion des infidèles, des hérétiques, et de tous les pécheurs. Elle tâchait de faire entrer les autres dans ses sentimens, et elle les exhortait de la manière la plus pathétique à rapporter toutes leurs bonnes œuvres à cette fin.

Sa dévotion pour la sainte Eucharistie était extraordinaire, comme nous l'avons déjà observé. Rien ne lui paraissait comparable au bonheur de communier. « Pour » me le procurer, disait-elle, je ne balancerais pas, si » cela était nécessaire, d'entrer dans la caverne d'un lion, » et de m'exposer à toutes sortes de souffrances. »

Son humilité tenait véritablement du prodige. Elle se regardait comme l'opprobre du monastère, le rebut de la

communauté ; et la plus abominable de toutes les créatures. Elle se réjouissait d'être oubliée, méprisée, de recevoir de réprimandes, et d'être employée aux plus bas offices de la maison. Souvent on l'entendait s'écrier : « O » néant que tu es peu connu ! »

De violens maux de tête et de poitrine accompagnés de fièvre et de crachemens de sang, lui causèrent de vives douleurs pendant les dernières années de sa vie ; elle eut aussi les gencives attaquées d'une humeur scorbutique qui lui fit tomber toutes les dents. Outre ces maux, elle éprouvait encore quelquefois des sécheresses et des aridités désolantes. D'un côté, elle souhaitait d'être affranchie des liens du corps pour aller se réunir à Jésus-Christ ; mais de l'autre, elle désirait de vivre, afin de continuer de souffrir pour l'objet de son amour. Ce qui montrait principalement l'héroïsme de sa patience, c'est que dans ses prières elle demandait à Dieu de souffrir sans consolation, pour mieux sentir toute l'amertume du calice du Sauveur.

Sentant approcher sa fin, elle exhorta les religieuses à la ferveur et à l'amour des croix ; elle demanda ensuite le sacrement de l'Extrême-Onction, qui lui fut administré, et elle communia tous les jours jusqu'à sa mort, qui arriva le 25 Mai 1607. Elle était âgée de quarante-un ans, un mois et vingt-quatre jours. Urbain VIII la béatifia en 1626, et Alexandre VII la canonisa en 1669. Son corps se garde à Florence dans une belle châsse. Dieu a accordé plusieurs guérisons miraculeuses par l'intercession de sa servante (1).

---

(1) Le P. Ferdinandi Salvi, sous-prieur des Carmes de Bologne, en Italie, a donné un recueil de douze lettres de sainte Marie-Magdeleine de Pazzi, avec plusieurs autres monumens. Toutes ces pièces furent réimprimées à Venise en 1739, à la fin des œuvres spirituelles de la

Il faut que notre amour pour Dieu soit bien faible, puisque nous sommes ennemis des moindres souffrances, et que nous trouvons tant de difficultés dans la pratique des devoirs du christianisme. Il est vrai que ces devoirs paraissent pénibles dans les commencemens de la conversion; mais l'habitude, que l'on peut appeler une seconde nature, change à la fin l'ordre des choses, et rend agréables celles où l'on ne voyait d'abord que peine et contrainte. Quand l'amour de la vertu s'est une fois enraciné dans le cœur, on se porte avec ardeur à faire ce que l'on aime. L'Écriture représente cette joie qui accompagne la pratique de la vertu, comme le caractère distinctif de la perfection. *Les voies de la sagesse sont des voies de plaisir, et tous ses sentiers sont des sentiers de paix* (1). *Les commandemens de Dieu ne sont point pénibles* à celui qui aime (2). Aussi l'homme de bien *fait-il ses délices de la loi du Seigneur; il la médite nuit et jour* (3). Non-seulement il la médite, il travaille encore à y conformer sa vie. Le Psalmiste exprime en différens endroits, et avec beaucoup d'énergie, le plaisir qu'il trouvait à méditer et à observer les commandemens de Dieu. Il est dit des premiers chrétiens, dont toute la vie était un exercice continuel de piété, qu'ils prenaient leur nourriture *avec joie et simplicite de cœur* (4). Le Saint-Esprit nous fait la description suivante des apôtres. Ils paraissaient *comme tristes, et ils étaient toujours dans la joie; comme pauvres, et ils enrichissaient plusieurs; comme n'ayant rien, et ils*

Sainte. Le P. Salvi a publié aussi en italien diverses relations des miracles opérés à Bologne par l'intercession de la même Sainte. Elles furent imprimées à Milan dans les années 1724, 1730, 1731.

(1) Prov. III, 17.

(2) 1. Joan. V, 5.

(3) Ps. I, 2.

(4) Act. II, 46.

possédaient tout (1). Une autre propriété de l'amour divin est d'être toujours actif, de ne jamais cesser de manifester son ardeur, et de se porter avec zèle à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres.

S. URBAIN I, PAPE ET MARTYR.

Troisième siècle.

SAINT URBAIN succéda à saint Calixte en 223, la troisième année du règne de l'Empereur Alexandre. Malgré l'affection que ce prince, naturellement doux, avait pour les chrétiens, ceux-ci ne laissèrent pas d'être persécutés en divers lieux, ou par le peuple, ou par les gouverneurs. Il est dit dans les actes de sainte Cécile, que le Pape Urbain encourageait les martyrs, et qu'il convertit à la foi un grand nombre d'idolâtres. Il mourut après avoir siégé sept ans. Il a le titre de *martyr* dans le Sacramentaire de saint Grégoire, dans le martyrologe de saint Jérôme, publié par Florentinius, et dans la liturgie des Grecs. Il paraît, par Fortunat et par plusieurs anciens missels, que sa fête se célébrait en France avec beaucoup de dévotion dans le sixième siècle. On l'enterra dans le cimetière de Prétextat. Il y avait autrefois sur la voie Appienne, près du lieu où il avait été enterré, une église dédiée sous son invocation.

En 821, on trouva les corps de sainte Cécile et de saint Tiburce, Valérien et Urbain, et le Pape Pascal les transféra dans l'église de Sainte-Cécile. Léon IV envoya à l'Impératrice Irmingarde, femme de Lothaire I, le chef de sainte Cécile, avec les corps des saints Papes Sixte et Ur-

(1) 2. Cor. VI, 10.

bain, et cette princesse les déposa, vers l'an 840, dans l'abbaye des chanoinesses qu'elle avait fondée à Erstein, en Alsace (1). L'Empereur Charles IV, qui vint dans cette province en 1353, fit ouvrir à Erstein la châsse qui renfermait le corps de saint Urbain, et obtint quelques parties de ses reliques pour les transférer à Prague (2). Il ne faut pas le confondre avec un autre Saint du même nom. Le P. Papebroch a montré que le saint Urbain dont il s'agit, était le même que celui dont le corps fut envoyé par le Pape Nicolas I, en 862, aux moines de Saint-Germain d'Auxerre, et dont les reliques se gardaient autrefois dans le monastère de Saint-Urbain, au diocèse de Châlons-sur-Marne.

Voyez Tillemont, t. III, p. 258.

S. ADHELM ou ALDHELM (3), ÉVÊQUE DE SHERNBURN, EN ANGLETERRE.

L'AN 709.

Ce Saint, qui naquit parmi les Saxons occidentaux, était proche parent du Roi Ina. Il fut élevé à Cantorbéry sous saint Adrien, et alla ensuite prendre l'habit dans le monastère de Malmesbury (4), dont il devint abbé en 675, par la démission de Maidulf. Ce monastère, qui jusque-là

---

(1) Wimphelingius, *de episc. Argentin.* p. 25.

(2) Ruyr, *Antiq. de la Vosge*, part. 3, l. 1, p. 236.

(3) *Aldhelm* signifie *vieux casque.*

(4) Il venait d'être fondé par un saint moine irlandais, appelé Maidulf; ce qui le fit nommer *Maidulfsbury*, et par corruption *Malmesbury*.

avait été peu de chose, s'acquit beaucoup de réputation sous le nouvel abbé ; les habitans et les revenus en furent considérablement augmentés. Adhelm dédia l'église en l'honneur de saint Pierre, et y en ajouta deux autres sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de saint Michel. Il vit son abbaye comblée des biens et des priviléges que lui accordèrent les princes et les Rois ; il lui obtint aussi un ample indult du Pape Serge, dans un voyage qu'il fit à Rome (1).

L'état florissant où était l'abbaye de Malmesbury, venait principalement de la vénération que le Saint s'attirait par ses vertus. Il se montrait en tout l'ennemi déclaré de la sensualité, de la vaine gloire, de l'avarice et des amusemens mondains. La prière et la lecture des bons livres faisaient son unique occupation. Une de ses pénitences ordinaires était de réciter le psautier pendant la nuit, étant plongé jusqu'aux épaules dans l'eau d'une fontaine voisine.

Toujours il sut allier l'amour des lettres avec une piété tendre. Nous apprenons de lui-même qu'il fut le premier qui cultiva tout à la fois la poésie latine et la poésie anglaise ou saxonne. Il composa plusieurs ouvrages, dont le principal est un traité *des louanges de la virginité* (2). Il

---

(1) Il fit de son abbaye le plus bel édifice qu'il y eût alors en Angleterre. Voyez Guillaume de Malmesbury, qui a rempli toute la seconde partie de la vie du Saint d'extraits ou de copies d'actes concernant les fondations et les priviléges de cette abbaye.

(2) Wharton en donna une bonne édition à Londres en 1663, il y joignit quelques traités de Bède, et le dialogue d'Egbert, archevêque d'York.

Ealfrid dit que saint Adhelm réussissait singulièrement à faire des vers en langue saxonne. Voyez sur le talent que le Saint avait pour la poésie, ainsi que sur ses différens ouvrages, Cave, *Hist. littér.* t. I, p. 595,

y rapporte les grands éloges que saint Augustin, saint Jérôme et les autres Pères ont donnés à cet état, et cite des exemples tirés de la vie de plusieurs vierges dont la sainteté est reconnue.

Hedda, évêque des Saxons occidentaux, étant mort, son diocèse fut divisé en deux : l'un conserva le nom de Winchester, et l'autre prit celui de Sherburn. Saint Adhelm, qui était abbé depuis trente ans, fut tiré de sa solitude, et placé sur le trône de Sherburn, qu'on transféra depuis à Salisbury. Il se conduisit dans l'épiscopat comme un digne successeur des apôtres. Il mourut à Dullinge, dans le comté de Sommerset, le 25 Mai 709, pendant qu'il faisait la visite de son diocèse. Il était dans la cinquième année de son épiscopat. On lit dans Guillaume de Malmesbury, qu'il opéra des miracles avant et après sa mort. Son psautier, et plusieurs autres choses qui avaient servi à son usage, se sont gardés dans son monastère jusqu'à la prétendue réforme (1).

Voyez Guillaume de Malmesbury, dans l'*Anglia Sacra* de Wharton,

---

édit. Basil.; Fabricius, *Bibl. med. latinit.* l. 1, p. 142; Tanner, *de Script. Britan. etc.*

Le premier ouvrage que composa saint Adhelm, était intitulé, *De erroribus Britannorum, sive de Circulo Paschali;* et il avait pour objet de réfuter le calcul erroné des Brétons du nord par rapport à la célébration de la Pâque. Guillaume de Malmesbury dit qu'il était perdu de son temps; d'où Fabricius a conclu qu'il n'existe plus à présent. Mabillon cependant, et d'autres auteurs pensent le contraire, et ils sont persuadés que l'ouvrage en question n'est autre chose que la quarante-quatrième lettre qui se trouve parmi celles de saint Boniface. Effectivement, il y est traité de la célébration de la Pâque, et l'auteur se nomme lui-même *Althelm, abbé.* Cette lettre est adressée à Géronce, Roi de Damnonie, parmi les Saxons occidentaux.

(1) En ruinant l'abbaye de Malmesbury, qui faisait un des plus beaux ornemens du Wiltshire, on détruisit en même temps le tombeau du célèbre Roi Athelstan, qui y avait été enterré.

t. II, p. 1, et le livre de *Pontificibus Angliæ* du même Guillaume, publié par Gale. Ce dernier ouvrage contient l'histoire de l'abbaye de Malmesbury. Voyez aussi D. Mabillon, *sæc.* 3, *Ben.* part. 1, *et append. in sæc.* 4, p. 1; et le P. Papebroch, sous le 25 de Mai.

S. MAXIME, VULGAIREMENT S. MAUXE ET S. VÉNÉRAND, MARTYRS AU DIOCÈSE D'ÉVREUX, EN NORMANDIE.

La nouvelle légende de ces Saints porte qu'ils étaient frères, et nés à Bresse, en Italie. Il y est dit encore que Maxime fut sacré évêque, et Vénérand élevé au diaconat par le Pape Damase, qui les envoya l'un et l'autre prêcher la foi aux infidèles; qu'ils s'acquittèrent d'abord de cette commission parmi les barbares, qui, ayant passé les Alpes, étaient tombés sur la Lombardie; mais qu'ils ne retirèrent de leur zèle d'autre fruit, que l'honneur de souffrir diverses tortures pour le nom de Jésus-Christ.

Ayant échappé à la rage des persécuteurs, ils abandonnèrent l'Italie, et vinrent dans les Gaules, accompagnés de deux saints prêtres nommés Marc et Ethérius. Ils passèrent par les villes d'Auxerre, de Sens et de Paris. Après avoir fait quelque séjour au confluent de l'Oise et de la Seine, ils continuèrent leur marche du côté d'Evreux. Etant arrivés au village d'Acquigny (1), ils furent arrêtés par une troupe de barbares, qui leur firent couper la tête dans une île voisine, formée par les rivières d'Eure et d'Iton. Plusieurs chrétiens, nouvellement convertis, remportèrent avec eux la palme du martyre. Ces chrétiens, au nombre de trente-huit, étaient des soldats que la patience et le courage de Maxime et de Vénérand avaient gagnés à Jésus-Christ. Le chef de la troupe, furieux de ce qu'ils avaient

(1) A une lieue de Louviers, et à trois et demie d'Evreux.

changé de religion, les traita avec la même cruauté que les deux saints Martyrs (1). Marc et Ethérius, qui n'avaient point été enveloppés dans le massacre, s'échappèrent pendant qu'on les conduisait à Evreux. Ils revinrent sur leurs pas, et enterrèrent les corps de saint Maxime et de saint Vénérand dans une ancienne église, située au-delà de l'île, et que les Vandales avaient presque entièrement ruinée (2).

L'église d'Evreux avait alors pour pasteur saint Eterne, sur la vie et la mort duquel on ne peut rien dire de bien certain. On convient que son épiscopat fut très-court. Comme il est appelé quelquefois *Ethérius*, des auteurs en ont inféré qu'il était le même que le prêtre de ce nom qui avait accompagné dans les Gaules saint Maxime et saint Vénérand, et qu'après leur mort il avait été sacré évêque d'Evreux. On met ordinairement son épiscopat vers l'an 512, après celui de Maurision, qui fut le successeur immédiat de saint Gaud. Ses reliques se gardent à Luzarche, au diocèse de Paris. En 1682, les chanoines d'Evreux en obtinrent une portion, qu'ils ont partagée avec l'église paroissiale d'Acquigny en 1763 (3). St. Eterne

(1) On apprend que ces chrétiens étaient au nombre de trente-huit, d'une inscription trouvée dans une des châsses des saints Martyrs, et qui est conçue en ces termes : *Hic est locus martyrum, et aliquæ SS. Martyrum Maximi et Venerandi, et sociorum eorum trigenta et octo.* Il y a lieu de croire que cette inscription, dont les caractères paraissent antiques, était sur le tombeau des saints Martyrs. Elle est sur un marbre ou une pierre de couleur noire. On l'a renfermée dans une châsse nouvellement faite, avec les reliques des Saints, et on l'a placée vis-à-vis l'une des glaces de cette châsse, afin qu'on puisse la lire. On conserve à Acquigny les procès-verbaux de tout ce qui se fit en cette occasion.

(2) La grande irruption des Vandales dans les Gaules arriva vers le commencement du règne de l'Empereur Valentinien-le-Jeune. Voyez Idace, *in Chron.*; Procope, *de Bello Vandal.*; saint Jérôme, ep. 91, t. IV, part. 2, *edit. Ben.*

(3) L'église paroissiale d'Acquigny, l'une des mieux décorées de tout le

est honoré avec le titre de martyr, à Evreux, le 16 de Juillet; et à Luzarche, le 13 d'Août et le 1er de Septembre.

Quelques critiques placent la mission de saint Maxime et de saint Vénérand, ainsi que leur martyre et celui de saint Eterne ou Ethérius, peu après la mort de saint Taurin, fondateur du siége d'Evreux, et avant l'épiscopat de saint Gaud, c'est-à-dire, dans un temps où il y avait encore peu de chrétiens dans le pays.

Vers l'an 960, Richard I, surnommé *le Vieux*, étant duc de Normandie, et Guiscard, évêque d'Evreux, un certain Amalbert découvrit à Acquigny les reliques de saint Maxime et de saint Vénérand : il les enleva, à l'exception des chefs des deux martyrs et de quelques ossemens. On rapporte qu'une maladie miraculeuse dont il fut attaqué en passant la Seine au pays de Caux, près de Fontenelle ou de Saint-Vandrille, l'obligea de les déposer dans ce célèbre monastère, et que le duc Richard bâtit une chapelle pour les recevoir (1). Ces reliques furent brûlées dans la suite par les huguenots. En 1753, les religieux de Saint-Vandrille obtinrent de l'église paroissiale d'Acquigny une portion des ossemens des saints Martyrs, qu'ils honorent avec le titre de seconds patrons.

Les reliques, qui étaient restées à Acquigny, s'y sont toujours gardées dans une église bâtie sur le tombeau des saints

---

diocèse, est enrichie de reliques fort précieuses. Elle donna, en 1746, à la cathédrale d'Evreux une portion considérable de celles des saints Maxime, Vénérand et leurs compagnons. Il y a aussi des reliques des saints Martyrs d'Acquigny dans la chapelle du collége du Plessis-Sorbonne à Paris; elles sont dans deux châsses qui furent données, en 1766, par M. le prince de Lambesc, grand-écuyer de France, alors pensionnaire dans ce collége. La translation s'en fit le 11 Mai 1766, par M. Richier des Cérisy, évêque de Lombez.

(1) *Chron*, *Fontenel.* apud d'Achéry, *Spicil.* t. III, p. 256.

Martyrs, laquelle devint un prieuré dépendant de l'abbaye des Bénédictins de Conges (1). L'église tombant en ruines, Mr de Rochechouart, évêque d'Evreux, ordonna, en 1750, qu'elles fussent transférées dans l'église paroissiale. Elles y furent déposées sous le grand autel, où elles sont encore dans de fort belles châsses (2). Le 25 de Mai, on les porte en procession au lieu où les Saints reçurent la couronne du martyre; et il se trouve à cette cérémonie un très-grand nombre de fidèles qui viennent de toutes les paroisses voisines.

Saint Maxime et saint Vénérand sont honorés, avec beaucoup de dévotion, dans le diocèse d'Evreux et à Saint-Vandrille; on les invoque sur-tout dans les temps de sécheresse. On porte alors leurs reliques en procession, et l'on ne réclame point en vain leurs mérites. Ce fut ainsi que l'on obtint de la pluie dans les années 1559, 1615 et 1726.

Voyez la vie des saints Martyrs, imprimée à Evreux en 1752; Le Brasseur, *Hist. d'Evreux*, p. 33 et 77; Trigan, *Hist. ecclés. de la Normandie*, t. I, p. 79.

---

(1) Ce prieuré fut fondé au commencement du onzième siècle, par Roger de Thosny, alors seigneur d'Acquigny, lequel le donna à l'abbaye de Saint-Pierre et Saint-Paul de Castillon-les-Conches.

(2) L'église fut démolie en 1752; mais on a laissé subsister une chapelle dont l'autel, rempli de reliques, est sur le tombeau des saints Martyrs.

† LE BIENHEUREUX CONSTANT DE FABRIANO, DOMINICAIN.

Tiré de la légende de son office, imprimée à Rome, en 1821.

L'AN 1481.

Fabriano, dans la Marche d'Ancône, fut la patrie du B. Constant, à qui l'on a donné le surnom de sa ville natale. Issu de parens honnêtes et vertueux, il passa dans l'innocence ses premières années; et, tout jeune, il se consacra au service de Dieu, en entrant dans l'ordre de Saint-Dominique. Saint Antonin, devenu depuis archevêque de Florence, et le B. Conradin de Bresse, qu'il eut successivement pour guides, le rendirent si habile dans la science des Saints, qu'il devint bientôt pour ses frères un modèle de la perfection religieuse. L'on remarquait sur-tout avec admiration l'amour de Constant pour l'abstinence. Outre les jeûnes de la règle, qu'il observait très-rigoureusement, il n'eût pendant toute sa vie, chaque Vendredi de carême, que du pain et de l'eau pour nourriture et pour boisson. Sa mortification s'étendait à tout. De la paille lui tenait lieu de lit; un rude cilice lui couvrait constamment le corps, et d'autres austérités lui servaient à préserver de toute atteinte sa chasteté, qu'il conserva sans tache. Uniquement occupé de l'étude des saintes Lettres et de la méditation des vérités du salut, il semblait vivre dans l'exercice d'une prière continuelle. A la fin des matines, il demeurait seul au chœur, et alors il offrait avec tant d'ardeur ses prières à Dieu, il les accompagnait de soupirs si ardens et de gémissemens si profonds, qu'on entendait au loin les cris que sa dévotion lui faisait pousser dans ces heureux momens.

Constant avait la coutume de réciter tous les jours l'office des morts et d'y joindre très-souvent le Psautier. Il assurait ne l'avoir jamais achevé sans obtenir la grâce qu'il demandait. Les Turcs, à cette époque, pressaient les Grecs et s'avançaient vers Constantinople, qu'ils prirent en 1453. On le pria de dire le Psautier, pour détourner ce fléau qui alarmait toute la chrétienté; mais il affirma que l'ayant plusieurs fois commencé, il n'en avait pu venir à bout; ce qui lui faisait penser que Dieu le permettait ainsi, pour montrer qu'il voulait punir les Grecs de la facilité avec laquelle ils s'étaient plusieurs fois séparés de l'Eglise catholique. L'événement prouva bientôt que sa conjecture était vraie. Ce saint religieux connut aussi d'avance les maux que devait éprouver sa patrie, et les annonça longtemps avant l'époque à laquelle ils se firent sentir. Favorisé de visions célestes, il vit, pendant qu'il priait dans une église d'Ascoli, l'ame de saint Antonin monter au ciel, au moment où ce bienheureux archevêque expirait à Florence. Plus tard, on eut la certitude de la vérité de cette vision, par le rapprochement que l'on fit des circonstances. Aussi, les Souverains-Pontifes Adrien VI et Clément VII l'ont rapportée comme certaine dans leurs bulles pour la canonisation de saint Antonin.

L'office de prédicateur, qu'exerça le B. Constant, lui fournit de nombreuses occasions de manifester son zèle et d'opérer de grands fruits de salut parmi ses auditeurs. Ses exemples et ses miracles donnaient une autorité singulière à ses discours. On rapporte, entre autres prodiges, qu'il multiplia plusieurs fois le pain, pour subvenir au besoin des pauvres. L'on ne doit pas être surpris que ses paroles et ses œuvres produisissent une impression profonde sur l'esprit des peuples. Il se servit de cet ascendant, auquel il joignit la patience et la douceur, pour appaiser les factions et les haines qui désolaient la ville d'Ascoli.

Toujours occupé de procurer la gloire de Dieu et la sanctification des ames, le bienheureux rétablit dans la même ville l'ancien couvent de Saint-Dominique, dont il fit aussi restaurer l'église, et il y ramena les religieux à l'observance de la discipline régulière. Enfin, plein de jours et de mérites, il termina sa sainte carrière à Ascoli même, le 25 Février 1481. La haute idée que les fidèles avaient eue de Constant pendant sa vie, sur-tout à Mantoue, lorsqu'il y avait assisté au chapitre provincial, se soutint après sa mort. Aussi donna-t-on à son corps une sépulture honorable. Les guérisons nombreuses obtenues à son tombeau portèrent les habitans d'Ascoli à honorer ce bienheureux d'un culte particulier. Les habitans de Fabriano, ses compatriotes, obtinrent son chef, qu'ils conservent comme un trésor. Ils le choisirent pour patron de leur ville, et tous les ans ils célèbrent sa fête. Le Pape Pie VII, en 1821, approuva le culte rendu sans interruption à ce saint religieux, et permit d'en faire l'office.

Combien nous devons désirer pour nous-mêmes cet esprit de prières continuelles qui animait le B. Constant ! « L'état des justes est admirable, dit un écrivain ascétique » très-distingué (1), parce qu'ils vivent de la vie de Dieu ; » leur esprit est sans cesse occupé de Dieu, et le cœur » toujours brûlant d'amour pour Dieu. Leur vie ne diffère » pas essentiellement de celles des saints habitans du Ciel ; » mais ils ne jouissent pas de la vision intuitive de Dieu ; » ils ne sont pas confirmés dans la grâce ; leur ame n'est » pas inondée d'un torrent de délices : ces avantages sont » la consommation de la vie de Dieu, la récompense des » combats livrés sur la terre contre les ennemis de la vie » de Dieu. Cependant, de l'état des justes vivans sur la

(1) Le P. Berthier, *Réflexions spirituelles*, tom. III.

» terre, je conclus qu'eux seuls parmi les hommes, sont » les possesseurs de la vie ; qu'eux seuls sont les vrais » sages ; qu'eux seuls ont trouvé le secret d'exister : tous » les autres sont comme des simulacres sans vie essen- » tielle, des fantômes qui, se heurtant les uns les au- » tres, occupent la scène du monde pour amuser leurs » semblables, et qui disparaissent pour entrer éternelle- » ment dans la mort. »

+ S. GRÉGOIRE VII, PAPE (1).

La vie de S. Grégoire a été écrite par Paul de Bernried, et se trouve dans les *Acta SS. Maii*, tom. VI, p. 113, avec les notes du père Papebrochius. — Ce Pape si grand et si méconnu, a été défendu par la plume de S. Anselme de Lucques, de Lambert d'Aschaffenbourg, de Paul Langius, de Marianus Scotus et de ses continuateurs Dodéchin et Etienne, évêque de Halberstadt; de S. Anselme de Cantorbéry, du prêtre Domnizo, dans sa *Vie de la comtesse Mathilde*, de Léon d'Ostie, *In chron. Casinensi*, de Bernaud de Constance, d'Onuphrius Panvinius, du Dominicain François d'Enghien, dans son ouvrage : *Auctoritas sedis apostolicæ pro Gregorio Papa VII vindicata adversus* Natalem Alexandrum, et de plusieurs autres. Voyez Baronius, *Annal. eccles. sæcul. XI*; Gretser, t. II, *Defensionis controversiarum cardinalis* Bellarmini; la dissertation de Muzzarelli, et sur-tout les savantes notes des Bollandistes. Pour nous mettre à l'abri du reproche de prévention et de partialité, nous nous sommes fait un devoir de prendre pour autorités, dans notre pénible travail, de savans protestans qui se sont illustrés par leurs recherches historiques, principalement le professeur Jean Voigt, *Hildebrand als Pabst Gregorius der Siebente, und sein Zeitalter, aus den Quellen dargestellt* (2); Heeren, *Ueber die Folgen der Kreuzzüge für Europa*; Rühs *Handbuch der Geschichte des Mittelalters*; Luden, *Allgemeine Geschichte der Völker und Staaten*. — Nous avons tiré aussi d'excellens matériaux de l'ouvrage d'un homme foncièremement catholique, le savant Frédéric Von Kerz, intitulé : *Uber den Geist und die Folgen der Reformation*, Mayence 1822.

L'AN 1085.

SAINT GRÉGOIRE naquit à Soano, d'une famille honnête

(1) C'est de ce grand Pape que Voltaire a osé dire : « L'Église l'a » mis au nombre des Saints, comme les peuples de l'antiquité déifiaient » leurs défenseurs; et les sages l'ont mis au nombre des fous. » (Tom. III, chap. 46, p. 44). — Grégoire VII un fou! et fou *au jugement des sages, comme les anciens défenseurs des peuples!!* En vérité. — Mais on ne réfute pas un fou (ici l'expression est exacte); il suffit de le présenter et de le laisser dire. (*Du Pape, par le comte De Maistre, p. 237, édit. de Louvain.*) *Note de la prés. édit.*

(2) « Un temps viendra, a dit le comte De Maistre, où les Papes

(on ne sait pas dans quelle année), et reçut dans le baptême le nom d'Hildebrand (1). Les dispositions qu'il montra dans sa jeunesse engagèrent son père à le confier à son oncle, qui était abbé du couvent de Sainte-Marie, sur le mont Aventin, pour qu'il fût instruit dans les sciences et que son cœur se formât à la piété. Il eut en outre pour précepteur l'archiprêtre Jean Gratien, qui fut Pape dans la suite, sous le nom de Grégoire VI.

A cette époque, la plus grande confusion régnait dans l'Eglise; trois Papes, Benoit IX, Sylvestre III et Grégoire VI se disputaient le Siége de S. Pierre. Ce schisme funeste

» contre lesquels on s'est le plus récrié, tels que Grégoire VII, par » exemple, seront regardés, dans tous les pays, comme les amis, les » tuteurs, les sauveurs du genre humain, comme les véritables génies » constituans de l'Europe. Personne n'en doutera dès que les savans » français seront chrétiens, et dès que les savans anglais seront catho» liques, ce qui doit bien cependant arriver une fois. » (*Essai sur les principes génér. des const. polit.*) — A l'époque où il écrivait ces lignes, dit le *Mémorial catholique*, en rendant compte de l'ouvrage du professeur Voigt, l'illustre auteur ignorait qu'un disciple de Luther entreprenait de nous donner l'apologie et l'histoire d'un Pontife dont on ose à peine prononcer le nom dans certaines contrées catholiques... Ce n'est pas une petite entreprise que celle de choquer tous les préjugés dominans, de justifier les vues, la conduite, et jusqu'au caractère d'un Pape anathématisé par la philosophie et par l'irréligion. Ce n'est pas un acte médiocre d'impartialité et de justice d'écrire six cent cinquante pages où, quoiqu'on y puisse trouver des erreurs, il serait impossible de relever un terme injurieux appliqué à l'Église ou à ses Chefs. L'ouvrage a été publié en 1815. Les catholiques attachés à leur foi l'ont reçu avec autant de joie que de reconnaissance; les protestans sont encore à y répondre. *Note de la prés. édit.*

(1) De même que les auteurs ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance, de même ils diffèrent entre eux au sujet de son origine. Le savant Papebroch lui-même a cru pouvoir prouver, que notre Saint descendait d'une famille noble; mais il y a beaucoup d'autorités pour confirmer l'opinion de ceux qui lui donnent pour père un charpentier nommé *Bonizo*.

ne pouvait avoir pour résultat que le dépérissement de l'Eglise et la détérioration des mœurs des ecclésiastiques et des laïques à la fois. Pour remédier à ce fléau, l'Empereur Henri III éleva sur le Siége apostolique, sous le nom de Clément II, Suitger, évêque de Bamberg. Le précepteur de saint Grégoire, qui avait volontairement déposé la dignité pontificale parce que le bien de l'Eglise le demandait, suivit l'Empereur en Allemagne, et emmena avec lui son disciple. Ils entrèrent tous deux au couvent de Cluni, qui était très-renommé pour la sévérité de sa discipline et la piété des religieux. C'est ici que le jeune serviteur de Dieu, sous la conduite de S. Odilon, s'habitua à une vie austère et uniquement consacrée à la religion, sans toutefois que les exercices de la pénitence lui fissent négliger la culture de son esprit. On conçut alors déjà de grandes espérances du pieux et savant religieux. Quelque temps après il fut élu prieur de Cluni. Il y demeura environ sept à huit ans, et fit les progrès les plus étonnans dans les sciences et dans la vertu. L'Empereur Henri l'estimait particulièrement, tant à cause de ses talens extraordinaires que pour sa confiance inébranlable en Dieu (1).

Après la mort de Damase II, Brunon, évêque de Toul, pasteur plein de piété et de zèle, fut jugé digne d'occuper la Chaire de S. Pierre. Lorsqu'il se rendit de Worms dans sa ville épiscopale, et de là, orné des vêtemens pontificaux, à Cluni, le prieur et l'abbé vinrent à sa rencontre et lui firent un accueil amical. De là le Pape, accompagné de l'abbé et du prieur, se rendit, en habits de pélerin, dans la capitale de la chrétienté, où, en 1049, il fut élu Pape sous le nom de Léon IX par les suffrages

---

(1) *Theodoricus Engelhusius* prétend même, *In Vitis Imperat.* qu'il a été à la cour de Henri, et qu'il a été le précepteur de son fils.

unanimes du clergé et du peuple (1). Léon nomma alors le prieur de Cluni cardinal-sous-diacre de l'Eglise de Rome et supérieur du couvent de saint Paul, qui était tellement déchu par la négligence des abbés, ses prédécesseurs, que bientôt il n'y eut presque plus de moine de S. Paul qui voulût officier dans cette célèbre église. Mais le Saint, par sa fermeté et son zèle, parvint à récupérer les biens qui avaient été dissipés, à relever la discipline et à rétablir la maison dans un état très-florissant.

Léon étant mort en 1054, après avoir gouverné l'Eglise avec gloire, Hildebrand fut choisi par le clergé et le peuple de Rome, pour se rendre auprès de l'Empereur, à qui il proposa pour Pape Gebhard d'Eichstadt. Le légat assista, à cette occasion, à un concile tenu à Mayence. Ce concile terminé, il partit pour Rome avec Gebhard, où ils furent reçus solennellement, et où le Pape, après son élection canonique, prit le nom de Victor II. Peu de temps après, le Pape envoya Hildebrand en France, pour y extirper la simonie (2). Un archevêque fut accusé de ce vice;

---

(1) Voigt, dans son ouvrage : *Hildebrand und sein Zeitalter*, attribue cette conduite de Léon aux conseils du prieur de Cluni, qui voulut montrer par là, que l'Empereur Henri, par lequel Léon était déjà nommé, ne possédait nullement ce pouvoir absolu qu'il avait exercé dans l'élection des deux Papes précédens. Si tel était véritablement le dessein d'Hildebrand, tous les vrais amis de l'Eglise lui sauront gré du service qu'il rendit à cette occasion à la liberté de l'Église, pour laquelle il a dans la suite tant fait et tant souffert.

(2) Crime, dont on se rend coupable, en achetant, ou en vendant des emplois de l'Église, et qui tire son nom du magicien Simon, qui offrit de l'argent aux apôtres, pour les dons du Saint-Esprit.

Cette peste s'était propagée à cette époque d'une manière effrayante et avait gagné principalement les Empereurs et les Rois. Cette infame vénalité avait jeté des racines si profondes, que, malgré les efforts et les anathèmes des Papes, Ferdinand d'Aragon ne rougit pas de vendre le diocèse de Tarente, pour la somme de trente mille ducats, à un

mais ayant gagné ses accusateurs avec de l'argent, il eut la hardiesse de se présenter le lendemain devant les prélats assemblés en concile et de dire : « Où sont ceux qui m'accu- » sent? Qu'il s'avance, celui qui veut me condamner! » Tous se turent. Alors le légat, s'adressant à lui : « Crois-tu, » lui dit-il, « que le St-Esprit est consubstantiel avec le Père » et le Fils? » Il répondit qu'il le croyait. Le légat lui ordonna de dire : « Honneur au Père, au Fils et au Saint- » Esprit! » et ne pouvant prononcer les deux dernières paroles, il tomba aux pieds du légat; s'avouant coupable de

---

juif, qui faisait passer son fils pour chrétien. C'est ainsi qu'il donna à ses chasseurs et à d'autres des abbayes et des bénéfices, à condition qu'ils entretiendraient un certain nombre de chiens et d'oiseaux de leurre, pour ses plaisirs de chasse.

L'Empereur Henri, dans un synode tenu à Constance, en 1047, parla avec énergie contre ce désordre, et dit à ceux qui étaient présens : « Vous qui devriez répandre les bénédictions, vous êtes pervertis » par l'avarice et la cupidité, également dignes d'anathème, parce que vous » donnez et parce que vous recevez. Mon père aussi, dont le salut me » cause beaucoup d'inquiétude, n'exerçait que trop ce trafic coupable. » C'est pourquoi celui d'entre vous, qui se souille d'une pareille tache, » doit être exclus du saint sacerdoce; car une telle injustice appelle sur » les hommes la famine, la mortalité et la guerre. » *Voigt*, p. 9.

Pierre Damien dépeint, dans les deux strophes suivantes, ce désordre d'une manière assez palpable :

Cedant equi phalerati,
Cedant cæci rabulæ,
Cedant canes venatores
Ac minorum fabulæ
Et accipitres rapaces
Nec non aves garrulæ.

Ad hæc Simonis leprosam
Execrate hæresin,
Sacerdotum simul atque
Scelus adulterii,
Laicorum dominatus
Cedat ab ecclesiis.

simonie, il fut destitué. Après cela il prononça à voix claire et intelligible ces mêmes paroles. Cet événement fit une si grande impression, que plusieurs prélats s'accusèrent eux-mêmes de simonie et résignèrent leurs dignités (1). La même année (1054) il tint une autre assemblée à Tours, où Bérenger retracta ses erreurs et rentra dans le sein de l'Eglise catholique (2). Sous le pontificat des deux Papes suivans, qui furent Etienne IX et Nicolas II, le cardinal-sous-diacre continua à travailler avec prudence, avec fermeté et courage au bien-être de l'Eglise, que les malheurs du siècle avaient affaiblie de toutes parts. Ce fut principalement par ses soins, que Nicolas indiqua le concile de Latran, pour le mois d'Avril 1059, auquel assistèrent 113 évêques. Les récentes scissions causées par l'élection des Papes furent le sujet de longues délibérations, qui se terminèrent par cette mémorable résolution, qu'à l'avenir les cardinaux-évêques s'occuperaient les premiers de l'élection, qui serait soumise ensuite aux autres cardinaux, et qu'après cela le reste du clergé et le peuple seraient appelés à donner leur assentiment au nouveau choix, afin de prévenir les effets de la vénalité des charges. « Ainsi, » dit le décret, « les hommes les plus religieux seront » les précepteurs dans l'élection, et les autres seront les » disciples. »

Sous le pontificat de Nicolas, le cardinal-sous-diacre, qui avait rendu tant de services à l'Eglise, fut élevé à la dignité d'archidiacre de l'Eglise de Rome. Après la mort du Pape, il convoqua les cardinaux, pour procéder au choix d'un nouveau Vicaire de Jésus-Christ, et ce fut Anselme, évêque de Lucques, homme plein de charité, de piété et de savoir, qui fut élu, avec l'assentiment des no-

(1) Voyez *Paul Bernried*, *Désiré*, abbé du Mont-Cassin, *Guillaume de Malmesbury*, *Pierre Damien et Baronius*.

(2) Voyez ci-dessus, tom. V, p. 288.

bles de Rome. Des mécontens voulaient choisir un successeur à Nicolas parmi les évêques de la Lombardie, qui étaient presque tous accusés de simonie et de mauvaises mœurs. En effet Cadole, évêque de Parme, fut nommé, par les intrigues de Guibert, chancelier de Henri IV, anti-Pape sous le nom d'Honorius II. L'archidiacre, qui avait été promu par Alexandre à la dignité de chancelier, travailla sans relâche, avec le B. Pierre Damien, évêque d'Ostie, contre la nouvelle scission, à laquelle une assemblée d'évêques allemands et italiens devait mettre fin, par la condamnation et la déposition du Pape intrus, mais qui ne s'éteignit qu'à la mort de Cadole.

Par un esprit vaste, élevé et entièrement dévoué à l'Église de Dieu et au salut des peuples, Grégoire avait donné jusqu'ici des preuves de son activité sous plusieurs Papes successifs; mais le temps était arrivé où il devait lui-même saisir et dériger le gouvernail de l'Eglise, agitée par toutes sortes de tempêtes. Alexandre était mort le 22 Mars 1073. Après trois jours de jeûne, un nombre considérable de cardinaux, d'évêques, d'abbés et d'autres ecclésiastiques se rendirent processionnellement à l'église de S. Pierre. Une foule innombrable y était déjà assemblée, pour célébrer les funérailles du Saint-Père. Mais il y eut un grand tumulte parmi le peuple et le clergé, des voix s'élevèrent : « Saint Pierre choisit Hildebrand, l'archidiacre, pour être notre Saint-» Père. » Hildebrand, inquiet de ces mouvemens, se plaça devant un prie-dieu, afin d'appaiser le peuple et de le détourner d'un pareil projet (1). Là dessus le cardinal Hu-

(1) Le Saint décrit lui-même son exaltation, dans une lettre adressée à Désiré, abbé du Mont-Cassin, qui lui succéda plus tard sous le nom de Victor III. « La mort du Pape Alexandre II, dit-il, m'a mis » dans un grand embarras et m'a vivement affecté. Lorsqu'on célébra

gues Candide, voyant que la foule persistait dans son dessein, se leva, et, après avoir énuméré les mérites de l'archidiacre, déclara que les cardinaux et les évêques l'avaient élu pour être le souverain Pasteur des ames; sur quoi le peuple répéta son acclamation : « Saint Pierre » nous a choisi Grégoire pour seigneur et pour Pape. » Après cela le nouveau Pape, revêtu de l'habit de pourpre ordinaire et de la mître papale, fut placé dans l'église de Saint-Pierre sur le Siége pontifical. Il éprouva un long combat intérieur, et ce ne fut pas sans une douleur profonde qu'il chargea ses épaules d'un fardeau aussi

---

» dans l'église le service funèbre de ce Pape, notre maître, il s'éleva » tout-à-coup un bruit sourd; tout le monde se précipita vers moi avec » une sorte de fureur, de manière que je puis dire avec le prophète : » *Je suis descendu dans la profondeur de la mer, et la tempête m'a submergé. Je me suis fatigué à crier, et ma gorge en a été enrouée : mes* » *yeux seront épuisés par la longue attente qui les tient attachés sur mon* » *Dieu* (Ps. LXVIII, 2 et 3). *J'ai été saisi de frayeur et de tremblement,* » *et j'ai été couvert de ténèbres.* (Ps. LIV, 5.) Je suis tombé sans force » sur ma couche, et je ne puis en dire davantage sur mes maux. Je » te conjure donc par le Dieu tout-puissant, ainsi que tes frères et tes » fils d'intercéder pour moi auprès du Seigneur, afin que la prière, qui » aurait dû me préserver du danger, me soutienne, du moins maintenant que j'y suis exposé. » Voyez *Paul de Bernried*, dans les *Acta SS.*, t. VI, *Maii,* p. 117. — On a de Grégoire VII trois cent cinquante-neuf lettres dont on a composé un registre divisé en neuf livres. Il y avait un dixième livre qui ne se trouve plus. Il y a encore une dixaine d'autres lettres, outre celles qui sont dans les conciles de Rome, tenus de son temps. Toutes ces lettres ont le mérite de la clarté et de la brièveté; de la noblesse dans les sentimens; de l'élégance et de l'onction dans le style; de la force dans les expressions; et montrent partout un esprit vif, pénétrant, cultivé et bien instruit; un ennemi de la simonie et du libertinage, et un protecteur de l'innocence. On voit parmi ces lettres un traité intitulé *Dictatus Papæ,* qui lui a été attribué, au jugement des meilleurs critiques, entre autres Pagi et le P. Alexandre, par un de ses ennemis pour le rendre odieux en lui prêtant les vues les plus ambitieuses. *Note augm. dans la prés. édit.*

pesant : car les temps étaient vraiment critiques, et la grande ame de Grégoire ne se cachait aucune des plaies de l'Eglise, qu'il fallait guérir, pour la faire reparaître dans sa beauté primitive, et lui faire accomplir dans toute sa plénitude, sa mission divine de travailler au salut des peuples. Quoique ses contemporains reconnussent en lui un homme distingué par toute sorte de connaissances, plein de zèle pour la justice et l'équité, fermedans l'adversité, modéré dans la bonne fortune, ayant des mœurs pures, en un mot, un véritable Saint ; cependant les évêques d'Allemagne, craignant qu'il n'ébranlât leurs vieilles carrières d'iniquité, ne voulurent pas le reconnaître pour Chef de l'Eglise, et travaillèrent même à gagner l'Empereur Henri. Mais celui-ci, apprenant que le nouveau Pape ne voulait pas se laisser sacrer sans son consentement et celui des princes de l'empire, ratifia le choix qui avait été fait, et Grégoire fut sacré.

La réforme de l'Eglise, et par conséquent celle de toute la chrétienté, telle était la pensée grande et bienfaisante, dont l'ame de ce grand homme était remplie depuis longtemps, et à la réalisation de laquelle il s'était voué de tout temps avec un zèle infatigable. Deux obstacles presque insurmontables s'opposaient à l'accomplissement de ce but sublime : c'étaient d'une part, la simonie, cette vénalité impie des dignités et des emplois ecclésiastiques, qui devait ouvrir nécessairement la porte du bercail à une foule de mercenaires, dont le but n'était pas de faire paître les brebis, mais de s'engraisser eux-mêmes. C'était là la source de l'oppression qui accablait les inférieurs, et celle qui nourrissait la haine et le mépris de ces derniers. Les siéges épiscopaux appartenaient au plus offrant, et il n'était pas rare de voir deux évêques dans une même ville. Cet infame trafic que l'on faisait des choses les plus saintes, avait été déjà antérieurement l'objet de nombreuses atta-

ques, et de saints hommes s'étaient élevés contre cet abus; mais jamais on n'avait porté l'impudence aussi loin que du temps de Grégoire VII. Celui qui osait attaquer un abus aussi criant, devait se résoudre à se mesurer avec les grands de la terre, à qui il offrait le moyen d'amasser sans peines des sommes immenses et de récompenser en même-temps leurs favoris par de riches bénéfices (1).

Le second obstacle qui s'opposait à cette salutaire réforme, c'était la vie déréglée d'un grand nombre d'ecclésiastiques, qui, malgré les saints canons, contractaient des liaisons, qui les enveloppaient de liens terrestres et leur faisaient oublier les choses du ciel. Car ce que l'Apôtre avait dit s'accomplit entièrement, au grand scandale des fidèles et au détriment de la religion. Et comment espérer que les laïques aient une conduite chaste et pieuse, si les ministres mêmes de l'autel cessent de leur donner l'exemple de leurs efforts pour atteindre une plus haute perfection évangélique (2)?

---

(1) On en trouvera de nombreux exemples dans l'époque de Henri IV. Voyez Brunon, *de B. S.* — *L'autorité impériale,* dit Voltaire même, *avait tout envahi; les Empereurs nommaient aux évêchés, et Henri IV les vendait.* (Annales de l'Emp. an. 1076).

(2) L'univers entier, dit le comte De Maistre, n'a cessé de rendre témoignage à ces grandes vérités : 1° *Mérite éminent de la chasteté.* 2° *Alliance naturelle de la continence avec toutes les fonctions religieuses, mais sur-tout avec les fonctions sacerdotales.* Le christianisme, en imposant aux prêtres la loi du célibat, n'a donc fait que s'emparer d'une idée naturelle; il l'a dégagée de toute erreur; il lui a donné une sanction divine, et l'a convertie en loi de haute discipline. Mais contre cette loi divine, la nature humaine était trop forte et ne pouvait être vaincue que par la toute-puissance des Souverains-Pontifes. Dans les siècles barbares sur-tout, il ne fallait pas moins que le bras invincible de Grégoire VII pour sauver le sacerdoce... Sans cet homme extraordinaire, tout était perdu humainement. On se plaint de l'immense pouvoir qu'il

Enflammé de zèle pour l'Église de Jésus-Christ, le saint Pontife ne se laissa détourner, par aucune difficulté, de ce que les besoins de cette Eglise réclamaient. Toute la chrétienté était sans cesse présente à son esprit. En Espagne, il chargea ses légats du soin de faire cesser les abus qui y régnaient. En France, où il trouva bien des choses en opposition avec l'esprit de la religion chrétienne, il chercha à remédier au mal par de sévères remontrances. Des lettres pastorales pleines d'énergie appelaient les ecclésiastiques et les laïques à renoncer au mal et à s'occuper du salut des ames (1). En Angleterre, il s'efforça également à faire respecter les décrets des saints Pères, et à porter le clergé à une conduite plus régulière. L'Italie aussi ne causa pas moins de peines au Chef de l'Eglise; il n'y avait de l'ordre ni dans le clergé ni parmi les laïques. Mais c'était l'Allemagne qui attirait principalement toute son attention : il en connaissait par lui-même la triste situation, et il lui arrivait tous les jours de nouvelles plaintes de ce côté. Il essaya d'abord les voies de douceur, les exhortations et les remontrances paternelles, pour engager Henri à changer de sentimens et de conduite. Plusieurs de ses lettres nous prouvent la sincérité du zèle avec lequel il s'intéressait à la prospérité de l'église d'Allemagne et à celle de la bonne administration de l'Empire (2). Le Roi promit en effet de changer et de

---

exerça de son temps; autant vaudrait se plaindre de Dieu qui lui donna la force sans laquelle il ne pouvait agir. Le puissant *Demiurge* obtint tout ce qui était possible d'une matière rebelle; et ses successeurs ont tenu la main au grand œuvre avec une telle persévérance, qu'ils ont enfin assis le sacerdoce sur des bases inébranlables. » (*Du Pape*, *p.* 380, *édit. de Louvain.*) *Note de la prés. édit.*

(1) Epist. II, 5.

(2) Voyez la lettre adressée au duc Godefroi, Ep. I, 9; à Béatrix et à Mathilde de Canossa, Ep. I, 11; au duc Rodolphe de Souabe, Ep. I, 19.

suivre les salutaires instructions du Saint-Père. Mais ce langage paraît avoir été inspiré par les circonstances et sur-tout par les préparatifs de guerre des Saxons, plutôt que par un désir sincère de s'amender. Car Henri, après avoir triomphé de l'ennemi qu'il redoutait, ne songea plus à sa promesse, et disposa à son gré des évêchés et des grands bénéfices, au point que la confusion et les maux qui régnaient dans l'Eglise, ne firent qu'augmenter.

Cependant le Chef infatigable de l'Eglise avait tout tenté pour ramener les ecclésiastiques à des mœurs pures et chastes. Il s'adressa en particulier aux archevêques de Mayence et de Cologne, pour les exhorter à mettre aussi avec force la main à l'œuvre ; mais ils rencontrèrent partout une résistance opiniâtre. Ce qui ne devait pas peu y contribuer, c'était la conduite des évêques, qui n'était rien moins qu'exemplaire ; Herrmann, entre autres, évêque de Bamberg, fut destitué comme convaincu de simonie, et d'autres évêques, loin de s'opposer à la conduite licencieuse des ecclésiastiques, semblaient au contraire l'approuver par leur coupable indulgence. Une lettre de saint Grégoire à son ami Hugues, abbé de Cluni, nous montre combien l'état de l'Eglise lui causait d'inquiétudes, et combien sa grande ame était affectée des malheurs de ce temps (1). « Si la chose était possible, dit-il, je voudrais » te faire sentir dans toute leur étendue les maux qui me » tourmentent et les travaux, renouvelés tous les jours, » qui m'accablent de leur poids sans cesse croissant. J'ai » souvent prié, pour qu'il plût à Jésus-Christ de m'enlever de ce monde, ou bien de me rendre utile à notre » Mère commune. J'éprouve une douleur infinie, une » tristesse accablante, de ce que l'église d'Orient, par » l'instigation de l'ennemi du genre humain, s'est déta-

(1) Epist. II, 49.

» chée de la foi catholique, et si je porte mes regards sur » l'Occident, vers le midi ou vers le nord, à peine trou- » vé-je des évêques, à qui la manière dont ils se sont élevés » à l'épiscopat et leur conduite donnent des droits à ce » titre, qui gouvernent le troupeau de Jésus-Christ avec » la charité chrétienne et non avec une ambition mon- » daine; et parmi tous les princes séculiers je n'en trouve » pas un qui préfère la gloire de Dieu à la sienne et la » justice à l'argent. — Et quand je reviens à moi, je me » trouve tellement accablé du fardeau de devoir tout faire » par moi-même, qu'il ne me reste d'autre espoir de sa- » lut que la miséricorde de mon Sauveur. Car si je ne » comptais sur une meilleure vie et sur le bien-être de la » Sainte-Eglise (Dieu m'en est témoin) je quitterais Rome, » où je suis malgré moi depuis vingt ans. Aussi, au mi- » lieu d'une douleur sans cesse renaissante, et d'un es- » poir, qui, hélas! s'éloigne de plus en plus, ballotté » par mille orages, ma vie ressemble à la mort. » Entraîné par ces pensées et ces sentimens, il tint une grande assemblée à Rome, où il fut décrété que les ecclésiastiques ne prendraient plus d'investiture des laïques (1),

---

(1) C'est cette investiture, dont on a fait tant de bruit. Les évêques et les abbés y recevaient l'anneau et la crosse, en signe de leur juridiction spirituelle. Le Dr Walter dit à cet égard, dans son Manuel allemand sur le *droit canon*, 2e édition, § 52 : « De tout temps l'anneau » et la crosse ont été les insignes de la dignité épiscopale; mais ils ne » se rapportaient qu'au spirituel et non au pouvoir temporel, que le » hasard pouvait y attacher. Toutefois, comme le Roi nommait les évê- » ques, et assignait aux bénéfices, en qualité de seigneur suzérain, c'é- » tait de ses mains que les prélats recevaient ces insignes. D'après le ca- » ractère général du moyen âge, à la forme extérieure succéda bientôt » la chose même, les fonctions spirituelles n'occupèrent plus qu'un » plan secondaire; la remise solennelle des deux insignes étant regar- » dée comme une investiture ordinaire, la licence des évêques fut ac- » complie. La guerre d'investiture avait pour but de rompre ces relations

et que ceux-ci n'investiraient plus les premiers. Cette résolution fut publiée partout par des lettres du Pape.

Au milieu de ces troubles de l'église d'Occident, le Chef de la chrétienté n'oublia nullement les églises d'Orient, quoiqu'elles se fussent séparées du centre d'unité; il s'efforça au contraire de leur donner secours et assistance. Le glaive des infidèles avait ravagé et subjugué les plus belles contrées de l'empire d'Orient. Ce fut avec douleur que saint Grégoire apprit que les mahométans étaient presque aux portes de Constantinople, et qu'ils avaient massacré plusieurs milliers de chrétiens. Il exhorta donc les chrétiens d'occident de courir au secours de leurs malheureux frères et de mettre un terme aux dévastations; mais, malgré l'énergie de son appel, la confusion générale ne permit pas qu'il produisît l'effet désiré.

Nous avons parlé plus haut de l'heureuse issue de la guerre contre les Saxons, qui inspira tant d'orgueil et d'insolence à Henri. De même qu'il ne voulait plus se souvenir de ses promesses faites à l'Eglise, de même il foulait aux pieds toutes les lois de l'humanité envers les vaincus, qui s'étaient rendus à discrétion. On le soupçonne même d'avoir trempé dans un complot contre le Chef de l'Eglise (1), complot qui fut exécuté à l'heure

---

» féodales, et de rendre à l'Église la nomination des évêques. Après de » longues et vives disputes, on finit par conclure, sous Calixte II et » Henri V, une convention (en 1122) par laquelle le pouvoir spirituel » et le pouvoir temporel étaient séparés, jusque dans les formes extérieu- » res. L'Empereur rendit à toutes les églises la liberté d'élection cano- » nique, et renonça à l'investiture par l'anneau et la crosse. Le Pape, » de son côté, permit que le choix des évêques et des abbés d'Alle- » magne se fît en présence des envoyés de l'Empereur, mais sans vio- » lence et sans simonie, et que le nouveau prélat reçût de l'Empereur la » régale par le sceptre. » — Voyez encore le comte De Maistre, *du Pape*, p. 231-242, édit. de Louvain.

(1) Voyez *Voigt*, p. 396.

de minuit, le jour de Noël, par un infame Romain, nommé *Cencius*. Les scélérats pénétrèrent dans l'église de Notre-Dame-de-la-Crèche, y commirent des meurtres horribles, maltraitèrent le Saint-Père, lui arrachèrent les cheveux ; l'un d'eux menaça sa tête de son épée et lui fit une blessure grave au front. Le saint homme fut alors traîné dans une tour, d'où on devait le faire sortir de la ville ; mais le peuple le délivra des mains des méchans.

Cependant le Roi Henri avait adressé au Saint-Siége des plaintes contre les évêques qui lui avaient fait la guerre, et les Saxons en avaient fait autant contre la fureur destructive du Roi irrité. Une remontrance sévère du Pape enjoignit au Prince, sous peine d'excommunication, de se conformer aux canons de l'Église et d'éloigner de sa personne ses mauvais conseillers. Mais elle fut inutile, elle ne fit au contraire qu'irriter davantage la bile d'un prince occupé à envahir de plus en plus les libertés de l'Église (1). La sommation qu'il reçut ensuite de venir à Rome se justifier, devant un synode, des crimes qu'on lui imputait, avec menace d'anathème s'il ne comparaissait pas, porta son exaspération au comble (2). Il convoqua un concile à Worms, auquel se rendirent plusieurs des ennemis que le Saint-Père s'était faits par ses réformes salutaires, entre autres un cardinal de l'Eglise de Rome, nommé Hugues Blancus, qui avait été excommunié à cause de ses relations avec Guibert, archevêque de Ravenne. Le Pape y fut

(1) Ce qui le prouve, c'est l'élévation d'Hildolphe sur le siége de Cologne, après la mort de Hannon, élévation arbitraire, blâmée par tout le monde, mais maintenue malgré cela. *Voigt*, p. 410.

(2) Grégoire se conduisit selon le droit que lui attribuait une jurisprudence devenue dominante dans son siècle.

Note de la prés. édit.

déposé, sur l'exhibition d'un mémoire dont ce cardinal était l'auteur, et dans lequel il le chargeait d'une foule de crimes imaginaires. Le Roi écrivit en même temps au Pape lui-même une lettre très-insultante, qu'il intitula *le moine Hildebrand*, et qui fut apportée à Rome, avec les autres décrets, par un ecclésiastique de Parme. Réunis avec le Pape en synode, les cardinaux, le clergé et les grands de Rome, écoutèrent avec une juste indignation le discours de l'envoyé du prince, qui aurait payé cher son insolence, sans l'intervention du Pontife. Lorsque les esprits furent appaisés, saint Grégoire lui-même fit lecture, devant l'assemblée, avec un calme admirable, du décret de déposition et des lettres du Roi. Profondément émus par ces infames calomnies et par l'audace inouie de cette conduite, cent et dix évêques, auxquels se joignirent les autres membres de l'assemblée, engagèrent le Pape à prononcer la sentence d'excommunication contre le Roi, ce qui fut, en effet, exécuté (1). L'anathème porté contre les évêques les plus coupables fut renouvelé, et on fixa un jour pour la décision de l'affaire des autres. Mais le même jour on reçut encore des lettres d'autres évêques d'Allemagne, par lesquelles ils reconnaissaient leur erreur et imploraient le pardon.

Lorsque l'excommunication de Henri fut connue en Allemagne, elle fut le signal d'une grande terreur, qu'augmenta encore la mort subite de plusieurs des plus mauvais conseillers, et des plus zélés adhérens du Roi, ce

---

(1) Grégoire ne se détermina contre Henri que lorsque le danger et les maux de l'Église lui parurent intolérables. Charles Denina dit que la simple exposition des faits démontre que la conduite de ce Pontife fut celle que tout homme d'un caractère ferme et éclairé aurait tenue dans les mêmes circonstances. *Rivoluzioni della Germania*, tom. II, cap. V, p. 49. *Note de la prés. édit.*

que l'on regarda comme un jugement de Dieu. Les princes allemands, fatigués depuis long-temps du pouvoir arbitraire et oppresseur qu'exerçait Henri, et sur-tout alarmés par la sentence d'excommunication, s'assemblèrent à Trebur (le 15 Octobre 1076), et firent mander au Roi, que, si dans un an il n'était relevé de l'anathème porté contre lui, il serait déclaré déchu de l'empire. Pendant ce temps, il devait s'abstenir de tout acte de gouvernement et résider en Espagne, dépouillé de toutes les marques de la royauté. Le malheureux prince se soumit enfin à tout, car la necessité l'avait forcé de céder à ce qu'on exigeait de lui.

L'assemblée des princes ayant été fixée au 2 Février de l'année suivante à Augsbourg, le Chef de l'Eglise, malgré l'intempérie de la saison, se mit en route pour aller y assister; mais à Verceil il eut avis de l'arrivée du Roi, qui eut recours à l'hypocrisie pour se soustraire à la ruine qui le menaçait. A cette nouvelle, le Pape se rendit à Canossa, forteresse appartenante à la comtesse Mathilde (1). Après un voyage pénible, le Roi y arriva aussi pour voir lever l'anathème qui pesait sur sa tête. Le Pape résista long-temps aux prières du prince et de ceux qui intercédaient en sa faveur, car il n'avait pas de confiance en lui, et il regardait l'apparition qu'il venait faire, comme une fantaisie inspirée par la jeunesse, et dont l'effet serait

(1) Cette princesse pleine de sagesse, de courage et de piété, resta toujours fidèle au Siége de S. Pierre; elle fit tout ce qu'elle put pour le défendre dans les orages qui s'élevèrent contre lui, et en augmenta les revenus par la donation de terres et de villes. Son conseiller et son confesseur était S. Anselme, évêque de Lucques, dont on célèbre la fête le 18 Mars. (Voyez sa vie ci-dessus, tom. IV, p. 176) *Voigt*, en parlant d'Anselme, dit entre autres : « Il était un modèle de piété et d'une » ardeur sans bornes pour les choses du ciel. Jamais la vérité ne s'é- » cartait de sa bouche, jamais il ne négligeait la prière et le jeûne etc. »

de courte durée; il savait la conduite que le Roi avait tenue dans la guerre contre les Saxons; combien de promesses solennelles, sans en tenir aucun compte, il avait faites à ses légats et à lui-même, et il avait remarqué que rien de ce qui arrivait à Henri, ne faisait sur son esprit une impression profonde et durable. Les négociations se prolongèrent pendant trois jours, que le Roi fut obligé de passer dans la seconde enceinte de la forteresse, à pieds nus, couvert d'un cilice de toile et sans prendre de nourriture depuis le matin jusqu'au soir : le quatrième jour l'anathème fut levé (1).

---

(1) On a reproché plus d'une fois à S. Grégoire la manière dont l'Empereur fut traité dans cette circonstance. Personne ne niera que ce traitement ait été dur et mortifiant; mais tout homme exempt de préjugé avouera en même temps, que la conduite du prince était faite pour le provoquer. Qu'on lise l'histoire de Henri IV et de Grégoire VII par *Voigt*, qu'on n'accusera pas de partialité en faveur du Pape, et en voyant combien l'éducation de Henri fut négligée, en voyant la conduite licencieuse qui en fut la suite inévitable, son mauvais gouvernement, son funeste despotisme, son hypocrisie et sa mauvaise foi, sur-tout dans l'affaire des Saxons avec leurs princes et dans les promesses réitérées envers le Chef de l'Église et les violations de ces promesses; on se convaincra qu'on ne pouvait se promettre, de la part d'un prince aussi versatile et aussi corrompu, rien de bon ni de constant, comme le prouvèrent les événemens qui suivirent l'amendement solennellement promis à Canossa.

Quant à l'affaire de Canossa, voici comment s'exprime *Luden* : « Si » nous considérons sans préjugé, et eu égard au temps, ce qui se passa » à Canossa (en 1077), nous n'y trouverons rien qui soit indigne de » nos regards. Pas l'ombre d'inimitié personnelle envers Henri, de la » part de Grégoire. Celui-ci au contraire, s'il se montra sévère comme » évêque, inflexible comme Chef de l'Église, l'homme en lui n'est pas » insensible. On le voit dans la manière dont il appela Henri au juge- » ment de Dieu; si elle ne prouve pas en sa faveur, elle prouve du » moins contre Henri, et semblait ne pas pouvoir manquer son but. » *Allgemeine Geschichte der Völker und Staaten*, t. II, p. 434, Jéna 1822. — Ce fut un superbe moment, dit le comte De Maistre, et qui four-

Bientôt après le Roi médita de nouveaux plans, se fit un puissant parti et forma le projet de faire prisonnier le Pape lui-même, en quoi il aurait réussi (car saint Grégoire ne soupçonnait rien d'hostile de sa part), si la princesse Mathilde ne l'eut arraché aux piéges qui lui étaient tendus. Cet incident mit aussi obstacle au voyage du Pape à Augsbourg.

Il arriva, vers le même temps, que saint Grégoire conféra le titre de Roi à Demetrius Zwonimir, duc de Dalmatie et de Croatie, et qu'il excommunia Boleslas II, Roi de Pologne, pour avoir tué à l'autel saint Stanislas, évêque de Cracovie, qui lui reprochait vivement sa conduite criminelle, et pour avoir maltraité son cadavre d'une manière barbare.

C'est ainsi que saint Grégoire s'occupait sans cesse du bien-être de l'Eglise et des peuples. Tandis que, d'un autre côté, Henri travaillait à l'accroissement de son parti en Italie, ne cachant plus ses sentimens hostiles envers le Pape, les princes et les évêques d'Allemagne s'assemblaient à Forchheim, au mois de Mai 1077. Henri refusant de comparaître à cette assemblée, qui devait décider de sa couronne, les princes, sans l'intervention du Pape, qui les avait prié même de ne pas procéder à un nouveau choix avant son arrivée, élurent pour Roi Rodolphe, duc de Souabe, et lui prêtèrent serment de fidélité. Le nouveau Roi s'efforça de rétablir l'ordre partout,

---

nirait le sujet d'un très-beau tableau, que celui de l'entrevue de Canossa, lorsque Grégoire, tenant l'Eucharistie entre ses mains, se tourna du côté de l'Empereur, et le somma *de jurer, comme il jurait lui-même, sur son salut éternel, de n'avoir jamais agi qu'avec une pureté parfaite d'intention pour la gloire de Dieu et le bonheur des peuples;* sans que l'Empereur, oppressé par sa conscience et par l'ascendant du Pontife, osât répéter la formule ni recevoir la communion. (*Du Pape*, p. 238, *édit. de Louvain*).

Note augm. dans la prés. édit.

et de remplacer par des hommes d'une réputation sans tache, ceux qui d'une manière inique avaient été élevés à des dignités de l'Eglise. Mais malheureusement, l'Allemagne était divisée, et saint Grégoire, malgré tous ses efforts, ne put parvenir à persuader aux deux princes de terminer leurs querelles par des moyens pacifiques. Henri voulait en venir aux extrémités; du moins, il voulait vaincre son adversaire par la ruse et la mauvaise foi. Partout il portait la terreur en Allemagne, et ses violences s'exerçaient principalement sur les églises et leurs serviteurs.

On tint à Rome plusieurs synodes, on porta des lois sévères contre la simonie et la corruption du clergé, on fit plusieurs propositions tendant à mettre un terme à la funeste discorde qui régnait en Allemagne; tout cela n'aboutit à rien. Le saint Pontife ne fut pas non plus sans éprouver des contrariétés en Angleterre où Guillaume-le-Conquérant, enflé de ses succès, s'opposait aux ordonnances de l'Eglise, nommait des évêques de son propre choix, en déposait d'autres, et n'acceptait les décisions des conciles que pour autant qu'elles lui convenaient.

Cependant, comme Henri, malgré tous les efforts du Pape, loin de donner des marques de résipiscence, ne faisait qu'augmenter de jour en jour les sujets de plainte, il fut excommunié de nouveau, tous ses sujets furent relevés du serment qu'ils lui avaient prêté, et Rodolphe fut reconnu Empereur (1). Ce fut alors que Henri et son parti s'élevèrent contre Grégoire avec plus de rage que jamais. Dans une assemblée tenue à Mayence, on accumula sur sa tête toutes les accusations imaginables, et on choisit pour Pape son plus grand ennemi Guibert de Ravenne, sous

(1) On prétend qu'à cette occasion, une couronne d'or fut envoyée à Rodolphe, avec cette légende : *Petra dedit Petro, Petrus diadema Rudolpho*. Mais la vérité de ce fait est encore loin d'être démontrée.

le nom de Clément III (1). Ce dernier se présenta en conséquence à l'assemblée comme Pontife, et promit sous serment de couronner le Roi. Après cela, orné des vêtemens pontificaux, il partit pour l'Italie avec ses adhérens, et Henri, ainsi que ceux de son parti, s'adressèrent à différens princes pour faire reconnaître ce Pape.

En 1080, le Roi Rodolphe, après avoir remporté une victoire, mourut, aimé et regretté de toute la Saxe. Cet événement, favorable à la fortune de Henri en Allemagne, augmenta en même temps la confiance du parti qu'il avait en Italie. Cependant saint Grégoire regardait l'orage avec calme, et faisait ce que la prudence lui commandait. Ce fut alors, que le Normand Robert Guischard, duc de Calabre et de La Pouille, qui avait été brouillé avec le Pape, demanda pardon et l'obtint. Mais d'un autre côté, des ennemis acharnés, favorisant la cause de Guibert, se pressaient de tous côtés contre le Pape légitime, et le secours ne semblait se montrer nulle part. Henri, après avoir vaincu son concurrent à la couronne d'Allemagne, rassemblait toutes ses forces contre le Pape, qui, toujours inébranlable, pénétré de la justice de sa cause et puisant de la force dans l'évangile et dans les luttes victorieuses des apôtres du Seigneur, écrivit en ces termes aux Allemands (2) : « L'espérance est le patrimoine de » tous les hommes; la main de celui dont la toute-puis» sance élève l'humilité des fidèles, peut aussi abaisser » l'orgueil d'un ennemi arrogant; car je ne doute pas, » qu'avec l'aide de Dieu, le courage des ennemis ne tar» dera pas à être confondu, et l'Eglise récuperera la paix » après laquelle elle soupire depuis long-temps. »

(1) C'est ce Guibert, archevêque de Ravenne, qui, aspirant depuis long-temps au Siége pontifical, avait trempé dans la conspiration de Cencius, et qui avait été excommunié.

(2) Epist. VIII, 9.

Tandis que Henri, altéré de vengeance, se rendait en Italie et marchait de succès en succès, S. Grégoire tenait à Rome un concile, et comme on lui demandait, si, pour obtenir de l'argent dans les circonstances présentes, il était permis d'engager les biens de l'Église, il renvoya à l'Histoire-Sainte, où il était dit, que jamais les choses sacrées ne devaient être employées à faire la guerre aux hommes. La veille de la Pentecôte Henri et l'anti-Pape commencèrent le siége de Rome, et ils le continuèrent sans succès pendant deux ans. Au commencement de 1083, Henri reparut devant Rome, pour en accélérer la prise; mais ce fut encore sans succès. Au mois de Novembre de la même année, le Chef de l'Église tint un nouveau synode, qui dura plusieurs jours, quoiqu'il fût peu nombreux. Le Roi, malgré la convention qui avait été conclue à cet égard, empêcha plusieurs prélats de s'y rendre. Lorsque, le troisième jour, le Saint-Père y parut, on eût dit qu'il était inspiré par une puissance surnaturelle; il parla avec tant d'énergie et d'entraînement des malheurs de l'Église et de la fermeté nécessaire dans ces jours de détresse, qu'il fit couler de tous les yeux des larmes d'émotion, comme si son esprit avait pressenti qu'il ne lui serait plus donné d'élever la voix dans une assemblée pareille, pour défendre ce qu'il y avait à ses yeux de plus sacré.

Le Roi, pendant l'hiver, poussa le siége avec plus de vigueur qu'auparavant, et vers le temps de Pâques, une députation de Romains vint lui offrir les clefs de la ville, où il entra solennellement avec Guibert le Jeudi avant le Dimanche des Rameaux. Le lendemain, l'impie archevêque de Ravenne fut placé sur la chaire pontificale, et reçut le sacre dans l'église de Saint-Pierre, le Dimanche suivant, qui était le 24 Mars. Le Dimanche de Pâques Guibert plaça, au Vatican, la couronne impériale sur la

tête de Henri. Toutefois, ce dernier ne resta pas longtemps en possession de la capitale de la chrétienté. Robert le Normand s'avança avec une armée considérable, Henri et Guibert quittèrent la ville, et quelque temps après l'Empereur se retira en Allemagne, où il trouva un autre Empereur, dans la personne de Hermann, comte de Luxembourg.

S. Grégoire, que l'on tenait assiégé au château de S. Ange, fut remis en liberté et se rendit au couvent du Mont-Cassin, puis à Salerne, qui était une ville fortifiée. Il s'y livra à la contemplation des choses divines et humaines, et puisa de la consolation dans les saintes Écritures et dans l'histoire. Déjà au mois de Janvier il sentit ses forces s'affaiblir considérablement, et au mois de Mai elles avaient tellement diminué, qu'il se vit obligé de garder le lit. Voyant assemblés autour de lui les cardinaux et les évêques, qui le bénissaient pour les peines qu'il avait supportées et les leçons qu'il avait données au monde, il leur dit : « Mes chers frères, je ne veux me vanter d'aucune » de mes actions; mais ce qui fait ma force, c'est que j'ai » toujours aimé la justice, et haï l'impiété. » Et comme ils parlaient avec inquiétude de ce qu'ils deviendraient après sa mort, il étendit ses mains et dit: « Je monterai là-haut, » et je vous recommanderai, par mes instantes prières, » au Dieu des miséricordes. » Consulté sur son successeur, il proposa trois hommes, également distingués par leur piété. Trois jours avant sa mort, il releva de l'anathème tous ceux qui en avaient été frappés, excepté Henri, l'anti-Pape Clément et leurs perfides conseillers avec leurs fauteurs. Entre autres préceptes qu'il donna dans ses dernières heures, nous citerons le suivant : « Je vous exhorte au » nom du Dieu tout-puissant, et des apôtres S. Pierre et » S. Paul, de ne regarder pour véritable Pape que celui qui aura été élu et sacré d'après les réglemens de

» l'Église, et par l'autorité des apôtres. » Pressentant le moment de sa mort, il dit : « J'ai aimé la justice et haï » l'injustice, voilà pourquoi je meurs dans l'exil. » A ces mots il rendit l'ame, le 25 Mai, après avoir siégé pendant douze ans, un mois et trois jours (1). Son corps fut enterré à Salerne, dans l'église de S. Matthieu, qu'il avait lui-même dédiée. Dieu avait honoré son serviteur, de son vivant déjà, par des miracles, dont il honora encore sa mémoire après sa mort. L'Église célèbre sa fête le 25 Mai, comme étant le jour de sa mort (2).

Celui-là seul se montrera ferme et inébranlable dans les nombreux orages de la vie, et ne trahira jamais sa foi, dont tous les efforts ne tendent qu'à la gloire de Dieu et au salut de son prochain. Si nous trahissons si souvent nos principes les plus sacrés; si nous nous laissons guider en sens divers, par le moindre vent de la faveur ou de l'intérêt; si nous allons même jusqu'à sacrifier le bien au mal, les choses du ciel aux biens terrestres, d'où cela vient-il, si ce n'est que, malgré nos bonnes intentions, nous sommes enveloppés par une foule de désirs secon-

(1) Ce grand homme a été l'objet de rudes attaques. Toutefois, s'il y a quelqu'un, que cette histoire de sa vie n'ait pas réconcilié avec lui, et qui garde encore rancune à cet esprit si élevé et uniquement guidé par les vues les plus saintes, nous le renvoyons entre autres à l'ouvrage impartial d'un Voigt, que nous avons cité plusieurs fois; à Luden, *Ueber Hildebrand's letzte Schritte*, *um der Kirche die volle Freiheit von aller weltlichen Macht zu verschaffen etc.*; et à Frédéric Von Kerz. *Ueber den Geist und die Falgen der Reformation etc.*, 2e édition, Mayence 1822.

(2) Son nom fut inséré dans le martyrologe romain en 1580. Le Pape Paul V permit par un bref de l'an 1609, au clergé de Salerne, de faire son office sous le rit double. En 1728, l'abrégé de sa vie fut insérée dans le bréviaire romain, par forme de leçons, pour le jour de sa fête, avec ordre de Benoit XIII de les réciter dans toute l'Église; mais il y eut opposition de la part de la France et de l'Allemagne!

Note de la prés. édit.

daires, enchaînés par la faveur des hommes et découragés par la crainte de souffrances poignantes, de cruelles persécutions, et que nous ignorons, ou du moins, que nous ne prouvons pas par nos actions ce que c'est que d'aimer Dieu par dessus toutes choses, de ne jamais l'abandonner, quoi qu'il en coûte, et de ne jamais cesser de contribuer à sa gloire. C'est pourquoi peu d'hommes sont en état de vérifier par leur conduite ces paroles mémorables de l'Apôtre : *Qu'est-ce qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ.*

✚ S. DENIS, ÉVÊQUE DE MILAN.

Quatrième siècle.

Après la mort de l'évêque S. Protais, qui avait assisté, l'an 347, au concile de Sardique, où S. Athanase avait été absous et maintenu, S. Denis fut choisi pour lui succéder vers la fin de l'an 351. Le saint évêque d'Alexandrie a rendu le plus beau témoignage à sa probité et à l'innocence de sa vie, et l'a représenté comme un excellent évêque et un digne prédicateur de la vérité (1). Denis s'appliquait à maintenir la pureté de la foi et des mœurs parmi son peuple, lorsqu'en 355, à la sollicitation du Pape Libère, un concile fut convoqué à Milan où l'Empereur Constance tenait sa cour (2).

Il y vint peu d'évêques d'Orient; ils prétextèrent le grand éloignement de leurs diocèses, le faible état de leur santé et les fatigues d'un si long voyage. Mais si l'on

---

(1) *Ad solit. vit. agent.* p. 861 et *de fuga*, p. 703.

(2) Voyez ci-dessus tom. VI, p. 162.

en croit Socrate et Sozomène (1), plus de trois cents évêques d'Occident se rendirent au synode. Denis et les autres prélats catholiques se joignirent aux légats du Pape Lucifer de Cagliari, le prêtre Pancrace et le diacre Hilaire, et sur-tout à S. Eusèbe, évêque de Verceil, qu'il regardait comme son maître et son directeur (2). Quoique les ariens y fussent les plus puissans et qu'ils s'appuyassent de l'autorité de l'Empereur, ils ne purent néanmoins ébranler la constance des fidèles.

Saint Eusèbe étant entré dans le concile avec les légats du Saint-Siége, les prélats ariens voulurent le contraindre de souscrire à la condamnation de S. Athanase; mais il repartit avec fermeté et courage, qu'il voulait auparavant s'assurer de la foi de tous les évêques. Il proposa donc de faire signer le symbole de Nicée par tous ceux qui étaient présens.

Saint Denis, entrant aussitôt dans sa pensée, comprit l'embarras où cette sage mesure allait jeter les ariens, et se mit le premier en devoir de signer le symbole de

---

(1) Voyez leurs *Histoires ecclésiastiques*, Socrate, l. II, c. 36, Sozomène, l. IV, c. 9.

(2) Tel était le crédit d'Eusèbe, que les ariens, craignant les suites de son absence, lui envoyèrent, au nom de toute l'assemblée, deux députés, pour l'inviter à se rendre à Milan. La lettre que l'assemblée lui adressa, était signée de trente évêques, parmi lesquels les suivans étaient les plus fameux : Valens de Murse, Ursace de Singidon, Saturnin d'Arles, Cajus de la Pannonie, Epictète de Civita Vecchia (autrefois Centum-Cellæ), Léonce d'Antioche, Acace de Césarée en Palestine, Patrophile de Scythople. L'Empereur ajouta à cette lettre un ordre pour Eusèbe, de se rendre sans faute au concile. Les trois légats du Pape sollicitèrent aussi le Saint dans le même sens, afin que, comme ils le disaient, il vînt faire échouer les intrigues des ariens, et résister à Valens, comme jadis S. Paul avait résisté au magicien Simon. Voyez Baronius, *ad ann.* 555, et le comte de Stolberg, *Histoire de la religion de Jésus-Christ*, t. XI, p. 116 sq.

Nicée. Mais Valens de Murse, l'un des principaux ariens, lui arracha le papier et la plume des mains, s'écriant qu'on ne ferait jamais rien par cette voie. Cette scène fit naître une vive contestation, et le peuple de Milan, assemblé dans la nef de l'église et sincèrement attaché à la vraie foi, ayant entendu le bruit tumultueux des évêques, qui siégeaient dans le chœur, fermé par un rideau, se plaignit à haute voix de ce qu'on voulait lui enlever le précieux trésor de la foi, et se répandit en menaces violentes contre les ariens.

Denis se présenta à son peuple, avec une dignité apostolique, et l'exhorta à se tenir en paix; mais les partisans des nouvelles doctrines furent saisis d'une telle frayeur, que l'assemblée fut transférée de l'église au palais de l'Empereur, où l'on ne pouvait plus espérer de voir observer les formes légales, puisque le prince, encore catéchumène, agissait à la fois comme accusateur et comme juge. Les évêques ariens présentèrent à l'assemblée un édit de l'Empereur, contenant tout le venin de l'hérésie arienen, et qu'il prétendait lui avoir été inspirée en songe. On ne sait, à la vue de ces menées pitoyables, ce qui mérite le plus notre indignation ou la grossière et stupide audace de Constance, ou la sacrilége souplesse des partisans de l'erreur

L'Empereur, assis derrière un rideau dans la salle, s'entretenait constamment, par ceux qui l'entouraient, avec les évêques de son parti, et fit dire à l'assemblée, qu'il ne désirait rien tant, que de voir régner la concorde entre les prélats; qu'il n'aspirait qu'à plaire à Dieu, qui d'ailleurs, en lui conférant le souverain pouvoir, avait déclaré sa doctrine comme la vraie foi catholique. Cependant les trois légats du Pape voulurent qu'on reconnût la formule de Nicée comme règle universelle, et Lucifer de Cagliari exprima hautement toute son aversion pour la

doctrine enseignée dans l'édit impérial, s'éleva contre les usurpations de l'Empereur en matière de foi, et demanda de nouveau la condamnation des doctrines ariennes.

Constance, ayant entendu tout cela, se plaignit de ce qu'on l'avait offensé personnellement, et employa les prières et les menaces, pour faire entrer les évêques orthodoxes dans son hérésie. Les ariens eurent recours alors à un autre moyen, non moins ignoble. Ils présentèrent au peuple l'édit de Constance, dans l'intention de s'appuyer de son approbation, s'il l'accueillait favorablement; mais s'il le rejetait, d'en faire porter toute la faute à l'Empereur, qui, n'étant pas encore baptisé, ne pouvait avoir une connaissance approfondie de la religion. On fit donc publiquement lecture de cette pièce, mais le peuple y répondit par des plaintes tumultueuses (1).

Constance manda alors au palais Lucifer de Cagliari, Eusèbe de Verceil, Denis de Milan et Florent (2), pour les obliger à signer la condamnation de S. Athanase; mais ceux-ci protestèrent que les persécutions dirigées contre ce grand confesseur étaient de la dernière injustice, et que la première règle de droit exigeait, qu'on ne condamnât personne sans l'entendre. Ils s'offrirent en même-temps à faire le voyage d'Alexandrie, pour l'interroger au milieu du troupeau que Dieu lui avait confié, et pour entendre sa défense, au cas qu'un catholique, non suspect d'hérésie, s'élevât pour l'accuser. Ils lui rappelèrent aussi la rétractation d'Ursace et de Valens, par lesquels l'innocence du saint évêque d'Alexandrie avait été

(1) Voyez Sulpice Sévère, *Hist. sacr.* 1, 2, et le comte de Stolberg, *loc. cit.*, p. 120 et 121, ainsi que Tillemont, article d'Eusèbe de Verceil.

(2) Probablement évêque d'Emerita-Augusta, dans l'ancienne Lusitanie, aujourd'hui Emerida, dans l'Estramadure espagnole.

solennellement proclamée. Là-dessus Constance repartit : « Eh bien, moi je serai donc l'accusateur d'Athanase ! » Croyez sur ma parole tout ce que ceux-là témoignent » contre lui. » Les quatre évêques persistèrent dans leur avis, et ajoutèrent, que s'il ne s'appuyait que des témoignages des ennemis d'Athanase, il ne donnerait que trop lieu de croire, qu'il n'ajoutait foi à ses accusateurs acharnés, que parce que sa haine lui avait inspiré des préventions contre le Saint.

Plusieurs auteurs prétendent que l'Empereur fit alors arrêter Lucifer, permettant à Eusèbe et à Denis de retourner au lieu, où s'assemblaient les autres prélats catholiques. Denis rentra dans son église, où il s'appliqua à fortifier son troupeau dans la foi qu'il portait au Fils véritable de Dieu. Cependant on envoyait à toute heure, du palais à l'église, des ordres de l'Empereur, pour obliger les prélats à terminer le concile, et à entrer enfin dans ses vues. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient rien faire sans le légat du Pape, que l'on avait arrêté. Les ariens renvoyèrent donc Lucifer, mais on fit revenir Denis au palais, où, après avoir long-temps résisté aux instances des ariens, et se laissant tromper aux promesses qu'ils lui firent d'accepter la profession de foi de Nicée dans toute sa pureté, il signa la condamnation de S. Athanase. Les prélats catholiques, ayant appris ce qu'avait fait l'évêque de Milan, en furent sensiblement affligés, et plus que personne, S. Eusèbe, son ami et son maître, qui craignait que cette action n'eût des suites funestes. Après avoir fait ouvrir les yeux à Denis, il imagina un moyen tout particulier pour remédier au mal. Comme on s'efforçait de le faire aussi souscrire à la condamnation de S. Athanase, il fit observer, qu'il trouvait mauvais qu'on lui eût préféré son fils Denis, eux sur-tout qui ne voulaient pas que le Fils de Dieu pût être égal à son Père.

Les ariens voulurent bien lui donner cette satisfaction, et ne crurent pas devoir contester sur une formalité, qui ne leur paraissait d'ailleurs d'aucune conséquence. Ils effacèrent donc la signature de S. Denis, afin qu'Eusèbe pût signer au rang qu'il disait lui être dû. Mais ce Saint, voyant la signature de son fils effacée par la main même des ariens, se moqua d'eux, et les laissa dans la honte et l'indignation de se voir dupés (1).

Après cela, Constance manda de nouveau les confesseurs Lucifer, Eusèbe et Denis, et les pressa de prononcer la condamnation d'Athanase et de se joindre à la communion des ariens, et lorsqu'ils lui représentèrent qu'une telle conduite était contraire aux canons de l'Eglise, l'Empereur s'écria : « Que ma volonté vous serve de canons! » ceux que vous appelez évêques de Syrie, me permet- » tent de parler sur ce ton. Obéissez, ou bien vous se- » rez tous bannis (2). » Après cette déclaration, dictée par la démence et l'arrogance, Lucifer reprocha aux ariens la basse flatterie, avec laquelle ils nommaient l'Empereur l'évêque des évêques, et tous les prélats catholiques répondirent avec une admirable franchise, que, bien que son pouvoir lui vint de Dieu, il n'était pas permis à la puissance temporelle de s'ériger en juge des doctrines de l'Église; qu'il serait appelé un jour au tribunal de Dieu, et qu'il aurait un terrible compte à rendre, s'il prétendait d'introduire l'hérésie d'Arius dans l'Église de Jésus-Christ. L'Empereur, avec sa rudesse ordinaire, leur ordonna de se taire, et osa même tirer l'épée contre les Saints du Seigneur; puis dans un accès de colère, il les condamna, à la mort; mais il se contenta de la peine du bannissement, lorsqu'il eut repris ses esprits.

---

(1) Ce fait n'est pas regardé comme avéré par tous les savans.

(2) Athanase, *Ep. ad solit. vit. agent.*

Comme cette sentence ne fut pas exécutée sur le champ, ils se rassemblèrent encore le lendemain dans l'église, où il y eut une affluence considérable de fidèles. Tout-à-coup des soldats pénétrèrent jusque dans le sanctuaire et arrachèrent de l'autel Denis, Eusèbe et Lucifer. Les illustres confesseurs de la divinité de Jésus-Christ s'estimèrent heureux de souffrir pour la foi, et rendirent grâces au Seigneur, de ce que, ni les menaces d'un Empereur irrité, ni les épées, qu'on avait tirées contre eux, n'avaient pu les ébranler.

Saint Eusèbe fut relégué en Palestine, Lucifer en Syrie et S. Denis en Cappadoce. Partout où ils passèrent, les fidèles leur témoignèrent leur vénération. Quant à eux, ils annonçaient les vérités de l'Evangile, sans craindre de prêcher la divinité de Jésus-Christ, même au milieu de leurs ennemis. Dans une lettre envoyée à l'Empereur, Lucifer fait le tableau des tourmens que les confesseurs endurèrent dans leur exil; on y lit entre autres : « Nous » sommes bannis, parce que nous nous sommes séparés » d'une assemblée de gens iniques; nous languissons dans » les fers, privés de l'aspect du soleil, surveillés sévère» ment dans nos ténèbres, et il n'est permis à personne » de nous voir. »

Saint Eusèbe et Lucifer revinrent de leur bannissement après la mort de l'Empereur (1); mais S. Denis obtint de Dieu, par de ferventes prières, de mourir dans l'exil. Selon S. Ambroise, qui monta sur son siége en 374 sa prière fut l'effet de la crainte qu'il avait de voir, à son retour, son église dans le trouble, et de trouver la foi et les mœurs de son clergé et de son peuple corrompues par les doctrines et le commerce des infidèles; et sa

(1) Voyez ci-dessus tom. VI, p. 169, *not.* 2, l'idée de la vie de Lucifer et la notice d'Eusèbe sous le 15 Décembre.

crainte ne fut pas sans fondement. Car, outre que l'Empereur Constance tint assez long-temps sa cour à Milan, et que le peuple fut fort tourmenté par les hérétiques, notre Saint ne fut pas plus tôt déposé, que l'on mit en sa place un arien nommé Auxence, qui désola cette église, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui donner S. Ambroise. Ce fut du temps de ce saint prélat, que le corps de saint Denis fut transféré de la Cappadoce, où il était mort (1), à Milan. Quelques-uns prétendent, que la translation se fit par les soins de S. Basile-le-Grand, qui employa pour cet effet le ministère d'un évêque d'Arménie, nommé Aurèle; d'autres pensent au contraire, que ces saintes reliques furent inhumées d'abord à Cassano, à plusieurs milles de Milan, où elles ne furent transférées que plus tard. Sa fête se célèbre le 25 Mai, et elle est marquée en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez les *Acta SS.*, t. VII *Maii*, p. 39 sqq.; Baillet, Tillemont, le comte de Stolberg, t. XI, § 23; et *Saxii archiepiscoporum Mediolanensium series chronologico-critica*, t. I. p. 60-75.

---

(1) On ne sait pas au juste en quelle année; Saxius pense que ce fut en 365.

26 Mai.

S. PHILIPPE NÉRI OU DE NÉRI, FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE, EN ITALIE.

Tiré de sa vie, écrite en 1601 par le savant P. Antoine Galloni, l'un de ses plus fidèles et de ses plus intimes disciples, ainsi que d'une autre vie composée par le P. Jacques Bacci, et imprimée à Rome en 1645. Voyez encore le P. Papebroch, t. VI, *Maii*, p. 461, et les *Corrections* de l'histoire du Saint, publiées à Florence en 1761 par Dominique-Marie Manni, membre de l'académie des Apatistes.

L'AN 1595.

La parfaite charité, qui caractérise les vrais serviteurs de Dieu, a fait de ce Saint une des plus brillantes lumières de l'Église dans ces derniers temps. Il naquit à Florence en 1515; il était fils de François Néri, avocat, et de Lucrèce Sordi, tous deux issus de familles riches dans la Toscane. Dès l'âge de cinq ans, il obéissait à ses parens avec la plus exacte ponctualité. Son Père l'ayant un jour grondé à l'occasion d'une petite querelle qu'il avait eue avec une des sœurs, il se mit à pleurer amèrement, non de la réprimande qu'il recevait, mais de sa faute, qu'il regardait comme fort considérable. On ne pouvait se lasser d'admirer la patience qu'il montrait dans les maladies. Sa douceur était si grande, qu'il ne paraissait pas connaître ce que c'était que la colère. A l'âge de onze ans, il ne sortait presque point des églises; il priait et écoutait la parole de Dieu avec une dévotion singulière. Son respect pour ses supérieurs, sa ferveur et son humilité, sa douceur et son affabilité, le faisaient chérir de tous ceux qui le connaissaient, et on l'appelait communément *le bon Philippe*.

Lorsqu'il eut achevé son cours d'humanités, on l'envoya chez un de ses oncles, qui était un riche marchand, et qui vivait auprès du Mont-Cassin. Il avait alors dix-huit ans. Son oncle eut bientôt pris la résolution de le faire héritier de tous ses biens; mais le jeune Philippe, qui se sentait appelé à la perfection, et qui craignait les dangers d'une vie mondaine et dissipée, renonça à l'occasion qui se présentait de s'assurer une fortune considérable; il quitta la maison de son oncle, et alla se fixer à Rome en 1533. Un gentilhomme florentin, nommé Galleotto Caccia, établi dans cette ville, le prit chez lui pour élever ses enfans, et il ne tarda pas à sentir tout le prix du trésor qu'il possédait dans sa maison. En effet, la vie que menait Philippe était extrêmement édifiante. Le bruit de sa sainteté se répandit de proche en proche, et parvint bientôt jusqu'à Florence. Sa coutume était de ne faire qu'un repas chaque jour, et ce repas consistait en un peu de pain et d'eau; il y ajoutait quelquefois des olives, *ou une* petite portion d'herbes. Souvent il employait les nuits entières à prier. Et il goûtait dans cet exercice de grandes consolations.

Sous un tel maître, les enfans de Galleotto Caccia firent de grands progrès dans la vertu et dans les lettres, qui leur étaient enseignées avec beaucoup de soin. Philippe étudia en même temps la philosophie et la théologie. Ses succès répondirent à son application, et il surpassa de beaucoup ceux qui couraient la même carrière que lui. Tous ses condisciples recherchaient son amitié avec empressement; mais il était fort réservé en fait de liaisons : il craignait de tomber dans de mauvaises compagnies, ou au moins de s'exposer à perdre un temps précieux. Un quart d'heure donné par jour à des conversations inutiles, paraît d'abord peu de chose; mais si l'on réunit ensemble tous ces quarts d'heure, et que l'on y joigne

tout cet espace qui est absorbé par le repos et par les autres besoins de la nature, la plus longue vie se trouve renfermée dans des bornes étroites, et il ne reste plus guères de temps pour travailler à mériter l'éternité. Cette réflexion occupait continuellement le Saint, et le rendait très-exact à ménager tous ses momens. Jamais il ne s'entretenait avec le prochain, qu'autant que le devoir, la charité ou quelqu'autre semblable motif l'exigeaient. Il se rappelait d'ailleurs que les Saints mêmes se plaignaient de se trouver au sortir des compagnies, moins propres à la prière, et souvent moins purs aux yeux de Dieu. Il avait encore appris d'eux que les conversations frivoles portent dans l'ame l'air contagieux du monde, qui est d'autant plus funeste dans ses suites, que le venin en est plus subtil et plus secret.

Malgré tant de précautions, il ne put se prémunir contre les attaques du tentateur. De jeunes libertins furent les instrumens dont il se servit pour donner atteinte à la pureté de ses mœurs. Ces trop fidèles ministres du démon essayèrent de le corrompre par des discours lascifs; mais le Saint leur parla avec tant de force et d'onction, qu'il amollit la dureté de leurs cœurs, et les fit entrer dans les sentimens d'une vie de componction. Les armes qu'il employait contre l'ennemi du salut, étaient la prière, le jeûne et l'humilité. Cela ne l'empêcha cependant pas d'éprouver long-temps les révoltes de la chair; il n'en fut parfaitement délivré qu'à l'âge de cinquante ans. Il devint alors tellement maître des mouvemens de la nature corrompue, qu'il ne savait pas s'il avait un corps. C'est ce qu'il déclara au cardinal Baronius. En faisant cette déclaration, il pleurait amèrement, et se reprochait son indifférence à remercier Dieu, qui par sa grâce l'avait toujours conservé chaste d'esprit et de corps.

La mortification des sens qu'il pratiquait était absolue,

et s'étendait jusqu'aux plus petites choses. « Il est néces-» saire, disait-il à ce sujet, de se mortifier dans les choses » mêmes qui ne paraissent que des bagatelles; par-là on » s'accoutume à vaincre dans les grands combats. » Par une suite de son amour pour la pauvreté, lorsqu'il vint à Rome pour la première fois, il ne voulut recevoir de sa famille que ce qui lui était absolument nécessaire; on ne voyait dans sa chambre qu'un lit pauvre et quelques livres. Tout amusement lui paraissait insipide; il ne connaissait d'autre récréation que celle d'aller visiter les églises et les hôpitaux. Même durant le cours de ses études, il donnait un temps considérable à la prière, et il n'y avait point de jour qu'il ne visitât plusieurs, ou même toutes les églises renommées par la dévotion des pélerins, quoiqu'elles soient pour la plupart fort éloignées les unes des autres (1). Souvent il priait la nuit entière devant la porte d'une église, et sur-tout devant les reliques des martyrs, dans le cimetière de Calixte; d'autres fois il lui arrivait, étant accablé par le sommeil, de se contenter de prendre un peu de repos sur la terre dans le porche d'une des sept églises. Pendant qu'il étudiait la philosophie, il se fit une loi de penser souvent aux souffrances de Jésus-Christ, et de méditer sur les péchés et l'ingratitude des hommes; aussi ne jetait-il jamais les yeux sur un crucifix, sans verser un torrent de larmes.

Lorsqu'il eut achevé son cours de théologie, il étudia

---

(1) Ces églises (au nombre de sept) que visitent les pélerins, sont les basiliques du Vatican et de Latran; celle de sainte Marie-Majeure et de la Sainte-Croix de Jérusalem, situées en différens quartiers de la ville; celle de Saint-Laurent *extra muros*, à deux milles de la ville sur la voie Tiburtine; celle de Saint-Paul sur la voie d'Ostie, à cinq milles de l'ancien Forum, appelé aujourd'hui *Campo-Vaccino;* celle de Saint-Sébastien, sur la voie Appienne. Ces églises sont enrichies des reliques des plus célèbres martyrs.

quelque temps l'Ecriture et les Pères, pour se perfectionner dans cette science; il s'appliqua aussi au droit canonique, dont la connaissance est si utile et même si nécessaire à ceux qui conduisent les autres. Il devint en peu de temps fort habile dans ces différentes sciences; et les plus célèbres professeurs venaient le consulter de toutes parts, et lui demander la solution de leurs difficultés. Dans la suite, il recommandait fortement les mêmes études à ses disciples; et pour les exciter à s'y appliquer, il leur proposait pour modèle le pieux et savant cardinal Baronius, qui, à l'âge de dix-huit ans, était entré dans l'Oratoire, pour travailler aux annales de l'Eglise. Baronius reconnaît (1), que saint Philippe de Néri lui rendit de grands services au commencement de son ouvrage, et que chaque jour il le soutenait par ses avis et ses encouragemens dans la carrière pénible où il marchait; il lui attribue même la gloire d'avoir imaginé le dessein et formé le plan de ses annales (2).

Le témoignage que Baronius rend à saint Philippe de Néri, donne une haute idée de l'étendue de ses connaissances; aussi était-il un des plus savans hommes de son siècle: mais le désir ardent qu'il avait de s'unir plus parfaitement à Jésus-Christ, le fit renoncer à l'étude des let-

---

(1) *Annal.* t. VIII, *Præf.*

(2) Baronius fut créé cardinal en 1596, par Clément VIII, et mourut en 1607. Quoiqu'il se trouve des fautes dans ses annales, ce qui était inévitable dans un ouvrage de cette nature, on ne peut lui savoir trop de gré de son entreprise; elle suppose une érudition immense et une application infatigable au travail; et c'est à juste titre qu'on donne au savant cardinal le nom de père des annales de l'Histoire ecclésiastique. Léonard Venturini, imprimeur de Lucques, donna, il y a quelques années, une édition des annales de Baronius, avec les corrections des savans au bas des pages. Il est fâcheux que l'exécution typographique ne réponde point à l'importance de l'ouvrage.

tres. A l'âge de vingt-trois ans, il vendit ses livres, et en donna le prix aux pauvres.

N'étant plus occupé que de Dieu, il acquit bientôt le don de la plus sublime oraison. Les douceurs qu'il goûtait dans cet exercice étaient si grandes, qu'il ne pouvait se soutenir ; alors il se couchait par terre, et s'écriait : « C'en est assez, Seigneur, c'en est assez. Je vous prie » de suspendre un peu le torrent de vos consolations. Eloi- » gnez-vous de moi, Seigneur, éloignez-vous de moi. Je » suis un homme mortel, et par conséquent incapable de » supporter une telle abondance des célestes délices. Je » me meurs, mon Dieu, si vous ne me secourez. » On l'entendait aussi dire souvent : « O mon Dieu! puisque » vous êtes si aimable, pourquoi ne m'avez-vous donné » qu'un cœur pour vous aimer? Pourquoi du moins ce » cœur est-il si petit et si étroit? » On croit, et le Saint était lui-même persuadé, qu'il serait mort d'un excès de joie, si dans ces circonstances Dieu n'eût modéré ou retiré ses consolations.

C'était malgré lui que Philippe de Néri laissait apercevoir ce qui se passait dans son ame. Son humilité le rendait industrieux à cacher toutes les grâces extraordinaires qu'il recevait, et il recherchait le mépris en toutes choses. Cette disposition intérieure était ce qui lui méritait principalement ces communications intimes du Saint-Esprit. L'amour divin agissait sur lui avec tant d'impétuosité, que la flamme s'en manifestait au dehors, sur-tout par de violentes palpitations du cœur. Au reste, ceci ne doit point paraître incroyable. Saint François de Sales observe dans son livre de l'*amour de Dieu*, et l'expérience montre que les affections de l'ame, lorsqu'elles sont très-vives, produisent dans le corps des effets surprenans (1). L'amour

(1) Ces effets s'expliquent par l'économie naturelle du corps humain.

divin, au rapport de Galloni, dilata un jour si fortement le cœur du Saint, que le cartilage qui joint les côtes du côté gauche se rompit, ce qui donna plus de jeu et au cœur et aux grands vaisseaux. Le serviteur de Dieu resta dans cet état pendant les cinquante dernières années de sa vie.

Quoiqu'il fût au milieu d'une grande ville, il y mena long-temps la vie d'un hermite, pratiquant toutes sortes de pénitences et de macérations. Sans cesse il languissait dans l'attente du jour auquel son ame, affranchie des liens du corps, irait se perdre dans l'océan du souverain bien. Il avait coutume de dire qu'un homme qui aime véritablement Dieu, trouve la vie insupportable : aussi un tel homme ne peut-il se consoler que par l'idée qu'il accomplit la volonté du Ciel, et par la facilité qu'il a de retracer en lui l'image du Sauveur souffrant; il se réjouit encore, comme saint Paul (1), de ce qu'en restant sur la terre, il peut travailler à la gloire de Dieu, et la procurer par la conversion des ames. Dévoré du même zèle que l'Apôtre, notre Saint se mit à fréquenter les places publiques, et à chercher toutes les occasions de gagner des ames à Jésus-Christ, ou du moins de prévenir quelques péchés.

La cause en est cependant obscure, parce qu'elle dépend de l'union de l'ame avec le corps, union dont les lois nous sont inconnues. Le propre de la colère, et beaucoup plus de la haine et de la douleur, est de contracter les vaisseaux, de ralentir le mouvement des fluides, et de causer dans les glandes des obstructions qui occasionnent diverses maladies. Par un effet tout contraire, l'espérance, la joie et l'amour divin qui est toujours régulier, dilatent le cœur et les vaisseaux, accélèrent le mouvement des fluides, augmentent les esprits, et par-là servent merveilleusement à mettre le corps dans un état de santé que dérangent beaucoup l'envie, la jalousie, les craintes désordonnées, et autres semblables passions. Voyez Cheyne, Boerhaave, Heister.

(1) Philip. II, 24.

On le vit, n'étant encore que laïque, opérer un grand nombre de conversions. Il visitait encore les hôpitaux, afin de servir et de consoler les membres souffrans de Jésus-Christ.

Les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'il considérait le refroidissement de la charité, par rapport aux pauvres malades. Il forma le projet de faire revivre une pratique bien conforme à l'esprit du christianisme, et bien propre à inspirer des sentimens d'humilité. Dans cette vue, il pensa à établir à Rome la confrérie de la sainte Trinité, en quoi il reçut de grands secours du pieux Persiano Rosa, son confesseur. Ce fut en 1548 qu'il commença cet établissement charitable dans l'église de saint Sauveur *del Campo*. Quatorze personnes s'associèrent à lui dans cette bonne œuvre. Il pourvut à tout avec une sagesse admirable; il régla la manière dont on devait recevoir, servir et instruire les malades, les pélerins et les convalescens qui n'avaient point de retraite. Il faisait lui-même des discours de piété; chaque jour il tenait des conférences spirituelles, qu'il poussait quelquefois jusque bien avant dans la nuit, et ces conférences produisirent des fruits merveilleux. Un grand nombre de pécheurs se convertirent; d'autres se consacrèrent plus spécialement à la pratique de la vertu, et parvinrent à une perfection éminente.

Dans l'année 1550, saint Philippe transféra sa confrérie dans l'église de la Sainte-Trinité; il érigea en même temps un nouvel hôpital, qui est encore aujourd'hui très-florissant, un des mieux réglés du monde chrétien. On y voit tous les soirs plusieurs personnes, même des cardinaux et des princes, que la dévotion y attire. Il s'y en est quelquefois trouvé jusqu'à six cents dans un jour. Ces pieux chrétiens lavent les pieds des pélerins; ils les servent ensuite avec affection, ainsi que les malades. Les dames rendent le même service aux pauvres de leur sexe qui sont

dans un autre hôpital. Le Saint, non content de prendre soin de ses hôpitaux, assistait encore les malheureux des différens quartiers de la ville. Voulant une fois faire secrètement l'aumône, il choisit, pour n'être pas découvert, une nuit fort obscure. Il tomba dans un fossé profond; mais Dieu permit qu'il ne fût point blessé de sa chute.

S'il n'eût suivi que les mouvemens de son humilité, il eût passé toute sa vie dans l'état laïque; mais son confesseur l'obligea à entrer dans la cléricature, afin qu'il fût à portée de servir plus utilement l'Eglise de Jésus-Christ. Il reçut la prêtrise au mois de Juin de l'année 1551, étant alors âgé de trente-six ans presque accomplis. Après son ordination, il se retira dans la communauté des prêtres de saint Jérôme, qui jouissait d'une grande réputation de vertu. C'était là aussi que vivait Persiano Rosa son confesseur. Chaque prêtre mangeait en particulier, et pratiquait les jeûnes proportionnés à sa dévotion et à ses forces. Philippe diminua quelque chose de ses premières austérités, pour ne pas trop affaiblir son corps. Il faisait un petit repas le matin, et sur le soir il prenait deux œufs, ou un potage, ou une portion de légumes. Rarement il se permettait l'usage de la viande et du poisson. Lorsqu'il était à table chez les étrangers, il acceptait ce qu'on lui présentait, afin d'éviter la singularité, observant toutefois de s'en tenir à un seul mets, et il mangeait de manière à faire croire que le sens du goût était émoussé en lui. La chambre qu'il habitait était petite et pauvrement meublée. Il ne s'occupait que des moyens de satisfaire sa dévotion, et le désir qu'il avait de tendre toujours vers Dieu avec une nouvelle ferveur.

Le jour qu'il dit sa première messe, son ame reçut des consolations extraordinaires. Le tremblement de ses mains et de son corps annonçait le respect intérieur dont il était

pénétré. Ce tremblement se fit sur-tout remarquer à l'élévation et à la communion; plusieurs fois il fut obligé de s'appuyer sur l'autel, ne pouvant se soutenir autrement. Il ne laissait passer aucun jour sans offrir le saint sacrifice ; et s'il en était empêché par quelque maladie, il priait qu'on lui administrât la communion. Souvent il avait des extases à l'autel, ce qui faisait que quelquefois il était deux heures à dire la messe. Ce fut pour cette raison que sur la fin de sa vie, il se détermina à célébrer dans une chapelle domestique. On ne pourrait exprimer les transports de joie qu'il éprouvait en recevant la divine Eucharistie. Le seul souvenir de ce banquet sacré faisait sur lui la plus vive impression. On trouve dans Galloni le détail de tous les ravissemens dont il fut favorisé dans la prière. Son oraison, dit cet auteur, avait tout le dégré possible de sublimité. On voyait quelquefois son corps s'élever de terre (1), et pendant ce temps-là son visage paraissait rayonnant de lumière (2).

---

(1) Galloni, Vit. c. 20.

(2) La même chose est attestée de plusieurs autres serviteurs de Dieu. On vit quelquefois saint Ignace de Loyola, durant son oraison, élevé à deux pieds de terre, et pendant ce temps-là son corps était environné d'une lumière éclatante. Il est parlé de semblables élévations dans les vies de saint Dominique, de saint Dunstan, de saint Philippe Béniti, de saint Gaëtan, de saint Albert de Sicile, du bienheureux Bernard Ptolémei, instituteur de la congrégation des Olivetains, de saint François d'Assise, etc. Rien ne porte à rejeter le témoignage des auteurs de ces vies. Les uns sont estimés pour leur exactitude et leur sincérité ; les autres, qui n'avaient nul intérêt à trahir la vérité, ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent

Voici, par exemple, ce qu'on lit dans les annales de Trivet, p. 73, sous l'an 1240. Saint Richard, pour lors chancelier de saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, ayant un jour ouvert doucement la porte de la chapelle où priait le saint archevêque, il le vit élevé en l'air ; ses genoux étaient pliés, et ses bras étendus. Saint Edmond étant redescendu à terre, et voyant son chancelier, il se plaignit à lui de ce qu'il

Peu de temps après que saint Philippe eut été ordonné prêtre, il fut chargé par ses supérieurs du soin d'entendre les confessions des fidèles. Personne n'était plus propre que lui à bien remplir cette partie importante du minis-

---

l'avait empêché de jouir des délices ineffables qui se rencontrent dans les consolations célestes.

D. Calmet, estimé pour ses commentaires sur l'Écriture-sainte, assure qu'il connaissait un religieux qui, dans la ferveur de son oraison, était quelquefois élevé en l'air involontairement, et qu'il y restait suspendu sans aucun appui. Il dit encore qu'il connaissait parfaitement une religieuse à qui la même chose était souvent arrivée. Voyez ses *Dissertations sur les apparitions*, c. 21.

On lit aussi dans la vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même, que quelquefois, malgré sa résistance, son corps était élevé de terre.

Mais par quel moyen se faisaient les élévations dont il s'agit ici? Était-ce par le ministère invisible des anges, ou par une opération surnaturelle qui venait immédiatement de Dieu? Voilà une de ces questions auxquelles il n'est pas possible de répondre. Les personnes élevées en l'air ne pourraient probablement pas elles-mêmes nous rendre raison de ce qui se passait en elles. C'est ainsi que saint Paul ignorait si c'était *dans son corps* ou *hors de son corps* qu'il avait été ravi au ciel.

On allègue, pour détruire ses miracles, des faits qu'il est bon d'examiner ici. Eunapius, dit-on, qui écrivit en 380 les vies de Porphyre et de Jamblique, rapporte que le dernier de ces philosophes s'élevait souvent en l'air de dix coudées, et qu'il était alors environné d'une brillante lumière. On peut d'abord nier ce fait, sans craindre qu'on en donne de preuves. En effet, Eunapius était un historien sottement crédule, et qui avait encore plus de malignité contre les chrétiens que Porphyre et Jamblique. La manière dont son récit est tissu, suffit pour le décréditer aux yeux de tout lecteur sensé. Il ne parle de la prétendue élévation de Jamblique, que pour avoir un prodige à opposer à la transfiguration de Jésus-Christ, et peut-être à des faveurs extraordinaires que quelques chrétiens avaient reçues, comme saint Philippe de Néri.

Observons encore que les philosophes platoniciens, qui, à la naissance du christianisme, avaient recours à la théurgie ou au pouvoir magique, n'entreprirent jamais de faire aucun miracle en public, quoique ce fût là l'unique moyen de le rendre incontestable. Les historiens, qui rapportent ces prétendus prodiges, vivaient dans des temps fort

tère sacré. Il passait souvent les journées entières dans le confessionnal ; il s'y rendait lorsqu'il avait dit la messe. Il mettait peu de temps à son action de grâces, persuadé qu'il valait mieux s'employer à l'utilité du prochain, que

---

éloignés, et n'allèguent point de preuves suffisantes de ce qu'ils disent ; ils tombent d'ailleurs dans des absurdités et dans des inconséquences ridicules. En même temps qu'ils se contredisent eux-mêmes, ils contredisent encore tous les monumens historiques des siècles où se sont passés les événemens. Leur unique but était de décréditer les miracles qui constataient la divinité de la Religion chrétienne, et pour cela ils employaient l'imposture et les illusions de la magie.

Quant à Porphyre, qui était de la ville de Tyr, il donna, en 270, de prétendues règles de divination. Jamblique son disciple, qui vivait en Syrie sous Constantin-le-Grand, publia un livre *de mystères.* Cet ouvrage, fruit de l'enthousiasme, de l'impiété et de l'extravagance, traite des effets de la théurgie, et des purifications par lesquelles l'ame doit passer jusqu'à ce que, par une transformation chimérique, elle soit unie aux puissances célestes. Ces deux imposteurs rapportent sérieusement de Pythagore, qu'il était salué par les rivières, qu'il se souvenait encore de tous les corps que son ame avait animés, c'est-à-dire, qu'il se souvenait d'avoir été arbre, femme, poisson, et ce même Euphorbe que Ménélas tua au siége de Troie. Ils s'étendent encore sur d'autres contes aussi ridicules, et qu'on ne trouve ni dans Diogène Laërce, ni dans les anciens écrivains qui ont fleuri durant plus de 800 ans après la mort de Pythagore.

Philostrate, qui vivait sous l'Empereur Sévère, écrivit en 206 la vie d'Appolonius de Tyane, mort il y avait plus de 100 ans. Il attribue aussi divers prodiges à son héros, parce qu'à l'exemple d'Eunapius, de Porphyre et de Jamblique, il voulait opposer des miracles à ceux de Jésus-Christ et de ses disciples. Mais c'est trop s'arrêter à ces écrivains, ils ne débitent que les rêveries d'une imagination en délire, et l'on fait beaucoup d'honneur à leurs ouvrages, en les mettant sur la même ligne que les métamorphoses d'Ovide. Que l'on juge après cela s'il y a de l'équité à comparer aux miracles du christianisme, des faits controuvés par l'imposture et qui contredisent les simples lumières du bon sens. Allons plus loin : la conduite des adversaires de notre religion, loin d'affaiblir la vérité des miracles du Sauveur et de ses disciples, leur donne au contraire un nouveau degré d'évidence. Comment en effet refuserait-on de les croire, quand on considère les extravagances où sont

suivre sa propre dévotion. Sa charité ingénieuse lui suggérait mille moyens de procurer la gloire de Dieu. S'étant un jour entretenu avec un juif, il se sentit pénétré du plus vif sentiment de compassion pour l'ame de ce malheureux.

---

tombés ceux qui ont voulu éluder la preuve qu'en tiraient les premiers chrétiens? Ce raisonnement acquerra une nouvelle force, si l'on fait attention que ce sont les plus beaux génies de l'antiquité païenne qui ont avancé des absurdités si palpables. Il faut être bien mal-adroit et bien impudent pour prétendre détruire nos miracles, en leur opposant des contes de vieilles, qui ne seraient propres tout au plus qu'à amuser des enfans.

Nous conviendrons avec plusieurs savans, qu'il n'est pas impossible qu'Apollonius de Tyane, et autres semblables imposteurs, n'aient fait, par la permission divine, des choses merveilleuses : mais les ont-ils faites réellement? C'est ce qui n'est nullement prouvé.

Le démon ayant été vaincu par la mort du Sauveur, sa puissance est présentement liée. *Apoc. XX*, 2, 3, et le sera jusqu'à la venue de l'antéchrist. Dieu ne l'a cependant pas totalement dépouillé de son pouvoir naturel, et il lui permet encore de s'en servir pour tenter les hommes, et les solliciter au mal. Quelquefois même, et toujours en conséquence d'une permission du ciel, l'esprit des ténèbres contrefait les merveilles que le bras seul du Tout-Puissant opère, et tâche de séduire les mortels par des signes trompeurs; mais dans ces occasions, il se trahit toujours par quelque endroit Il est aisé d'apercevoir l'imposture, et de la distinguer de l'opération de la Divinité. Par exemple, quand les faiseurs de prodiges se laissent aller à des mouvemens secrets d'orgueil, c'est une preuve qu'ils sont les instrumens du démon. Telle est la doctrine de ceux qui donnent des règles pour le discernement des esprits. On doit, disent-ils, attribuer aux illusions du démon, ou du moins à la force de l'imagination les extases, les ravissemens, etc., si ceux qui les ont, désirent fortement les faveurs extraordinaires, s'ils en tirent vanité, s'ils aiment à les divulguer, s'ils en parlent volontiers; si, en un mot, ils s'en entretiennent avec d'autres qu'avec ceux qu'il leur importe de consulter. En effet, lorsque le Saint-Esprit se communique extraordinairement, il inspire en même temps l'humilité, l'amour du secret, une grande défiance de soi-même, et une soumission parfaite aux avis des supérieurs spirituels. Si l'on ignore le principe des faveurs dont il s'agit, il faut les rejeter comme illusoires.

Au reste, les personnes qui ont de ces sortes de dons doivent bien

Il ne cessa pendant trois semaines de gémir et de prier pour lui, il eut la consolation de le voir demander le baptême. La conversion des pécheurs les plus endurcis était assurée, pourvu qu'il vînt à bout de leur parler : ils ne pouvaient résister à la force des discours qu'il leur faisait sur la mort et le jugement. Quelques-uns l'évitaient, de peur d'être obligés d'abandonner des désordres qu'ils chérissaient; mais il priait pour eux avec tant de ferveur, que tôt ou tard ils rentrait sincèrement en eux-mêmes. Il en convertit un, après avoir obtenu de lui qu'il récitât sept fois par jour le *Salve Regina*, qu'il baisât la terre à la fin de cette antienne, et qu'il récitât ensuite ces paroles : *Demain je peux être du nombre des morts*

Les pécheurs d'habitude lui paraissaient avec raison mériter des soins particuliers. Il leur donnait pour pénitence de faire tous les soirs quelque prière, et de penser quelques instans à la mort, ou de se représenter l'état de leur ame en enfer, et de s'entretenir en eux-mêmes par forme de dialogue sur cet état, sur l'éternité, sur le vide et l'extravagance des satisfactions criminelles. D'autres fois, il leur enjoignait de se transporter en esprit auprès d'une

---

se convaincre que ce n'est point à en être favorisés que consiste la sainteté; qu'il serait dangereux qu'ils y missent leur confiance; que l'article essentiel pour eux est de se perfectionner de plus en plus dans l'humilité, la douceur, la charité; qu'ils ne seront jamais plus agréables à Dieu que quand ils se réjouiront dans l'espérance que donnent sa grâce et sa miséricorde.

C'est ce que comprenait parfaitement saint Philippe de Néri; aussi avait-il, dans un degré supérieur, le don de discerner les esprits. Il reprenait sévèrement ceux qui paraissaient aimer les visions; il avait même coutume de les leur représenter comme des piéges dangereux. « Rien, » disait-il, n'est plus à craindre que ces ruses du démon, qui se transforme souvent en ange de lumière. Ce qui doit nous occuper, ajoutait-il, c'est de corriger nos vices, et de soumettre nos passions au » joug de la loi

personne mourante, et de considérer de la même manière un cadavre étendu dans le tombeau.

Il avait un talent admirable pour exciter ses pénitens à la componction. Non-seulement il leur aidait à découvrir leurs péchés, mais il leur en montrait encore la source et les occasions, afin que dans la suite ils se tinssent sur leurs gardes. Il leur inculquait que leur pénitence ne serait sincère, qu'autant qu'ils ôteraient le principe du mal; que le seul moyen d'éviter les rechutes, toujours si funestes, était d'extirper jusqu'à la racine du désordre; que, sans cette précaution, ils devaient s'attendre à voir leurs mauvais penchans reproduire des fruits de mort; que le courage leur était nécessaire, sur-tout dans les commencemens; qu'il fallait combattre généreusement avec le secours de la grâce, et se mettre dans la disposition de perdre un œil ou un pied, c'est-à-dire, de faire les sacrifices les plus douloureux à la nature; que c'était au défaut de cette disposition qu'on devait attribuer tant de fausses pénitences, et tant de conversions momentanées. Ce n'était point assez pour l'habile directeur d'avoir retiré les ames de l'état du crime, il savait encore les conduire à la perfection.

Souvent il lui arrivait de pénétrer miraculeusement dans le fond des cœurs. Il connaissait en particulier les impuretés secrètes, par une puanteur qui s'exhalait de ceux qui en étaient coupables. C'est ce que plusieurs personnes attestèrent après sa mort. Il disait à ceux qui avaient manqué de sincérité dans le tribunal de la pénitence : « Vous » exhalez une odeur insupportable; vous êtes tombés dans » tel péché d'impureté; hâtez-vous de vous délivrer de ce » poison par un humble aveu. » Son zèle ardent pour le salut des ames lui fit désirer d'aller aux Indes; mais ceux qu'il consulta sur ce sujet l'en dissuadèrent, en lui re-

présentant que la volonté de Dieu était qu'il restât à Rome, où il y avait une ample moisson à recueillir.

Ce fut sur-tout alors qu'il se mit à recevoir dans sa chambre ceux qui venaient le consulter. Il faisait chaque jour des instructions familières qui produisaient de grands fruits : mais l'envie ne put supporter plus long-temps l'éclat de ses vertus. Elle commença par tourner en ridicule la manière dont il disait la messe, ainsi que ses autres actions; ensuite elle employa la calomnie pour noircir sa personne et ternir sa réputation. Le Saint souffrit cette épreuve avec patience; et loin de se plaindre ou de chercher à se justifier, il se réjouissait de se voir ainsi l'objet de la raillerie et du mépris des autres. Un de ses ennemis fut si touché de la douceur et de la sérénité qu'il fit paraître pendant qu'on l'accablait d'injures, que venant à changer tout-à-coup, il prit hautement sa défense, et mena toujours depuis une vie très-édifiante. Le principal auteur des maux qu'on lui suscitait, se convertit aussi par le même motif. Il vint se jeter aux pieds du Saint, pour lui demander un pardon qui lui fut aisément accordé. Philippe l'embrassa tendrement, et le reçut au nombre de ses enfans spirituels. Sa maxime était, que si nous aimons la patience et l'humilité, nous devons nous réjouir et remercier Dieu, lorsqu'il nous procure l'occasion de pratiquer ces vertus, qui ne s'obtiennent que par les croix et par la répétition des actes.

L'épreuve dont nous venons de parler ne fut pas la seule que Dieu lui envoya. On l'accusa encore depuis d'orgueil et d'ambition, et l'on débitait partout que c'était un hypocrite qui cherchait à jouer un rôle en se faisant suivre par le peuple. Le Vicaire de Rome, trompé par les bruits qui couraient, lui défendit d'entendre les confessions de quinze jours, et de prêcher jusqu'à nouvel ordre; il le menaça même de prison, s'il ne se cor-

rigeait. Philippe répondit modestement qu'il était prêt à obéir à ses supérieurs dans tout ce qu'ils lui commanderaient. En même temps il excusait de son mieux les auteurs de la persécution qu'il souffrait. Dieu, disait-il à ses amis, n'a permis que je fusse traité de la sorte, que pour m'apprendre à devenir humble. Ce second orage passa comme le premier. Les informations faites, on reconnut que le Saint était innocent. On lui permit de reprendre son premier genre de vie, et de continuer de travailler à la conversion des pécheurs par tous les moyens que sa prudence lui suggérerait. Sa chambre commença pour lors à être fréquentée par les personnes les plus qualifiées de la ville, et toutes retiraient de grands avantages de ses conférences. Sa charité pour le prochain ne connaissait point de bornes. La vue des pécheurs scandaleux le touchait si vivement, qu'il n'était plus maître de retenir ses larmes. Il mettait tout en usage pour procurer leur conversion.

Ce fut dans les conférences de saint Philippe de Néri que la congrégation des Oratoriens de Rome prit naissance. Des prêtres et de jeunes ecclésiastiques s'associèrent à lui, pour travailler de concert à la sanctification des ames. Ils l'aidaient dans ses conférences, ainsi que dans les prières et les méditations qu'il faisait faire au peuple dans l'église de la Sainte-Trinité. Tous ces pieux ministres furent nommés *Oratoriens*, parce qu'à certaines heures du matin et du soir ils appelaient le peuple à l'église, en sonnant une cloche. En 1564, le Saint présenta aux ordres ses jeunes ecclésiastiques, parmi lesquels était le célèbre César Baronius. Il réunit ses disciples en un corps, leur donna des statuts, et voulut qu'ils vécussent en communauté, sans toutefois s'engager par aucun vœu. La charité et la ferveur lui parurent des liens assez forts pour ne former d'eux tous qu'un cœur et qu'une ame. Ils de-

vaient en même temps travailler à établir en eux le règne de Jésus-Christ, et s'employer de toutes leurs forces à prêcher, à instruire les ignorans, et à enseigner les principes de la doctrine chrétienne. La règle ordonnait que le généralat serait triennal. Philippe en exerça pourtant les fonctions perpétuellement; mais ce fut malgré lui. Il se déchargea de ce fardeau en 1595, sous prétexte qu'il ne pouvait plus le porter à cause de son grand âge et de ses infirmités. On élut pour lui succéder, Baronius, qui n'accepta cette place qu'avec beaucoup de peine (1).

Saint Philippe, qui datait de 1564 l'établissement de son Oratoire, fit approuver sa congrégation, en 1575, par Grégoire XIII. Ses constitutions furent depuis confirmées par Paul V, en 1612. Grégoire XIII lui donna l'église de Notre-Dame-de-Vallicella, qui fut rebâtie par de très-habiles architectes; ce qui l'a fait appeler *la nouvelle église*. Le Saint en prit possession dans l'année 1583. Cela n'a point empêché que ses disciples n'aient toujours continué de desservir l'hôpital des pélerins de la Sainte-Trinité. La congrégation de l'Oratoire s'accrut considérablement dès avant la mort de son fondateur, qui lui vit former des établissemens à Florence, à Naples, à San-Sévérino, à Lucques, à Palerme, à Padoue, à Ferrare, à Thonon, etc. (2).

---

(1) Voyez sa vie, avec ses lettres et ses opuscules, que Raymond Albérici, Oratorien d'Italie, a publiés à Rome en 1759, 2 vol. in-4°. Baronius a mérité par son éminente sainteté, que Benoît XIV lui déférât le titre de *vénérable serviteur de Dieu*, par un décret en date du 12 Janvier 1745.

(2) Les Oratoriens d'Italie sont appelés *Philippini* ou *Philippiens*, du nom de leur fondateur. Ce sont des prêtres séculiers qui vivent en communauté. Cette congrégation a toujours produit des hommes recommandables par leur science et leur vertu. Ceux qui la composent se dévouent à l'instruction de la jeunesse et aux fonctions laborieuses du saint ministère. Ils sont fort utiles à l'Eglise, à ces deux égards.

Les Oratoriens de France diffèrent de ceux d'Italie en plusieurs points,

Le Saint avait soin d'entretenir parmi ses disciples l'esprit d'obéissance et de renoncement à la volonté propre.

---

quoiqu'ils aient été institués sur le même plan. Ils ont eu pour fondateur le savant et pieux cardinal Pierre de Berulle. Ce grand homme sortait d'une ancienne famille de Champagne. Claude son père était conseiller au parlement de Paris ; Louise Séguier sa mère fut, par une piété exemplaire, la gloire de sa maison, où l'on comptait plusieurs hommes célèbres qui avaient utilement servi l'Eglise et l'État. Devenue veuve, elle embrassa l'ordre austère des Carmélites, et y mourut entre les bras de son fils, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

Le jeune Pierre de Berulle, encouragé par ses exemples domestiques, fit de rapides progrès dans la vertu. Il n'avait encore que dix-huit ans, lorsqu'il composa un excellent traité *de l'abnégation de soi-même*.

Sa première inclination avait été de se faire religieux ; mais un désir plus ardent de servir le prochain le détermina à entrer dans le clergé séculier. Il reçut les saints ordres en 1599, après une retraite de quarante jours, faite dans un couvent de Capucins. Lorsqu'il dit sa première messe, plusieurs personnes remarquèrent qu'il avait eu des ravissemens. Il devint un modèle accompli d'humilité, de mortification, de silence et de prière, vertus auxquelles il s'était exercé dès l'enfance.

Quoiqu'il fût fort versé dans la théologie, il ne voulut point, par humilité, prendre le grade de docteur. Il refusa les évêchés de Laon et de Nantes, ainsi que l'abbaye de Saint-Étienne de Caen. Il refusa aussi la place de précepteur du dauphin de France, qu'on le pressait vivement d'accepter. Le Roi voyant qu'on ne pouvait vaincre le refus qu'il faisait d'un évêché, dit avec émotion : « Je saurai avoir son con- » sentement par le moyen de quelqu'un qui est plus puissant que moi. » Par cette personne plus puissante que lui, le prince entendait le Pape. Pierre de Berulle tint ferme, et répondit que si on le pressait davantage sur cet article, il sortirait du royaume.

Comme il savait parfaitement manier la controverse, et qu'il possédait éminemment le talent de toucher les cœurs en éclairant les esprits, il ramèna dans le sein de l'Église plusieurs calvinistes, entre autres le comte de Laval. Il réussissait aussi merveilleusement dans la direction des consciences.

Ce fut lui qui établit en France les religieuses *Thérésiennes* ou *Carmélites* de sainte Thérèse, qu'il amèna d'Espagne en 1603. Il les dirigea plusieurs années dans leur couvent de Paris, que la Reine-mère, Marie de Médicis, avait fait bâtir.

Le serviteur de Dieu fonda, en 1611, l'Oratoire de France, à la per-

« C'est là, disait-il, le plus court et le plus sûr moyen » d'arriver à la perfection. » Son amour pour la pau-

---

suasion de saint François de Sales, du vénérable César de Bus, et du P. Coton, Jésuite; il y fut aussi porté par les instances réitérées du cardinal de Retz, son évêque. Lorsqu'on bâtit la première chapelle de sa congrégation, il y travailla lui-même, et fit l'office de manœuvre. C'était ainsi qu'il saisissait toutes les occasions de pratiquer l'humilité.

Les Oratoriens de France sont des prêtres qui vivent dans la pauvreté volontaire, dans l'obéissance et l'exercice des fonctions du ministère. Ils ne sont point religieux, et peuvent sortir de la congrégation. Cet article de leur réglement fut spécialement confirmé par Paul V en 1613.

Pierre de Berulle fut souvent chargé, malgré lui, de la conduite des affaires publiques. Le mariage de Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, avec Charles I, Roi d'Angleterre, ayant été arrêté, on l'envoya à Rome pour obtenir une dispense à cause de la diversité de religion des deux époux. Urbain VIII, qui occupait alors la Chaire de saint Pierre, fut singulièrement satisfait des entretiens qu'il eut avec l'envoyé de France. Sa vertu sur-tout lui causa beaucoup d'admiration, jusque-là qu'il dit, que *M. de Berulle n'était point un homme, mais un ange*. Il recommanda à ses nonces en France de suivre en tout ses avis, et de ne rien faire que de concert avec lui; il envoya aussi un chapeau de cardinal, qui devait lui être remis à son retour d'Italie. M. l'abbé de Berulle le reçut à Paris en 1627, parce qu'il avait un ordre exprès du Pape de ne le pas refuser. Louis XIII le chargea de conduire sa sœur en Angleterre, où il s'attira l'estime et la vénération de toute la cour de ce royaume, pendant le peu de temps qu'il y passa.

Lorsque Louis XIII et son conseil se déterminèrent à entreprendre le siége de La Rochelle, ce fut principalement, dit Perrault, en conséquence d'une révélation du pieux cardinal, qui leur promettait le succès de cette entreprise.

M. de Berulle composa plusieurs ouvrages de piété, qui ont été publiés en un vol. in-fol. par le P. Bourgoin, troisième général de l'Oratoire, lequel a mis à la tête la vie de l'auteur. On y admire le zèle et l'onction, l'esprit de renoncement et d'humilité, une tendre dévotion pour Jésus-Christ, pour sa bienheureuse Mère, et sainte Marie-Magdeleine.

L'autorité que le cardinal de Berulle avait dans l'Église et dans l'État, ne lui fit point abandonner son premier plan de vie. La simplicité, la modestie, la pauvreté, la tempérance, furent toujours ses vertus favorites. Il ne passait aucun jour sans offrir le saint sacrifice. Il mourut

vreté allait si loin, qu'il eût voulu vivre toujours dans un dénuement total des biens du monde. Il défendait aux

---

d'apoplexie à l'autel, justement avant la consécration, le 2 Oct. 1629, à l'âge de cinquante-cinq ans. Cette circonstance de sa mort donna lieu au distique suivant :

Cœpta sub extremis nequeo dum sacra sacerdos
Perficere ; at saltem victima perficiam.

Voyez la vie du cardinal de Berulle par le P. Bourgoin, et par M. Habert de Cérisi. Voyez aussi les *hommes illustres* de Perrault.

Le corps du cardinal de Berulle est chez les Oratoriens de la rue Saint-Honoré à Paris. Il est représenté à genoux et en prière, chez les Carmélites de la rue Saint-Jacques, dans la même ville. Sa statue, qui est de beau marbre, et que les connaisseurs regardent comme un chef-d'œuvre, a été placée dans la chapelle de sainte Marie-Magdeleine, où le serviteur de Dieu allait souvent prier durant sa vie. C'était là qu'en méditant sur les vertus de cette Sainte, il se pénétrait pour elle des sentimens d'une vive dévotion, et qu'il s'excitait à l'amour divin, à l'humilité et à la pénitence.

Vis-à-vis la statue du cardinal, est le magnifique tableau de sainte Marie-Magdeleine, par Le Brun, lequel forme la contre-table de l'autel. Le peintre, dans ce tableau, a représenté la fameuse duchesse de la Vallière, qui se fit Carmélite en 1675, et qui mourut en odeur de sainteté en 1710. Elle a exprimé son esprit dans le livre qu'elle a donné sous le titre de *Réflexions sur la miséricorde de Dieu.*

Le but de l'Oratoire de France était de former des ecclésiastiques bien pénétrés de l'esprit de leur état. Les premiers Oratoriens avaient un modèle dans la personne de leur saint fondateur, et ils le voyaient à la tête de tous les exercices qu'il avait prescrits dans ses constitutions. Il leur donnait sur-tout l'exemple de l'amour de la prière et de la méditation, qui sont comme l'ame de la vie intérieure. En lui se trouvait cet heureux assemblage de vertus qui font de dignes prêtres de Jésus-Christ : l'humilité, la douceur, la patience, le détachement du monde, le zèle, la charité. Cet esprit passa dans les pères Condren et Bourgoin, qui exercèrent successivement après lui les fonctions du généralat.

Le P. Condren, d'une famille noble du Soissonnais, naquit le 15 Décembre 1588. On voit par sa vie, qu'a écrite le P. Amelote, qu'il possédait dans un haut degré la science des Saints Il joignait à une piété tendre un talent admirable pour conduire les ames dans les voies de la perfection. Il fut confesseur de M. le duc d'Orléans, frère unique

prêtres de sa congrégation de rien recevoir de leurs pénitens. « Il est impossible, disait-il, que l'on gagne tout

---

de Louis XIII. L'humilité lui fit refuser le chapeau de cardinal, ainsi que les archevêchés de Rheims et de Lyon. Cette même vertu l'empêcha de rien faire imprimer durant sa vie; et ceux de ses ouvrages que nous avons ne parurent qu'après sa mort, qui arriva en 1641.

Le P. Bourgoin, né en 1585, et mort le 6 Septembre 1662, nous a laissé des ouvrages de piété, entre autres cinq volumes de méditations fort affectueuses sur la vie de Jésus-Christ. Il ne fut pas moins renommé que son prédécesseur pour son éminente sainteté. Ces grands hommes, ainsi que leurs collègues, se distinguaient sur-tout par une tendre dévotion envers Jésus-Christ, et par la ferveur et l'assiduité avec lesquelles ils méditaient sur les mystères de son incarnation.

L'Oratoire produisit encore vers le même temps deux hommes célèbres, le P. Jean-Baptiste Gault et le P. Le Jeune. Le premier ayant été sacré évêque de Marseille, renouvela la face de son diocèse. Il finit l'hôpital des galériens, commencé par M. de Gondy. Il travailla avec beaucoup de zèle à l'instruction de ces malheureux; et à force de douceur et de patience, il vint à bout de vaincre l'opiniâtreté des plus endurcis et des plus insolens. Il mourut en odeur de sainteté le 23 Mai 1643. La chapelle de la cathédrale, qui renferme son tombeau, est visitée avec beaucoup de dévotion, et l'on y voit un grand nombre de monumens qui attestent la reconnaissance des fidèles pour les grâces obtenues par son intercession. Le clergé de France, assemblé à Paris en 1645, écrivit au Pape Innocent X une lettre où il fait le plus bel éloge du saint évêque de Marseille. On peut voir cette lettre dans le *Gallia Christ. Nova*, t. I, p. 673. La vie de M. Jean-Baptiste Gaul a été écrite par plusieurs plumes.

Le P. Le Jeune se consacra aux missions, et laissa par toute la France des marques éclatantes du succès de ses travaux apostoliques. Il perdit la vue en prêchant le carême à Rouen, à l'âge de 35 ans, ce qui le fit nommer dans la suite *le père aveugle*. Cette infirmité et plusieurs autres dont Dieu l'affligea, ne l'empêchèrent point de continuer ses missions pendant le reste de sa vie. Les plus saints évêques de France étaient pénétrés pour lui d'une vénération profonde; mais plus les hommes l'honoraient, plus il s'humiliait en la présence de Dieu. Il mourut le 19 Août 1672, à 80 ans. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, entre autres d'excellens *sermons*, recueillis en dix gros volumes in-8°, dont la meilleure édition est celle de Toulouse en 1688. « Ces sermons,

» à la fois leurs ames et leurs biens. » Tant de vertus réunies le firent aimer et respecter des Papes Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, Grégoire XIV, Clément VIII, et

---

» dit M. l'abbé Ladvocat, sont capables de toucher et de convertir les » cœurs les plus endurcis. Les personnes qui ont du talent pour la » chaire, et qui n'ont pas la fausse délicatesse de se rebuter de quel- » ques termes surannés, et de comparaisons trop populaires, y trou- » veront un riche fonds de pensées, de sentimens et d'instructions. » Voyez le *Discours* de M Ruben *sur la vie du P. Le Jeune,* et le septième *Entretien* du P. Lamy *sur les sciences*, p. 224.

L'esprit dont les premiers Oratoriens étaient animés se communiqua au dehors. M. Olier, qui fonda le séminaire de Saint-Sulpice à Paris en 1642, se fit toujours gloire d'être le disciple du P. Condren. Ce fut par les conseils de ce grand serviteur de Dieu qu'il se conduisit, lorsqu'il travailla si efficacement à établir la réforme dans sa vaste paroisse de Saint-Sulpice, à faire fleurir la piété dans plusieurs contrées de la France, et à planter la foi à Montréal, en Amérique, par les pieux missionnaires qu'il y envoya. On conclura de la lecture de sa vie, écrite par le P. Giry, qu'il possédait dans un degré éminent l'esprit sacerdotal, et qu'il avait une expérience consommée dans les voies de Dieu. M. Olier mourut le 2 Avril 1657. On a de lui divers ouvrages de piété où règne une grande onction. Voici les principaux : 1° *La journée chrétienne*, Paris, Langlois, 1672, in-12. 2° *Lettres spirituelles*, Paris, Langlois, 1672, in-8°. 3° *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*, Paris, Langlois, 1689, in-24. 4° *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, Paris, Langlois, 1691, in-24. 5° *Le Catéchisme des enfans de la paroisse de Saint-Sulpice*, Paris, Langlois, in-24. 6° *Manière de faire oraison sur les vertus*, Paris, Langlois, 1656, in-24. 7° *Traité des saints ordres*, Paris, 1676, in-12. 8° *Explication des cérémonies de la grand'messe de paroisse*, selon l'usage romain, 1655, in-12, etc. Quelques personnes ont reproché à M. Olier d'avoir donné quelquefois dans des idées un peu singulières touchant la mysticité.

M. Eudes, frère du célèbre Mézeray, historiographe de France, se montra aussi le fidèle imitateur du cardinal de Berulle et du P. Condren. Plein de leurs maximes, il fonda à Caen, en 1643, une congrégation d'ecclésiastiques séculiers, connus sous le nom d'*Eudistes*. Ces ecclésiastiques, dévoués par état à l'instruction des jeunes clercs, à laquelle ils s'appliquent avec autant de zèle que de succès, tiennent les séminaires en Normandie, en Bretagne, etc. M. Eudes est auteur de

de plusieurs autres grands hommes, sur-tout de saint Charles Borromée.

Ayant été attaqué sur la fin de ses jours d'une fièvre

---

quelques ouvrages de piété, entre autres d'un excellent livre intitulé *le royaume de Jésus-Christ*. Il mourut à Caen le 19 Août 1680.

Le P. Bernard, surnommé *le pauvre prêtre*, fut principalement redevable de sa conversion aux pieux conseils du père Condren. Il était fils d'un conseiller du parlement de Bourgogne, qui fut depuis lieutenant-général de Châlons-sur-Saône. Après avoir renoncé aux vanités du monde, il devint un des plus grands contemplatifs du dernier siècle. Son amour pour l'abjection et les croix était si grand, qu'il faisait à Jésus-Christ la prière suivante : « Le premier de vos prêtres vous de-» mandait comme une grande faveur d'être avec vous sur le Thabor. » Quant à moi, qui suis le dernier de vos ministres, je vous prie de » me laisser au pied de votre croix. Je suis prêt à y souffrir et à y » mourir si vous l'ordonnez, pourvu que je souffre et que je meure » pour vous. » Nous allons aussi rapporter un trait de son désintéressement. Le cardinal de Richelieu ne pouvant lui faire accepter aucun bénéfice, lui dit de lui demander au moins quelque grâce. « Monsei-» gneur, dit le P. Bernard, je prie Votre Éminence d'ordonner que l'on » mette de meilleures planches au tombereau dans lequel je conduis » les criminels au lieu du supplice, afin que la crainte de tomber dans » la rue ne les empêche pas de se recommander à Dieu avec attention. » Il prêchait souvent plusieurs fois la semaine, et ses discours produisaient des fruits admirables, quoiqu'il parlât sans préparation. Il mourut en odeur de sainteté le 23 Mars 1641, et fut enterré dans l'église de l'hôpital de la Charité. La cour et le clergé de France ont souvent sollicité sa béatification. C'est le P. Bernard qui a établi le séminaire des Trente-Trois à Paris. Sa vie a été écrite par M. Gauffre, par le P. Giry, Minime, et par le P. Lempereur, Jésuite (1).

Le vénérable Barthélémi Holzhauser avait aussi fondé en Allemagne une institution semblable à ladite communauté. Ce pieux serviteur de Dieu naquit de parens remplis de la crainte de Dieu, en 1613, à Langneau, village de la Souabe; il fit ses études à Ingolstadt, et fut sacré prêtre en 1639 à Eichstadt, où il travailla pendant un an au salut des

(1) A la fin de cette note, Butler et Godescard donnent encore une idée de la vie de la B. Marie de l'Incarnation. Elle a été supprimée dans la présente édition, parce que sa vie se trouve déjà sous le 18 Avril, ci-dessus tome V, p. 243.

violente qui faisait craindre pour sa vie, il recouvra la santé d'une manière miraculeuse. Il tomba en extase durant une vision où la Sainte-Vierge lui apparut, et il s'écria tout-à-coup : « O très-sainte Mère de Dieu ! qu'ai-je » fait pour que vous daigniez venir à moi ? » Un instant après, il dit à quatre médecins qui étaient dans sa chambre. « N'avez-vous pas vu la bienheureuse Mère de Dieu, » qui, par sa visite, m'a délivré de mes maux ? » Mais il n'eut pas plus tôt réfléchi qu'il venait de divulguer la vi-

ames. En 1640 il traça un plan pour l'exécution du dessein qu'il avait conçu, de former une pépinière de bons et dignes prêtres séculiers. Comme il n'y avait pas encore partout des séminaires à cette époque, que plusieurs pasteurs, dans leurs presbytères, ne répondaient pas à leur haute vocation, et que des ouvriers blanchis dans la vigne du Seigneur se voyaient réduits à passer leur vieillesse dans la pauvreté et dans l'abandon, il voulut, 1° que les jeunes ecclésiastiques fussent élevés pour le service de l'Église, dans une maison particulière, et sous l'autorité d'une règle déterminée ; 2° que les ecclésiastiques déjà revêtus de fonctions pastorales se réunissent également en communautés, ayant chacune son chef et une règle conforme à leur vocation, et que les paroisses avoisinantes fussent desservies par eux ; 3° que les prêtres séculiers vieillis dans les exercices du ministère, fussent dispensés de toutes fonctions, et entourés des soins convenables dans leurs derniers jours.

C'est par ces mesures que le pieux Holzhauser voulait réformer le clergé, et ses idées furent accueillies dans plusieurs parties de l'Allemagne. Le Tyrol, Salzbourg, Constance, Ratisbonne, la Bavière, Würtzbourg, Mayence, etc. virent se former et fleurir des communautés de ce genre dans leurs murs et dans leurs confins. Ce zélé prêtre, qui avait tant fait pour l'église d'Allemagne, mourut en grande réputation de sainteté, en 1658, à Bingen sur le Rhin, où il est enterré dans l'église paroissiale. Son institution prospéra de plus en plus, et fut confirmée en 1680, par une bulle solennelle du Pape Innocent XI. Il était réservé aux révolutions que nous avons vues de nos jours, de détruire avec tous les autres établissemens ecclésiastiques, les séminaires et les maisons encore existans des disciples du vénérable Holzhauser. Voyez *Vit. ven.* Barthol. Holzhauser, ab anonymo 1723, Ingolstadt, et *Tyrocin. seminaristic.* par François Huth.

Note augmentée d'après l'allemand.

sion dont il avait été favorisé, qu'il pria tous ceux qui étaient présens de lui garder un secret inviolable. La vérité de ce fait fut attestée avec serment par Galloni et par les quatre médecins. Philippe, pendant sa maladie, souffrit sans se plaindre, et sans marquer la moindre impatience; seulement il répétait de temps en temps ces paroles : « Seigneur, augmentez mes douleurs, pourvu que » vous augmentiez ma patience à proportion. »

Outre le don des miracles, il eut encore celui de prophétie. Il prédit l'avenir en diverses circonstances, et ses prédictions furent toujours vérifiées par l'événement. C'est ce qui a été attesté par Baronius, et par plusieurs autres personnes dignes de foi.

Saint Philippe était d'une faible complexion, et il n'y avait point d'année où il ne fût attaqué une ou deux fois de fièvres qui duraient assez long-temps; ce qui cependant ne l'empêcha pas de parvenir à une grande vieillesse. Il resta au lit tout le mois d'Avril de l'année 1595. Au commencement de Mai, il fut pris d'un vomissement de sang dont on eut lieu de craindre les suites. Baronius lui donna l'Extrême-Onction. L'hémorragie ayant cessé, le cardinal Fréderic Borromée lui administra le saint Viatique. Lorsqu'il vit le cardinal entrer dans sa chambre avec le Saint-Sacrement, il dit à haute voix, en fondant en larmes : « Voici mon amour, mon amour! Il vient à moi » celui qui fait les seules délices de mon ame! Donnez-» moi promptement mon amour. » Il s'unit au cardinal, et pénétré des plus vifs sentimens de ferveur, il récita avec lui le *Domine*, *non sum dignus*, *etc.*, puis il ajouta : « Non, mon Dieu, je ne suis point et je ne fus jamais » digne d'être nourri de votre corps adorable. » La communion lui ayant été administrée, il dit : « J'ai reçu dans » la maison de mon cœur celui qui est véritablement » mon médecin. » Il recommanda de célébrer plusieurs

messes à son intention, et il parut au bout de deux ou trois jours parfaitement rétabli; il se trouva même en état d'offrir le saint Sacrifice, et d'entendre les confessions des fidèles : mais son rétablissement ne fut pas de longue durée; il prédit l'heure de sa mort à plusieurs personnes, qui depuis l'attestèrent avec serment (1).

Le jour auquel il mourut, Dieu lui envoya des consolations extraordinaires. Il comptait toutes les heures, attendant avec impatience celle qui devait terminer sa vie. Ayant été pris d'une nouvelle hémorragie, Baronius lui dit les recommandations de l'ame. Pendant qu'on récitait ces prières, il rendit tranquillement l'esprit, le 26 Mai 1595, à l'âge de plus de 80 ans. On l'ouvrit, et l'on aperçut la rupture de ses côtes, qui avait occasionné une tumeur grosse comme le poing. Son cœur et ses entrailles furent enterrés dans le lieu qui servait à la sépulture des Oratoriens; pour son corps, on l'enchâssa, et sept ans après il était encore sans aucune marque de corruption.

Un Augustin, nommé Magistri, attaqué depuis longtemps d'un ulcère qui lui rongeait le cou, et que les médecins jugeaient incurable, ayant appris la mort du Saint, se rendit à l'église où son corps était exposé. Après avoir prié quelque temps devant son cercueil, il appliqua ses bienheureuses mains sur la partie malade, et se trouva guéri tout-à-coup. La vérité de ce miracle fut attestée, avec serment, par cinq témoins oculaires. Plusieurs autres miracles, également authentiques, sont rapportés par Bacci et par Galloni.

Un gentilhomme florentin, de la famille de Néri, ayant fait bâtir dans l'église de l'Oratoire une chapelle magnifique, on y déposa le corps du Saint, qui était parfaite-

---

(1) Voyez Galloni et Bacci, l. 4, c. 2.

ment conservé. Divers prodiges continuèrent de s'opérer au tombeau et par l'intercession du serviteur de Dieu (1). Saint Philippe fut canonisé par Grégoire XV, en 1622.

Ce Saint, enflammé d'amour pour Dieu et d'un désir ardent de lui payer un juste tribut de louanges, lui offrait les affections de son ame, unies aux hommages de toutes les créatures; mais bientôt il sentait la pauvreté de son offrande, et le peu de proportion qu'elle avait avec la Majesté divine de l'Être suprême. Il ne se consolait qu'en pensant qu'il trouverait dans l'auguste Sacrifice de la messe une victime capable de glorifier Dieu d'une manière digne de lui. Il la lui offrait cette victime avec les plus vifs sentimens de religion, pour reconnaître son domaine souverain, pour le remercier de ses bienfaits, pour l'expiation de ses péchés et de ceux du monde, pour obtenir toutes les grâces dont lui et le prochain avaient besoin : de là vient que dans l'oblation du saint Sacrifice, il satisfaisait toute l'ardeur de son zèle, et qu'il y éprouvait des transports d'amour, et des douceurs si ineffables dans l'union intime de son ame avec Jésus-Christ.

---

(1) Voyez le détail de ces miracles dans Bacci, l. 5.

S. AUGUSTIN, APÔTRE D'ANGLETERRE.

Tiré de Bède, *Hist.* l. I, c. 23, *etc.*, ainsi que des lettres et de la vie de saint Grégoire-le-Grand.

L'AN 604.

Les Saxons, les Angles et les Jutes, peuples idolâtres de Germanie, ayant passé dans l'île des Bretons, les obligèrent, en 454, à se retirer dans les montagnes. Il y avait près de cent cinquante ans qu'ils étaient maîtres du pays, lorsque le Ciel fit briller à leurs yeux la lumière de l'Evangile (1).

---

(1) Ptolémée place après les Cimbres, les Saxons, lorsqu'ils commencèrent à être connus des Romains. Grotius prouve dans son histoire des Goths, qu'ils avaient une origine commune avec les Gètes ou Goths qui passèrent de la Suède dans la Germanie; il fait voir en même temps que ce furent des Gètes de Scythie qui fondèrent la nation gothique. Les grammaires des anciennes langues septentrionales, publiées par Hickes, ne permettent pas de douter que la langue anglo-saxonne ne soit dérivée de celles des Gètes de Scythie, laquelle était celtique dans son principe. Pelloutier, *Hist. des Celtes*, l. 1, c. 15, p. 155, établit comme un fait certain que la langue des Celtes passa de la Scythie en Asie durant les émigrations des premières colonies de ces peuples, et qu'elle devint le fondement et l'origine de la teutonique, et de celles qui se parlaient anciennement dans les Gaules, la Scandinavie, la Bretagne et dans presque toute l'Europe. (M. Mallet en excepte le sarmate et le grec, dérivés en partie de l'égyptien, et le latin, dérivé en partie du grec.) Cette ancienne langue celtique s'est conservée presque entière dans les pays qui n'ont jamais été soumis aux Romains, sur-tout en Irlande et dans le nord de la Suède. Le teutonique ou gothique du quatrième ou cinquième siècle a de l'affinité avec le gallois, le bas-breton, le basque, et paraît aussi en avoir un peu avec l'irlandais. On croit que l'ancienne langue étrusque était un dialecte de la celtique. Le français moderne et l'espagnol, quoique dialectes du latin, retien-

Saint Grégoire-le-Grand, avant son pontificat, avait formé le projet d'aller leur annoncer la foi; mais il ne put l'exécuter, le peuple de Rome n'ayant jamais voulu consentir à son départ. Il ne perdit cependant point de

---

nent encore plusieurs mots de cette même langue. Le danois, le norwégien et le suédois sont évidemment des dialectes du celtique, et ont beaucoup de rapport avec l'allemand, sur-tout avec celui qui se parle dans la Basse-Allemagne. Les Asiatiques, colonie de Scythes qui, sous la conduite d'*Odin* ou *Woden*, s'établirent dans les provinces méridionales de la Scandinavie et dans le nord de l'Allemagne, y introduisirent en même temps un dialecte du celtique, mais plus doux que les autres; ils y ajoutèrent quelques nouveaux mots et de nouvelles terminaisons. Cette langue était celle des Anglo-Saxons. Voyez M. Mallet, *Introd. à l'Hist. de Danemarck*, l. 5, p. 236.

Les Anglo-Saxons apportèrent en Angleterre le culte des idoles des Goths, lesquelles ne différaient point de celles qu'adoraient les Danois, les Suédois et les Norwégiens, peuples qui avaient tous une origine commune. Voici les noms des principales de ces idoles : *Thor*, dieu du tonnerre, dont les fonctions ressemblaient à celles du Jupiter des Romains; c'est de lui que le jour appelé *thursday* par les Anglais et *jeudi* par les Français, a pris son nom; *Woden*, dieu de la guerre, du nom duquel on a formé le mot *wednesday*, qui est le même que notre *Mercredi*, *Friga* ou *Frea*, femme de Woden et déesse de l'amour, comme Vénus l'était chez les Latins, a donné son nom au *Friday* ou *Vendredi*. Il paraît que Verstegan se trompe en dérivant le mot *tuesday*, *Mardi*, de *Tuisco*, dieu particulier des Germains; il vient plutôt de *Tys*, fils de Woden, dont les Islandais ont formé leur *Tysdag*, qui répond au *Tuasday* des Anglais; il peut encore venir de *Dysa* ou *Thija*, femme de *Thor*, et déesse de la justice, à laquelle on bâtit plusieurs temples en Suède et en Danemarck. Voyez sur la mythologie des Celtes, Schédius, *de diis Germanis*; Pelloutier, *Hist. des Celtes*, t. II, l. 3; Sammes, *Antiq. Britan.*; Mallet dans son *Introduction à l'Histoire de Danemarck*, et dans son commentaire sur l'*Edda*, ou traité de la mythologie islandaise, livre compilé par Snorro Sturleson. Les Suédois, les Danois, les Gaulois et tous les Celtes sacrifiaient des hommes à leur dieu *Thor*, avant d'entreprendre aucune affaire importante.

Les Saxons ayant passé le Wéser, se firent un nouvel établissement près de la mer, du côté de la Frise; et par leurs pirateries, ils se rendirent redoutables aux Romains dans le quatrième et le cinquième siè

vue cette mission, et dans ses prières il recommandait sans cesse à Dieu une nation infidèle qu'il avait faite pour le connaître et l'aimer. Lorsqu'il eut été placé sur la Chaire de saint Pierre, son premier soin fut d'envoyer des ou-

---

cle, comme nous le voyons par Ammien-Marcellin, le poète Claudien et Orose.

Il paraît que les *Angles* étaient une tribu de Cimbres. Les Jutes, ainsi appelés des Gètes leurs ancêtres, habitaient le Jutland. On lit dans les historiens danois, suédois et saxons, que Woden, Goth de nation, revenant à la tête d'une troupe d'aventuriers de la Scythie asiatique ou de la Georgie, située au-delà des Palus-Méotides, s'établit avec son peuple dans le Jutland, et qu'il se rendit célèbre dans le pays par ses conquêtes, environ 70 ans avant Jésus-Christ. C'est de ce Woden qu'on fait descendre les premiers Rois anglo-saxons qui fondèrent l'Heptarchie en Angleterre. Gale a publié leurs généalogies à la fin de son dernier volume.

M. Mallet soupçonne que comme Odin ou Woden, conquérant du Nord, prit le nom de l'ancien dieu de son pays, qu'il croyait favorable à ses vues ambitieuses, de même d'autres princes se le seront approprié à son exemple, et en auront fait un nom de dignité. Quoi qu'il en soit de ce soupçon, il faut convenir que tous les premiers Rois anglo-saxons descendaient du fameux conquérant dont nous venons de parler. Hengiste, premier Roi de Kent, n'était que le cinquième de ses descendans.

Les Bretons étant abandonnés des Romains, qui les avaient épuisés d'hommes et de forces, se voyaient incapables de résister aux Pictes et aux Scots. D'ailleurs ils étaient naturellement lâches, débauchés, sans discipline, et nullement unis entre eux; mais le défaut d'hommes capables de grands exploits n'empêcha pas qu'il n'y eût parmi eux, même dans le temps dont nous parlons, plusieurs Saints illustres qu'on honore en différens endroits, et sur-tout en Bretagne. Les Bretons, pour se garantir de la fureur de leurs ennemis, implorèrent le secours des Saxons. Ceux-ci, commandés par les deux frères Hengistes et Orsa, défirent les Pictes dans le comté de Lincoln. En récompense de ce service, le Roi Vortigern leur donna des terres pour s'établir dans le pays de Kent.

Les Saxons voyant la lâcheté et la faiblesse des peuples parmi lesquels ils vivaient, engagèrent leurs compatriotes à venir en Germanie se joindre à eux, et s'emparèrent du pays des Bretons, qu'ils chassè-

vriers apostoliques dans cette partie abandonnée de l'héritage du Seigneur. Personne ne lui parut plus propre à conduire cette importante entreprise, qu'Augustin, qui était alors prieur du monastère de Saint-André à Rome. Il le mit donc à la tête de la mission, et l'établit chef des autres religieux qui devaient l'accompagner. Cette

---

rent dans les montagnes de Galles. Après la mort de Vortigern et de Vortimer, princes vicieux, les vaincus reprirent courage, et se défendirent avec gloire pendant l'espace de vingt-sept ans, sous Aurélius Ambrosius, qui du commandement de l'armée parvint au trône, et ensuite sous le Roi Arthur.

Ce fut en 449 qu'Hengiste arriva dans la Bretagne; mais il ne fut élu Roi de Kent qu'en 457. Ethelbert, le quatrième de ses descendans, monta sur le trône en 561.

Des *Jutes*, vinrent les peuples qui habitèrent le pays de Kent, le Hampshire et l'île de Wight; des *Saxons*, les Est-Saxons, les South-Saxons et les West-Saxons; des *Angles*, les Est-Angles, les Merciens et les Northumbres.

Le royaume des *South-Saxons* ou Saxons méridionaux, comprenait les comtés de Sussex et de Surry avec l'île de Wight; celui des *Est-Saxons* ou Saxons orientaux, était composé des comtés d'Essex, de Middlesex et d'une partie du Héréfordshire; celui des *West-Saxons* ou Saxons occidentaux, appelés aussi Gévissiens, contenait le Hampshire, le Berkshire, le Wiltshire, le Dorsetshire, le Somersetshire et le Devonshire; celui de *Kent* était composé du comté de ce nom; les comtés de Norfolk et de Suffolk, l'île d'Ely et une partie du Héréfordshire, formaient celui des *Est-Angles;* celui des *Merciens* comprenait le Lincolnshire, le Nottinghamshire, le Derbyshire, le Cheshire, le Shropshire, le Staffordshire, le Warwickshire, le Leicestershire, le Northamptonshire, le Rutlandshire, le Huntingtonshire, le Bedfordshire, le Bucainghamshire, l'Oxfordshire, le Worcestershire, le Héréfordshire et le Glocestershire; enfin le royaume des *Northumbres,* dont la partie méridionale se nomme *Deira,* et la partie septentrionale *Bernicia,* était formé par l'Yorkshire, le Lancashire, les provinces de Westmorland, de Cumberland, de Durham, de Northumberland, et d'une partie de l'Ecosse jusqu'au Frith. Voyez Sammes, *Antiq. Britan.* Tyrell, et le *Liber Joannis-Georgii Eccardi de origine Germanorum eorumque coloniis et migrationibus*, *etc. studio Christ. Lud. Schedii. Goettingæ,* 1750, in-4°.

sainte troupe, armée de la croix, partit avec courage pour aller combattre l'ennemi du genre humain. Tous étaient pleins de joie, en pensant que le fruit de leur zèle serait ou de conquérir un nouveau peuple à Jésus-Christ, ou de remporter la couronne du martyre : mais l'enfer ne tarda pas à leur susciter des obstacles.

Le saint Pape les avait adressés aux évêques de France par les diocèses desquels ils devaient passer. Son but était qu'ils prissent chez ses prélats les avis et les connaissances relatives à leur mission. Après quelques jours de marche, ils arrivèrent en un lieu que l'on croit être la ville d'Aix, en Provence. Là, certaines personnes, plusieurs même de ceux à qui ils avaient été recommandés, leur exagérèrent la férocité des Anglais, la barbarie de leurs mœurs, la difficulté d'apprendre leur langue, les dangers de la mer; ils leur donnèrent même à entendre qu'il serait contre la prudence de passer outre. Ces discours firent impression sur les missionnaires; ils ne savaient plus quel parti prendre, et il fut résolu entre eux que l'on n'irait pas plus loin, jusqu'à ce qu'Augustin eût été consulter le Pape sur tout ce qui venait de leur être communiqué.

Saint Grégoire eut bientôt démêlé l'artifice du démon; ce qui lui fut dit par Augustin ne servit qu'à augmenter sa confiance en Dieu. Il savait qu'une bonne œuvre ne doit point être abandonnée à cause des obstacles qui s'y rencontrent; que la grandeur même de ces obstacles est une preuve de son importance; et qu'après tout, s'il y a des difficultés, le succès en est plus glorieux et plus méritoire. Il savait encore que les contradictions viennent de la malice de l'enfer; mais que Dieu les permet pour éprouver ceux qui le servent, pour perfectionner leur vertu, et pour les conduire à un plus haut degré de sainteté. Il renvoya donc Augustin avec une lettre adressée aux autres missionnaires. Prenez courage, leur disait-il :

quelle lâcheté n'y aurait-il pas à abandonner une bonne œuvre commencée ? Laissez dire les hommes, et méprisez leurs discours, dictés par une prétendue sagesse. Que ne puis-je avoir le bonheur de vous accompagner, et de partager vos travaux !

Les missionnaires, affermis contre la tentation, continuèrent leur voyage avec joie ; ils prirent quelques Français pour leur servir d'interprètes (1), et s'embarquèrent. Leur vaisseau aborda dans l'île de Thanet, située à l'orient du pays de Kent. On met dans l'année 596 l'arrivée de ces hommes apostoliques en Angleterre. Ils étaient au nombre d'environ quarante personnes, y compris les interprètes.

Dès qu'ils eurent pris terre, Augustin envoya dire à Ethelbert, Roi de Kent, qu'il venait de Rome lui apporter une heureuse nouvelle, et lui assurer de la part de Dieu, la possession d'un royaume qui ne finirait jamais. Le Prince fit dire aux missionnaires de rester dans l'île ; il expédia en même temps un ordre pour qu'on leur fournît toutes les choses nécessaires à la vie, jusqu'à ce qu'il eût délibéré sur le parti qu'il devait prendre.

Ethelbert, le plus puissant de tous les souverains de l'Heptarchie, avait au moins quelque idée du christianisme. En effet, il avait épousé Berthe, fille de Caribert, Roi de Paris. Cette princesse était chrétienne zélée, et s'était fait

---

(1) Les Français et les Anglo-Saxons étaient également des peuples de Germanie. Les premiers, venus d'au-delà du Rhin, avaient quitté leur patrie 130 ans plus tôt que les seconds. Ceux-ci étaient venus des pays situés vers les embouchures du Rhin et de l'Elbe, et des environs du Holstein, ou continent de Danemarck, qui se nomme aujourd'hui le *Jutland*. Godwin conclut de cette identité d'origine, que les deux peuples avaient anciennement la même langue. On trouve de bonnes preuves de cette assertion dans le savant Howel. Voyez son *Introduction à l'histoire générale*, t. IV, p. 435.

suivre en Angleterre par le saint évêque Luidhard ou Létard, qui lui servait d'aumônier et de directeur.

Après un intervalle de quelques jours, le Roi vint en personne dans l'île de Thanet. Il s'assit au grand air pour donner son audience. La superstition lui faisait croire qu'il courait ainsi moins de danger que dans une maison, en cas qu'Augustin voulût employer les opérations magiques. Les saints religieux allèrent trouver le prince en procession. « Ils portaient pour bannière une croix d'argent, » avec l'image du Sauveur peinte sur du bois ; ils chan- » taient des litanies en marchant, et faisaient d'humbles » prières, tant pour eux que pour les ames de ceux qui » étaient le sujet de leur voyage. » Etant arrivés auprès du Roi, ils lui annoncèrent la parole de vie. Le prince les écouta avec attention ; puis il leur dit qu'à la vérité leurs discours étaient beaux ; qu'ils lui faisaient là de magnifiques promesses ; que jamais on ne lui en avait fait de telles, mais qu'elles lui paraissaient un peu incertaines. Il ajouta que puisqu'ils étaient venus de si loin pour l'amour de lui, il ne souffrirait point qu'on les molestât, et qu'il leur permettait de prêcher parmi ses sujets. En même temps il leur assigna de quoi subsister, et il voulut qu'ils demeurassent dans Cantorbéry, capitale de ses états.

Les saints missionnaires se rendirent dans cette ville en chantant les louanges du Seigneur. Là, ils retracèrent en eux la vie des apôtres par la continuité de leurs veilles et l'austérité de leurs jeûnes. Détachés de toutes les choses de la terre, ils étaient toujours dans la disposition de scéler par leur sang la foi qu'ils prêchaient. Auprès de Cantorbéry était une ancienne église dédiée à saint Martin, que les Bretons avaient abandonnée, et où la Reine avait coutume de faire ses dévotions ; ils s'y assemblaient pour chanter l'office, pour célébrer la messe, pour prêcher et administrer les sacremens. Un grand nombre de

personnes renoncèrent aux superstitions du paganisme, et reçurent le baptême. Le Roi se convertit aussi, et sa conversion fut suivie de celle d'une multitude innombrable de ses sujets.

Saint Augustin se rendit ensuite auprès de Virgile d'Arles, qui le sacra évêque (1). Deux raisons paraissent l'avoir déterminé à faire un si long voyage. En premier lieu, Virgile était vicaire du Saint-Siége dans les Gaules; secondement, Augustin était bien aise de consulter l'évêque d'Arles sur plusieurs points relatifs à la mission d'Angleterrre, parce que c'était à lui, plus particulièrement qu'aux autres évêques des Gaules, qu'il avait été recommandé par saint Grégoire. Augustin baptisa le Roi Ethelbert, et reçut l'onction épiscopale avant le mois d'Octobre de l'année 597; le tout dans le cours de la même année, puisque la lettre de saint Grégoire aux missionnaires encore en France, pour les exhorter à continuer leur route, est datée du 23 Juillet 596. Le saint Pape écrivant en 598 à Euloge, patriarche d'Alexandrie, après lui avoir dit qu'Augustin avait été sacré évêque avec sa

---

(1) C'est par erreur que Bède donne le nom d'Ethérius à l'évêque d'Arles. Ethérius occupait le siége de Lyon. Voyez madame Elisabeth Elstob, et les Bénédictins dans leur vie de saint Grégoire.

Wharton pense que saint Augustin fut sacré évêque en France avant de passer en Angleterre, parce que saint Grégoire, dans sa lettre à la Reine Brunehaut, du mois d'Octobre 597, l'appelle son frère et son compagnon dans l'épiscopat; mais il nous semble qu'on ne doit pas si facilement rejeter le témoignage de Bède, qui dit expressément le contraire. Si saint Augustin eût été évêque en allant en Angleterre, on ne voit pas pourquoi il n'aurait point plutôt été sacré à Rome qu'en France. Rien n'empêche qu'il n'ait baptisé le Roi Ethelbert, et qu'il n'ait fait un voyage à Arles dans la même année. Ce dernier sentiment s'accorde mieux avec ce qu'on lit dans les lettres de saint Grégoire comme l'ont remarqué les Bénédictins.

permission, par les prélats germains (1), ajoute : « Dans » la dernière fête de la Nativité du Seigneur, plus de dix » mille personnes de la nation anglaise ont été baptisées » par (Augustin) notre frère et notre compagnon dans l'é- » piscopat. »

A peine Augustin fut-il de retour dans la Bretagne, qu'il envoya à Rome Pierre et Laurent, pour y solliciter une recrue d'ouvriers évangéliques. Ils ramenèrent avec eux plusieurs fervens disciples de saint Grégoire, parmi lesquels on comptait Mellit, Juste, Paulin, qui se virent ensuite honorés de l'épiscopat, et Rufunien, qui fut le troisième abbé du monastère de saint Augustin. « Avec » cette colonie de nouveaux missionnaires, le saint Pape » envoya tout ce qui était nécessaire pour le service di- » vin, comme des vases sacrés, des paremens d'autel, » des ornemens d'église, des vêtemens pour les prêtres » et les clercs, des reliques des apôtres et des martyrs, » et un grand nombre de livres (2). »

Saint Augustin écrivait souvent à saint Grégoire pour lui faire part du progrès de la mission. Il le consultait sur les moindres difficultés qui se rencontraient ; et quoiqu'il eût pu se décider par ses propres lumières, il voulait avoir l'avis du premier des pasteurs, afin de ne point agir à la légère, et de mettre en repos sa conscience, qui était très-délicate.

Saint Grégoire n'écrivait pas seulement au chef de la mission, il adressait aussi des lettres à ses coopérateurs. Dans une, il recommandait à Mellit (3) de détruire les idoles, et d'en changer les temples en églises, après les

---

(1) Saint Grégoire appelle les Français *Germains*, parce qu'ils étaient venus de Germanie.

(2) Bède, *Hist.* l. 1, c. 29.

(3) *Ibid.* c. 30.

avoir purifiés avec de l'eau bénite, d'y ériger ensuite des autels, et d'y mettre des reliques; en un mot de faire servir les dépouilles de l'Egypte au service du vrai Dieu. Il permettait la célébration des veilles aux anniversaires de la dédicace des églises et aux fêtes des martyrs, afin de réussir plus efficacement à détourner le peuple de ces divertissemens profanes qu'autorisait le paganisme.

Le pieux Roi Ethelbert travaillait de son côté à étendre le royaume de Jésus-Christ, et il s'employa pendant les vingt dernières années de sa vie à procurer la conversion de ses sujets. Il porta de sages lois, abolit le culte des idoles, et en fit fermer les temples dans ses états. La conversion d'une seule ame lui paraissait une conquête fort précieuse, et il ne se croyait Roi que pour faire servir le Roi des Rois. Par ses libéralités, l'église de Christ, cathédrale de Cantorbéry, fut bâtie à l'endroit où avait été un temple d'idoles (1). Il fonda aussi hors des murs de la ville, l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui prit ensuite le nom de Saint-Augustin, ainsi que l'église de Saint-André à Rochester, etc. Il gagna à Jésus-Christ, Sébert, Roi des Saxons orientaux. Son zèle auprès de Redwald, Roi des Est-Angles, fut moins heureux. Ce prince, il est vrai, embrassa le christianisme; mais, semblable aux Samaritains, il voulut allier le culte du vrai Dieu à celui des fausses divinités du paganisme. En 600, saint Grégoire envoya plusieurs présens à Ethelbert; il lui adressa en même temps une lettre, où, après l'avoir fé-

---

(1) Saint Augustin avait d'abord changé ce temple en une église sous l'invocation de saint Pancrace. Ce fut dans cette église qu'Ethelbert fut baptisé. Nous suivons ici l'autorité d'un ancien manuscrit qui se garde dans la bibliothèque de *Trinity-Hall*, à Cambridge, lequel est cité par Spelman, *Conc. Brit.* t. I, et par Tyrrel.

licité sur son zèle pour la religion, il lui donnait d'excellens avis par rapport à son salut (1).

Dans la même année, le saint Pape envoya le *pallium* à Augustin, avec pouvoir d'ordonner douze évêques sur lesquels il aurait le droit de métropolitain. Il lui manda d'ordonner un évêque d'Yorck, après la conversion des peuples du nord, et de lui donner aussi douze suffragans. Des circonstances particulières exigèrent par la suite qu'il y eût quelque changement dans l'exécution de cet ordre.

Le bruit des miracles que saint Augustin opérait en Angleterre, étant parvenu jusqu'à Rome, saint Grégoire lui écrivit pour lui donner de sages avis. « Prenez garde, » lui disait-il (2), de tomber dans l'orgueil et la vaine gloire, » à l'occasion des miracles et des dons célestes que Dieu » fait éclater au milieu de la nation qu'il a choisie. Parmi » les choses que vous faites à l'extérieur, ayez soin de » vous juger vous-même intérieurement. Tâchez de bien » comprendre ce que vous êtes personnellement, et quelle » est l'excellence de la grâce accordée à un peuple, pour » la conversion duquel vous avez reçu le pouvoir de faire » des miracles. Ayez toujours devant les yeux les fautes » que vous pouvez avoir commises par paroles ou par » actions, afin que le souvenir de vos infidélités étouffe » les mouvemens d'orgueil qui voudraient s'élever dans » votre cœur. Au reste, vous devez vous persuader que » le don des miracles que vous recevez, ou que vous avez » déjà reçu, est une faveur accordée, non à vous, mais » à ceux dont Dieu veut le salut. » Il lui fait ensuite ob-

---

(1) Ethelbert mourut en 616, après avoir régné cinquante-six ans. Il fut enterré dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dont il était le fondateur. Il est nommé le 24 de Février dans le martyrologe romain. Nous avons donné sa vie sous ce jour.

(2) Bède, *Hist.* l. 1, c. 31.

server que quand les disciples, pénétrés de joie, revinrent dire au Sauveur, *qu'en son nom les démons leur étaient soumis*, il leur fut répondu avec un ton de réprimande : *Ce n'est pas de cela que vous devez vous réjouir, mais plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.*

Saint Augustin sacra Mellit, évêque de Londres ou des Saxons orientaux, et Juste, évêque de Rochester. Voyant ensuite que la foi faisait chaque jour de nouveaux progrès, et que le vrai Dieu avait partout des adorateurs, il entreprit, en vertu de la qualité de légat et de métropolitain qui lui avait été conférée, de faire la visite générale de la Bretagne. Son zèle le portait encore à travailler au salut des anciens Bretons, qui, comme nous l'avons observé, s'étaient retirés sur les montagnes du pays de Galles. Il désiraient ardemment de corriger certains abus qui s'étaient glissés parmi eux, et de les engager à se réunir avec lui, pour mettre la dernière main à la conversion des Anglais. Mais nous allons voir qu'il ne put rien gagner sur ce peuple. Une haine implacable contre la nation qui l'avait vaincu, lui aveugla l'esprit et lui endurcit le cœur.

Lorsque saint Augustin fut sur les frontières des Wicciens ou Saxons occidentaux (1), il invita à une conférence les évêques et les docteurs bretons. Ceux-ci l'acceptèrent, et se rendirent dans un lieu, qui, du temps de Bède, s'appelait *le chêne d'Augustin* (2). Le saint apôtre employa

---

(1) C'est-à-dire, sur les frontières du comté de Worcester, peu éloigné du pays de Galles.

(2) Spelman pense que le lieu en question était la ville d'*Ausric*, située à l'entrée du Worcestershire, vers le Héréfordshire, le mot *Ausric* ou *Augustine's-ric*, signifiant en langue anglo-saxonne, *le patrimoine* ou *le pays d'Augustin*. La conférence se tint lorsque le Saint était métropolitain, et conséquemment après l'année 601.

les exhortations et les prières pour obtenir d'eux ces trois choses : 1° qu'ils lui aidassent à prêcher l'évangile aux Anglais encore idolâtres ; 2° qu'ils célébrassent la Pâque le jour où elle se célébrait chez les autres catholiques ; 3° qu'ils se conformassent, dans l'administration du baptème, à la pratique de l'Église universelle. Ces trois articles ayant été rejetés, il leur dit, par une inspiration divine : « Que l'on amène un malade désespéré, et que » l'on adhère à la tradition de ceux qui le guériront par » leurs prières. » Ils acceptèrent la condition, mais après une longue résistance. On amène un aveugle qui est aussitôt présenté aux prêtres bretons, dont les prières et les efforts ne lui sont d'aucune utilité. Augustin se mettant alors à genoux, conjure le Seigneur de prendre les intérêts de sa propre gloire. Sur-le-champ, l'aveugle recouvre l'usage de la vue, et les Bretons reconnaissent pour véritable la doctrine que prêche Augustin. Mais, ajoutent-ils, nous ne pouvons abandonner nos anciennes coutumes, sans le consentement de toute la nation ; il faut donc que nous assemblions un synode général dans notre pays.

Ce synode ayant été indiqué, il s'y trouva plusieurs évêques (1), et un grand nombre de théologiens, surtout du monastère de Bangor (2). Avant de s'y rendre, ils avaient envoyé demander à un hermite, fameux dans leur pays, s'ils recevraient la doctrine d'Augustin, ou s'ils s'en tiendraient à leurs anciens usages. Voici quelle fut la réponse qu'ils reçurent : « Faites en sorte que cet étranger » et ses compagnons arrivent les premiers au lieu du sy-

---

(1) Les évêques étaient au nombre de sept, suivant les annales bretonnes.

(2) Situé dans le comté de Flint, à peu de distance de la Dée, et non dans la ville de Bangor, au comté de Carnarvon.

» node. Si Augustin se lève pour vous recevoir quand vous » approcherez, regardez-le comme un homme humble, » écoutez-le, et soumettez-vous à lui; si, au contraire, » il ne se lève pas devant vous, qui êtes en plus grand » nombre, vous n'avez qu'à le mépriser. » Les Bretons résolurent de se conformer à cette décision puérile. En faisant seulement usage de leur raison, ils auraient vu que le tout consistait à peser la justice des demandes du prélat, et à bien examiner la solidité de ses raisons; ils auraient compris que dans une affaire aussi importante que celle dont il s'agissait, c'était une insigne folie de s'en rapporter à une circonstance ridicule, qui ne prouverait jamais rien. D'ailleurs, ils avaient avoué précédemment que la vraie doctrine était du côté d'Augustin, qui, après tout, n'exigeait d'eux autre chose, sinon qu'ils suivissent l'impression de la charité chrétienne, et qu'ils se soumissent à l'Église dans des points de discipline universellement reçus. Dieu permit qu'ils s'opiniâtrassent dans leur mauvaise volonté, et que les choses tournassent d'une manière qui s'accordait avec leurs idées (1).

---

(1) Au reste, les Bretons avaient pu suspendre leur soumission à saint Augustin, qu'ils regardaient comme un nouveau métropolitain, sans que pour cela ils révoquassent en doute l'autorité du Pape.

Saint Grégoire ne doutait pas qu'il n'eût le pouvoir de changer la juridiction des métropoles particulières, lorsque les circonstances rendaient ces changemens nécessaires extrêmement avantageux : on en trouve des exemples dans l'Histoire ecclésiastique de ce temps-là. Ce fut ainsi que le Pape Zozime déclara l'évêque d'Arles vicaire du Saint-Siége dans les Gaules, par respect pour saint Trophime. (Voyez de Marca, *de Primat.* p. 168.) Boniface I et Célestin I exemptèrent la province de Narbonne de la juridiction de l'église d'Arles. Léon I la donna à l'évêque de Vienne; mais après la mort de saint Hilaire, il rendit au siége d'Arles une partie de ses droits. Les Papes saint Grégoire-le-Grand, Vigile, Pélage, Symmaque, etc., conservèrent au même siége ses anciens priviléges.

Ce n'est pas que le Pape doive à sa volonté dépouiller les églises de

En effet, lorsqu'ils entrèrent dans le lieu où se devait tenir l'assemblée, Augustin ne se leva point de dessus son siége, soit qu'il fît peu d'attention à ses sortes de cérémonies, soit qu'il ne fût point accoutumé à les voir pratiquer, du moins dans les synodes ainsi que dans les églises. Quoi qu'il en soit, rien n'était plus déraisonnable que la conclusion qui fut tirée de cette circonstance par les Bretons. La cause que soutenait le Saint ne devenait pas pour cela autre qu'elle n'était dans la réalité. D'ailleurs, la pureté de son zèle ne pouvait être équivoque; il venait de fort loin uniquement pour les Bretons, et il avait fait le voyage à pied. Son humilité ne pouvait

---

leurs priviléges : il doit au contraire les maintenir, et ne jamais porter atteinte à d'anciens droits, à moins qu'il n'y soit poussé par des raisons pressantes de nécessité ou d'utilité publique.

Ce fut par de semblables raisons que saint Grégoire donna la qualité de primat à saint Augustin ; il voulait procurer efficacement la réformation des Bretons, qui, au rapport de Gildas, étaient tombés dans une ignorance si grossière, et dans une telle barbarie, qu'ils n'étaient plus guères chrétiens que de nom.

Si les Bretons, pour ne pas adopter le changement qu'on leur proposait, s'en étaient tenus à dire qu'il n'y avait pas de nécessité à réformer leur hiérarchie, il n'y aurait là rien d'étonnant ; on n'abandonne que très-difficilement d'anciens usages ; mais leur résistance avait un autre motif, elle venait de la haine implacable qu'ils portaient aux Anglais, haine qui les fit tomber dans l'injustice et l'impiété.

Le manuscrit gallois, que Spelman a fait imprimer, porte que *les Bretons ne reconnaissaient aucune suprématie hors de leur pays :* mais c'est une fausseté visible, inventée depuis la prétendue réformation. Voyez M. Tuberville, dans son *Manuel of controverses,* p. 406, et le docteur Havarden dans la préface de son livre intitulé : *Church of Christ shewed,* t. II, p. 20.

Il est certain qu'au temps dont nous parlons, il n'y avait point d'archevêque à Caerléon sur l'Usk ; le siége métropolitain ayant été transféré de cette ville à Landaff par saint Dubrice, et peu après à Ménévie ou Menew par saint David, et cela près de 80 ans avant l'arrivée de saint Augustin en Angleterre.

non plus être révoquée en doute ; il ne parla point de sa dignité dans la conférence. Quant à son droit de primatie, il l'eût volontiers cédé à l'archevêque de Saint-David, si les Bretons eussent voulu, à cette condition, se conformer à la discipline de l'Église universelle, et renoncer à l'animosité qu'ils avaient contre les Anglais (1).

---

(1) On aurait tort de conclure de ce que nous avons dit, que les Bretons n'étaient pas d'accord dans la foi avec l'Eglise universelle. Plusieurs raisons démontrent leur catholicité.

1° Dans les choses que leur demanda saint Augustin, il ne fut question que de charité envers les Anglais, et d'uniformité dans la discipline touchant deux articles. S'il y avait eu de la diversité dans la croyance par rapport aux points de foi, saint Augustin en aurait sans doute fait mention dans la première conférence qu'il eut avec eux.

2° Les Bretons reconnurent l'orthodoxie de saint Augustin. Bède le dit expressément.

3° Les Bretons avaient été jusque-là unis de communion avec les églises de Rome, des Gaules, etc. Saint Ninian leur compatriote, qui leur prêcha la foi, et qui mourut parmi eux en 432, avait étudié à Rome.

4° On connaît le zèle des premiers chrétiens pour la conservation de la pureté de la foi ; ils ne souffraient pas qu'un particulier, quel qu'il fût, y donnât la moindre atteinte. Si quelqu'un s'avisait de vouloir innover, il était aussitôt puni et retranché du corps des fidèles. C'est ce que prouvent les écrits des pères, les actes des conciles, et tous les anciens monumens de l'Eglise.

5° Nous lisons dans Gildas et dans Bède, que les Bretons persévérèrent dans la vraie foi, sans aucune division, jusqu'au règne de l'Empereur Constance. L'arianisme se montra parmi eux ; mais ce fut pour disparaître aussitôt. A peine le pélagianisme eut-il pris naissance dans leur pays, que saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes vinrent l'y combattre. On sait avec quel succès ils réussirent à bannir cette hérésie de la Bretagne. Le Pape Célestin, pour donner plus d'autorité à saint Germain, et pour le mettre en état de triompher plus sûrement de l'erreur, l'avait revêtu de la dignité de légat. Voyez la chronique de saint Prosper.

6° Enfin, Gildas, savant théologien, qui vécut plusieurs années dans la Bretagne, qui fut toujours dans la communion de l'Église catholique, qui nous a laissé des invectives sévères contre les désordres des Bretons,

Saint Augustin voyant l'opiniâtreté des Bretons, leur déclara, par un esprit prophétique, que « s'ils refusaient » de prêcher la parole de vie aux Anglais, ils subi- » raient par leurs mains un arrêt de mort. » Cette prédiction s'accomplit lorsqu'Ethilfrid, Roi des Anglais du nord, encore païens, défit les Bretons dans la fameuse journée de Caerleion ou Chester. Ce prince voyant de loin les moines de Bangor, qui étaient en prières, s'écria après la victoire : « Les prières de ces gens-là ne peuvent être » que des imprécations contre nous. » Fondant alors sur eux avec son armée, il en tua 1200, ou même 2200 selon Florent de Worcester. Ce grand nombre de religieux massacrés ne doit point paraître incroyable. En effet, le monastère de Bangor était divisé en sept classes sous autant de supérieurs, et chaque classe était composée de trois cents personnes; en sorte que quand les uns travaillaient, les autres chantaient les louanges du Seigneur. Le défaut de charité pour les Anglais leur attira les coups de la vengeance divine. Il y a cependant lieu de croire que tous n'étaient pas coupables, et que le péché qui avait allumé la colère céleste, ne s'étendait qu'à quelques-uns des supérieurs.

Il est bien vrai que le massacre en question fut prédit

---

rend justice à la foi de ces peuples, et dit qu'ils la conservèrent sans tache, si l'on en excepte les atteintes que l'arianisme et le pélagianisme purent y donner; atteintes au reste qui furent légères, et dont l'effet ne put être durable, comme nous l'avons observé plus haut. Les désordres que Gildas reproche aux Bretons, sont la tyrannie, le meurtre, l'injustice, l'adultère, l'impureté, la violation des vœux. *L. de excidio Britan. Bibl. Patr.* t. V, part. 3, p. 681, *edit. Colon.* Quant à leurs ecclésiastiques, il les accuse d'être *impudiques, ivrognes, fainéans, ennemis de la lecture, d'offrir rarement le saint Sacrifice, et de ne porter presque jamais à l'autel un cœur pur.* Corrept. in Cler. ibid. p. 682.

par saint Augustin ; mais on ne peut, sans la plus criante injustice, l'accuser d'en avoir été le principal auteur. Ce saint Apôtre avait la plus tendre charité pour tous les hommes. Jamais il ne se vengea des pécheurs endurcis, et de ceux qui le persécutaient, qu'en versant des larmes, en offrant à Dieu des prières pour leur conversion. D'ailleurs, il était mort long-temps avant l'accomplissement de la prédiction qu'il avait faite (1). Bède le dit expressément (2), quoique l'année où le Saint passa dans le séjour de la gloire ne soit pas précisément déterminée par cet historien.

Saint Augustin voulut, avant de mourir, se donner un successeur sur le siége de Cantorbéry, afin de ne pas laisser une église naissante destituée d'un bon pasteur. Laurent fut celui sur lequel il jeta les yeux (3).

---

(1) Ceci a été démontré par Tyrrel, t. I; par Warton dans son *Anglia sacra*, etc.

(2) Hist. l. 2, c. 1.

(3) La reconnaissance et la vénération avaient consacré la mémoire de saint Augustin parmi les Anglais ; mais la calomnie s'est attachée dans ces derniers temps à donner de lui l'idée la plus désavantageuse. Qu'on lise sur-tout Rapin de Thoiras, et l'on trouvera dans plusieurs endroits de son histoire les invectives les plus amères contre le saint Apôtre. En supposant même que quelques-unes de ses actions parussent équivoques, l'équité et la charité ne devraient-elles pas porter à les présenter sous le point de vue le plus favorable ? Dans ces circonstances, on juge des actions et des motifs qui les ont produites, par le caractère connu des personnes, et par la conduite qu'elles ont constamment tenue. Il n'y a que les écrivains passionnés qui méconnaissent cette règle ; de là vient que sous leur plume les vertus mêmes sont travesties en vices. Voyons plus en détail les chefs d'accusation intentés contre saint Augustin.

1° On dit qu'il montra dans les Gaules une pusillanimité excessive. A cela nous répondons qu'il ne fit que se rendre aux représentations des évêques gaulois que saint Grégoire l'avait chargé de consulter ; et quand il eut appris d'eux que le projet d'une mission en Angleterre était

La bienheureuse mort du serviteur de Dieu arriva le

---

contraire à la prudence, il se rendit à Rome pour conférer avec le saint Pape, aux avis duquel il déféra, parce qu'il ne cherchait en tout que la volonté de Dieu. Où est ici la pusillanimité? Au reste, saint Augustin aura été pusillanime, si l'on veut; mais ne doit-on pas au moins reconnaître en même temps que cette faiblesse fut amplement réparée par son zèle?

2° On dit que les Anglais étaient disposés d'avance à embrasser le christianisme, que la Reine Berthe pratiquait avec beaucoup d'édification : mais si cette disposition eût été réelle et générale, comme on le donne à entendre, les évêques des Gaules en auraient su quelque chose, et ils n'eussent pas regardé le projet de la mission comme dangereux, et même impossible dans l'exécution. Les Anglais étaient un peuple perfide, et qui l'emportait en hauteur et en férocité sur tous les barbares de ces temps-là. Telle est l'idée que l'on s'en forme d'après leurs actions et les anciens historiens d'Angleterre. Mais ces hommes si grossiers et si vicieux, saint Augustin les civilisa par la prédication de l'évangile; il les rendit doux, humbles, patiens, détachés du monde; il les fit parvenir à un tel degré de ferveur et de sainteté, qu'on pouvait les proposer pour modèles à toutes les nations de la terre.

3° On ajoute que saint Augustin ne convertit que le pays de Kent; mais ne serait-ce pas déjà beaucoup qu'il eût par son zèle porté la lumière de la foi dans ce pays? Pourquoi d'ailleurs lui refuser le titre d'apôtre de plusieurs autres provinces des Anglais, puisque ce fut sous sa conduite que travaillèrent les missionnaires qui y annoncèrent l'évangile, et qu'il était comme l'ame de tout ce que faisaient ses fidèles coopérateurs?

Rapin de Thoiras s'est montré, sur un article, plus modéré que l'archevêque Parker. Comme lui, il n'a point fait de crime à saint Augustin de ce qu'il n'avait pas obligé les Anglo-Saxons de rendre tout le pays aux Bretons. En suivant le principe de Parker, il faudrait que la noblesse normande, établie depuis si long-temps en Angleterre, se dessaisît de ses biens pour les restituer; et dans ce cas, à qui se ferait la restitution? Les Ecossais, qui ont pris la place des anciens Calédoniens, ne seraient pas non plus légitimes possesseurs de leurs terres. On en pourrait dire autant de tous les peuples. Or, quel bouleversement ne s'ensuivrait-il pas d'une pareille morale? Voit-on que ces sortes de restitutions aient été ordonnées par les évêques et les Saints de tous les siècles, notamment par les apôtres des Francs, des Vandales, des Goths, etc. C'est une maxime avouée par tous les peuples, que la

26 de Mai. Guillaume Thorn la met dans la même année

---

prescription donne un droit réel au possesseur ; et de cette maxime dépend la tranquillité publique, qui est la grande fin de tout gouvernement, et à laquelle doivent céder tous les petits intérêts et tous les motifs particuliers. En fait d'établissement de peuples, la restitution devient bientôt impossible, et le repos du genre humain demande que cela soit ainsi.

M. Smollet, dans son histoire d'Angleterre, fait aussi paraître beaucoup d'animosité contre saint Augustin; mais M. Targe, son traducteur, l'a souvent relevé dans des notes qui font honneur aux lumières de son esprit et aux sentimens de son cœur. Il serait à souhaiter que tous ceux qui traduisent certains livres anglais, en usassent de la même manière.

On ne peut qu'avoir la plus haute idée de saint Augustin et de ses coopérateurs, lorsqu'on examine le merveilleux changement qu'ils opérèrent en Angleterre. Avant l'arrivée des saints missionnaires, les Anglais étaient livrés à toutes sortes de vices, et plongés dans la plus grossière ignorance. Ce qui prouve sur-tout leur ignorance, c'est que quand ils débarquèrent dans la Bretagne, ils ne connaissaient point l'usage des lettres, et que tout le progrès qu'ils firent dans les sciences jusqu'au temps de saint Augustin, se borna à emprunter l'alphabet des Irlandais. Les Northumbres, selon Guillaume de Malmesbury, vendaient leurs enfans comme esclaves, inhumanité qu'on ne trouve point dans les Nègres d'aujourd'hui ; mais la lumière de l'évangile n'eut pas plus tôt brillé aux yeux de ces peuples, qu'ils devinrent des hommes nouveaux et de vrais disciples du Sauveur. Frappés de la vie angélique de leurs apôtres, ils se portèrent avec ardeur à l'imitation de leur détachement du monde, et de leur zèle pour la pratique des conseils. Les nobles et les princes bâtirent des églises et des monastères qu'ils dotèrent richement. Nous citerons un ou deux exemples de leurs libéralités en ce genre.

Ina, Roi des Saxons occidentaux, après avoir régné trente-deux ans avec beaucoup de gloire, et affermi la tranquillité dans ses états par des lois pleines de sagesse (publiées par Spelman, *Conc.* t. I), abdiqua la couronne en 728, et se retira à Rome avec la Reine son épouse, non pour y étaler le faste de la royauté, mais pour s'y cacher aux yeux du monde. Ils y embrassèrent l'un et l'autre la vie monastique. Le prince donna deux mille six cent quarante livres d'argent pour faire une chapelle à Glastenbury, deux cent soixante-quatre livres d'or pour l'autel : le calice et la patène tout d'or pesaient dix livres ; l'encensoir,

que celle de saint Grégoire, c'est-à-dire, en 604, et il

---

fait de la même matière, pesait huit livres ou vingt marcs. Il entra douze livres d'argent dans les chandeliers, vingt livres ou quarante marcs d'or dans la couverture du livre des évangiles, dix-sept livres d'or dans les vases qui servaient à l'autel, et huit livres du même métal dans les bassins. Le bénitier, qui était d'argent, pesait vingt livres. On employa cent soixante-quinze livres d'argent et trente-huit livres d'or dans les images de Notre-Seigneur, de la Sainte-Vierge et des douze apôtres. L'autel et les ornemens sacerdotaux étaient enrichis d'or et de pierreries. Voyez Stévens, vol. 1, p. 422; Reyner, vol. 1, p. 44; Henschénius, dans la vie d'Ina, sous le 6 de Février.

Le Roi Athelstan donna trente-six bourgs à l'église d'Exeter, comme on le voit dans le *Monasticon Anglicanum*, vol. 1, p. 225.

Les princes dont nous venons de parler, ainsi que plusieurs autres du même pays, illustrèrent les siècles où ils vivaient par leur sainteté, et par cette force d'ame qui leur fit mépriser les grandeurs humaines. Dioclétien renonça à l'empire; mais ce fut par l'impression d'une honteuse lâcheté. Il n'y a que le christianisme, où l'on ait trouvé des princes qui abdiquaient la couronne pour mener volontairement une vie pauvre et obscure, telle qu'était celle des moines. Speed, dans son *Histoire de la Grande-Bretagne,* p. 243 et 244, parle de huit Rois et de deux Reines qui abandonnèrent le monde pour embrasser l'état religieux. On lit dans la savante préface du *Monasticon,* p. 9, que dans l'espace de deux cents ans, trente, tant Rois que Reines des Anglo-Saxons, descendirent du trône au milieu de la paix et de la prospérité, pour aller se renfermer dans les cloîtres.

Les clercs et les moines de ces temps-là s'appliquaient avec zèle aux fonctions du ministère, et à tout ce qui pouvait contribuer à la sanctification des ames; ils étaient animés de cet esprit de pauvreté et de désintéressement qui avait fait admirer leurs pères dans la foi; toute leur vie se passait dans la mortification et le recueillement. Nous ne faisons que suivre ici l'histoire de Bède, qu'on peut consulter, l. 3, c. 20; l. 4, c. 27, etc. Cette ferveur subsistait en 824. Il est dit dans les visions de Vétin, alors moine de Richenou, qu'il apprit d'un ange que la vie monastique florissait dans toute sa perfection au-delà des mers: ce qui, relativement à ce siècle, ne peut s'entendre que de l'Angleterre. Voyez Canisius, *Lect. Antiq.;* Mabillon, sect. 4, *Ben.;* Fleury, t. X, p. 220. Quand on contesterait la vérité de la vision, il n'en résulterait pas moins que les religieux anglais jouissaient d'une grande réputation dans le neuvième siècle.

fonde son sentiment sur une très-ancienne vie du saint Apôtre (1).

L'ordre monastique produisit en Angleterre une foule d'hommes célèbres par leur piété et leur savoir. Ce fut de là que sortirent ces missionnaires zélés qui prêchèrent la foi en Allemagne, dans la Suède, la Norwége, et presque tout le nord.

Les Anglais eurent à peine quitté l'idolâtrie, qu'ils se mirent à cultiver leur esprit, sur-tout par l'étude des sciences sacrées. On sait jusqu'à quel point ils réussirent. Nous ne citons que l'exemple de Bède. Plusieurs seigneurs voyageaient en Italie et dans d'autres pays, pour perfectionner les connaissances qu'ils avaient déjà acquises. Ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que leur ferveur à pratiquer les devoirs du christianisme égalait ou surpassait même l'ardeur qu'ils avaient d'apprendre. Ils étudiaient, non pour paraître savans, mais pour devenir meilleurs.

Comme il n'y avait point encore d'universités, les grands monastères ouvrirent des écoles publiques, où l'on formait le clergé et la jeune noblesse. L'art de l'imprimerie étant alors inconnu, chaque monastère avait son *scriptorium*, où l'on copiait des livres. C'était là l'occupation de la plupart des moines, et ils y donnaient le temps destiné au travail des mains. Chaque monastère avait aussi sa bibliothèque. On comptait 1700 manuscrits dans celle de Péterbourgh. Celle des moines Gris à Londres avait 129 pieds de long, sur 31 de large, et était très-bien fournie de livres. (Léland, *Collect.* vol. 1, p. 109.) Il est dit dans Ingulf, que quand celle de Croyland fut brûlée en 1091, il y eut 700 volumes de perdus. Il fallait que la bibliothèque de Wels fût fort vaste, puisque, selon Léland, *Itin.* vol. 3, p. 86, elle avait vingt-cinq fenêtres de chaque côté. A Saint-Augustin de Cantorbéry, on priait tous les jours pour les bienfaiteurs de la bibliothèque, tant vivans que défunts. Voyez Thorn. *inter decem scriptores*, et Tanner, *Notit. mon. præf.* p. 40.

Il y avait de semblables bibliothèques chez les autres religieux. Ce fut dans celles des principaux monastères qu'on déposa les actes du parlement après l'arrivée des Normands. Sous les Anglo-Saxons, on y déposait les principaux décrets de l'assemblée générale des états, nommée *wittena gemote*, ou *mycel gemote*, ainsi que les actes des *gemote*, ou assemblées des districts particuliers. Dans plusieurs monastères, on gar-

(1) Wharton prouve la vérité de cette date par diverses autorités qu'on peut voir dans son *Anglia sacra.* t. I, p. 89.

Goscelin, moine de Cantorbéry, outre deux vies de saint

---

dait des espèces de registres, de l'histoire des Rois et des événemens publics, dont quelques-uns ont échappé aux flammes, et sont parvenus jusqu'à nous. Telles sont les annales et les chroniques saxonnes que Gibson publia à Oxford en 1692. Florent de Worcester et Guillaume de Malmesbury composèrent leurs histoires d'après ces chroniques, qui se gardaient dans les monastères.

On ne saurait trop regretter la perte de ces précieux monumens, dont les historiens auraient tiré tant de lumières. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'*Histoire d'Angleterre*, par Tyrrel, p. 152 : « Lorsque » les Saxons eurent été convertis, la plupart des lois faites dans les » *wittena gemote*, ou assemblées générales, se gardaient soigneusement; » nous les aurions plus entières, si la suppression des monastères, qui » se fit sous Henri VIII, n'eût causé la perte de tant de monumens » curieux de l'antiquité. »

Les fanatiques, transportés d'une fureur dont les Goths n'auraient point été capables, n'épargnèrent pas même les bibliothèques des universités, les deux sur-tout qui étaient publiques à Oxford. L'une avait été fondée sous le règne d'Edouard III, par Richard de Burg ou Richard Aungerville, grand-trésorier d'Angleterre, et évêque de Durham, qui avait dépensé des sommes immenses pour faire des collections complètes en tout genre; l'autre fut commencée en 1367, par Thomas Cobham, évêque de Worcester. Henri IV et ses enfans l'augmentèrent considérablement; on y réunit aussi la bibliothèque du célèbre Humfrey, duc de Glocester, qui était remplie de manuscrits précieux qu'on avait achetés fort cher en différens pays.

Ecoutons Chamberlain sur l'horrible déprédation qui se fit alors. Il s'exprime de la manière suivante dans son *Etat présent de l'Angleterre*, part. 3, p. 450. « Ces hommes (les fanatiques) sous prétexte de dé- » raciner le papisme, la superstition et l'idolâtrie, détruisirent entiè- » rement les deux belles bibliothèques (dont nous venons de parler), » ils jetèrent, vendirent, brûlèrent ou mirent en pièces tous les livres » précieux que les protecteurs des lettres avaient eu tant de peine à » ramasser dans tous les pays de l'Europe. Leur fureur alla si loin par » rapport à la bibliothèque *aungervillienne*, qui était la plus ample, » la plus ancienne et la mieux composée, qu'il ne nous en reste pas » même le catalogue. Ils ne s'en tinrent pas là, ils visitèrent les bi- » bliothèques des colléges particuliers, et y portèrent aussi le ravage. » On peut juger de ce qu'ils firent par une lettre qui existe encore, » et dans laquelle l'un d'entre eux se vante, que *le nouveau collége de*

Augustin, composa un livre des miracles qu'il opéra après

» *forme quadrangulaire était tout couvert de feuilles de livres déchirés, etc.*
» L'université se plaignit au gouverneur, de la barbarie et de l'avidité
» des visiteurs; mais ses plaintes ne produisirent aucun effet; elle ne
» put sauver qu'un simple volume, donné par Jean Whethamsted, abbé
» de Saint-Alban, lequel contenait une partie de Valère-Maxime, avec
» les commentaires de Denys de Burgo. Il n'y a aujourd'hui dans la
» bibliothèque bodleïenne que ce volume, et deux autres qui viennent
» des anciennes bibliothèques. L'université, désespérant n'avoir jamais
» de bibliothèque publique, se défit, en 1555, des pupitres et des ta-
» blettes où avaient été les livres. »

On retira des mains des épiciers quelques livres qu'on y avait trouvés par hasard. L'archevêque Parker ramassa aussi quelques morceaux de manuscrits qu'il légua partie à la bibliothèque de l'université, partie à celle du collége de saint Benoît de Cambridge.

M. Thomas Bodley, par une libéralité qu'on ne pourra jamais assez louer, fonda à Oxford une nouvelle bibliothèque publique, qui fut ouverte en 1602. Son exemple eut des imitateurs; mais ces zélés protecteurs des lettres n'ont pu, malgré tous leurs soins, recouvrer d'anciens manuscrits, qu'on regrette et qu'on regrettera toujours.

Après ce détail, que l'on regardera, si l'on veut, comme une digression, nous revenons à saint Augustin. Les peuples qu'il avait convertis ne dégénérèrent qu'après plusieurs siècles, et leur chute fut d'autant plus criminelle, qu'ils avaient reçu plus de grâces, et qu'ils avaient d'abord mené une vie plus sainte. Au reste, leur ingratitude ne resta pas impunie; ils se virent long-temps en butte aux incursions des Danois et à diverses autres calamités.

On voit par l'histoire ecclésiastique de Bède, quelle foi saint Augustin et ses coopérateurs apportèrent en Angleterre. Il y est dit que ces fidèles ministres retraçaient en eux la vie des apôtres par leur assiduité à la prière, par leur ferveur dans le service de Dieu, par la continuité de leurs veilles et de leurs jeûnes; qu'ils allaient nu-pieds, et qu'entre autres il s'était formé un calus à la plante de ceux de saint Augustin; qu'ils enseignaient la sainteté des vœux religieux, l'excellence de la chasteté perpétuelle, la nécessité de confesser ses péchés aux prêtres, ainsi que celle de l'absolution et de la satisfaction; qu'ils prescrivaient le jeûne des vendredis et du carême; qu'ils recommandaient la vénération des reliques et l'invocation des Saints, qui furent souvent l'une et l'autre accompagnées de miracles; qu'ils croyaient au purgatoire, à la prière pour les morts, à la vertu de l'eau et de l'huile bénites, par

sa mort, et l'histoire de la translation de ses reliques qui se fit en 1091, et qui fut aussi accompagnée de plusieurs miracles dont l'auteur fut témoin oculaire (1).

Le second concile tenu en 747 à Cloveshoe ou Cliffe, dans le pays de Kent, sous l'archevêque Cuthbert, et en présence d'Ethelbald, Roi de Mercie, ordonna que la fête de saint Augustin fût d'obligation pour les ecclésiastiques et les religieux, et que son nom fût inséré dans les litanies immédiatement après saint Grégoire (2).

Le corps de saint Augustin fut déposé à l'écart jusqu'à l'entière construction de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qu'Ethelbert faisait bâtir hors des murs de Cantor-

---

lesquelles on obtient plusieurs grâces extraordinaires; que d'après leur doctrine, on avait des autels de pierre, avec des ornemens et des calices, et qu'on offrait le sacrifice de la messe; qu'on entretenait nuit et jour un grand nombre de lumières devant les châsses des Saints et dans d'autres lieux de dévotion; qu'on gardait l'eucharistie, appelée le vrai corps de Jésus-Christ; qu'on voyait partout des images du Sauveur et de la Sainte-Vierge, avec des croix d'or et d'argent; qu'on ne doutait point de la vertu des exorcismes et des bénédictions formées avec le signe de la croix; qu'on reconnaissait la suprématie du Pape, à qui on renvoyait les causes majeures, et par l'autorité duquel les évêques allaient prêcher la foi aux idolâtres. Bède désigne le Pape sous le titre d'*évêque du monde entier*. Il appelle saint Pierre *le premier pasteur de l'Église*, et le nom qu'il lui donne ordinairement est celui de *Prince des apôtres*, etc. Voyez l'*ancienne religion de l'Angleterre*, ouvrage qui n'est qu'un tissu des paroles de Bède. Voyez encore l'excellent livre intitulé *la conversion de l'Angleterre et sa réformation comparées ensemble*. Ce que nous avons dit pourrait encore facilement se prouver par les ouvrages de saint Grégoire-le-Grand.

Nous ne croyons pas qu'on nous demande à présent pourquoi Rapin de Thoiras et les autres historiens protestans ont montré tant d'animosité contre le saint apôtre d'Angleterre.

(1) Cet ouvrage a été donné au long par le P. Papebroch, sous le 26 de Mai.

(2) Wilkins, *Conc. Britan.* t. I, p. 97.

béry, pour servir de sépulture aux Rois et aux archevêques (1). On l'enterra dans le porche (2), et l'on mit sur

---

(1) C'était une coutume inviolable parmi les anciens, tant en Orient qu'en Occident, de ne jamais permettre qu'on enterrât qui que ce fût dans l'enceinte des villes. Chez les Romains, si l'on ne brûlait pas les corps, on les enterrait, ou sur les grands chemins, ou dans les champs qui en étaient voisins. On lisait dans une loi des douze tables : *Intra pomœria ne sepelito, neve comburito.* Les premiers chrétiens se conformèrent à cet usage, et il aurait été à souhaiter qu'on n'y eût jamais dérogé. Dans ces anciens temps, il n'y avait que les Rois, les princes, les évêques et les principaux du clergé qui fussent enterrés ou dans les cryptes des basiliques, ou dans les oratoires qu'on avait bâtis auprès. Dans les siècles suivans, ce privilége devint si général, que les Empereurs Gratien, Valentinien et Théodose défendirent d'enterrer les morts dans les églises. *Leg. VI, cod. Théod. de Sepulchris violatis.* Ces défenses furent renouvelées par les conciles de Prague, d'Arles, de Mende, de Tribur et de Nantes. L'expérience et divers accidens démontrent le danger qu'il y a d'enterrer dans l'enceinte des villes, et sur-tout dans les églises, où les inhumations trop fréquentes corrompent la masse de l'air, et la chargent d'exhalaisons pestilentielles. Plusieurs médecins et chirurgiens ont composé sur cette matière des mémoires aussi solides que curieux. On en trouvera le catalogue dans la dissertation de M. Lampe de Dantzik, imprimée en 1776, sous ce titre : *De noxis ex sepultura in templis.* Voyez aussi M. l'abbé Grandidier, *Hist. de l'église de Strasbourg,* t. I, p. 396, et *Essais hist. sur la cathéd. de Strasbourg, an.* 1782, p. 364-371.

La consécration des églises montre qu'elles ne sont point destinées à servir de sépulture. C'est dans les cimetières qu'on doit enterrer les corps des fidèles. Le nom de ces lieux, et les cérémonies usitées dans la bénédiction que l'on en fait, en déclarent assez la destination.

(2) Anciennement on enterrait dans les porches les personnages distingués. L'Empereur Constantin-le-Grand fut enterré dans celui de l'église des apôtres à Constantinople. C'est pour cela que saint Chrysostôme dit, *hom.* 26, *in* 2. *Cor. XII*, que les Empereurs tenaient à honneur d'avoir leur sépulture auprès des apôtres. Ce fut d'abord par esprit de religion qu'on désira de reposer dans les temples. Comme ils étaient fréquentés tous les jours, on comptait sur les prières des fidèles, qui, en foulant journellement les cendres des morts, se ressouviendraient d'eux plus aisément. Les reliques des martyrs et des Saints étaient d'ailleurs conservées dans les mêmes lieux; et ce voisinage, si l'on peut se

son tombeau l'épitaphe suivante : « Ci-gît Augustin, pre-
» mier archevêque de Cantorbéry qui, ayant été envoyé
» dans ce pays par le bienheureux Grégoire, évêque de
» Rome, et soutenu de Dieu par le don des miracles (1),
» convertit le Roi Ethelbert et son peuple de l'idolâtrie
» à la foi de Jésus-Christ; et après avoir achevé en paix
» les jours de son ministère, mourut le 7 avant les calen-
» des de Juin, sous le règne du susdit Roi (2). » On enterra au même endroit Laurent, Mellit, Juste, Honorius, Deusdedit et Théodore, qui occupèrent successivement le siége de Cantorbéry après saint Augustin. Ces sept archevêques avaient dans leurs épitaphes le titre de *patriarches d'Angleterre*. Comme il n'y avait plus de place dans le porche, et que d'ailleurs la coutume d'enterrer dans les églises les personnes qualifiées ou d'une sainteté éminente, commençait à s'introduire, S. Brithwald, huitième archevêque de Cantorbéry, fut enterré en 731, dans l'église abbatiale. Saint Tatwin son successeur eut sa sépulture auprès de lui (3).

---

servir de cette expression, était encore un puissant attrait. Bientôt on s'imagina que ces sépultures étaient plus honorables, et la vanité ou d'autres motifs firent continuer un usage qui ne doit son origine qu'à la piété ou à la reconnaissance. Depuis plus d'un siècle, on n'a enterré dans la cathédrale de Strasbourg que les corps des ministres de l'autel, et de ceux d'entre les laïques qui étaient d'une famille illustre, ou qui avaient rendu à la patrie des services distingués.

On bâtissait anciennement près des grandes églises, des cloîtres pour la sépulture des personnes illustres : tels sont ceux qu'on voit encore près de la cathédrale de Vienne en Dauphiné, etc. On ne peut rien imaginer de plus parfait en ce genre, que le *Campo Santo* qui est à Pise.

(1) *A Deo operatione miraculorum suffultus.*

(2) Cette épitaphe a été donnée par Camden, dans ses *Remains*, p. 350, et par Weever, dans ses *Monumens funéraires*, p. 244.

(3) On lit dans Weever qu'outre les archevêques et les Rois de Kent, il y eut un très-grand nombre d'autres personnes qui furent enterrées

On transféra depuis dans la ville les reliques de saint Augustin, et on les déposa dans le porche de la cathédrale. Le 6 Septembre 1091, on les releva; puis, après les avoir renfermées dans une urne, on les cacha dans la muraille de l'église au-dessus de la fenêtre qui regarde l'Orient (1). On laissa cependant dans le porche un peu

---

dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul, laquelle prit dans la suite des temps le nom de *Saint-Augustin*. « Depuis la démo-» lition de ce célèbre monastère, dit le même auteur, il ne reste pas » deux os près l'un de l'autre, ni presque deux pierres l'une sur l'au-» tre. On ne voit plus aucune trace de cette magnique abbaye. » On aperçoit encore un côté des murailles de la tour du Roi Ethelbert, des portes, des maisons et quelques ruines des bâtimens extérieurs; mais le côté de l'abbaye ne peut plus être distingué, et le terrain en est aujourd'hui planté de cerisiers.

Bien des couvens supprimés de nos jours ne l'ont été qu'à cause de leurs richesses et de l'influence qu'ils exerçaient sur le peuple, par l'instruction et la chaire. On en voulait à leurs biens, on en voulait, en beaucoup d'endroits, au catholicisme même; voilà pourquoi la méchanceté ne se lassa pas d'inventer grief sur grief, jusqu'à ce qu'ils furent renversés. Et qu'en arriva-t-il? les états se sont appauvris, les peuples sont malheureux, les mœurs sont corrompues, la religion est méprisée, et l'Église reposant sur les promesses de Dieu, bien que privée de ses ornemens, est encore inébranlable au milieu de ces ruines. *Note augm. d'après l'allemand.*

(1) Cuthbert, onzième archevêque, qui mourut en 759, fut le premier qu'on enterra dans la cathédrale dédiée au Sauveur sous le nom de *Christ*. Tous ses successeurs jouirent du même privilége jusqu'au changement de religion. Aucun archevêque protestant n'a été enterré dans l'église de Christ.

La cathédrale de Cantorbéry possédait beaucoup de reliques; on y voyait entre autres les châsses de saint Thomas, de saint Wilfrid, de saint Dunstan, de saint Elphège, de saint Anselme, de saint Odon, de saint Blaise, évêque, de saint Ouen, archevêque de Rouen, de saint Woolgam, de saint Swithun, etc.

Battely, dans ses *Antiquités de Cantorbéry*, et Brown-Willis, t. I, p. 39, justifient les moines de l'église de Christ des crimes dont on les accusa lors de la destruction des monastères. Les richesses de leur église,

de poussière et quelques-uns des plus petits ossemens. En 1221, le chef du Saint fut mis dans une châsse enrichie d'or et de pierreries; les autres ossemens furent renfermés dans un tombeau de marbre orné de plusieurs beaux morceaux de sculpture et de gravure. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la démolition des monastères en Angleterre.

S. ELEUTHÈRE, PAPE.

L'AN 192.

SAINT ÉLEUTHÈRE, Grec de naissance, fut diacre de l'Église romaine sous le Pape Anicet. En 177, il succéda à saint Soter sur la Chaire de S. Pierre. Il gouverna l'Église dans un temps où elle était agitée par de violentes tempêtes. Son pontificat est fameux par la naissance des montanistes.

Montan leur chef naquit dans la Mésie, sur les frontières de la Phrygie. C'était un homme vain et ambitieux, qui, pour se faire un nom parmi le peuple, avança que le Saint-Esprit parlait par sa bouche, et publia diverses

---

disent ces auteurs, faisaient tout leur crime. Dans le *Specimen des erreurs de l'histoire de la réformation, par Burnet,* que l'ingénieux Wharthon a donnée sous le nom d'Antoine Harmer, on lit, p. 48, que les mêmes moines, ainsi que ceux de Battel, furent accusés de diverses horreurs qu'on ne prouva point. L'auteur ajoute ensuite que leur innocence, et sur-tout celle des premiers, était démontrée par plusieurs circonstances aussi notoires qu'évidentes.

A la dissolution des abbayes, le revenu annuel de l'église de Christ fut évalué à 2387 livres sterling, et celui de l'église de Saint-Augustin à 1413. Voyez Dugdale.

révélations qu'il avait forgées. Ses sectateurs en vinrent jusqu'à dire qu'il était lui-même le Saint-Esprit, le Paraclet, que le Sauveur avait envoyé conformément à ses promesses, pour perfectionner la loi nouvelle. Ils commencèrent par l'enthousiasme et le schisme, et finirent par l'hérésie et le blasphême, prétendant que Montan était le Saint-Esprit, de la même manière que Jésus-Christ est Dieu le Fils. Ils affectaient une sévérité excessive dans la morale, jeûnaient fréquemment, faisaient trois carêmes par an, refusaient l'absolution et la communion à ceux qui étaient tombés dans quelque péché d'impureté, traitaient les secondes noces d'adultère, et enseignaient qu'il n'était pas permis de fuir dans la persécution. Deux femmes de la secte, nommées Priscille et Maximille, nées l'une et l'autre à Pépuze, ville de Phrygie, s'avisèrent de contrefaire les prophétesses, et l'on regarda comme des oracles les rêveries qu'elles débitaient. On voit par-là que le démon sait varier ses artifices; il n'emploie pas toujours l'attrait du plaisir pour perdre les ames, il les séduit encore par l'orgueil, que flatte l'amour de la singularité et une apparence extérieure de rigorisme. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que des personnes qui avaient bravé toute la rage des persécuteurs, et méprisé les amorces de la volupté, devinrent les dupes d'un enthousiasme aussi impie qu'extravagant, et les martyrs du mensonge.

Mais ces superbes zélateurs s'ennuyèrent bientôt de la vie austère qu'ils effectaient de mener. Dieu pour les punir de leur orgueil, permit qu'ils tombassent dans les désordres les plus honteux; et c'est ce qui, dans tous les siècles, est arrivé à ces Pharisiens qui tâchent d'accréditer leurs erreurs, et de se faire des partisans par un masque de réforme dont ils se couvrent. Il est étonnant qu'on y ait toujours été trompé, et qu'on ne les ait pas

reconnus à cet esprit de désobéissance et d'entêtement qui les caractérise, et qui les distingue essentiellement des vrais fidèles.

Toute grossière qu'était la doctrine des montanistes, elle ne laissa pas de s'attirer en peu de temps beaucoup de sectateurs. Le grand Tertullien lui-même tomba dans le piége; non-seulement il regarda Montan comme le Paraclet, mais il s'aveugla au point d'honorer Priscille et Maximille comme des prophétesses, de publier dans ses ouvrages leurs délires touchant la couleur de l'ame humaine, et de parler de leurs illusions extravagantes avec le serieux et le respect qui ne convienne qu'aux oracles de la vérité éternelle.

Les montanistes d'Asie, appelés aussi cataphryges ou pépuzéniens, essayèrent dans les commencemens de se mettre bien dans l'esprit de l'évêque de Rome, et pour cet effet, ils lui envoyèrent des présens, accompagnés de lettres catholiques en apparence. Un Pape dont on ne dit point le nom, trompé par le compte avantageux qu'on lui rendit de leur vertu et de la sévérité de leur morale, allait leur adresser des lettres de communion; mais Praxéas, qui avait confessé la foi devant les persécuteurs, étant venu à Rome sur ces entrefaites, l'informa du véritable état des choses, et lui représenta si bien qu'il ne pouvait communiquer avec les pépuzéniens, sans condamner le jugement de ses prédécesseurs, qu'il réfusa leurs présens, et révoqua les lettres de paix qu'il s'était déterminé à leur envoyer. C'est ainsi que le fait est raconté par Tertullien, qui était lui-même montaniste (1).

Cave et quelques autres écrivains pensent que le Pape en question était Eleuthère, et que même il approuva la doctrine des montanistes; mais ils se trompent certaine-

(1) *Lib. contra Prax.* c. 1.

ment. Il s'agissait de faits, et nullement de doctrine, dans les informations que Praxéas donna au Pape pour le détromper, et il n'y avait point encore de sentence rendue. Il paraît d'ailleurs que les montanistes n'avaient point encore levé le masque, et que jusque-là ils avaient caché leurs erreurs dans la foi sous le voile du catholicisme. En second lieu, la circonstance du temps porte à croire que le Pape, détrompé par Praxéas, était Victor, successeur d'Eleuthère, et même que ce dernier avait rejeté les faux prophètes des montanistes (1).

Si Eleuthère eut la douleur de voir les ravages que faisait la persécution, sur-tout à Lyon et à Vienne dans les Gaules, il eut aussi la consolation de voir l'Eglise réparer ses pertes par de nouvelles conquêtes dans la Grande-Bretagne. La foi avait pénétré dans cette île du temps même des apôtres; mais les superstitions régnantes en avaient beaucoup altéré la pureté. Le peuple était encore devenu fort ignorant, par une suite de guerres que lui firent les Romains lorsqu'ils soumirent le pays. La Providence cependant ne l'abandonna point. « Dieu, qui choisit douze pauvres pêcheurs pour convertir le monde, » inspira à un prince de se faire apôtre, et de moins estimer l'avantage de porter une couronne, que celui » d'étendre la foi dans cette partie éloignée de l'univers (2). »

Ce prince, qui se nommait Lucius, régnait dans une partie de l'île. C'était un de ces rois que les Romains établissaient dans les pays éloignés, pour contenir dans la soumission les peuples conquis (3). Lucius envoya à Rome une ambassade solennelle pour demander au Pape Eleuthère des ecclésiastiques zélés qui pussent instruire ses su-

(1) Voyez Tillemont et Ceillier, sur Victor.

(2) Voyez Bède, *Hist.* l. 1, c. 4.

(3) C'est ce que prouve son nom, qui est Romain.

jets, célébrer parmi eux les divins mystères, et leur administrer les sacremens. Le saint Pontife reçut cette ambassade avec la plus grande joie, et chargea quelques hommes apostoliques d'aller annoncer l'Evangile dans la Grande-Bretagne. La foi y fit de si rapides progrès, que du pays soumis à Lucius, elle passa bientôt dans les contrées du nord *où les aigles romaines n'avaient pu pénétrer* (1).

On dit que Fugatius et Damianus étaient les deux principaux des missionnaires venus de Rome. L'ancienne chronique galloise, citée par Ussérius, les nomme *Dwywan* et *Fagan*. Ils moururent dans le diocèse, ou du moins près du diocèse de Landaff. On lit dans Harpsfield (2) qu'il y avait dans le pays de Galles une église dédiée sous leur invocation. On lit encore dans les *Annales* de Stow, qu'une église paroissiale du comté de Sommerset porte le nom de saint Déruvian.

Depuis le temps dont nous parlons, la foi fut très-florissante dans la Grande-Bretagne, et nous voyons les Bretons reconnus pour chrétiens par Origène, Eusèbe, saint Chrysostôme, Théodoret, Gildas, etc. (3).

---

(1) *Britanorum inaccessa Romanis loca, Christo verò subdita*, dit Tertullien, *l. adv. Judæos*, c. 7.

(2) Hist. l. 1, c. 3.

(3) Les témoignages de ces anciens auteurs ont été recueillis par Ussérius, Alford, etc.

Quelques écrivains protestans ont prétendu que les Bretons avaient reçu la foi, non de Rome, mais des Orientaux. Ce point n'intéresse qu'autant que peut intéresser un fait historique. Nous osons cependant assurer que la vérité n'est point du côté de nos adversaires. En effet, tous les historiens et tous les monumens anciens attestent que comme l'Occident en général reçut la foi par les prédications de saint Pierre et de saint Paul, ou par celles de leurs disciples, de même la Bretagne en particulier fut redevable aux évêques de Rome de la connaissance du christianisme; ils attestent de plus que les Bretons célébrèrent d'a-

Saint Eleuthère condamna Florin, qui enseignait que Dieu était l'auteur du mal, et Blaste, qui prétendait que la coutume de célébrer la Pâque le quatorzième jour de la lune de Mars, coutume toléreé parmi les Orientaux, devait être adoptée par l'Eglise romaine. Il mourut en 192, après avoir siégé environ seize ans, et fut enterré sur la voie Salarienne. Ses reliques ont été transférées dans l'église du Vatican.

Voyez saint Irénée, l. 3, c. 3; Eusèbe, l. 4, c. 22; l. 5, c. 3, 4, 14; Tillemont, t. III, p. 60.

---

bord la Pâque, conformément à la tradition de l'Église de Rome. Voici deux preuves positives de ce dernier article.

1° Le concile d'Arles de l'an 314 confirma la coutume que l'on suivait à Rome par rapport à la célébration de la Pâque. A ce concile assistèrent trois évêques bretons, c'est-à-dire, les évêques de Londres, de Colchester et d'Yorck, qui étaient témoins de la pratique qui s'observait dans les églises de leur pays. 2° Le même point de *discipline* fut ordonné par le concile de Nicée en 325, et Constantin reconnut alors que les Bretons étaient du nombre de ceux qui célébraient la Pâque selon la tradition de Rome.

Par la suite des temps, les Bretons, les Ecossais et les Irlandais adoptèrent une règle erronée dans ce point de discipline. Ils agirent de la sorte par ignorance; ou par quelqu'autre motif qui nous est inconnu. Ils ne s'accordent cependant pas avec les Asiatiques, qui célébraient toujours la Pâque, avec les Juifs, le quatorzième du premier mois lunaire après l'équinoxe du printemps, à quelque jour de la semaine qu'il arrivât. Voyez Eusèbe, l. 5, c. 22, etc.

Ceux qui en cela se conduisaient d'après ce principe, que les cérémonies légales obligeaient les chrétiens, et qu'elles n'avaient point été abolies par la venue du Sauveur, étaient hérétiques. Ceux qui, rejetant ce principe, ne laissèrent pas de refuser de se soumettre aux décisions de l'Eglise, devinrent schismatiques, après les conciles d'Arles et de Nicée. On les appela *Quartodécimans*.

Pour revenir aux Bretons, leur pratique, quoique erronée, différait beaucoup de celle des Orientaux, comme saint Wilfrid le démontra en présence d'Oswy, Roi des Northumbres. (Voyez Bède, l. 3, c. 25.) Ils célébraient toujours la Pâque un dimanche; et si ce dimanche ne

S. QUADRAT, ÉVÊQUE D'ATHÈNES.

Deuxième siècle.

Saint Quadrat, disciple des apôtres, se montra véritablement l'héritier de leur esprit. Il s'employa avec beaucoup de succès à la propagation de l'Evangile, au rapport d'Eusèbe (1), qui lui donne le titre d'*homme divin*, et qui assure qu'il fut doué dans un degré éminent du don de prophétie. Le même auteur ajoute qu'il fut un de ceux qui, par la vertu du Saint-Esprit, continuèrent d'opérer les miracles qui avaient rendu les apôtres si célèbres.

Saint Publius, successeur immédiat de saint Denys l'Aréopagite, ayant été martyrisé sous Adrien, en 125, saint Quadrat fut élevé sur le siége épiscopal d'Athènes. Il se fit estimer singulièrement des païens mêmes, à cause de la beauté de son esprit, et de l'étendue de ses connaissances. On le regardait comme un des plus beaux ornemens de la ville d'Athènes, qui passait alors pour le temple des muses. Par son zèle et sa piété, il rassembla les fidèles que la persécution avait dispersés, et ranima le

---

tombait pas le 14 de la lune, on prenait celui qui suivait immédiatement. Quant aux catholiques, qui adhéraient aux décisions du concile de Nicée, ils ne célébraient jamais la Pâque le 14, même quand il tombait le dimanche, et dans ce dernier cas, ils la remettaient au Dimanche suivant. Ils montraient par-là combien ils étaient éloignés de vouloir même paraître judaïser. Les Bretons et les Ecossais se rendirent à la fin, et se conformèrent à la pratique de l'Église, comme on le verra dans les vies de saint Wilfrid et de saint Cummien. Il résulte de ce que nous avons dit, qu'ils ne tombèrent point dans les censures que les Quartodécimans avaient encourues.

(1) *Hist.* l. 3, c. 37.

feu de la foi qui, selon saint Jérôme, commençait à s'éteindre en plusieurs.

L'Empereur Adrien ayant passé l'hiver à Athènes en 124, se fit initier dans les mystères de la déesse Eleusine (1). La violence de la persécution s'augmenta de beaucoup à l'occasion de cette cérémonie superstitieuse (2).

---

(1) Les mystères *eleusinia*, fort anciens à Athènes, étaient des cérémonies nocturnes, instituées en l'honneur de Cérès, nommée *Eleusine*. D'Athènes, ils s'étendirent dans tout l'empire romain, et même au-delà de ses limites. M. Warburton, dans une savante dissertation, prétend que les mystères d'Eleusine furent institués pour perpétuer parmi les grands hommes de la république athénienne, la doctrine d'une providence qui gouverne les actions humaines, et qui préside à tous les événemens, ainsi que la créance d'une vie future, où les bons seront récompensés, et les méchans punis. Il ajoute qu'il y avait des symboles sensibles de ces différentes choses, symboles toutefois mêlés de superstitions idolâtriques.

Les Crétois célébraient en public ces mêmes mystères, ce qui les fit déserter par les Athéniens. Ceux-ci les avaient en exécration, de ce que la perfidie les avait portés à mettre au jour ce qu'ils cachaient avec tant de soin, et ils leur donnèrent la dénomination flétrissante de *menteurs éternels*.

Quand l'Empereur Valentinien I défendit aux païens de faire leurs cérémonies nocturnes, Prétextat, proconsul de la Grèce, obtint de lui que les mystères d'Eleusine fussent exceptés. Les raisons qu'il allégua furent, 1° que sans ces mystères, le peuple menerait *une vie sans consolation, une vie qui ne serait pas une vie*, parce qu'il se verrait privé de cérémonies qui étaient les symboles d'un état futur et permanent; 2° que la vie de l'homme, séparée de la consolation de la créance d'un avenir, doit être comparée à une *mort vivante*.

Outre M. Warburton, on peut voir encore la *Dissertation* de Meursius sur les mystères d'Eleusine; la *Mythologie* de l'abbé Bannier, *entret.* 8, t II, p 44, et l'*Histoire romaine* des PP. Catrou et Rouillé.

(2) L'Empereur Adrien ne publia point de nouveaux édits contre les chrétiens, comme on le voit par le témoignage de Tertullien, *Apol.* c. 5, et par celui de Méliton, cité dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, l. 4, c. 26. Quoiqu'il fût d'un caractère soupçonneux et jaloux, et qu'en conséquence il se portât quelquefois à des actes de cruauté, il

Saint Quadrat, sans penser au danger auquel il s'exposait, composa une apologie de la religion chrétienne, qu'il présenta au prince quelque temps après qu'il eut été fait évêque, et conséquemment dans l'année 126.

---

affectait toujours de faire montre de générosité, de douceur, de modération et d'affabilité.

Ce prince avait une grande étendue de connaissances, et l'envie de savoir le jetait souvent dans une curiosité excessive; mais il faisait paraître autant de faiblesse que d'extravagance dans le choix de ses études. Il s'appliqua sérieusement à la magie, et voulut être initié dans tous les mystères de la Grèce. Julien, dans ses *Césars*, le raille avec justice, sans penser qu'il traçait son propre portrait plutôt que celui d'un de ses prédécesseurs.

Quoique Adrien n'eût point de haine particulière contre les chrétiens, il ne laissait pas de permettre aux magistrats de les persécuter quand ils le voulaient. Il jugeait, comme Trajan, que le refus qu'ils faisaient constamment d'adorer les idoles, méritait d'être puni. Il condamna lui-même à mort sainte Symphorose avec ses sept fils, ainsi que plusieurs autres chrétiens. Sulpice-Sévère et les historiens modernes de l'Église le regardent comme l'auteur de la quatrième persécution. Saint Jérôme dit que cette persécution fut très-violente, et qu'Adrien, en se faisant initier dans les mystères d'Eleusine, donna occasion à ceux qui haïssaient le christianisme de redoubler leur fureur contre les fidèles, mais il ajoute que l'Empereur, frappé de l'apologie qui lui fut présentée par saint Quadrat, rendit la paix à l'Église. (Voyez saint Jérôme, *Catal.* c. 19.) Adrien ne s'en tint pas là; il donna à Minucius Fundanus un rescrit en faveur des chrétiens, rescrit qui était conçu toutefois en termes ambigus, afin qu'il n'effarouchât pas les dévots du paganisme. Les anciens apologistes y renvoyaient fort souvent. On le trouve dans Eusèbe, l. 4, c. 19, et à la fin de la grande apologie de saint Augustin.

Il y a dans Lampride, historien païen, un trait qui mérite d'être rapporté, et qui fera connaître de plus en plus l'impression que l'apologie de saint Quadrat avait faite sur Adrien. « Alexandre Sévère forma » le dessein d'élever un temple à Jésus-Christ, et de le faire placer » parmi les dieux de l'empire. Adrien avait déjà conçu le même pro- » jet, en ordonnant qu'on bâtit dans toutes les villes des temples sans » images. Ces temples, qui ne sont consacrés à aucune divinité parti- » culière, se nomment *adrianées*, ou *temples d'Adrien*. Ceux qui con-

On lit dans saint Jérôme que cet ouvrage mérita l'estime des païens, et qu'il éteignit le feu de la persécution (1). Il le qualifie d'*ouvrage très-utile*, et digne de la doctrine apostolique. Eusèbe dit, en parlant du même livre, que c'était un admirable monument des talens et de la pureté de la foi de l'auteur. De si beaux éloges doivent nous faire regretter l'apologie du saint évêque. Il ne nous en reste plus qu'un fragment qui nous a été conservé par Eusèbe; on y trouve les caractères qui distinguent essentiellement les miracles de Jésus-Christ, des impostures des magiciens. « Les miracles du Sauveur, dit » le saint apologiste, subsistent toujours, parce qu'ils » étaient réels et véritables. Les malades qu'il a guéris, » les morts qu'il a ressuscités, n'ont pas seulement paru » un instant, ils sont restés sur la terre avec lui; quel- » ques-uns même ont vécu jusqu'à notre temps, et par » conséquent bien après l'ascension du Seigneur. »

Voyez Eusèbe, *Hist.* l. 3, c. 37, l. 4, c. 3, l. 5, c. 10; *saint Jérôme*, *Catal.* c. 19, et ep. 84; Tillemont, t. II, p. 253; Grabe, *Spicil. Patr. præf. in fragm. Quadrati.*

» sultèrent les dieux, détournèrent Alexandre de son projet, en lui » représentant que s'il l'exécutait, tout le monde se ferait chrétien, et » que les anciens temples seraient bientôt abandonnés. » Cela ne l'empêcha pas d'honorer Jésus-Christ en son particulier, et de placer son image dans son *lararium*, ou sa chapelle domestique. (Lampride, *in vit. Alexandri.*) Ce prince n'eut cependant point le bonheur de recevoir le don de la foi. C'est que la conversion des princes est bien difficile, à raison des obstacles qu'ils éprouvent de la part de tant d'intérêts qui les attachent au monde.

(1) Voyez S. Jérôme, ep. 84.

S. PRISQUE ET S. COT, MARTYRS DE L'AUXERROIS.

Vers l'an 273.

SAINT PRISQUE fut décapité à Toussi-sur-Yonne, dans le diocèse d'Auxerre, avec plusieurs autres chrétiens. On met son martyre sous le règne d'Aurélien, vers l'an 273. Sa fête se célèbre le 26 de Mai.

On lit dans les auteurs qui ont écrit depuis le neuvième siècle, que saint Germain d'Auxerre, après avoir découvert miraculeusement le chef de saint Prisque, le mit dans une église qu'il fit bâtir, et qui devint fort célèbre par les merveilles qu'il plut à Dieu d'y opérer. Cette église ayant été détruite par les barbares, fut rebâtie par un seigneur du pays, nommé Porcaire (1).

Lorsque saint Prisque eut été décapité, Cot ou Cottus enleva sa tête, et s'enfuit dans le bois ; mais les païens l'ayant poursuivi, il l'atteignirent bientôt. Il eut aussi le bonheur de remporter la couronne du martyre. Son corps a été conservé dans l'église de saint Prisque. En 1480, Jean Bailllet, évêque d'Auxerre, le tira du tombeau de pierre où il était, pour le mettre dans une châsse. Il y a des reliques des deux saints martyrs chez les Picquepus à Paris.

Voyez les Bollandistes, sous le 26 de Mai, et Tillemont, *Hist. des Emper.* t. III, p. 543.

---

(1) On remarque que ce lieu porte le nom de saint Prisque. C'est apparemment le village de Saint-Prix, placé par Sanson environ à deux lieues d'Auxerre, et un peu plus loin de Toussi-sur-Yonne. Saint Prisque est nommé saint Prix ou saint Pret dans l'Auxerrois.

S. ODUVALD, ABBÉ EN ÉCOSSE.

L'AN 698.

Ce Saint, issu d'une famille très-distinguée en Ecosse, devint gouverneur de la province de Laudon : mais il renonça à tous les avantages du monde, pour se retirer dans l'abbaye de Merlos. La joie qu'il ressentit en se consacrant sans réserve au service de Dieu, lui inspira un saint transport qui lui fit chanter ces paroles du Psalmiste : *Lorsqu'Israël sortit d'Egypte, et que Jacob secoua le joug d'un peuple barbare, la nation juive fut consacrée à Dieu, etc.* (1). *Le filet s'est rompu, et nous avons été délivrés* (2). Sa ferveur alla toujours en augmentant ; il fut favorisé du don des larmes et de l'esprit de prière dans un degré éminent. Sa bienheureuse mort arriva en 698, dix ans après celle de saint Cuthbert.

Voyez les *Chronica Skonensia;* et Sigebert, *in Chronico*.

---

(1) Ps. 113, 1.
(2) Ps. 123, 7.

27 Mai.

S. JEAN, PAPE ET MARTYR.

Voyez le P. Papebroch, qui a recueilli dans le sixième tome des *Acta Sanctorum* du mois de Mai, ce qui a été dit sur ce Saint par Anastase, Théophane, Marcellin, etc. Voyez aussi M. Fleury, l. 32.

L'AN 526.

Le Pape Jean, né en Toscane, étant entré de bonne heure dans le clergé de l'Eglise romaine, en fut depuis le modèle et l'oracle. Il était archidiacre, lorsqu'en 523 on l'élut pour succéder à Hormisdas sur le Saint-Siége. L'Italie était alors sous la domination de Théodoric, Roi des Goths. Ce prince avait de forts belles qualités; mais il ne se défit jamais de ce fonds de cruauté et de jalousie qui entre toujours dans le caractère d'un tyran barbare et ambitieux.

L'Empereur Justin publia dans ce temps-là un édit qui ordonnait aux ariens de remettre aux évêques catholiques toutes les églises qu'ils possédaient, afin que ceux-ci en fissent de nouveau la consécration. Théodoric, protecteur de l'arianisme, fut très-irrité de cet édit, et annonça que si on l'exécutait en Occident, non-seulement il traiterait les catholiques de son royaume comme on voulait traiter les ariens, mais qu'il remplirait encore la ville de Rome de sang et de carnage. Cependant, par un reste d'égards pour l'Empereur, il résolut d'employer d'abord la voie de la négociation, et d'envoyer à Constantinople une ambassade composée du Pape, de cinq évêques et de quatre sénateurs, dont trois avaient été consuls. Jean eut beau mettre tout en usage pour éviter une commission si délicate, il fut forcé d'obéir au Roi.

Le Saint fut reçu en Orient avec les plus grandes démonstrations de respect. Les habitans de Constantinople allèrent à douze milles au devant de lui avec des croix et des cierges. L'Empereur se prosterna à ses pieds, suivant Anastase, qui ajoute que le Pape, en entrant dans la ville, rendit la vue à un aveugle. La même chose est attestée par saint Grégoire-le-Grand, qui rapporte encore un autre miracle (1). La joie fut universelle à Constantinople. La pompe qui accompagna la réception du successeur de saint Pierre, parut surpasser celle d'un jour de triomphe.

Les auteurs ne s'accordent point sur le succès qu'eut l'ambassade de Théodoric. Les uns disent que le Pape confirma Justin dans la résolution où il était d'enlever les églises aux hérétiques; les autres, et sur-tout Anastase, prétendent qu'il engagea l'Empereur à traiter les ariens avec modération, et qu'il obtint de lui qu'il leur laissât les églises dont ils étaient en possession.

Quoiqu'il en soit, Jean était encore en Orient lorsque le célèbre Boèce, qui de tout temps avait été son intime ami, fut arrêté par les ordres de Théodoric (2). A son retour en Italie, il eut le même sort à essuyer. A peine fut-il arrivé à Ravenne, que le Roi des Goths le fit renfermer dans une noire prison, ainsi que les quatre sénateurs, ses collègues d'ambassade, avec défense de leur procurer aucun soulagement. Le saint Pape, consumé de faim et de misères, succomba sous le poids de ses souffrances, et mourut le 27 Mai 526, ayant siégé deux ans et neuf mois. Sa mort arriva quelque temps avant la cruelle

---

(1) Voyez les dialogues du saint Pape, ainsi qu'une dissertation de Gianotti, imprimée à Bologne en 1758, parmi le recueil des dissertations de l'académie de l'histoire ecclésiastique.

(2) Voyez la vie de Boèce après celle de saint Jean.

persécution de Boèce. Son corps fut porté à Rome, et enterré dans l'église du Vatican (1).

A la vue de la prospérité des méchans, et de l'état de souffrance où les justes sont souvent réduits, nous nous confirmons de plus en plus dans la pensée que Dieu, qui a marqué tous ses ouvrages au sceau de la bonté et de la sagesse, rétablira l'ordre dans une autre vie. La foi d'ailleurs nous révèle ce secret important de la manière la plus précise. La conduite de la Providence à l'égard des hommes forme une espèce de chaîne dont nous ne voyons qu'une extrémité; les divers anneaux qui la composent ne peuvent présentement être aperçus : mais attendons un peu, et la bonté divine sera pleinement justifiée.

Pourrait-on ne pas envier le bonheur d'un martyr dans sa prison, quand on considère la joie, la paix et les sentimens de charité avec lesquels il ferme les yeux à la lumière de ce monde? Que sera-ce, si l'on contemple en esprit l'empressement des anges à conduire son ame dans le séjour de la bienheureuse immortalité? Quelle différence dans le sort du méchant! Fût-il placé sur le trône et environné d'une armée nombreuse, il peut périr à chaque moment L'ivresse des plaisirs ne le dédommage point de la douce satisfaction qui accompagne la pratique de la vertu. Sa conscience, comme un impitoyable bourreau, le tourmente sans fin, et lui fait porter la peine de ses crimes; mais son état devient bien plus terrible encore lorsqu'il sent approcher sa dernière heure. Quels affreux déchiremens n'éprouve-t-il pas alors! Ce n'est pourtant là qu'une faible image des supplices qu'il souffrira pendant

---

(1) Les deux lettres qui portent le nom du saint Pape Jean, sont visiblement supposées, comme le montrent les dates et diverses autres circonstances.

toute l'éternité, à moins qu'il ne les prévienne par une sincère pénitence.

Notice de la vie et des écrits de Boèce.

Boèce, nommé en latin *Anitius Manlius Torquatus Severinus Boetius*, naquit à Rome en 470. Il n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père, qui avait été trois fois consul. On l'envoya à Athènes pour y continuer ses études. Il revint à Rome dans la dix-neuvième année de son âge, et quelque temps après il y fut déclaré patrice. Par considération pour sa famille, il s'engagea dans l'état du mariage. La femme qu'il épousa se nommait Elpis : elle était encore moins recommandable par sa beauté que par sa piété et son savoir. C'est à elle que l'on attribue les hymnes que l'Église chante à la fête de saint Pierre et de saint Paul. (Boèce, l. 2 *de Consol.*)

Le Roi Théodoric, qui faisait sa résidence ordinaire à Spolette ou à Ravenne, étant venu à Rome en 500, eut occasion de connaître Boèce particulièrement. Il fut si charmé de la générosité de ses sentimens, jointe à une grande étendue de connaissances et à une rare capacité pour les affaires, qu'il le fit maître du palais et des offices, les deux charges de la cour qui donnaient le plus d'autorité dans l'état, et le plus d'accès auprès du prince.

Boèce se forma un système de politique fondé sur la vertu, et il mit tout en œuvre pour le faire goûter à Théodoric. Non-seulement il l'empêcha de persécuter les catholiques, mais il l'engagea encore à les aimer et à les prendre sous sa protection. Il lui représentait que son trône s'affermirait à mesure que la vertu serait encouragée et récompensée; que la gloire d'un prince consiste à procurer le bonheur de ses sujets; qu'un Roi étant véritablement le père de son peuple, doit s'appliquer à le gouverner avec bonté et avec sagesse; que ce dernier article est le plus essentiel de ses devoirs; et que s'il le remplit fidèlement, il ne s'engagera point sans nécessité dans les guerres étrangères. Il vint à bout de lui persuader de diminuer les impôts, les richesses des particuliers étant la force du prince, et de ménager ses finances avec une sage économie. Sans cette économie, disait-il, l'état est méprisé au dehors, faible au dedans, et malheureux de tous côtés, le peuple ne saurait vivre, le prince manque de secours, le soldat est insolent, ce n'est partout que misère et confusion. Il lui conseillait d'entretenir en temps de paix des troupes bien disciplinées, afin de donner du relief à la majesté royale, et d'imprimer de la terreur aux

puissances ennemies. C'était en ce sens que Théodoric avait coutume de dire, qu'on ne faisait jamais mieux la guerre qu'en temps de paix.

Le sage et vertueux ministre d'état insistait fortement sur la nécessité de ne donner les places qu'au mérite, de faire observer strictement les lois, et d'en punir les transgresseurs avec sévérité. Il disait à ce sujet que la justice est le fondement du trône et la sûreté du peuple; qu'elle contenait dans le devoir ceux qui seraient tentés de devenir fourbes, voleurs, adultères; qu'elle inspirait une frayeur salutaire à ces hommes pervers qui oppriment le peuple; qu'elle mettait un frein à la mauvaise volonté des ennemis du repos public; qu'elle bannissait, en un mot, tous les crimes qui troublent le repos de la société. Il exhortait le Roi des Goths à protéger les sciences et les beaux arts, ainsi que ceux qui les cultivaient avec succès; l'expérience montrant qu'une telle protection contribue beaucoup à encourager les talens, à perfectionner la raison humaine, à inspirer l'amour des vertus sociales, à augmenter et à entretenir le bonheur temporel d'un état. Il l'exhortait encore à être magnifique dans les édifices publics, et dans certaines fêtes qui, n'étant point contraires à la religion, relèvent aux yeux du peuple l'éclat de la majesté royale.

Théodoric se conduisit quelques années d'après ces excellentes maximes, et se montra tel qu'il est dépeint dans son panégyrique par Ennode. Son conseil était composé de tout ce qu'il y avait d'hommes habiles et vertueux, tels qu'un Cassiodore (qui depuis prit l'habit monastique dans la Calabre), un Boèce, un Ennode, etc.; et tandis que la barbarie avilissait les Français, les Visigoths, et les autres peuples qui partageaient entre eux les dépouilles de l'empire romain, la cour de Théodoric était le centre de la politesse. Les lettres étaient cultivées en Italie, et l'on y voyait briller quelques rayons de cet âge d'or qui a rendu le siècle d'Auguste si mémorable. On ne s'y apercevait presque pas qu'on était tombé sous la domination des barbares. Tant d'avantages firent qu'Amalasonte, fille du Roi des Goths, reçut une très-bonne éducation. Heureuse l'Italie, si Théodoric ne se fût jamais démenti!

Boèce se délassait par l'étude de l'application aux affaires publiques. Dans ses momens de loisir, il s'amusait à faire des instrumens de mathématiques. Quelquefois il composait de la musique, et il envoya plusieurs pièces de sa composition à Clovis, Roi des Français. Il envoya aussi à Gondebaud, Roi des Bourguignons, des cadrans pour tous les différens aspects du soleil, avec des hydrauliques qui, quoique sans roues, sans poids et sans ressorts, marquaient toutefois le cours du soleil, de la lune et des astres, par le moyen d'une certaine quantité d'eau renfermée dans une boule d'étain qui tournait sans cesse entraînée par sa propre pesanteur. Il avait lui-même travaillé à la construction

de ces machines. Les Bourguignons ne comprenant pas comment elles pouvaient se mouvoir, et marquer ainsi les heures, firent la garde nuit et jour pour s'assurer que personne n'y touchait. Convaincus de la vérité du fait, et ne pouvant en deviner la raison, ils s'imaginèrent que quelque divinité résidait dans ces machines, et leur imprimait le mouvement. Il se forma à cette occasion une correspondance entre Boèce et les Bourguignons ; et le fruit de cette correspondance fut de disposer ceux-ci à recevoir les maximes de l'évangile.

Boèce fut long-temps l'oracle de Théodoric, et l'idole de la nation des Goths. Les plus grands honneurs ne paraissaient point encore suffisans pour récompenser son mérite et ses vertus. Trois fois on l'éleva au consulat, et par une distinction unique, il posséda cette dignité sans collègue en 510.

Après la mort d'Elpis, il avait épousé Rusticienne, fille de Symmaque, et la plus accomplie de toutes les dames romaines. Il eut d'elle deux fils, qui, quoique jeunes encore, furent désignés consuls pour l'année 522. C'était un privilége réservé aux fils des Empereurs. Boèce avoue qu'il ressentit en cette circonstànce toute la joie que peuvent procurer des honneurs fragiles. En effet, il vit ses deux fils portés sur un char de triomphe par toute la ville, accompagnés du sénat, et suivis d'un concours prodigieux ; il eut lui-même une place au cirque au milieu des deux consuls, et là il reçut les complimens du Roi et ceux de tout le peuple. Ce jour-là il prononça le panégyrique de Théodoric dans le sénat, après quoi on lui donna une couronne, et on le proclama prince de l'éloquence.

Mais il ne tarda pas à éprouver l'inconstance des choses humaines, et on eut lieu de croire qu'il n'était monté si haut que pour faire une chute plus terrible. Ses amis, ses richesses, ses honneurs ne purent le garantir des coups de la fortune. Heureux toutefois dans sa chute, puisque sa vertu fut la seule cause de ses souffrances !

Théodoric se voyant affermi sur le trône, se livra aux penchans qu'il avait pour la tyrannie. En devenant vieux, il devint mélancolique, jaloux, et plein de défiance pour tous ceux qui l'approchaient. Il donna sa confiance à Conigaste et à Trigille, Goths l'un et l'autre, et aussi avares que perfides. Ces indignes ministres, qui ne cherchaient qu'à assouvir leur rapacité, écrasèrent le peuple par des impôts excessifs. Dans une disette, ils firent porter dans les greniers du prince le blé qu'ils achetèrent à très-bas prix. Ils imaginèrent des prétextes frivoles pour écarter de la cour plusieurs personnes de mérite et de probité, entre autres Albin et Paulin. Boèce se chargea de porter aux pieds de Théodoric les soupirs et les larmes des provinces ; il le pria de la manière la plus pressante de laisser agir cette compassion dont il avait donné

tant de preuves. Ses représentations furent inutiles. Le prince séduit ne voulut rien entendre. Boèce entreprit de faire un dernier effort; il exposa au Roi, en plein sénat, les manœuvres des sangsues publiques. Il lui dit qu'il était prêt à lui obéir, et il l'assura en même temps de l'obéissance de tous les sénateurs. Nous respectons, ajouta-t-il, l'autorité royale, dans quelques mains qu'elle puisse se trouver, et nous lui laissons la distribution de ses faveurs aussi libre que le sont les rayons du soleil. Nous osons cependant vous demander la liberté, qui a toujours été le plus précieux avantage de cet empire, et vous prier de nous permettre de vous exposer nos plaintes, et de vous représenter qu'on abuse de votre confiance pour opprimer vos sujets contre votre intention. Les choses en sont venues à un point, qu'on ne peut plus être né riche impunément; et que d'avoir des biens est un titre pour éprouver les rapines de ceux qui causent le malheur public. Les pierres elles-mêmes font retentir les gémissemens du peuple. Daignez-vous rappeler ces belles paroles qui sont si souvent sorties de votre bouche : « Il faut tondre le troupeau, et non pas l'écorcher. Il n'y a » point de tribut qui puisse être comparé à l'avantage précieux qu'un » prince retire de l'amour de ses sujets..... » Nous vous conjurons de reprendre cet esprit qui vous faisait régner aussi bien sur les cœurs que sur les provinces; d'écouter ceux dont la fidélité ne peut vous être suspecte; de porter vos sujets dans votre sein, et de ne point les fouler aux pieds; de vous souvenir que le devoir des Rois est, non d'accabler le peuple sous le poids de l'autorité, mais de le rendre heureux; de penser que les princes doivent se comporter en pères, et non en maîtres impérieux, et se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. Ouvrez enfin les yeux sur la misère de vos provinces, qui gémissent sous d'horribles concussions, et qui sont obligées de satisfaire par leurs sueurs et leur sang l'avarice de quelques particuliers, qu'on peut comparer à un feu qui dévore, et à un gouffre qui engloutit tout.

Théodoric regarda ce discours comme un acte de rebellion; il gagna une partie du sénat, et fit prononcer contre Boèce un décret de bannissement. Peu de temps après, c'est-à-dire, en 523, lui et Symmaque son beau-père furent arrêtés et renfermés dans le château de Pavie. Trigille et Conigaste les accusèrent de haute trahison. Rien ne fut prouvé; mais cela n'empêcha pas que l'on ne condamnât Symmaque à être décapité en 524. L'année suivante, on fit mourir Boèce dans un château situé dans un désert également éloigné de Rome et de Pavie. On dit qu'on le tourmenta par le moyen d'une roue à laquelle était liée une corde qui lui tenait la tête, et qu'en tournant cette roue, on le serra avec tant de violence, que les yeux lui sortirent de la tête. On l'étendit ensuite sur une poutre, où deux bourreaux le frappèrent avec

des bâtons sur toutes les parties du corps, depuis le cou jusqu'à la plante des pieds. Comme il vivait encore, on l'acheva avec la hache ou l'épée. Ainsi mourut ce grand homme, le 23 Octobre 525, dans la cinquante-cinquième année de son âge.

Les catholiques enlevèrent son corps, et l'enterrèrent à Pavie. Deux cents ans après, il fut transporté dans l'église de Saint-Augustin de la même ville, par l'ordre de Luitprand, Roi des Lombards, qui lui fit dresser un mausolée magnifique, que l'on voit encore aujourd'hui. L'Empereur Othon II lui en fit élever un autre sur lequel on grava des inscriptions très-honorables.

Tous les biens de Boèce furent confisqués. Amalasonte, fille de Théodoric, les fit rendre depuis à sa veuve, qui vécut jusqu'au temps où Bélisaire chassa les Goths d'Italie. Le général romain donna des ordres pour qu'on abattît toutes les statues de Théodoric, mais on épargna son tombeau qui était à Ravenne. Il subsiste encore aujourd'hui, et il fait par sa beauté l'admiration des voyageurs.

Théodoric termina sa vie de la manière la plus tragique. Lorsqu'il eut condamné à mort les plus illustres membres du sénat, il tomba dans une profonde mélancolie, et devint la proie de toutes les impressions affligeantes que produisent la crainte et la jalousie, jointes aux remords d'une conscience agitée par le souvenir du crime. Environ trois mois après la mort du saint Pape Jean, il s'imagina que la *tête d'un* grand poisson qu'on lui avait servi à table, était celle de Symmaque qui demandait vengeance contre lui. Il fut impossible de calmer ses frayeurs. Dans cet accès frénétique, on le porta sur son lit, et il périt misérablement quelques jours après.

Les sentimens sont partagés sur la vraie cause de la mort de Boèce. Il paraît que le zèle pour la religion, qui lui était commun avec le saint Pape Jean, contribua principalement à lui attirer l'indignation de Théodoric. Sa piété, et la constance admirable avec laquelle il souffrit son supplice, qu'il appelait une faveur du ciel, ont rendu sa mémoire chère à toutes les ames vertueuses. Il fut encore le martyr de la liberté publique et de la dignité du sénat romain. Un ancien auteur, publié par Mabillon, *Itin. Ital.* p. 22, dit qu'il fut convaincu d'entretenir des intelligences avec la cour de Constantinople contre Théodoric; mais les autres écrivains ne rapportant rien de tel, on doit conclure que c'était là une calomnie de ses ennemis.

Boèce traduisit de grec en latin les ouvrages d'Euclide, de Ptolomée, de Platon, d'Aristote, d'Archimède, etc. On remarquait dans ses traductions tant de netteté, d'élégance et de pureté, que Cassiodore, l. 1, ep. 45, ne balançait pas de les préférer aux originaux. Il fut le premier qui mit en latin plusieurs traités d'Aristote, et il s'y détermina

par l'estime singulière qu'il faisait de la méthode et de la manière de raisonner du philosophe grec.

Les autres ouvrages qui sortirent de la plume de Boèce, sont 1° le livre *des deux natures et d'une personne en Jésus-Christ*, *contre les erreurs d'Eutychès et de Nestorius*, écrit vers l'an 513, et adressé à Jean, diacre de l'Église romaine, qui depuis fut Pape et martyr. Presque tous les traités de Boèce sont adressés à la même personne.

2° Le livre *de l'unité de Dieu*, écrit d'une manière très-abstraite. Il est prouvé que la Trinité est un seul Dieu, et non pas trois Dieux.

3° Le livre intitulé, *si le Père, le Fils et le Saint-Esprit peuvent être affirmés substantiellement de la divinité*, écrit en forme de lettre. L'auteur y montre que les attributs relatifs ne peuvent être affirmés substantiellement de la divinité; de sorte qu'on ne peut pas dire du Fils qu'il est le Père, ni du Saint-Esprit qu'il est le Père ou le Fils, ni conséquemment que la divinité soit le Père, le Fils ou le Saint-Esprit, quoiqu'elle soit renfermée dans ces trois personnes.

4° Le livre intitulé, *si tout ce qui est, est bon*, contre les manichéens

5° La *Profession de foi*, composée dans un temps où l'Église était déchirée par le schisme et l'hérésie. Il y a peu d'ouvrages dans l'antiquité ecclésiastique où l'on remarque autant de méthode et de solidité. L'éditeur l'appelle avec raison un *livre d'or*. La profession de foi de Boèce fut imprimée à Leyde en 1656, par les soins de René Vallin.

6° Les cinq livres *de la Consolation de la philosophie*, en forme de dialogues. C'est le chef-d'œuvre de Boèce. Il composa cet ouvrage, qui est mêlé de vers et de prose, sans le secours d'aucun livre, lorsque renfermé dans les prisons de Pavie, il subissait de fréquens interrogatoires, et qu'il s'attendait tous les jours à terminer sa vie au milieu des tortures. Il y feint de s'entretenir avec la Sagesse incréée, et quoiqu'il ne prononce pas le nom de Jésus-Christ, il fait paraître les sentimens d'un parfait chrétien. Il prouve par la raison, la vérité d'une Providence, et parle des supplices réservés aux méchans dans une autre vie. La versification des livres de la Consolation de la philosophie, est de beaucoup inférieure à la prose, mais les pensées sont partout pleines de grandeur et de sublimité L'auteur est sans contredit un des plus beaux génies qui aient jamais existé. Il conçoit les choses d'une manière noble, et s'exprime avec autant de justesse que de facilité, même dans les matières les plus abstraites. Enfin, l'ouvrage dont nous parlons peut-être comparé pour la pureté du style, pour la vérité et la sublimité des pensées, pour la douceur et la propriété de l'expression, à tout ce que les beaux siècles de l'éloquence romaine ont produit de plus

parfait. Le style des ouvrages que Boèce composa dans sa jeunesse est moins pur et moins châtié.

7° Divers traités philosophiques qui sont peu importans.

Il s'est fait plusieurs éditions générales des œuvres de Boèce, dont la plus ancienne est celle de Venise en 1491. Les livres de la Consolation de la philosophie ont été imprimés séparément un grand nombre de fois, et traduits en presque toutes les langues. La traduction allemande des œuvres de Boèce, par J. G. Richter, parut à Leipsic en 1753; celle de son ouvrage *de la Consolation de la philosophie*, par Freytag, à Riga, 1794, 2 vol. in-8°. Il existe une traduction allemande plus ancienne des œuvres de Boèce, publiée à Strasbourg en 1500; mais elle est rare.

L'abbé Gervaise (prévôt de saint Martin de Tours, et mort évêque d'Horen) donna à Paris, en 1715, la vie de Boèce avec l'analyse de ses ouvrages, des notes et des dissertations qui sont d'une grande utilité pour l'intelligence du texte de cet auteur. Voyez encore la Bibliothèque latine de Fabricius, t. III; D. Ceillier, t. XV; et la vie de Boèce, par Richard Granam, vicomte Preston, à la tête de la traduction anglaise des livres de la Consolation de la philosophie, que ce seigneur a publiée avec de bonnes notes.

Le P. Papebroch donne à Boèce le titre de *Saint*, et joint sa vie à celle du Pape Jean. Il dit que son nom a été inséré dans le calendrier de Ferrarius, et dans ceux de quelques églises particulières d'Italie, sous le 23 d'Octobre, jour auquel on fait mémoire de lui à saint Pierre de Pavie. Voyez Papebroch, t. VI, *Maii*, p. 707.

S. JULES, MARTYR DANS LA SECONDE MÉSIE.

Tiré de ses actes sincères, publiés par D. Ruinart, p. 615 et par Tillemont, t. V.

Vers l'an 302.

SAINT JULES était un soldat vétéran, et il servait dans le même corps que Pasicrate et Valention qui, peu de temps auparavant, avaient reçu la couronne du martyre. Il fut accusé par ses propres officiers de professer le christianisme, devant Maxime, gouverneur de la seconde Mé-

sie, connue depuis sous le nom de Bulgarie. Le juge, pour le séduire, employa inutilement les promesses et les menaces. Jules répondit constamment qu'il ne désirait autre chose que de mourir pour Jésus-Christ, afin de vivre éternellement avec lui. Il fut donc condamné à perdre la tête.

Lorsqu'on le conduisait au lieu de l'exécution, un soldat chrétien, nommé Hésychius, qui était aussi prisonnier, et qui souffrit le martyre quelques jours après, lui dit : « Allez avec courage, et volez à la couronne que » le Seigneur vous a promise. Souvenez-vous de moi » qui dois bientôt vous suivre. Recommandez-moi aux » serviteurs de Dieu, Pasicrate et Valention, qui nous ont » précédés dans la confession du saint nom de Jésus. » Jules, embrassant Hésychius, lui répondit : « Hâtez- » vous, mon cher frère, de venir à nous. Ceux auxquels » vous me chargez de vous recommander ont déjà entendu » votre prière (1). » Ensuite il se banda les yeux, puis présentant le cou au bourreau, il dit : « Seigneur Jésus, » pour le nom duquel je souffre la mort, daignez rece- » voir mon ame au nombre de celles de vos Saints. » Son martyre arriva le 27 Mai, vers l'an 302, à Durostoro, sur le Danube, dans la seconde Mésie.

---

(1) *Mandata tua jam audierunt quos salutasti.* Ruinart.

S. BÈDE, PÈRE DE L'ÉGLISE.

Tiré de ce qu'il dit de lui-même dans le dernier chapitre de son histoire ecclésiastique; de la relation de sa mort, donnée par Cuthbert, son disciple; de ses deux vies anonymes, dont l'une est dans Capgrave, et l'autre est citée par Maihew; de Siméon de Durham, *Hist. Dunelm.* c. 14, 15, et *L. de pontif. Eborac. in manuscript. Cotton.*; de Guillaume de Malmesbury, *de reg. Angl.* l. 2, c. 4; de Matthieu de Westminster, *ad an.* 734. Voyez encore Henschénius, t. VI, *Maii,* p. 718; Mabillon, sect. 3, *Ben.* p. 1, p. 539; Bulteau, t. II, p. 316; Cave, *Hist. litt.* t. I; Ceillier, t. XVIII, p. 1; Tanner, *Bibl. Script. Britan.* p. 86; la *Biographie Britan.* t. I. *Voyez Bède;* Smith, *in app. post Bedæ Eccles. Histor.* p. 791.

L'AN 735.

Le célèbre Don Mabillon, citant Bède comme un parfait modèle de savoir dans l'état monastique, s'exprime ainsi (1) : « Qui s'est plus appliqué que lui à *toutes sortes* » d'études, et même à enseigner les autres? Qui fut cependant plus attaché aux exercices de piété et de religion? A le voir prier, il semblait qu'il n'étudiait pas; à voir la quantité de ses ouvrages, il semblait qu'il ne faisait autre chose que d'écrire. » Camden l'appelle *une lumière singulièrement éclatante;* et Léland, « la gloire, le » plus bel ornement de la nation anglaise, l'homme le » plus digne qui fût jamais de jouir d'une réputation immortelle. » Selon Guillaume de Malmesbury, il est plus facile de l'admirer en secret, que de trouver des expressions proportionnées à son mérite.

Bède (2), surnommé *le vénérable*, ne doit point être

(1) *Traité des Etudes monast.* t. I, p. 111 de l'édition in-12. Paris, 1692.

(2) Beda ou Bedas, qui signifie *homme qui prie,* est dérivé du mot *bedan,* prier. Voyez Hickes, *Thesaur, ling. septentrion.* t. I, p. 172.

confondu avec un autre Bède plus ancien, qui était moine de Lindisfarne (1). Il naquit, en 673, dans un village qui, peu de temps après, fit partie des biens du monastère de Jarrow (2).

Saint Benoît Biscop ayant fondé, en 674, l'abbaye de Saint-Pierre à Wérémouth, près de l'embouchure de la Wère, fonda, en 680, celle de Saint-Paul à Girvum ou Jarrow, sur le bord de la Tine (3). Il régnait une si belle harmonie entre les deux maisons, qu'elles étaient souvent gouvernées par le même abbé, et qu'on le désignait sous le nom commun de *monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul*. Le saint fondateur, qui avait autant de savoir que de piété, procura à chaque communauté une excellente collection de livres, qu'il avait apportés de Rome et de divers pays étrangers. Bède, lui ayant été offert par ses parens dans sa septième année, il se chargea du soin de le former à la vertu et aux sciences; il l'envoya dans la suite à Jarrow, afin qu'il y continuât ses études sous l'abbé Céolfrid.

Bède nomme parmi les maîtres habiles dont il prit les leçons, le moine Trumbert, disciple de saint Chad, évêque d'Yorck, puis de Litchfield, lequel avait établi une école célèbre dans le monastère de Lestingan, au comté d'Yorck. Le chant ecclésiastique lui fut enseigné par Jean, qui, de grand-chantre de Saint-Pierre du Vatican, était devenu abbé de Saint-Martin de Rome, et que le Pape Agathon avait envoyé en Angleterre avec saint Benoît Biscop. Il apprit le grec, de Théodore, archevêque de Can-

(1) *Vit. S. Cuthbert*, c. 37.

(2) Mabillon a démontré, par les écrits du Saint, qu'on devait mettre sa naissance en 673. Le village où il vint au monde avait été englouti par la mer avant le temps de Turgot et de Siméon de Durham.

(3) Au-dessous du lieu nommé *Capræ-Caput*, qui s'appelle encore aujourd'hui *Goat'shead* ou *Gateshead*, vis-à-vis de Newcastle.

torbéry, et de l'abbé Adrien, qui rendirent cette langue si familière à plusieurs Anglais, qu'on eût dit qu'elle était leur langue maternelle. Bède en donne pour exemple Tobie, évêque de Rochester. S'il eût été moins modeste, il aurait pu se citer lui-même. On voit en effet par son *Ars metrica*, et par ses autres ouvrages, qu'il savait parfaitement la langue grecque Les vers que nous avons de lui montrent aussi qu'il était bon poète pour le siècle où il vivait; mais ses sermons, ainsi que ses commentaires sur l'Écriture, prouvent qu'il fit sa principale étude de la méditation des livres divins et des écrits des Pères.

La science et la piété suppléant en lui au défaut de l'âge, l'abbé Céolfrid voulut qu'il se préparât aux saints ordres, quoiqu'il n'eût encore que dix-neuf ans. Il fut ordonné diacre en 691, par saint Jean de Béverley, alors évêque d'Hexham, dans le diocèse duquel l'abbaye de Jarrow était située (1). Il continua ses études jusqu'en 702, qu'il reçut la prêtrise des mains du même prélat (2). Il est appelé dans un ancien livre, *le prêtre de la messe*, parce qu'il était chargé de chanter tous les jours la messe conventuelle.

Les moines de Wérémouth et de Jarrow, à l'exemple de saint Benoît Biscop, donnaient un certain temps au travail des mains. Ce travail consistait à battre et à vanner le blé, à prendre soin des bestiaux, à bêcher la terre dans le jardin, à faire le pain, et à préparer ce qui devait servir de nourriture à la communauté. Bède travaillait avec ses frères; mais sa principale occupation était d'étudier, d'écrire, de prier et de méditer. Souvent il copiait des livres. Aussitôt après qu'il eut été ordonné prêtre,

---

(1) Il n'y avait point encore de siége épiscopal à Durham.

(2) Saint Jean de Béverley fut fait évêque d'Hexham en 685, et évêque d'Yorck en 704.

il prit la plume pour l'honneur de la religion. Il se vit à la tête d'une école nombreuse, d'où sortirent d'excellens sujets ; il s'attachait particulièrement à l'instruction des moines, qui étaient au nombre de six cents. Il nous apprend lui-même qu'il se livrait tout entier à la méditation de l'Écriture sainte, et qu'après avoir chanté les louanges de Dieu à l'église, et rempli ce que la règle prescrivait, son plus grand plaisir était d'apprendre, d'enseigner et d'écrire. « Depuis le temps où je reçus la prêtrise, dit-il, » jusqu'à celui ou j'écris ceci (jusqu'à la soixante-neuvième » année de son âge), j'ai composé plusieurs livres pour » mon utilité et pour celle des autres. J'ai puisé dans les » ouvrages des Pères, et ai fait quelquefois des additions » à ce que j'y ai trouvé. » Il donne une liste de quarante-cinq ouvrages, dont il était pour lors auteur, et dont la plupart avaient pour objet d'éclaircir le texte de l'ancien et du nouveau Testament. Dans la suite, il sortit encore de sa plume diverses productions estimables.

Bède s'exerça avec succès sur toutes les parties de la littérature. Il écrivit sur la philosophie, l'astronomie, l'arithmétique, le calendrier, la grammaire, l'histoire ecclésiastique, etc. Les œuvres de piété composent cependant la principale partie de ses écrits. On chercherait en vain dans ses livres les ornemens de la rhétorique; on y trouve en récompense beaucoup de précision et de clarté : il y règne une aimable simplicité, avec un ton de franchise, de piété et de zèle qui intéressent vivement le lecteur. La candeur et l'amour de la vérité caractérisent visiblement ses livres historiques; et si l'on dit qu'il a porté quelquefois la crédulité trop loin, on doit au moins convenir qu'aucune personne judicieuse ne revoquera jamais en doute sa sincérité. Souvent il s'est contenté d'abréger ou de rangerdans un ordre méthodique les commentaires de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jé-

rôme, de saint Basile, etc., sur l'Écriture; mais il n'en a point agi de la sorte pour éviter le travail, ni par défaut de génie, comme l'ont prétendu quelques modernes. Son but était de s'attacher plus étroitement à la tradition, en interprétant les Livres saints. Dans ce que les Pères avaient laissé à faire, il suit toujours leurs principes, de peur de s'écarter de la tradition dans la moindre chose. Les meilleurs juges avouent que dans les commentaires qui sont entièrement de lui, il ne le cède point en solidité et en jugement aux plus habiles d'entre les Pères.

Bale, Carme apostat, l'ennemi déclaré des moines et des Pères, qui fut évêque d'Ossory, sous Edouard VI, et qui mourut chanoine de Cantorbéry sous la Reine Elisabeth, n'a pu s'empêcher de faire de Bède le plus magnifique éloge ; il va même jusqu'à assurer qu'il l'emporte sur saint Grégoire-le-Grand, par l'éloquence et la richesse de son style, et que l'on trouve dans ses écrits presque tout ce qui mérite d'être lu dans l'antiquité. Pitts avance (1) que l'Europe n'a peut-être point produit un homme de lettres qui lui soit comparable, et que même de son vivant ses ouvrages avaient tant d'autorité, qu'un concile ordonna de les lire publiquement dans les églises.

Folchard, qui, après avoir été moine de l'église de Christ à Cantorbéry et de Sithin, devint abbé de Thorney, parle ainsi de Bède, dans sa vie de saint Jean de Béverley, citée par Léland : « On est surpris, lorsqu'on considère » jusqu'à quel point ce grand homme réussit dans toutes » les sciences auxquelles il s'appliqua. Il vainquit toutes » les difficultés qui s'y rencontrent, et mit ses compatriotes » en état de se former de justes idées des choses. Les Anglais renoncèrent à la grossièreté de leurs ancêtres ; ils » se civilisèrent et se polirent par l'étude des lettres. Non-

(1) *De Script. Angl.*

» seulement Bède leur enseigna, durant sa vie, la route
» qui conduit au vrai savoir, il a encore laissé, pour
» l'instruction de la jeunesse, des écrits où l'on trouve
» une espèce *d'encyclopédie* ou de bibliothèque universelle.
» Il expliqua presque toute la bible, dit Fuller; il tradui-
» sit en anglais les psaumes et le nouveau Testament; et
» c'est sur-tout à lui qu'on peut appliquer ces paroles de
» l'Apôtre : *Il brilla comme une lumière au milieu d'une*
» *génération ignorante et perverse.* »

Ce qu'il y eut de plus admirable dans Bède, c'est qu'il anima toutes ses études d'un rare esprit de piété, et qu'il fit toujours un saint usage de ses connaissances. Il s'est peint lui-même en traçant le portait de saint Chad. Comme lui, il étudia l'Écriture, pour se mettre en état de méditer assidûment les mystères de la foi, pour se pénétrer des saintes maximes du christianisme, pour remplir son cœur de l'amour de toutes les vertus : aussi sa vie fut-elle toujours un modèle que les plus parfaits pouvaient se proposer. On voulut le faire abbé, mais son humilité le porta à refuser cette dignité.

Le Pape Sergius avait une estime singulière pour notre Saint. Il lui écrivit une lettre que nous avons encore (1), vers le temps où il fut ordonné prêtre. Dans cette lettre, il l'invitait en termes fort honorables à venir à Rome, afin qu'il eût la satisfaction de le voir, et de le consulter sur des affaires importantes. Bède, par modestie, supprima cette circonstance. Au reste, il n'alla point à Rome, sans toutefois qu'on sache la raison qui l'en empêcha. Il nous assure lui-même qu'il ne sortit jamais de son monastère pour voyager, au moins pour faire des voyages considérables. Sa réputation lui attira des visites de tout ce

(1) Ap. Malmesb. l. 1 *de Reg.* c. 3.

qu'il y avait de plus grand dans la Bretagne, entre autres celle du pieux Roi Céolwulph.

Ecgbright ou Egberct, frère d'Eadbyrht, Roi du Northumberland, avait été disciple de Bède. Il invita son maître à venir à Yorck, dont il fut sacré évêque en 734. Le Saint se rendit à cette invitation. Il enseigna quelques mois à Yorck, après quoi il voulut retourner dans son monastère (1). L'école qu'il établit dans cette ville, devint très-florissante, et l'on dit qu'il avait lui-même formé le célèbre Alcuin, qui en fut le plus bel ornement.

Bède mourut peu de temps après qu'Ecgbright eut été élevé sur le siége épiscopal d'Yorck. Avant sa mort, il écrivit à son disciple une lettre où il lui donnait d'excellens avis. Souvenez-vous, lui disait-il, que la partie la plus essentielle de votre devoir, est de mettre par-tout des prêtres éclairés et vertueux; de vous appliquer, avec un zèle infatigable, à nourrir vous-même votre troupeau; de faire en sorte que le vice disparaisse; de travailler à la conversion des pécheurs; d'avoir soin que tous vos diocésains sachent l'oraison dominicale et le symbole des apôtres, et qu'ils soient parfaitement instruits des différens articles de la religion. Ne négligez rien pour que les laïques, qui mènent une vie pure, communient tous les Dimanches, ainsi que toutes les fêtes des apôtres et des martyrs, comme vous l'avez vu pratiquer à Rome; mais avertissez les personnes mariées qu'elles doivent se préparer à la communion par la continence (2). Ce dernier point était anciennement de précepte, comme nous le voyons par plusieurs conciles. Par le non usage, il n'est plus que de conseil; mais c'est un conseil dont saint Char-

---

(1) Bède, *ep. ad Ecgbright. ap. Smith.* p. 306.
(2) *Ibid.* p. 311.

les Borromée voulait que l'on recommandât fortement la pratique aux fidèles.

Cuthbert ou Antoine, un des disciples de Bède, et auquel ce grand homme dédia son livre *de Arte metricâ*, nous a laissé une relation de la mort de son cher maître; elle est dans une lettre qu'il écrivit au moine Cuthwin, son compagnon d'études. Ce Cuthbert fut depuis abbé de Jarrow. Il succéda dans cette dignité à Huetbbert, autrement appelé Eusèbe, qui avait été aussi disciple de Bède.

La lettre de Cuthbert mérite d'être rapportée ici; nous n'y ferons que de légers retranchemens (1). « Cuthbert à » Cuthwin, son très-cher condisciple en Jésus-Christ, sa» lut éternel en Notre-Seigneur. J'ai reçu avec beaucoup » de plaisir le petit présent que vous avez bien voulu m'en» voyer. Votre lettre m'a causé aussi une grande satisfac» tion, en ce que j'y ai trouvé ce que je désirais ardemment, » savoir que vous aviez eu soin de prier et de célébrer des » messes pour Bède, ce vrai serviteur de Dieu, notre père » et notre maître. Par une suite de l'amour que je lui » porte, je vous envoie en peu de mots une relation de » la manière dont il est sorti de ce monde, relation que » je sais que vous attendez de moi.

» Il fut pris d'une difficulté de respirer, sans toutefois » ressentir de douleur, environ deux semaines avant Pâ» ques. Il resta dans cet état, conservant sa gaieté ordi» naire, et rendant grâces à Dieu nuit et jour, même à » toutes les heures, jusqu'à la fête de l'Ascension du Sei» gneur, qui était le 26 de Mai. Après nous avoir donné » des leçons selon sa coutume, il employait le reste du » jour à chanter les psaumes. Il passait aussi toutes les

(1) Ap. Simeon. Dunelm. *Hist. Dunelm.* l. I, c. 15, et ap. Smith. p. 792.

» nuits dans la joie et les actions de grâces, n'interrom-» pant cet exercice que par un sommeil très-court. Lors-» qu'il se réveillait, il se remettait à prier les mains éten-» dues vers le ciel. O homme véritablement heureux ! Il » chantait ces paroles de saint Paul : *C'est quelque chose* » *d'effroyable que de tomber dans les mains du Dieu vivant*, » et plusieurs autres passages de l'Écriture. Comme il était » fort versé dans notre langue, il récitait certaines choses » en vers anglais, ces paroles par exemple : *Un homme* » *sage ne saurait trop considérer ce qu'il a fait de bien et* » *de mal avant de sortir de cette vie.* Il chantait aussi des » antiennes, conformément à ce qui se pratique parmi » nous ; celle-ci entre autres : *O Roi de gloire*, *Dieu des* » *armées, qui êtes monté aujourd'hui en triomphe au-dessus* » *de tous les cieux ! ne nous abandonnez pas comme des orphe-* » *lins sans défense*, *mais envoyez-nous l'Esprit du Père*, *l'Es-* » *prit de vérité que vous nous avez promis. Alleluia.* En » prononçant ces paroles, *ne nous abandonnez pas*, ses » yeux versèrent une grande abondance de larmes. Une » heures après, il répéta la même antienne, et nous mê-» lions nos larmes aux siennes. Nous lisions, et nous » pleurions alternativement, ou plutôt nous ne lisions ja-» mais sans pleurer.

» Nous passâmes ainsi le temps qui s'écoula depuis le » commencement de sa maladie jusqu'à la fête de l'Ascen-» sion. Pour lui, il était toujours comblé de joie, et ne » cessait de remercier Dieu de ce qu'il lui avait envoyé son » infirmité. Souvent il répétait ce passage : *Dieu châtie* » *les enfans qu'il aime*, et autres semblables. On lui enten-» dait dire aussi ces paroles de saint Ambroise : Je n'ai » point vécu de manière à rougir de vivre parmi vous, » et je ne crains point de mourir, parce que nous avons » un Dieu qui est la bonté par essence.

» Les leçons qu'il nous donnait, et le chant des psau-

» mes ne l'empêchèrent point de composer deux ouvra-
» ges fort utiles à l'Église : il traduisit en anglais l'évangile
» selon saint Jean, et donna un extrait des livres des
» notes de saint Isidore, évêque. Je ne veux pas, disait-
» il, au sujet du second ouvrage, que mes disciples lisent
» des mensonges après ma mort, ni qu'ils se consument
» en des travaux inutiles.

» Le Mardi d'avant l'Ascension, il se sentit une diffi-
» culté de respirer plus grande qu'à l'ordinaire. On re-
» marqua un peu d'enflure à ses pieds. Il passa cependant
» le jour avec gaieté ; il dicta dans son école, en disant
» de temps en temps : Hâtez-vous ; que sais-je si je vivrai
» encore long-temps, et si le Seigneur ne m'enlèvera pas
» bientôt du milieu de vous ? Nous ne doutâmes point
» qu'il ne sût le moment de sa mort. Il passa la nuit en
» actions de grâces. Le lendemain matin, il nous dit d'é-
» crire promptement ce que nous avions commencé ; en-
» suite, selon ce qui se pratique à pareil jour, nous mar-
» châmes avec les reliques des Saints jusqu'à la troisième
» heure (1). Alors un d'entre nous lui dit : *Cher maître*
» *il nous manque encore un chapitre ; serait-ce vous incom-*
» *moder que de vous faire de nouvelles questions ? Non*,
» *répondit-il. Prenez votre plume, et écrivez vite ;* ce que
» fit le disciple.

» A la neuvième heure, il me chargea d'aller chercher
» tous les prêtres du monastère. Lorsqu'ils furent venus,
» il leur distribua du poivre, des mouchoirs et de l'en-
» cens qu'il avait dans une petite boîte (2), les priant de

(1) *Usque ad tertiam horam ambulavimus deindè cum reliquiis Sanctorum, ut consuetudo illius diei poscebat*, p. 793, ed. Smith. Il s'agit de la procession des Rogations, qui se fait la veille de l'Ascension. On sait que la troisième heure des anciens répondait à notre neuvième heure du matin.

(2) *Piperem, oraria et incensa.* On avait coutume de brûler de l'encens

» se souvenir de lui devant Dieu, et de célébrer des mes-
» ses à son intention, ce que tous lui promirent. Il n'y
» eut personne qui ne pleurât quand il annonça que bien-
» tôt on ne le verrait plus ; mais chacun se réjouit en lui
» entendant dire : *Il est temps que je retourne vers celui*
» *qui m'a donné l'être, en me tirant du néant. Mes jours*
» *ont été longs : mon juge en a prévu et fixé le nombre. Le*
» *moment de ma liberté approche. Je désire d'être affran-*
» *chi des liens du corps, et de me réunir à Jésus-Christ.*
» *Oui, mon ame désire voir Jésus-Christ son Roi dans*
» *l'éclat de sa gloire.* Il ajouta beaucoup d'autres choses
» pour notre édification.

» Wilberth, celui de ses disciples dont j'ai parlé plus
» haut, lui dit le soir : *Il y a encore une sentence qui*
» *n'est point écrite. Vous n'avez qu'à l'écrire*, répondit-il.
» Son disciple lui ayant répliqué que *c'était fait*, il ajouta :
» *Vous avez bien parlé. Tout est fini. Soutenez ma tête*
» *dans vos mains. Je veux avoir la satisfaction de m'as-*

---

aux hautes messes, comme on le voit par Gemmulus, diacre de Rome, qui envoya de semblables présens à saint Boniface, *ep. ad S. Bonifac. inter ep. Bonifac.* ep. 149.

Les *oraria* étaient des mouchoirs, ou autres choses semblables, qui servaient à essuyer la bouche. Voyez Vossius, l. 3, *de vitis Serm.* c. 31.

Par ces sortes de présens, le Saint voulait donner à ses frères des marques de la charité qui l'unissait avec eux, et par là les engager à se souvenir de lui dans leurs prières. (Voyez Smith et Mabillon.) Par la règle de saint Benoit, les moines, avec le consentement tacite de l'abbé, pouvaient laisser de semblables mémoriaux de leurs personnes. Saint Lulle fit un présent de poivre, d'encens et de cannelle à l'abbesse Kanebode. On trouve des exemples de la même chose dans les épîtres de saint Boniface, et dans d'autres anciens monumens. Fortunat, rendant grâces pour un présent d'herbes, de châtaignes et de prunes, s'exprime ainsi : *Munere in angusto cernitur amplus amor*, l. 11, epigram. 23. Voyez Smith, *loc. cit.* et Mabillon, *loc. cit.* §. 8, *de Xeniolis.*

» *seoir vis-à-vis l'oratoire où j'avais coutume de prier, afin* » *d'invoquer ainsi mon Père céleste.* S'étant mis sur le » plancher de sa cellule, il dit : *Gloire au Père, au Fils,* » *et au Saint-Esprit;* après quoi il s'endormit tranquil- » lement dans le Seigneur. Tous ceux qui ont assisté à sa » mort assurent qu'ils ne lui virent jamais plus de ferveur » qu'en ce jour.... J'aurais beaucoup d'autres choses à » vous raconter; c'est ce qui fait qu'il m'est venu dans » l'esprit de traiter ce sujet avec plus d'étendue, etc. »

Ranulph Higden (1) ajoute les particularités suivantes sur la mort du serviteur de Dieu. « L'enflure de ses pieds » l'avertissant qu'il approchait de sa dernière heure, il » reçut l'Extrême-Onction, puis le saint Viatique, le Mardi » d'avant l'Ascension; il donna ensuite le baiser de paix » à tous ses frères, et les conjura de prier pour lui après » sa mort. La fête de l'Ascension, s'étant couché sur un » cilice étendu à terre, il demanda la grâce du Saint-Es- » prit.... Il continua de prier jusqu'à son dernier soupir. » Il mourut en 735, à l'âge de soixante-deux ans (2), le Mercredi au soir, qui était le 26 de Mai, après les premières vêpres de l'Ascension. C'est pour cela que plusieurs auteurs mettent sa mort à la fête de l'Ascension, qui commençait aux premières vêpres chez les Saxons.

Dans quelques églises d'Angleterre, saint Bède était honoré le 26 de Mai, en sorte toutefois qu'on ne faisait que

(1) *Polychron.* l. 5, *ad an.* 732.

(2) Cette date, adoptée par Mabillon, s'accorde avec les écrits et l'histoire du Saint, ainsi qu'avec le cycle pascal de cette année. Quelques auteurs prétendent que Bède ne vécut que cinquante-neuf ans. Il paraît s'ensuivre de la vie d'Alcuin, qu'il mourut dans sa quatre-vingt-dixième année, et conséquemment qu'il vécut trente ans après avoir composé son histoire ecclésiastique. Tanner adopte ce système de chronologie, et dit que le Saint mourut en 762, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. *Bibl. Britan.* p. 92.

mémoire de lui dans l'office de saint Augustin. Dans d'autres églises, on célébrait sa fête le 27 de Mai, jour auquel son nom se trouve dans le martyrologe romain. Dans la constitution que Jean Alcock, évêque d'Ely, publia pour les fêtes de son diocèse, il est ordonné que l'on dira l'office du bienheureux Bède, le 13 de Mars, le jour de sa mort étant occupé par l'office de saint Augustin (1). Certaines congrégations de Bénédictins l'ont dit long-temps le 29 d'Octobre, peut-être à cause de quelque translation. C'est en ce jour que les catholiques d'Angleterre honorent ce Saint, et que les prêtres du même royaume, qui vivent en pays étranger, récitent son office en vertu d'un privilége que leur accorda Benoît XIV en 1754. Ce privilége, selon l'interprétation qui en a été donnée à Rome, renferme un précepte, au moins pour les ecclésiastiques et les religieux qui sont en Angleterre.

Alcuin dit (2) que la sainteté de Bède fut attestée, après sa mort, par la voix du Ciel, et qu'un malade fut tout-à-coup guéri en touchant ses reliques. Saint Lulle, archevêque de Mayence, écrivit à Cuthbert (celui-là même dont nous avons parlé plus haut) lequel était pour lors abbé de Wérémouth et de Jarrow, pour lui demander une copie des ouvrages de Bède. En même temps il lui envoya un manteau pour son usage, avec une veste de soie pour couvrir la châsse du Saint. Une veste de soie était un présent qu'on faisait alors aux personnes qualifiées, sans en excepter les Rois.

Bède fut enterré à Saint-Paul de Jarrow, où il y avait un porche au nord qui portait son nom. En 1020, ses reliques furent portées à Durham, où ayant été renfermées dans un coffre de bois, on les déposa dans la châsse

---

(1) La constitution dont il s'agit fut imprimée par Pynson en 1498.

(2) *Carm. de Pontif. et Sanct. Eccles. Ebor. v.* 1305.

de saint Cuthbert. En 1155, Hugues, évêque de Durham, les mit séparément dans une châsse magnifique enrichie d'or, d'argent et de pierreries (1), laquelle fut pillée lors de la destruction des monastères. Speed dit dans son *Théâtre de la Bretagne*, qu'au temps où il écrivait, on voyait le tombeau de Bède, fait de marbre, dans la chapelle de Notre-Dame, qui était à l'Occident de l'église de Durham. Smith en a fait graver les ruines, qui subsistent encore aujourd'hui (2), ainsi que l'autel de saint Cuthbert et de saint Bède, d'après les peintures d'une croisée qui était à l'orient (3). Les moines de Glastenbury prétendaient avoir les reliques de notre Saint; mais ils n'en avaient sans doute qu'une partie (4).

Selon saint Boniface, Bède fut la lumière de l'église britannique. Saint Lulle, Alcuin, etc., lui donnent de grandes louanges pour sa science et sa sainteté. Lanfranc et plusieurs autres écrivains l'appellent le docteur et le père des Anglais. Le titre de *vénérable* ne lui fut point accordé de son vivant, comme Trithème se l'est imaginé; on ne le lui donna que dans le neuvième siècle (5). Long-temps avant, il était reconnu pour saint, et son nom se lisait dans les martyrologes, ainsi que dans les litanies de saint Gal, etc. Raban-Maur parle d'un autel

---

(1) Voyez l'appendice à l'histoire de Durham, composée par Siméon de Durham. Cet auteur écrivit d'après les mémoires de Turgot, savant prieur de Durham, sous le règne d'Edouard *le Confesseur*, et qui fut fait archevêque de Saint-David, sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, dont il était l'ennemi déclaré. C'est pour cela que l'histoire de Turgot lui a été attribuée par quelques écrivains.

(2) *Append. ad hist. Bedæ*, p. 805, t. I, et Jean de Glastenbury.

(3) Voyez le Frontispice, *ib.*

(4) Voyez le *Monasticon Anglic.*

(5) Voyez Mabillon, *loc. cit. Elog. Hist.* et ap. Smith., *in append.* p. 807.

de Fulde, dédié sous son invocation. Le second concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 836, nomme Bède *le vénérable, l'admirable docteur des derniers temps.*

Notice des écrits de Bède.

Un des plus considérables ouvrages de *Bède* est son *Histoire ecclésiastique.* Il l'écrivit en 731, à la prière de Céowulph, Roi des Northumbres, auquel il le dédia. Ce prince, aussi pieux que savant, laissa la couronne à son fils Edbert, trois ans après la mort de Bède, et alla se faire moine à Lindisfarne, où il mourut en 740.

Milton et d'autres écrivains ont trouvé mauvais que Bède n'ait pas marqué les dates avec précision, et ait passé sous silence les événemens politiques; mais leurs plaintes paraissent peu fondées, sur-tout par rapport au dernier article. Le but de l'auteur était de donner simplement une histoire de l'église d'Angleterre, et il a rempli son plan, qui s'accordait avec sa piété et sa profession. S'il s'étend peu sur les églises bretonnes, c'est qu'elles n'entraient qu'indirectement dans l'exécution de ce même plan. Lorsqu'il rapporte des visions et des miracles, il cite ordinairement des garans.

Entre les éditions de l'Histoire ecclésiastique de Bède, on estime particulièrement celle de Wheloc, avec des notes, Cambridge, 1644; celle du P. Chifflet, Jésuite, aussi avec des notes, Paris, 1681; mais la meilleure de toutes est celle que Smith donna à Cambridge en 1722, in-fol. (1). On trouve dans le même volume les autres ouvrages historiques de Bède, comme sa *Chronique,* ou son traité *des six âges du*

(1) Nous possédons un manuscrit inédit et très-curieux sur l'Histoire ecclésiastique de Bède; il porte pour titre : *Venerabilis Bedæ Anglo-Saxonis antiqui Historiarum ecclesiasticarum defensio, declaratio, dilutio ab mille mendis, contra varios sinistros interpretes et corruptores, præsertim Thomam Demster, Hectorem Boëtam, Davidem Camerarium, Georgium Conæum. Auctore* R. P. Stephano *Vito, Iberno Clomellensi, e Societate Jesu Sacerdote, S. J. Doctore, Professore Academico emerito.* in-fol. p. 344. L'auteur donne le texte de Bède, revu d'après les anciens manuscrits et les meilleures éditions; chaque chapitre est suivi d'un commentaire sur les antiquités ecclésiastiques d'Angleterre.

Note de la prés. édit.

monde ; ses vies de saint Cuthbert et de saint Félix ; ses lettres à l'archevêque Ecgberect ; son livre des *Lieux saints*, p. 315 ; son *véritable martyrologe*, p. 327. Ce martyrologe avait déjà été publié par les Bollandistes, t. II, *Mart. Proleg.*, mais sans les additions qu'y avaient faites Florus, moine de saint Tron, et quelques autres auteurs. La vie de saint Cuthbert (évêque de Lindisfarne) fût écrite en vers et en prose. A l'égard de celle de saint Félix (de Nole), elle avait été écrite en vers par saint Paulin. Bède ne fit que la mettre en prose.

2° Les *Vies des cinq premiers abbés de Wérémouth*, savoir, de saint Benoît Biscop, de saint Céolfrid, d'Estervin, de Sigefrid et de Witbert. On en a deux bonnes éditions, dont l'une a été donnée par Ware à Dublin, en 1664 ; et l'autre par Henri Wharton à Londres, en 1693. Il y a parmi les œuvres de Bède, des vies de Saints qui ne sont point de lui. Celle de saint Grégoire-le-Grand a été écrite par Paul, diacre ; celles des saints Colomban, Attale, Eustate, Bertulfe et Fare, par Jonas, disciple de saint Colomban ; celle de saint Vaast, par un Français anonyme ; celle de saint Patrice, par Probus.

3° Les autres ouvrages de Bède sont des commentaires sur l'Écriture, des homélies ou sermons, et divers traités sur la poésie, la grammaire, la rhétorique, l'astronomie, la musique, le calendrier, etc. Les hymnes et les épigrammes qu'il avait composées sont perdues.

Les œuvres de Bède furent imprimées en trois tomes à Paris en 1499 et en 1545 ; en huit tomes à Bâle en 1563 ; et à Cologne en 1612 et 1688. Voyez Fabricius, *Bibl. lat.* p. 254 ; Mabillon, Sæc. 3, *Ben. in Elogio hist. de Beda, ejusque scriptis* ; Cave, *Hist. litter.* t. I, p. 612 ; Tanner, *Bibl. Britan.* p. 86 ; Boston Buriens. p. 29, *ap. Tan. in præfat.*

Cave souhaitait que quelqu'un se chargeât de donner une édition exacte et complète des œuvres de Bède. On a de lui en manuscrits plusieurs ouvrages intéressans qui n'ont jamais été publiés. On trouve dans Cave et dans Tanner le catalogue de ces manuscrits.

Cave, p. 613, a donné au public *le prologue* de Bède *sur les épîtres canoniques*, et il prétend que l'auteur n'a point connu la primauté de saint Pierre. Bède dit seulement que l'épître de saint Jacques a été placée la première, parce que l'évangile commença à être prêché à Jérusalem, et que saint Jacques écrivit son épître avant saint Pierre. Trombelli, chanoine régulier de Saint-Sauveur, a fait réimprimer le même prologue, avec plus d'exactitude dans ses *Bedæ, Claudii Taurinensis, aliorumque veterum Patrum opuscula*, Bononiæ, 1755. Ceci prouve que les partisans de la suprématie de saint Pierre n'ont point d'intérêt à supprimer cette pièce, comme Cave l'insinue, puisqu'ils la publient eux-mêmes. En effet, on ne peut inférer des expressions de Bède, qu'il n'ait pas pensé comme les catholiques romains sur l'article

dont il s'agit ; il n'y en a point d'ailleurs qu'il ait plus manifestement établi en divers endroits de ses ouvrages.

Pour peu que l'on soit versé dans la lecture des écrits de Bède, on voit qu'il pensait comme l'Église romaine, sur tous les points aujourd'hui controversés entre les catholiques et les protestans, tels que la prière pour les morts, l'invocation des Saints, la vénération des reliques et des images, etc. Il attribue même des miracles à ces pratiques. Il montre que les images ne sont point proscrites par le Décalogue, et que Dieu défendit seulement les idoles, puisqu'il ordonna d'élever le serpent d'airain, etc. *L. de Templo Salom.* c. 19, t. VIII, p. 40. Son histoire ecclésiastique, qui est dans les mains de tout le monde, suffirait seule pour le justifier des imputations des protestans. On peut voir ce qu'il dit de la prière pour les morts, hom. 2, t. V, *Anecdot. Marten.* p. 239, etc.

Il y a dans *le livre* de Bède, *de la nature des choses*, p. 46, *Op.* t. II, p. 37, une particularité qui mérite d'être remarquée. Il est dit que le monde et la terre sont de figure ronde.

Quoique Bède rende témoignage à la foi de l'Église, les protestans n'ont pu lui refuser un juste tribut de louanges. Mélancton, *de corrigendis studiis*, avoue qu'il était singulièrement versé dans la langue grecque et la latine, dans les mathématiques, la philosophie et la connaissance de l'Ecriture-Sainte. Tanner, p. 86, fait de lui le portrait suivant : « C'était un prodige de savoir dans un siècle où l'on n'avait presque » aucune teinture des lettres, et jamais nous ne pourrons assez admi- » rer son érudition. Il peut lui être échappé quelques méprises, sur-tout » par excès de crédulité ; mais si nous examinons l'ensemble de ses écrits, » nous conviendrons qu'il est seul une bibliothèque et un trésor de tous » les arts. »

La géographie de Bède, même dans les descriptions des pays étrangers, est fort exacte, quoiqu'il n'eût jamais voyagé, ce qui montre qu'il travaillait d'après de bons mémoires. Il parle, dans la préface de son histoire, des sources où il avait puisé.

S. EUTROPE, ÉVÊQUE D'ORANGE.

Cinquième siècle.

Saint Eutrope, issu d'une famille noble et riche, naquit à Marseille sous le règne de l'Empereur Honorius. Après la mort de sa femme, il se consacra sans réserve au service de Dieu. L'éclat de ses vertus engagea Eustache ou Eustate, évêque de Marseille, à lui proposer d'entrer dans son clergé. Il refusa long-temps, par humilité, de se rendre à cette proposition, et il fallut lui faire une sorte de violence pour qu'il se laissât couper les cheveux. Ayant été ordonné diacre, il embrassa un genre de pénitence très-austère pour expier les fautes de sa vie passée. Il passait les jours et une grande partie des nuits dans la prière et les larmes; il joignit des jeûnes rigoureux à de longues veilles, et pratiquait mille autres austérités que sa ferveur lui inspirait. Il reçut une grande consolation de deux songes mystérieux, dans lesquels Dieu lui révéla que tous les péchés qu'il avait commis autrefois lui étaient pardonnés.

Après la mort de Juste, évêque d'Orange, le clergé et le peuple de cette ville élurent unanimement Eutrope pour lui succéder (1). Le Saint n'eut pas plus tôt été sa-

(1) Saint Luce est communément regardé comme le premier évêque d'Orange. Il fut martyrisé, vers l'an 312, dans l'irruption que firent les Allemands sous la conduite de Crocus. A saint Luce succéda Erade, qui souscrivit la lettre que les évêques de la province de Vienne écrivirent contre Saturnin, évêque arien de la ville d'Arles. D. Polycarpe-de-la-Rivière fait mention de cette lettre dans ses *Annales de l'église et de la ville d'Avignon*. Erade eut pour successeur Constance, qui montra beaucoup de zèle contre les ariens, et qui assista, en 381, au

cré, qu'il se mit en route pour se rendre à son église ; mais il fut tellement effrayé de l'état de désolation où la ville d'Orange se trouvait réduite, qu'il prit la fuite, dans la crainte de ne pouvoir conduire un troupeau si maltraité (1). Dieu permit qu'il rencontrât un saint homme nommé Aper, que quelques-uns prétendent avoir été disciple de saint Augustin. Aper lui fit sentir que sa fuite était contraire à la volonté du Ciel. « C'est, lui dit-il, un » piége que le démon vous a tendu. Allez prendre soin » d'une église dont vous avez été établi pasteur ; elle sera » assez noble et assez riche, pourvu qu'elle soit ornée » des vertus de ses enfans. C'est à vous qu'il est réservé » de l'enrichir. Proposez-vous pour modèle saint Paul, » qui veut que l'on travaille de ses mains pour pourvoir » à ses besoins et à ceux des autres. »

Eutrope, ranimé par cette exhortation, retourna sur-le-champ à Orange, où il se livra tout entier à la sanctification de ses diocésains. La vie qu'il mena durant son épiscopat fut extrêmement dure. Il travaillait des mains, et cultivait même la terre pour avoir de quoi vivre, et de quoi assister les pauvres. Il vivait encore en 475, puisqu'en cette année il signa la lettre de Fauste de Riez contre le prêtre Lucide, qui errait dans la doctrine de la

---

concile d'Aquilée où ces hérétiques furent condamnés. Après la mort de Constance, le siége d'Orange fut occupé par Marin, puis par Juste, prédécesseur immédiat de saint Eutrope. Parmi les souscriptions du premier concile d'Orange, tenu en 441, on trouve celle d'un *Juste, évêque,* ce qui ne peut guère convenir qu'à celui dont nous parlons. Il assista, en 445, au troisième concile d'Arles. On lit son nom dans des lettres du Pape saint Léon aux évêques de la Gaule narbonnaise, et dans la lettre synodale de ces évêques à saint Léon en 452. Voyez le *Gallia Christ. nova,* t. I, p. 765, 766, 767.

(1) La ville d'Orange avait été ruinée par les Visigoths, ou, selon d'autres, par les Bourguignons.

prédestination. Il y avait déjà douze ans qu'il était évêque, s'il est vrai qu'il fût du nombre de ceux auxquels le Pape Hilaire écrivit en 463, touchant l'ordination illicite d'un évêque de Die. Dans le recueil des lettres de saint Sidoine Apollinaire, il y en a une qui est adressée à saint Eutrope (1).

Voyez dans les Bollandistes, les actes de saint Eutrope, par Vérus son successeur; Baillet, sous le 27 de Mai; et le *Gallia Christ. nova*, t. I, p. 767.

S. HILDEVERT, ÉVÊQUE DE MEAUX, ET PATRON DE LA VILLE DE GOURNAI, EN NORMANDIE.

Vers l'an 680.

SAINT HILDEVERT (2) n'est guère connu que par son culte, qui est fort célèbre dans les divers diocèses des provinces ecclésiastiques de Paris, de Rheims et de Rouen. Voici ce que l'on rapporte communément de sa vie.

Adalbert, son père, le mit sous la conduite de saint Feron, évêque de Meaux, pour qu'il y fût élevé dans les maximes de la piété et dans l'étude des lettres. Le saint évêque, charmé de sa vertu et de sa capacité, le fit entrer dans son clergé, et l'ordonna prêtre. Hildevert devint un modèle accompli de la perfection ecclésiastique. Son humilité, sa douceur, sa charité, son désintéressement lui méritèrent l'honneur de succéder à saint Faron. On le vit toujours allier l'esprit de prière et de retraite avec les fonctions de l'épiscopat. Il mourut le 26 ou le

(1) L. 6, ep. 6.
(2) En latin *Hildebertus*, *Ildevertuc*, *Datlevertus*.

27 de Mai, vers l'an 680, et fut enterré dans une église qu'il avait fait bâtir environ à une lieue de Meaux (1). On transporta depuis son corps dans la cathédrale de la même ville.

Hildegaire, évêque de Meaux, qui écrivit dans le neuvième siècle la vie de saint Faron, y donne une idée peu avantageuse de saint Hildevert. On ignore le motif qui a pu le faire parler de la sorte. Au reste, plusieurs savans ont justifié notre Saint des imputations de vanité et d'erreur dans la foi dont il a été chargé par Hildegaire; de plus, Dieu lui-même a vengé la mémoire de son serviteur, en rendant son tombeau célèbre par plusieurs miracles.

Les reliques de saint Hildevert ayant été portées à Gournai sur l'Epte, au diocèse de Rouen, vers la fin du douzième siècle, elles y furent déposées dans l'église collégiale de Saint-Guitmar (2), laquelle prit ensuite le nom du saint évêque de Meaux, qu'elle porte encore aujourd'hui.

On invoque saint Hildevert contre l'épilepsie et la démence. Outre sa principale fête, qui est le 27 de Mai, on célèbre encore sa translation le 25 d'Août.

Voyez le P. Papebroch, t. VI, *Maii*, et D. Mabillon, sect. 2 et 3, *in prælimin.* Ces deux savans auteurs n'ont point jugé dignes de l'impression les actes que nous avons de saint Hildevert. Voyez aussi Baillet, sous le 27 de Mai, et le *Gallia Christ. nova.* t. VIII, p. 1600.

---

(1) Dans le village appelé *Vignely*.

(2) Ce Saint avait été abbé de Saint-Riquier. Il mourut vers l'an 750. On ne sait rien autre chose de sa vie.

╤ S. RAGNULFE, MARTYR.

Vers l'an 700.

PLUSIEURS auteurs prétendent que saint Ragnulfe ou Renon a été le père du saint évêque Hadulfe dont nous avons parlé sous le 19 de ce mois, et qu'il fut martyrisé au village de Telu, près d'Arras. Son corps a reposé jusqu'en 1188 dans ce village qui appartenait à l'abbaye de S. Vaast. De là il fut transféré dans l'abbaye, où l'office solennel du Saint était annuellement célébré le vingt-septième jour de Mai.

En visitant en 1602 les reliques de S. Ragnulfe, D. Philippe de Caverel, abbé de S. Vaast, trouva dans la châsse une ancienne inscription de la teneur suivante : « Anno Verbi Incarnati millesimo C. octogesimo octavo, regnante in Francia Rege adolescente Philippo filio » Ludovici regis filii Ludovici grossi; archiepiscopante Rhemis Wilhelmo » ejusdem regis avunculo, anno SCZ. quo idem rex juvenis et Henricus » senior rex Anglorum, Philippus comes Flandriæ et universi fere » christianæ religionis principes crucem assumpserunt, quia Saladinus » universam fere terram Hierusalem usque ad mare occupaverat, Dns. » Henricus quondam Abbas Clarevalensis Albanensis Epus cardinalis, » et Aplicæ Sedis Legatus a Dom. Papa Clemente, et prædicandi gratiâ in » Galliam destinatus, in Ecclesiam. S. Vedasti veniens, corpus S. Ranulphi martyris, præsentibus Dno. Petro Epo, et Dno. Joanne Abbate, » multis personis, totoque conventu in hoc feretro solemniter reposuit 11 » Eidus Februarii. » — Voyez Gazet, *Hist. eccl. des Pays-Bas*, p. 167; Molani, *Nat. SS. Belgii*, p. 104, et les *Acta SS. Maii*, tom. VI p. 717.

✝ LE B. FRÉDÉRIC, ÉVÊQUE DE LIÉGE.

Le Père Henschénius a donné, dans les *Acta SS. Maii*, tom. VI, p. 724-728, sa vie écrite par un contemporain nommé *Nonnus Renerus*, religieux du monastère de S. Laurent à Liége. Voyez encore Foullon, *Hist. Leod.* tom. I, p. 235; Longueval, *Hist. de l'Eglise gall.*, tom. VIII, p. 335, et De Marne, *Hist. du comté de Namur*, tom. I, p. 127. Plusieurs anciens écrivains donnent à Frédéric le titre de *Saint*; d'autres lui attribuent la qualité de *Martyr*, parce que ce fut sur-tout son zèle contre la simonie qui lui attira la mort (1).

L'AN 1121.

A la mort d'Obert, évêque de Liége, une grande contestation s'éleva sur le choix de son successeur (2). Alexandre, fils du comte de Juliers, l'un des plus distingués du chapitre, par ses talens et par les dignités dont il était revêtu, briguait ouvertement l'évêché. Mais désespérant d'avoir la pluralité des suffrages, qu'il voyait assez qu'on destinait à Frédéric, prévôt de la cathédrale et frère de Godefroi, comte de Namur, il s'adressa à l'Empereur Henri V, et moyennant sept mille livres d'argent qu'il lui compta, il en obtint l'investiture de l'évêché (3). Les partisans qu'A-

---

(1) Martyr habitus est Fredericus, tanquam passus pro simoniacæ hæreseos damnatione et catholicæ fidei defensione? —Ex *Lamberto Parvo*, ap. Bolland., tom. VI, Maii, p. 725, n. 3.

(2) Obert ou Otbert avait été excommunié par le Pape Urbain II, parce qu'il tenait le parti de l'Empereur Henri IV; mais ce prince étant mort à Liége, il fut absous, et mourut en 1119.

(3) Henri IV et son fils Henri V, se souillèrent de toute espèce de simonie, vendirent les évêchés, et instituèrent les évêques par la crosse et l'anneau, ce qu'on appelait *investiture*. Cet abus fut condamné par les Papes, dans plusieurs conciles, et principalement par S. Grégoire VII. Voyez ci-dessus p. 287.

lexandre avait encore dans le chapitre, furent révoltés en apprenant de quelle voie il s'était servi pour gagner l'Empereur. Le peuple l'abandonna comme un simoniaque; et tout le clergé, excepté celui des églises collégiales de saint Paul de Liége et de Notre-Dame de Huy, où il était prévôt, se sépara de sa communion.

De pareilles dispositions dans ceux dont Alexandre voulait être le pasteur, auraient dû lui faire perdre l'envie de le devenir. Mais les pas qu'il avait déjà faits, loin de l'épouvanter, l'enhardirent à aller en avant. Au défaut des suffrages du clergé et du peuple de Liége, il compta sur la protection de Godefroi le Barbu, comte de Louvain; de Gilbert, comte de Duras; de Lambert, comte de Montaigu, et sur l'affection de la noblesse de Hesbaie qui lui était dévouée.

Frédéric de Namur avait vu tout ce manège, avec les sentimens d'indignation qu'une conduite si criminelle devait naturellement exciter dans une ame vertueuse. Il n'ignorait pas que les vœux de tous les gens de bien étaient pour lui; mais content de la place qu'il occupait dans la maison du Seigneur, il attendait tranquillement ce que la Providence ordonnerait de cette affaire.

Elle faisait trop de bruit pour ne pas réveiller le zèle de Frédéric, archevêque de Cologne. Ayant appris ce qui s'était passé à Liége, il défendit aux Liégeois, en sa qualité de métropolitain, de reconnaître Alexandre pour leur évêque, et il le cita à comparaître devant lui, pour rendre compte de sa conduite. Il manda en même-temps les chanoines de Liége, afin de se concerter avec eux sur les moyens qu'il convenait de prendre pour empêcher le progrès du mal. La plupart se rendirent à Cologne, où Alexandre, quoique cité trois fois, n'eut garde de les suivre. Son absence détermina l'archevêque à faire procéder à une nouvelle élection. Frédéric de Namur y réunit toutes

les voix en sa faveur (1), et fut sacré peu après à Reims, par le Pape Calixte II, durant la tenue d'un concile, où Alexandre et ses adhérens furent excommuniés (2). Après son sacre, Frédéric retourna à Liége nu-pieds et sans aucun faste; le clergé et une multitude d'habitans vinrent à sa rencontre, et le reçurent avec des témoignages d'allégresse.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour l'intrus, déjà déterminé à lever hautement l'étendard du schisme et à soutenir ses prétentions par la force des armes. Il en donna avis à ses partisans, et s'étant rétiré à Huy, il y attendit le secours que le comte de Louvain et celui de Montaigu lui avaient promis.

Frédéric de Namur, sans avoir d'ambition, ne manquait pas de fermeté. Il crut que le bien de son église demandait de sa part, des mesures aussi vigoureuses que celles que prenait son concurrent; et puisqu'Alexandre faisait armer les princes de son parti, afin d'appuyer une mauvaise cause, il était temps qu'il opposât de son côté la force à la violence, pour le maintien de la justice et de l'ordre public.

Le comte de Namur, son frère, avait prévu qu'il faudrait en venir là, et s'y était préparé. Il fit avancer ses troupes, que joignirent bientôt après celles de tous les alliés de Frédéric. L'évêque alla se présenter avec ces forces devant la ville de Huy : les habitans s'empressèrent d'ouvrir les portes à leur pasteur légitime, et Alexandre se réfugia dans le château, où il fut bientôt assiégé par le comte de Namur.

---

(1) Les chanoines de S. Lambert, qui étaient les véritables électeurs, procédèrent à cette élection canonique. Voyez *Les Recherches* de Villenfagne, chap. 1, part. 2.

(2) Le concile en question fut célébré l'an 1119, du 20 au 30 Octobre. Voyez Labbei, *Collect. Conc.*, tom X, coll. 862-881.

Le comte de Louvain et celui de Montaigu venaient, le premier par la Hesbaie, le second par le Condros, au secours d'Alexandre, dans le dessein de surprendre les assiégans des deux côtés, et de leur couper la retraite. Mais le comte de Namur attaqua successivement ces deux adversaires avec autant de courage que de bonheur. Le bruit de ces succès porta le découragement parmi les soldats qui défendaient le château. Se voyant ainsi réduit à l'extrémité, Alexandre trouva le moyen de s'échapper de la place, qui se rendit à Frédéric, et il prit enfin le parti de se soumettre aussi; après bien des promesses, qu'il ne garda pas, il obtint d'être absous de son excommunication.

Le saint Prélat ne jouit pas long-temps du fruit de sa victoire. Persécuté jusqu'à la fin de sa vie par les partisans d'Alexandre, il mourut empoisonné le 27 Mai 1121, ou le 30 Juin, selon Gilles d'Orval, et couronna ainsi par une mort précieuse devant Dieu toutes les vertus dont il avait constamment donné l'exemple à l'église de Liége, qui l'a toujours regardé comme un de ses plus saints évêques. On rapporte que le poison que ses ennemis lui avaient fait donner par un de ses domestiques, était si violent, qu'au moment même il tomba en faiblesse, l'œil droit sauta de la tête, et le gauche s'éteignit. Son corps fut enterré dans l'église cathédrale, et il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles qui ont justifié le culte qu'on lui rend (1).

---

(1) On mit sur son tombeau l'épitaphe suivante :

Clauditur hâc tumbâ simplex sine felle columba,
Quæ vobis vivam referebat pacis olivam;
Cor sublime gerens, Scripturis totus inhærens;
In se spernebat, quod nobilitate vigebat.
Plus fuit horroris, quam nominis hujus honoris.
Plebis catholicæ te Pontificem, Frederice,
Elegit Christus, sacravit Papa Calistus;
Sed despecta malis electio pontificalis.

28 Mai.

S. GERMAIN, ÉVÊQUE DE PARIS.

Voyez sa vie par Fortunat de Poitiers; saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 4, c. 24; Mabillon, *Annal. Ben.* l. 5, p. 132, et *Acta. Sauct. ord. Ben.* t. I, p. 234; Bouillart, *Hist. de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près*, Paris, 1723, in-fol.; Lobineau, *Hist. de Paris*, p. 25, 29, etc.

L'AN 576.

Saint Germain, qui fut la gloire de l'église gallicane au sixième siècle, naquit, vers l'an 496, dans le territoire d'Autun. Le saint prêtre Scapilion, son cousin, se chargea du soin de l'élever dans les maximes de la piété, et dans la connaissance des lettres. Il montra, dès sa jeunesse, une ferveur singulière : il assistait régulièrement à l'office divin; il ne manquait point à matines, même en hiver, quoiqu'il fût éloigné de l'église environ d'une demi-lieue.

Saint Agrippin, évêque d'Autun, le fit entrer dans son clergé. Il lui conféra d'abord le diaconat, et trois ans après la prêtrise. Germain, croissant tous les jours en vertu, fut fait abbé du monastère de Saint-Symphorien, dans un des

---

Inde furens Simonia, ruens in æs alienum,
Bella, tuis dedit; arma, suis; tibi, Sancte, venenum.
Hæc tuleras, nec victus eras, in agone bienni :
Sed frueris modo cum superis mercede perenni.
Ergo simul Christi Præsul Martyrque fuisti,
Cui te commendas quinto Maji ante Kalendas.
Gloria virtutum doceat te glorificatum :
Percipe te dignam, Præsul Martyrque, coronam.

faubourgs d'Autun (1). Alors Dieu le favorisa du don des miracles et de celui de prophétie, selon Fortunat, évêque de Poitiers, qui le connaissait particulièrement. Lorsque les moines reposaient, il allait à l'église, où il passait ordinairement une bonne partie de la nuit en prières. On rapporte qu'ayant eu un songe mystérieux, il vit un vénérable vieillard qui lui présentait les clefs de Paris, en lui disant que Dieu lui confiait la conduite des habitans de cette ville, pour qu'il les empêchât de périr.

Se trouvant à Paris quatre ans après, le siége épiscopal devint vacant par la mort d'Eusèbe. On y éleva Germain malgré lui. Sa nouvelle dignité n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre. On le vit toujours simple, frugal, mortifié, pénitent. Vers les neuf heures du soir, il se rendait à l'église, et y restait en prières jusqu'après matines. Sa maison était continuellement environnée d'une foule de malheureux auxquels il servait de père. Il avait toujours plusieurs pauvres à sa table, où l'on ne voyait point de mets délicats; et pour nourrir en même temps l'ame et le corps de ses convives, il faisait lire quelques livres de piété. Ses sermons opéraient les plus grands fruits, et toute la ville de Paris eut bientôt changé entièrement de face. Les amusemens profanes furent proscrits, les désordres cessèrent, et les pécheurs de toute espère effacèrent leurs crimes par une sincère pénitence.

Le Roi Childebert, qui jusque-là avait mené une vie peu chrétienne, ne put résister à l'onction des discours du Saint; il se convertit, et bannit de sa cour tous les désordres. Voulant échanger des biens périssables contre des trésors éternels, il ne se contenta pas de fonder des monastères où l'innocence pût trouver un asile dans les

(1) Ce monastère a été depuis converti en un prieuré de chanoines réguliers.

siècles suivans, il envoyait encore des sommes considérables au saint évêque pour le soulagement des pauvres. Quand ses coffres étaient épuisés, il faisait fondre sa vaisselle d'or et d'argent, ainsi que les ornemens de même métal qui servaient à son usage. Ne cessez point de donner, disait-il au Saint, qu'il avait établi le distributeur de ses aumônes, j'espère que la Providence me fournira des fonds dont la source ne tarira jamais.

Childebert et Clotaire son frère, faisant la guerre en Espagne, mirent le siége devant Saragosse en 542. Les habitans de cette ville invoquèrent avec confiance saint Vincent, martyr, leur patron, et portèrent ses reliques en procession à la vue du camp des Français. Childebert fut touché de leur piété; il demanda à parler à l'évêque de Saragosse, et lui dit qu'il lèverait le siége si on voulait lui donner une portion des reliques de saint Vincent. On accepta la condition, et l'évêque donna au Roi l'étole que le saint diacre portait à l'autel. Childebert tint sa parole, et fit retirer son armée. De retour à Paris, il y fonda une église en l'honneur de la sainte Croix et de saint Vincent.

Ce prince étant tombé malade au château de Celles (1), le Saint lui fit une visite. Sa santé paraissait désespérée, et les médecins avouaient qu'ils ne trouvaient aucune ressource dans leur art. Germain ne perdit point pour cela espérance; il passa la nuit en prières pour solliciter le rétablissement du Roi. Le lendemain matin, il lui imposa les mains, et il se trouva tout-à-coup parfaitement guéri. Childebert rapporte lui-même ce miracle dans les lettres-patentes par lesquelles il donne en reconnaissance à l'église de Paris et à l'évêque Germain la terre de Celles, où il avait recouvré la santé d'une manière surnaturelle. Il mourut peu de temps après. Comme il avait choisi l'é-

---

(1) Sur la Seine, un peu au-dessus de Melun.

glise de Saint-Vincent pour le lieu de sa sépulture, Germain, assisté de six autres evêques, en fit la dédicace le 23 Décembre 558, le jour même que le Roi était mort. Cette église, à cause de sa magnificence, fut appelée *église d'or*. Les murailles étaient couvertes en dehors de plaques de cuivre doré; en dedans, elles étaient ornées de peintures appliquées sur un fond très-riche qu'on avait aussi doré (1).

A côté de l'église était un vaste monastère, que le même prince fit bâtir, et auquel il donna le fief d'Issy, et d'autres terres dont une partie a servi d'emplacement à un faubourg considérable de la ville de Paris. Le soin de ce monastère fut confié à saint Germain, qui y mit pour abbé saint Droctovée, qu'il avait fait venir d'Autun (2).

---

(1) On peut voir la description de cette église dans la vie de saint Droctovée, écrite par le moine Gislemar.

L'église de Saint-Vincent fut pillée par les Normands dans les années 845, 857, 858, et brûlée par ces barbares en 861 et 881. On la rebâtit en 1014, et le Pape Alexandre III en fit la dédicace en 1163. Le bas de la grande tour, ainsi que la porte et les statues de Clovis, de Clodomir, de Thierri, de Childebert et de sa femme Ultrogote, de Clotaire, etc. paraissent être du temps du Roi Childebert.

(2) Gislemar, dans la vie de saint Droctovée, dit expressément que saint Germain établit saint Droctovée abbé du nouveau monastère; ce qui a été prouvé par Mabillon et Ruinart. L'interpolateur d'Aimoin, et quelques écrivains anonymes du douzième siècle, assurent au contraire, et cela d'après les registres de l'abbaye, qu'Authaire, d'abord sous-prieur de Saint-Symphorien d'Autun, fut le premier abbé du monastère de la Sainte-Croix et de Saint-Vincent. Le P. Germon, Jésuite, a soutenu ce dernier sentiment contre D. Ruinart.

La règle que saint Germain établit d'abord dans l'abbaye de Saint-Vincent, dite aujourd'hui de *Saint-Germain-des-Près*, était empruntée des moines orientaux; mais celle de saint Benoît lui fut depuis substituée. C'est dans cette abbaye que le général de la congrégation de Saint-Maur fait sa résidence ordinaire.

Les abbés de Saint-Germain-des-Près avaient autrefois juridiction

Clotaire, le dernier des fils du grand Clovis, succéda à Childebert son frère, et réunit en sa personne la monarchie française, qui avait été partagée en quatre royaumes. Il quitta Soissons, où il avait régné jusqu'alors, pour se rendre à Paris. Il montra d'abord quelque indifférence pour le saint évêque ; mais étant tombé malade peu de temps après, il l'envoya chercher. Quand il fut arrivé, il prit son manteau, qu'il appliqua aux parties de son corps où il ressentait de la douleur, et à l'instant il se trouva guéri. Depuis ce temps-là jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de traiter le Saint avec encore plus d'égards que n'avait fait son prédécesseur.

Ce prince étant mort en 561, la monarchie française fut de nouveau partagée en quatre royaumes. Charibert fut Roi de Paris, Gontran d'Orléans et de Bourgogne, Sigebert d'Austrasie, et Chilpéric de Soissons. Ces quatre princes étaient fils de Clotaire.

Quoique Charibert fût d'un caractère indolent, il n'en était pas moins fougueux dans ses passions. Comme il ne s'était point encore défait de tous les préjugés du paganisme, il répudia sa femme Ingoberge, pour épouser Méroflède, une des filles qui la servaient. Après la mort de celle-ci, il en épousa la sœur, nommée Marcovèse, qui

---

spirituelle et temporelle sur tout le faubourg de Saint-Germain. M. de Péréfixe, archevêque de Paris, recouvra la première en 1668, et le Châtelet la seconde en 1674. En vertu d'une transaction faite en 1669, le prieur régulier de l'abbaye est grand-vicaire né de l'archevêque. L'exemption et la juridiction abbatiales qui s'étendaient sur les séculiers, ont été restreintes *intra claustra*. En 1675, le Roi déclara que l'abbaye continuerait de jouir de l'exercice et des prérogatives de *haute-justice*, dans tous les lieux occupés par les moines ou leurs serviteurs, et dans le territoire appelé l'*enclos* de l'abbaye, et la cour abbatiale ; ce qui contient un assez grand terrain, où l'on voit quantité de maisons et de boutiques. Voyez Piganiol, *Descript. de Paris*, t. VII, et D. Bouillart, *Hist. de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près*.

avait porté le voile de religieuse. Ingoberge vivait cependant toujours. Saint Germain mit tout en œuvre pour faire sentir au Roi l'énormité de ses crimes ; mais les efforts de son zèle ne produisirent aucun effet. Voyant que le prince était incorrigible, il l'excommunia, ainsi que la complice de ses désordres, dans la persuasion que cet exemple de sévérité devenait nécessaire pour empêcher les mauvaises suites du scandale. Les deux coupables ne se corrigèrent point pour cela ; mais Dieu vengea bientôt le mépris de sa loi, et l'autorité de son serviteur. Marcovèse mourut au bout de quelques jours, et le Roi ne tarda pas à la suivre. Il laissa de sa femme légitime trois filles, dont deux furent religieuses. La troisième nommé Berthe, épousa Ethelbert, Roi de Kent.

A la mort de Charibert, arrivée en 570, ses trois frères partagèrent entre eux ses états ; mais n'ayant pu s'accorder sur la possession de Paris, ils firent un accommodement, par lequel il fut stipulé qu'ils posséderaient conjointement cette ville, et qu'aucun ne pourrait y entrer que du consentement des deux autres. Saint Germain eut besoin d'une grande prudence pour conduire son troupeau au milieu de tant d'intérêts différens. Il employa les moyens que peut suggérer une charité vigilante et ingénieuse, pour réunir tous les esprits, et maintenir la tranquillité publique.

Malheureusement la jalousie et l'ambition divisèrent Sigebert et Chilpéric. Ces deux princes, que leurs femmes Brunehaut et Frédégonde, qui se haïssaient mortellement, animaient encore l'un contre l'autre, et vinrent jusqu'à s'entre-déclarer la guerre. Saint Germain eut beau faire des représentations ; tout ce qu'il obtint se réduisit à suspendre les hostilités pour quelque temps. Chilpéric tomba sur les terres de Sigebert ; mais il fut vaincu, et obligé de s'enfuir à Tournai. Après cette victoire, Sigebert, accompagné de sa femme Brunehaut et de ses enfans, vint

à Paris, où il fut reçu comme un conquérant. Le saint évêque écrivit à la Reine, pour la conjurer d'obtenir de son mari qu'il rendît la paix à la France, et qu'il épargnât la vie et la fortune d'un frère dont le sang et la ruine crieraient vengeance au ciel. Brunehaut ne se laissa point toucher; elle détermina même Sigebert, par ses conseils, à assiéger Tournai. Pendant que le Roi se préparait à exécuter son entreprise, saint Germain alla le trouver pour faire un dernier effort. « Si vous pardonnez » à votre frère, lui dit-il, vous reviendrez vainqueur, si, » au contraire, vous méditez de lui ôter la vie, la jus- » tice divine vous frappera, et la mort vous empêchera » d'exécuter votre projet. » Le prince méprisa cet avis salutaire; mais l'événement prouva que Dieu avait inspiré son serviteur. En effet, la Reine Frédégonde, furieuse de l'état désespéré où se trouvaient les affaires de son mari, aposta deux scélérats qui l'assassinèrent, en 575, à Vitri, où son armée faisait halte. Il avait régné 14 ans, et avait quelque réputation d'humanité, au rapport de Fortunat (1).

---

(1) Chilpéric, par sa tyrannie et ses vexations, mérita, dit saint Grégoire de Tours, d'être surnommé le *Néron de la France*. Il sacrifia les enfans qu'il avait eus de sa première femme, à la barbare fureur de Frédégonde. Cette méchante princesse sachant qu'il était instruit de ses intrigues honteuses, le fit assassiner, en 584, par le complice de ses désordres. Elle gouverna en qualité de régente les royaumes de Soissons et de Paris pour son fils Clotaire II; elle continua la guerre contre Brunehaut et son fils, jusqu'à sa mort, arrivée en 601.

Brunehaut gouverna le royaume d'Austrasie pour son fils Childebert II, et après la mort de celui-ci, pour Théodebert son petit-fils; elle conseilla ensuite à Thierri, son autre petit-fils, qui régnait à Châlons, de faire périr Théodebert avec toute sa famille; ce qui fut exécuté en 611. L'année suivante, Thierri mourut. Clotaire II, surnommé le Grand, fils de Frédégonde, ayant hérité de ses domaines, accusa Brunehaut, devant les états, d'avoir mis à mort dix Rois, ainsi que plusieurs autres personnes illustres; sur-tout saint Didier, évêque de

Saint Germain, malgré son grand âge, montrait toujours le même zèle et la même activité dans l'accomplissement de ses devoirs. La faiblesse où de rudes austérités avaient réduit son corps, ne lui fit rien relâcher des exercices ordinaires de sa pénitence; il redoubla même de ferveur à mesure qu'il sentait approcher sa fin.

Il parut avec éclat dans le concile tenu à Paris en 557, et fut le principal auteur des canons que l'on y dressa. Par ses soins, les restes du paganisme furent extirpés en France. Il engagea le Roi Childebert à porter un édit qui ordonnait de renverser les idoles dans tout le royaume, et qui proscrivait les danses et autres divertissemens par lesquels on profanait les jours de dimanche et de fête. Il composa aussi un ouvrage excellent, que nous avons encore, sous le titre d'*explication de la liturgie* (1). En-

---

Vienne, parce qu'il la reprenait de ses débauches scandaleuses. Cette malheureuse princesse fut unanimement jugée digne de mort. On l'appliqua durant trois jours à de cruelles tortures, après quoi on l'attacha à la queue d'une cavale indomptée, qui mit son corps en pièces. D'autres disent qu'elle fut tirée à quatre chevaux. Ce fut ainsi que la fameuse Brunehaut termina sa vie en 615. Plusieurs de nos historiens lui reprochent d'avoir porté jusqu'à leur comble l'avarice, l'ambition, la cruauté et le libertinage. Nous n'avons garde de traiter de calomnies tout ce que l'on a dit contre sa mémoire; mais nous croyons qu'il y a eu de l'exagération dans les crimes dont on l'a chargée, et qu'on l'a faite beaucoup plus méchante qu'elle n'était dans la réalité. En pensant ainsi, nous suivons plusieurs habiles critiques qui ont très-bien approfondi l'histoire de ces temps-là. Ce n'est pas ici le seul endroit où nous ayons eu lieu de justifier, au moins en partie, la Reine Brunehaut.

(1) Cet ouvrage a été publié par D. Martenne, d'après un ancien Ms. *Anecd.* t. V, p. 91. On y trouve l'ancienne liturgie gallicane, qui était en usage en France avant que celle de Rome y eût été introduite par le Pape Adrien I, sous le règne de Charlemagne. On voit partout une ressemblance parfaite entre ces deux liturgies. Saint Germain donne des explications très-satisfaisantes des anciennes cérémonies de la messe, des vêtemens sacerdotaux, etc.

fin, il continua ses travaux pour la conversion des pécheurs, jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva le 28 Mai 576. Il était âgé de 80 ans. Le Roi Chilpéric composa son épitaphe, où il est représenté comme un pasteur brûlant de zèle pour le salut des ames, singulièrement aimé et respecté de son troupeau. Il y est dit encore qu'il s'opéra des prodiges à son tombeau; que les aveugles et les sourds y recouvrèrent, les uns l'usage de la vue, les autres l'usage de l'ouïe (1).

Le saint évêque fut enterré, comme il l'avait demandé, dans la chapelle de saint Symphorien, qui était au bas de l'église de saint Vincent (2). Divers miracles manifestèrent le crédit dont il jouissait auprès de Dieu. Le prêtre Fortunat, depuis évêque de Poitiers, nous en a laissé l'histoire. Il y en a deux dont il avait lui-même été témoin oculaire. Les deux moines anonymes de Saint-Germain-des-Prés dressèrent aussi des relations des miracles du Saint. Aimoin, religieux de la même abbaye, *qui florissait* en 870, et qui est un écrivain exact, mit ces relations en ordre, et les distribua en deux livres (3).

Le corps de saint Germain resta dans la chapelle de Saint-Symphorien jusqu'à l'an 754, qu'il fut transféré dans l'église. La cérémonie de cette translation se fit avec beaucoup de solennité. Le Roi Pepin y assista avec le prince Charles son fils, connu depuis sous le nom de Charlemagne.

---

(1) Cette épitaphe est dans Aimoin, l. 2, c. 16.

(2) Cette chapelle subsiste encore aujourd'hui sous le nom de chapelle des *sergens de justice*.

(3) Ils ont été donnés au public par Mabillon, sect. 4, *Ben.* t. II, et par les Bollandistes, sous le 28 de Mai.

Aimoin dont il est ici question, ne doit point être confondu avec un autre Aimoin qui florissait en 1001, et qui est auteur d'une histoire de France, divisée en quatre livres, ainsi que d'une histoire des miracles de saint Benoît. Ce dernier était moine de Fleury.

Ce dernier, qui n'avait alors que sept ans, fut singulièrement frappé des miracles qui s'opérèrent en cette occasion; il aimait dans la suite à les rapporter avec toutes leurs circonstances. Le moine de Saint-Germain-des-Prés qui a écrit l'histoire de la translation dont nous parlons, avait appris de Charlemagne ce qu'il rapporte; souvent même il se sert des propres paroles de ce prince. Il a joint à son histoire une relation de divers miracles, les uns opérés tout-à-coup, les autres opérés par des progrès successifs; il en avait vu plusieurs de ses yeux (1).

Le corps du saint évêque ayant été enlevé de Paris par la crainte des Normands, on l'y rapporta en 846. Ses reliques, du moins pour la plus grande partie, sont dans l'église de Saint-Vincent, dite présentement de *Saint-Germain-des-Prés* (2). On voit encore dans la chapelle de Saint-Symphorien le tombeau du Saint avec une inscription. Ses sacrés ossemens se gardent dans une belle châsse, où l'on dit qu'il est entré vingt-six marcs et deux onces d'or, avec deux cent cinquante marcs d'argent. Cette

---

(1) Mosander, continuateur de Surius, a fait imprimer une partie de ces miracles sous le 25 de Juillet; Mabillon en a donné un plus grand nombre; les Bollandistes ont publié la relation entière, *ad diem* 28 *Maii*.

(2) L'abbaye de Saint-Germain possède la charte originale de sa fondation et de son exemption; elle est écrite sur de l'écorce d'arbre, et signée par saint Germain, saint Nizier, et plusieurs autres évêques. Voyez sur l'authenticité de cette pièce, D. Quatremaires, D. Mabillon, et M. de Valois, *Discept. de Basilicis*, p. 53.

Childebert et sa femme Ultrogote, Chilpéric, et une Reine que Ruinard prend pour Frédégonde, mais que M. des Thuilleries croit être quelque autre Reine, Clotaire II et sa femme Bertrude, furent enterrés dans l'église de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Leurs tombeaux sont présentement dans le sanctuaire. Les deux premiers sont au milieu, parce que Childebert et Ultrogote sont fondateurs du monastère.

châsse est ornée de deux cent soixante pierres précieuses, et de cent quatre-vingt-dix-sept perles.

Une charité sans bornes pour les pauvres fut comme la vertu distinctive de saint Germain. On ne pratique jamais cette vertu, sans ressentir des effets particuliers de la libéralité divine. Rien au contraire ne tarit plus sûrement la source des grâces, que l'insensibilité pour les malheureux.

Ne soyons pas surpris de ce que les hommes apostoliques convertissaient tant d'infidèles au christianisme, et formaient même parmi eux une si grande multitude d'âmes parfaites. Comment n'auraient-ils pas vu leurs travaux couronnés par le succès, eux qui, aux efforts du zèle joignaient la ferveur de la prière, la pureté d'intention, et cet esprit de charité si fortement recommandé par l'Evangile? Leur vie était une démonstration de la vérité de la doctrine qu'ils prêchaient; on devenait, à leur exemple, crucifié au monde et à soi-même, inébranlable dans les épreuves, insensible à la volupté, humble, doux, indifférent pour la gloire et les opprobres, pour l'abondance et la misère, pour la liberté et la prison, pour la vie et la mort.

S. CHÉRON, MARTYR AU PAYS CHARTRAIN.

Cinquième siècle.

SAINT CHÉRON (1), né dans les Gaules, florissait vers la fin du cinquième siècle. Après la mort de ses parens, qui étaient chrétiens, il distribua ses biens aux pauvres, pour aller servir Dieu dans la solitude. L'évêque du lieu

(1) En latin *Caraunus*, *Caranus*, *Caro*.

où il s'était retiré découvrit son mérite, et l'ordonna diacre.

Le Saint résolut alors de se consacrer au ministère de la parole. Ayant parcouru diverses provinces des Gaules (1), il arriva dans le pays Chartrain, où il ne trouva qu'un petit nombre de chrétiens descendus de ceux qu'avaient autrefois convertis saint Potentien et saint Altin (2). L'Evangile, par ses prédications, eut bientôt fait de rapides progrès. Il prit ensuite la route de Paris avec quelques disciples qu'il s'était associés dans ses fonctions apostoliques. Son dessein était d'étendre de plus en plus la connaissance de Jésus-Christ.

Mais à peine était-il à trois lieues de Chartres, qu'il fut assailli par une troupe de voleurs armés. Il conseilla à ses disciples de se cacher dans les bois, tandis qu'il amuserait les malfaiteurs par ses discours. Ceux-ci, qui ne lui trouvèrent point autant d'argent qu'ils en désiraient, et qui se persuadèrent que ceux qui s'étaient sauvés en pouvaient avoir davantage, tombèrent sur lui avec fureur, et lui coupèrent la tête. Ce fut ainsi que saint Chéron mourut martyr de la charité.

Lorsque les voleurs se furent retirés, ses disciples enlevèrent son corps, et l'enterrèrent près de Chartres, sur une éminence qui depuis prit le nom de *Montagne-sainte*. Quelque temps après, on bâtit en cet endroit une église qui devint très-célèbre par le concours du peuple qui venait honorer le tombeau du serviteur de Dieu. Une communauté d'ecclésiastiques fut chargée du soin de la des-

---

(1) Les Gaules étaient alors partagées entre les Français, les Bourguignons et les Visigoths. Les premiers étaient encore idolâtres pour la plupart, les autres professaient l'arianisme; mais leur grossièreté et leur ignorance les rendaient presque semblables aux infidèles.

(2) Ces deux Saints avaient été envoyés dans le pays par saint Savinien, évêque de Sens, sous le règne de l'Empereur Dioclétien.

servir. En 1137, on substitua des chanoines réguliers à ces ecclésiastiques. Les reliques du Saint sont dans l'abbaye de son nom, près de Chartres. En 1681, M. le président de Lamoignon en obtint un os, pour l'église de Saint-Chéron du *Mont-couronné*, l'une des paroisses de sa terre de Bâville. Le Saint est nommé en ce jour dans les martyrologes. On célèbre encore à Chartres la fête de sa translation le 18 d'Octobre.

Voyez les Bollandistes, t. VI, *Maii*, p. 748; Baillet, sous le 28 de Mai; le *Gallia Christ. nova*, t. VIII, p. 1091 et 1305; le nouveau bréviaire de Paris, etc.

S. MAUVIEU, ÉVÊQUE DE BAYEUX.

Vers l'an 480.

Saint Mauvieu (1) était de Bayeux et sortait d'une famille noble et chrétienne. La prière, le jeûne et l'aumône firent de bonne heure ses plus chères délices. Il se bâtit un hermitage dans une de ses terres, où il vécut avec trois solitaires qui s'étaient mis sous sa conduite. Jamais il ne paraissait en public que quand il s'agissait de contribuer au salut du prochain, ou d'exercer les œuvres de miséricorde. Ses miracles et sa sainteté le firent placer sur le siége épiscopal de Bayeux vers l'an 459. Sa nouvelle dignité lui fournit l'occasion de pratiquer de nouvelles vertus. C'est ce qui a fait dire de lui, qu'*il fut bon dans son commencement*, *meilleur dans son progrès*, *et très-bon dans sa fin*. Sentant approcher sa dernière heure, il recommanda à son clergé la crainte de Dieu, l'amour du prochain, l'union et l'humilité. Pendant les qua-

(1) En latin *Manvæus*.

rante-sept jours qui précédèrent sa mort, il s'abstint de toute nourriture, se contentant de recevoir la sainte Eucharistie. Il mourut vers l'an 480, et fut enterré dans l'église de Saint-Exupère, où l'on garde encore ses reliques. Saint Contest lui succéda (1).

Voyez les actes de saint Mauvieu dans les Bollandistes, avec les notes de Henschénius; le *Gallia Christ. nova*, t. XI, p. 348; Trigan, *Hist. ecclés. de Normandie*, t. I, p. 65.

---

† LA B. MARIE BARTHELEMIE BAGNESI, VIERGE, DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Tiré de la légende de son office.

L'AN 1577.

C'est souvent par la voie des afflictions temporelles que Dieu se plaît à sanctifier les ames et à les faire parvenir à la plus haute perfection. Tel fut le moyen qu'il employa pour conduire au Ciel la B. Marie Barthélemie Bagnesi. Née en Florence, vers les commencemens du XVIme siècle d'une famille noble, elle fut dès son bas âge prévenue des grâces les plus précieuses. Toute jeune encore, elle ne parlait que de se consacrer à Dieu, et si quelqu'un

---

(1) Saint Contest (en latin *Contestus, Contextus, Contestius* et *Contessius*) était aussi de Bayeux. Il se proposa toujours son Saint prédécesseur pour modèle. Son zèle contre le vice lui fit des ennemis redoutables, et il fut obligé pour quelque temps de céder à l'orage. Il sortit victorieux de tous les piéges que le démon lui tendit dans la solitude où il s'était retiré. Il revint à Bayeux, où il mourut le 19 de Janvier, jour auquel il est honoré. Voyez le *Gallia Christ. nova*, t. I, p. 348, et Trigan, *Hist. ecclés. de Normandie*, t. I, p. 65.

feignait devant elle de croire qu'elle en serait empêchée, ses larmes, qui coulaient alors en abondance, prouvaient la vivacité de son désir et combien le moindre obstacle mis à son accomplissement lui aurait causé de peine. De bonne heure elle eut le chagrin de voir mourir sa mère; mais déjà supérieure par sa vertu aux mouvemens d'une douleur excessive, elle l'assista et l'exhorta jusqu'à ses derniers momens. Cette perte douloureuse changea sa situation; elle fut obligée de se charger du soin de la maison paternelle; devoir qu'elle remplit avec une prudence au-dessus de son âge. Elle sut si bien disposer de ses momens, que les obligations de la vie civile ne nuisaient point à ses pieux exercices et à son attrait pour la prière. Elle songeait à embrasser l'état religieux, lorsque son père, qui avait des desseins bien différens, l'avertit qu'elle eût à consentir à un mariage qu'il avait sans doute arrangé pour elle. A cette nouvelle inattendue, Marie, qui jusqu'alors avait joui d'une bonne santé et était d'un extérieur agréable, fut saisie d'un tremblement universel. Toutes les maladies parurent l'assiéger à la fois, et depuis ce moment elle eut pendant quarante-cinq années à endurer les ardeurs de la fièvre, la contraction de ses nerfs et des douleurs dans tous ses membres. Il semblait que son divin époux, jaloux de la conserver vierge, l'eût ainsi affligée pour la consacrer uniquement à son service par une espèce de martyre. Mais cet état si pénible pour la nature ne servit qu'à faire éclater davantage la vertu de cette sainte fille. Sa patience se montra sur-tout d'une manière admirable, soit dans les combats qu'elle eut à soutenir contre l'ennemi du salut des hommes, soit dans les outrages qu'elle avait quelquefois à supporter. Il est vrai que le Seigneur la fortifiait par une grâce spéciale, en l'élevant à la contemplation, même au milieu des maux qu'elle éprouvait.

A l'exemple de saint François d'Assise, saint Dominique a établi un tiers-ordre pour les personnes qui veulent, au milieu du monde, participer aux avantages de la vie religieuse. Marie Barthélemie sollicita long-temps la faveur d'être admise dans cette pieuse société. Ses souffrances s'étant un peu calmées, lorsqu'elle fut parvenue à l'âge de trente ans, elle profita de ce moment de repos pour recevoir l'habit du tiers-ordre et pour s'y engager ensuite par les vœux. Elle fut même en état de se rendre à l'église des religieux Dominicains. Mais à peine eut-elle fait sa consécration, que le mal lui revint avec une plus grande violence. Les dons spirituels furent aussi augmentés en proportion dans son ame. De son lit, elle consolait les affligés; infirme, elle guérissait les malades; elle était la ressource des pauvres; elle rapprochait ceux qui étaient divisés, et ramenait à la vertu et à Dieu ceux qui s'étaient éloignés de la voie du salut. Connaissant les dispositions secrètes, annonçant les événemens futurs, par ses paroles et ses écrits elle allumait dans les cœurs le feu de la charité. On remarquait dans cette fidèle servante de Dieu une véritable horreur pour les louanges qu'on lui donnait, un grand soin d'éviter les témoignages de respect qu'on voulait lui rendre et de cacher les faveurs célestes qu'elle recevait. Son horreur pour l'impureté était extrême. Elle en fut préservée toute sa vie et même des autres fautes mortelles; mais néanmoins elle les craignait tellement, que le nom seul du péché la faisait trembler si fort que son lit en était agité. Malgré cette innocence de mœurs, Marie Barthélemie ne se crut pas dispensée de pratiquer une austère pénitence. Quoique accablée de maux, elle s'imposait des jeûnes et des mortifications corporelles. A ces austérités, elle joignait tous les exercices de la piété chrétienne; ses confessions étaient fréquentes, ses communions plus fréquentes encore. Ses infirmités ne la privaient

pas de ce bonheur, car ayant obtenu le privilége de faire célébrer la messe dans sa maison, elle pouvait aisément y recevoir la sainte Eucharistie.

La dévotion à la Sainte-Vierge, dont l'ordre de Saint-Dominique fait profession d'une manière si éclatante, fut aussi celle de la servante de Dieu. Elle s'attachait également à imiter les Saints, et sur-tout sainte Catherine de Sienne, dont elle devint l'émule par sa patience, son obéissance et ses autres vertus. Enfin, après avoir reçu huit fois le sacrement d'Extrême-Onction et avoir épuisé, en quelque sorte, le calice des souffrances, cette sainte fille, s'étant fait lire la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, alla recevoir dans le ciel la couronne de justice, le 28 de Mai 1577. Son corps, à la prière du P. Timothée, supérieur du couvent des Dominicains de Florence et propre frère de sainte Catherine de Ricci, fut porté, au milieu d'une foule de peuple, dans l'église des Carmélites du monastère de Sainte-Marie des Anges, que Marie Barthélemie avait beaucoup aimée. Il n'a jamais cessé d'être dans ce lieu l'objet d'un culte public. Il s'est conservé entier, et des évêques l'ont vu dans cet état. Des infirmes ont trouvé près de lui le remède à leurs maux; sainte Madeleine de Pazzi elle-même, en visitant ce saint corps, à la suite d'un vœu qu'elle avait fait, y fut subitement guérie d'une maladie dangereuse. Cette même Sainte, si versée dans la connaissance des choses divines, publiait que l'ame de Marie Barthélemie, entrée dans le séjour des élus, y était égale à sainte Catherine de Sienne, et, comme elle, puissante et bienheureuse; elle ajoutait qu'on devait aussi l'honorer sur la terre. Le Pape Pie VII permit, en 1802, à l'ordre des Dominicains et au clergé de Florence, de réciter l'office et de célébrer la messe de cette sainte Vierge.

29 Mai.

S. CYRILLE, ENFANT, MARTYR A CÉSARÉE, EN CAPPADOCE.

Troisième siècle.

Le père de Cyrille était plongé dans les superstitions du paganisme. Voyant que son fils, qui avait été instruit secrètement de la religion chrétienne, refusait d'adorer les idoles, il le chassa de sa maison, et lui fit souffrir toutes sortes de mauvais traitemens.

Le gouverneur de Césarée, informé de ce qui se passait, voulut qu'on lui amenât le jeune Cyrille. Il ne put contenir sa colère, lorsqu'il l'entendit confesser le nom de Jésus-Christ. Il dissimula pourtant, et tâcha de le gagner par la voie des caresses. Détestez le nom de votre Christ, lui disait-il, et je vous promets de vous pardonner votre faute, de vous réconcilier avec votre père, et de vous assurer la possession de ses biens. « Je me ré» jouis, répondit Cyrille, des reproches que vous me fai» tes. Je serai reçu auprès de Dieu, et je m'y trouverai » infiniment mieux qu'avec mon père. Je serai volontiers » pauvre sur la terre, afin de posséder des richesses éter» nelles dans un autre monde. Je ne crains point la mort, » parce qu'elle me procurera une vie meilleure que celle» ci. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, on le lia comme pour le mener au supplice; mais le juge donna des ordres secrets pour que les exécuteurs se contentassent de lui faire peur.

La vue d'un grand feu dans lequel on le menaça de le jeter, n'ayant pu ébranler sa constance, on le ramèna devant le juge. « Mon fils, lui dit celui-ci, vous avez vu » le feu et le glaive qui doivent vous donner la mort;

» soyez sage enfin, et ne courez pas à une perte iné-
» vitable. Vous m'avez fait un tort réel, répondit Cyrille,
» lorsque vous m'avez rappelé. Je ne crains ni le feu,
» ni le glaive; je brûle du désir d'aller à mon Dieu. Hâtez-
» vous de me mettre à mort, afin que j'aie le bonheur
» de le voir plus tôt. Pourquoi pleurez-vous, ajouta-t-il en
» adressant la parole aux assistans, qui fondaient en lar-
» mes? Vous devriez au contraire montrer beaucoup de
» joie; mais vous ignorez quelle est mon espérance, et
» vous ne connaissez point le royaume où je vais entrer. »
Ce fut dans ces beaux sentimens qu'il mourut. On croit qu'il termina sa vie par le glaive, sous le règne de Dèce ou de Valérien. On lit son nom dans le martyrologe attribué à saint Jerôme, et dans celui de Florus.

Voyez ses actes sincères, publiés par Ruinart et par Henschénius. Il paraît qu'ils furent écrits par saint Frimilien, évêque de Césarée.

S. CONON ET SON FILS, MARTYRS A ICÔNE, EN ASIE.

Vers l'an 275.

Il y avait à Icône un serviteur de Jésus-Christ nommé Conon, qui depuis la mort de sa femme vivait dans la retraite avec son fils. Il ne se regardait que comme un pécheur, et ne voulut jamais sortir de l'état de laïque, se jugeant indigne de la cléricature : il offrait cependant son fils à l'Eglise. L'évêque du lieu le fit lecteur à douze ans, et l'éleva depuis au diaconat.

Domitien, officier de l'armée de l'Empereur Aurélien, étant venu à Icône dans l'intention de faire exécuter l'édit que ce prince avait porté contre le christianisme, Conon fut arrêté des premiers. Le juge, qui parut touché de com-

29 Mai.

S. CYRILLE, ENFANT, MARTYR A CÉSARÉE, EN CAPPADOCE.

Troisième siècle.

Le père de Cyrille était plongé dans les superstitions du paganisme. Voyant que son fils, qui avait été instruit secrètement de la religion chrétienne, refusait d'adorer les idoles, il le chassa de sa maison, et lui fit souffrir toutes sortes de mauvais traitemens.

Le gouverneur de Césarée, informé de ce qui se passait, voulut qu'on lui amenât le jeune Cyrille. Il ne put contenir sa colère, lorsqu'il l'entendit confesser le nom de Jésus-Christ. Il dissimula pourtant, et tâcha de le gagner par la voie des caresses. Détestez le nom de votre Christ, lui disait-il, et je vous promets de vous pardonner votre faute, de vous réconcilier avec votre père, et de vous assurer la possession de ses biens. « Je me réjouis, répondit Cyrille, des reproches que vous me » faites. Je serai reçu auprès de Dieu, et je m'y trouverai infiniment » mieux qu'avec mon père. Je serai volontiers pauvre sur la terre, » afin de posséder des richesses éternelles dans un autre monde. Je ne » crains point la mort, parce qu'elle me procurera une vie meilleure » que celle-ci. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, on le lia comme pour le mener au supplice; mais le juge donna des ordres secrets pour que les exécuteurs se contentassent de lui faire peur.

La vue d'un grand feu dans lequel on le menaça de le jeter, n'ayant pu ébranler sa constance, on le ramena devant le juge. « Mon fils, » lui dit celui-ci, vous avez vu le feu et le glaive qui doivent vous » donner la mort; soyez sage enfin, et ne courez pas à une perte iné» vitable. Vous m'avez fait un tort réel, répondit Cyrille, lorsque » vous m'avez rappelé. Je ne crains ni le feu, ni le glaive; je brûle » du désir d'aller à mon Dieu. Hâtez-vous de me mettre à mort, afin » que j'aie le bonheur de le voir plus tôt. Pourquoi pleurez-vous, » ajouta-t-il en adressant la parole aux assistans, qui fondaient en » larmes? Vous devriez au contraire montrer beaucoup de joie; mais » vous ignorez quelle est mon espérance, et vous ne connaissez point » le royaume où je vais entrer. » Ce fut dans ces beaux sentimens qu'il mourut. On croit qu'il termina sa vie par le glaive, sous le règne de Dèce ou de Valérien. On lit son nom dans le martyrologe attribué à saint Jérôme, et dans celui de Florus.

Voyez ses actes sincères, publiés par Ruinart et par Henschénius. Il paraît qu'ils furent écrits par saint Firmilien, évêque de Césarée.

S. MAXIMIN, ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Tiré des œuvres de saint Athanase et de saint Hilaire, ainsi que des Conciles. *Voyez Tillemont*, tom. VII, p. 248. *D. Rivet*, Hist. litt. de la Fr. tom, I, part. 2, p. 110; *D. Calmet*, Hist. de Lorraine, tom. 1, l. 4, n. 32, 36, 39.

L'AN 349.

SAINT MAXIMIN fut un de ces pasteurs que Dieu suscite dans des temps orageux pour défendre son Eglise. Il naquit à Poitiers, d'une famille distinguée; et il était parent de Maxence, qui occupa le siége de cette ville avant saint Hilaire.

Etant encore jeune, il se mit sous la conduito de saint Agrice, évêque de Trèves, qui jouissait de la plus haute considération, à cause de ses éminentes vertus. Le saint prélat, après lui avoir donné une éducation cléricale, l'attacha à son église en lui conférant les ordres. Il se formait, sans le savoir, un digne successeur. Ce fut en 332 qu'on éleva Maximin sur le siége épiscopal de Trèves.

Saint Athanase ayant été relégué à Trèves quatre ans après, Maximin l'y reçut, non comme une personne disgrâciée, mais comme un glorieux confesseur de Jésus-Christ. Rien ne lui parut comparable au bonheur qu'il avait de vivre en la compagnie d'un Saint aussi illustre. Saint Athanase passa deux ans à Trèves. Il loue dans ses écrits la vigilance infatigable, la fermeté héroïque et la vie exemplaire de son hôte, qui, dès avant ce temps-là, était favorisé du don des miracles.

Lorsque saint Paul, évêque de Constantinople, eut été banni par l'empereur Constance, il trouva aussi une retraite dans la ville de Trèves, et un zélé défenseur dans notre saint évêque.

Les conseils de Maximin empêchèrent que l'empereur Constant ne fût séduit par les intrigues des Ariens. Il saisissait toutes les occasions qui se présentaient de dévoiler les artifices de ces hérétiques, et d'arrêter les progrès de leur secte. Il fut un des plus illustres défenseurs de la foi de Nicée, dans le concile qui se tint à Sardique en 347; et il eut l'honneur d'être compris, avec saint Athanase, dans la prétendue sentence d'excommunication que les Ariens prononcèrent à Philippopolis.

On dit que saint Maximin mourut en 349, en Poitou, où il était allé voir sa famille. Il fut enterré près de la ville de Poitiers; mais on porta depuis son corps à Trèves. La cérémonie de cette translation se fit le jour auquel on célèbre aujourd'hui sa fête. On découvrit, en 888, ses reliques, qui avaient été cachées durant les incursions des Normands. Elles furent alors honorées par divers miracles, dont un est rapporté dans le Martyrologe compilé par Notker en 894. Les Bollandistes ont publié une relation bien écrite de ces miracles, et de plusieurs autres, que Sigehard, moine de Saint-Maximin, composa vers l'an 960, par l'ordre de Wicker, son abbé.

S. CONON ET SON FILS, MARTYRS A ICÔNE, EN ASIE.

Vers l'an 275.

Il y avait à Icône un serviteur de Jésus-Christ nommé Conon, qui depuis la mort de sa femme vivait dans la retraite avec son fils. Il ne se regardait que comme un pécheur, et ne voulut jamais sortir de l'état de laïque, se jugeant indigne de la cléricature : il offrait cependant son fils à l'Eglise. L'évêque du lieu le fit lecteur à douze ans, et l'éleva depuis au diaconat.

Domitien, officier de l'armée de l'empereur Aurélien, étant venu à Icône dans l'intention de faire exécuter l'édit que ce prince avait porté contre le christianisme, Conon fut arrêté des premiers. Le juge, qui parut touché de compassion pour sa vieillesse, lui demanda pourquoi il menait une vie si dure et si triste. « Ceux qui vivent selon le monde, » répondit le Saint, sont ici dans les plaisirs et les délices ; mais ceux » qui vivent selon Dieu achètent le royaume du ciel par les peines » et les croix.... Je suis d'ailleurs résolu de cesser de vivre avec les » hommes, pour être avec Jésus-Christ. » On fit ensuite venir son fils.

Les deux Saints furent étendus sur un gril de fer tout rouge, puis sur des charbons que l'on allumait avec de l'huile. Conon insultait encore à la faiblesse du persécuteur, en lui disant que ses ministres le servaient mal. Domitien le fit suspendre par les pieds sur une fumée capable de les étouffer ; il ordonna ensuite qu'on leur coupât les mains avec une scie de bois. « Et quoi ! dit alors Conon, ne rougissez-vous pas » de voir que des impotens triomphent de toute votre puissance ? » Les martyrs ayant prié quelque temps, et fait sur eux le signe de la croix avec ce qu'il leur restait de leurs membres, rendirent tranquillement l'esprit. Ils souffrirent vers l'an 275, après la publication de l'édit d'Aurélien, et avant que l'on eût appris la mort de ce prince.

Les reliques des deux saints martyrs se gardent dans une église de leur nom à Acerre, ville de la terre de Labour, auprès de Naples. Il paraît qu'elles y furent apportées dans le neuvième siècle au plus tard. Saint Conon et son fils sont nommés dans les martyrologes anciens.

Voyez leurs actes, qui, sans être originaux, sont néanmoins fort anciens, et écrits avec autant de piété que de simplicité. Les Bollandistes les ont donnés sous le 29 de Mai. Voyez aussi Tillemont, *Hist. ecclés.* t. IV, p. 354.

S. SISINNIUS, S. MARTYRIUS ET S. ALEXANDRE,

MARTYRS DANS LE TERRITOIRE DE TRENTE.

L'AN 397.

Ces trois Saints, dont les deux derniers étaient frères, vinrent de Cappedoce en Italie, sous le régne de Théodose l'ancien. Ils restèrent quelque temps à Milan, où saint Ambroise les traita avec tous les égards dus à la vertu. Saint Vigile, évêque de Trente, ayant ordonné Sisinnius diacre, Martyrius lecteur, et Alexandre portier, les envoya prêcher la foi dans les Alpes, où le christianisme n'était presque point encore connu. Ils tournèrent leur zèle vers les habitans du canton d'Anaune, appelé le Val-d'Anagna ou d'Egna. Tous les mauvais traitemens qu'ils eurent à souffrir ne les rebutèrent point. Par leur patience, leur douceur et leur charité, ils vinrent à bout de gagner à Jésus-Christ un grand nombre d'ames. Sisinnius ayant fait bâtir une église dans la bourgade de Méthon ou Médol, il y rassemblait les nouveaux convertis pour achever de les instruire.

Les païens voyaient avec dépit diminuer le nombre des adorateurs de leurs dieux. Dans une de leurs fêtes, où ils faisaient une espèce de procession avec leurs idoles, ils voulurent obliger les nouveaux chrétiens de se réunir à eux. Sisinnius et ses compagnons mirent tout en œuvre pour que personne de leur petit troupeau ne succombât à la tentation. Les païens en étant instruits, résolurent de décharger leur fureur contre les saints prédicateurs. Ils les arrêtèrent dans l'église, où ils chantaient les louanges de Dieu. Sur le refus qu'ils firent de sacrifier aux idoles, on les battit avec tant de cruauté, qu'on les laissa

passion pour sa vieillesse, lui demanda pourquoi il menait une vie si dure et si triste. « Ceux qui vivent selon » le monde, répondit le Saint, sont ici dans les plaisirs » et les délices ; mais ceux qui vivent selon Dieu achètent le royaume du ciel par les peines et les croix.... » Je suis d'ailleurs résolu de cesser de vivre avec les hommes, pour être avec Jésus-Christ. » On fit ensuite venir son fils.

Les deux Saints furent étendus sur un gril de fer tout rouge, puis sur des charbons que l'on allumait avec de l'huile. Conon insultait encore à la faiblesse du persécuteur, en lui disant que ses ministres le servaient mal. Domitien le fit suspendre par les pieds sur une fumée capable de les étouffer ; il ordonna ensuite qu'on leur coupât les mains avec une scie de bois. « Et quoi ! dit alors Conon, ne rougissez-vous pas de voir que des impotens » triomphent de toute votre puissance? » Les martyrs ayant prié quelque temps, et fait sur eux le signe de la croix avec ce qu'il leur restait de leurs membres, rendirent tranquillement l'esprit. Ils souffrirent vers l'an 275, après la publication de l'édit d'Aurélien, et avant que l'on eût appris la mort de ce prince.

Les reliques des deux saints martyrs se gardent dans une église de leur nom à Acerre, ville de la terre de Labour, auprès de Naples. Il paraît qu'elles y furent apportées dans le neuvième siècle au plus tard. Saint Conon et son fils sont nommés dans les martyrologes anciens.

Voyez leurs actes, qui, sans être originaux, sont néanmoins fort anciens, et écrits avec autant de piété que de simplicité. Les Bollandistes les ont donnés sous le 29 de Mai. Voyez aussi Tillemont, *Hist. ecclés.* t. IV, p. 354.

30 Mai.

S. FÉLIX I, PAPE ET MARTYR.

Voyez les Bollandistes, et Tillemont, t. IV.

L'AN 274.

Félix, successeur du Pape saint Denys, était Romain de naissance. Il fut ordonné le 28 ou le 29 Décembre 269. L'église d'Orient était depuis quelques années en proie aux divisions que les erreurs de Paul de Samosate avaient occasionnées.

Paul de Samosate était évêque d'Antioche. Il joignit l'hérésie à une conduite scandaleuse ; il soutint que Jésus-Christ était un pur homme, dans lequel le Verbe habitait, par son opération, comme dans son temple. Il enseigna encore d'autres erreurs capitales sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. On examina sa cause dans deux conciles tenus à Antioche ; mais, par ses artifices, il vint à bout de se soustraire à une juste condamnation. Les Pères d'un troisième concile, tenu dans la même ville en 269, l'ayant convaincu d'hérésie, d'orgueil et de quelques autres crimes énormes, prononcèrent contre lui une sentence d'excommunication et de déposition, et élurent Domnus en sa place. Malgré la sentence, Paul se maintint en possession de la maison épiscopale. Domnus eut recours à l'Empereur Aurélien ; ce prince, quoique idolâtre, commanda que la maison fût donnée à celui auquel l'adjugeaient l'évêque de Rome et ceux d'Italie (1).

(1) Eusèbe, *Hist.* l. 7, c. 80, p. 282.

Saint Félix s'était aussi fortement déclaré contre l'hérésiarque; et le concile d'Antioche ayant envoyé une lettre synodique à saint Denys, qui mourut dans l'intervalle, ce fut à Félix qu'on la remit. Il écrivit lui-même en cette occasion à Maxime, évêque d'Alexandrie, une belle lettre citée par le concile d'Ephèse, par saint Cyrille d'Alexandrie et par saint Vincent de Lérins. Elle contenait une excellente explication de la doctrine catholique sur le mystère de l'Incarnation (1).

Lorsque Aurélien eut publié un édit contre le christianisme, Félix, supérieur à la crainte du danger, pourvut aux différens besoins de son troupeau. Il baptisa les catéchumènes, encouragea les faibles, et travailla même à faire de nouvelles conversions. Ce fut sur-tout par ses exemples qu'il inspira du courage aux fidèles. Le concile d'Ephèse, saint Cyrille et saint Vincent de Lérins, lui donnent le titre de *martyr* (2), non pas pour avoir terminé sa vie par une mort violente, mais parce qu'il avait beaucoup souffert pour Jésus-Christ. Il y avait cinq ans qu'il gouvernait l'Eglise, quand il passa dans la glorieuse éternité. Il mourut, selon les apparences, le 22 Décembre 274. Les martyrologes d'Occident le nomment cependant sous le 30 de Mai.

L'exemple de Jésus-Christ et des Saints doit nous soutenir dans les différentes épreuves de la vie. Si nous nous chargeons courageusement de notre croix, la grâce nous en diminuera la pesanteur, en nous aidant à la porter. L'abandon des créatures n'aura plus rien qui nous effraie. Pleins de confiance en Dieu, nous nous attacherons à lui de tout notre cœur. Nous ne trouverons de plaisir qu'en

(1) Saint Cyrille nous en a conservé un fragment, *Apologet.* p. 852.
(2) *Conc. Ephes. Act.* 1, t. I, *Conc.* p. 512; S. Cyril. *Apol.* t. III, *Conc.* p. 852; Vincent Lirineus, p. 357.

lui ; il prendra possession de notre ame, et il la remplira de ses faveurs, à proportion qu'elle sera détachée de tous les objets sensibles. Quel puissant motif de s'unir intimement à celui qui n'oublie jamais ceux qui le cherchent avec sincérité ! « Heureux échange, s'écrie saint François » de Sales ! L'ame, ainsi abandonnée aux yeux des hom- » mes, possède le souverain bien, au lieu des créatures. »

S. FERDINAND III, ROI DE LÉON ET DE CASTILLE.

Tiré de la chronique de Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, grand-chancelier de Castille, et ministre du saint Roi, chronique qui finit l'an 1243, le 26 du règne de Ferdinand ; de la chronique de Luc, évêque de Tuy, autre auteur contemporain, laquelle finit à l'an 1237, le 20 du règne de saint Ferdinand ; de la chronique générale d'Espagne, et de la chronique particulière de Ferdinand, qui l'une et l'autre furent écrites sous Alphonse X, fils et successeur du Saint. Voyez aussi les notes et le commentaire du P. Papebroch, t. VII, *Maii*, (ce commentaire avait déjà été imprimé séparément à Anvers en 1694, in-8°) ; Mariana, *de rebus Hispaniæ*, l. 12, c. 7, 9, 11, 12, 13, 15, 16, 17 ; l. 13, c. 1, 2, 3, 7, 8 ; le P. d'Orléans. *Hist. des Révolutions d'Espagne*, t. I, l. 3, p. 488, et la vie du saint Roi, écrite en français, et imprimée à Paris en 1759.

L'AN 1252.

SAINT FERDINAND était l'aîné des fils d'Alphonse, Roi de Léon, et de Bérangère de Castille, sœur de Blanche, Reine de France, et mère de saint Louis (1). Il naquit

---

(1) Rodrigue, doyen, puis archevêque de Tolède, nous apprend que Bérangère était l'aînée de tous les enfans d'Alphonse, et que le royaume de Castille lui appartenait après la mort de son frère. Il suit de là que ceux qui donnent à Blanche le titre d'*aînée*, sont tombés dans une méprise.

à la fin de l'année 1198, ou dans le courant de l'année suivante.

Bérangère fut obligée, en vertu d'un ordre d'Innocent III, de se séparer d'Alphonse de Léon, dont elle avait eu quatre enfans, deux princes et deux princesses. C'est que, quoique parens au troisième degré, ils s'étaient mariés sans avoir obtenu une dispense, qui, en pareil cas, s'accordait alors avec beaucoup de difficulté. Cependant, comme ils avaient contracté mariage dans la bonne foi, leurs enfans furent déclarés légitimes. Bérangère se retira auprès d'Alphonse IX son père, l'un des plus vaillans et des plus vertueux Rois qu'ait jamais eus l'Espagne, qui était en même-temps plein de tendresse pour sa fille.

Alphonse de Castille étant mort en 1214, Henri son fils, qui n'avait que onze ans, monta sur le trône. Eléonore d'Angleterre sa mère fut chargée de la régence du royaume; mais cette princesse fut si sensiblement affligée de la perte du Roi son époux, qu'elle ne lui survécut que vingt-cinq jours. Bérangère fut nommée pour gouverner sous son frère; mais par amour de la retraite, elle se laissa persuader de céder à D. Alvarès la tutelle du jeune Henri et la régence du royaume. Cet Alvarès était le plus grand seigneur de la Castille. Malheureusement il joignait à une naissance illustre une ambition démesurée, un caractère violent et une ame vindicative; aussi mit-il en combustion, pendant plusieurs années, la Castille et les royaumes voisins.

Lorsque Henri eut atteint sa douzième année, Alvarès lui fit épouser Mafalde, sœur d'Alphonse, Roi de Portugal; mais les commissaires du Pape Innocent III ayant trouvé dans ce mariage un empêchement de consanguinité, il fut déclaré nul. Mafalde retourna en Portugal: elle y fonda, dans la ville d'Arouca, un monastère de Cisterciennes, où elle prit l'habit; elle y passa le reste

de sa vie dans la pratique de toutes les vertus. On l'honore parmi les Saints le premier jour de Mai.

Un accident imprévu déconcerta les desseins ambitieux d'Alvarès, et mit fin à sa tyrannie. Le jeune Roi étant à Palence, fut dangereusement blessé par une tuile qui lui tomba sur la tête. Il mourut de cette blessure le 16 Juin 1217. Les choses commencèrent alors à prendre une face nouvelle.

Bérangère, devenu par cette mort héritière du royaume de Castille, fit valoir ses droits, mais c'était pour les céder à son fils Ferdinand, âgé pour lors de dix-huit ans. Rien ne fut plus sage que la conduite qu'elle tint dans toute cette affaire. Ferdinand fut proclamé Roi à Palence, à Valladolid et à Burgos. Bérangère déposa dans les archives de l'église de cette dernière ville, l'acte solennel de sa renonciation à la couronne. Alvarès et ses partisans remuèrent de tous côtés, et allumèrent le feu des guerres civiles; mais le jeune Roi, aidé des conseils de sa mère, vint à bout d'étouffer toutes les divisions. Alvarès ayant été arrêté, obtint sa grâce; mais il ne se servit de la liberté qui lui avait été rendue, que pour former de nouvelles cabales.

Ferdinand, quoique assis sur le trône, avait pour sa mère la plus grande déférence. Ce fut par son avis qu'il épousa, en 1219, Béatrix, fille de Philippe de Suabe, Empereur d'Allemagne, la princesse la plus accomplie de son temps. Cette union, fondée principalement sur la vertu, ne souffrit jamais aucune altération. Il en sortit une nombreuse postérité, sept princes et trois princesses.

Le Roi avait un soin extrême de faire observer les lois; mais il pardonnait toutes les injures qui lui étaient personnelles. Il appaisait les révoltes, en promettant une amnistie à tous ceux qui rentreraient dans le devoir. Le désir qu'il avait de rendre son peuple heureux, paraissait sur-

tout dans le choix de ceux auxquels il confiait une portion de son autorité. Le célèbre Rodrigue, archevêque de Tolède et grand-chancelier de Castille, fut durant trente ans à la tête de tous les conseils. Il était si parfaitement uni avec Bérangère et Ferdinand, qu'on eût dit qu'ils n'avaient tous les trois qu'une ame. Pour empêcher les injustices des tribunaux, le saint Roi établit la cour connue depuis sous le nom de *conseil royal de Castille*. C'est là que l'on appelle de toutes les autres cours. Les plus habiles jurisconsultes eurent ordre en même temps de dresser un code de lois qui pût servir de règle à tous les magistrats (1).

Ce fut un coup bien sensible pour Ferdinand, lorsqu'il vit son père, animé par Alvarès, fondre à main armée sur ses états. Il employa tous les moyens possibles pour l'appaiser, et il lui écrivit des lettres fort pressantes, dans lesquelles il s'offrait de lui faire toutes les satisfactions qu'il exigerait. Il le secourut dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Maures; par-là il le mit en état de s'emparer de Caurès, de Mérida, de Badajoz, et d'étendre ses frontières jusqu'à l'Andalousie. Tout son désir était de ne tirer l'épée que contre les infidèles. Il évitait soigneusement toutes les occasions de brouillerie avec les Rois de Portugal et d'Aragon, ainsi qu'avec Eléonore d'Angleterre, à laquelle il aurait pu disputer la Gascogne. Dès que ses droits paraissaient douteux, il ne voulait point les faire valoir; il rendit même plusieurs places, de peur d'être cause de quelque division.

Le saint Roi fonda divers évêchés; et outre plusieurs cathédrales qu'il fit bâtir ou réparer avec magnificence, il assigna encore des fonds pour la construction d'un grand

---

(1) On le suit encore en Castille. Il est appelé par les Espagnols, *Las Partidas*.

nombre d'églises, de monastères et d'hôpitaux. Malgré tant de dépenses, il ne chargeait point ses sujets d'impôts. Dans les guerres qu'il soutenait contre les Maures, un de ces prétendus politiques qui comptaient pour rien la misère du peuple, s'avisa de lui proposer de lever un subside extraordinaire. « A Dieu ne plaise, dit le prince avec » indignation, que j'adopte jamais votre projet ! La Pro» vidence saura m'assister par d'autres voies. Je crains » plus les malédictions d'une pauvre femme, que toute » une armée de Maures. »

Ce fut en 1225 que Ferdinand marcha pour la première fois contre les infidèles. Il alla les attaquer dans le royaume de Baëça. Aben Mahomet, prince issu des Miramolins d'Afrique, vint lui offrir d'être son vassal, aux conditions qu'il voudrait lui imposer. En 1230, le Roi de Castille emporta près de vingt des meilleures places de l'Andalousie, et des royaumes de Cordoue et de Jaën. Aben Mahomet ayant été massacré par ses sujets, qui ne pouvaient souffrir qu'il se fût rendu vassal d'un prince chrétien, Ferdinand profita de cette occasion pour conquérir tout le royaume de Baëça, et pour ériger un évêché dans la capitale. On ne peut douter de la pureté des motifs qui le faisaient agir dans ces guerres. « Seigneur, disait-il, vous » qui sondez les cœurs, vous savez que je cherche votre » gloire, et non la mienne. Je ne me propose point d'ac» quérir des royaumes périssables, mais d'étendre la con» naissance de votre nom (1). »

Rodrigue, archevêque de Tolède, faisait dans l'armée de Castille toutes les fonctions pastorales. La maladie l'en ayant empêché pendant une année, l'évêque de Palence prit sa place. Ferdinand voulait qu'on inspirât à ses soldats les sentimens d'une tendre piété, et il leur donnait

(1) Sancius, Episc. Palent. *Hist. Hisp.* part. 3, c. 39.

lui-même l'exemple de toutes les vertus. Il jeûnait strictement, et portait un cilice fait en forme de croix. Il passait souvent la nuit en prières, sur-tout lorsqu'il se préparait à livrer bataille, et il attribuait à Dieu tous ses succès. Il y avait toujours dans son armée une image de la Vierge, afin que les troupes, en la voyant, s'excitassent à la confiance en la Mère de Dieu. Outre cette image, qu'il faisait exposer à la vénération des fidèles, il en portait une petite sur sa poitrine, et il la mettait à l'arçon de sa selle quand il allait au combat. Il employa les dépouilles enlevées aux infidèles à rebâtir la cathédrale de Tolède, dont il posa la première pierre. Plusieurs villes prises sur les Maures furent données aux chevaliers de Calatrava, à d'autres ordres militaires, et à l'archevêché de Tolède, mais à condition qu'ils les défendraient contre les Mahométans (1).

Ferdinand se préparant, en 1230, à former le siége de Jaën, apprit la nouvelle de la mort de son père. Dans le même temps sa mère lui manda de venir prendre possession du royaume de Léon, qui depuis a toujours été uni à celui de Castille. Ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il se vit paisible possesseur de ses nouveaux états.

En 1234, il reprit les armes contre les Maures, et fit le siége d'Ubeda, qui ne fut emporté qu'après une très-longue résistance. Dans le même temps, l'infant Alphonse, à la tête de quinze cents hommes, battit à Xerès l'armée formidable d'Abenhut, Roi de Séville, divisée en sept corps, dont chacun était plus nombreux que toute l'armée chrétienne. On ne douta point que le Ciel ne fût intervenu dans cette affaire. En effet, plusieurs prisonniers déposèrent qu'ils avaient vu à la tête de leurs en-

---

(1) C'est là l'origine des grandes richesses que possèdent l'archevêque de Tolède et les ordres militaires d'Espagne.

nemis l'apôtre saint Jacques monté sur un cheval blanc, et avec l'armure d'un cavalier. Plusieurs chrétiens attestèrent aussi qu'ils avaient eu la même vision. D'ailleurs il ne périt du côté de ceux-ci que dix soldats, avec un chevalier qui avait refusé de pardonner une injure.

La joie que causaient tant de victoires fut troublée, au commencement de l'année 1236, par la mort de la Reine Béatrix. Ferdinand ressentit ce coup avec une grande sensibilité. Lorsqu'il eut donné de justes larmes à sa vertueuse épouse, il continua le cours de ses premières opérations; et tandis que Jacques d'Aragon enlevait aux Maures le royaume de Majorque, il acheva la conquête de ceux de Baëça et de Cordoue. Cette dernière ville était dans les mains des infidèles depuis cinq cent vingt-quatre ans, et elle avait été long-temps la capitale de leur empire en Espagne. Ferdinand y fit son entrée le jour de saint Pierre et de saint Paul, en 1236. La grande mosquée fut purifiée par Jean, évêque d'Osma, et convertie en une église sous l'invocation de la Mère de Dieu. Le saint Roi y rétablit l'évêché qui y avait été autrefois. Les cloches de Compostelle, qu'Almansor y avait fait apporter sur les épaules des chrétiens, furent reportées sur celles des Maures par l'ordre de Ferdinand.

L'année suivante, le Roi de Castille et de Léon se remaria. Il s'y était déterminé par les conseils de sa mère, et sur-tout par les sollicitations de Blanche, Reine douairière de France. Il épousa Jeanne de Ponthieu, qui lui donna deux fils et une fille (1). Jeanne vécut toujours dans

---

(1) Il n'est plus parlé des deux princes, ce qui donne lieu de croire qu'ils moururent en bas âge. Pour la princesse, nommée Eléonore, ayant perdu son père, elle fut conduite en France par la Reine sa mère. Elle y devint héritière des comtés de Ponthieu et de Montreuil, qu'elle porta en dot à Edouard I, Roi d'Angleterre. *Chronic. Triveti.*

une parfaite intelligence avec Ferdinand et Bérangère, et imita leur ferveur dans les exercices de piété. Ils passaient tous les hivers ensemble. Lorsqu'au printemps le Roi se mettait à la tête de ses armées, Jeanne aidait ordinairement Bérangère dans l'administration des affaires intérieures de l'état.

Dans les campagnes qui suivirent la prise de Cordoue, Ferdinand s'empara de vingt-quatre places, dont Ecija fut la première, et Moron la dernière qui se rendit. Abenhudiel, Roi de Murcie, se soumit volontairement, ne se réservant que quelques places pour lui et pour certains seigneurs du pays qui avaient un droit de fief sur plusieurs cantons. Ferdinand envoya son fils Alphonse prendre possession de la ville de Murcie. Il le chargea aussi d'y établir un évêché, et de faire purifier les mosquées. Trois ans après, les villes de Lorca, de Mula et de Carthagène furent emportées. Celles d'Arjona et de Jaën, qui d'abord se défendirent courageusement, tombèrent aussi entre les mains de Ferdinand, ainsi qu'Alcala, Réal, Ivora, et plusieurs autres places qui dépendaient de Jaën.

La prise de cette dernière ville effraya singulièrement Bénalhamar, Roi de Grenade. Il se rendit au camp de Ferdinand; puis s'étant jeté à ses pieds, il s'offrit à se faire son vassal, et à lui payer un tribut annuel de cent cinquante mille maravedis. Ces conditions furent acceptées, et Bénalhamar mérita par sa fidélité, qui ne se démentit jamais, que son royaume passât à ses descendans.

Après la mort d'Abenhut, la ville de Séville s'était érigée en république. Ferdinand résolut de l'attaquer avec toutes ses forces. La prise de cette place l'intéressait d'autant plus, qu'elle était la plus importante que les Maures eussent dans toute l'Espagne : mais cette expédition fut retardée par la mort de Bérangère, qui suivit de près celle de Rodrigue. Le Roi ne trouva de consolation à sa

douleur que dans les principes de la foi. Il n'eut pas plus tôt pourvu à la sûreté de la Castille, qu'il marcha contre Séville. Le siége dura seize mois. On n'en sera point surpris, si l'on considère que cette ville était la plus forte et la plus peuplée de l'Espagne. Elle avait une double enceinte de murailles fort hautes et fort épaisses, et elle était flanquée de cent soixante-six tours. Le Guadalquivir défendait la partie occidentale; au pied du mur intérieur était un fossé large et profond. Les assiégés tiraient d'ailleurs tous les vivres dont ils avaient besoin du fameux jardin d'Hercule, auquel ils ont donné le nom d'Axarafa. C'est le plus agréable et le plus délicieux canton de l'ancienne Bétique. Il a dix lieues de long, cinq de large et trente de circuit. Outre un grand nombre de bourgs et de châteaux, on y comptait cent mille fermes ou métairies. Il est à la droite du Guadalquivir, et sa communication avec la ville était défendue par le château Triana. Cette communication se faisait par un pont de bateaux, et par le moyen d'une grosse chaîne de fer qui, d'un côté tenait au château, et de l'autre, à la tour de la ville, qu'on appelait *la tour d'or*.

La flotte de Ferdinand défit celle des Maures, et remonta le fleuve à la vue de Triana. Le saint Roi, avec ses forces de terre, empêchait l'arrivée des secours envoyés d'Afrique, et remportait tous les jours de nouveaux avantages sur ses ennemis. Quoiqu'on fût au dixième mois du siége, le succès paraissait toujours incertain. Cependant l'amiral de la flotte chrétienne lança deux gros vaisseaux qui rompirent le pont. On assiéga Triana, qui ne put tenir contre les efforts redoublés des machines. Enfin, la ville elle-même se rendit le 25 Novembre 1249. Les Maures obtinrent un mois pour disposer de leurs effets. Trois cent mille se retirèrent à Xerès, et cent mille passèrent en Afrique. Avataf, gouverneur des infidèles à Sé-

ville, étant arrivé sur une hauteur d'où l'on découvrait la mer d'un côté et la ville de l'autre, fixa les yeux sur cette dernière, et dit en pleurant : « Il n'y a qu'un Saint » qui ait pu avec si peu de troupes s'emparer d'une ville » si forte et si peuplée. Ce ne peut-être que par une suite » des décrets éternels du Ciel qu'elle a été enlevée aux » Maures. » Le saint Roi rendit à Dieu de solennelles actions de grâces, et implora la protection de la Sainte-Vierge devant sa célèbre image que l'on voit encore à Séville. Il fit rebâtir la cathédrale avec une telle magnificence, qu'elle ne le cède à aucune église de la chrétienté, si l'on en excepte celle de Tolède. S'étant acquitté de ce que la religion exigeait de lui, il établit des tribunaux pour administrer la justice, et régla les affaires de sa nouvelle conquête. Il ajouta dans le même temps à ses domaines, Xerès, Médina Sidonia, Alcala de los Gazulès, Béjar, le Port-de-Sainte-Marie, Cadix, San-Lucar-la-Major, Arcos, Lebrixa, Rota, Trebuxena, etc.

La conduite de Ferdinand prouve que les devoirs de la piété ne sont point incompatibles avec ceux de la royauté. Ce bon prince, dur à lui-même, était plein de douceur et de compassion pour les autres. Toujours il sut commander à ses passions. Il tomba dans la maladie dont il mourut, lorsqu'il se préparait à une expédition contre les Maures d'Afrique. Averti que sa fin approchait, il fit une confession de toute sa vie, et demanda le saint Viatique, qui lui fut apporté par l'évêque de Ségovie, suivi du clergé et de la cour. Quand il vit le Saint-Sacrement dans sa chambre, il se jeta hors de son lit pour se mettre à genoux. Il avait une corde au cou, et tenait dans ses mains un crucifix qu'il baisait et arrosait de ses larmes. Dans cette posture, il s'accusa tout haut de ses péchés, qui n'étaient autres que ces fautes légères dont les plus justes ne sont pas exempts. Il fit ensuite un acte de foi, et reçut

le corps du Sauveur avec les sentimens de la plus tendre dévotion. Il envoya chercher ses enfans avant de mourir, pour leur donner sa bénédiction avec quelques avis salutaires. Durant son agonie, il dit au clergé de réciter les litanies et le *Te Deum*. A peine ces prières furent-elles achevées, qu'il expira tranquillement le 30 Mai (1) 1252, dans la cinquante-troisième année de son âge, et la trente-cinquième année de son règne. On l'enterra devant l'image de la Sainte-Vierge, dans la grande église de Séville, où l'on garde encore son corps dans une belle châsse. Il a été honoré de plusieurs miracles. Clément X le canonisa en 1671.

S. WALSTAN, EN ANGLETERRE.

L'AN 1016.

Le culte de ce Saint était autrefois très-célèbre à Cossey et Bawburgh ou Baber, qui sont deux villages éloignés de quatre milles de Norwick.

Walstan, issu d'une famille noble et riche, était né à Baber. Son père se nommait Benoît, et sa mère Blida. Comme il avait reçu une excellente éducation, il se sentit de bonne heure un ardent désir de ne vivre que pour Dieu. A l'âge de douze ans, il quitta la maison paternelle, et alla se faire domestique au village de Taverham. Sa charité pour les pauvres était si grande, qu'il leur donnait ce qu'il recevait pour sa nourriture, et jusqu'aux choses qui servaient à couvrir son corps. Quoiqu'il fût oc-

---

(1) Le P. Florès montre que c'était le 31 de Mai, selon la manière de compter qu'avaient alors les Espagnols.

cupé aux plus pénibles travaux de la campagne, il pratiquait des pénitences rigoureuses. Il savait le grand art de sanctifier toutes ses actions par la prière du cœur. Il fit vœu de vivre dans le célibat ; mais il n'embrassa jamais l'état monastique. Son humilité fut récompensée par le don des miracles. Il mourut au milieu d'une prairie dans laquelle il travaillait, le 30 Mai 1016, et fut enterré à Baber, où son corps fut apporté par Cossey ou Costesseye. On faisait de fréquens pélerinages dans ces deux endroits pour réclamer la protection du serviteur de Dieu, surtout pour obtenir la guérison des fièvres, des paralysies, etc. Ses reliques se gardaient dans une chapelle de l'église de Baber, qui subsiste encore ; mais la chapelle fut détruite sous Henri VIII. Tous les faucheurs et tous les laboureurs du pays la visitaient une fois dans l'année. Il y venait aussi d'autres pélerins non-seulement d'Angleterre, mais même d'au-delà de la mer. L'église de Baber est dédiée sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de saint Walstan.

Voyez Capgrave ; Blomfield, *Hist. de Norfolk*, t. I, p. 641, et l'ancienne vie Ms. du Saint.

S. MAUGUILLE, SOLITAIRE EN PICARDIE.

Vers l'an 685.

SAINT MADELGISILE, vulgairement appelé saint Mauguille, paraît être né en Irlande, et avoir passé en France avec saint Fursy. Il fut le compagnon inséparable de ses voyages. La mort le lui ayant enlevé dans le Ponthieu, il se retira parmi les religieux de Centule ou de Saint-Riquier, qu'il édifia par l'exemple de ses vertus. Les marques d'es-

time qu'il en recevait lui firent craindre le poison de l'orgueil. Pour s'en garantir, il obtint de son abbé la permission d'aller se cacher dans la solitude à Monstrelet, sur la rivière d'Authie : là il servit Dieu avec une nouvelle ferveur dans les exercices de la vie contemplative.

Etant tombé malade, il fut secouru par les moines de Saint-Riquier et par un saint solitaire anglais. On a dit, mais sans fondement, que ce solitaire, nommé Vulgan, avait été archevêque de Cantorbéry.

Mauguille et Vulgan vécurent ensemble, unis par les liens de la charité la plus tendre. Celui-ci mourut le premier. Dans sa dernière maladie, il exhortait son compagnon, qui s'abandonnait à la douleur, à prendre des sentimens plus dignes d'un chrétien. « Craignez, lui disait-il, qu'un excès de chagrin ne vous porte à offenser » Dieu, et à perdre le fruit de vos travaux. » L'abbé et les moines de Saint-Riquier, avertis de l'état où se trouvait Vulgan, lui administrèrent les sacremens, et l'enterrèrent après sa mort dans la chapelle de l'hermitage. Saint Mauguille lui survécut peu de temps. On place sa mort vers l'an 685. Son corps fut mis auprès de celui du compagnon de sa pénitence. On le transféra depuis dans une église de son nom, bâtie auprès de Saint-Riquier. Saint Mauguille est honoré en ce jour, qu'on croit être celui de sa mort.

Voyez sa vie écrite dans le douzième siècle, par Hariulfe, moine de Saint-Riquier. Mabillon l'a publiée avec des remarques, sect. 4, *Ben.* part. 2. On la trouve aussi dans les Bollandistes, avec les notes de Henschénius et de Papebroch.

31 Mai.

SAINTE PÉTRONILLE, VIERGE.

Premier siècle.

Cette Sainte (1) brilla comme un astre éclatant parmi les premiers disciples des apôtres. Elle florissait dans un temps où les chrétiens s'appliquaient plus à bien vivre qu'à bien écrire. Ils savaient mourir pour Jésus-Christ ; mais ils ignoraient l'art de faire des livres, où l'orgueil a souvent plus de part que la charité (2), et voilà pourquoi le récit des actions de sainte Pétronille ne nous a point été transmis. On doit cependant juger que sa sainteté a été éminente, par le rang distingué qu'on lui donne parmi les apôtres, les prophètes et les martyrs.

Son nom, qui est féminin et un diminutif de celui de *Pierre*, a fait conclure à quelques auteurs qu'elle était fille du prince des apôtres. C'était une tradition appuyée sur certains écrits cités par les manichéens, du temps de saint Augustin (3), qui assure que saint Pierre avait une fille qu'il guérit d'une paralysie. L'apôtre peut avoir eu une fille, puisqu'il était marié avant sa vocation à l'apostolat, comme nous le lisons dans l'évangile. Saint Jérôme et d'autres anciens Pères ajoutent toutefois que du moment de sa vocation, il vécut dans la continence. Clément d'Alexandrie dit que sa femme remporta la couronne

(1) C'est elle que le vulgaire appelle sainte Perrine, Perronelle ou Pernelle.

(2) *Sciebant mori, non sciebant disputare.* Saint Cyp.

(3) S. Aug. l. *contra Adimant.* c. 17.

du martyre, et qu'il l'exhorta lui-même à confesser généreusement la foi (1).

Pour revenir à sainte Pétronille, il ne paraît pas certain qu'elle ait été plus que fille spirituelle de saint Pierre. Elle vivait à Rome, et fut enterrée sur le chemin d'Ardée, où il y avait anciennement un cimetière et une église de son nom, si célèbres, que le Pape Grégoire III y établit une station. Elle est nommée dans le véritable martyrologe de Bède, et dans celui qui est attribué à saint Jérôme.

Dans quelque état que se trouvassent les Saints de la primitive Église, ils rapportaient à Dieu toutes leurs pensées et toutes leurs actions. Leur dernière fin était toujours présente à leur esprit, et ils regardaient même comme perdus les momens dans lesquels ils ne s'approchaient pas de la bienheureuse éternité. Que leur exemple causera un jour de désespoir à tous ceux qui vivent dans une dissipation continuelle, qui ne soupirent qu'après de vains amusemens, et qui se conduisent dans le monde comme s'il n'y avait point d'avenir! Ils comprendront, mais trop tard, que la vie d'un chrétien devait être une vie pure, fervente, remplie de bonnes œuvres, digne en un mot d'être présentée à Dieu.

S. CANT ET S. CANTIEN, FRÈRES, ET S[te] CANTIANILLE, LEUR SOEUR, MARTYRS.

Vers l'an 304.

Si l'évangile charge les richesses de malédictions, parce qu'elles deviennent pour la plupart des hommes la source

---

(1) Clem. Alexand. *Strom.* l. 7, p. 736.

d'une mort éternelle, il s'ensuit que ceux qui en feront un bon usage recevront une couronne plus brillante. Cette circonstance relève beaucoup la gloire de nos saints Martyrs, connus sous le nom de *Martyrs cantiens*.

Ils étaient de la famille des Anices, une des plus illustres de Rome, et proches parens de l'Empereur Carin, qui favorisa les chrétiens dans les Gaules. Protus les instruisit dans la foi et dans les maximes de la plus sublime perfection. Dioclétien commençant à remplir Rome de terreur, ils vendirent les biens qu'ils y possédaient, et se retirèrent à Aquilée ; mais les édits du prince contre le christianisme les y avaient devancés. Sisinnius, général de l'armée, et Dulcidius, gouverneur de la province, faisaient nuit et jour une recherche exacte des fidèles, et en remplissaient les prisons.

Lorsqu'ils eurent appris l'arrivée de nos Saints, ils leur donnèrent ordre de comparaître pour sacrifier, et envoyèrent en même temps demander à l'Empereur quelle conduite on devait tenir envers des personnes de ce rang. Le prince répondit qu'il fallait les décapiter, s'ils refusaient d'adorer les dieux.

Pendant ce temps-là, les martyrs avaient quitté Aquilée ; mais le char sur lequel ils étaient montés ne put, par un accident, passer le bourg d'*Aquæ-Gradatæ*. Sisinnius s'y rendit pour leur signifier l'ordre de l'Empereur. Il employa inutilement les menaces et les promesses, afin de les engager à obéir. Les Saints répondirent qu'ils ne trahiraient jamais leur religion, et qu'ils ne voulaient point mériter les supplices éternels destinés à ceux qui adoraient les idoles. Ils furent donc décapités avec Protus, qui avait pris soin de leur éducation. On place leur martyre dans l'année 304. Un prêtre nommé Zoélus embauma leurs corps, et les enterra dans le même tombeau. Le bourg d'*Aquæ-Gradatæ* prit depuis le nom de *San-Cantiano*.

Voyez les actes de ces Saints, que Mabillon a donnés dans l'appendice à sa liturgie gallicane, p. 467, et un panégyrique qu'on croit être de saint Maxime de Turin, lequel se trouve parmi les sermons de saint Ambroise, t. II, *append.* col. 458.

+ LA B. MECHTILDE, ABBESSE DE DIESSEN ET D'EDELSTETTEN.

Sa vie a été écrite par l'abbé Engelhard, qui la connaissait personnellement. Henri Canisius l'a insérée dans ses *Lectiones antiquæ*, tom. V, et Henschénius dans son tom. VII, *Maii*, p. 442-457. André Brunner en a donné un extrait dans ses *Annal. Bojor.* part. 3, p. 431, et Math. Rader, dans sa *Bavaria Sancta*, t. I. Voyez aussi Neugart et d'autres. Nous avons donné, sous le 10 Avril, (t. V, p. 24-27), la vie de la B. Mechtilde, Bénédictine de Rodalsdorf ou Rodersdorf et sœur de sainte Gertrude, en suivant à la lettre Butler et Godescard, sans nous livrer à des recherches critiques, parce que nous supposions que le savant Anglais, fidèle à son habitude, n'avait pas négligé d'en faire. Mais nous reconnûmes bientôt, qu'il avait regardé les deux Mechtildes, celle de Rodalsdorf et celle de Diessen, comme une seule personne, et qu'il avait attribué à la première bien des choses qui n'appartiennent qu'à l'autre, erreur dans laquelle étaient tombés aussi les historiens qui l'ont précédé. C'est pourquoi nous avons cru nécessaire de traiter en détail la vie de la B. Mechtilde de Bavière, et nous prions nos lecteurs de regarder comme inexact tout ce qui dans la vie de la B. Mechtilde de Rodalsdorf, se rapporte à Diessen et Edelstetten.

L'AN 1160.

MECHTILDE (1) eut pour père Berthold, comte d'Andech, et pour mère Sophie d'Amertala, remarquables tous deux par leur vertu et leur naissance, puisque Frédéric Barberousse appelait notre Bienheureuse sa parente (2). Elle

---

(1) On lit aussi *Mathilde*, *Méthilde*, *Machtilde*, *etc.*

(2) *Vita B. Mechtildis*, auctore Engelhardo, n. 171 : « Veniat, inquit (*Imperator*), cognata mea Ratisbonam. »

naquit vers l'an 1125, et dès l'âge de cinq ans elle fut consacrée au Seigneur dans le couvent des Augustines de Diessen, situé près du lac d'Ambre, et fondé, vers l'an 1130, par son père et Othon de Wolfratshausen. Dans cette pépinière son esprit et son corps se développèrent, mais plus encore sa vertu et sa piété. Elle soumit, par des jeûnes continuels, la chair à l'empire de l'esprit, et donna, de cette manière, à son ame des armes pour combattre le vice. Elle s'interdisait l'usage de la viande, du vin et des bains, et forte de sa confiance en Dieu, elle refusait dans ses maladies toute espèce de remèdes. Elle ne se fortifiait que plus souvent à la table de l'Agneau qui porte les péchés du monde, et elle lui préparait toujours un temple pur et agréable.

Elle joignait à ces vertus une obéissance absolue, et ne voyait dans les ordres de ses supérieures que la volonté de Dieu. Pour acquérir cette vertu dans toute sa perfection, elle quittait son ouvrage au premier coup de la cloche, persuadée qu'elle suivait ainsi la voix du Seigneur, et qu'elle se fortifiait de plus en plus dans le combat qu'elle livrait aux penchans pervers du cœur, et aux insinuations de l'esprit malin.

Élevée dans son esprit, au-dessus des régions terrestres, toujours couvertes de brouillards et de nuages, elle voyait à ses pieds toutes les choses de la terre, et contemplait avec pitié ceux qui courent avec une si inconcevable ardeur après ces vains fantômes. Pleine de cette sérénité d'esprit et de ce calme du cœur qu'on remarque dans les enfans de Dieu, il n'y avait pas un moment où elle ne pût répéter du fond de son ame ce cantique de virginité et d'amour : « J'ai méprisé le monde et sa gloire, » par amour pour mon Seigneur Jésus-Christ, que j'ai vu » avec une foi pure, que j'ai cherché, avec une espérance » inébranlable, que j'ai aimé d'un amour parfait. »

Les peines et les épreuves auxquelles Mechtilde se vit soumise lui donnèrent plus d'une occasion de pratiquer la patience chrétienne. Malgré les grands progrès qu'elle avait déjà faits dans la vertu, elle fut exposée à des tentations de plus d'un genre, qu'elle sut toujours surmonter, en reconnaissant sa faiblesse, et par la confiance filiale qu'elle plaçait en Dieu. Éloignée elle-même de toute espèce d'envie, elle fut forcée plus d'une fois de goûter des fruits amers de cet arbre; mais son humilité et son affabilité parvinrent toujours à en arrêter les effets. Car, bien que la noblesse de sa naissance la plaçât au-dessus de toutes les autres sœurs, elle se regardait comme leur servante, et voulait non-seulement ne pas leur être préférée, mais encore ne pas être considérée comme leur égale. — Sa conduite vérifiait d'une manière frappante, ce que le Prophète dit de l'homme juste : *Celui qui marche dans la justice et qui parle dans la vérité; qui a horreur d'un bien acquis par extorsion; qui garde ses mains pures et rejette tous les présens; qui bouche ses oreilles, pour ne pas entendre des paroles de sang, et qui ferme ses yeux afin de ne pas voir le mal : celui-là demeurera dans les lieux élevés; il se retirera dans de hautes roches fortifiees de toutes parts; .... et ses yeux contempleront le Roi dans l'éclat de sa beauté* (1). Elle exerçait en effet un si grand empire sur ses sens, que jamais elle ne fut dans le cas de devoir déplorer une faiblesse. Elle répondait aux injures par un silence si extraordinaire, qu'on eût dit que pas un mot n'était parvenu jusqu'à son ame, et qu'elle était privée de la parole; mais dès qu'elle ouvrait la bouche pour prononcer des paroles de vie et d'amour, on croyait converser avec un esprit céleste.

Ces moyens infaillibles qu'elle employait pour assurer

(1) Isaïe, XXXIII, 15, 16 et 17.

son salut préservèrent son cœur de tout péché, et les yeux de Dieu comme ceux des hommes reposaient sur elle avec satisfaction. Aussi les charmes de sa vertu durent-ils lui attirer bien des louanges, qu'elle n'écoutait qu'avec une impatience qu'il lui était impossible de cacher. Pour se mettre à l'abri des dangers de ce genre, elle ne recevait que rarement des visites, même de ses frères, et elle savait les rendre courtes (1). Dans tout ce qu'elle faisait elle était un miroir de sainteté. Elle ne voulait rien posséder en propre, et regardait toute sa fortune comme un bien commun ; elle s'amusait avec ceux qui étaient gais, s'affligeait avec ceux qui étaient tristes, partageait les douleurs de ceux qui souffraient ; elle était respectueuse envers ses parens, sévère et affectueuse envers ceux qui étaient plus jeunes qu'elle, prévenante, douce et humble envers tous.

L'épouse du Seigneur aurait bien voulu passer toute sa vie dans l'obscurité ; mais ses sœurs en jugèrent autrement, et, malgré sa jeunesse, la placèrent sur le chandelier, et la choisirent unanimement pour leur supérieure. Mechtilde se fit une loi, du moment où elle entra dans ses nouvelles fonctions, de ne se distinguer en rien de ses inférieures, à moins que ce fût par son zèle à observer la règle de l'ordre. Marchant avec fermeté dans cette voie de la perfection, servant de modèle à ses sœurs dans toutes les vertus, portant toujours le nom de *sœur* et non celui de *supérieure*, et choisissant toujours pour elle-même ce qu'il y avait de moins bon, elle s'attacha tous les cœurs,

---

(1) « Hinc dilecta Deo et hominibus, cum multorum peteretur affectu » multorum munusculis tentaretur, turturi suo turturem se custodiens, » contempsit munera, respuit blandimenta, fugit colloquia. Inde et » fratres suos principes vix videre concessit, et tam breviter, ut puncto » eis assedisse suffecerit. »

qu'il lui fut facile d'élever au plus haut point de la perfection évangélique. Elle fit en peu de temps du couvent de Diessen une pépinière féconde pour le ciel, et on admirait de tous côtés l'héroïsme de ces pieuses épouses de Jésus.

La haute sagesse de Mechtilde ne put échapper à l'attention de Conrad, évêque d'Augsbourg, qui, à la mort de Gisèle, abbesse d'Edelstetten en Souabe (1), nomma en sa place la servante de Dieu, pour porter remède au relâchement dans lequel ce monastère était tombé. Elle employa diverses raisons pour éloigner d'elle ce fardeau, et persista dans ses refus jusqu'à ce que le Pape Anastase IV la déterminât par une lettre à accepter cette dignité. Il lui en coûta bien des larmes pour se séparer d'une communauté qui lui était devenue si chère, et ce qui seul fut capable de porter quelque adoucissement à sa douleur, ce fut la joie inattendue avec laquelle la reçurent les religieuses d'Edelstetten. En 1153 l'évêque Conrad l'installa solennellement comme abbesse.

La nouvelle supérieure rétablit en peu de temps l'ancien ordre et l'esprit d'une parfaite régularité. Son extérieur imposant, sa douceur, son affabilité, ses manières modestes, humbles et pleines de l'Esprit divin, ses paroles sages et persuasives, en un mot toute sa personne qui ne respirait qu'amour et bienveillance, fit bientôt l'impression la plus salutaire sur les religieuses. Quoique sévère en tout, elle savait approprier ses préceptes à tous les caractères et à toutes les forces : les plus zélées s'y soumettaient avec une joie évidente; celles qui étaient plus faibles se sentaient attirées par les autres d'une manière irrésistible, et les ames tièdes plièrent d'abord sans murmure, et éprouvèrent plus tard un attrait inconnu pour

(1) Entre Augsbourg et Ulm.

la vertu. La seule mesure qui rencontra quelque opposition, ce fut la sévère clôture que l'on exigea des religieuses, cet égide du recueillement et de la modestie virginale; et l'évêque d'Augsbourg fut obligé d'intervenir, pour amener, par la sévérité et la douceur, toute l'entreprise au but auquel on aspirait. Usant avec énergie de son autorité épiscopale, il ferma la porte du couvent, et pour couper court à toute espèce de désordre, on renvoya quelques-unes des plus rebelles.

Dès ce moment une vie nouvelle anima l'abbesse, ses années semblèrent se rajeunir, et avec elles son esprit de charité, ses élans vers les lieux élevés de la contemplation. Fidèle aux paroles de l'Apôtre, elle ne tenait à la terre que par son corps, car elle vivait déjà dans le ciel (1). Elle passait la plupart de son temps à l'église, où elle se joignait aux Anges et aux Saints pour déposer devant le trône du Très-Haut l'offrande de sa prière et de ses soupirs. Elle ne négligeait cependant en aucune manière les intérêts de sa maison, qu'elle regardait au contraire comme l'objet principal de son zèle. D'une austérité inflexible pour elle-même, elle usait de bonté et d'indulgence envers ses sœurs, sans transgresser néanmoins les règles de la prudence et de l'ordre.

Sa compassion était si grande, qu'elle sentait au fond de l'ame les besoins et la misère de son prochain, et il n'y avait que les larmes et de prompts bienfaits qui pussent guérir les plaies que sa sensibilité avait faites à son cœur. C'est pourquoi tous les pauvres et les malheureux, les veuves sur-tout et les orphelins étaient ses amis et ses protégés, qui par reconnaissance, mais au grand regret de leur bienfaitrice, publiaient partout ses louanges.

Avançant rapidement dans la carrière de sa vie, où

(1) Philipp. III, 20.

chaque pas était marqué par un bienfait et glorifié par quelque vertu, elle approcha enfin du terme après lequel elle soupirait, et se réjouit dans le Seigneur, lorsqu'elle se sentit au point de passer à l'éternité. Dans sa dernière maladie, elle quitta le couvent d'Edelstetten, et se rendit à Diessen, pour y terminer ses jours. Elle donna encore, avant sa mort, d'utiles leçons à ses sœurs, fit des dons considérables à la communauté, reçut ensuite les saints sacremens des mourans et entra dans les joies du Seigneur le 31 Mai 1160. Son corps fut enterré dans l'église du couvent, où sa fête se célèbre le lendemain du dimanche de Trinité.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

SAINTS ET DES FÊTES

CONTENUS DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

Nota. On trouvera dans la Table des matières les Saints dont il est parlé par occasion, ou dans les notes.

A

E

F

G

H

N

O

P

Q

R

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DU TOME SEPTIÈME.

AVERTISSEMENT

SUR LA TABLE DES MATIÈRES.

On ne trouvera point dans cette table les Saints et les Fêtes qui ont un jour fixe; on les a mis dans la table précédente, qui renvoie au jour où chaque Saint est honoré, et où chaque fête est célébrée; mais on indique à la table des matières la page où l'on trouve les Saints dont il n'est parlé que par occasion ou dans les notes.

Si ce que l'on indique ne se trouve que dans les notes, on en avertit par ces trois lettres not. *Lorsqu'on ne voit pas cette marque, il faut chercher dans le texte, ou dans le texte et les notes en même temps.*

TABLE DES MATIÈRES

A

B

E

F

G

H

I

J

M.

N

O

P

R

S

T

V

W

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SEPTIÈME.

mangé ni bu depuis ce temps? Mais je dus mettre fin à mes questions, car il dit : Dieu le sait. Et après avoir encore parlé de différentes choses, je pris poliment congé de lui, et me recommandai à ses ferventes prières. Il nous donna la main et nous le quittâmes.

Mais comme nous nous en allions je me rappelai que j'avais oublié quelque chose, dont je m'étais proposé de lui parler; je priai donc le curé, son confesseur, de faire en sorte que je pusse y retourner, ce qui fut fait, et nous y revînmes tous trois. Il nous reçut en nous présentant la main. Je lui exposai tout ce que j'avais à lui dire, et après lui avoir de nouveau serré la main, nous repartîmes, et comme nous étions au cimetière de la chapelle, le frère Nicolas sortit de sa cellule, appela le curé son confesseur, et lui parla en secret, et quand il lui eut tout dit, nous le quittâmes.

Le curé nous fit traverser ensuite une vallée profonde, par un sentier qui passa par-dessus un ruisseau et nous conduisit à une montagne très-élevée. Là il n'y avait plus de chemin, et nous eûmes beaucoup de peine à monter la montagne, car elle était haute de plusieurs portées d'arbalète. Et il nous conduisit à un hermite, appelé le frère Ulric, qui a une cellule, mais au lieu d'une chapelle il a une espèce de vestibule devant sa cellule. On y voit quelques Martyrs et des Saints, et près de la cellule il y a une source qui jaillit de la montagne. Le frère Ulric est un petit homme, qui ne mange par jour que trois bouchées de pain, trempé dans de l'eau. Il vit aussi avec grande tempérance, et ne boit jamais. Le frère Ulric nous fit entrer dans sa cellule, et nous montra comment il y vit, et les livres qu'il lit, car il est savant. Mais le frère Nicolas est un simple laïc, qui ne sait pas lire. Et entre autres choses le frère Ulric me demanda de quel pays j'étais. Je lui répondis que j'étais

de Halle en Saxe, du diocèse de Magdebourg. Il s'informa alors de *Gerigken Vom Keller* de Magdebourg, et de plusieurs autres personnes de notre pays. Je lui demandai comment il se faisait qu'il connaissait tant de monde chez nous, et s'il avait été artisan. Il répondit : j'ai été de ce côté-là (*d*). Voilà tout ce que je pus obtenir de lui. Ainsi nous le quittâmes et nous revînmes au village où j'avais laissé le rouan que je montai, retournant à Kerns à notre auberge. J'y avais commandé un dîner, et quand nous arrivâmes, l'amman, mon hôte, me demanda si j'avais vu le frère Nicolas, et comment je l'avais trouvé. Je lui racontai tout, et lui dis que je regardais le frère Nicolas comme un homme très-pieux et comme un Saint vivant. Je crois aussi qu'après sa mort il fera de grands miracles. Mon hôte s'informa aussi du frère Ulric. Je le satisfis, et lui dis entre autres qu'il connaissait beaucoup de monde dans notre pays, et qu'il m'avait nommé chacun par son nom; que je lui avais demandé s'il avait été artisan, sur quoi il avait répondu qu'il avait été de ce côté-là, et que je n'avais pu en savoir davantage. L'hôte répondit : Il a été dans son temps un grand brigand. Le repas étant fini, je demandai le compte et je payai à l'auberge, je fis des présens au curé, je lui donnai mon aumône et le remerciai de sa complaisance et de toutes ses peines, et je remerciai l'hôte ainsi que l'hôtesse du bon gîte qu'ils nous avaient donné. Et nous redescendîmes la haute montagne, et nous nous embarquâmes sur le lac, cinglant vers Lucerne où se trouvèrent nos chevaux. (Tiré des *Uberlieferungen zur Geschichte, Literatur und Kunst der Vor-und Mitwelt*).

(*d*) *Jch bin Jwe gewezen.* — *Jwe* est un ancien mot germain qui est encore en usage en Suisse et en Souabe.



